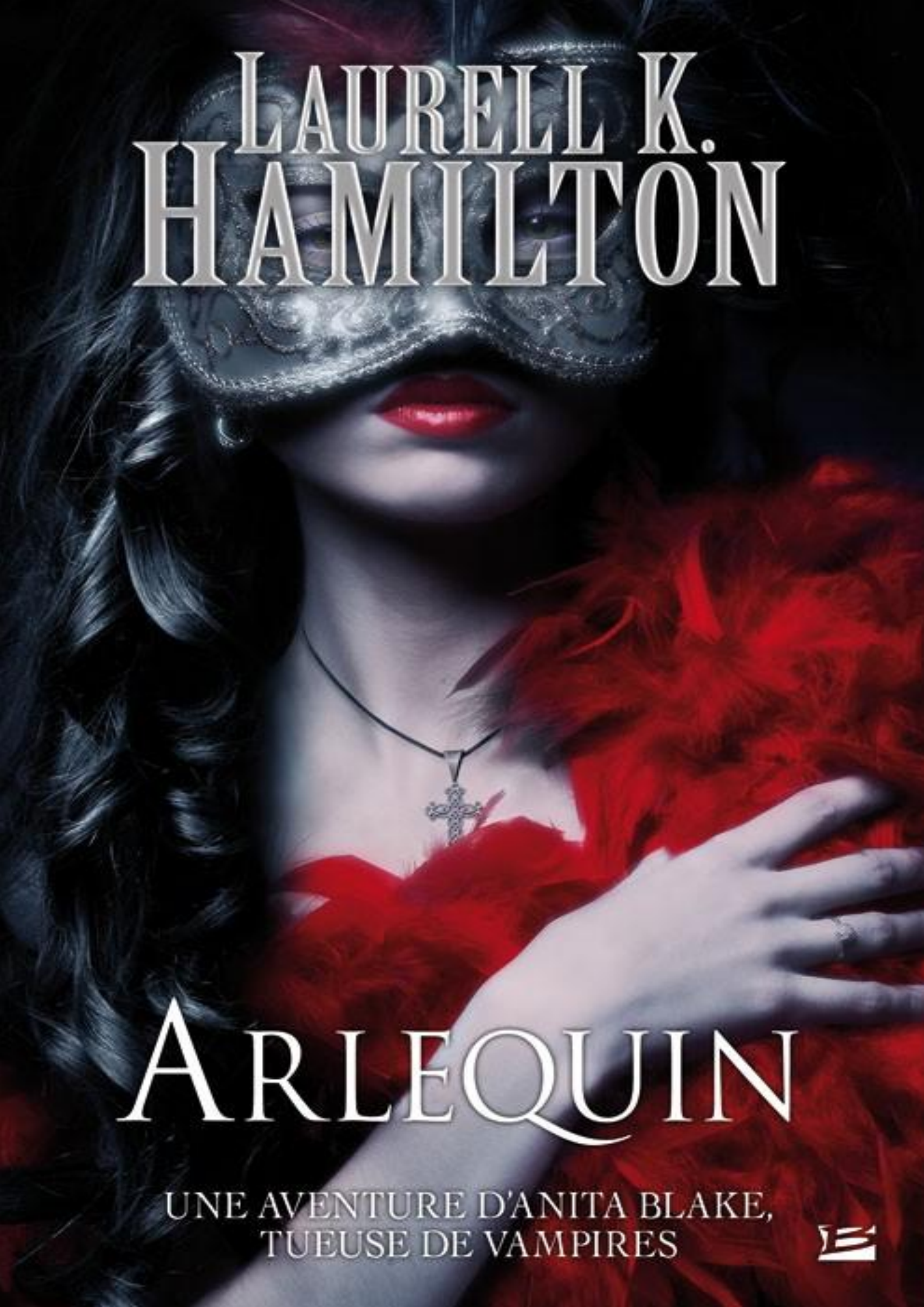
LAURELL K.
HAMILTON
ARLEQUIN
UNE AVENTURE D'ANITA BLAKE,
TUEUSE DE VAMPIRES

Laurell Kaye Hamilton

Anita Blake

Tome 15

Arlequin

(The Arlequin, 2007)

Traduction de Isabelle Troin

Pour Jonathon, que mes sujets de recherche n'inquiètent jamais. À ma demande, il a confisqué mes biographies de tueurs en série. Et, quand j'ai été prête, il me les a rendues. Il m'aide à comprendre que ce n'est pas parce que quelqu'un vous prend pour un monstre que vous en êtes réellement un – même si ce quelqu'un prétend vous aimer. Je souhaite à chacun de trouver un partenaire qui l'aidera à se construire au lieu de le démolir.

Remerciements

À mon équipe : Darla, commandante des affaires écrites, et Lauretta son assistante ; Sherry, commandante des affaires domestiques, et Teresa son assistante ; Mary, contrôleuse de gestion et grand-mère d'élite ; et Charles alias Gru, commandant de la sécurité. Pour ceux qui se poseraient la question, le titre officiel de Jon est « commandant des affaires informatiques ».

À Merrilee Heifetz, mon agent, qui a travaillé de plus en plus dur au fur et à mesure que nous repoussions les limites pour explorer de nouveaux territoires.

À Bev Leveto ; merci pour votre généreuse donation à Granite City. J'espère que ça vous plaira d'être une victime dans ce livre !

À tous les gens chez DBPro et Marvel qui ont aidé à faire naître Anita dans le monde de la BD. Remerciements tout particuliers à Les et Ernst Dabel pour leur gentillesse. Remerciements spéciaux à notre dessinateur, Brett Booth, qui a écouté et fait un boulot formidable.

Comme toujours, merci à mon groupe d'écriture : Tom Drennan, Deborah Millitello, Rett MacPherson, Marella Sands, Sharon Shinn et Mark Sumner. Vous m'aidez à continuer.

Chapitre premier

Malcolm, le chef de l'Église de la Vie Éternelle dont les fidèles sont tous des vampires ou des aspirants vampires, s'assit en face de moi. C'était la première fois qu'il mettait les pieds dans mon bureau. Lors de notre précédente rencontre, il m'avait traitée de pute et accusée de faire de la magie noire. J'avais tué un de ses fidèles dans l'enceinte de son église, devant lui et le reste de sa congrégation. La victime était un tueur en série, et j'avais un ordre d'exécution à son nom, mais… ça n'avait pas franchement augmenté ma cote de popularité aux yeux de Malcolm.

Assise derrière mon bureau, je sirotais un café dans mon nouveau mug de Noël. Une petite fille assise sur les genoux du Père Noël demandait : « Ça veut dire quoi au juste, "sage" ? » Chaque année, je me donne beaucoup de mal pour dénicher le mug le plus politiquement incorrect qui existe et faire piquer une crise à Bert, notre gérant. C'est devenu une de mes traditions de fin d'année. Selon mes critères habituels, celui-ci était plutôt gentillet.

Du moins portais-je une jupe et une veste rouges par-dessus un top en soie : une tenue très festive pour moi. Un nouveau flingue se nichait dans mon holster d'épaule. Un de mes amis a fini par me persuader d'échanger mon Browning Hi-Power contre une arme plus profilée qui tiendrait mieux dans ma main. Le Hi-Power repose désormais dans une armoire blindée, à la maison, et un Browning Dual Mode a pris sa place sous mon aisselle. J'ai l'impression d'être infidèle mais, au moins, ça reste dans la famille Browning.

Il fut un temps où je trouvais Malcolm séduisant, mais c'était à l'époque où ses pouvoirs vampiriques fonctionnaient sur moi. À présent qu'il ne pouvait plus manipuler mon esprit pour embrumer mes perceptions, je voyais que sa structure osseuse avait quelque chose de grossier, d'inachevé, comme si ses os n'avaient pas été suffisamment poncés avant qu'on tende sa peau pâle par-dessus. Bien que très courts, ses cheveux bouclaient légèrement ; pour les en empêcher, Malcolm aurait dû les raser. Et ils étaient jaunes – jaune canari, même, comme tous les cheveux blonds qui n'ont pas vu le soleil depuis plusieurs siècles.

Malcolm planta son regard bleu dans le mien et m'adressa un sourire qui anima tout son visage, ce sourire grâce auquel son

émission de télé du dimanche matin fait un tel carton. Rien à voir avec de la magie : c'est juste sa personnalité. Son charisme, faute d'un meilleur terme. Malcolm est habité par une force sans rapport avec ses pouvoirs vampiriques, une force qu'il doit à sa nature profonde plutôt qu'à son statut de mort-vivant. Même s'il était resté humain, il aurait été un meneur, le genre d'individu qui déplace les foules.

Son sourire adoucit ses traits, illuminant son visage d'une ferveur à la fois attirante et effrayante. Malcolm est un vrai croyant qui dirige un culte de vrais croyants. Personnellement, le concept d'une église vampirique me fait flipper, mais c'est celle qui connaît la plus grande croissance dans le pays en ce moment.

— J'ai été surprise de voir votre nom dans mon carnet de rendez-vous, Malcolm, dis-je enfin.

— Je comprends très bien, mademoiselle Blake. Pour être honnête, je suis moi-même surpris d'être venu vous voir.

— D'accord, nous sommes surpris tous les deux. Quelle est la raison de votre visite ?

— Je soupçonne que vous avez, ou que vous aurez bientôt, un mandat d'exécution au nom d'un des membres de ma congrégation.

Je réussis à conserver une expression neutre mais sentis mes épaules se raidir. Je savais que Malcolm percevrait ma réaction et qu'il l'interpréterait correctement. Les maîtres vampires ne laissent pas passer grand-chose.

— Votre congrégation compte beaucoup de membres, Malcolm. Pourriez-vous être un peu plus précis ? De qui parlez-vous exactement ?

— Ne faites pas la maligne, mademoiselle Blake.

— Loin de moi cette idée.

— Vous venez de sous-entendre que vous avez des mandats d'exécution pour plusieurs de mes vampires. Je ne vous crois pas.

J'aurais dû me sentir insultée, parce que je n'avais pas menti. Deux de ses admirables fidèles avaient fait de grosses bêtises ces derniers temps.

— Si vos vampires vous étaient complètement liés par le sang, vous sauriez que je dis la vérité, parce que vous disposeriez de tout un tas de façons de les forcer à respecter votre code éthique.

— Un serment de sang n'est pas une garantie de contrôle absolu, mademoiselle Blake.

— Non, mais c'est un bon début.

En principe, quand un vampire rejoint un groupe de ses semblables – un baiser –, il prête un serment de sang à son chef. Par exemple, il boit le sang du Maître de la Ville. Ainsi, celui-ci jouit d'un plus grand contrôle sur lui, et le vampire mineur désormais lié voit son pouvoir augmenter… à condition que son nouveau maître soit assez puissant. Un maître faible ne sert pas à grand-chose, mais personne n'oserait qualifier Jean-Claude, le Maître de la Ville de St. Louis et mon amoureux, de faible. Évidemment, le serment de sang accroît aussi le pouvoir du maître qui le reçoit. Comme beaucoup de pouvoirs vampiriques, cela fonctionne dans les deux sens.

— Je ne veux pas forcer mes fidèles à respecter mon code éthique, répliqua Malcolm. Je veux qu'ils choisissent par eux-mêmes de se comporter décemment.

— Tant qu'ils ne seront pas liés par le sang à un maître quelconque, ils resteront des électrons libres. Vous les contrôlez grâce à votre force de persuasion mais, au final, les vampires ne comprennent que la peur et le pouvoir.

— Vous êtes la maîtresse d'au moins deux d'entre nous, mademoiselle Blake. Comment pouvez-vous dire une chose pareille ?

Je haussai les épaules.

— Peut-être justement parce que je sors avec deux d'entre vous.

— Si c'est là ce que votre statut de servante humaine vous a appris, Jean-Claude est un bien mauvais professeur.

— C'est le Maître de la Ville de St. Louis. Je vous rappelle que si vous et vos fidèles pouvez exercer votre culte, c'est uniquement parce qu'il vous y autorise.

— Nous sommes libres d'exercer notre culte parce que l'Église de la Vie Éternelle est devenue puissante du temps de l'ancien Maître de la Ville. Le temps que Jean-Claude la remplace, nous étions déjà des centaines. Il n'avait pas le pouvoir nécessaire pour nous soumettre.

Je sirotai mon café en réfléchissant à ma réponse, parce que, sur ce point-là, je ne pouvais pas contredire Malcolm : il avait probablement raison.

— Quelle que soit la manière dont nous en sommes arrivés là, vous dirigez plusieurs centaines de vampires dans cette ville. Jean-Claude vous a laissé faire parce qu'il pensait que vous leur faisiez prêter un serment de sang. Nous avons découvert en octobre que ça n'était pas le cas. Ce qui signifie que vos fidèles se privent d'une

grande partie de leur pouvoir potentiel. Je ne peux pas dire que ça me dérange. Après tout, c'est leur choix – s'ils se rendent compte qu'ils en ont un. Mais, en l'absence de serment de sang, ils ne sont liés sur le plan mystique qu'au vampire qui les a créés. D'après ce que j'ai entendu : vous, dans la plupart des cas, même s'il arrive que vos diacres se chargent du recrutement.

— L'organisation interne de notre Église ne vous concerne pas.

— Bien sûr que si.

— Vous dites ça en tant que servante humaine de Jean-Claude ou en tant que marshal ? (Malcolm plissa les yeux.) Je ne crois pas que les autorités fédérales soient assez calées sur le sujet des vampires pour se soucier que je fasse prêter un serment de sang à mes fidèles ou non.

— Le serment de sang diminue le risque qu'un vampire agisse dans le dos de son maître.

— Autrement dit, il supprime son libre arbitre.

— Peut-être, mais j'ai vu les dégâts qu'un vampire en pleine possession de son libre arbitre est capable de causer. Un bon Maître de la Ville peut garantir que ses gens ne commettent pratiquement aucun crime.

— Parce que ce ne sont pas ses gens, mais ses esclaves.

Je haussai les épaules et m'adossai à mon fauteuil de bureau.

— Êtes-vous venu me parler de ces fameux mandats ou de l'ultimatum que vous a posé Jean-Claude ?

— Les deux.

— Jean-Claude laisse le choix à vos fidèles, Malcolm. Ou vous les liez par le sang, ou il s'en charge lui-même, ou ils vont s'installer dans une autre ville et prêtent serment au maître local. Mais, d'une façon ou d'une autre, ça doit être fait.

— Le seul choix que Jean-Claude donne à mes fidèles, c'est celui du vampire qui les réduira en esclavage. La peste ou le choléra, en somme.

— Jean-Claude s'est montré très généreux. Selon la loi vampirique, il aurait pu se contenter de vous tuer, vous et tous les membres de votre congrégation.

— Et comment la loi humaine – comment vous, en tant que marshal fédéral – aurait-elle réagi à ce massacre ?

— Voulez-vous dire que mon statut de marshal entrave les mouvements de Jean-Claude ?

— Il tient à votre amour, Anita, et vous ne pourriez pas aimer un homme capable de massacrer mes fidèles.

— Je remarque que vous ne vous incluez pas dans le lot. Pourquoi ?

— Vous êtes une exécutrice de vampires licenciée. Si j'enfreignais la loi humaine, vous me tueriez de vos propres mains. Et vous ne reprocheriez pas à Jean-Claude d'en faire autant si j'enfreignais la loi vampirique.

— Vous pensez que je le laisserais vous tuer sans réagir ?

— Je pense que vous me tueriez pour lui, si vous estimiez avoir des raisons de le faire.

Une petite partie de moi voulait protester, mais Malcolm avait raison. Comme la plupart des exécuteurs de vampires qui avaient au moins deux ans de pratique à leur acquis et qui étaient capables de réussir un test de tir à l'arme de poing, j'ai bénéficié d'une clause grand-père et été nommée marshal fédéral. C'était le moyen le plus rapide de nous autoriser à opérer dans un autre État que le nôtre, tout en contrôlant davantage nos agissements. Je trouve ça super d'avoir un insigne et de pouvoir intervenir à l'extérieur du Missouri si nécessaire ; en revanche, je ne sais pas à quel point je suis contrôlée. Évidemment, je suis la seule chasseuse de vampires qui sort par ailleurs avec son Maître de la Ville. La plupart des gens considèrent ça comme un conflit d'intérêts. Et, pour être honnête, moi aussi… mais je n'y peux pas grand-chose.

— Vous ne protestez pas, constata Malcolm.

— Je n'arrive pas à décider si vous considérez mon influence sur Jean-Claude comme positive ou négative.

— Autrefois, je vous considérais comme une victime, Anita. Aujourd'hui… je ne sais plus qui est la victime et qui est le bourreau.

— Dois-je me sentir vexée ?

Il me regarda sans répondre.

— La dernière fois que nous nous sommes vus, vous m'avez dit que j'étais mauvaise, et vous m'avez accusée de pratiquer la magie noire. Vous avez traité Jean-Claude d'être immoral et moi de pute, ou quelque chose dans ce goût-là.

— Vous vouliez exécuter un de mes fidèles sans jugement préalable. Vous lui avez criblé le corps de balles dans l'enceinte sacrée de mon église.

— C'était un tueur en série. J'avais un mandat d'exécution pour toute personne impliquée dans ces crimes.

— Vous voulez dire : tous les vampires.

— Sous-entendez-vous que des humains ou des métamorphes étaient également impliqués ?

— Non, mais si ça avait été le cas jamais on ne vous aurait donné la permission de les abattre, et jamais la police ne vous aurait aidée à le faire.

— J'ai déjà reçu des mandats d'exécution pour des métamorphes.

— Mais c'est rare. Et il n'existe pas de mandats d'exécution pour les humains.

— La peine de mort est toujours en vigueur dans ce pays, Malcolm.

— Mais, pour les humains, elle ne s'applique qu'après un procès et des années d'appels divers.

— Qu'attendez-vous de moi ?

— La justice.

— La loi, ce n'est pas la justice : c'est juste la loi.

— Elle n'a pas commis le meurtre dont on l'accuse, tout comme notre frère égaré Avery Seabrook était innocent du crime pour lequel vous l'avez exécuté.

Malcolm qualifiait d'« égarés » tous ceux de ses fidèles qui finissaient par rejoindre Jean-Claude. Le fait qu'Avery Seabrook ait gardé son nom de famille signifiait deux choses : il était mort récemment, et il était américain. La plupart des vampires se font appeler par un seul nom, comme Madonna ou Cher, et un seul vampire par pays peut porter un nom donné. Quand deux d'entre eux se disputaient le même, ça se terminait par un duel… jusqu'à maintenant. Ici, en Amérique, nous avons enfin des vampires avec un nom de famille – un fait sans précédent.

— J'ai innocenté Avery. Légalement, rien ne m'y obligeait.

— Non, vous auriez pu l'abattre, découvrir votre erreur par la suite et ne subir aucune conséquence.

— Ce n'est pas moi qui ai fait cette loi, Malcolm : je me contente de l'appliquer.

— Ce ne sont pas non plus les vampires qui l'ont faite, Anita.

— C'est vrai, mais aucun humain ne peut en hypnotiser un autre pour le faire coopérer à son propre enlèvement. Aucun humain ne peut s'enfuir en volant avec sa victime dans les bras.

— Et ça justifie de nous massacrer à vue ?

Je haussai de nouveau les épaules. Je n'allais pas contester cet argument, parce que c'était une partie de mon boulot qui commençait vraiment à me déplaire. Je ne pense plus que les vampires sont des monstres ; du coup, c'est devenu plus dur de les tuer. Les exécuter alors qu'ils ne peuvent pas se défendre me donne l'impression que c'est moi, le monstre.

— Que voulez-vous que je fasse, Malcolm ? J'ai un mandat d'exécution au nom de Sally Hunter. Des témoins l'ont vue quitter l'appartement de Bev Leveto, qui a succombé à une attaque vampirique. Je sais que le coupable n'est pas l'un des vampires de Jean-Claude. Donc, c'est forcément l'un des vôtres.

La photo du permis de conduire de Sally Hunter se trouvait dans le dossier qui accompagnait le mandat, et je dois admettre que ça renforçait mon impression d'être devenue un assassin : on me fournissait une photo pour ne pas que je me trompe de cible.

— En êtes-vous certaine ?

Je clignai lentement des yeux, de cette façon qui me laisse le temps de réfléchir sans me donner l'air de cogiter trop furieusement.

— Où voulez-vous en venir, Malcolm ? Vous savez que je ne suis pas douée pour les subtilités. Venez-en au fait.

— Quelqu'un de puissant est venu à l'église la semaine dernière – pour se cacher. Je n'ai pas réussi à le repérer parmi les nouvelles recrues, mais j'ai senti son pouvoir. (Il se pencha en avant, son masque de calme commençant à se fissurer sur les bords.) Vous rendez-vous compte ? J'ai senti son pouvoir et j'ai déployé tous les miens pour en identifier la source, mais je n'y suis pas arrivé. Vous rendez-vous compte de ce que ça signifie ?

Je réfléchis. Malcolm n'était pas le Maître de la Ville, mais il était sans doute l'un des cinq vampires les plus puissants de St. Louis. Il pourrait même se classer plus haut, sans les scrupules moraux qui limitent ses agissements.

Je m'humectai les lèvres en faisant attention à ne pas bouffer mon rouge et acquiesçai.

— À votre avis, il voulait que vous vous rendiez compte de sa présence, ou c'était un accident ?

Une expression surprise passa brièvement sur le visage de Malcolm puis il se ressaisit. À force d'adopter un comportement le plus humain possible pour les médias, il commençait à perdre l'impassibilité naturelle des vieux vampires.

— Je l'ignore.

Même sa voix n'était plus aussi assurée.

— Il l'a fait pour vous provoquer, ou par arrogance ?

Il secoua la tête.

— Je n'en ai aucune idée.

J'eus une révélation.

— Vous êtes venu me voir parce que vous pensez que Jean-Claude doit en être informé, mais que vous ne vouliez pas vous adresser directement à lui. Ça affaiblirait vos arguments pour le libre arbitre des vampires.

Malcolm s'adossa à sa chaise en s'efforçant de dissimuler sa colère. Raté ! Pour perdre sa contenance face à quelqu'un qui lui inspirait une telle antipathie, il devait avoir encore plus peur que je le pensais. Rectification : pour venir me demander de l'aide, il devait être vraiment désespéré.

— En revanche, vous pouvez vous adresser à moi, parce que je suis marshal fédéral. Vous savez que je répéterai tout à Jean-Claude.

— Pensez ce que vous voulez, mademoiselle Blake.

Tiens, il ne m'appelait plus par mon prénom. J'avais donc mis dans le mille.

— Un grand méchant vampire s'est introduit dans votre congrégation. Vous n'êtes pas assez balèze pour le démasquer, alors vous comptez sur Jean-Claude et sur sa structure de pouvoir immorale pour le faire. Vous remettez votre salut entre les mains même des gens que vous dites haïr.

Malcolm se leva.

— Le crime dont Sally est accusée a été commis moins de vingt-quatre heures après l'arrivée de ce vampire. Je ne crois pas que ce soit une coïncidence.

— Je ne vais pas mentir au sujet du deuxième mandat d'exécution, Malcolm. En ce moment même, il est dans le tiroir de mon bureau, et il contient une photo du permis de conduire de… du vampire concerné.

J'avais failli dire « de la vampire », parce que c'était une autre femme.

Malcolm se rassit.

— Il est à quel nom ?

— Pourquoi voulez-vous le savoir ? Pour pouvoir prévenir la personne concernée ?

— Mes fidèles ne sont pas parfaits, mademoiselle Blake, mais je suis persuadé que ce nouveau vampire tente de leur faire porter le chapeau pour des crimes qu'ils n'ont pas commis.

— Pourquoi ? Pourquoi quelqu'un ferait-il une chose pareille ?

— Je l'ignore.

— Personne ne s'est attaqué à Jean-Claude ni à ses gens.

— Je sais.

— Sans un véritable maître auquel ils ont prêté un serment de sang et avec lequel ils ont un lien mystique, vos fidèles ne sont que des moutons qui attendent que les loups viennent les chercher.

— C'est ce que m'a dit Jean-Claude il y a un mois.

— En effet.

— D'abord, j'ai cru que c'était un des nouveaux vampires qui avaient rejoint Jean-Claude récemment – ceux qui sont originaires d'Europe. Mais ce n'est pas ça. Il est bien plus puissant qu'eux. Autre possibilité : il ne s'agit pas d'un vampire seul, mais d'un groupe de vampires qui combinent leurs pouvoirs à travers les marques de leur maître. Pour être franc, je n'avais ressenti une telle puissance qu'une seule fois auparavant.

— Quand ? demandai-je, curieuse.

Malcolm secoua la tête.

— Nous n'avons pas le droit d'en parler, sous peine de mort. Nous ne pouvons sortir de notre silence que s'ils nous contactent directement.

— On dirait que c'est déjà fait, non ? insinuai-je.

— Je ne crois pas. Ils s'en prennent à moi et à mes fidèles parce que, d'un point de vue technique, j'ai enfreint la loi vampirique. Jean-Claude a-t-il informé le Conseil que je n'avais fait prêter un serment de sang à aucun des membres de mon Église ?

Je hochai la tête.

— Oui.

Malcolm se couvrit le visage de ses grandes mains et se pencha sur ses genoux comme s'il allait s'évanouir.

— C'est bien ce que je craignais, chuchota-t-il.

— Là, vous allez trop vite pour moi. Quel rapport entre ce que Jean-Claude a dit au Conseil et le fait qu'un groupe de puissants vampires s'en prenne à votre église ?

Il me dévisagea, les yeux gris d'inquiétude.

— Répétez-lui ce que je viens de vous dire. Il comprendra.

— Mais moi je ne comprends pas.

— Jean-Claude m'a laissé jusqu'au jour de l'An pour lui donner ma réponse au sujet du serment de sang. Il s'est montré généreux et patient, mais certains membres du Conseil ne sont ni l'un ni l'autre. J'espérais qu'ils seraient fiers de ce que j'avais accompli. Je pensais que ça leur plairait, mais je crains maintenant qu'ils ne soient pas prêts à accepter ma vision d'un monde gouverné par le libre arbitre.

— Le libre arbitre, c'est pour les humains, Malcolm. La communauté surnaturelle doit être contrôlée.

Il se leva de nouveau.

— Vous avez presque toute liberté quant à la façon d'exécuter vos mandats. En userez-vous pour découvrir la vérité avant de tuer mes deux fidèles ?

Je me levai également.

— Je ne peux rien vous promettre.

— Je ne vous le demande pas. Je vous demande juste de chercher la vérité avant qu'il soit trop tard pour Sally et pour l'autre vampire dont vous refusez de me donner le nom. (Il soupira.) Je n'ai pas conseillé à Sally de fuir la ville ; pourquoi préviendrais-je l'autre ?

— Quand vous avez franchi cette porte, vous saviez que Sally avait des ennuis. Je ne vais pas vous aider à découvrir l'identité du deuxième méchant.

— Donc, c'est un homme ?

Je dévisageai Malcolm sans rien dire, mais en me réjouissant de pouvoir soutenir son regard. C'était beaucoup plus dur d'avoir l'air d'une dure à cuire à l'époque où je n'osais pas regarder les vampires dans les yeux.

Malcolm redressa les épaules comme s'il venait juste de se rendre compte qu'il se tenait voûté.

— Vous ne voulez même pas me dire ça ? Très bien. Merci de rapporter mes propos à Jean-Claude. J'aurais dû venir vous voir plus tôt. Je pensais que c'était ma moralité qui m'empêchait de courir réclamer l'aide des gens même que je méprisais. Mais ce n'était pas ma moralité : c'était mon orgueil. Un des sept péchés capitaux. J'espère qu'il ne coûtera pas la vie à davantage de mes fidèles.

Il se dirigea vers la porte.

— Malcolm, le rappelai-je.

Il se retourna.

— C'est vraiment urgent ?

— Très.

— Deux heures de plus ou de moins risquent-elles de faire une différence ?

Il réfléchit.

— Peut-être. Pourquoi me demandez-vous ça ?

— Je ne suis pas censée voir Jean-Claude ce soir. Je voulais juste savoir si je devais l'appeler pour le prévenir.

— Oui, par pitié, prévenez-le. (Il fronça les sourcils.) Pourquoi n'êtes-vous pas censée voir votre maître ce soir, Anita, ne vivez-vous pas avec lui ?

— En fait, non. Je dors chez lui à peu près un soir sur deux, mais j'ai gardé ma maison.

— Allez-vous exécuter certains de mes frères ce soir ?

Je secouai la tête.

— Alors, allez-vous relever certains de mes cousins ? insista Malcolm. Qui allez-vous tirer de son paisible repos pour consoler une épouse éplorée ou permettre à un neveu de toucher son héritage ?

— Pas de zombies ce soir, répondis-je machinalement.

J'étais trop choquée par l'attitude de Malcolm pour me sentir insultée. C'était bien la première fois que j'entendais un vampire se réclamer d'une parenté avec des zombies, des goules ou tout autre type de mort-vivant.

— Dans ce cas, qu'est-ce qui vous tiendra éloignée des bras de votre maître ?

— J'ai un rendez-vous. Non que ça vous regarde.

— Mais pas avec Jean-Claude ou Asher, donc ?

Je secouai la tête.

— Peut-être avec votre roi-loup, Richard ?

Je fis un nouveau signe de dénégation.

— Pour qui allez-vous les abandonner tous les trois ? Ah ! je sais : votre roi-léopard, Micah.

— Encore raté.

— Je suis étonné que vous répondiez à mes questions.

— Franchement, moi aussi. Je crois que c'est parce que vous n'arrêtez pas de me traiter de pute, et que j'aime bien vous donner raison.

— Donc, vous admettez que vous êtes une pute ? demanda-t-il avec une expression absolument neutre.

— Je savais que vous n'y arriveriez pas.

— Que je n'arriverais pas à quoi, mademoiselle Blake ?

— À rester poli assez longtemps pour vous assurer mon concours. Je savais que si je continuais à vous asticoter vous redeviendriez hautain et injurieux.

Il inclina la tête.

— Comme je vous l'ai dit, l'orgueil est mon plus grand péché.

— Et quel est le mien, Malcolm ?

— Tenez-vous donc tant à ce que je vous insulte, mademoiselle Blake ?

— Je veux juste vous l'entendre dire.

— Pourquoi ?

— Pourquoi pas ?

— Très bien. Votre plus grand péché, et celui de votre maître et de tous ses vampires, est la luxure.

Je secouai la tête et sentis un sourire déplaisant relever le coin de mes lèvres – ce sourire qui laisse mes yeux froids et qui signifie généralement que mon interlocuteur a réussi à me mettre en rogne.

— Ce n'est pas mon plus grand péché, Malcolm, ni le plus cher à mon cœur.

— Alors, quel est ce péché, mademoiselle Blake ?

— La colère, Malcolm. C'est la colère.

— Êtes-vous en train de dire que je vous ai mise en colère, mademoiselle Blake ?

— Je suis toujours en colère, Malcolm. Vous m'avez juste fourni une cible.

— Vous arrive-t-il d'envier les gens, mademoiselle Blake ?

Je réfléchis avant de répondre :

— Non, pas vraiment.

— Je ne vous interrogerai pas au sujet de la paresse ; vous travaillez trop dur pour que j'aie le moindre doute sur ce point. Vous n'êtes ni avare ni gourmande. Êtes-vous orgueilleuse ?

— Parfois, concédai-je.

— Donc, la colère, la luxure et l'orgueil ?

Je hochai la tête.

— Je suppose que oui, si vous tenez vraiment à compter les points.

— Oh, quelqu'un les compte, mademoiselle Blake ! N'en doutez jamais.

— Moi aussi, je suis chrétienne, Malcolm.

— N'avez-vous jamais peur de ne pas aller au paradis ?

C'était une question si étrange que je répondis.

— Un moment, oui, j'ai eu peur. Mais ma foi fait toujours briller ma croix. Mes prières ont toujours le pouvoir de chasser les créatures maléfiques. Dieu ne m'a pas reniée ; ce sont juste les fondamentalistes d'extrême droite qui voudraient me le faire croire. J'ai contemplé le mal de mes propres yeux, Malcolm, et vous n'êtes pas le mal incarné.

Il eut un sourire très doux, presque gêné.

— Suis-je venu vous demander l'absolution, mademoiselle Blake ?

— Je ne crois pas qu'il m'appartienne de vous la donner.

— Avant de mourir, j'aimerais me confesser, mais aucun prêtre ne veut m'approcher. Ce sont des hommes saints ; les emblèmes de leur vocation exploseraient en flammes en ma présence.

— Faux. Les objets bénis ne s'embrasent que si le croyant qui les utilise panique, ou si quelqu'un tente d'utiliser des pouvoirs vampiriques sur lui.

Malcolm cligna des yeux, et je vis qu'ils étaient pleins de larmes contenues qui brillaient dans la lumière électrique du plafonnier.

— C'est vrai, mademoiselle Blake ?

— Je vous jure que oui.

Je commençais à avoir peur pour lui. Or je ne voulais pas avoir peur pour Malcolm. J'avais déjà assez de proches pour lesquels m'inquiéter ; je n'avais vraiment pas besoin d'ajouter le Billy Graham mort-vivant à la liste.

— Connaissez-vous un prêtre qui serait prêt à recueillir une très longue confession ?

— C'est possible. Mais je ne peux pas vous garantir qu'il vous donnera l'absolution puisque techniquement, du point de vue de l'Église, vous êtes déjà mort. Vous êtes lié à beaucoup de communautés religieuses, Malcolm. Un de vos collègues pourrait sûrement s'en charger.

— Je ne souhaite pas le leur demander. Je ne veux pas qu'ils connaissent mes péchés. Je préférerais… (Il hésita mais, quand il se décida à finir sa phrase, je fus à peu près certaine qu'il en avait changé la fin.)… faire ça discrètement.

— Pourquoi ce besoin subit de vous confesser ?

— Je suis toujours croyant, mademoiselle Blake. Ma transformation en vampire n'a rien changé à ma foi. Je souhaite mourir absous de mes péchés.

— Vous attendez-vous à mourir bientôt ?

— Rapportez à Jean-Claude ce que je vous ai dit au sujet du ou des vampires étrangers dans ma congrégation. Parlez-lui de mon désir qu'un prêtre entende ma confession. Il comprendra.

— Malcolm…

Il me tourna le dos et s'éloigna, mais s'arrêta une main sur la poignée de la porte.

— Je retire ce que j'ai dit tout à l'heure, mademoiselle Blake. Je ne regrette pas d'être venu. Je regrette juste d'avoir attendu si longtemps.

Sur ce, il sortit et referma doucement la porte derrière lui.

Je me rassis derrière mon bureau et appelai Jean-Claude. Je n'avais aucune idée de ce qui se tramait, mais je sentais que c'était quelque chose de gros – quelque chose de méchant.

Chapitre 2

Je commençai par composer le numéro du *Plaisirs Coupables*, le club de striptease dont Jean-Claude assurait de nouveau la gérance depuis qu'il avait trouvé des vampires pour l'aider à diriger ses autres établissements. Bien entendu, je ne l'obtins pas en ligne tout de suite. Un de ses employés décrocha et m'informa qu'il était sur scène. Je lui dis que c'était important, et que Jean-Claude devait me rappeler dès que possible.

Puis je raccrochai et regardai fixement mon téléphone. Que faisait mon amoureux pendant que j'étais assise dans mon bureau à quelques kilomètres de lui ? Je me représentai ses longs cheveux noirs, la perfection pâle de son visage et…

Je pensais à lui trop fort. Si fort que soudain je le sentis. Je sentis la femme qu'il tenait dans ses bras et qui s'agrippait à lui comme une noyée. Il lui tenait le visage à deux mains pour empêcher leur baiser de déraper, pour qu'elle ne se déchire pas les lèvres sur la pointe de ses crocs. Je perçus l'avidité de cette femme et, dans son esprit, je vis qu'elle voulait que Jean-Claude la prenne sur scène, devant tout le monde. Elle se fichait d'avoir un public ; son désir l'aveuglait à tout ce qui n'était pas Jean-Claude.

Et Jean-Claude se nourrissait de ce désir, de ce besoin. Il s'en nourrissait comme d'autres vampires se nourrissent de sang.

Des serveurs à moitié dévêtus durent monter sur scène pour l'aider à se dégager doucement de l'étreinte avide de la femme. Ils reconduisirent cette dernière jusqu'à son siège pendant qu'elle sanglotait de frustration. Elle avait payé pour un baiser, et elle l'avait eu mais, avec Jean-Claude, vous avez toujours envie de plus. Je suis bien placée pour le savoir.

Sa voix résonna dans mon esprit comme un vent enjôleur.

— *Ma petite, que fais-tu là ?*

— Je réfléchis trop, chuchotai-je dans mon bureau vide.

Mais Jean-Claude m'entendit. Un sourire releva les coins de sa bouche barbouillée d'au moins deux rouges différents.

— *Tu as pénétré mon esprit pendant que je nourrissais l'ardeur, et ça ne l'a pas réveillée chez toi. Tu t'es entraînée ?*

— Oui.

Je trouvais ça bizarre de parler à voix haute alors qu'il faisait sombre dans mon bureau et qu'il n'y avait personne en face de moi. D'autant que j'entendais le brouhaha du club autour de Jean-Claude, les cris des femmes qui se disputaient le privilège de passer la suivante, agitant leurs billets pour que le maître des lieux les choisisse.

— Je dois en faire monter encore deux ou trois sur scène. Ensuite, nous parlerons.

— Appelez-moi au téléphone, réclamai-je. Je suis au bureau.

Jean-Claude rit, et son rire roula en moi, frissonnant le long de ma peau et contractant mon bas-ventre.

Je m'arrachai à lui, refermant la connexion psychique entre nous pour éviter d'être absorbée par la suite de son numéro. Puis je tentai de penser à autre chose – n'importe quoi. Si j'avais été fan de base-ball, j'aurais pensé à ça, mais je n'y connais rien.

Jean-Claude ne se déshabille pas sur scène, mais il se nourrit de l'énergie sexuelle de sa clientèle. Autrefois, on l'aurait qualifié d'incube : un démon spécialisé dans la luxure. Cette idée me ramena presque à lui, mais je me ressaisis à temps.

— Pense à des trucs juridiques, à la loi.

En ce siècle, il lui suffit de placer dans plusieurs endroits bien en évidence des pancartes marquées : « Avertissement : l'utilisation de pouvoirs vampiriques fait partie du spectacle. Nous ne faisons aucune exception. En venant au *Plaisirs Coupables*, vous nous donnez la permission tacite d'utiliser, dans les limites définies par la loi, nos pouvoirs vampiriques sur vous et sur les personnes qui vous accompagnent. »

La nouvelle loi qui a contribué à donner un statut légal aux vampires ne tient pas vraiment compte de tout ce qu'ils sont capables de faire. Elle ne les autorise pas à pratiquer la manipulation mentale individuelle ; en revanche, elle autorise l'hypnose collective qui n'est pas aussi profonde ni aussi absolue. Dans le cadre d'un contrôle individuel, le vampire peut appeler sa victime, la faire sortir de son lit et venir jusqu'à lui. L'hypnose collective ne fonctionne pas ainsi – du moins, théoriquement.

Par ailleurs, un vampire ne doit pas boire de sang sans avoir d'abord obtenu la permission de son donneur. Il ne peut pas non plus utiliser ses pouvoirs pour forcer quelqu'un à avoir des rapports sexuels avec lui. La loi stipule également que les humains doivent

être prévenus qu'ils se trouvent dans un établissement vampirique. Au-delà de ça, elle est assez vague.

La précision concernant les rapports sexuels n'a été ajoutée que l'année dernière. Désormais, d'un point de vue légal, les pouvoirs vampiriques sont considérés comme l'équivalent du Rohypnol, la drogue du viol – à ceci près qu'un vampire reconnu coupable d'avoir utilisé les siens pour coucher avec quelqu'un ne risque pas la prison, mais la mort.

Malcolm a raison : c'est une justice à deux vitesses. La loi considère les vampires comme des gens, mais elle ne leur accorde pas les mêmes droits qu'aux autres citoyens américains. Évidemment, la plupart de ces autres citoyens ne sont pas capables d'arracher des barreaux en acier à mains nues ou d'effacer les souvenirs d'autrui. Après quelques évasions particulièrement sanglantes, on a estimé que les vampires étaient trop dangereux pour qu'on tente de les enfermer.

Voilà pourquoi on a inventé mon boulot d'exécutrice. Je ne veux pas dire par là que j'ai été la première sur le coup, parce que ça n'est pas le cas. Les premiers exécuteurs étaient des gens qui butaient déjà des vampires du temps où ceux-ci n'avaient pas d'existence légale, et où on pouvait les tuer à vue sans encourir le moindre problème.

Les autorités ont dû retirer leur licence à certaines têtes de pioche qui refusaient de comprendre que désormais elles devaient attendre d'avoir un mandat d'exécution avant de buter qui que ce soit. Elles ont même dû jeter en prison un des anciens chasseurs de vampires, qui croupit toujours dans sa cellule cinq ans plus tard. Ça a suffi pour faire passer le message. Moi, j'ai débarqué dans le sillage de la vieille école, mais il ne m'est que très rarement arrivé de tuer un vampire pour lequel je n'avais pas de permis.

Je jetai un coup d'œil à ma montre. J'avais encore le temps de rentrer vite fait chez moi, de me changer, de passer prendre Nathaniel et d'arriver au cinéma avant le début du film.

Le téléphone sonna, et je sursautai. Nerveuse, moi ?

— Allô ? dis-je sur un ton interrogateur.

— Qu'est-ce qui ne va pas, ma petite ?

Sa voix melliflue traversa le combiné comme une main caressante. Cette fois, ce n'était pas sexuel, mais apaisant. Jean-Claude avait senti ma nervosité – la nervosité qui lui avait échappé pendant qu'il nourrissait l'ardeur.

— Malcolm est venu me voir.

— À propos des serments de sang ?

— Oui et non.

— Explique-moi ça.

Je lui rapportai les paroles de Malcolm. Pendant notre conversation, il coupa notre connexion psychique, se barricadant de façon que je ne puisse plus percevoir aucune de ses pensées ou de ses émotions. Il nous arrive de partager nos rêves, mais nous pouvons l'éviter en dressant un bouclier entre nous. Néanmoins, ça nous demande un effort, et nous le faisons de moins en moins souvent.

Quand j'eus fini mon récit, un silence absolu s'installa à l'autre bout de la ligne.

— Jean-Claude, vous êtes toujours là ? finis-je par demander. Je ne vous entends même pas respirer.

— Je n'ai pas besoin de respirer, ma petite ; tu le sais bien.

— C'est juste une façon de parler.

Alors il soupira, et le son frissonna sur ma peau. Cette fois, c'était sexuel. Jean-Claude peut utiliser certains de ses pouvoirs sur moi bien à l'abri derrière son bouclier. Moi, je n'y arrive pas. Quand je me barricade de la sorte, je me coupe d'une grande partie de mes capacités.

— Arrêtez ça, ordonnai-je. N'essayez pas de me distraire avec votre voix. Quelle est cette chose dont Malcolm ne peut pas parler sous peine de mort ?

— La réponse ne va pas te plaire, ma petite.

— Dites-moi quand même.

— Je ne peux pas. Je suis contraint au silence par le même vœu que Malcolm et que tous les vampires du monde.

— *Tous* les vampires ?

— Oui.

— Qui a bien pu vous soutirer une promesse pareille ? (Je n'eus pas besoin d'y réfléchir plus d'une seconde.) Le Conseil vampirique, bien entendu, devinai-je. Votre instance dirigeante.

— Oui.

— Donc, vous ne comptez pas m'expliquer ce qui se passe ?

— Je ne peux pas, ma petite.

— C'est horriblement frustrant.

— Tu n'as pas idée à quel point.

— Je suis votre servante humaine ; cela ne me donne-t-il pas le droit de connaître tous vos secrets ?

— Ah ! mais ce secret ne m'appartient pas.

— Comment ça, il ne vous appartient pas ? Qu'est-ce que ça signifie ?

— Ça signifie, ma petite, que je ne peux pas en parler avec toi sans permission.

— D'accord. Comment pouvons-nous obtenir cette permission ?

— Prie pour que je ne puisse jamais répondre à cette question, ma petite.

— Pourquoi ?

— Pour que je puisse parler de ceci ouvertement, il faudrait que nous ayons été contactés, et nous ne voulons pas être contactés par… ça.

— « Ça » ? C'est une chose, pas une personne ?

— Je n'en dirai pas davantage.

Je savais que parfois, en poussant sur le bouclier de Jean-Claude, j'arrivais à le faire sauter. Je l'envisageai un instant et, comme s'il avait lu dans mon esprit – ce qui était peut-être le cas –, Jean-Claude dit :

— S'il te plaît, ma petite, n'insiste pas.

— C'est si grave que ça ?

— Oui, mais je pense que ça ne nous concerne pas. Je pense que Malcolm comparaîtra devant la justice vampirique pour ses crimes, que ce soit nous qui l'y amenions ou pas.

— Donc, cette… entité pourchasse Malcolm ?

— Peut-être. De toute évidence, c'est sur lui et sur l'Église de la Vie Éternelle qu'est focalisée son attention.

— Cette entité serait-elle vraiment capable de faire accuser Malcolm et ses fidèles de crimes qu'ils n'ont pas commis, afin que moi ou un autre exécuteur de vampires fasse le sale boulot pour elle ?

— C'est possible. Notre statut légal est une chose très récente. Je sais que certains des plus vieux d'entre nous ont du mal à l'accepter. D'autres ont pu décider de l'utiliser à leur avantage.

— Il y a deux mois, j'ai traité une affaire dans laquelle un vampire en avait fait accuser un autre du meurtre d'une femme. Je ne veux pas exécuter un innocent.

— Un vampire peut-il vraiment être innocent ?

— Par pitié, ne me ressortez pas les conneries des fondamentalistes.

— Nous sommes des monstres, ma petite. Tu sais que je le pense.

— Je sais, mais vous ne voulez pas qu'on retourne au bon vieux temps où la chasse aux vampires était ouverte toute l'année.

— En effet, je ne le souhaite pas, dit-il sèchement.

— Votre bouclier est si hermétique que j'ignore ce que vous ressentez. Vous ne vous protégez à ce point que quand vous avez vraiment la trouille.

— Je crains que tu lises dans mon esprit ce que je n'ai pas le droit de te dire. Vois-tu, il ne saurait être question de la moindre entorse à cette règle pour nous. Si tu apprenais ce secret par ma faute, fût-ce accidentellement, nous pourrions être exécutés tous les deux.

— Mais c'est quoi, ce putain de secret ?

— Je t'ai dit tout ce que je pouvais.

— Dois-je venir dormir au *Cirque* ce soir ? Devons-nous disposer les chariots en cercle autour du feu ?

Il y eut un nouveau silence avant que Jean-Claude réponde :

— Non, non.

— Vous ne semblez pas très sûr de vous.

— Je pense que ce serait une très mauvaise idée de venir dormir avec moi ce soir, ma petite. Nos boucliers tendent à tomber quand nous faisons l'amour ou que nous rêvons, et tu risquerais de découvrir ce que je ne peux me permettre de te révéler.

— Cela signifie-t-il que je ne vous reverrai pas avant que cette affaire soit terminée ?

— Non, ma petite. Mais mieux vaut que l'on ne se voie pas ce soir. Je vais réfléchir à la situation, et je t'informerai de ce que j'aurai décidé d'ici à demain soir.

— Parce qu'il y a une décision à prendre ? Quelles sont les possibilités qui s'offrent à nous ?

— Je n'ose te le dire.

— Merde, Jean-Claude, parlez-moi !

J'étais un peu en colère, mais c'était surtout la peur qui me nouait l'estomac.

— Si tout se passe bien, tu n'apprendras jamais ce secret.

— Il s'agit de quelque chose que le Conseil aurait pu envoyer pour tuer Malcolm et détruire son culte, pas vrai ?

— Je ne peux pas répondre à tes questions.

— Dites plutôt que vous ne voulez pas.

— Non, ma petite : je ne peux pas. L'idée t'a-t-elle seulement effleurée que ceci pourrait être un plan de nos ennemis pour leur donner une excuse de se débarrasser de nous sans enfreindre la loi vampirique ?

Mon sang se glaça dans mes veines.

— Non, ça ne m'avait pas effleurée, admis-je.

— Eh bien, penses-y.

— Vous voulez dire qu'ils nous envoient cette entité et que, si jamais vous me révélez de quoi il s'agit, ils auront une excuse pour nous éliminer. Vous pensez qu'un des membres du Conseil compte sur l'étroitesse de notre connexion psychique pour vous empêcher de me dissimuler un secret aussi important. Et si je le découvre, ils nous tuent en plus de Malcolm.

— C'est une possibilité, ma petite.

— Une possibilité particulièrement mesquine et tordue.

— Les vampires sont des êtres tordus, ma petite. Et ils se considéreraient sans doute comme rusés plutôt que mesquins.

— Ils peuvent se considérer comme ils veulent : leur façon de faire est lâche.

— En vérité, ma petite, je préfère qu'aucun membre du Conseil ne puisse me défier ouvertement. Ce serait très mauvais pour nous.

— Alors, je fais quoi ? Je vais chercher Nathaniel, et je tente d'oublier cette conversation ?

— Quelque chose comme ça, oui.

— Je ne peux pas oublier qu'une entité secrète et dangereuse vient de débarquer en ville.

— Sois reconnaissante qu'elle ne nous pourchasse pas, et cesse d'y penser. Je t'en supplie, Anita : pour l'amour de tous ceux qui te sont chers, ne cherche pas à résoudre cette énigme.

Il m'avait appelée par mon prénom. C'était mauvais signe.

— Je ne peux pas faire comme s'il ne se passait rien, Jean-Claude. N'allez-vous même pas me recommander d'être plus prudente que d'habitude ?

— Tu es toujours prudente, ma petite. Je n'ai jamais peur qu'un croque-mitaine te prenne par surprise. C'est l'une de tes plus grandes qualités à mes yeux : tu es capable de te débrouiller seule.

— Même contre quelque chose d'assez effrayant pour vous foutre une trouille bleue, à Malcolm et à vous ?

— J'ai confiance en toi, ma petite. Et toi, as-tu confiance en moi ?

C'était une question à double tranchant, mais je finis par répondre :

— Oui.

— Tu n'as pas l'air très convaincue.

— J'ai confiance en vous, mais… je n'aime pas les secrets, et je ne fais pas confiance au Conseil. Et j'ai un mandat d'exécution pour une vampire qui est probablement innocente, plus un second qui doit arriver demain. Les deux concernent des membres de l'Église de la Vie Éternelle. Je n'approuve peut-être pas la philosophie de Malcolm mais, en général, ses fidèles ne tuent personne. Si je reçois un troisième mandat d'exécution les concernant avant la fin de la semaine, c'est une machination. La loi telle qu'elle est formulée ne me laisse pas une grande marge de manœuvre, Jean-Claude.

— En réalité, si, elle te laisse pas mal de marge de manœuvre, ma petite.

— Ouais, ouais, mais, si je ne me dépêche pas d'exécuter mes mandats en cours, je risque de devoir en répondre devant mes supérieurs. Je suis marshal fédéral maintenant ; on peut m'obliger à me justifier.

— Est-ce déjà arrivé à l'un des nouveaux marshals ?

— Pas encore. Mais, si d'autres crimes sont commis de la même manière dans les jours à venir, je devrai expliquer pourquoi je n'ai pas encore tué Sally Hunter. Aucun service de police ne se contentera de « C'est un secret » tant que des gens continueront à mourir.

— Combien de victimes jusqu'ici ?

— Une par mandat mais, si je n'interviens pas, qui me dit que la personne à l'origine de ce complot ne passera pas la vitesse supérieure pour me forcer la main ?

— C'est possible, admit Jean-Claude.

— C'est possible ?

— Oui.

— Vous vous rendez compte que ça risque de dégénérer très vite ?

— Par le passé, tu as usé de toute ta marge de manœuvre pour épargner des innocents. Tu as sauvé notre Avery.

— Ce n'est pas « notre » Avery.

— Il serait tien, si tu voulais de lui.

Je captai une pointe d'amertume dans sa voix.

— Vous n'êtes quand même pas jaloux d'Avery Seabrook ? Il est mort depuis deux ans à peine !

— Je ne suis pas jaloux de la façon dont tu l'entends.

— De quelle façon, alors ?

— C'est mon sang qu'il a bu avant de me prêter serment ; pourtant, ce n'est pas moi qu'il suit toujours du regard. Je devrais être son maître mais, si nous lui donnions tous deux des ordres contradictoires, je ne suis pas certain que c'est à moi qu'il obéirait.

— Voulez-vous dire que j'ai plus d'emprise sur lui que vous ?

— Je pense que c'est une possibilité.

Ce fut mon tour de garder le silence. Je suis une nécromancienne – pas juste une réanimatrice, mais une véritable nécromancienne. Je peux contrôler bien davantage que des zombies. Mais jusqu'où s'étend mon contrôle sur les morts-vivants ? C'est ce que nous nous efforçons de déterminer.

— Malcolm a dit qu'il ne savait plus qui de nous deux était la victime et qui était le bourreau.

— Il a beau faire des idioties, il n'est pas idiot.

— Je crois que je comprends ce que vous voulez dire.

— Dans ce cas, je vais être direct. Va à ton rendez-vous avec Nathaniel. Fêtez votre « quasi-anniversaire ». Cette histoire ne nous concerne pas, et elle ne nous concernera peut-être jamais. Tâchons de ne pas nous en mêler, car cela pourrait signer la fin de tous ceux que nous aimons.

— Merci beaucoup pour ces paroles encourageantes. Après ça, je n'aurai aucun mal à aller au cinéma et à passer une bonne soirée, raillai-je.

En vérité, ce rendez-vous m'embarrassait un peu. Nathaniel voulait fêter la première année de notre relation. Le problème, c'est que nous n'arrivions pas à nous mettre d'accord sur la date à laquelle notre amitié était devenue beaucoup plus que ça. Donc, Nathaniel avait choisi un jour et l'avait baptisé notre « quasi-anniversaire ». Si je m'étais sentie moins gênée, j'aurais choisi le jour où nous avions couché ensemble pour la première fois. Là, je ne pouvais pas expliquer à mes amis le pourquoi de cette date.

Jean-Claude soupira, et cette fois ce ne fut que l'expression de sa frustration.

— Je voulais que cette soirée se passe bien, ma petite. Pas seulement pour toi et pour Nathaniel, mais parce que, si notre minet arrive à te faire surmonter ta résistance pathologique au

romantisme, tes autres amants et moi aurons peut-être une chance de fêter les occasions spéciales avec toi, nous aussi.

— Et quelle date choisiriez-vous pour notre anniversaire ? demandai-je d'une voix lourde de sarcasme.

— La première nuit où nous avons couché ensemble, car c'est à ce moment que tu t'es enfin autorisée à m'aimer.

— Misère ! Je vois que vous y avez déjà réfléchi.

— Pourquoi les sentiments te mettent-ils si mal à l'aise, ma petite ?

J'aurais adoré lui répondre, mais je ne pouvais pas. Franchement, je n'en savais rien moi-même.

— Je ne sais pas, et je suis désolée d'être si pénible. Je suis désolée de ne pas vous laisser avoir des tas d'attentions romantiques pour moi. Je suis désolée que sortir avec moi soit une telle épreuve.

— Ne sois pas non plus trop dure avec toi-même.

— J'ai peur, je suis frustrée et en colère, et je ne veux pas me disputer avec vous parce que ce n'est pas votre faute. Mais, grâce à vous, j'ai l'impression de ne pas pouvoir annuler mon rendez-vous avec Nathaniel. (Je réfléchis à ce que je venais de dire.) Espèce de salaud, vous l'avez fait exprès ! Vous m'avez manipulée pour que j'aille à ce rendez-vous.

— Peut-être. Mais tu es la première vraie petite amie de Nathaniel, et il n'a que vingt ans. Cette soirée est importante pour lui.

— C'est avec moi qu'il sort, pas avec vous.

— Oui, mais, quand tous tes hommes sont heureux, tu es heureuse aussi, et ça me facilite la vie.

Cela me fit rire.

— Espèce de salaud ! répétai-je.

— Et je n'ai pas menti, ma petite. J'adorerais fêter l'anniversaire de la première nuit où tu t'es offerte à moi. Si ta première tentative de célébration, si modeste soit-elle, tombe à l'eau, jamais tu n'en viendras à accepter des gestes romantiques plus conséquents. Or je veux que tu finisses par les accepter.

Je soupirai et appuyai le combiné contre mon front.

— Ma petite ? Ma petite, tu es toujours là ?

Je portai de nouveau le combiné à mon oreille.

— Oui, je suis là. Je ne suis pas contente, mais je suis là. Je vais y aller, mais… je n'ai plus le temps de me changer.

— Je suis sûre que Nathaniel préférera te voir au cinéma comme tu es, plutôt que chez toi dans une tenue affriolante.

— Venant du type qui essaie toujours de me faire porter des fringues fétichistes, ça me touche beaucoup.

— Oh ! je n'arrive pas à mes fins aussi souvent que je voudrais.

Avant que je trouve quelque chose à répliquer, Jean-Claude me dit « *je t'aime* » en français et raccrocha. Mieux valait mettre fin à cette conversation pendant qu'il avait le dessus.

Chapitre 3

J'étais désormais trop en retard pour ne serait-ce que repasser par la maison. Un simple coup de fil, et Nathaniel accepta de me rejoindre devant le cinéma. Je ne décelai aucun reproche dans sa voix, aucune contrariété. À mon avis, il avait peur de protester, peur que j'utilise ça comme prétexte pour annuler notre quasi-anniversaire. Et il avait sans doute raison.

Au dernier recensement, je sors avec six hommes. Quand vous avez autant de petits amis, la notion d'anniversaire vous semble un peu hypocrite. En principe, c'est quelque chose qu'on fête avec son seul et unique amoureux, non ? Je n'ai toujours pas réussi à surmonter la gêne que m'inspire le nombre de mes amants. Je n'arrive pas à me défaire de l'idée que, quand vous avez le choix entre une demi-douzaine d'hommes, aucun d'eux n'est vraiment spécial à vos yeux. J'essaie de me convaincre qu'ils peuvent l'être tous, mais c'est dur.

Quand je suis seule, loin d'eux tous – quand je ne les vois pas et que je ne suis pas influencée par nos liens métaphysiques, je me sens toujours mal à l'aise et vaguement stupide. Ce soir-là ne fit pas exception à la règle : je me sentis stupide et grognon jusqu'au moment où je vis Nathaniel en train de m'attendre de l'autre côté des portes vitrées.

Nathaniel mesure presque un mètre soixante-sept maintenant. Il a grandi de plus d'un centimètre au cours du dernier mois. À vingt ans, (vingt et un au printemps prochain), il commence tout juste à développer sa carrure d'adulte, avec un léger retard sur la plupart des hommes. Maintenant, quand nous allons en boîte ensemble, je dois sortir ma carte d'identité plus souvent que lui, ce qui m'irrite autant que ça lui fait plaisir. Mais ce soir-là ce ne fut pas à cause de sa taille ou de sa carrure que je m'arrêtai net pour le détailler.

Plantée au milieu de la foule du vendredi soir qui se hâtait autour de moi, l'espace de quelques minutes, j'oubliai qu'une entité assez effrayante pour foutre les jetons à Jean-Claude et à Malcolm venait de débarquer en ville. Certes, Jean-Claude m'avait dit que nous n'avions rien à craindre pour le moment, mais ce n'était pas mon genre de baisser ma garde en public.

Nathaniel portait un trench-coat en cuir et un Borsalino assorti. Manteau et chapeau le dissimulaient en grande partie, tout en soulignant malgré tout sa silhouette. Un peu comme si Nathaniel se cachait et cherchait à attirer l'attention en même temps. Il s'est mis à porter un chapeau en hiver après que plusieurs personnes l'avaient reconnu dans la rue – des clients du *Plaisirs Coupables* qui l'avaient appelé Brandon, son nom de scène. Il n'a eu qu'à planquer ses cheveux pour que ça n'arrive plus.

Ce soir-là, il s'était fait une tresse plaquée sur le crâne. De face, ses cheveux semblaient coupés court comme ceux de la plupart des hommes. Ce n'était qu'une illusion : en réalité, ils lui tombent jusqu'aux chevilles. Ce n'est pas pratique du tout mais, Bon Dieu, qu'est-ce que c'est beau !

Mais ce ne fut pas non plus la beauté de Nathaniel qui m'arrêta net sur le trottoir. Ce fut le fait que dans cette tenue et avec les cheveux couverts, il avait l'air tellement adulte ! Nathaniel a sept ans de moins que moi et, quand j'ai commencé à le trouver séduisant, j'ai eu l'impression d'être une pédophile. Je me suis longtemps battue pour ne pas céder à mon attirance et coucher avec lui mais, au final, j'ai craqué.

À présent, je le regardais avec les yeux d'une inconnue, et je me rendais compte que la seule personne qui le prenait encore pour un gamin, c'était moi. Avec son look à la Sam Spade version fétichiste, Nathaniel n'avait pas l'air d'avoir vingt ans. Il avait l'air extrêmement majeur.

Quelqu'un me bouscula, et cela me fit sursauter. Merde ! qu'est-ce qui me prenait d'être aussi distraite ?

Je me dirigeai vers l'entrée du cinéma. Moi aussi, je portais un trench-coat en cuir noir, mais pas de chapeau. Je ne consens à porter que des bonnets, et à condition qu'il gèle dehors. Et, même si Noël approchait, il ne faisait pas si froid. Les températures hivernales sont assez erratiques à St. Louis ; il peut faire moins dix un jour et plus dix le lendemain.

Mon trench-coat était déboutonné jusqu'à la taille ; seule sa ceinture le maintenait fermé. J'avais moins chaud comme ça, mais je pouvais atteindre mon flingue. Vous êtes toujours confrontée à des choix marrants quand vous vous baladez armée en hiver.

Nathaniel m'aperçut longtemps avant que j'atteigne la porte. Il m'adressa ce sourire qui illumine tout son visage. Il était si heureux de me voir ! Autrefois, je m'en serais plainte ; là, j'étais trop occupée

à réprimer le même genre d'expression. Un autre de mes petits amis pense que je déteste être amoureuse, et il a raison. Ça me donne toujours l'impression d'être stupide, comme si ma prime d'assurance devait augmenter parce que je suis handicapée – romantiquement handicapée.

Sous le bord de son chapeau, le visage de Nathaniel était trop beau pour qu'on le qualifie juste de « mignon » ou même de « séduisant ». Apparemment, les centimètres et les muscles supplémentaires n'y changent rien. Ses traits n'ont pas la délicatesse de ceux de Jean-Claude ou de Micah ; sa structure osseuse est trop solide pour ça. Il a des pommettes trop saillantes, et quelque chose d'infiniment masculin sur lequel je ne parviens pas à mettre le doigt. Tout ce que je sais, c'est que, quand Nathaniel vous regarde en face, vous ne pouvez pas le trouver efféminé : il est trop viril pour ça.

Cela avait-il évolué au cours des derniers mois ? Ou en avait-il toujours été ainsi, et étais-je juste si décidée à ne pas voir Nathaniel comme un partenaire potentiel que je ne pouvais pas admettre qu'il avait des traits plus masculins que ceux de Jean-Claude ou de Micah ? Dans ma tête, la virilité était-elle une question d'âge et de puissance musculaire ? Franchement, ça m'aurait fait mal d'avoir la vue aussi courte.

Le sourire de Nathaniel s'était fané.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Je souris et m'approchai pour le serrer dans mes bras.

— Je me demandais juste si je t'accorde assez d'attention.

Il me rendit mon étreinte, mais sans enthousiasme excessif. Puis il m'écarta de lui pour pouvoir me dévisager.

— Pourquoi dis-tu ça ?

Je m'autorisai enfin à le regarder dans les yeux. Ce soir-là, il me fascinait tellement que j'avais évité son regard presque comme s'il était un vampire capable de m'hypnotiser, et moi une vulgaire touriste humaine. Nathaniel a des yeux violets, de la teinte des lilas. Outre leur couleur saisissante, ils sont grands et parfaits – la touche finale qui vous serre le cœur quand vous contemplez son visage. Trop beau, juste trop beau.

Il me toucha la joue.

— Anita, qu'est-ce qui se passe ?

Je secouai la tête.

— Je ne sais pas.

Et c'était la vérité. J'ai toujours été attirée par Nathaniel, mais ma réaction du moment me semblait excessive. Je détournai les yeux. Qu'est-ce qui m'arrivait ?

Nathaniel tenta de m'embrasser, et je me dégageai. Un baiser m'aurait achevée.

Il laissa retomber ses mains.

— Ce n'est qu'un film, Anita.

Sa voix contenait un léger frémissement de colère. Or il en faut beaucoup pour mettre Nathaniel en rogne.

— Je ne te demande même pas de coucher avec moi : juste de regarder un film.

Je levai les yeux vers lui.

— Je préférerais rentrer à la maison et faire l'amour.

— C'est bien pour ça que je t'ai invitée au cinéma.

Je fronçai les sourcils.

— Hein ?

— Ça t'embarrasse de te montrer avec moi en public ?

— Non, bien sûr que non.

Je laissai mon expression lui montrer combien j'étais choquée qu'il puisse penser une chose pareille.

Nathaniel avait l'air très sérieux, blessé et prêt à se mettre en colère.

— Alors, qu'y a-t-il ? Tu ne veux même pas m'embrasser.

Je tentai de lui expliquer.

— L'espace d'une minute, j'ai oublié tout ce qui n'était pas toi.

Il eut un sourire qui ne monta pas tout à fait jusqu'à ses yeux.

— Et c'est si grave que ça ?

— Dans mon métier, oui.

Je vis qu'il s'efforçait de comprendre. Nathaniel était beau, mais je pouvais l'admirer sans perdre le sens des réalités.

Je me rapprochai de lui pour l'enlacer et, après un instant d'hésitation, il me rendit mon étreinte. J'enfouis mon visage dans l'odeur mélangée du cuir neuf de son trench-coat et de sa peau – une bonne odeur de propre, avec une pointe de vanille. Je sais désormais qu'à la base cette pointe de vanille provient du gel douche et de l'eau de Cologne que Nathaniel utilise mais, sur la peau de quelqu'un d'autre, elle ne sent pas aussi bon. Les parfums de qualité se développent différemment selon la personne qui les porte.

— On devrait aller s'asseoir avant que toutes les bonnes places soient prises, chuchota Nathaniel dans mes cheveux.

Je m'écartai de lui, les sourcils froncés. Mais j'eus beau secouer la tête, ça ne m'éclaircit que partiellement les idées.

Plongeant une main dans ma poche, j'en sortis une petite bourse de velours. Je l'ouvris et en retirai le rembourrage jusqu'à ce qu'une croix tombe dans ma paume. Elle était en argent, et elle ne réagit pas. Je m'attendais à moitié à ce qu'elle brille pour m'indiquer qu'un vampire faisait usage de ses pouvoirs sur moi, mais non.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Anita ? demanda Nathaniel, de plus en plus inquiet.

— Je crois que quelqu'un me manipule télépathiquement.

— Si c'est le cas, ta croix ne perçoit rien.

— Tu es très appétissant, Nathaniel, mais ça ne me ressemble pas de me laisser déconcentrer à ce point en public.

— Tu crois que Très Chère Maman fait encore des siennes ? suggéra-t-il.

« Très Chère Maman » est le surnom que je donne à la dirigeante du Conseil, la créatrice de la culture vampirique. La dernière fois qu'elle s'en est prise à moi, une croix brûlante s'est incrustée dans ma main, et j'ai dû la faire retirer par un médecin. Il me reste dans la paume gauche une cicatrice qui ne partira pas. Jusque-là, la présence d'une croix dans ma poche ou sous mon oreiller avait suffi à maintenir Très Chère Maman à distance.

— Je ne sais pas. Peut-être.

— Il n'y a pas des milliers de vampires capables de franchir tes boucliers psychiques.

Je glissai la chaîne autour de mon cou, et l'argent scintilla contre la soie de mon top.

— Ça m'a l'air bien fin comme tissu, commenta Nathaniel. Tu es sûre que ça fera suffisamment écran entre la croix et ta peau ?

— Non, mais je ne pense pas que ce soit Très Chère Maman.

Il soupira et tenta de ne pas prendre un air contrarié.

— Tu veux qu'on laisse tomber le film ?

— Non, Jean-Claude a dit que nous n'avions rien à craindre ce soir.

— Tant mieux, mais je n'aime pas la façon dont tu viens de dire ça. Qu'est-ce qui se passe encore ?

— Allons nous asseoir, et je te raconterai le peu que je sais.

Nous réussîmes à trouver deux sièges au dernier rang, de façon que j'aie le dos contre un mur et que je puisse voir l'ensemble de la

salle. Non, je n'étais pas parano, ou du moins pas plus que d'habitude. Je m'assois toujours au dernier rang s'il y a de la place.

Le temps que les bandes-annonces se terminent, j'avais raconté à Nathaniel tout ce que je savais – c'est-à-dire pas grand-chose.

— Et c'est tout ce que Jean-Claude a bien voulu te dire ?

— Ouais.

— Trop mystérieux.

— C'est ce qu'on appelle « un doux euphémisme ».

Puis les lumières s'éteignirent, et la musique du générique démarra. Impossible de me rappeler quel film nous avions choisi, mais je ne demandai pas à Nathaniel : premièrement, ça l'aurait blessé ; deuxièmement, j'allais avoir la réponse dans quelques secondes.

Chapitre 4

Trois heures et des poussières plus tard, j'aurais pu vous dire que le film était le dernier remake de King Kong. Nathaniel avait apprécié plus que moi. Rien à dire sur les effets spéciaux, mais j'avais attendu que le singe meure longtemps avant qu'il se décide à le faire. Dommage, parce que certaines scènes étaient vraiment chouettes.

Ma croix n'avait pas brillé une seule fois pendant la séance, et je ne m'étais pas sentie plus fascinée que d'habitude par Nathaniel. « Normalement fascinée » signifiait qu'être assis côte à côte dans le noir m'avait paru intime et agréable, mais que ça ne m'avait pas fait perdre la tête. J'avais envisagé de laisser mes mains se balader, et, avec les autres hommes de ma vie, je l'aurais peut-être fait, mais Nathaniel a moins d'inhibitions que la plupart d'entre eux. J'aurais risqué d'initier quelque chose que je ne souhaitais pas conclure dans une salle de cinéma. Et puis vous ne pouvez pas à la fois suivre l'histoire et tripoter votre petit ami – en tout cas, moi, je ne peux pas.

Après un film aussi long, la pause pipi était obligatoire. J'aimerais bien que quelqu'un m'explique pourquoi il n'y a jamais la queue devant les toilettes des hommes, alors qu'il y en a systématiquement une devant les toilettes des femmes. J'attendis sagement mon tour avant d'entrer dans un box. Au moins, c'était propre.

Le brouhaha extérieur s'éteignit, et je sus qu'il ne restait que moi dans les toilettes. Je renfilai et rattachai tout ce qui devait l'être. Un des avantages du holster d'épaule par rapport au holster de taille, c'est que vous ne courez pas le risque de faire tomber votre flingue dans la cuvette. Les holsters de taille qui se planquent à l'intérieur d'un pantalon et ne s'attachent pas à votre ceinture sont les plus chiants à gérer quand vous allez aux toilettes. Contrairement aux bipeurs, les armes à feu ne flottent pas.

Je lissai mes bas en me réjouissant de ne plus avoir à me battre contre mes collants. Des bas et un porte-jarretelles, c'est vraiment plus pratique.

Les toilettes étaient vides quand je ressortis de mon box. Je me dirigeai vers les lavabos lorsque j'aperçus la boîte posée sur l'un

d'eux. Quelqu'un avait écrit « ANITA » en majuscules noires sur le couvercle.

La petite fouine ! Comment Nathaniel avait-il fait pour entrer et déposer son cadeau ici ? S'il s'était fait choper dans les toilettes des femmes, ça aurait pu mal tourner.

Je me lavai et me séchai les mains avant d'ouvrir la boîte. Je dus écarter plusieurs couches de papier de soie avant de découvrir un masque – un masque blanc sans la moindre décoration, destiné à couvrir tout le visage du menton jusqu'à la racine des cheveux, avec juste deux trous pour les yeux.

Pourquoi Nathaniel m'offrait-il un truc pareil ? Si le masque avait été un accessoire fétichiste en cuir, destiné à pimenter nos ébats sexuels, j'aurais pu comprendre. Mais ce n'était pas du tout ce genre-là.

D'un autre côté, je ne suis pas experte en la matière. Si ça se trouve, je me plantais complètement, et c'était quand même un accessoire SM. Auquel cas, Nathaniel était à côté de la plaque. Je n'aime pas les masques, et tout ce qui est bondage et soumission me met encore assez mal à l'aise. Le fait que j'aie des penchants pour ça ne m'aide pas à m'y faire ; au contraire, ça me fiche encore plus la trouille. Généralement, ce qu'on déteste le plus chez les autres, c'est ce qui nous fait peur en nous.

Tentant de me composer une expression neutre mais plaisante, je sortis des toilettes la boîte dans les mains. Nathaniel m'attendait adossé au mur d'en face, tenant nos deux manteaux et son chapeau – il faisait trop chaud pour le garder à l'intérieur du cinéma. En me voyant, il me sourit et s'approcha de moi.

— Quelqu'un a oublié ça dans les toilettes ? demanda-t-il en désignant la boîte d'un air intrigué.

Je lui montrai que mon nom était écrit dessus.

— J'ai cru que c'était un cadeau de ta part.

— Tu détestes les surprises, me fît-il remarquer.

Mon pouls s'accéléra légèrement, et je me déplaçai pour me mettre dos au mur. Je dévisageai tous les gens qui nous entouraient, mais ils avaient l'air parfaitement innocents – ou en tout cas non coupables. Des couples qui se tenaient par la main, des familles avec enfants… que des gens normaux.

— Qu'est-ce qu'il y a dedans ? s'enquit Nathaniel.

— Un masque.

— Je peux le voir ?

Je hochai la tête. Il souleva le couvercle et écarta le papier de soie pendant que je continuai à scruter la foule des joyeux spectateurs en quête d'une tête qui ne me reviendrait pas. Il y avait bien un couple de trentenaires qui nous dévisageaient avec un peu trop d'insistance, mais ils n'avaient pas nécessairement de mauvaises intentions.

— On dirait qu'il n'est pas fini, commenta Nathaniel.

— Je trouve aussi. Il est trop… nu.

— Pourquoi t'aurait-on fait un cadeau pareil ?

— Tu as vu quelqu'un entrer dans les toilettes avec la boîte ?

— Non. Et c'est une grosse boîte. Je l'aurais forcément remarquée.

— Elle a pu être transportée dans un grand sac à main.

— Je n'en ai vu passer aucun d'assez grand pour planquer une boîte de cette taille.

— Tu étais planté en face de l'entrée, Nathaniel. Tu as forcément vu quelque chose.

Nous échangeâmes un regard inquiet.

— Non, rien.

— Et merde ! dis-je tout bas mais avec beaucoup de conviction.

— Quelqu'un te manipulait avant le début de la séance, et il m'a manipulé aussi pour faire entrer cette boîte dans les toilettes sans que je le remarque, conclut Nathaniel.

— Tu as senti quelque chose ?

Il réfléchit avant de secouer la tête.

— Non.

— Merde et re-merde !

— Appelle Jean-Claude. Tout de suite.

J'acquiesçai et lui tendis la boîte pour avoir les mains libres. Nathaniel rabattit le papier de soie et remit le couvercle pendant que j'attendais que Jean-Claude réponde. Cette fois, il décrocha lui-même le téléphone dans son bureau.

— J'ai reçu un cadeau, lançai-je sans préambule.

— Que t'a offert notre minet ? s'enquit Jean-Claude sans se vexer que je ne l'aie pas salué.

— Ça ne vient pas de lui.

— Ça ne te ressemble pas de faire tant de mystères, ma petite.

— Demandez-moi ce que c'est.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il de cette voix atone que je connaissais si bien.

— Un masque.
— De quelle couleur est-il ?
— Vous ne semblez pas surpris, constatai-je.
— De quelle couleur est-il, ma petite ?
— Qu'est-ce que ça peut faire ?
— C'est très important.
— Blanc. Pourquoi ?

Jean-Claude poussa un soupir, comme s'il avait retenu son souffle sans que je m'en rende compte. Puis il se mit à parler en français, à voix basse mais sur un ton très agité, jusqu'à ce que j'arrive à le calmer suffisamment pour qu'il repasse à l'anglais.

— C'est une bonne et une mauvaise nouvelle, ma petite. Le blanc signifie qu'ils sont venus nous observer, pas nous faire du mal.

Je me déplaçai en mettant une main devant ma bouche. Je voulais garder un œil sur la foule, mais je ne voulais pas qu'un humain surprenne ce qui s'annonçait comme une conversation délicate. Et je ne voulais pas non plus ressortir du cinéma tant que je ne mesurerais pas le risque auquel nous étions confrontés. La foule est à la fois un danger et une protection. La plupart des méchants répugnent à vous attaquer en public.

— Quelle couleur signifierait qu'ils nous veulent du mal ?
— Le rouge.
— D'accord. Et qui désigne ce « ils » ? La mystérieuse entité dont vous n'avez pas voulu me parler tout à l'heure, j'imagine ?
— En effet.
— Alors, qui sont-ils et où sont-ils ? Et pourquoi se sont-ils donné tant de mal pour me refiler un masque en douce ? Pourquoi ne m'ont-ils pas plutôt passé un coup de fil ou envoyé une lettre ?
— Je n'en suis pas sûr. En principe, c'est moi qui aurais dû recevoir ce masque, en tant que Maître de la Ville.
— Dans ce cas, pourquoi me l'ont-ils envoyé ?
— Je l'ignore, ma petite.

Jean-Claude avait l'air en colère. D'habitude, il ne s'énerve pas facilement.

— Vous avez peur, devinai-je.
— Très.
— Je suppose que nous allons dormir au *Cirque* ce soir, en fin de compte.

— Présente mes excuses à Nathaniel. Je n'ai aucune envie de gâcher son rendez-vous avec toi mais, oui, vous devez me rejoindre. Il faut qu'on parle.

— Qui sont ces gens, Jean-Claude ?

— Leur nom ne te parlera pas.

— Dites-moi quand même.

— Les Arlequin. Ce sont les Arlequin.

— Arlequin, comme le clown français ?

— Rien d'aussi plaisant, ma petite. Je t'expliquerai tout à l'heure.

— Sommes-nous en danger ?

Le couple nous regardait toujours. La femme donna un coup de coude à l'homme, qui secoua la tête.

— Le blanc signifie qu'ils se contenteront de nous observer. Si nous avons de la chance, nous n'aurons pas d'autre contact avec eux. Quand ils auront vu ce qu'ils voulaient, ils repartiront.

— Si c'est tout ce qu'ils comptent faire, pourquoi nous prévenir ?

— Pour se conformer à notre loi. Ils ont le droit de traverser un territoire pour pourchasser quelqu'un, de la même façon que tu as le droit de franchir les frontières d'un État dans le cadre de tes fonctions de marshal fédéral, mais, s'ils comptent rester à un endroit donné plus de quelques nuits, ils sont tenus de contacter le Maître de la Ville local.

— Donc, il est possible qu'ils soient là pour Malcolm et son Église.

— C'est possible, oui.

— Vous n'avez pas l'air convaincu.

— Ce serait trop facile, ma petite, et rien n'est jamais facile avec les Arlequin.

— Que sont-ils exactement ?

— Une sorte de policiers vampiriques doublés d'espions et d'assassins. Ce sont eux qui ont éliminé le Maître de Londres quand il est devenu fou.

— Elinore et les autres ne l'ont jamais mentionné.

— Parce qu'ils ne pouvaient pas.

— Vous voulez dire que, s'ils avaient révélé à quelqu'un qui avait tué leur maître, ils auraient été tués eux aussi ?

— Oui.

— Mais c'est absurde. Ils le savaient tous !

— Entre eux, oui. Mais les vampires extérieurs au baiser de Londres l'ignoraient, et la loi du secret prend effet dès que les Arlequin quittent une ville.

— Donc, nous pouvons parler d'eux maintenant mais, une fois qu'ils seront partis, nous n'aurons plus le droit de les mentionner ?

— Exactement.

— Ça n'a pas de sens !

— C'est la loi.

— Je vous ai dit récemment que certaines lois vampiriques sont totalement crétines ?

— Tu ne l'as jamais formulé de cette façon.

— Eh bien, considérez que c'est chose faite.

— Rentre à la maison, ma petite, ou, mieux encore, viens me rejoindre au *Plaisirs Coupables*. Quand tu seras en sécurité auprès de moi, je t'en dirai davantage sur les Arlequin. C'est un masque blanc ; nous n'avons rien à craindre. Nous sommes censés nous comporter normalement. Donc, je vais terminer ce que j'ai à faire ici ce soir.

— Vous avez déjà nourri l'ardeur.

— Mais il reste des numéros à superviser, et je dois encore parler au micro.

— Très bien. Nous arrivons.

— Ils viennent vers nous, chuchota Nathaniel.

Levant les yeux, je vis que le couple qui nous observait depuis un moment s'était décidé à approcher. Ils n'avaient pas l'air dangereux, et c'était incontestablement des humains.

— Tous les Arlequin sont des vampires ? demandai-je tout bas à Jean-Claude.

— À ma connaissance, oui. Pourquoi ?

— Deux humains viennent vers nous.

— Rejoins-moi, ma petite, et amène Nathaniel.

— Je vous aime.

— Moi aussi.

Nous raccrochâmes pour que je puisse reporter mon attention sur le couple. L'homme était bougon ou embarrassé. La femme, une petite blonde, avait l'air à la fois gênée et excitée.

— Vous êtes Brandon, n'est-ce pas ? dit-elle à Nathaniel.

Celui-ci acquiesça et lui dédia son plus beau sourire de scène, comme s'il était ravi de la voir et qu'il n'avait pas un seul souci au monde. Il était en représentation.

Moi, je n'ai pas de sourire de scène, et je ne sais pas comment je suis censée me comporter quand des inconnues abordent mon petit ami.

— Vous aussi, je vous ai vue sur scène, dit la petite blonde en se tournant vers moi.

Il était déjà arrivé qu'on me reconnaisse comme étant Anita Blake, chasseuse de vampires et réanimatrice de zombies, mais jamais parce qu'une fois je suis montée sur scène au *Plaisirs Coupables*. Nathaniel m'a choisie dans la foule au lieu de prendre une inconnue. J'ai accepté de faire son numéro avec lui, mais je n'ai jamais eu envie de recommencer depuis.

Je hochai la tête.

— Une fois.

Je sentis Nathaniel se raidir près de moi. J'aurais juste dû dire « oui ». Nathaniel craint toujours que j'aie honte de lui. Il se trompe. Ça ne me dérange pas qu'il soit stripteaseur, mais ce n'est pas mon truc. Je ne suis pas assez exhibitionniste pour ça.

— J'avais enfin persuadé Greg de m'accompagner au club, et il était ravi d'être venu, pas vrai ? dit la blondinette en se tournant vers son petit ami maussade.

Celui-ci finit par acquiescer sans me regarder. Ouais, il était embarrassé. Avec moi, ça faisait deux. Je n'ai enlevé aucune de mes fringues sur scène, mais je déteste qu'on me rappelle cette soirée.

— C'était tellement érotique, ce que vous avez fait tous les deux, s'extasia la femme. Si sensuel !

— Je suis ravi que vous ayez apprécié le spectacle, répondit Nathaniel. Je serai de nouveau sur scène demain soir.

Le visage de la blondinette s'illumina.

— Je sais. Je consulte souvent le site Internet. Mais je n'ai pas vu votre amie sur le programme. (Du menton, elle me désigna.) Greg aimerait savoir quand il pourra vous revoir, pas vrai, Greg ? dit-elle sans me quitter des yeux.

Quand il gèlera en enfer, pensai-je. J'ignore ce que j'aurais répondu, parce que Nathaniel vint à ma rescousse.

— Vous avez dit que vous aviez dû persuader Greg pour qu'il vous accompagne au club, c'est ça ?

La femme opina.

— Eh bien, moi, j'ai dû la persuader pour qu'elle monte sur scène.

— Vraiment ?

— Vraiment.

Le dénommé Greg se décida enfin à prendre la parole.

— C'était votre première fois ?

— Oui, répondis-je en me demandant comment mettre fin à cette conversation sans avoir l'air impolie.

Personnellement, ça ne me dérangeait pas, mais je savais que ça dérangerait Nathaniel. D'abord, parce que c'était mauvais pour les affaires ; ensuite, parce que ça n'était pas son genre de se montrer grossier.

— On n'aurait pas dit, commenta Greg en me dévisageant d'une façon dont aucune femme ne veut qu'un inconnu la dévisage – une façon beaucoup trop sexuelle.

Je jetai à Nathaniel un regard qui signifiait clairement : « Ou tu coupes court, ou je m'en charge. » Nathaniel n'eut pas de mal à comprendre ; il avait souvent vu ce regard.

— Je suis ravi que vous ayez apprécié le spectacle, répéta-t-il, et j'espère vous revoir tous les deux demain. Passez une bonne fin de soirée.

Il commença à s'éloigner, et je le suivis.

Mais Greg se rapprocha de nous.

— Vous serez là demain soir ?

Nathaniel sourit.

— Bien sûr.

— Pas vous, elle. Comment s'appelle-t-elle ?

Je ne voulais pas lui donner mon nom. Ne me demandez pas pourquoi. C'était comme ça, un point c'est tout.

Une fois de plus, Nathaniel vint à ma rescousse.

— Nicky.

Je lui jetai un coup d'œil mais, comme je tournais le dos au couple, ils ne purent pas me voir.

— Nicky ? répéta Greg.

Nathaniel me prit le bras et m'entraîna en tenant la boîte de son autre main.

— Quand elle est sur scène, oui.

— Quand pourrai-je revoir Nicky au club ?

— Jamais, dis-je en pressant le pas.

Nathaniel m'imita. Dès que nous eûmes mis suffisamment de distance entre ses… entre nos fans et nous, une expression inquiète se peignit sur son visage. Il redoutait la dispute qui allait suivre.

Chapitre 5

Je n'étais pas en pétard au point d'oublier de scruter la foule tandis que nous nous éloignions, mais je dus quand même ravaler ma colère pour arriver à y voir clair. En fait, j'étais plus gênée que furax, ce qui signifiait que la dispute à venir risquait d'être pire. Je déteste être embarrassée ; généralement, je planque ma gêne sous une couche supplémentaire de colère. Et le fait d'en avoir conscience n'y change rien. Je sais comment je fonctionne ; je ne peux pas m'en empêcher pour autant.

J'attendis tout de même que nous soyons dans le parking pour m'exclamer :

— Nicky ? D'où tu sors ce nom pourri ?

— De mes souvenirs, répondit Nathaniel.

Je lui arrachai ma main et reculai si brusquement qu'il faillit en lâcher la boîte.

— Je ne remonterai jamais sur scène. Donc, je n'ai pas besoin de nom d'emprunt.

— Tu ne voulais quand même pas qu'ils comprennent qui tu es réellement, non ?

Je fronçai les sourcils.

— Je passe souvent à la télé ou dans les journaux. Ils finiront bien par s'en apercevoir.

— Peut-être, mais si tu leur donnes un nom d'emprunt ils se rappelleront de toi comme d'une stripteaseuse et pas comme d'un marshal fédéral. Tu étais déjà bien assez gênée que l'inspecteur Arnet nous ait vus sur scène ce soir-là.

— Oui, et j'attends toujours qu'elle l'annonce au reste des flics avec lesquels on bosse toutes les deux.

— Mais, pour l'instant, elle ne l'a pas fait.

Je secouai la tête.

— Parce qu'elle ne peut pas dire qu'elle t'a vue sans admettre qu'elle était là aussi, et sans expliquer la raison de sa présence, dit-il.

— Ce n'est pas si rare qu'un flic aille dans un club de striptease.

— Mais Jessica n'était pas venue voir le spectacle. Elle était venue me voir, moi.

Cela m'arrêta net. Je me tournai vers Nathaniel.

— Que veux-tu dire ?

— Elle est repassée un soir où tu n'étais pas là. Ce qui n'est pas difficile, étant donné que la plupart du temps tu évites le club dans la mesure du possible. On peut finir cette conversation dans la Jeep ?

Il marquait un point. Je déverrouillai les portières, et nous montâmes.

— Où est l'autre voiture ?

— J'ai demandé à Micah de me déposer pour qu'il puisse la garder, au cas où il en aurait besoin. Je savais que tu me raccompagnerais.

Ça semblait logique. Je mis le contact pour que le chauffage se déclenche. Je venais juste de me rendre compte que j'avais un peu froid. Jusque-là, ma colère m'avait tenu chaud malgré mon trench-coat ouvert.

— Alors, pourquoi Arnet est-elle repassée au *Plaisirs Coupables* ?

— Elle a payé pour une danse en privé.

Je dévisageai Nathaniel.

— Elle a fait quoi ?

L'inspecteur Jessica Arnet travaille pour la Brigade Régionale d'Investigations Surnaturelles, ou BRIS pour faire plus court. C'est la branche de la police avec laquelle je collabore le plus souvent. Je sais qu'Arnet a le béguin pour Nathaniel, mais il y a peu de temps encore je me donnais tellement de mal pour qu'on ne sache pas que je vivais avec un stripteaseur que très peu de gens connaissaient la nature exacte de mes rapports avec lui.

Jusqu'au jour où Nathaniel m'a servi de cavalier pour un mariage auquel Arnet assistait également. Alors, mon secret a éclaté au grand jour, et Arnet m'en a voulu de ne pas lui avoir dit plus tôt que Nathaniel et moi sortions ensemble. Elle a eu l'air de penser que je l'avais laissée se couvrir de ridicule. Ce qui n'était pas le cas.

Puis elle est venue au *Plaisirs Coupables* pour la première fois, pile le soir où Nathaniel m'a fait monter sur scène. Depuis, elle est convaincue que j'abuse de lui. Enchaînez quelqu'un sur scène et donnez-lui quelques coups de martinet, et les gens en déduiront que vous abusez de lui. Évidemment, le martinet était une idée de Jean-Claude et de Nathaniel, un accessoire qui faisait partie du numéro habituel de ce dernier. Mais la suite… la suite venait de moi et de moi seule.

J'ai mordu Nathaniel ; je l'ai mordu assez fort pour le faire saigner, sur scène. C'était la première fois que je le marquais volontairement de la sorte, pas seulement parce que j'avais perdu le contrôle de l'ardeur, mais parce qu'il aimait ça, parce que j'aimais ça, et parce que j'avais promis. Du coup, Arnet me prend pour Mme de Sade, et elle est persuadée que Nathaniel est ma victime.

J'ai essayé de lui expliquer que Nathaniel est plus que consentant, que c'est lui qui me demande de le dominer, mais elle ne m'a pas crue. J'étais certaine qu'elle raconterait tout aux autres flics et qu'elle me démolirait verbalement. Vivre avec un stripteaseur de vingt ans arrêté plusieurs fois pour prostitution, c'est déjà louche, mais le fouetter sur scène… Si nos collègues l'avaient appris, cela aurait été vraiment moche pour moi.

— Et tu lui as fait quoi comme danse, au juste ?

Nathaniel se fendit d'un large sourire.

— Tu es jalouse ?

Je réfléchis une seconde et dus admettre :

— Probablement, oui.

— C'est mignon.

— Raconte-moi ce que tu as fait avec Arnet, s'il te plaît.

— Elle ne voulait pas vraiment que je danse pour elle ; elle voulait juste me parler.

Il hésita un instant avant de préciser :

— En fait, si, elle voulait que je danse pour elle. Elle en avait même très envie. Mais elle était trop mal à l'aise pour me le demander. Donc, on a juste parlé.

— À propos de… ?

— Elle a essayé de me faire avouer que tu abusais de moi. Elle voulait que je te quitte, dans mon propre intérêt.

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

— Tu craignais déjà qu'elle raconte ce qu'elle avait vu à Zerbrowski et aux autres flics. Tu étais au beau milieu d'une enquête sanglante. J'ai pensé que tu n'avais pas besoin d'un tracas supplémentaire, et j'ai géré la situation seul.

— Et depuis, elle est revenue ?

Nathaniel secoua la tête.

— La prochaine fois, parle-m'en, d'accord ?

— Si tu veux.

— Je veux.

— Elle ne peut pas vendre la mèche à ses collègues, parce qu'elle aurait peur que tu leur révèles qu'elle a le béguin pour ton petit ami stripteaseur. Elle refuse d'admettre que ce qui l'a le plus perturbée dans notre numéro c'est le fait qu'elle a aimé ça.

— Je ne pensais pas que c'était son genre.

— Elle non plus.

Je dévisageai Nathaniel. Il avait une drôle d'expression.

— Dis-le. Tu en brûles d'envie ; je le vois dans tes yeux. Dis-le.

— Ce qu'on déteste le plus chez les autres, c'est ce qu'on ne supporte pas chez soi-même.

— Huh.

— Quoi ?

— Je pensais presque la même chose tout à l'heure.

— À quel sujet ?

Je secouai la tête.

— Tu crois vraiment qu'avoir donné un nom de scène à Greg et à sa copine les empêchera de faire le lien avec Anita Blake ?

— Oui, je le crois. Ils te considéreront comme une stripteaseuse appelée Nicky, point. Tu ne seras personne ni rien de plus pour eux.

— Je trouve ça étrangement perturbant. Et pourquoi Nicky ? Pourquoi ce nom-là ?

— Parce que je savais que je m'en souviendrais.

— Pourquoi ?

— C'était le mien quand je faisais du porno.

Je clignai des yeux.

— Hein ?

— Nicky Brandon ; c'est le pseudonyme que j'utilisais quand je tournais dans des films.

Je clignai à nouveau des yeux, mais plus lentement, comme chaque fois que je réfléchis très fort ou que je suis trop surprise pour réfléchir.

— Tu m'as donné ton nom de porn star ?

— La moitié.

Je ne savais pas comment réagir. Devais-je me sentir flattée ou insultée ?

— Très bien. Je déclare cette dispute terminée jusqu'à ce que j'aie décidé si c'est bien une dispute ou pas.

— Fais-moi confiance, Anita, ça n'en est pas une.

— Alors, comment se fait-il que je sois en colère ?

— Voyons voir… Des vampires dangereux viennent de débarquer en ville, et ils s'intéressent à nous ; tu as toujours détesté que des fans reconnaissent Brandon le stripteaseur, mais ce soir, pour la première fois, quelqu'un ta reconnue pour t'avoir vue sur scène avec moi. Si tu as honte de mon boulot, tu dois avoir encore plus honte que quelqu'un puisse te prendre pour une stripteaseuse.

— Je n'ai pas honte de ton boulot.

— Bien sûr que si.

Je démarrai.

— Bien sûr que non.

— Très bien. Alors, la prochaine fois que tu me présenteras à tes amis, ne leur dis pas que je suis danseur. Dis-leur que je suis stripteaseur.

J'ouvris la bouche, la refermai et commençai à reculer. Nathaniel avait raison, je ne le ferais pas. Je continuerais à le présenter comme un danseur.

— Tu veux vraiment que je te présente comme ça ?

— Non, mais je ne veux pas que tu aies honte de mon métier.

— Je n'ai pas honte de toi, ni de ton métier.

— Si tu le dis.

Le ton de sa voix indiquait clairement qu'il me laissait avoir le dernier mot, mais que j'avais tort. Je déteste quand il fait ça. Il cesse de répondre en pleine dispute, non parce qu'il a perdu, mais parce qu'il n'a plus envie de se battre avec moi. Comment se battre contre quelqu'un qui se dérobe ? Réponse : c'est impossible.

Le problème, c'est qu'il avait raison. J'avais honte de son boulot. Je n'aurais pas dû, mais ça m'embarrassait. Adolescent, Nathaniel a fugué ; il s'est prostitué et drogué. Il n'a pas touché à la dope et n'est pas retourné sur le trottoir depuis presque quatre ans. Il a également fait du porno. Je suis au courant mais, en général, je n'y pense pas. J'imagine qu'il a arrêté de tourner dans des films à l'époque où il a arrêté de se prostituer, mais je n'en suis pas certaine. Je ne lui ai jamais posé la question.

Nathaniel est un léopard-garou ; autrement dit, il ne peut attraper aucune MST. Ça m'aide à faire abstraction de son passé. Le virus de la lycanthropie tue tout ce qui est susceptible de nuire au corps qui l'abrite et garde celui-ci en bonne santé. Ainsi, je peux faire comme si Nathaniel n'avait pas eu plus de partenaires que je ne voudrais le savoir.

J'étais coincée à un feu rouge en face de la Compagnie boulangère de St. Louis lorsque je lançai :

— Tu veux savoir ce que Jean-Claude m'a dit au sujet du masque ?

— Si tu veux m'en parler.

Il avait l'air fâché.

— Je suis désolée que ton boulot me mette un peu mal à l'aise, d'accord ?

— Au moins, tu le reconnais.

Le feu passa au vert, et j'avançai prudemment. Il était tombé cinq centimètres de neige, et personne dans le coin ne sait conduire correctement sur une chaussée enneigée.

— Tu sais bien que je n'aime pas reconnaître quand je suis gênée.

— Dis-moi ce que Jean-Claude t'a raconté au sujet du masque.

Je le lui dis.

— Donc, les Arlequin sont peut-être là pour Malcolm et pour son Église.

— Peut-être.

— Je suis surpris que tu n'aies pas réclamé plus de précisions au téléphone.

— Je ne savais pas ce que nous voulaient Greg et sa copine. Et, d'après Jean-Claude, nous n'étions pas en danger. Donc, j'ai raccroché.

— C'est ma faute s'ils nous ont reconnus.

— S'ils t'ont reconnu.

— D'accord : s'ils m'ont reconnu.

Il avait de nouveau l'air fâché.

— Je suis désolée, Nathaniel, c'était vache.

— Non, tu as raison. Si nous n'avions pas été ensemble, ils ne t'auraient probablement pas repérée.

— Je n'ai pas honte d'être vue avec toi en public.

— Tu détestes quand des fans me reconnaissent.

— J'ai trouvé que j'ai été plutôt cool la fois où cette femme t'a fait passer son numéro de téléphone pendant qu'on dînait au resto avec Micah.

— Elle a attendu que tu ailles aux toilettes.

— Et c'est censé me réconforter ?

Je tournai sur la 44 et pris la direction du centre-ville.

— Elle ne voulait pas interrompre notre rencard.

— Elle a cru que Micah et toi étiez des escortes, et que je vous payais pour passer la soirée avec moi.

— La dernière fois qu'elle m'a vu, c'est comme ça que je gagnais ma vie, Anita.

— Je sais, je sais. Elle t'a fait passer son numéro parce qu'elle voulait te revoir, et que ton ancien numéro était hors service. Tu as raison, elle s'est montrée très polie.

— Quand je lui ai dit que c'était un vrai rendez-vous, elle était toute gênée.

Je me souvenais encore de cette femme. Elle était mince, élégante et assez âgée pour être la mère de Nathaniel. Grâce à Jean-Claude, je m'y connais en fringues, et les siennes étaient du genre chic et chères. Elle portait des bijoux discrets mais probablement ruineux. Sobre et de bon goût. C'était une de ces femmes qui organisent des soirées caritatives et siègent au comité d'administration des musées d'art, et elle engageait des prostitués assez jeunes pour être ses fils.

— Je crois que ce qui m'a le plus perturbée, c'est qu'elle n'avait pas l'air du genre à…

— … engager une escorte, acheva Nathaniel à ma place.

— C'est ça.

— J'ai eu des tas de clients très différents les uns des autres, Anita.

— J'avais compris.

— Vraiment ? Ou n'y avais-tu jamais réfléchi ?

— D'accord – la deuxième solution.

— Je ne peux pas changer mon passé, Anita.

— Je ne te l'ai pas demandé.

— Mais tu voudrais que j'arrête de me déshabiller pour gagner ma vie.

— Je n'ai jamais dit ça.

— Mais ça te gêne que je le fasse.

— Pour l'amour du ciel, Nathaniel, laisse tomber ! Je suis gênée qu'on m'ait vue sur scène. Je suis gênée de m'être nourrie de toi en public. (J'agrippais le volant si fort que j'en avais mal aux doigts.) Cette nuit-là, c'est toi que j'ai mordu, mais en fait je me suis nourrie de tout le public. Je n'en avais pas l'intention ; pourtant, je me suis nourrie du désir des spectateurs. J'ai senti combien ils appréciaient notre numéro, et ça a complètement rechargé mes batteries métaphysiques.

— Au point qu'après ça tu n'as pas dû te nourrir pendant vingt-quatre heures.

— Jean-Claude a pris mon ardeur et l'a partagée entre vous.

— Oui, mais il pense que l'une des raisons pour lesquelles il a pu le faire, c'est justement que tu t'étais nourrie des spectateurs en plus de moi. J'ai adoré que tu me marques en public. Tu sais combien j'ai adoré ça.

— Veux-tu dire que, si je n'étais pas montée sur scène et ne m'étais pas accidentellement nourrie de tous ces gens, l'ardeur aurait échappé à mon contrôle au beau milieu de cette affaire de meurtres en série ?

— Peut-être.

J'y réfléchis quelques secondes tout en conduisant. J'imaginai l'ardeur échappant à mon contrôle dans une camionnette pleine de flics de la Réserve mobile – notre équivalent des Swat. J'imaginai l'ardeur échappant à mon contrôle pendant que je faisais une descente dans un nid de vampires qui avaient tué plus de dix personnes.

— Si c'est vrai, pourquoi Jean-Claude n'a-t-il pas essayé de m'attirer de nouveau au club ?

— Il t'a proposé de venir.

— Mais j'ai refusé.

— Oui.

— Pourquoi m'en parles-tu maintenant ?

— Parce que je suis fâché contre toi. (Nathaniel posa le menton sur la boîte qu'il tenait sur ses genoux.) Parce que ça me gonfle que notre rencard se termine comme ça, et que des conneries métaphysiques gâchent notre quasi-anniversaire.

— Ce n'est pas ma faute, me défendis-je.

— Non, mais ta vie est constamment pleine d'imprévus. Te rends-tu compte à quel point c'est difficile de passer un moment tranquille avec toi ?

— Si ma vie ne te plaît pas, tu n'es pas obligé d'en faire partie.

À peine les mots avaient-ils franchi mes lèvres que je regrettai de les avoir prononcés, mais je ne me rétractai pas.

— Tu es sérieuse ? demanda Nathaniel à voix basse.

— Non. Non, je ne suis pas sérieuse. Mais je n'ai pas l'habitude que tu m'asticotes. D'habitude, c'est le boulot de Richard.

— Ne me compare pas à lui, s'il te plaît. Je ne mérite pas ça.

— Non, en effet.

Autrefois, j'ai été fiancée à Richard Zeeman, mais ça n'a pas duré. J'ai rompu avec lui après l'avoir vu bouffer quelqu'un. Richard est le chef de la meute de loups-garous locale. Plus tard, nous nous sommes réconciliés, et c'est lui qui a rompu avec moi parce qu'il ne supportait pas que je sois plus à l'aise que lui parmi les monstres.

Actuellement, nous sommes amants, et il me laisse enfin l'utiliser pour nourrir l'ardeur. Je suis sa petite amie au sein de la communauté surnaturelle, la lupa de son Ulfric, et il ne cherche pas à me remplacer dans cette partie de sa vie. En revanche, il cherche une femme complètement humaine pour me remplacer dans celle où il est professeur de biologie dans un collège, un type ordinaire et affable. Il veut des enfants, et il ne veut rien avoir à faire avec la pleine lune ou avec des zombies assassins. Ce dont je ne le blâme pas. Si j'avais eu le choix, j'aurais peut-être préféré mener une vie normale.

Évidemment, Richard n'a pas le choix lui non plus. Il n'existe aucun remède à la lycanthropie. Mais il essaie de compartimenter sa vie, et d'empêcher que les différents morceaux entrent en contact les uns avec les autres. Ce qui me paraît difficile, voire potentiellement désastreux. Mais ce n'est pas ma vie et, pour l'instant, les petites amies défilent dans la sienne. S'il entame une relation sérieuse un jour, nous verrons comment je supporte d'être l'autre femme.

— Tu as raté la sortie, Anita, dit Nathaniel.

Je jurai et freinai trop brutalement dans la neige. Je mis quelques instants à reprendre le contrôle de la Jeep. Tant pis. Je ferais demi-tour plus loin. Il y a toujours moyen de faire demi-tour.

— Désolée.

— Tu pensais à Richard ? demanda Nathaniel sur un ton qui se voulait détaché et qui ne l'était pas du tout.

— Oui.

— J'imagine que c'est ma faute. Je n'avais qu'à ne pas le mentionner.

— Pourquoi tu t'énerves ?

Je tournai et m'engageai dans un quartier de la ville qui s'embourgeoisait petit à petit, afin de me rapprocher du bord du fleuve.

— Si Richard était stripteaseur, aurais-tu également honte de lui ?

— Laisse tomber, Nathaniel. Sérieusement.

— Sinon ?

Je sentis une énergie surnaturelle me picoter la peau. Il était suffisamment en rogne pour que sa bête pointe le museau.

— Tu me cherches des noises, Nathaniel. Je n'ai vraiment pas besoin de ça.

— Je te crois quand tu dis que tu m'aimes, Anita. Mais je crois aussi que tu m'aimes en te cachant ce que je suis. J'ai besoin que tu m'acceptes tout entier.

— C'est le cas.

— Tu dis à Jessica que je ne suis pas ta victime, mais tu refuses de m'attacher pendant l'amour. Tu ne veux pas me faire mal.

— Ne recommence pas avec ça.

— Anita, le bondage fait partie de moi. Ça m'aide à me sentir bien, et en sécurité.

C'est l'une des raisons pour lesquelles j'ai résisté si férocement et si longtemps à l'attirance que Nathaniel exerçait sur moi. Je savais que, si je devenais sa maîtresse, la question du SM se poserait tôt ou tard. Je veux bien faire certains trucs ; par exemple, j'aime mordre et griffer. Mais j'ai mes limites et, depuis quelques semaines, Nathaniel essayait de me pousser à les franchir. Depuis le début, j'avais peur qu'il ne soit pas heureux avec quelqu'un de moins branché bondage que lui, et j'avais raison.

— Sur certains points, tu me valorises davantage que personne ne l'a jamais fait, mais sur d'autres… tu me donnes l'impression que je suis un monstre à cause de ce que j'aime et de ce que je veux.

Je trouvai une place de parking dans la rue du *Plaisirs Coupables*, un peu plus bas que l'endroit où brillait son enseigne au néon. C'était rare de pouvoir se garer si près du club un week-end. Comme je ne suis pas la reine du créneau, je me concentrai sur ma manœuvre pendant qu'une petite partie de moi cherchait désespérément quoi répondre à Nathaniel.

Une fois la Jeep garée, je coupai le contact. Un silence plus épais que je l'aurais voulu s'installa dans la voiture. Je pivotai autant que ma ceinture de sécurité m'y autorisait et dévisageai Nathaniel. Il regardait par la fenêtre.

— Je ne veux pas te donner l'impression que tu es un monstre, Nathaniel. Je t'aime, bordel !

Il acquiesça et se tourna vers moi. La lumière des lampadaires fit scintiller les larmes dans ses yeux.

— J'ai une trouille bleue de te pousser à rompre avec moi. Mais ma thérapeute dit que, dans une relation équilibrée, les deux partenaires sont sur un pied d'égalité, et que chacun doit pouvoir demander à l'autre de satisfaire ses besoins.

Franchement, je pensais que sa thérapeute serait de mon côté, mais le SM n'est plus considéré comme une perversion : juste comme un style de vie alternatif. Et merde !

— Je voudrais que tu satisfasses tes besoins hors de… ailleurs.

— Je ne te demande pas grand-chose, Anita. Juste de m'attacher quand on couche ensemble, puis de faire ce que tu aurais fait de toute façon. C'est tout.

Je me penchai vers lui, et essuyai ses larmes.

— Ce n'est pas le fait de t'attacher qui me pose un problème, Nathaniel. Mais si je dis oui à ça, que me demanderas-tu ensuite ? Et ne me dis pas que tu ne me demanderas rien d'autre.

— Attache-moi, fais-moi l'amour, et on verra après.

— C'est bien ce qui m'effraie. Si je dis oui à ça, tu me demanderas autre chose ensuite.

— Et alors ? Où est le mal ? Ce qui t'effraie, ce n'est pas mon penchant pour le bondage, c'est que tu pourrais aimer ça.

— Tu es injuste.

— Peut-être, mais c'est la vérité. Tu aimes qu'on t'immobilise pendant l'amour. Tu aimes qu'on te brutalise.

— Pas tout le temps.

— Et je n'aime pas être attaché tout le temps, mais j'aime l'être de temps en temps. Où est le problème ?

— Je ne suis pas sûre de pouvoir satisfaire tous tes besoins, d'accord ? C'est l'une des choses qui m'inquiétait au départ, une des raisons pour lesquelles j'appréhendais de me mettre en couple avec toi.

— Dans ce cas, accepterais-tu que je trouve quelqu'un d'autre pour satisfaire ces besoins ? Que je couche avec toi, et que je me fasse attacher par quelqu'un d'autre ?

Il l'avait dit très vite, comme s'il craignait de ne pas avoir le courage d'aller jusqu'au bout.

Surprise, je le dévisageai.

— Euh… d'où ça sort, ça ?

— J'essaie de déterminer où sont les limites, Anita. C'est tout.

— Tu veux sortir avec quelqu'un d'autre ? demandai-je, parce que je ne pus m'en empêcher.

— Non, mais tu couches avec d'autres hommes. Et ça ne me dérange pas, mais si tu refuses de satisfaire mes besoins…

— Veux-tu dire que, si je ne cède pas, tu me quitteras ?

— Non, non.

Nathaniel se cacha le visage dans ses mains et émit un grognement frustré. Son énergie se déversa dans l'habitacle de la Jeep comme de l'eau bouillante. Il la ravala et me dévisagea avec une expression douloureuse.

— J'en ai besoin, Anita. Et c'est avec toi que je veux le faire, mais, si tu refuses, je devrai m'adresser à quelqu'un d'autre. J'ai besoin qu'on m'attache. Ça fait partie de moi sexuellement.

Je m'imaginai laissant Nathaniel avoir une relation SM avec quelqu'un d'autre et venant ensuite me retrouver à la maison. Non : impossible. Il avait raison : je l'obligeais à me partager avec d'autres hommes, mais je ne pouvais pas envisager de le partager avec une autre femme.

— Tu proposes quoi : poursuivre notre relation telle qu'elle est actuellement, mais te faire saucissonner par quelqu'un d'autre en parallèle ?

— Je peux trouver un maître qui ne pratique pas le contact sexuel, quelqu'un qui se contente de m'attacher.

— Mais pour toi, le bondage, c'est sexuel.

Il acquiesça.

— Parfois.

— Je ne peux pas te donner de réponse, Nathaniel.

— Je ne te le demande pas. Je veux juste que tu y réfléchisses. Et, quand tu auras pris ta décision, tu me le diras.

— Tu me poses un ultimatum. Tu sais que je déteste ça.

— Ce n'est pas un ultimatum, Anita, juste la vérité. Je t'aime, et je suis plus heureux avec toi que je ne l'ai jamais été avec personne d'autre pendant aussi longtemps. Franchement, je ne pensais pas qu'on serait encore ensemble à ce stade. Sept mois, c'est la plus longue relation que j'aie jamais eue. Et quand je pensais qu'elle serait comme toutes les autres, qu'elle se terminerait au bout de quelques semaines, ça ne me dérangeait pas plus que ça de ne pas être attaché. Je savais que je pourrais m'en passer jusqu'à ce que tu te lasses de moi.

— Je ne me suis pas lassée de toi.

— Je sais. En fait, je crois que tu vas me garder. Je ne m'y attendais pas.

— Te garder ? Tu dis ça comme si tu étais un chiot perdu que j'aurais ramassé dans la rue. On ne garde pas les gens, Nathaniel.

— D'accord, utilise un autre mot si ça te chante, mais le fait est que nous vivons ensemble, que ça fonctionne bien et que ça pourrait durer des années. Je ne tiendrai pas des années en réprimant mes besoins, Anita.

— « Ça pourrait durer des années. » Tu parles toujours comme si ça n'allait pas être le cas.

— L'expérience m'a appris que tout le monde finit par se lasser de moi.

Je ne sus pas quoi répondre à ça.

— Je ne suis pas lassée, non. Frustrée et perplexe, oui, mais pas lassée.

Nathaniel eut un sourire qui ne monta pas jusqu'à ses yeux.

— Je le sais et, si je ne me sentais pas suffisamment en sécurité, je n'oserais pas te demander quoi que ce soit. Je resterais malheureux et silencieux. Mais, si tu m'aimes, je peux te demander ce que je veux et ce dont j'ai besoin.

« Si tu m'aimes. » Doux Jésus !

— Il faut croire que je t'aime, Nathaniel. Sans ça, je t'aurais déjà botté les fesses et éjecté de cette voiture.

— Pourquoi, pour me punir d'avoir demandé que quelqu'un satisfasse mes besoins sexuels ?

— Arrête ! Pitié, arrête ! (Je posai mon front sur te volant et tentai de réfléchir.) On pourrait laisser tomber pour le moment, le temps que je réfléchisse ?

— Bien sûr, répondit Nathaniel sur un ton blessé.

Je ne savais vraiment plus quoi faire.

— Depuis combien de temps ressasses-tu cette conversation ?

— J'attendais un moment où on serait au calme, où tu ne pataugerais pas dans un marais grouillant d'alligators, mais…

— … mais je patauge en permanence dans ce marais.

— C'est ça.

Je me redressai et acquiesçai. Il avait raison.

— Je réfléchirai à ce que tu m'as demandé. C'est tout ce que je peux te promettre ce soir, d'accord ?

— C'est super. Je suis sincère. J'avais peur que…

Je fronçai les sourcils.

— Tu pensais vraiment que j'allais te plaquer pour ça ?

Nathaniel haussa les épaules et refusa de soutenir mon regard.

— Tu n'aimes pas qu'on t'impose des choses, Anita. Tu ne supportes pas la moindre exigence venant de n'importe lequel des hommes de ta vie.

Je défis ma ceinture de sécurité et me rapprochai de lui pour le prendre par les épaules afin de le tourner vers moi.

— Je ne peux pas te promettre que ça ne finira pas par me briser, mais je n'imagine pas ne plus me réveiller près de toi le matin. Je n'imagine pas ne plus t'entendre t'affairer dans notre cuisine. En fait, c'est ta cuisine plus que la mienne, puisque je ne prépare jamais à manger.

Il m'embrassa et s'écarta de moi avec ce sourire qui illumine tout son visage – ce sourire qui me fait toujours craquer.

— Notre cuisine, répéta-t-il. Je n'avais jamais eu de « notre » quoi que ce soit avant.

Je le serrai contre moi, un peu parce que j'en avais envie, et un peu pour dissimuler mon expression.

D'un côté, j'adore Nathaniel ; d'un autre côté, j'aurais bien aimé qu'il soit livré avec le mode d'emploi. J'ai du mal à le comprendre, plus qu'aucun des autres hommes de ma vie. Richard me fait plus de mal mais, en général, je sais pourquoi. Je n'aime pas ça, mais je comprends ses motivations. Nathaniel a un fonctionnement si éloigné du mien que, par moments, il pourrait aussi bien être un extraterrestre. Le fait que je comprenne des vampires vieux de plus de cinq siècles mieux que je ne le comprends, lui, en dit long sur le fossé qui nous sépare. J'ignore ce que ça dit au juste, mais ça doit être trèèès long.

— Entrons avant que Jean-Claude se demande ce qui nous est arrivé.

Nathaniel acquiesça sans se départir de son air satisfait. Il descendit de son côté, la boîte à la main. Je sortis de la Jeep, appuyai sur le bouton de fermeture centralisée et me faufilai entre les voitures pour gagner le trottoir.

Nathaniel avait remis son chapeau – son déguisement. Je glissai mon bras gauche sous son bras droit, et nous nous dirigeâmes vers le club en pataugeant dans la neige fondue. Il était encore tout illuminé par la mention de « notre cuisine ». Moi, je n'étais pas du tout illuminée : j'étais inquiète. Jusqu'où irais-je pour le garder ? Pouvais-je vraiment l'envoyer à une inconnue pour qu'elle le malmène à ma place ? Si je n'étais pas capable de satisfaire ses

besoins, serais-je capable de le partager ? Je n'en savais rien. Franchement, je n'en savais rien.

Chapitre 6

J'ouvris la connexion psychique qui me relie à Jean-Claude, et je pensai : *Où êtes-vous ?*

Aussitôt, je le sentis, ou je le vis, ou je… Je ne crois pas qu'il existe un verbe pour exprimer ce que l'on éprouve et que l'on voit ce que quelqu'un fait dans une autre pièce. Jean-Claude était sur scène ; il utilisait sa voix hypnotique pour annoncer un numéro.

Je me dégageai suffisamment pour tenir debout au bras de Nathaniel. Parfois, quand j'essaie de faire de la télépathie, j'ai du mal à marcher.

— Jean-Claude est sur scène. On entre par-devant.

— Tout ce que tu veux.

Et il fut un temps, dans notre relation, où Nathaniel le pensait. Il était mon petit léopard soumis. J'ai bossé dur pour qu'il apprenne à s'affirmer. Encore une bonne action qui m'explosait à la figure.

Le videur posté devant la porte était grand, blond et beaucoup trop jovial pour son boulot. Clay est l'un des loups de Richard. Quand il ne joue pas les gardes du corps, il fait la sécurité au *Plaisirs Coupables*. Il a un don pour éviter que des bagarres se déclenchent en désamorçant l'agressivité des gens – une qualité bien plus utile que la force brute pour un videur.

Quelques semaines auparavant, Clay avait participé à garder mon corps au sens littéral du terme. Un accident métaphysique s'était produit et, un moment, tout le monde avait cru que j'étais sur le point de me transformer en animal pour de bon. Je m'étais entourée de plusieurs types de métamorphes pour être parée quelle que soit la forme que j'adopterais. Mais, finalement, j'avais réussi à me contrôler et à ne pas virer poilue.

Clay était l'un des loups qui avaient veillé sur moi pendant cet incident. Il se réjouissait que je n'aie plus besoin de ses services. Clay a peur de moi. Il craint que l'ardeur fasse de lui mon esclave sexuel. D'accord, ce n'est pas tout à fait ce qu'il a dit. Si ça se trouve, je projette juste mes propres craintes sur lui. Ouais, si ça se trouve.

Quand il me vit, son sourire se flétrit légèrement. Son expression se fit grave, et ce fut avec un regard dur qu'il me demanda :

— Comment va, Anita ?

Ce n'était pas une simple question de politesse. Malgré l'appréhension que lui inspirent certains de mes pouvoirs métaphysiques, Clay pensait que ça n'était pas une bonne idée d'avoir renvoyé tous mes gardes du corps. Il estimait que c'était encore trop tôt.

— Bien.

Il me dévisagea, inclinant son mètre quatre-vingts vers mon mètre cinquante-huit. Des gens attendaient derrière nous, mais ce fut sans se presser que Clay tourna son regard vers Nathaniel.

— Elle va vraiment bien ?

— Oui.

Il se redressa et nous fit signe d'entrer – mais avec un air ouvertement soupçonneux.

— Je te jure, lui chuchota Nathaniel au passage. Pas la plus petite touffe de poils.

Clay acquiesça et se tourna vers le groupe suivant. Ce soir, il avait pour mission de garder l'entrée du *Plaisirs Coupables* et non de veiller sur mon intégrité physique.

Nous pénétrâmes dans la pénombre permanente du club. Les bruits de voix se fondaient en un doux murmure pareil à celui du ressac. Puis la musique se fit plus forte, noyant les conversations mais faisant ressortir les cris de joie et les encouragements lancés au DJ.

La fille qui tenait le vestiaire s'approcha de nous en souriant.

— Les croix ne sont pas autorisées à l'intérieur.

J'avais oublié que j'en portais une par-dessus mes vêtements ; d'habitude, je me contente de la planquer dessous et j'évite le contrôle de sécurité anti-objets bénis.

Je glissai la croix sous mon top en soie.

— Désolée, j'avais oublié.

— Je suis navrée, mais la cacher ne suffit pas. Je vous donnerai un ticket comme pour votre manteau.

Génial ! Elle était nouvelle et ne me connaissait pas.

— Appelez Jean-Claude ou Buzz. Ils vous diront que le club fait toujours une exception pour moi.

Nathaniel ôta son chapeau et adressa un large sourire à la fille. Malgré la pénombre, je la vis rougir.

— Brandon, souffla-t-elle. Je ne t'avais pas reconnu.

— Je suis là incognito, dit-il avec un regard mi-taquin, mi-séducteur.

— Elle est avec toi ?

Je lui tenais le bras. Évidemment qu'on était ensemble ! Mais je me gardai bien d'intervenir. Nathaniel pouvait gérer. Crier sur cette fille n'arrangerait rien, je le savais.

Nathaniel se pencha vers moi et chuchota :

— Joan croit que tu es une fan qui m'a sauté dessus dans l'entrée.

Oh ! Je souris à la fille sans aucune trace d'animosité.

— Non, je suis sa petite amie.

Nathaniel hocha la tête pour confirmer, comme si des tas de femmes tentaient de se faire passer pour sa copine. Du coup, je le dévisageai en me demandant combien de fans acharnées il pouvait bien avoir, et jusqu'où elles étaient capables d'aller. Son expression sereine ne me fournit aucune réponse.

Joan se pencha vers nous pour que sa voix couvre la musique de plus en plus forte.

— Désolée, mais Jean-Claude a dit : « Pas d'exception à la règle sur les objets bénis, même pour les gens qui accompagnent les danseurs. »

D'un côté, je trouvais ça bien qu'elle soit consciencieuse. De l'autre, elle commençait à m'agacer sérieusement.

Deux videurs tout de noir vêtus s'approchèrent comme s'ils ne nous avaient pas reconnus. Eux aussi avaient dû se laisser berner par le trench-coat et le chapeau de Nathaniel.

Celui de droite était Lisandro, un grand brun séduisant qui avait attaché ses cheveux mi-longs en queue-de-cheval. Lisandro est un rat-garou ; autrement dit, il devait avoir un flingue sur lui. Un rapide coup d'œil ne me révéla aucune bosse caractéristique sous son tee-shirt ou son jean, vu de face. Donc, il le portait sans doute au creux de ses reins. La plupart des rats-garous sont d'anciens militaires, d'anciens flics ou d'anciens criminels. Ils se promènent toujours armés.

L'autre videur était plus grand et beaucoup plus musclé. S'il faisait de la muscu, c'était probablement une hyène-garou. Leur chef a un faible pour les haltérophiles.

— Anita, me salua Lisandro. C'est quoi, le problème ?

— Joan veut me prendre ma croix.

Il se tourna vers la fille.

— Anita est la servante humaine de Jean-Claude. Nous faisons une exception pour elle.

La fille rougit et s'excusa.

— Je suis désolée, je ne savais pas. Et comme Brandon a dit que vous étiez sa petite amie…

Je levai une main.

— Ce n'est pas grave. Je voudrais juste que vous nous laissiez entrer.

Une file d'attente s'était formée derrière nous, et elle se prolongeait jusqu'à la porte. Clay jeta un coup d'œil à l'intérieur pour voir ce qui se passait.

Lisandro nous entraîna dans la grande salle, mais pas jusqu'aux tables – plutôt du côté du bar. Enfin, si on peut appeler « bar » un endroit qui n'a pas le droit de servir d'alcool. Encore une des intéressantes lois de zonage sur les clubs de striptease de ce côté du fleuve. L'haltérophile resta près de la porte pour aider Joan à filtrer la clientèle.

Je pus enfin voir qui dansait sur la musique. Byron devait approcher de la fin de son numéro, parce qu'il ne portait plus qu'un string minuscule qui exposait la quasi-totalité de son corps pâle et musclé. Ses courtes boucles brunes étaient en désordre comme si quelqu'un les avait ébouriffées. Une femme était en train de glisser des billets à l'intérieur de son string. Je sentis Byron la gifler légèrement avec son pouvoir afin qu'elle n'en profite pas pour le tripoter.

C'était à la limite de la légalité, mais l'expérience a appris à tous les vampires qui travaillent au *Plaisirs Coupables* comment contrôler la clientèle pour éviter de se faire malmener sur scène. J'ai déjà vu des traces de griffes et même une ou deux morsures sur Nathaniel et Jason. Apparemment, c'est beaucoup plus dangereux de se déshabiller devant des femmes que devant des hommes. Tous les stripteaseurs s'accordent à dire que les hommes se tiennent mieux.

Byron ondulait et se déhanchait devant le demi-cercle de femmes excitées qui se pressaient contre la scène. Il riait et plaisantait avec elles tandis qu'elles le palpaient avidement et faisaient pleuvoir de l'argent sur lui.

Une fois, j'ai couché avec Byron pour nourrir l'ardeur. Nous avons pris notre pied tous les deux, mais convenu après coup que ça n'était pas notre tasse de thé – que chacun de nous ne plaisait pas vraiment à l'autre. Même si ses muscles l'aident à se faire passer pour majeur, Byron est mort à l'âge de quinze ans. Oui, il est vieux de plusieurs siècles, mais son corps reste celui d'un ado plus

développé que la moyenne. Ça me perturbe d'avoir couché avec lui. D'autant qu'il préfère les hommes. Oh ! il lui arrive de se taper des nanas s'il en a l'occasion, mais c'est l'un des rares mecs de mon entourage qui passe plus de temps que moi à baver devant mes petits amis. Et, ça aussi, ça me perturbe.

Jean-Claude se tenait dans le fond de la scène, presque invisible dans l'ombre. Il laissait Byron s'accaparer la lumière des projecteurs. Il tourna vers moi son visage si pâle, flottant contre la noirceur de ses cheveux et de ses vêtements, et souffla dans ma tête :

— *Attends-moi dans mon bureau, ma petite.*

Lisandro se pencha vers moi et dut crier pour se faire entendre par-dessus la musique :

— Jean-Claude m'a dit de vous conduire à son bureau.

— Il te l'a dit maintenant ? m'étonnai-je, car, à ma connaissance, j'aurais dû être la seule à l'entendre.

Lisandro me dévisagea, perplexe, et secoua la tête.

— Non, juste après ton coup de fil. Il a demandé qu'on vous conduise à son bureau dès que vous arriveriez.

J'acquiesçai et laissai le rat-garou nous entraîner vers la porte. Nathaniel avait gardé son chapeau et son trench-coat. Il ne voulait pas qu'on le reconnaisse pour plusieurs raisons. Un, c'eût été impoli de sa part de distraire le public du numéro de Byron ; deux, il ne travaillait pas ce soir.

Lisandro déverrouilla la porte et nous laissa passer, puis referma derrière nous. Un silence béni nous enveloppa. L'arrière du club n'était pas totalement insonorisé, mais les sons y parvenaient très étouffés. Je ne m'étais pas rendu compte à quel point la musique était forte jusqu'à ce qu'elle s'arrête. Ou peut-être étais-je juste sur les nerfs.

Lisandro longea le couloir et s'arrêta devant une porte qui se découpait sur la gauche. Le bureau de Jean-Claude arborait toujours la même décoration élégante toute de blanc et de noir. Dans un coin, un paravent oriental dissimulait un cercueil de secours, la version vampirique d'un lit de camp. Seuls la moquette et le canapé adossé au mur étaient neufs. Asher et moi avions bousillé les anciens lors d'une partie de baise qui avait tellement mal tourné que j'avais fini à l'hosto.

Lisandro referma la porte et s'appuya contre le battant.

— Tu restes ? lui demandai-je.

Il acquiesça.

— Ordre de Jean-Claude. Il ne veut plus que tu te balades sans gardes du corps.

— Quand t'a-t-il dit ça ?

— Il y a quelques minutes.

— Et merde !

— Ta bête a encore tenté de se manifester ?

Je secouai la tête.

Nathaniel avait posé la boîte sur le bureau laqué de Jean-Claude. Il ôta son Borsalino et son manteau, et les mit sur une des deux chaises réservées aux visiteurs.

— Si je dois continuer à me déguiser, il va falloir que je m'achète un chapeau plus léger. Le cuir me tient trop chaud à la tête, dit-il, essuyant la sueur qui perlait sur son front.

— Si ta bête ne s'est pas manifestée, pourquoi as-tu de nouveau besoin de gardes du corps ? interrogea Lisandro.

J'ouvris la bouche et la refermai.

— J'ignore ce que Jean-Claude veut que tu saches à ce sujet. En fait, je ne sais pas trop ce qu'il est permis de raconter ou pas.

— De raconter à propos de quoi ?

Je haussai les épaules.

— Je te le dirais si je pouvais.

— Si je dois me faire tuer à cause de toi, j'aimerais au moins savoir pourquoi.

— Tu n'as jamais été blessé par ma faute.

— Non, mais nous avons perdu deux rats pendant qu'ils veillaient sur toi, Anita. Disons juste que, si ma femme doit se retrouver veuve, j'aimerais en connaître la raison.

Je regardai à sa main gauche.

— Tu ne portes pas d'alliance.

— Pas au boulot, non.

— Pourquoi ?

— Mieux vaut ne pas ébruiter qu'il existe des gens auxquels tu tiens beaucoup, Anita. Ça pourrait donner de mauvaises idées à de mauvaises gens.

Lisandro jeta un coup d'œil à Nathaniel – un coup d'œil très bref, mais qui n'échappa pas au léopard-garou.

— Lisandro pense que je suis une victime, dit-il calmement. Il pense que tu devrais t'entourer d'hommes plus forts.

J'allai m'asseoir près de lui sur le canapé blanc tout neuf. Il passa un bras autour de mes épaules, et je me laissai aller contre lui. Oui, nous venions de nous disputer, mais ça ne regardait pas Lisandro – tout comme le choix de mes amants, d'ailleurs.

— Anita peut sortir avec qui elle veut ; ce n'est pas mon problème, affirma le rat-garou.

— Alors c'est quoi, ton problème ? demandai-je en laissant transparaître dans ma voix cette légère pointe d'hostilité qui n'est jamais bien loin de la surface.

— Tu es une vampire maintenant, pas vrai ?

Les nouvelles voyagent vite, à ce que je vois, songeai-je. À voix haute, je répondis :

— Pas exactement.

— Je sais que tu n'es pas une vraie sangsue. Tu es toujours vivante et tout le bazar, mais tu as acquis la capacité de Jean-Claude à se nourrir de sexe.

— Ouais, lâchai-je sur un ton rogue.

— Les serviteurs humains acquièrent une partie des capacités de leur maître ; c'est normal. Rien d'étonnant à ce que tu puisses aider Jean-Claude à satisfaire ses appétits. Mais le fait que tu te nourrisses du désir d'autrui n'est pas un plus pour lui mais une nécessité pour toi. On m'a raconté ce qui s'était passé la nuit où tu as voulu arrêter. Tu as failli tuer Damian et Nathaniel, et toi par-dessus le marché. Rémus pense que tu serais morte si tu n'avais pas fini par baiser avec quelqu'un pour nourrir l'ardeur.

— Je trouve ça très sympa de sa part de l'avoir raconté à tout le monde, grinçai-je.

— Mets-toi sur la défensive si ça te chante, mais reconnais que c'est archi-bizarre. Rafael ne connaît personne qui ait déjà entendu parler d'un serviteur humain héritant d'une faim ou d'une soif semblable à la tienne.

— Et je peux savoir en quoi la bizarrerie de ma vie concerne le rodere ?

— Tu nous demandes de risquer notre vie pour te protéger. Ça me paraît une raison suffisante pour que nous nous sentions concernés.

Je pris une expression hostile parce que je ne pouvais pas le contredire. C'est vrai qu'au cours des deux dernières années deux des rats-garous avaient été tués en me protégeant. Lisandro avait le droit de m'en vouloir.

— C'est ton boulot, intervint Nathaniel. Si ça ne te plaît pas, demande à ton roi de te changer de poste.

— Tu as raison. Rafael me retirerait cette mission si je le lui demandais.

— Alors, demande-le-lui.

Lisandro secoua la tête.

— Ce n'est pas ce que je veux.

— Si tu as quelque chose à dire, fais-le, lançai-je sans chercher à dissimuler mon agacement.

— Très bien. Tu es une sorte de vampire vivant. Un maître vampire, puisque Damian est ton serviteur et Nathaniel ton animal à appeler.

— Tu ne m'apprends rien que je ne sache déjà.

— Jean-Claude t'a choisie comme servante humaine. Il a choisi l'une des plus puissantes nécromanciennes que le monde ait connue depuis des siècles. C'était une bonne décision. Par ailleurs, son animal à appeler dirige la meute locale. Richard a ses défauts, mais il est puissant. Là encore, c'était une bonne décision. Vous consolidez tous les deux sa base de pouvoir. Vous le rendez plus fort l'un comme l'autre.

Du menton, Lisandro désigna Nathaniel et poursuivit :

— J'aime beaucoup Nathaniel. C'est un brave gosse, mais il n'est pas puissant. Il bénéficie bien davantage que toi du lien qui s'est créé entre vous. Même chose pour Damian : c'est un vampire vieux de plus d'un millénaire, et il ne sera jamais le maître de rien ni de personne.

— Tu as l'intention de conclure un jour ?

— Bientôt.

— C'est la première fois que je t'entends faire un aussi long discours.

— Nous avons convenu que le premier d'entre nous qui aurait l'occasion de le faire devrait te parler.

— Qui ça, « nous » ?

— Moi et certains des autres gardes.

— Très bien. Où veux-tu en venir ?

— As-tu eu le choix à propos de Nathaniel et de Damian ?

— Tu veux dire, aurais-je pu choisir un autre léopard-garou et un autre vampire ?

— Oui.

— Non.

— Pourquoi ?

— D'abord, parce qu'aucun d'entre nous n'a rien vu venir. Tu l'as dit toi-même : en principe, les serviteurs humains ne développent pas ce genre de pouvoir. Ensuite, parce que le contrôle que j'exerce sur mes capacités métaphysiques est loin d'égaler celui de Jean-Claude. Dans la plupart des cas, un vampire n'acquiert un serviteur humain ou un animal à appeler qu'au bout de quelques décennies, voire quelques siècles. Moi, on m'a balancée dans le grand bain sans bouée. Je me suis raccrochée aux premières personnes que le pouvoir m'a lancées dessus. (Je tapotai la cuisse de Nathaniel.) Je suis très contente de mes choix mais, sur le coup, je ne me suis pas rendu compte que je les faisais.

Nathaniel me serra contre lui avec le bras passé autour de mes épaules.

— Nous avons tous été surpris.

— Mais maintenant tu contrôles davantage ton pouvoir, insista Lisandro. Et tu as conscience de ce qui se passe.

— Pour le pouvoir, oui. Quant à ce qui se passe… choisis un sujet au hasard.

— D'une façon que personne ne s'explique, tu as contracté trois ou quatre formes différentes de lycanthropie. Mais tu ne t'es transformée en aucun animal.

— Ouais, et alors ?

— En revanche, tu commences à être attirée par ces animaux comme tu l'étais déjà par les loups et les léopards. Je veux juste dire ceci : si tu dois choisir un nouvel animal, pourquoi ne pas prendre quelqu'un de puissant plutôt que quelqu'un de faible ? Quelqu'un qui renforcera ton pouvoir au lieu de le saper ?

Nathaniel s'agita près de moi.

— Nathaniel ne sape pas mon pouvoir, protestai-je.

Mais une partie de moi pensait à notre dispute dans la voiture. Oh ! il ne sapait pas mon pouvoir. Mon moral, en revanche…

— Il ne t'aide pas non plus, pas de la façon dont Richard aide Jean-Claude.

J'aurais pu contester ce point. Richard était si tourmenté par sa propre nature, si incertain de ce qu'il voulait dans la vie, qu'il handicapait le triumvirat que nous formions avec Jean-Claude. Mais, si Lisandro ne se rendait pas compte du conflit qui faisait rage en lui, ce n'était pas moi qui allais le lui révéler.

— Qu'attends-tu de moi, Lisandro ?

— Juste ceci : si nous devons prendre une balle pour toi, ne pourrions-nous avoir notre mot à dire sur le prochain animal que tu choisiras ?

— Non.

— Non, un point c'est tout ?

— Ouais : non, un point c'est tout. Ça ne fait pas partie de ta mission, Lisandro, ni de celle de Rémus ou de quiconque. Si tu ne veux pas risquer ta vie pour moi, ne le fais pas. Je ne veux pas d'un garde du corps qui fait son boulot à contrecœur.

— Je me suis mal exprimé.

— Alors, rectifie.

— Cesse de te justifier et explique-nous clairement ce que tu voudrais qu'Anita fasse, suggéra Nathaniel.

Lisandro fronça les sourcils.

— Je pense que Joseph a eu tort de te forcer à renvoyer Haven à Chicago. Il essaie de te nourrir avec sa fierté minable, mais ses lions ne valent pas mieux que Nathaniel – sans vouloir l'offenser. Même son frère Justin est à peine plus fort que lui.

Il me fallut un moment pour me rappeler qui était Haven, parce que je le surnommais toujours Cookie Monster à cause de ses cheveux teints en bleu et de ses tatouages inspirés de *1, rue Sésame*.

Haven était un lion-garou et l'un des exécuteurs du Maître de la Ville de Chicago. Il m'avait aidée à gérer mes récents problèmes métaphysiques, mais il avait également provoqué trois des lions-garous locaux, dont leur Rex Joseph. Il s'était battu avec Richard, et Richard lui avait mis une raclée, prouvant ainsi qu'il pouvait être foutrement utile quand il le voulait bien – mais prouvant aussi que Haven était trop dangereux pour rester à St. Louis.

— Vous m'avez expliqué de quelle façon fonctionne la société des lions, rappelai-je à Lisandro. Si quelqu'un d'aussi puissant et d'aussi agressif s'était installé en ville, il se serait senti obligé de prendre le contrôle de la fierté locale. Et la première chose qu'il aurait faite, ça aurait été de massacrer la plupart des dominants.

— Je crois que tu pourrais le contenir.

— Pitié, Lisandro, tu l'as rencontré ! C'est un criminel, une brute patentée qui a fait de la prison.

Le rat-garou hocha la tête.

— Moi aussi, j'ai un casier. Délinquance juvénile, mais assez grave. C'est ma femme qui m'a remis dans le droit chemin. Je crois que tu pourrais faire de même avec Haven.

— Tu veux dire que tout ce dont un mauvais garçon a besoin pour se racheter une conduite, c'est d'une brave fille ?

— Si la fille a quelque chose qu'il désire suffisamment, oui.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— J'ai vu la façon dont Haven te regardait. J'ai senti l'effet que vous vous faisiez mutuellement. La seule raison pour laquelle tu n'as pas couché avec lui, c'est que ta tête a pris le dessus sur ton instinct.

— Finalement, je t'aimais mieux quand tu parlais moins.

— J'ai vu le casier de Haven. Il n'y a rien dedans qui ne figure pas également sur le mien.

Première nouvelle. Du coup, je gratifiai Lisandro d'un long clignement d'yeux.

— Ce qui fait de toi un homme très dangereux, dis-je à voix basse, sur un ton égal.

— J'ai tué moins de gens que toi.

— Cette conversation est terminée, Lisandro.

— Si tu ne veux pas de Haven, autorise Rafael à chercher de meilleurs candidats pour toi. Joseph a tellement peur qu'un grand méchant lion vienne bouffer toute sa fierté minable qu'il refuse de faire venir quelqu'un capable de t'aider.

Je voulus dire non, mais Nathaniel me pressa le bras.

— Rafael est un bon chef.

— Il ne peut pas recruter de nouveaux lions. Ce n'est pas son rôle.

— Lisandro a raison sur un point, Anita. Joseph a peur. Tous les gens qu'il t'a proposés ces dernières semaines étaient pitoyables : pas juste faibles en termes de pouvoir, mais innocents. Il n'y a pas de place dans ta vie pour des innocents.

Je scrutai ses yeux lavande, et ce que j'y vis ne me plut pas. J'ai sept ans de plus que Nathaniel, mais il a côtoyé (et parfois subi) autant de violence que moi, sinon davantage. Il a vu de très près de quoi certains êtres humains sont capables.

J'ai travaillé sur des affaires criminelles atroces, mais j'ai rarement été dans la position de la victime. Nathaniel n'avait pas dix ans quand il s'est retrouvé dans la rue. Il est faible dans certains domaines qui comptent aux yeux de Lisandro mais, de bien d'autres façons que la plupart des gens ne comprendraient pas, il est beaucoup plus fort que moi. Il a survécu à des choses qui auraient détruit plus d'un homme.

Et, pour l'heure, il me laissait voir ce qu'il prend soin de cacher habituellement : le fait qu'à côté de lui c'est moi l'innocente. Que même si j'ai tué des tas de gens dans l'exercice de mes fonctions, il y a beaucoup de choses que je ne saurai jamais mais qu'il a vécues de l'intérieur, lui.

— Tu crois que j'ai eu tort de renvoyer Haven à Chicago ?

Nathaniel secoua la tête.

— Non, il me faisait peur. Mais tu as besoin d'un lion-garou, et d'un lion-garou qui sache à quoi il s'engage.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Deux des lions que Joseph t'a envoyés étaient puceaux. Tu es un succube, Anita. Ces pauvres types n'avaient aucune chance de te convenir.

— Il faut avoir eu des expériences sexuelles désastreuses pour apprécier les expériences sexuelles hors du commun, intervint Lisandro avec un sourire en coin.

Nathaniel acquiesça.

— C'est vrai, mais ce n'est pas ce que je voulais dire. Pour l'instant, tous les lions que nous avons rencontrés étaient faibles – nous sommes unanimes sur ce point. (Il regardait Lisandro, qui se tenait toujours contre la porte.) Certains seraient passés pour des durs à cuire dans un monde normal, mais nous vivons dans un monde de flingues, de sexe et de violence tous azimuts. Nous avons besoin de quelqu'un qui ne nous donne pas l'impression d'être en train de pervertir un enfant.

Lisandro et moi dévisageâmes Nathaniel.

— Quoi ?

— C'est l'impression qu'ils t'ont tous donnée ? demandai-je, surprise. Même Justin ?

— Oui. Sa conception de la violence, c'est celle qu'on limite avec des règles et des arbitres. Sa position d'exécuteur de Joseph le rend effrayant aux yeux du reste de la fierté, mais c'est tout.

— D'ailleurs, Joseph se bat mieux que lui, acquiesça Lisandro.

— Mais pas aussi bien que Richard ou Rafael, tempérai-je.

— Ou que ton Micah ? suggéra Lisandro.

— Micah ferait n'importe quoi pour garantir la sécurité des siens.

— C'est ce que j'ai entendu dire, oui.

Puisque nous parlions de l'autre petit ami avec lequel je cohabite… je ne savais pas trop quoi en penser. Micah et moi

sommes tous deux très pragmatiques. Et parfois, « pragmatique » est juste synonyme d'« impitoyable ».

— Vous êtes en train de me dire que, selon vous, Joseph n'est pas prêt à faire n'importe quoi.

— La seule raison pour laquelle sa fierté est encore indemne, c'est qu'il n'y a pas beaucoup de lions-garous en Amérique. La lycanthropie féline est plus difficile à attraper que les autres types, déclara Lisandro.

— La lycanthropie reptilienne l'est encore davantage, fit remarquer Nathaniel.

— Exact, mais tout de même. Il n'y a pas beaucoup de lions dans ce pays. La fierté la plus proche est celle de Chicago.

— Et elle ne va pas essayer de prendre le contrôle de la fierté de Joseph. Jean-Claude et moi avons fait le nécessaire, affirmai-je.

— Justement. Ne comprends-tu pas ? C'est Jean-Claude et toi qui avez dû faire le nécessaire. Du coup, Joseph ne risque pas d'impressionner quiconque.

— Personne de Chicago ne lui cherchera de noises, c'est la seule chose qui compte.

— Pas forcément. Si les lions de Chicago se sont rendu compte qu'il était aussi faible, d'autres gens peuvent s'en rendre compte aussi.

— J'ignorais qu'il existait dans ce pays des fiertés d'une taille plus importante que ces deux-là.

— Il y en a une sur la côte Ouest et une sur la côte Est, m'apprit Lisandro.

— Est-ce là que Joseph a été chercher son dernier candidat ?

— Dans la fierté de la côte Est, oui. Mais tu as rejeté ce type comme tous ses prédécesseurs.

— Je ne peux pas donner à ton chef la permission de me chercher un lion-garou, Lisandro. Interférer à ce point dans les affaires d'une autre espèce va à l'encontre de toutes les règles en vigueur chez les métamorphes.

— Pas en ce qui te concerne. Souviens-toi : Joseph t'a demandé de ne pas garder Haven afin de se protéger et de protéger sa fierté. Il t'a demandé de prendre position, alors que tu es la Nimir-Ra des léopards et la lupa des loups, mais que tu n'es rien pour les lions. Ce faisant, il t'a implicitement donné la permission d'intervenir dans leurs affaires.

— Ça m'étonnerait qu'il le voie de cet œil.

Lisandro haussa les épaules.

— Peu importe de quel œil il le voit ; c'est la stricte vérité.

J'ignore ce que j'aurais répondu, parce qu'à cet instant quelqu'un frappa à la porte. Lisandro reprit instantanément son attitude de garde du corps. Il porta une main à la ceinture de son jean, dans son dos, et je sus que j'avais vu juste quant à l'endroit où il gardait son flingue.

— Qui est là ?

— Requiem. Jean-Claude a réclamé ma présence.

Lisandro me jeta un coup d'œil. Je compris qu'il demandait ma permission.

Je n'avais aucune envie de voir Requiem ce soir. J'étais toujours horriblement gênée de l'avoir ajouté à la liste de mes repas ambulants. Mais il venait d'Angleterre ; il avait donc rencontré les Arlequin en personne, et récemment. Il pourrait m'aider, me dis-je en faisant signe à Lisandro de le laisser entrer.

Chapitre 7

Requiem entra d'un pas glissant, drapé dans une longue cape à capuche aussi noire que ses cheveux. De tous les vampires que je connais, c'est le seul qui porte ce genre de vêtement.

Byron le suivait. Dans ses mains, il tenait une serviette qui semblait pleine de quelque chose. Il ne s'était pas rhabillé, et plusieurs billets dépassaient encore de son string. Il m'adressa un grand sourire.

— Salut, poulette.

— Bonsoir, Byron.

Il parle toujours comme s'il sortait d'un vieux film anglais, en balançant plein de « mamour » et de « poulette ». Mais comme il fait ça avec tout le monde, je ne me vexe pas.

Il renversa le contenu de sa serviette sur le canapé près de moi, et, tout à coup, il se mit à pleuvoir de l'argent.

— Bonne soirée, commenta Nathaniel.

Byron acquiesça et entreprit de sortir les billets coincés dans son string.

— Jean-Claude a utilisé sa sublime voix pendant mon numéro. Les pigeons donneraient jusqu'à leur dernière plume pour lui.

Il ôta son string, et quelques billets voletèrent jusqu'au sol.

Avant, je protestais quand quelqu'un se foutait à poil devant moi, mais ces gars sont des stripteaseurs. Au bout d'un moment, ou bien vous cessez de faire attention à leur nudité, ou bien vous cessez de fréquenter le club. La nudité, ce n'est pas la même chose pour un stripteaseur que pour le reste du monde. Ça donne aux clients l'illusion qu'ils peuvent l'avoir – un mirage de sexe plutôt qu'une réalité. J'ai mis un moment à le comprendre.

Byron utilisa la serviette pour éponger une partie de sa sueur. Je le vis frémir et se retourner pour me montrer des égratignures sanglantes sur le haut d'une de ses fesses.

— Une fille m'a eu par-derrière à la fin de mon numéro.

— Elle est partie sans laisser d'adresse, ou elle t'a filé un supplément pour ça ? interrogea Nathaniel.

— Elle est partie sans laisser d'adresse.

Je dus avoir l'air perplexe, car Nathaniel m'expliqua :

— « Partir sans laisser d'adresse », c'est peloter un danseur, le griffer ou lui faire un autre truc intime en douce et sans payer.

— Oh ! dis-je parce que je ne savais pas quoi dire d'autre.

Je n'aime pas regarder mes petits amis se faire tripoter par des inconnus – une raison de plus pour laquelle j'évite de venir au *Plaisirs Coupables*.

— « L'étoile du soir, héraut de l'amour, est assise devant moi et ne m'accorde pas même un sourire. »

Voilà comment Requiem me salua. Et c'est typique de lui. Depuis quelque temps, il s'est mis à m'appeler son « étoile du soir ».

— J'ai cherché d'où venait cette citation, tu sais, répliquai-je. Elle est extraite du *Paradis perdu*, de John Milton. Et je n'en suis pas sûre, mais je crois que c'est une façon très poétique de te plaindre.

Requiem s'approcha de son pas glissant, en faisant attention à ce que sa cape ne révèle rien d'autre que l'ovale de son visage en grande partie mangé par sa barbe et sa moustache à la Van Dyke. La seule couleur en lui était le bleu océan de ses yeux, le bleu le plus riche et le plus intense que j'aie jamais contemplé.

— Je sais ce que je suis pour toi, Anita.

— C'est-à-dire ?

— Je suis de la nourriture.

Il se pencha vers moi, et je détournai la tête pour que son baiser atterrisse sur ma joue plutôt que sur ma bouche. Il ne protesta pas mais m'embrassa sans la moindre chaleur, comme il aurait embrassé sa vieille tante. J'avais tout fait pour, alors, pourquoi cela m'ennuyait-il qu'il ait accepté ma rebuffade sans broncher ?

Je ne voulais pas que Requiem me poursuive plus ardemment de ses assiduités ; je m'étais montrée très claire sur ce point. Pourtant, ça me contrariait qu'il se contente d'un baiser sur ma joue. Dieu seul savait pourquoi – moi, je n'en avais pas la moindre idée. J'étais fâchée contre Nathaniel parce qu'il m'en demandait trop, et Requiem m'irritait parce qu'il ne me demandait rien. Ouais, c'était le bordel dans ma tête.

Requiem alla s'asseoir gracieusement sur la chaise vide face au bureau, en prenant garde à ce que les pans de sa cape ne s'écartent pas et que seul le bout de ses bottes noires demeure visible.

— Pourquoi cet air contrarié, mon étoile du soir ? J'ai fait exactement ce que tu désirais, n'est-ce pas ?

Je luttai pour ne pas me renfrogner davantage et échouai probablement.

— Tu m'agaces, Requiem.

— Pourquoi ? demanda-t-il simplement.

— « Pourquoi » ? Juste « pourquoi » ? Pas de poésie ?

Nathaniel me tapota l'épaule, soit pour me rappeler sa présence, soit pour m'empêcher de déclencher une bagarre. Quelle qu'ait été son intention initiale, cela marcha. Je fermai les yeux et comptai jusqu'à dix.

Je ne sais pas pourquoi Requiem me tape sur les nerfs depuis quelque temps. Nous couchons ensemble, et il me sert à nourrir l'ardeur. Mais ça ne me plaît pas du tout. Oh ! c'est un amant merveilleux, mais… j'ai toujours l'impression que, quoi que je fasse, ça ne suffit jamais. Qu'il attend davantage de moi. Je sens une pression muette mais constante émaner de lui, une pression que je connais bien et qui n'a pas sa place dans notre relation. Nous ne sommes pas un couple, et Requiem peut toujours se brosser pour que je lui donne ce qu'il espère.

Il est le second lieutenant de Jean-Claude. J'ai essayé de devenir son amie, mais le fait de coucher avec lui a ruiné tous mes efforts. À présent, nous ne sommes pas amis, et nous ne sommes pas non plus un couple. Nous sommes amants, mais… je n'arrive pas à mettre un mot sur ce qui cloche entre nous ; pourtant, face à Requiem, je ressentais comme un élancement dans une blessure très ancienne que je croyais guérie.

— Tu m'as dit que tu en avais marre que je te « balance constamment des citations à la figure ». J'essaie de te parler plus simplement.

Je hochai la tête.

— Je me souviens, mais… j'ai l'impression que tu m'en veux, et je ne sais pas pourquoi.

— Tu m'as invité dans ton lit. Je partage de nouveau l'ardeur avec quelqu'un. Qu'est-ce qu'un homme pourrait bien désirer de plus ?

— L'amour, répondit Nathaniel à ma place.

Requiem tourna son attention vers le léopard-garou, et un éclair de feu bleu passa dans ses prunelles – colère et pouvoir mêlés. Il l'étouffa très vite, mais je l'avais vu. Nous l'avions tous vu.

— « Quand les deux délibèrent, bien piètre est l'amour : qui a jamais aimé qui n'ait aimé au premier jour ? »

— J'ignore qui a écrit ça, dit Nathaniel, mais Anita ne fait pas dans le coup de foudre. En tout cas, elle n'a pas eu de coup de foudre pour moi.

— C'est extrait de *Héro et Léandre*, de Christopher Marlowe, intervint Byron. (Tournant le dos à l'autre vampire, il comptait l'argent qu'il avait répandu sur le canapé.) Et ce qui turlupine Requiem, c'est qu'il se trouve merveilleux et qu'il ne comprend pas pourquoi tu ne l'aimes pas.

— Ne me tente pas, Byron. Ma colère n'a besoin que d'une cible, siffla Requiem.

Byron pivota vers lui, une liasse de billets à la main.

— « Je peux résister à tout, sauf à la tentation. » (Il me jeta un coup d'œil.) Requiem déteste qu'on lui renvoie des citations à la figure.

— Tes paroles dépassent ton dessein, Byron, dit Requiem d'une voix basse, menaçante.

— Mon dessein ? (Un instant, le pouvoir de Byron étincela dans ses yeux gris tel un éclair silencieux. Il posa ses billets sur la table basse laquée et fit face à l'autre vampire.) « Je manque de cet art onctueux et poli, de parler sans avoir dessein d'accomplir[1] », déclama-t-il. Puis il s'assit sur les genoux de Nathaniel, étendant ses jambes en travers de mes cuisses.

Presque machinalement, Nathaniel passa un bras autour de ses épaules tout en me jetant un regard qui signifiait : « Que se passe-t-il ? » Mais, puisque je l'ignorais, je n'avais pas de réponse à lui fournir. C'était comme si nous avions été entraînés malgré nous dans une bagarre dont je ne soupçonnais même pas l'existence.

J'avais les mains en l'air, au-dessus des jambes de Byron. Désormais, la plupart du temps, j'arrive à ne pas prêter attention à la nudité des gens qui m'entourent mais, quand les gens en question sont à moitié vautrés sur mon petit ami et sur moi, c'est plus difficile. Je ne suis pas à ce point douée pour feindre la cécité.

Au bout d'un moment, je commençai à me sentir un peu idiote et finis par poser mes mains sur les tibias de Byron. S'il s'était assis sur mes genoux plutôt que sur ceux de Nathaniel, je l'aurais juste poussé pour le faire tomber. Mais, puisqu'il avait impliqué Nathaniel, je ne pouvais pas me contenter de réagir instinctivement : je devais réfléchir. Or réagir instinctivement est

---

1 *Le Roi Lear*, Shakespeare, acte I, scène 1. (*N.d.T.*)

toujours beaucoup plus facile. Pas forcément plus judicieux à long terme, mais à court terme, ça soulage.

— Que se passe-t-il ? lançai-je à la cantonade.

— Demande à Byron, répondit Requiem. Je ne sais absolument pas pourquoi il se comporte ainsi.

Je tapotai le mollet de Byron.

— Que fais-tu vautré sur nous ?

Byron passa les bras autour des épaules de Nathaniel et frotta sa joue contre celle du métamorphe tout en me regardant fixement de ses yeux gris. Je réprimai un frisson – un frisson, non pas de peur, mais de désir.

Nathaniel semblait légèrement perplexe. Ce fut le regard ouvertement provocateur de Byron qui me poussa à glisser sur le côté pour me débarrasser du poids mort de ses jambes et me lever.

— J'ignore à quoi tu joues, Byron, mais ça ne nous intéresse pas, Nathaniel et moi.

Byron s'écarta de Nathaniel et s'agenouilla sur le canapé près de lui, de façon que je puisse les voir clairement tous les deux. D'habitude, il passe son temps à flirter, mais pas sérieusement, juste pour s'amuser. Cette fois, il était tout ce qu'il y a de plus sérieux.

Passant une main dans la nuque de Nathaniel, il empoigna sa tresse et tira dessus brutalement. Le cou tordu selon un angle douloureux, Nathaniel se mit à haleter, et je vis son pouls s'affoler comme un animal prisonnier de sa gorge.

J'avais mon flingue à la main, et je ne me souvenais pas d'avoir dégainé. Mon propre pouls battait la chamade. Mes années d'entraînement avaient pris le dessus et le Dual Mode était pointé sur la figure de Byron. Celui-ci me dévisageait sans ciller, l'air toujours aussi sérieux, mais pas menaçant. J'ignorais ce qui se passait ; je savais juste que si ça ne s'arrêtait pas très vite il allait y avoir des blessés.

— Lâche-le, ordonnai-je d'une voix qui ne tremblait pas davantage que mes bras.

Je sentis Lisandro s'écarter de la porte et se diriger vers nous. Je n'étais pas sûre de vouloir qu'il intervienne.

— Il ne veut pas que je le lâche, pas vrai, Nathaniel ?

Byron s'était exprimé sur un ton égal et prudent, comme s'il venait juste de se rendre compte que son petit jeu risquait de mal tourner.

À cause de l'angle de son cou et de la traction que le vampire exerçait sur ses cheveux, ce fut d'une voix étranglée que Nathaniel répondit :

— Non, non, continue.

Je m'autorisai enfin à regarder Nathaniel. En principe, je ne détourne jamais mon attention de la personne que je tiens en joue, mais nulle menace n'émanait de Byron. Même si je ne comprenais pas ce qui se passait, je sentais que ni Nathaniel ni moi n'avions rien à craindre. Les mains du métamorphe agrippaient le bras du vampire, mais pas comme s'il voulait l'empêcher de lui faire du mal, plutôt comme s'il s'accrochait à lui.

Au final, ce fut son expression qui me poussa à baisser mon flingue. Nathaniel avait les lèvres entrouvertes. Ses cils papillotaient. Son visage était flasque de plaisir, et son corps tendu par l'excitation. Il aimait avoir mal ; il aimait que Byron le brutalise. Et merde !

Soudain, Byron le lâcha presque comme s'il le jetait. Nathaniel retomba sur le canapé, le souffle court et les yeux révulsés derrière ses paupières à demi closes. Arquant le dos et rejetant la tête en arrière, il se tordit contre le dossier.

Byron se leva et le regarda faire.

— Poulette, pour qu'il réagisse comme ça, tu as dû beaucoup le négliger ces derniers temps.

Il avait raison. J'aurais voulu le contredire, mais il avait raison. L'objet de ma négligence se tordait sur le canapé, en proie à une extase qui m'échappait totalement. Oui, j'aime bien que mon partenaire me fasse sentir sa force de temps en temps, mais ça ne me met pas dans un état pareil.

Nathaniel commença à se calmer. Un sourire flottait sur son visage aux paupières toujours closes. Pour la première fois, je compris que la violence pouvait vraiment être quelque chose de sexuel pour lui.

Je reportai mon attention sur Byron.

— Où veux-tu en venir ?

Je pensais déjà le savoir, mais je voulais l'entendre de sa bouche.

— J'ai entendu dire que tu ne pratiquais pas le SM avec lui, mais je n'y ai pas cru. Je ne pouvais pas imaginer que quelqu'un couche avec Nathaniel sans pratiquer le bondage et la domination sur lui. Il en a besoin presque autant que du pain qu'il mange et de l'air qu'il respire.

Je hochai la tête et rangeai mon flingue.

— Tu te rends compte que j'ai failli te tirer dessus ?

— Je m'en suis rendu compte quand tu as pointé ton flingue sur ma tête, répondit-il gravement. (Puis il sourit.) C'était très excitant.

— Tu veux dire que tu as pris ton pied à te faire mettre en joue ?

Je partis d'un petit rire à la fin de ma question – mais un rire nerveux.

— Pas autant que Nathaniel, mais j'aime qu'on me domine de temps en temps.

Byron se laissa tomber sur le canapé entre Nathaniel et l'accoudoir. De nouveau, il passa ses bras autour des épaules du métamorphe, mais comme il était sur ses genoux, il ne put frotter sa joue contre la sienne.

Nathaniel se laissa aller contre le vampire avec une expression parfaitement sereine qui me mit mal à l'aise. Il serra les bras de Byron plus fort autour de lui, comme s'il était son nounours préféré. Il n'avait jamais beaucoup apprécié le vampire, et il avait suffi que celui-ci le rudoie un peu pour devenir son meilleur ami. Franchement, je ne pigeais pas.

Byron rendit son étreinte à Nathaniel et lui caressa les cheveux.

— Je suis un switch, Anita, dans tous les sens du terme.

Je fronçai les sourcils.

— Ça veut dire que tu es bisexuel, c'est ça ?

— Pas seulement, poulette.

— Crache le morceau, tu veux bien ? La subtilité, ce n'est pas mon truc.

— Ça veut également dire que je suis à la fois actif et passif.

— Soumis et dominant.

Il hocha la tête.

— D'accord. Et que me proposes-tu ?

— Je pourrais t'aider à t'occuper de ton minou ici présent.

— Comment ?

Il éclata de rire.

— C'est dingue ce qu'un seul mot sortant de ta bouche peut contenir de doute et de menace, poulette.

— Réponds à ma question.

— Sers-toi de Nathaniel et de moi pour nourrir l'ardeur pendant que je le brutalise. Si je me base sur ce qui vient de se passer, ça devrait dégager une énergie stupéfiante.

— Et qu'y gagneras-tu ?

— Je coucherai avec toi, poulette.

Je secouai la tête.

— Essaie encore. Tu préfères les garçons aux filles, et de loin.

— Je coucherai aussi avec Nathaniel.

Je plissai les yeux.

— Il n'a jamais paru t'intéresser jusqu'ici.

— Je sais qu'il est malheureux, et je n'aime pas que mes amis soient malheureux.

— Il y a autre chose.

— Je ne vois pas de quoi tu parles, poulette.

Byron se rencogna contre l'accoudoir du canapé, et Nathaniel se blottit contre lui comme s'il en avait l'habitude, même si, à mon avis, c'était la première fois.

— C'est pour moi qu'il le fait, lança Requiem.

Je tournai mon attention vers l'autre vampire, qui n'avait pas bougé de sa chaise.

— Explique-toi.

— Dis-lui, Byron. Dis-lui pourquoi tu proposes tes services.

— Qu'as-tu fait de toute ta poésie, Requiem ? le taquina Byron.

— « Devrai-je dans les ténèbres rester enchaîné, pleurant au fond de cette prison dont je garde la clé[2] ? »

— C'est mieux. As-tu envisagé de mettre un terme à tes souffrances, poulet ? Souffres-tu à ce point qu'Anita refuse de t'adorer ?

Requiem le regarda fixement, avec quelque chose dans les yeux qui fit frissonner Byron. De peur ou d'autre chose, je n'en avais aucune idée. Mais si ce n'était pas de peur, ça aurait dû l'être. Jamais je n'avais vu Requiem arborer une expression aussi glaciale.

— Tout ça pue l'embrouille. Le genre d'embrouille qui va dégénérer et à cause de laquelle des gens vont être blessés. Comme mon boulot consiste en partie à protéger les gens qui m'entourent, vous êtes priés de m'expliquer de quoi il retourne, exigeai-je.

Byron me regarda.

— Nathaniel a besoin de souffrir, Anita. Je t'aiderai à lui faire mal pendant que tu seras au lit avec nous deux. Comme ça, tu pourras surveiller ce qui se passe, mais tu n'auras pas à te salir les mains.

— Nathaniel t'a parlé de son problème ?

---

2 Extrait d'un poème de Lady Mary Wortley Montagu. (*N.d.T.*)

— Je sais ce que c'est, Anita, de vouloir certaines choses et de ne pas pouvoir les obtenir. Pendant des siècles, j'ai servi des maîtres qui se fichaient bien de mes désirs et de mes besoins. Tu aimes Nathaniel, et il t'aime, mais les besoins inassouvis peuvent faire virer l'amour comme du lait abandonné en plein soleil.

— Donc, cette petite démonstration, c'était par pure bonté d'âme, dis-je sur un ton délibérément railleur.

— Nathaniel a tenté de t'expliquer, poulette, mais tu n'as pas compris.

— Même maintenant, je ne suis toujours pas sûre d'avoir compris.

— Mais ma petite démonstration, comme tu dis, t'a aidée.

Je voulais le contredire, mais c'eût été un mensonge, et la plupart des vampires sont capables de sentir le mensonge ; alors, a quoi bon me donner cette peine ?

— Ça me fait mal de l'admettre mais, oui, ça m'a aidée. Cela dit, ne t'avise pas de recommencer.

Byron se laissa glisser sur le canapé pour se serrer encore plus étroitement contre Nathaniel. Celui-ci ne semblait pas du tout contrarié qu'un homme nu se frotte contre lui – un homme nu qui n'était pas un de mes autres amants. Avait-il suffi que Byron lui tire un peu les cheveux pour s'attirer son affection ? Ses besoins étaient-ils à ce point dévorants, ou les avais-je à ce point négligés ?

Byron n'avait rien fait que je ne sois prête à faire aussi. Il n'avait rien fait de mal. Serait-ce si terrible d'attacher Nathaniel avant de faire avec lui ce que nous aurions fait de toute façon ? Serait-ce si affreux ?

En observant les deux hommes pelotonnés l'un contre l'autre, et la satisfaction sereine qui se lisait sur le visage de Nathaniel, je me rendis compte à quel point j'avais été arrogante. J'avais toujours pensé que si notre relation prenait fin ce serait moi qui y mettrais un terme. Que je plaquerais Nathaniel parce que je le trouvais trop dépendant ou trop je-ne-sais-quoi. Mais, à cet instant, je pris conscience qu'il pourrait très bien me plaquer, lui, parce que je n'aurais fait aucun effort pour satisfaire ses besoins.

Cette pensée me serra le cœur. J'aimais Nathaniel, je l'aimais vraiment. Je ne pouvais pas imaginer ma vie sans lui. Alors, jusqu'où étais-je prête à aller pour le garder ? Jusqu'où étais-je prête à aller, et avais-je besoin d'aide pour m'y emmener ?

J'avais déjà couché avec Byron une fois. Je l'avais utilisé pour nourrir l'ardeur. Pouvait-il m'apprendre à dominer Nathaniel ? Peut-être que oui, peut-être que non. Mais sa petite démonstration avait prouvé une chose : j'avais besoin que quelqu'un m'explique le fonctionnement de Nathaniel. Jamais je n'aurais imaginé que le seul fait de lui tirer les cheveux un peu fort lui procure un tel plaisir.

— Tu as l'air de quelqu'un qui réfléchit trop, poulette.

— Je pensais à ta petite démonstration. C'est ce que tu voulais, non ?

Byron se rembrunit.

— En fait, je voulais t'exciter, mais ce n'est pas de l'excitation que je vois dans tes yeux.

— Elle est difficile à satisfaire, lança Requiem.

— Elle aime le faire avec deux hommes à la fois.

— Mais pas n'importe quels hommes.

— Vous parlez de moi comme si je n'étais pas là. Vous savez que je déteste ça.

— Désolée, poulette. Mais j'espérais que ça te ferait quelque chose de me voir avec Nathaniel.

— Oh ! ça m'a fait quelque chose. Ça m'a complètement déboussolée.

Byron rit, et cela lui donna l'air plus jeune. Un instant, j'entrevis ce qu'il devait être à l'âge de quinze ans, quand un vampire avait croisé sa route et fait en sorte qu'il n'en ait jamais seize… du moins, pas en tant qu'humain.

— Ce n'est pas tout à fait ce que je visais.

Je haussai les épaules.

— Désolée.

Byron secoua la tête.

— Ce n'est pas ta faute, trésor. Je ne suis pas ton genre.

— Je ne suis pas le tien non plus.

Il rit de nouveau.

— La fois où on a couché ensemble, c'était bien.

— Mais tu aurais trouvé ça mieux si j'avais été Jean-Claude.

Quelque chose passa dans ses yeux, et il baissa le nez presque timidement pour dissimuler son regard. Quand il releva la tête, il arborait ce sourire affable et totalement vide derrière lequel il aime à se cacher.

— Jean-Claude est amoureux de toi, poulette ; il a été assez clair sur ce point.

J'allais lui demander ce qu'il voulait dire lorsque la porte s'ouvrit, livrant passage au vampire dont nous parlions.

Dans la pénombre du club, j'avais cru qu'il portait ses habituels vêtements noirs, et je m'étais trompée. Oh ! ils étaient noirs, mais ils n'avaient rien d'habituel. Peut-on encore considérer une queue-de-pie comme telle quand elle est taillée dans du cuir ? Des bretelles en soie glissaient sur la peau nue de son torse. Je louchai sur ce dernier de la même façon que les hommes louchent sur la poitrine des femmes. Ça ne me ressemblait pas. Je veux dire, le torse de Jean-Claude est très bien, mais m'arrêter là alors que son visage se trouvait juste au-dessus… ce n'était pas normal. Parce que son visage était cent fois mieux que son torse.

Je levai les yeux. Ses cheveux tombaient sur ses épaules en une cascade de boucles noires. Un ruban de velours noir, sur lequel était piqué un camée que je lui avais offert, entourait son cou. Mon regard remonta jusqu'à sa bouche dont le renflement me donnait envie de l'embrasser, sa mâchoire dont la courbe évoquait l'aile gracieuse d'une hirondelle, sa…

« *L'aile gracieuse d'une hirondelle* » ? Qu'est-ce qui m'arrivait ? Ce n'était absolument pas mon genre de faire des comparaisons aussi… poétiques.

— Tout va bien, ma petite ?

— Non, répondis-je doucement. Non, je ne crois pas.

Jean-Claude se rapprocha de moi, et je dus lever les yeux pour croiser son regard bleu nuit. Il se passait la même chose qu'au cinéma, quand j'avais vu Nathaniel m'attendre de l'autre côté des portes vitrées. J'étais beaucoup trop fascinée. Je dus fermer les yeux pour ne pas me laisser distraire de ma pensée avant de réussir à l'articuler.

— Je crois que quelqu'un joue avec mon esprit.

— Que veux-tu dire, ma petite ?

— Comme tout à l'heure au cinéma ? demanda Nathaniel.

Sa voix était plus proche de moi. Il avait dû se lever du canapé pour nous rejoindre.

Les yeux toujours fermés, j'acquiesçai.

— Que s'est-il passé au cinéma ? s'enquit Jean-Claude juste devant moi.

— Anita a dû sortir sa croix pour que ça s'arrange, expliqua Nathaniel.

— Mais je l'ai sur moi en ce moment, protestai-je.

— Elle est sous tes vêtements. Tout à l'heure, elle était dessus, contra Nathaniel.

— Ça ne devrait pas faire de différence à moins que le vampire se trouve dans la pièce en ce moment, arguai-je.

— Essaie quand même de la sortir, suggéra Jean-Claude.

J'entrouvris mes paupières pour le regarder. Il était toujours d'une beauté à vous serrer le cœur, mais j'arrivais de nouveau à réfléchir. Je scrutai ses yeux magnifiques, d'un bleu captivant – mais plus au sens littéral du terme.

— Inutile. C'est fini.

— Qu'est-ce qui se passe, mes poulets ? interrogea Byron.

Il s'approcha en nous dévisageant tour à tour.

— Lisandro, laisse-nous, ordonna Jean-Claude.

Le rat-garou parut sur le point de protester, mais il se ravisa et demanda juste :

— Vous voulez que je reste devant la porte ou que je retourne dans la salle ?

— Je préfère que tu restes devant la porte.

— Il ne faudrait pas prévenir le reste de nos gardes ? suggérai-je.

— Ce ne sont pas les affaires du rodere.

— Lisandro a soulevé une question pertinente avant votre arrivée. Il a dit que si nous devions les mettre en danger ils avaient le droit de savoir pourquoi.

Jean-Claude jeta à Lisandro un regard pas franchement amical.

— Il a dit ça ?

Le métamorphe soutint le regard du vampire sans ciller.

— Je parlais du moment où Anita désignera son nouvel animal à appeler, pas de vos ordres.

— Tout ce qui concerne ma petite me concerne aussi, répliqua Jean-Claude d'une voix presque ronronnante, mais chargée de menace.

Lisandro se dandina et souffla à fond.

— Sans vouloir vous offenser, vous ne préféreriez pas quelle choisisse quelqu'un de plus puissant la prochaine fois ? Quelqu'un qui consolidera votre base de pouvoir ?

Jean-Claude le dévisagea, et Lisandro lutta pour continuer à le regarder sans le regarder – un art que j'ai perfectionné au fil des ans, mais que je me suis réjouie d'abandonner dès que j'ai été assez puissante pour ne plus avoir à craindre d'être hypnotisée par les

vieux vampires. Pas évident de jouer les dures à cuire quand vous ne pouvez pas regarder quelqu'un dans les yeux.

— Ma puissance concerne-t-elle les rats ?

— Oui.

— En quoi ? demanda sèchement Jean-Claude.

— C'est elle qui nous protège. Tout le rodere se souvient de la façon dont les choses fonctionnaient à St. Louis quand Nikolaos était Maître de la Ville. (Le visage de Lisandro s'assombrit, et il secoua la tête.) Elle ne se souciait de personne sinon de ses vampires. Vous, vous pensez à toute la communauté surnaturelle.

— Tu te trompes. C'est ma petite qui y pense.

— Anita est votre servante humaine. Ses actions sont aussi les vôtres. N'est-ce pas ce que croient les vampires – que leurs serviteurs humains ne sont que des extensions d'eux-mêmes ?

Jean-Claude cligna des yeux et fit deux pas vers le canapé, me prenant la main au passage pour m'entraîner avec lui.

— C'est pure vanité de notre part. Tu connais l'indépendance de ma petite.

Sa main était si tangible, si concrète dans la mienne, que le monde me parut soudain un endroit plus sûr. Il avait suffi qu'il me touche pour me rasséréner et me faire reprendre mes esprits.

— La personne ou l'entité qui joue avec moi est toujours là, annonçai-je. Elle reste en retrait pour le moment, mais elle est toujours là.

— Que veux-tu dire, ma petite ?

— Quand vous m'avez touchée, je me suis sentie plus réelle, plus… solide. Votre contact a dissipé un flottement dont je n'avais même pas conscience.

Jean-Claude m'attira contre lui, presque comme pour m'enlacer. Je caressai les revers de sa veste en cuir. Ils étaient si doux !

— Et comme ça, c'est mieux ? demanda-t-il.

Je secouai la tête.

— Essayez de vous toucher peau contre peau, suggéra Requiem.

Il était toujours assis dans sa chaise face au bureau. Nous nous étions rapprochés de lui sans le vouloir – du moins, ce n'était pas intentionnel de ma part.

Je laissai ma main gauche dans celle de Jean-Claude et posai la droite sur son torse nu, paume bien à plat. Aussitôt, je me sentis tout à fait redevenue moi-même.

— Là, c'est encore mieux, dis-je en caressant ses pectoraux lisses et fermes, puis en suivant du doigt le tracé de sa brûlure en forme de croix.

— Jean-Claude… tu nous as fait venir, Byron et moi, pour nous parler de quelque chose, intervint Requiem. De quoi s'agissait-il ?

La tête renversée en arrière, il nous regardait avec une expression qu'il voulait neutre mais sans y arriver tout à fait. Son corps était détendu, mais ses yeux trahissaient son inquiétude – son anxiété, presque.

— Tu as déjà vu ça, pas vrai ? devinai-je.

— Une fois, répondit-il sur un ton plus neutre que son regard.

— Quand ?

Il reporta son attention sur Jean-Claude.

— Pas devant le rat-garou.

Jean-Claude opina.

— Vas-y, Lisandro. Si nous pouvons t'en dire davantage, nous le ferons.

Avant de sortir, Lisandro me jeta un coup d'œil, comme si j'étais la personne la plus susceptible de lui dire la vérité plus tard. Il avait parfaitement raison.

Chapitre 8

Byron nous dévisagea tour à tour. Son expression habituellement taquine était devenue très grave.

— Quelqu'un voudrait bien expliquer ce qui se passe aux pauvres sous-fifres que nous sommes ?

— Tu as reçu un cadeau ? interrogea Requiem.

— Oui.

— Quel genre de cadeau ? voulut savoir Byron.

— Un masque, répondit Jean-Claude.

Byron blêmit. Il s'était nourri ce soir-là, et avait assez de couleur aux joues pour y arriver.

— Non, non, pitié, pas ici, pas encore !

— De quelle couleur était-il ? demanda Requiem de la voix complètement atone que seuls parviennent à prendre certains vieux vampires.

— Blanc, dit Jean-Claude.

Byron se détendit si brusquement qu'il faillit s'écrouler. Nathaniel lui offrit sa main, et il la prit.

— J'en ai les genoux qui flageolent, mes poulets. Il ne faut pas me faire peur comme ça. Blanc. Nous n'avons rien à craindre s'il était blanc.

Nathaniel le ramena jusqu'au canapé et l'aida à s'y asseoir mais, au lieu de rester avec lui, il revint vers nous ensuite.

— De quelle couleur était le masque de votre maître en Angleterre ? demandai-je.

— Il en a reçu d'abord un rouge, puis un noir, répondit Requiem.

— Ça veut dire quoi, rouge ?

— Que le destinataire va souffrir. Qu'il a mérité d'être puni ou sérieusement recadré. Le Conseil ne fait pas appel aux Arlequin à la légère.

Le nom s'abattit entre nous telle une pierre tombant dans un puits. J'appuyai ma joue contre la poitrine de Jean-Claude. Son cœur ne battait plus ; donc, je ne pouvais pas l'entendre, et il ne respirait que quand il avait besoin de parler. J'eus un léger mouvement de recul. Après tout ce temps, ça me perturbe encore de coller mon oreille contre une poitrine silencieuse.

Ce fut Byron qui rompit le silence.

— Rouge, ça veut dire qu'ils te manipulent.

— Comme quelqu'un l'a fait toute la soirée avec moi ?

— Oui, acquiesça Requiem.

— Et noir ?

— La mort.

— Je croyais que le blanc signifiait qu'ils se contenteraient de nous observer, fit remarquer Nathaniel.

— En principe, oui, concéda Requiem.

J'ai appris à redouter les moments où il se met à parler par phrases courtes. Ses tirades poétiques m'énervent parfois, mais des réponses trop brèves et trop terre à terre signifient qu'il y a un problème ou qu'il est en rogne – voire les deux.

— Vous m'avez dit que vous me donneriez plus de détails une fois que je serais là. Je suis là. Expliquez-vous.

— Aujourd'hui, l'Arlequin n'est guère plus qu'une figure comique. Mais autrefois, il était, ou plutôt ils étaient, la Mesnée d'Hellequin. As-tu entendu parler de la chasse sauvage, ma petite ?

— C'est une légende qu'on retrouve un peu partout en Europe. Un meneur surnaturel dirige une bande de démons ou de morts, montés sur des chevaux fantômes et accompagnés de molosses spectraux. Ils pourchassent et abattent quiconque croise leur chemin, ou seulement les êtres maléfiques, et ils les emmènent en enfer. Selon les versions, c'est une récompense ou une punition de rejoindre la chasse sauvage mais, dans tous les cas, se trouver dehors au moment où elle passe est considéré comme une très mauvaise idée.

— Comme toujours, tu me surprends, ma petite.

— C'est une légende si répandue qu'elle doit forcément avoir un fondement réel, mais personne ne raconte avoir vu de chasse sauvage depuis l'époque d'un des Henry d'Angleterre. Généralement, son meneur est le diable, ou un méchant local qui vient de casser sa pipe. Mais, avant que le christianisme s'empare de l'histoire, ça pouvait également être un dieu du panthéon nordique. Odin a souvent été mentionné dans ce contexte, tout comme les déesses Hel ou Holda – même si cette dernière distribuait des cadeaux aussi bien que des punitions. Certains des autres meneurs le faisaient aussi mais, la plupart du temps, ce n'était pas bon du tout de se faire attraper par la chasse ou même de la voir passer.

— Arlequin est l'un de ces meneurs, révéla Jean-Claude.

— Celle-là, je ne l'avais encore jamais entendue. Mais je ne me suis pas penchée sur cette légende depuis la fac. La seule raison pour laquelle je m'en souviens, c'est qu'elle apparaît très souvent dans divers folklores avant de disparaître brusquement il y a quelques siècles. Presque toutes les autres légendes aussi répandues se fondent sur une réalité – du moins, d'après mon expérience. Alors, pourquoi celle-ci a-t-elle soudain disparu ? Doit-on en déduire que la chasse sauvage a tout simplement cessé ses chevauchées, si elle était bien réelle ?

— Oh ! elle l'est, ma petite.

Je dévisageai Jean-Claude.

— Voulez-vous dire que les chasseurs sont des vampires ?

— Je veux dire que cette légende existait déjà, et que nous en avons tiré parti. Les Arlequin ont adopté l'apparence et le mode opératoire de la chasse sauvage – une entité que les gens craignaient.

— Les gens avaient également peur des vampires, fis-je valoir. Il était inutile de vous faire passer pour des dieux nordiques pour leur foutre encore plus la trouille.

— L'Arlequin et sa famille ne voulaient pas effrayer les humains, ma petite. Ils voulaient effrayer les autres vampires.

— Mais vous aviez déjà peur les uns des autres, m'obstinai-je. Très Chère Maman l'a prouvé.

— Assez tôt dans notre histoire, Marmée Noire a décidé que nous étions trop dangereux, qu'elle devait trouver un moyen de nous faire filer droit. Alors elle a créé l'idée des Arlequin. Comme tu l'as dit toi-même, il existait de nombreux récits ayant trait à la chasse sauvage à travers l'Europe ; un de plus ou de moins… Les vampires ont tous commencé leur vie en tant qu'humains, aussi la plupart d'entre eux craignaient-ils déjà la chasse.

— Admettons, mais quel rapport entre cette fausse chasse sauvage et nous ?

— Oh ! elle n'est pas fausse, ma petite. C'est une bande de créatures surnaturelles capables de voler, chargées de punir ceux qui enfreignent nos lois et, si nécessaire, de les éliminer rapidement et proprement.

— Puisque ça n'est pas la chasse sauvage originale, pour moi, c'en est une fausse.

— Si tu veux. Mais les Arlequin sont ce qui se rapproche le plus d'une police vampirique. Ils sont issus de toutes les lignées

majeures et ne doivent allégeance à aucune. Le Conseil fait appel à eux quand ses membres sont divisés. Or ils sont divisés à notre sujet.

— Que font ces Arlequin, exactement ? interrogea Nathaniel.

— Le déguisement et le subterfuge sont leur boire et leur manger. Ce sont des assassins et des espions de tout premier ordre. Personne ne connaît leur identité. Personne n'a jamais vu leur visage et survécu pour les décrire. Même quand ils ne nous veulent pas de mal, c'est masqués qu'ils viennent à nous, comme au temps où les riches et puissants Vénitiens portaient masque, cape et chapeau afin qu'on ne puisse les distinguer les uns des autres. Si les Arlequin se présentent à nous ainsi costumés, ils sont juste là pour nous observer. S'ils portent un masque à l'effigie de leur personnage, la balance peut pencher d'un côté ou de l'autre. Ainsi leur masque, en plus de dissimuler leurs traits, constitue-t-il un avertissement : si nous ne coopérons pas, ils pourraient bien finir par nous tuer.

— « Leur personnage » ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Il ne peut y avoir qu'un seul Arlequin à un moment donné. Les membres du groupe qu'il dirige ont renoncé à leur identité originelle pour adopter le nom et le masque d'un des autres personnages de la commedia dell'arte. Collectivement, on les appelle les Arlequin mais, exception faite du meneur, ce n'est qu'un titre pour eux.

— « Commedia dell'arte » ? répétai-je. Qu'est-ce que c'est ?

— C'était une forme de théâtre populaire avant ma naissance, et qui a engendré une multitude de personnages. À l'origine, les comédiennes ne portaient pas de masque sur scène, mais certains des Arlequin se sont approprié des personnages féminins. Nous ignorons s'ils le font pour brouiller les pistes ou si ce sont réellement des femmes qui se cachent sous leur masque, et d'ailleurs cela n'a que peu d'importance.

« Quant aux personnages, il en existe plusieurs dizaines, mais la renommée de certains d'entre eux a traversé les siècles : Arlequin, bien sûr, mais aussi Polichinelle, Scaramouche, Pierrot ou Pierrette, Colombine, Hanswurst, le Docteur… Il pourrait très bien y en avoir plus d'une centaine en tout. Nul ne sait combien de membres compte la bande d'Arlequin. La plupart du temps, ils apparaissent dans des masques noir et blanc presque dépourvus de traits, et ils disent juste : « Nous sommes les Arlequin. » Dans le meilleur des

cas, nous ne saurons jamais lesquels d'entre eux exactement nous ont rendu visite.

— N'est-ce pas une entorse à l'étiquette vampirique de se comporter comme s'ils m'avaient envoyé un masque rouge alors que j'en ai reçu un blanc ? hasardai-je.

Jean-Claude et Requiem échangèrent un regard que je ne pus déchiffrer, mais qui ne me dit rien de bon.

— Répondez-moi, bordel !

— Tu as raison, ma petite : ça n'aurait pas dû arriver. Ou bien nous sommes confrontés à une attaque d'un autre vampire assez puissant pour nous berner, ou bien les Arlequin enfreignent leurs propres règles. Ils sont déjà redoutables dans les limites de leur loi mais s'ils se mettent à ne plus obéir à rien…

Jean-Claude ferma les yeux et me serra très fort contre lui.

— Que pouvons-nous faire ? demanda Nathaniel en se rapprochant de nous, l'air hésitant.

Jean-Claude le regarda et lui sourit.

— Très pragmatique, mon minet. Aussi pragmatique que notre Micah. (Il pivota vers Requiem, dont le sourire s'était évanoui.) Cela a-t-il commencé ainsi à Londres ?

— Oui. Un des Arlequin manipulait nos émotions, mais seulement celles que nous éprouvions déjà. Au début, c'était très subtil, puis ça a empiré. Pour être honnête, aucun de nous n'aurait remarqué ce qui est arrivé à Anita ce soir-là. Nous avons simplement pensé que des amis de longue date s'abandonnaient enfin à un désir mutuel.

— De quelle façon cela a-t-il empiré ? interrogea Nathaniel.

— J'ignore si c'était toujours le même vampire, mais quelqu'un s'est mis à interférer quand nous utilisions les pouvoirs issus de la lignée de Belle. Il a aggravé l'ardeur.

— Jusqu'à quel niveau ? demandai-je, les sourcils froncés.

— Le pire.

— Et merde !

Nathaniel toucha mes épaules, et Jean-Claude ouvrit les bras pour l'attirer dans son étreinte, de sorte que je me retrouvai prise en sandwich entre les deux hommes. Ce fut comme si je pouvais enfin reprendre mon souffle.

— Encore mieux, commentai-je.

— Au début, plus tu as de contacts physiques avec ceux qui constituent ta base de pouvoir, plus tu parviens à te protéger contre les Arlequin, dit Requiem.

— Comment ça, « au début » ?

— À la fin, notre maître n'avait plus aucun recours contre les tourments qu'ils lui infligeaient. Les gens qu'il touchait tombaient malades, et les choses qui entraient en contact avec sa peau se trouvaient empoisonnées.

— Empoisonnées avec quoi ?

— Ils ont retourné nos propres pouvoirs contre nous, Anita. Notre baiser était presque exclusivement formé de vampires de la lignée de Belle Morte. Ils ont retourné nos dons contre nous pour que la lame morde plus profondément, et notre sang a coulé pour eux.

— Ils n'ont pas torturé Elinore et Roderick, intervint Byron depuis le canapé.

Toujours accrochés les uns aux autres, Jean-Claude, Nathaniel et moi le dévisageâmes.

— Faux, répliqua Requiem. Au début, Elinore était affectée comme nous tous. Tellement fascinée par Roderick qu'elle n'arrivait plus à faire son travail.

— Mais, quand la folie nous a submergés, ils ont été épargnés tous les deux, insista Byron avec, dans la voix, une pointe de colère ou de quelque chose qui y ressemblait fort.

Jean-Claude nous serra contre lui, et Nathaniel lui rendit son étreinte jusqu'à ce que j'aie du mal à respirer – pas à cause de quelque manipulation mentale, mais parce qu'ils m'écrasaient à moitié. Quand Jean-Claude relâcha son étreinte, Nathaniel l'imita.

Jean-Claude nous guida jusqu'à son bureau ; il posa ses fesses sur le bord et m'attira contre lui, mon dos pressé contre sa poitrine afin que je continue à voir Requiem et Byron. Puis il tendit une main à Nathaniel et l'attira vers nous. Nathaniel s'assit carrément sur le bureau, les pieds pendant dans le vide, mais il garda la main de Jean-Claude dans la sienne comme s'il avait peur de lâcher le vampire. Moi aussi, j'avais peur de le lâcher.

— Ça veut dire quoi, « la folie vous a submergés » ? demandai-je.

— Nous avons baisé jusqu'à ce que mort s'ensuive ou presque, trésor.

Je cherchai une façon polie de répliquer.

Byron éclata de rire.

— Si tu voyais ta tête ! C'est vrai que notre pouvoir réside dans le sexe et que c'est une activité que nous pratiquons beaucoup. Mais tu aimes bien avoir le choix, pas vrai ? (Il tourna son regard vers Requiem.) Tu as détesté ne plus avoir le choix, pas vrai, mamour ?

Requiem lui lança un regard qui aurait pu arrêter son cœur – et à plus forte raison les mots qui sortaient de sa bouche. Mais Byron était déjà mort, et les morts sont plus résistants que les vivants. Ou peut-être Byron ne se souciait-il plus de ce genre de chose.

— Requiem a découvert qu'on avait inscrit les hommes à son menu, pas vrai, mamour ? ronronna-t-il avec une insolence proche de la haine.

Je compris ce qu'il insinuait. À cause des Arlequin, Requiem et lui avaient couché ensemble. Or Requiem n'aime pas les hommes ; il ne les aime pas du tout. Au fil des siècles, Belle l'a souvent puni pour avoir refusé de prendre des amants. S'attirer le courroux de Belle Morte n'est jamais une bonne idée ; j'en ai déduit que Requiem éprouvait un véritable dégoût pour les relations homosexuelles. Autrement dit, quelqu'un dans la bande des Arlequin était très doué pour manipuler les émotions – doué à un point effrayant.

Je serrai le bras de Jean-Claude contre moi et tendis ma main libre vers Nathaniel. Je la posai sur sa hanche, que je caressai machinalement. Les métamorphes sont toujours en train de se toucher et, à force de vivre avec deux d'entre eux, je deviens pareille. Pour une fois, je ne cherchai pas à me retenir.

— Tu n'as pas à en parler, jamais, dit Requiem à voix basse.

— Ça te tue que j'aie couché avec Anita moi aussi, pas vrai ? lança Byron.

Requiem se leva si vite que sa cape s'ouvrit. Dessous, il ne portait pas grand-chose.

— Arrête, ordonna Jean-Claude.

Requiem se figea, ses yeux flamboyant d'une lumière bleu-vert, ses épaules se soulevant et s'abaissant comme s'il venait de piquer un sprint.

— Apparemment, le désir n'est pas la seule émotion que les Arlequin sont capables de manipuler, dit Jean-Claude.

Requiem mit un moment à piger. Puis il fronça les sourcils et tourna son regard étincelant vers nous.

— La colère aussi.

Jean-Claude acquiesça.

La lumière commença à s'estomper dans les yeux de Requiem, comme si elle s'enfonçait dans de l'eau.

— Qu'allons-nous faire, Jean-Claude ? S'ils ne respectent plus leurs propres règles, nous sommes fichus.

— Je vais demander à les rencontrer.

— Tu vas quoi ? s'exclama Byron d'une voix étranglée.

— On ne cherche pas à rencontrer les Arlequin, Jean-Claude, protesta Requiem. On se tapit dans l'herbe en priant pour qu'ils passent sans nous voir. On ne les invite pas à approcher.

— Les Arlequin sont des gens honorables. Le comportement dont Anita est victime n'a rien d'honorable.

— Tu es fou.

— Vous croyez que l'un d'eux enfreint leurs règles, dis-je tout bas.

— Je l'espère.

— Vous l'espérez ? Pourquoi ?

— Parce que, si cette manipulation jouit de la pleine et entière approbation de tous les Arlequin, Requiem a raison : nous sommes fichus. Ils joueront avec nous avant de nous détruire.

— Je ne fais pas dans le défaitisme, répliquai-je.

Jean-Claude m'embrassa le haut du crâne.

— Je sais, ma petite, mais tu ne te rends pas compte à qui nous avons affaire.

— Alors, expliquez-le-moi.

— Je te l'ai déjà dit : les Arlequin sont les croque-mitaines de la communauté vampirique. Ils sont ce dont nous avons peur dans le noir.

— C'est faux.

— Ils sont foutrement effrayants, mamour, intervint Byron. Je te jure que nous avons tous peur d'eux.

— Le croque-mitaine des vampires, c'est Marmée Noire, Très Chère Maman, votre reine. C'est elle qui vous fout une trouille de tous les diables.

Ils gardèrent le silence une seconde ou deux.

— Il est vrai que les Arlequin redoutent notre créatrice à tous, finit par lâcher Jean-Claude.

— Tout le monde a peur des ténèbres, renchérit Requiem. Mais si Marmée Noire en est la mère, les Arlequin sont leur épée.

Byron hocha la tête.

— Pour une fois, je suis bien d'accord avec Anita. Marmée Noire est notre plus grand cauchemar.

— Que suggères-tu donc, ma petite ?

— Je ne suggère rien du tout. Je dis juste ceci : j'ai vu Marmée Noire se dresser au-dessus de moi tel un océan. Elle a envahi mes rêves. Je me suis tenue dans la chambre où repose son corps ; j'ai entendu sa voix chuchoter dans ma tête.

Je frissonnai et la sentis presque s'agiter dans l'obscurité. Elle dormait dans une pièce avec des fenêtres, sous la surveillance constante de serviteurs qui maintenaient un feu allumé à l'étage du dessous. Elle s'était abîmée dans le sommeil si longtemps auparavant que la plupart d'entre eux ne s'en rappelaient plus. Autrefois, je pensais qu'ils fêteraient son réveil, puis je me suis rendu compte qu'ils avaient aussi peur d'elle que moi – autant dire qu'elle leur foutait une trouille bleue.

Pour une raison qui m'échappe, Marmée Noire s'intéresse à moi. Et, par-delà les milliers de kilomètres qui nous séparent physiquement, elle s'amuse à me manipuler. Elle a fait fondre une croix dans ma main. Je garderai la cicatrice jusqu'au jour de ma mort.

— Parler du diable, c'est le conjurer, dit Requiem.

Je hochai la tête et tentai de penser à autre chose. Ah, oui !

— Les Arlequin ne sont que des vampires, ce qui signifie qu'ils sont soumis à vos lois, n'est-ce pas ?

— Oui, ma petite.

— Dans ce cas, utilisons ces lois contre eux.

— Mais encore ?

— Ceci représente un défi envers votre autorité. Le Conseil a interdit à tous les Maîtres de la Ville de se battre en Amérique jusqu'à ce que le Sénat décide si vous conserverez une existence légale ou pas.

— Tu ne voudrais quand même pas qu'on affronte les Arlequin ? s'écria Byron.

— Je suggère juste qu'on agisse en accord avec la loi.

— Tu ne comprends pas, Anita. Quand il se passe quelque chose d'anormal, c'est justement aux Arlequin que nous nous adressons. Ils sont l'équivalent vampirique de la police.

— Les policiers qui enfreignent la loi ne sont plus des policiers, mais des criminels.

— Tu n'es pas sérieuse, protesta Requiem. Tu veux qu'on s'oppose à eux ?

— Pas exactement.

— Alors, quoi ?

Je me tordis le cou pour regarder Jean-Claude.

— Que ferions-nous si quelqu'un de très puissant s'attaquait à nous de la sorte ?

— Je contacterais le Conseil pour éviter une guerre ouverte.

— Alors, contactez-le.

— Je pensais que certains de ses membres ne nous aimaient pas beaucoup, fit remarquer Nathaniel.

— C'est le cas mais, si les Arlequin ont enfreint la loi, la nécessité d'intervenir prendra le pas sur des inimitiés de moindre conséquence, répondit Jean-Claude.

— As-tu oublié à quel point ils peuvent se montrer mesquins ? lança Requiem.

— Non, mais ils n'ont pas tous oublié ce que c'était de vivre dans le monde réel.

— Lequel d'entre eux penses-tu contacter en premier ? s'enquit Byron.

Quelqu'un frappa à la porte. Ceux d'entre nous qui avaient encore un cœur sursautèrent. Nathaniel partit d'un petit rire nerveux, et je lâchai :

— Merde alors !

La voix de Lisandro résonna dans le couloir.

— Une livraison pour vous, Jean-Claude.

— Plus tard, répondit l'intéressé, visiblement tendu.

— La lettre d'accompagnement dit que vous l'attendez.

— Entre.

Lisandro ouvrit la porte, mais ce fut Clay qui pénétra dans le bureau, une boîte blanche dans les mains – une boîte identique à celle que j'avais trouvée dans les toilettes du cinéma. J'avais dû retenir mon souffle sans m'en rendre compte car, lorsque je repris une inspiration, je hoquetai.

Clay me dévisagea.

— Quelque chose ne va pas ?

— Qui a apporté ceci ? s'enquit Jean-Claude.

— Aucune idée. Cette boîte était posée près du comptoir du vestiaire.

— Et tu nous l'as apportée directement, dis-je, ma voix montant d'une octave.

— Bien sûr que non, pour qui me prends-tu ? Nous l'avons ouverte d'abord.

— Qu'y a-t-il à l'intérieur ? demandai-je, craignant de connaître la réponse.

— Un masque.

Clay nous regarda tour à tour, essayant de comprendre pourquoi nous semblions tous bouleversés.

— De quelle couleur est-il ? interrogea Jean-Claude de sa voix la plus neutre.

— Blanc.

La tension dans la pièce retomba d'un cran ou deux.

— Et couvert de petites notes de musique dorées, ajouta Clay. Ce n'est pas vous qui l'avez commandé ?

— D'une certaine façon, je suppose que si.

Je levai les yeux vers Jean-Claude et m'écartai légèrement de lui pour mieux le voir.

— Comment ça ?

— J'ai dit que je voulais les rencontrer, n'est-ce pas ?

— Oui, et alors ?

— Telle est la signification de ce masque, ma petite. Il nous informe qu'ils souhaitent nous voir, non pour nous tuer ou nous tourmenter, mais pour discuter.

— Mais comment ont-ils pu savoir ce que vous aviez dit ? s'étonna Nathaniel.

Jean-Claude me dévisagea, et quelque chose dans son regard me fit deviner.

— Ils nous écoutent.

— Je le crains.

— Quand ce masque a-t-il été livré ? s'enquit Requiem.

Clay nous observait toujours, comme s'il attendait qu'on lui explique la situation.

— Nous n'en sommes pas certains. Je suis parti en pause il y a une demi-heure. Il a dû arriver pendant que je ne surveillais pas la porte.

— Depuis combien de temps as-tu regagné ton poste ? voulut savoir Jean-Claude.

— Cinq minutes environ.

— Oui, ils nous écoutent, conclut Requiem.

— Ils savaient ce que Jean-Claude allait dire, renchérit Byron, sa voix trahissant davantage de panique que la plupart des vampires se seraient autorisés à montrer.

Il n'arrivait tout simplement pas à contenir ses émotions.

— Que se passe-t-il ? finit par demander Clay.

— Quelque chose de très puissant et de très redoutable a débarqué en ville. Ils ne veulent pas nous dire quoi, mais ils s'attendent à ce que nous le combattions et que nous mourions à cause de ça, répondit amèrement Lisandro.

— Quelles sont les règles concernant ce que nous pouvons révéler à nos hommes ? m'enquis-je.

Jean-Claude prit une grande inspiration et s'ébroua comme un oiseau qui réarrange ses plumes.

— Elles sont… variables.

— Autrement dit : ça dépend, c'est ça ?

Il hocha la tête.

Ce fut alors que j'eus une idée. Une bonne idée.

— Il me semble que si quelqu'un nous écoutait métaphysiquement, nous nous en rendrions compte. Surtout s'il s'agissait d'un autre vampire.

— Ils sont très puissants, ma petite.

— Lisandro, appelai-je.

Le rat-garou ne se mit pas au garde-à-vous, mais il m'accorda toute son attention. Une question se lisait dans ses yeux noirs. Si je devais rendre sa femme veuve, il voulait savoir pourquoi. Et je pensais qu'il méritait de le savoir. Mais le problème le plus urgent d'abord.

— Je veux qu'on fouille cette pièce en quête de mouchards.

— Quel genre de mouchards ?

— Tout ce qui pourrait permettre à des gens d'écouter nos conversations.

— Tu penses vraiment qu'ils s'en remettent à la technologie, ma petite ?

— Je pense qu'aucun vampire ne pourrait nous espionner métaphysiquement sans que nous le sentions.

— Ce sont des putains de fantômes, mamour, contra Byron.

— D'accord, mais ça ne peut pas faire de mal de fouiller la pièce. Si on ne trouve rien, on pourra toujours mettre ça sur le compte de leurs pouvoirs, mais commençons par vérifier.

Jean-Claude me regarda un long moment avant d'acquiescer.

— Ce serait intéressant qu'ils utilisent des micros.

— Vous avez pensé à chercher, à Londres ? demanda Nathaniel.

Byron et Requiem échangèrent un regard avant de secouer la tête d'un même mouvement.

— Ça ne nous est jamais venu à l'esprit, mes poulets. Franchement, imaginer que ces putains d… (Byron s'humecta les lèvres et se ressaisit avant de prononcer leur nom, juste au cas où.) Ce sont des spectres, des croque-mitaines, des cauchemars ambulants. Personne ne s'attend à ce qu'ils utilisent des gadgets à la James Bond.

— Exactement, opinai-je.

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire que la plupart des vampires ne font guère appel à la technologie. Du coup, employée par quelqu'un d'autre, celle-ci peut leur apparaître comme de la magie.

— Toute technologie suffisamment avancée est impossible à distinguer de la magie, murmura Requiem.

Je hochai la tête.

— Exactement.

Il me dévisagea.

— Décidément, tu es pleine de surprises, mon étoile du soir.

— Je ne réfléchis pas comme un vampire, c'est tout.

— Rafael dispose-t-il d'une personne capable d'effectuer ce genre de recherche ? interrogea Jean-Claude.

— Oui, répondit Lisandro.

— Alors appelle-le.

— Pour quand voulez-vous que ce soit fait ?

— Le masque et l'invitation ont dû arriver une ou deux minutes après que nous avons dit que nous voulions les rencontrer, lui révélai-je.

— Pour hier, donc.

— Ou plus tôt, si possible.

Lisandro acquiesça.

— J'y vais tout de suite. (Arrivé à la porte du bureau, il hésita.) Je vais me faire remplacer dans le couloir et utiliser un téléphone à l'extérieur du club.

— Bonne idée, approuvai-je.

— C'est ma spécialité.

Et il sortit.

— Où dois-je poser ça ? demanda Clay en désignant la boîte du menton.

— Sur le bureau, près de l'autre.

Il obtempéra.

Comme Jean-Claude ne semblait pas vouloir y toucher, ce fut moi qui soulevai le couvercle et découvris le masque blanc dont les yeux me fixaient sans me voir. Il était mieux fini que le précédent, avec son semis de notes de musique dorées. J'en touchai une et sentis qu'elle était légèrement en relief. La lettre d'accompagnement disait juste : « Comme vous l'avez demandé. »

— Y a-t-il quelque chose d'écrit à l'intérieur du masque ? interrogea Jean-Claude.

Je le sortis de son nid de papier de soie et le retournai.

— Oui.

— Ne lis pas à voix haute, ma petite.

En silence, j'acquiesçai et fis passer le masque à Jean-Claude. Sur la surface blanche incurvée se détachaient les mots « *Cirque des Damnés* » et la date du surlendemain. Le jour précédait le mois, à la façon européenne.

Les Arlequin avaient choisi de nous rencontrer sur le terrain de Jean-Claude. Était-ce bon signe, mauvais signe, ou ni l'un ni l'autre ? Cela signifiait-il que nous aurions l'avantage de jouer chez nous, ou qu'ils avaient l'intention de mettre le feu à la baraque ? Je brûlais de poser la question, mais je ne voulais pas que nos ennemis m'entendent. Si nous découvrions des micros dans le bureau, nous devrions fouiller tous les autres établissements de Jean-Claude, et aussi ma maison.

Je priais pour que nous découvrions des micros, parce que, dans le cas contraire, cela signifierait que ces vampires étaient assez doués pour implanter des mouchards psychiques dans notre cerveau. On peut toujours trouver et détruire des gadgets technologiques, mais, si les Arlequin pouvaient nous manipuler avec leur magie, nous étions foutus. Nous mourrions quand ils voudraient nous tuer, ou nous survivrions, et nous ne le devrions qu'à eux.

Je n'aurais jamais cru qu'un jour je prierais pour que nos bureaux soient pleins de mouchards. C'est drôle, ce qui peut vous apparaître comme le moindre de deux maux certains soirs.

Chapitre 9

L'aube s'était levée, et les vampires pionçaient tous dans leurs cercueils respectifs lorsque je trouvai enfin deux minutes pour rappeler Edward. J'avais déjà essayé deux fois pendant que les experts de Rafael fouillaient les lieux. Ils avaient découvert des mouchards, mais n'avaient pu déterminer d'où on nous écoutait.

Quelques heures de boulot plus tard, tous les établissements de Jean-Claude étaient nettoyés. Nous avions eu de la chance : les micros n'étaient pas ce qui se faisait de plus petit ni de plus performant, ce qui signifiait que les gens qui nous espionnaient devaient se trouver non loin de nous – probablement dans une camionnette, selon les experts.

Oh ! leur matos était de bonne qualité, mais ce n'était pas de la technologie dernier cri. Autrement dit, les Arlequin ne savaient sans doute pas pirater une ligne téléphonique ou un ordinateur. Mais c'était déjà assez impressionnant qu'une bande de vampires aussi vieux utilise des outils aussi modernes.

Du coup, je me demandais quel autre genre de gadgets ils seraient susceptibles d'employer. La plupart des vampires s'en remettent entièrement à leurs pouvoirs. Ce qui n'était probablement pas le cas des Arlequin. Bon, disons que j'aurais mis ma main à couper que ça n'était pas leur cas. Des vampires âgés de plusieurs siècles, bénéficiant de tous les avantages de la technologie moderne. Ce n'était vraiment pas juste.

Je voulais rétablir un peu la balance en notre faveur. Voilà pourquoi, enfermée dans la salle de bains de Jean-Claude avec mon téléphone portable, je tentai une dernière fois d'appeler Edward.

J'étais sur le point de raccrocher quand j'entendis un cliquetis. La voix qui résonna à mon oreille était tout enrouée par le sommeil.

— Allô, Edward ?

Mon interlocuteur se racla la gorge et répondit :

— Anita, c'est toi ?

La voix était bien masculine, mais ce n'était en aucun cas celle d'Edward. Et merde !

Edward est fiancé à une veuve qui a deux enfants. Depuis quelque temps, quand je veux être sûre de tomber sur lui du premier coup, j'appelle chez Donna plutôt que chez lui.

Officiellement, ils ne vivent pas ensemble, mais Edward passe le plus clair de son temps chez elle.

— Salut, Peter. Désolée, j'ai oublié le décalage horaire.

J'entendis un mouvement à l'autre bout de la ligne, comme si Peter avait roulé sur lui-même et s'était enfoui sous ses couvertures avec le téléphone.

— Pas grave. Quoi de neuf ?

Peter a mué l'année dernière, et sa voix est devenue si grave qu'elle me surprend encore, parfois.

— Je voulais juste parler à Ted, répondis-je, espérant qu'il n'avait pas relevé ma bévue.

— C'est bon, Anita, dit-il avec un rire un peu ensommeillé. Je sais qui est Edward. Mais tu as eu de la chance que ce soit moi qui décroche : Maman ou Becca se seraient posé des questions.

Ainsi, quelqu'un dans la nouvelle famille d'Edward connaissait son identité secrète. Je ne savais pas trop quoi en penser. Jusque-là, j'avais cru que Donna et ses enfants étaient plus ou moins au courant de ce qu'il faisait – la partie légale de son boulot, du moins –, mais qu'ils ignoraient des pans entiers de sa vie.

Je consultai la montre que j'avais mise à mon poignet après avoir enfilé mon peignoir. Je fis un rapide calcul mental et demandai :

— Tu ne devrais pas être en train de te préparer pour ton cours de karaté ?

— Ils sont en train de repeindre le dojo.

J'aurais bien demandé également pourquoi Peter avait le téléphone dans sa chambre, mais il n'était pas mon fils. Quand même, seize ans, c'est un peu jeune pour avoir son propre téléphone, non ?

— Samedi dernier, j'ai fini premier du tournoi, m'annonça-t-il.

— Félicitations.

— Ce ne sont pas de vrais combats, pas comme ceux que vous faites Edward et toi, mais j'étais content.

— Je n'ai jamais gagné aucun tournoi d'arts martiaux, Peter. Tu t'es bien débrouillé.

— Mais tu as une ceinture noire de judo, pas vrai ?

— Ouais.

— Et tu pratiques d'autres arts martiaux, non ?

— Oui, mais…

— Les tournois, c'est bon pour les gamins, je le sais bien. Mais Edward dit qu'il ne m'emmènera pas en mission avec lui avant que j'aie au moins l'âge légal pour m'engager.

Ça ne me plaisait pas du tout.

— Dix-huit ans, donc.

— Ouais, soupira-t-il. Encore deux ans.

Il avait dit ça comme si c'était une éternité. Et, à son âge, ça l'était sans doute.

Je voulais lui dire qu'il y avait d'autres vies à vivre, des vies sans combats ni flingues ni violence. Je voulais lui dire de ne pas marcher sur les traces de son presque beau-père, mais je ne pouvais pas. Et d'une, ça ne me regardait pas, et de deux, Peter ne m'aurait pas écoutée. Je bosse dans le même secteur qu'Edward, donc, il me trouve cool moi aussi.

— Ted est là ?

— Anita, me dit Peter sur un ton de reproche, je connais son vrai nom.

— Oui, mais tu as raison, je n'aurais jamais dû l'utiliser en téléphonant chez vous. Je devrais l'appeler Ted jusqu'à ce que je sois sûre que c'est bien lui à l'autre bout du fil. Il faut que je m'entraîne.

Peter rit comme si j'avais dit quelque chose de drôle.

— Ted est là. (De nouveau, j'entendis un frottement de tissu.) Même si, à huit heures du matin un jour où il n'y a pas école, il doit encore être au lit avec ma mère.

Il avait dû rouler sur le côté pour consulter son réveil.

— Je ne voulais pas vous réveiller. Je rappellerai plus tard.

Peter redevint brusquement sérieux.

— Que se passe-t-il, Anita ? Tu as l'air super stressée.

Génial ! Je n'arrivais même pas à contrôler suffisamment ma voix pour berner un ado de seize ans. Mais je venais juste de me rendre compte que je n'allais pas seulement demander à Edward de venir chasser les monstres avec moi : j'allais lui demander de laisser sa famille pour venir chasser les monstres avec moi.

Quand j'ai connu Edward, il n'avait qu'un seul but dans la vie : être meilleur, plus rapide, plus vicieux et plus dangereux que les monstres qu'il traquait. Puis il a rencontré Donna, et ça lui a donné d'autres raisons de vivre. Je ne suis pas sûre qu'il l'épousera un jour, mais il est le seul mari qu'elle a, et le seul père qu'ont ses enfants.

Le premier mari de Donna a été tué par un loup-garou. Peter, qui avait huit ans à l'époque, a ramassé le fusil que son père avait laissé tomber et achevé le métamorphe blessé. Il a sauvé le reste de sa famille pendant que son père agonisait à ses pieds. D'une certaine façon, Edward est un beau-père parfait pour lui et pour Becca. Il va chercher la gamine à son cours de danse classique, pour l'amour du ciel !

Mais… et s'il se faisait tuer par ma faute ? S'il se faisait tuer et que Peter et Becca se retrouvaient orphelins une seconde fois, pour la seule raison que je n'avais pas réussi à gérer ma propre merde ?

— Anita ? Anita, tu es là ?

— Oui, oui, Peter. Je suis là.

— Tu as l'air bizarre. Effrayée, presque.

Parfois, ce gamin est foutrement trop perspicace à mon goût.

— C'est juste que… (Et merde ! qu'est-ce que je pouvais bien dire pour ne pas aggraver les choses ?) Laisse-les dormir. Ne réveille pas Edward.

— Il se passe quelque chose, je l'entends dans ta voix. Tu as appelé parce que tu avais des ennuis. C'est ça, hein ?

— Je n'ai pas d'ennuis.

Pas encore, ajoutai-je en mon for intérieur.

Silence à l'autre bout de la ligne pendant une seconde ou deux.

Puis :

— Tu mens, lâcha Peter sur un ton accusateur.

— Hé, on ne parle pas comme ça aux adultes ! protestai-je avec toute l'indignation que je pus conjurer.

Je ne mentais pas, pas vraiment – je ne disais pas toute la vérité, nuance ! Je reconnais que c'est une nuance aussi subtile que celle qui sépare le beige du crème à mes yeux, mais quand même.

— Ta parole. Ta parole d'honneur, exigea Peter sur un ton très sérieux. Dis-moi que tu n'as pas appelé pour demander à Edward de t'aider contre un monstre quelconque.

Et merde !

— Tu sais que tu commences à me faire chier ? grommelai-je.

— J'ai seize ans. Je suis censé être chiant ; en tout cas, c'est ce que dit ma mère. Donne-moi ta parole que tu ne me mens pas, et je te croirai. Donne-moi ta parole, et je croirai tout ce que tu m'as dit, et je raccrocherai, et tu pourras retourner à tes non-problèmes.

— Putain, Peter !

— Tu n'es pas du genre à donner ta parole et à mentir après, pas vrai ?

Il semblait presque émerveillé.

— Non. En règle générale, non.

— C'est ce que m'avait dit Edward, mais j'avais du mal à le croire. Jusqu'à maintenant. Tu ne ferais pas une chose pareille, n'est-ce pas ?

— Non. Tu es content ?

— Oui, répondit-il, même si sa voix n'avait rien de joyeux. Dis-moi ce qui ne va pas. Pourquoi as-tu besoin de l'aide d'Edward ?

— J'ai besoin de lui parler, mais je ne peux pas t'expliquer pourquoi, ni te dire à quel sujet.

— Je ne suis plus un bébé, Anita.

— Je sais.

— Non, tu ne sais pas.

Je soupirai.

— Je ne pense pas que tu sois un bébé, mais tu es encore un gamin, Peter. Tu es très mûr pour ton âge, mais j'aimerais ne pas t'exposer à certaines horreurs avant que tu aies dix-huit ans minimum. Si Edward veut tout te raconter après mon coup de fil, c'est à lui de voir.

— Tu ferais aussi bien de me le dire tout de suite, Anita. Parce que, si je le lui demande, il me répondra.

J'espérais qu'il se trompait, et je craignais qu'il ait raison.

— Si Edward veut que tu saches, il te le dira, Peter. Mais moi, je ne te dirai rien, et c'est mon dernier mot.

— C'est si terrible que ça ? demanda-t-il avec, pour la première fois, une pointe d'inquiétude dans la voix.

Et merde, encore ? Impossible de gagner face à Peter. Je n'ai pas eu beaucoup d'occasions de lui parler ces derniers temps mais, chaque fois, il a fini par me mettre dos au mur.

— Passe-moi Edward, Peter. Tout de suite.

— Je sais me battre, Anita. Je pourrais vous aider.

Merde, re-merde et triple merde ! Une fois de plus, je n'allais pas réussir à avoir le dernier mot dans une conversation avec Peter.

— Je vais raccrocher, menaçai-je.

— Non, Anita. Je suis désolé. Pardon. (Sa voix d'adulte cynique se teinta d'une panique presque enfantine, qui jurait avec son timbre si grave.) Ne raccroche pas, s'il te plaît. Je vais chercher Ted.

Le téléphone heurta une surface dure avec un bruit si fort que je dus écarter le combiné de mon oreille. Puis j'entendis de nouveau la voix de Peter.

— Désolé, j'ai fait tomber le téléphone. Je suis en train de m'habiller, puis j'irai frapper à la porte de leur chambre. Si c'est assez grave pour que tu appelles Edward, il faut que tu lui parles. Je vais arrêter de faire le gamin et te le passer.

Il m'en voulait un peu, mais il était essentiellement frustré. Il voulait nous aider. Il voulait grandir. Il voulait se battre pour de vrai, quoi que ça puisse signifier.

Qu'est-ce qu'Edward lui apprenait ? Voulais-je vraiment le savoir ? Non. Le lui demanderais-je ? Hélas, oui ! Bon Dieu ! Je n'avais pas besoin d'un problème supplémentaire sur les bras ; j'étais déjà assez chargée.

J'envisageai de mentir à Edward, de lui dire que j'avais appelé pour discuter avec lui du dernier numéro du *Trimestriel du mercenaire*, mais si j'étais incapable de mentir à Peter, j'allais me retrouver méchamment surclassée face à Edward.

Chapitre 10

Je m'assis sur le bord de la baignoire pour attendre qu'Edward prenne la communication. J'avais demandé qu'on me fiche la paix pendant que je passerais ce coup de fil, même si je n'avais dit qui je comptais appeler qu'à Jean-Claude et à Micah. Jean-Claude avait seulement répondu :

— Des renforts seraient les bienvenus.

Ce qui indiquait très clairement qu'il s'inquiétait. Et plus je sentais qu'il s'inquiétait, plus je m'inquiétais aussi.

J'entendis un bruit à l'autre bout de la ligne, du mouvement. Puis quelqu'un saisit le combiné, et Edward lança :

— Raccroche l'autre téléphone, Peter. (Une seconde plus tard, il s'adressa directement à moi.) Anita, Peter a dit que tu avais besoin d'aide – du genre d'aide que je suis en mesure de te fournir.

Il avait cet accent venu du milieu de nulle part qui était son accent naturel. Quand il se fait passer pour Ted Forrester, un brave gars du Sud, il parle de façon plus traînante.

— Je n'ai pas dit que j'avais besoin d'aide, contrai-je.

— Alors pourquoi m'appelles-tu ?

— Peut-être que j'ai juste envie de bavarder.

Edward éclata d'un rire étrangement familier. Je me rendis compte que c'était un écho du rire de Peter tel que je l'avais entendu quelques minutes plus tôt – à moins que ce soit l'inverse. Le rire de Peter était probablement l'écho de celui d'Edward. Comme ils n'avaient aucun lien génétique, j'imaginai que le petit cherchait, consciemment ou non, à imiter le grand.

— Jamais tu ne m'appellerais juste pour bavarder, Anita. Nous n'avons pas ce genre de relation.

Edward rit de nouveau et murmura : « Juste pour bavarder », comme si c'était une idée parfaitement ridicule.

— Je n'ai pas besoin de ta condescendance, merci bien, fulminai-je.

Je n'avais pourtant aucun droit d'être en rogne contre Edward. C'était moi qui l'avais tiré du lit, et c'était à moi que j'en voulais dans le fond. Je regrettais de l'avoir appelé, et pour plus d'une raison.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-il sans se vexer.

Il me connaissait trop bien pour s'offusquer de mes humeurs.

J'ouvris la bouche, la refermai et répondis :

— Je ne sais pas par où commencer.

— Commence par le plus dangereux.

Ça, c'était du Edward tout craché : pas « Commence par le commencement », mais « Commence par le plus dangereux ».

— Je t'ai appelé parce que j'avais besoin de renforts, mais j'en ai déjà d'autres. D'accord, ils ne sont pas aussi bons que toi, mais ce ne sont pas non plus des amateurs.

Ce qui était la stricte vérité. Presque tous les membres du rodere local sont d'anciens policiers, des militaires à la retraite ou des criminels repentis – tout comme une partie des hyènes-garous. J'avais de quoi faire à St. Louis. Je n'aurais pas dû appeler Edward.

— On dirait que tu tentes de te dissuader de me réclamer de l'aide, commenta celui-ci, intrigué – pas inquiet, juste curieux.

— C'est le cas.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est Peter qui a décroché.

Edward prit une inspiration sifflante.

— Raccroche, Peter, ordonna-t-il.

— Mais, si Anita a des ennuis, je veux le savoir !

— Raccroche, insista Edward, et ne m'oblige pas à te le demander une quatrième fois.

— Mais…

— Maintenant.

J'entendis le cliquetis d'un combiné qu'on repose.

— Bon, dis-je.

— Attends.

Je restai assise sur le bord de la baignoire sans rien dire, mais en me demandant ce que j'attendais au juste. Puis Edward lança :

— Il ne nous écoute plus.

— Il fait ça souvent ?

— Non.

— Comment peux-tu en être sûr ?

— Je le sais, c'est… (Edward s'interrompit.) Je ne crois pas qu'il le fasse, rectifia-t-il. Peter te porte un intérêt tout particulier. Il couche dans l'ancienne chambre de Donna maintenant, et je lui ai dit qu'il pouvait garder le téléphone s'il n'en abusait pas. Je vais avoir une petite conversation avec lui.

— S'il couche dans l'ancienne chambre de Donna, ou est-ce que vous dormez tous les deux ? Non que ça me regarde, ajoutai-je très vite.

— Nous avons fait construire une extension.

— Donc, tu t'es installé à domicile ?

— Pratiquement.

— Tu as vendu ta maison ?

— Non.

— J'imagine que Batman ne peut pas se séparer de sa Batcave.

— Quelque chose comme ça.

Mais sa voix n'était plus du tout amicale. Elle n'exprimait rien du tout, pas la moindre émotion, comme avant sa rencontre avec Donna. Edward parlait peut-être de bonheur domestique, et il élevait peut-être deux gamins mais, dans le fond, il restait le tueur le plus froid que j'aie jamais connu. Le vieil Edward se trouvait toujours quelque part à l'intérieur, même s'il semblait bien caché. Je ne savais pas s'il m'était insupportable de l'imaginer assistant au cours de danse classique de Becca, ou si j'aurais payé cher pour le voir assis au milieu des autres parents attendant leurs petites chéries en justaucorps.

— Si j'étais assez bonne menteuse, je te raconterais un bobard et je raccrocherais.

— Pourquoi ? me demanda-t-il de la même voix dénuée d'inflexions.

— Parce que c'est Peter qui a décroché, et que ça m'a fait prendre conscience que tout ça n'est plus une simple partie de plaisir. Si tu te fais buter par ma faute, Becca et lui auront perdu un deuxième père. Je ne veux pas avoir à leur annoncer cette nouvelle – et à Donna non plus.

— Mais surtout à Peter.

— Oui.

— Puisque tu es incapable de me mentir, dis-moi la vérité, Anita.

Sa voix s'était légèrement radoucie. Edward m'aime bien ; nous sommes amis. Si l'un de nous deux mourait, il manquerait à l'autre. Mais une question demeure en suspens. Un jour, peut-être, nous nous trouverons des côtés opposés d'une barrière, et nous découvrirons enfin qui de nous deux est le meilleur. J'espère que ce jour ne viendra jamais, parce que, désormais, je n'ai plus aucune chance de gagner ce combat : que je l'emporte ou que je meure, j'aurai perdu de toute façon.

— Tu as entendu parler des Arlequin ? demandai-je.

— Euh… oui. Ce sont des clowns français, répondit-il, perplexe.

— Mais en as-tu entendu parler dans un autre contexte ?

— Le jeu des vingt questions, ce n'est pas ton genre, Anita. Parle.

— Je voulais juste voir si j'étais la seule chasseuse de vampires patentée qui ignorait tout de cette histoire. Je suis un peu rassurée que tu ne sois pas au courant non plus. Apparemment, Jean-Claude a raison : leur existence est un secret ténébreux et bien caché.

— Parle, répéta Edward.

Je parlai. Je lui répétai le peu de choses que je savais au sujet d'Arlequin et de sa bande. Autant dire que j'eus vite fait le tour.

Lorsque je me tus, il garda le silence si longtemps que je finis par dire :

— Edward, je t'entends respirer, mais…

— Je suis toujours là. Je réfléchis.

— Tu réfléchis à quoi ?

— Je me dis que tu m'invites toujours à jouer avec les jouets les plus fantastiques.

Et, à présent, sa voix n'était plus neutre : elle frémissait d'excitation.

— Et si ces jouets finissent par se révéler plus méchants et plus coriaces que toi et moi ?

— Alors, nous mourrons.

— Tout simplement. Tu n'aurais pas de regrets ?

— Tu fais allusion à Donna et aux enfants ?

— Oui, répondis-je en me levant pour faire les cent pas dans la salle de bains.

— Je regretterais de les abandonner.

— Alors ne viens pas.

— Et, si tu te fais tuer, je penserai jusqu'à la fin de mes jours que j'aurais pu te sauver. Non, Anita, je vais venir, mais avec des renforts.

— Personne de trop incontrôlable, d'accord ?

Il eut ce gloussement ravi que j'ai entendu peut-être une demi-douzaine de fois depuis sept ans que je le connais.

— Je ne peux rien te promettre sur ce point.

— D'accord, mais je suis sérieuse, Edward. Je ne veux pas que tu te fasses tuer et que tu les laisses seuls.

— Je ne peux pas cesser d'être moi juste parce que j'aime Donna. Je ne peux pas changer ma nature profonde parce que je dois me soucier des enfants désormais.

— Et pourquoi pas ?

Je pensai à une conversation que j'avais eue avec Richard au moment où je croyais être enceinte. Si ma grossesse était confirmée, il s'attendait à ce que je cesse de chasser les vampires et renonce à mon insigne de marshal fédéral. Inutile de préciser que je ne l'entendais pas du tout de cette oreille.

— Parce que je ne serais plus moi. Or c'est moi qu'ils aiment. Donna et Becca ne savent peut-être pas autant de choses que Peter à mon sujet, mais elles en savent suffisamment. Elles savent ce que j'ai dû faire pour sauver les gamins quand Riker les a enlevés.

Riker était un très méchant homme. Il faisait des fouilles archéologiques illégales, et le groupe de protection de l'environnement auquel appartenait Donna s'était opposé à lui. Si surprenant que ça puisse paraître, ce n'était pas ma faute ni celle d'Edward si Riker s'était intéressé aux enfants en premier lieu. C'était bon de savoir que nous n'étions pas entièrement responsables de ce qui s'était passé ensuite.

Riker voulait que je lance un sort pour lui – un sort qui, honnêtement, dépassait mes capacités de nécromancienne. Mais il n'a pas voulu me croire. Aussi a-t-il torturé les enfants pour obtenir ma coopération et celle d'Edward. Becca, âgée de six ans à l'époque, a eu la main cassée. Peter a été sexuellement agressé par une garde, et nous avons vu toute la scène en vidéo.

Nous avons tué Riker et tous ses gens. Nous avons délivré les enfants, et Edward a voulu que je donne mon flingue de secours à Peter. Il avait décidé que, si nous perdions ce combat, il préférait que Peter soit tué en résistant plutôt que d'être capturé de nouveau. Et, sachant ce que le pauvre gamin avait subi, je n'avais pas protesté.

J'ai regardé Peter vider mon chargeur dans le corps de la femme qui l'avait molesté. Il a continué à tirer à blanc jusqu'à ce que je lui reprenne le flingue de force. Je revois encore ses yeux quand il m'a dit : « Je voulais qu'elle souffre. »

Je sais que Peter avait déjà perdu une partie de son innocence la nuit où son père était mort et où il avait dû ramasser un fusil pour protéger sa famille. Il avait déjà pris une vie, mais il pensait qu'il avait tué un monstre et donc que ça ne comptait pas vraiment. Ce

qui était aussi mon avis autrefois. Abattre son bourreau, en revanche, lui avait coûté un morceau de son âme – en plus du morceau dont le viol avait déjà dû le priver. Était-il bon qu'il ait pu se venger si vite, ou cela n'avait-il fait que l'abîmer davantage ?

Cette nuit-là, je lui avais servi la seule vérité dont je disposais :

— Tu l'as tuée, Peter. Tu ne peux pas faire plus. Ta vengeance s'arrête une fois que ton adversaire est mort.

Et la vengeance, aurais-je pu ajouter, c'est la partie facile. Le plus dur, c'est de vivre avec ce que tu as fait, ensuite. De vivre avec ce qu'on t'a fait, ou ce qu'on a fait aux gens que tu aimes.

— Anita, tu es là ? Anita, réponds-moi.

— Désolée, Edward, je n'ai pas écouté ce que tu disais.

— Tu es à un millier de kilomètres, perdue dans tes propres pensées. Ce n'est pas le lieu idéal où se réfugier au milieu d'une fusillade.

— Nous n'en sommes pas encore là.

— Tu sais ce que je veux dire. Je dois prévenir mes renforts et organiser notre déplacement. Ça devrait me prendre une journée environ. J'arrive dès que possible mais, en m'attendant, tu vas devoir surveiller tes arrières.

— Je ferai de mon mieux pour ne pas me faire tuer avant que tu débarques avec la cavalerie.

— Ce n'est pas drôle, Anita. Tu as l'air sérieusement distraite.

Je réfléchis un moment et compris ce qui clochait. Pour la première fois de ma vie, j'étais vraiment heureuse. J'aimais les hommes avec qui je vivais. Comme Edward, j'avais une famille à protéger, et la mienne ne serait pas en sécurité au Nouveau-Mexique pendant que nous réglerions cette affaire.

— Je viens juste de me rendre compte que, moi aussi, j'ai une famille, et ça ne me plaît pas qu'elle se retrouve dans la ligne de tir des méchants. Ça ne me plaît pas du tout.

— Pour qui t'inquiètes-tu ?

— Nathaniel, Micah, Jean-Claude… eux tous.

— J'ai hâte de rencontrer tes nouveaux amants.

Il me fallut un instant pour percuter.

— Tu ne connais pas encore Micah et Nathaniel. J'avais oublié.

— Jean-Claude est capable de se débrouiller, Anita, sans doute mieux que n'importe qui dans cette situation. On dirait que vous pouvez compter sur les métamorphes pour vous couvrir. Micah est le chef des léopards-garous de St. Louis, et il n'a pas obtenu ce

boulot grâce à son charme irrésistible. C'est un survivant et un combattant ; sans quoi, il serait déjà mort.

— Tu dis ça pour me réconforter ?

Edward émit un son qui ressemblait à un petit rire.

— Ouais.

— Ben, c'est raté.

Cette fois, il rit pour de bon.

— Lequel de tes amants est de la chair à canon, Anita ? Pour qui t'inquiètes-tu le plus ?

Je pris une grande inspiration, la relâchai lentement et répondis :

— Nathaniel.

— Pourquoi lui ?

— Parce que ce n'est pas un combattant. Je l'ai emmené au stand de tir, et il maîtrise les bases, mais…

Puis je me souvins de la fois où nous avions affronté Chimère, un méchant redoutable. Nathaniel et moi étions tombés dans une embuscade. J'avais complètement oublié. Il avait tué quelqu'un, et j'avais oublié. Je ne m'étais même pas demandé quel impact ça avait pu avoir sur lui. Vous parlez d'une reine-léopard ! Merde alors !

— Anita, tu es toujours là ?

— Oui. Je viens juste de me souvenir d'une chose que j'essayais probablement d'occulter. Une fois, Nathaniel a tiré sur quelqu'un ; il l'a tué pour me sauver. Un des rats-garous venait de se faire buter ; Nathaniel a ramassé son flingue et il s'en est servi, exactement comme je le lui avais appris.

Soudain, j'étais glacée jusqu'à la moelle. Pendant les années que Nathaniel avait passées dans la rue, des gens lui avaient fait faire toutes sortes de choses horribles – mais c'était à cause de moi qu'il avait fini par tuer. Il l'avait fait par amour, mais la motivation ne changeait rien au résultat. Quelqu'un était quand même mort.

— Il s'en sortira, Anita.

Il me sembla entendre quelque chose dans la voix d'Edward – de l'approbation, peut-être.

— Tu te rends compte ? Jusqu'à maintenant, je n'avais jamais repensé à ce qu'il a fait pour moi. Quel genre de personne oublie une chose pareille ?

— Il a l'air traumatisé par son geste ?

— Non.

— Alors, laisse tomber.

— Tout simplement.

— Oui, tout simplement.

— Je ne suis pas douée pour laisser tomber.

— En effet.

— Qu'as-tu raconté exactement à Peter au sujet de ta vraie vie d'assassin de morts-vivants et de créatures poilues ?

— C'est moi que ça regarde, Anita, pas toi.

Sa voix était redevenue hostile.

— J'aimerais protester, mais tu as raison. Je n'ai pas posé les yeux sur Peter depuis l'année de ses quatorze ans.

— En fait, il a eu quinze ans peu de temps après.

— D'accord, donc, ça ne fait pas deux ans que je ne l'ai pas vu, mais plutôt un an et demi. Ce qui ne me donne guère plus de légitimité pour t'engueuler parce que tu l'inities aux choses les plus effrayantes de la vie.

— Je dis juste que Peter n'était déjà plus un gamin quand nous l'avons rencontré. C'était un jeune homme, et je le traite comme tel.

— Pas étonnant qu'il t'adore.

Ce fut le tour d'Edward de garder le silence.

— Je t'entends respirer, le taquinai-je.

— Tout à l'heure, je t'ai dit qu'on ne s'appelait pas pour bavarder.

— Je m'en souviens.

— Je viens juste de me rendre compte que tu es la seule personne à qui je puisse en parler.

— Parler de quoi ? Peter ?

— Non.

Je fis mentalement défiler la liste des sujets dont Edward ne pouvait parler qu'à moi seule. Ce fut rapide : je n'en trouvai aucun.

— Je suis tout ouïe.

— Donna me met la pression pour qu'on ait un bébé.

Ce fut mon tour de ne pas savoir quoi répondre. Je réussis à bredouiller quelques mots qui n'étaient probablement pas les bons.

— Vraiment ? Euh, je croyais qu'elle était trop vieille pour ça.

— Elle n'a que quarante-deux ans, Anita.

— Je suis désolée, Edward. Ce n'est pas ce que je voulais dire. C'est juste que… je ne t'ai jamais imaginé avec un bébé.

— Moi non plus, répliqua-t-il avec une pointe de colère.

Soudain, je sentis ma gorge se serrer et mes yeux me picoter. Et merde – c'était quoi, mon problème ?

— Ça t'arrive de souhaiter avoir le genre de vie où tu pourrais faire des enfants sans te poser de questions ? demandai-je en luttant pour contrôler ma brusque émotivité.

— Non.

— Jamais ?

— Tu envisages d'avoir un bébé, c'est ça ?

Ce fut alors que je lui révélai quelque chose dont je pensais ne jamais lui parler.

— J'ai cru que j'étais enceinte le mois dernier. Je l'ai vraiment cru. Faux test positif et tout le bazar. Disons juste que ça m'a poussée à reconsidérer ma vie.

— La grosse différence entre nous, Anita, c'est que, si je fais un enfant avec Donna, c'est elle qui le portera, pas moi. Pour toi, ce serait beaucoup plus difficile.

— Parce que je suis une fille – je sais.

— Tu y penses sérieusement ?

— Non. À vrai dire, j'étais monstrueusement soulagée quand j'ai découvert que c'était une fausse alerte.

— Comment tes amants ont-ils réagi ?

— Tu sais que la plupart des gens les appelleraient mes « petits amis ».

— Aucune femme ne peut sortir avec autant d'hommes que tu en as dans ta vie, Anita. Tu peux baiser avec eux, mais pas sortir avec eux. J'ai déjà assez de mal à entretenir une relation avec une seule femme ; je ne m'imagine pas jongler avec une demi-douzaine.

— Je suis peut-être plus douée que toi, c'est tout, répliquai-je sur un ton hostile.

Je n'étais plus au bord des larmes ; je sentais une saine colère poindre en moi.

— C'est possible, concéda Edward. Les filles le sont généralement.

— Une minute. Comment sais-tu avec combien d'hommes je couche ?

— Toi et ton petit harem êtes célèbres au sein de la communauté surnaturelle.

— Vraiment ? aboyai-je.

— Ne le prends pas comme ça. Je ne serais pas aussi bon dans mon boulot si je ne prêtais pas attention à ce que racontent mes sources. Tu veux que je sois bon dans mon boulot, pas vrai ? Ted

Forrester est un chasseur de vampires licencié et un marshal fédéral, comme toi.

Ça m'a foutu les jetons quand j'ai découvert qu'Edward avait un insigne. Je trouve ça… anormal. Mais trop des anciens chasseurs de vampires ont raté l'épreuve de tir et, parmi les nouveaux, beaucoup n'ont pas réussi à suivre le reste de la formation. Pour couvrir l'ensemble du pays, les autorités ont dû ratisser plus large en recrutant leurs marshals.

Edward n'a pas eu à se fouler beaucoup pour bénéficier de la clause grand-père, surtout au niveau du tir. Mais le fait qu'il ait passé l'inspection gouvernementale signifie soit qu'il a des amis haut placés, soit que Ted Forrester est sa véritable identité – le nom sous lequel il a fait l'armée autrefois. Je lui ai posé la question une fois, et il ne m'a pas répondu. Évidemment. Il a toujours été du genre mystérieux.

— Je n'aime pas qu'on m'espionne, Edward, tu le sais.

Était-il au courant pour l'ardeur ? Depuis combien de temps ne lui avais-je pas raconté l'évolution métaphysique de ma vie ? Impossible de m'en rappeler.

— Comment tes a… tes petits amis ont-il réagi à la nouvelle que tu étais peut-être enceinte ? reformula-t-il.

— Qu'est-ce que ça peut te foutre ?

— Je ne poserais pas la question si je m'en foutais, répondit-il, ce qui était sans doute la pure vérité.

— Plutôt bien, admis-je à contrecœur. Micah et Nathaniel étaient prêts à réorganiser leur vie pour jouer au papa et à la nounou si je décidais de garder le bébé. Richard m'a demandée en mariage, et j'ai dit non. Jean-Claude a réagi comme d'habitude, prudemment, en attendant de déterminer ce qu'il devait dire et faire pour ne pas me mettre en rogne. (Je réfléchis quelques instants.) Asher était à peu près sûr qu'il ne pouvait pas être le père, donc, il n'a pas dit grand-chose.

— Je savais que tu vivais avec Micah et Nathaniel, mais depuis quand Jean-Claude te partage-t-il avec d'autres vampires ? Je croyais que les maîtres vampires n'étaient pas prêteurs.

— Asher est un cas particulier pour Jean-Claude.

Edward soupira.

— En temps normal, j'adore te taquiner, mais il est tôt, et je sais que tu as eu une nuit difficile.

— Que veux-tu dire ? demandai-je sur un ton soupçonneux.

Il émit un son à mi-chemin entre un gloussement et un « mmmmh ».

— Je vais te rapporter les rumeurs que j'ai entendues, et tu vas me dire si elles sont à côté de la plaque ou pas.

— Des rumeurs ? Quelles rumeurs ?

— Anita, grâce à mon nouveau statut, je traîne avec des tas de tueurs de créatures. Tu n'es pas la seule personne liée à la communauté surnaturelle de ta ville – même si tu es sans doute celle qui entretient les liens les plus intimes avec les monstres.

— Ce qui signifie ? demandai-je sans chercher à masquer l'irritation dans ma voix.

— Que personne d'autre ne baise avec le Maître de la Ville local.

Présenté comme ça, c'était dur de contester.

— D'accord, d'accord.

— Les Arlequin ne se manifestent que lorsqu'un vampire s'est suffisamment fait remarquer, en bien ou en mal, pour attirer l'attention du Conseil, pas vrai ?

— C'est ça.

— Je pourrais te demander ce que vous avez fait pour attirer l'attention du Conseil, mais je crois que ça ira plus vite si je te demande lesquelles des rumeurs qui courent à ton sujet sont vraies. Il faut que je raccroche et que je prévienne mes renforts. Les rassembler risque de prendre plus de temps que m'occuper du transport ou du matos.

— Vas-y, dis-je, même si je n'étais pas du tout sûre de vouloir répondre à ses questions.

— Jean-Claude a brisé ses liens avec son ancienne maîtresse et est devenu le chef de sa propre lignée.

Je fus très surprise.

— Où diable as-tu entendu ça ?

— Nous perdons du temps, Anita. Vrai ou faux ?

— Partiellement vrai. Il est devenu le sourdre de sang de sa propre lignée, ce qui signifie qu'il n'est plus obligé d'obéir à son ancienne maîtresse, mais il n'a pas rompu ses liens avec l'Europe. Simplement, il n'est plus aux ordres de Belle Morte.

— Tu collectionnes les amants parmi les vampires de Jean-Claude et les métamorphes locaux.

Je n'avais vraiment pas envie de me justifier sur ce point. Étais-je gênée ? Bien sûr que oui !

— Je ne vois pas le rapport entre ma vie amoureuse et l'arrivée des Arlequin.

— Disons juste que ta réponse m'aidera à décider si je te pose une autre question au sujet d'une rumeur que j'ai du mal à croire. Enfin, j'avais du mal à y croire mais, maintenant, je m'interroge.

— Tu t'interroges à propos de quoi ?

— Réponds à ma question, Anita. Collectionnes-tu les amants ?

Je soupirai.

— Définis « collection ».

— Mmmh… Je dirais, plus de deux ou trois.

— Dans ce cas : oui.

Edward garda le silence un instant avant de reprendre :

— Jean-Claude oblige tous les vampires mâles ou femelles à coucher avec lui s'ils veulent rejoindre son baiser.

— Faux.

— Il oblige les mâles à coucher avec toi.

— Archifaux. Quelqu'un s'amuse beaucoup plus que moi à fantasmer sur ma vie.

Edward eut un petit rire.

— Si tu avais répondu non à la première question, je ne te poserais pas la suivante, mais… Voilà : tu es une sorte de vampire qui vit le jour et se nourrit de sexe plutôt que de sang. Je n'y crois absolument pas, mais il me semble que ça peut t'intéresser de savoir ce que certains de tes collègues chasseurs de vampires racontent sur toi. À mon avis, ils sont juste jaloux de ton tableau de chasse.

Je déglutis avec difficulté et dus me rasseoir sur le bord de la baignoire.

— Anita, tu es affreusement silencieuse.

— Je sais.

— Anita, dis-moi que ce n'est pas vrai. Tu n'es pas un vampire qui vit le jour.

— Pas exactement un vampire, non.

— Comment ça, « pas exactement » ?

— Tu as déjà entendu parler de l'ardeur ?

— Je connais le mot français. Mais ce n'est pas ce dont tu parles, n'est-ce pas ?

Je lui expliquai aussi brièvement et aussi froidement que possible en quoi consistait l'ardeur.

— Tu dois baiser des gens plusieurs fois par jour, sinon… quoi ?

— Sinon, je finis par mourir mais, avant ça, je draine les forces vitales de Damian, puis de Nathaniel.

— Quoi ?

— J'ai un serviteur vampire et un animal à appeler.

— Quoi ?

Jamais je n'avais entendu tant de stupéfaction dans la voix d'Edward.

Je me répétai.

— Il n'y a même pas de rumeur à ce sujet, Anita. Les serviteurs humains ne peuvent pas avoir de serviteur vampire ; ça ne fonctionne pas ainsi.

— Je sais.

— Nathaniel est ton animal à appeler ?

— Apparemment.

— Le Conseil est-il au courant ?

— Oui.

— Alors, pas étonnant qu'ils aient lâché les chiens sur vous, bordel ! Tu as de la chance qu'ils ne t'aient pas éliminée purement et simplement.

— Ils ne sont pas d'accord sur la bonne attitude à adopter vis-à-vis de Jean-Claude et de moi.

— C'est-à-dire ?

— Certains d'entre eux veulent notre mort, mais ce n'est pas un vote à la majorité simple, et ils ne parviennent pas à se mettre tous d'accord.

— Donc, les Arlequin viennent pour faire pencher la balance d'un côté ou de l'autre.

— Peut-être. Franchement, je n'en suis pas sûre.

— Y a-t-il quoi que ce soit d'autre qui puisse les inciter à t'exécuter dans les plus brefs délais – autrement dit, avant que j'arrive ?

Je pensai au fait que j'étais peut-être une polygarou. Je pensai à beaucoup d'autres choses et soupirai. Puis je pensai à *la* chose qui risquait d'alarmer suffisamment les autres Maîtres de la Ville américains pour leur faire réclamer une intervention du Conseil.

— Peut-être.

— Comment ça, « peut-être » ? Anita, tu peux attendre que je réunisse des renforts, ou tu as besoin que je saute dans le premier avion à destination de St. Louis ? Voilà ce que j'ai besoin de savoir.

— Franchement, Edward, je n'en ai aucune idée. En novembre, Jean-Claude et moi avons fait un truc assez balèze, un truc qui aura peut-être suffi à alarmer les Arlequin.

— Raconte.

— Nous avons eu une petite réunion intime avec deux des Maîtres de la Ville qui nous rendaient visite à ce moment-là, les deux que Jean-Claude considère comme ses amis.

— Et ?

— Et Belle Morte a interféré depuis l'Europe. Elle a interféré dans ma relation avec le Maître de Chicago.

— Augustin. Auggie pour les intimes.

— Tu le connais ?

— Pas personnellement, mais j'ai entendu parler de lui.

— Dans ce cas, tu dois savoir combien il est puissant.

— Oui.

— Nous l'avons roulé, Edward.

— Roulé comment ?

— Jean-Claude et moi l'avons tous les deux utilisé pour nourrir l'ardeur. Nous nous sommes nourris de lui et, à travers lui, de tous les gens qu'il avait amenés sur notre territoire. Nous leur avons pompé une énorme quantité d'énergie. C'était une sensation fabuleuse, et toutes les créatures liées à Jean-Claude ou à moi – tous les vampires et tous les métamorphes – ont vu leurs pouvoirs augmenter à cause de ça.

— D'accord, je vais contacter mes renforts, et ils me rejoindront plus tard. Je peux être là d'ici… (Edward marqua une pause comme pour consulter sa montre.)… à quatre heures, cinq maximum. Disons avant le coucher du soleil.

— Tu crois que c'est si grave ?

— Si j'étais un vampire, je te tuerais pour la seule raison que tu as un serviteur vampire. Mais si, en plus de ça, vous avez roulé Augustin, un des maîtres les plus puissants de ce pays… admets qu'il y a de quoi rendre le Conseil nerveux. Je suis même surpris que les Arlequin n'aient pas débarqué chez vous plus tôt.

— Je pense que le Conseil avait besoin de l'excuse de Malcolm et de ses fidèles égarés. Ils sont vraiment divisés au sujet de Jean-Claude et de sa base de pouvoir. À mon avis, ils n'ont pas réussi à se mettre d'accord pour nous envoyer les Arlequin mais, puisqu'ils doivent enquêter sur l'Église de la Vie Éternelle… autant faire d'une pierre deux coups.

— Ce serait logique. J'arrive dès que possible, Anita.

— Merci, Edward.

— Ne me remercie pas encore.

— Pourquoi ?

— On se voit ce soir, Anita. D'ici là, surveille tes arrières et tâche de ne pas t'endormir. Si ces Arlequin sont des maîtres vampires, ils disposent peut-être d'humains et de métamorphes pour agir à leur place pendant la journée. Le fait que le soleil brille dans le ciel ne garantit pas ta sécurité.

— Je le sais bien, Edward. Je le sais sans doute mieux que toi.

— Peut-être, mais sois quand même prudente jusqu'à mon arrivée.

— Je ferai de mon mieux.

Mais je parlais dans le vide. Edward avait déjà raccroché.

Chapitre 11

Nathaniel dormait dans les draps de soie rouge de Jean-Claude. Celui-ci passait la journée dans la chambre d'Asher, mais il avait pris soin de me dire qu'il avait fait changer ses draps exprès pour nous trois, parce que nous étions si beaux sur un fond rouge.

La lumière en provenance de la salle de bains se reflétait dans les yeux de Micah. Ses cheveux bruns bouclés formaient une masse sombre autour du triangle délicat de son visage.

En l'absence de lampe de chevet, et parce que le seul autre interrupteur se trouve à l'autre bout de la pièce, laisser la porte de la salle de bains entrouverte est notre version d'une veilleuse. La lumière filtrant depuis la pièce adjacente faisait briller les prunelles de Micah. Il a des yeux de léopard ou, du moins, ses yeux ressemblent à des yeux de léopard. D'après un ophtalmologue, leur fonctionnement reste humain, mais leur apparence ne l'est plus. C'est ce que j'appelle « couper les cheveux en quatre ».

Chimère, le méchant à cause duquel Nathaniel a dû ramasser un flingue et tirer sur quelqu'un, a forcé Micah à rester sous sa forme animale pendant si longtemps qu'il n'a pas réussi à prendre une forme complètement humaine. Une fois, je lui ai demandé de quelle couleur étaient ses yeux à l'origine. Marron, apparemment. Je n'arrive pas à les imaginer ainsi. Je n'arrive pas à les imaginer autrement que vert doré, comme ils l'étaient quand j'ai rencontré Micah. Si leur couleur changeait, le visage de Micah me deviendrait étranger.

— Qu'a-t-il dit ? lança Micah de la voix très douce qu'on utilise quand on ne veut pas réveiller quelqu'un qui dort dans la même pièce.

— Il sera là dans quatre ou cinq heures. Ses renforts suivront.

Je m'approchai du bord du lit.

— Quels renforts ?

— Je ne sais pas.

— Tu n'as pas demandé ?

— Non.

Franchement, ça ne m'avait même pas traversé l'esprit.

— Tu lui fais confiance à ce point ?

J'acquiesçai.

Micah roula sous les draps de soie pour me prendre la main. Il tenta de m'attirer à lui, mais je portais un peignoir également en soie, et l'expérience m'avait appris que ça glisserait beaucoup trop. Alors je dégageai ma main et défis la ceinture. Micah se rallongea et me regarda faire avec cette expression typiquement masculine faite de désir et de possessivité – une expression qui n'a pas grand-chose à voir avec l'amour ou, en tout cas, pas l'amour romantique qui s'accompagne de fleurs et de petits cœurs.

Edward avait raison. Micah était mon amant, pas mon petit ami. Nous sortions ensemble, nous allions au cinéma, au théâtre, et nous faisions même des pique-niques à l'initiative de Nathaniel mais, au final, ce qui nous avait attirés l'un vers l'autre, c'était le sexe. Un désir aussi ardent qu'un feu de forêt, qui aurait pu incendier nos vies. Au lieu de ça, il nous a sauvés – du moins, telle est mon impression. Je n'en ai pas parlé avec Micah, pas de façon aussi éloquente.

— Tu es si sérieuse, chuchota-t-il.

J'acquiesçai et laissai mon peignoir tomber par terre. Debout devant lui, complètement nue, je fus submergée par cette sensation qu'il me donne depuis notre première rencontre, celle d'un besoin qui me serre la gorge et me prend tout le corps. Quand il me tendit de nouveau la main, je la pris et me hissai sur le grand lit. Il y avait assez de place pour que je m'allonge près de lui sans qu'aucun de nous touche la silhouette endormie de Nathaniel.

En novembre, quand Jean-Claude et moi avons roulé Augustin de Chicago, nous nous sommes rendu compte d'une chose. Le désir instantané qui avait jailli entre Micah et moi était le produit d'un pouvoir vampirique. Pas celui d'Augustin ni de Jean-Claude, mais le mien, à moi seule. Mon pouvoir est peut-être né des marques de Jean-Claude, mais il a muté au contact de ma nécromancie, et il est devenu quelque chose d'autre, quelque chose de plus fort.

Désormais, je fonctionne comme un vampire de la lignée de Belle Morte, et tous les vampires de sa lignée ont des pouvoirs liés au sexe et à l'amour – mais pas à l'amour véritable, en règle générale. L'amour véritable est hors d'atteinte pour Belle Morte et la plupart de ses descendants. Ma version de l'ardeur me permet de voir le besoin le plus impérieux dans le cœur de quelqu'un comme dans le mien, et d'y répondre.

Quand j'ai rencontré Micah, j'avais besoin d'un partenaire, quelqu'un pour m'aider à gérer la Coalition Poilue que nous venions

juste de créer. Quelqu'un pour m'aider à gérer le pard dont j'avais hérité en tuant son ancien chef. Oui, j'avais besoin d'aide, et de quelqu'un qui ne considérerait pas mon pragmatisme et mon sang-froid comme des défauts.

Micah répondait à tous ces besoins, et j'ai satisfait le plus grand des siens : mettre ses léopards à l'abri de Chimère, le sadique sexuel qui les contrôlait. En tuant Chimère, je les ai tous libérés, et Micah s'est installé chez moi. Oui, aussi simplement que ça. J'admets que c'est assez étonnant, que je n'aurais jamais dû accepter une chose pareille. Et, en novembre, nous avons compris pourquoi : ce sont mes propres pouvoirs vampiriques qui nous ont poussés à nous mettre en couple.

Micah était sous les draps et moi dessus. Ses mains dansèrent le long de mon corps tandis que nos lèvres se cherchaient et se trouvaient. Nous devions remuer un peu trop, parce que Nathaniel émit un petit bruit de gorge. Du coup, nous nous figeâmes et tournâmes la tête vers lui. Il avait toujours l'air serein et les yeux clos. Ses cheveux auburn luisaient doucement dans la pénombre.

Mes pouvoirs vampiriques ont fait de Nathaniel mon animal à appeler, et ils nous ont également poussés à tomber amoureux l'un de l'autre. Oh ! notre amour est réel, mais ce sont mes pouvoirs vampiriques qui l'ont déclenché. Ceux de la lignée de Belle Morte sont toujours à double tranchant. Pour reprendre une métaphore d'Auggie, je n'ai pas compris que l'amour que j'inspirais était une lame à double tranchant, et qu'elle me coupait aussi profondément que mes proies. Apparemment, j'étais prête à plonger la lame jusqu'au cœur.

Nathaniel s'agita de nouveau dans son sommeil, fronça les sourcils et émit un autre bruit de gorge – le bruit qui accompagne ses cauchemars. Il en fait beaucoup ces derniers temps. D'après sa thérapeute, c'est parce qu'il se sent suffisamment en sécurité avec nous pour explorer ses traumatismes les plus profonds. Nous sommes son sanctuaire. Pourquoi le fait de se sentir en sécurité fait-il toujours resurgir la merde ? Il me semble que ça devrait être le contraire.

Nous tendîmes la main en même temps : Micah vers son épaule pâle et nue, moi vers sa joue. Nous le caressâmes sans un mot. La plupart du temps, il suffit de le cajoler pour faire fuir les monstres qui l'assaillent dans ses rêves. Les monstres de la vie réelle… c'est une autre paire de manches.

Quelqu'un frappa doucement à la porte. Nous tournâmes tous deux la tête, et Nathaniel roula sur le côté en sortant un bras des couvertures. Il cligna des yeux, l'air hébété comme s'il s'attendait à se trouver ailleurs. Puis il nous vit et se détendit.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il en souriant.

Toujours dans les bras de Micah, je secouai la tête.

— Aucune idée, répondit Micah.

— Quoi ? lançai-je d'une voix forte.

C'était Rémus, une des hyènes-garous qui avaient servi dans l'armée. Elles avaient été recrutées après que Chimère eut pratiquement éradiqué tous les haltérophiles et les pratiquants d'arts martiaux au sein du clan de Narcisse. Comme Peter l'avait fait remarquer, la muscu et les arts martiaux, ce n'est pas pour de vrai. Les hyènes défuntes avaient de très beaux biceps et de magnifiques tablettes de chocolat, mais elles ne savaient pas se battre. Elles avaient appris à leurs dépens que l'esthétique et l'efficacité, ça ne fait pas nécessairement un.

— C'est l'Ulfric. Il veut entrer.

L'Ulfric. Autrement dit, le roi des loups. Richard Zeeman était à notre porte, mais pourquoi ? Je lui aurais bien demandé ce qu'il voulait si je n'avais pas craint qu'il le prenne de travers. Alors, je jetai un coup d'œil à Micah.

Mon Nimir-Raj haussa les épaules et se rallongea, un bras toujours passé autour de moi pour me serrer contre lui. Je restai en appui sur un coude pour pouvoir regarder la porte sans trop me découvrir. Richard est l'un de mes amants, mais il n'est pas aussi partageur que les autres, loin s'en faut. Je n'allais pas me lever, mais je n'allais pas non plus me montrer à poil pour le provoquer. De quelque façon que je l'accueille, nous finirions sans doute par nous disputer. C'est ce que nous faisons généralement quand nous ne sommes pas en train de baiser. Nous nous disputons, nous nous réconcilions sur l'oreiller, et Richard me laisse l'utiliser pour nourrir l'ardeur. Je sais : pas terrible, comme relation.

Sa voix s'éleva dans le couloir.

— Anita, laisse-moi entrer.

— C'est bon, Rémus.

Nathaniel roula sur le dos, si bien que les draps glissèrent jusqu'à sa taille, et que la lumière qui se déversa dans la chambre lorsque Richard poussa la porte révéla son torse nu.

Richard hésita sur le seuil de la pièce en nous détaillant tour à tour. Ses cheveux avaient suffisamment repoussé pour former des vagues qui lui tombaient un peu plus bas que les épaules. Pour l'instant, ils avaient l'air noirs et entourés d'un halo doré mais, en plein jour, ils sont bruns avec des reflets cuivrés au soleil.

Richard portait un jean et un blouson en denim avec un col en laine. Il tenait une petite valise à la main. Il la posa par terre avant de se retourner pour fermer la porte.

J'eus à peine le temps d'apercevoir les autres gardes dans le couloir. Claudia, qui est une rate-garou et l'une des rares autres femmes à se promener armée au *Cirque*, moi mise à part, me lança un regard interrogateur. Je secouai la tête, une façon de lui dire : « Laisse tomber. » Ce n'était pas forcément une bonne idée, mais je ne voyais pas comment refuser l'accès de la chambre à Richard sans déclencher une bagarre. Or je ne voulais pas être celle qui déclencherait la bagarre.

— Je peux allumer ? demanda poliment Richard.

Je consultai les deux autres hommes du regard et, comme ils acquiesçaient, je haussai les épaules.

— Si tu veux.

Éblouie par la brusque clarté, je clignai des yeux. La lumière n'était pas si vive mais, succédant à une obscurité presque totale, elle en avait l'air.

Lorsque ma vision se fut accoutumée, je dévisageai Richard. Il était comme d'habitude : un mètre quatre-vingt-deux de perfection virile. Ses pommettes hautes et son bronzage quasi permanent indiquent la présence, dans ses veines de descendant d'immigrés néerlandais, d'un sang plus sombre et probablement pas européen. Indien d'Amérique, ai-je toujours pensé, mais ses parents n'en savent rien.

Richard est d'une beauté qui vous serre presque le cœur. Alors, pourquoi mes nouveaux pouvoirs vampiriques n'ont-ils pas également fait de nous un couple parfait ? Parce qu'ils ne fonctionnent que sur les gens qui savent ce qu'ils veulent, ce qu'ils veulent vraiment. Or Richard l'ignore. Il est trop plein de contradictions et de mépris de soi pour connaître le véritable désir de son cœur.

Il regarda le cercueil posé contre le mur de droite, plus près de la porte que du lit.

— Jean-Claude ? demanda-t-il simplement.

— Damian, le détrompai-je.

Il hocha la tête.

— Pour que tu puisses vérifier si tu n'es pas en train de le drainer involontairement.

Une fois, Richard m'a apporté le corps presque sans vie de Damian afin que je le sauve.

— Oui.

Je tirai les draps pour mieux couvrir ma poitrine. Cela dénuda le torse de Micah, mais tant pis. Le corps de mon Nimir-Raj dissimulait déjà presque tout le mien aux yeux de Richard, à l'exception de la courbe de ma hanche. Je préférais ne pas me montrer nue tant que je ne saurais pas ce qu'il voulait.

— Où dort Jean-Claude ?

— Dans la chambre d'Asher.

Richard avait laissé sa valise près de la porte, mais il s'était avancé jusqu'à mi-chemin du lit. Il s'humecta les lèvres sans nous regarder. Il était nerveux – pourquoi ?

— La nouvelle copine de Jason est dans son lit.

— Perdita. Perdy, dis-je.

C'était le Maître de Cape Cod qui nous l'avait envoyée. Perdy est une sirène, une vraie de vraie. La première que j'aie jamais rencontrée, même si je lui ai toujours vu une apparence humaine. On m'a dit qu'elle pouvait adopter une forme mi-femme mi-poisson, mais elle ne s'est jamais montrée ainsi devant moi.

Richard opina.

Micah remua contre moi, me faisant savoir qu'il avait pensé à quelque chose. Oh !

— Tu veux dormir ici avec nous ? suggéra-t-il.

Richard ferma ses si beaux yeux bruns, couleur de chocolat au lait. Il prit une grande inspiration, la relâcha lentement et hocha la tête.

J'échangeai avec Micah et Nathaniel un regard qui se termina juste avant qu'il rouvre les yeux. Mais nous devions avoir l'air surpris tous les trois, car Richard expliqua :

— Je suis un métamorphe. Nous aimons dormir en tas comme une portée de chiots.

— La plupart des métamorphes aiment ça, oui, acquiesçai-je. Mais jamais tu n'as volontairement dormi avec moi et un autre des hommes de ma vie.

— C'est ce que tu es, Anita. C'est ce que nous sommes tous les deux. (Il fourra ses grandes mains dans les poches de son blouson et regarda le plancher.) J'étais en plein rencard quand on m'a appelé pour me prévenir que des vampires redoutablement puissants venaient de débarquer en ville. (Il leva les yeux et, sur son visage, je vis la colère qu'il a héritée de moi à travers les marques vampiriques de Jean-Claude, et qui le rend encore plus difficile à gérer.) J'ai dû couper court, et je n'ai pas pu expliquer pourquoi à la fille.

— Nous aussi, nous avons dû interrompre notre rencard, intervint Nathaniel.

Richard lui jeta un regard pas franchement amical, mais ce fut poliment qu'il demanda :

— Vous fêtiez un anniversaire, c'est ça ?

— Oui, répondis-je.

— Désolé que ça vous ait gâché la soirée.

— Désolée que ça ait gâché la tienne.

Nous nous montrions drôlement bien élevés.

— Ils ont trouvé des mouchards chez moi, Anita. Mes rendez-vous, mes coups de fil, tout a été enregistré.

Richard se balança sur les talons de ses bottes.

— Je sais. Même chose pour nous.

— Le *Cirque* est l'endroit le plus sûr dont nous disposons, donc, je vais rester ici jusqu'à la fin de cette histoire.

— Ça fait peur, hein ? compatis-je.

— Ce qui me fait peur, c'est que je risque de mettre mes élèves en danger. Si le problème n'est pas réglé d'ici à lundi, je devrai peut-être prendre un congé.

J'avais l'impression qu'il me demandait mon avis, et je ne savais pas quoi répondre – contrairement à Micah.

— Aucun de nous n'a rien vu venir. Dormons un peu.

Richard hocha la tête un peu trop vite et un peu trop longtemps. Il y avait des chambres d'amis dans le sous-sol du *Cirque*, et même un canapé assez grand pour lui dans le salon. Alors, que faisait-il là ?

— Je peux rester ? demanda-t-il sans nous regarder.

— Oui, dit Micah.

— Oui, renchéris-je d'une voix douce.

Richard leva les yeux.

— Nathaniel ?

— Je ne suis le dominant de personne dans cette pièce. Je n'ai pas voix au chapitre.

— C'est plus poli de poser la question.

— En effet, acquiesçai-je, et j'apprécie.

— Moi aussi, dit Nathaniel, mais tu n'es pas obligé de demander. C'était ton lit avant de devenir le nôtre.

La remarque manquait un peu de diplomatie mais, curieusement, elle fit sourire Richard.

— C'est bon que quelqu'un s'en rappelle, dit-il sans aucune trace de colère.

Il ramassa sa valise et s'approcha du lit. Nous le suivîmes du regard tandis qu'il nous dépassait et posait sa valise dans le coin, près de l'armoire qui contient nos vêtements de rechange à tous.

S'agenouillant, il commença à déballer ses affaires. Il ôta son blouson et le mit sur un cintre, puis rangea ses tee-shirts, ses chaussettes et ses slips dans les tiroirs comme si personne ne l'observait. De nouveau, nous échangeâmes un coup d'œil. C'était bizarre, beaucoup trop civilisé de la part de Richard. Je m'attendais à ce qu'il pète un plomb d'un instant à l'autre.

Micah écarta les couvertures pour me suggérer de me glisser dessous. Bonne idée : la discrétion est souvent la meilleure partie du courage. Nous étions tous les trois sous les draps de soie rouge quand Richard ressortit de la salle de bains, où il s'était affairé quelques minutes avec sa trousse de toilette. Laissant la lumière allumée et la porte grande ouverte, il se dirigea vers la porte de la chambre et éteignit cette lumière-là.

Il se comportait de façon si normale que ça me foutait les jetons. Je ne l'avais pas vu se montrer aussi raisonnable depuis des mois, voire des années. La tension raidissait les muscles de mes épaules et de mes bras. On aurait dit le calme avant la tempête mais, si ça se trouve, je me faisais des idées. Richard et moi pouvons partager nos rêves et même nos pensées mais, pour l'heure, chacun de nous avait dressé autour de lui un bouclier métaphysique si étanche qu'il ne laissait rien filtrer. Nous étions aussi séparés l'un de l'autre que les marques de Jean-Claude nous y autorisaient. C'était plus sûr.

Richard s'approcha les yeux baissés, sans nous regarder. Il s'assit au bord du lit, près de moi. Nathaniel, Micah et moi reculâmes un peu pour lui faire de la place. Il dut sentir bouger le matelas, mais il ne réagit pas. Il enleva ses bottes, puis ses chaussettes, et les laissa tomber par terre. Quand il ôta son tee-shirt, je fus soudain

confrontée à son large dos nu. Ses cheveux caressaient sa nuque bronzée. Je luttai contre mon envie de le toucher. J'avais peur de ce qui se passerait, peur qu'il le prenne mal.

Il dut se lever pour défaire sa ceinture et sa braguette. Le bruit des boutons qui sautaient l'un après l'autre me contracta le bas-ventre. C'est Richard qui m'a dégoûtée des jeans à fermeture Éclair.

Du bras passé autour de ma taille, Micah me serra plus étroitement contre lui. Était-il jaloux ?

Richard hésita. En tant que métamorphe, la nudité aurait dû être sa seconde nature, voire la première, mais il n'a jamais aimé se mettre à poil devant mes autres amants. Jamais. Cette fois, pourtant, il baissa son jean d'un coup. Dessous, il ne portait rien. Cette vision me fit le même effet que d'habitude. Je retins mon souffle et n'eus plus qu'une seule envie : le caresser. Pour remporter une bagarre contre moi, Richard n'a qu'à se déshabiller. Je n'arrive tout simplement pas à me disputer avec lui quand je vois son corps si appétissant.

Abandonnant son jean par terre, il pivota vers le lit. Il avait toujours les yeux baissés, et ses cheveux formaient un rideau autour de son visage. Enfin, il leva la tête, et nos regards se croisèrent. Je ne tentai pas de dissimuler mes émotions. Je lui laissai voir combien je le trouvais beau dans sa nudité. Même avec le corps de Micah pressé contre moi, Richard me faisait toujours autant d'effet.

Il eut un sourire mi-timide, mi-assuré. Le sourire de l'ancien Richard, celui qui savait combien je l'aimais et ce qu'il signifiait pour moi. Soulevant les couvertures, il se glissa dessous. Il était assez grand pour ne pas avoir de mal à monter sur le lit.

— Poussez-vous… s'il vous plaît.

Micah obtempéra, m'entraînant avec lui. Richard s'allongea à la place que nous venions de quitter. Je sentis le lit bouger, ce qui m'indiqua que Nathaniel s'était écarté lui aussi. Le lit de Jean-Claude est assez vaste pour accueillir une orgie. Il nous est arrivé d'y dormir à plus de quatre sans être serrés.

Sur le flanc, Richard se tortilla pour trouver une position confortable. Il finit presque plaqué contre moi, mais pas tout à fait. Micah me tenait toujours par la taille.

— Je ne sais pas trop où mettre mes mains, avoua Richard.

Micah partit d'un rire sincère.

— Je vois exactement ce que tu veux dire.

— Où as-tu envie de les mettre ? s'enquit Nathaniel.

Jetant un coup d'œil derrière moi, je vis que Nathaniel nous observait par-dessus le corps mince de Micah.

— Je suis fatigué et nerveux, répondit Richard. J'ai envie qu'on me touche et que quelqu'un me serre dans ses bras.

— Tu es un métamorphe. Nous avons tous besoin de contact physique quand nous sommes secoués, acquiesça Micah.

Richard hocha la tête et se dressa sur un coude. À côté de lui, même Nathaniel avait l'air d'un freluquet. Richard est un de ces types dont vous ne vous rendez pas compte à quel point ils sont costauds jusqu'à ce que vous les compariez avec d'autres hommes.

— J'ai amené des loups avec moi. Ils sont dans l'une des chambres d'amis. Je pourrais dormir en tas avec eux. Je n'étais pas obligé de venir ici pour ça.

Je déglutis si fort que ça me fit mal.

— Alors, pourquoi es-tu venu ici ? interrogea Micah.

— J'en ai assez de me fuir moi-même.

Je n'étais pas sûre que ça réponde à la question, mais Richard semblait penser que oui, et je sentis Micah opiner derrière moi.

— Alors arrête.

— Je ne sais pas trop comment faire, avoua Richard.

Ils discutaient comme si je n'étais pas là, comme si le problème dont il était question ne concernait qu'eux deux. Ou eux trois, peut-être. Nathaniel se sentait-il tenu à l'écart autant que moi ?

— C'est un bon début, approuva Micah.

Richard acquiesça et braqua enfin son regard sur moi. Il fut un temps où je pensais que son visage serait la première chose que je verrais tous les matins à mon réveil. Mais, ces derniers mois, nous n'avons que rarement dormi ensemble.

— Je ne sais pas trop comment faire, répéta-t-il.

— Faire quoi ? chuchotai-je.

— J'ai envie de t'embrasser, mais je ne veux pas qu'on fasse l'amour avec les autres dans le lit.

Cela signifiait-il qu'il ne voulait pas coucher avec moi devant Micah et Nathaniel, ou qu'il ne voulait pas coucher avec moi, Micah et Nathaniel ? Probablement les deux.

— J'ai envie de te toucher depuis que tu as enlevé ton tee-shirt, dis-je.

Ce qui était la pure vérité. Si nous nous en tenions à ça, tout se passerait peut-être bien.

Richard eut ce sourire si typique, ce sourire qui dit qu'il a parfaitement conscience de l'effet qu'il fait aux femmes. En règle générale, il a une attitude plutôt humble – et puis, de temps en temps, il balance ce sourire.

Il se pencha vers moi, les mains toujours chastement posées sur les couvertures. Nos lèvres se touchèrent, et ses cheveux tombèrent sur ma joue. Micah retira le bras qu'il avait passé autour de ma taille. Il me laissait la liberté de bouger comme je le voulais – du moins, ce fut ainsi que j'interprétai son geste.

Je posai ma main sur la poitrine de Richard, qui posa sa propre main sur ma joue. Nous nous embrassâmes. Ses lèvres étaient toujours aussi pleines, aussi douces et appétissantes. Ma main glissa jusqu'à sa taille. Il m'attira contre lui, et notre baiser se fit plus profond, plus ardent.

Je me laissai aller contre lui, caressant son dos sans oser descendre plus bas. Déjà, je sentais le désir tendre son corps. Je voulais répondre à son besoin, mais il avait dit qu'il ne voulait pas qu'on fasse l'amour en présence des autres, et ni Nathaniel ni Micah ne faisaient mine de nous laisser.

Richard s'écarta de moi, haletant, des étoiles plein les yeux.

— Comment te débrouilles-tu pour me faire cet effet ? demanda-t-il, émerveillé.

— Je pourrais te retourner la question, dis-je d'une voix légèrement essoufflée.

Il rit, puis son regard dériva vers les deux autres hommes qui partageaient notre lit. Ses yeux s'assombrirent.

— Je ne peux pas. Pas encore.

— Franchement, Richard, c'est déjà plus que je te croyais capable de faire avec Micah et Nathaniel à côté.

Il hocha la tête.

— Moi aussi.

— Est-ce que je gâcherais tout si je te demandais pourquoi tu as changé d'avis ? lança Nathaniel.

La question qui me brûlait les lèvres, mais que je n'aurais pas osé poser.

Richard le dévisagea depuis l'autre bout du lit.

— Ça ne te regarde pas.

— Non, en effet, acquiesça Nathaniel sans s'offusquer.

Richard baissa la tête.

— D'accord. J'aime Anita. J'essaie d'apprendre à l'aimer tout entière, y compris la partie d'elle qui veut vivre avec deux autres hommes.

Il avait une expression hésitante, légèrement coléreuse.

— Ma thérapeute m'a dit que, dans une relation d'égal à égale, chacun doit demander à l'autre ce qu'il veut. La tienne t'a-t-elle dit que tu devais résoudre tes problèmes vis-à-vis d'Anita ?

— Qu'as-tu demandé à Anita qu'elle ne te donnait pas déjà ?

— Je répondrai à ta question si tu réponds d'abord à la mienne.

Richard acquiesça comme s'il trouvait ça juste.

— Oui, ma psy m'a dit que je devais accepter la façon dont Anita vit sa vie ou renoncer à elle pour de bon.

— Tu sais que je fréquente le milieu BDSM ?

Je n'avais aucune envie de rester nue dans un lit avec eux pendant cette conversation mais, s'ils pouvaient se montrer honnêtes l'un envers l'autre, je pouvais bien rester là et les écouter.

— Je sais. Raina parlait beaucoup de toi.

Raina était l'ancienne lupa de la meute. Elle avait dépucelé Richard et formé Nathaniel à devenir un bon petit soumis accro à la douleur.

Micah et moi reportâmes notre attention sur Nathaniel. C'était comme un match de tennis version thérapie.

Nathaniel acquiesça.

— Anita ne veut pas me dominer et, moi, je veux qu'elle le fasse.

— Elle n'est pas plus à l'aise que moi avec le SM, convint Richard.

— Je sais.

— Alors, elle a accepté ?

— Pas encore.

— Tu comptes la quitter si elle ne se décide pas ?

Allongés entre eux, Micah et moi nous sentions totalement superflus.

— Je lui ai demandé la permission de me faire soumettre par quelqu'un d'autre avec qui je ne coucherai pas.

Richard se décida enfin à me regarder, et je le regrettai aussitôt.

— Tu as vraiment un don pour les choisir.

— Ça veut dire quoi, ça ? protestai-je.

Mais c'est dur d'avoir l'air indignée quand vous êtes nue dans un lit avec trois hommes.

Richard partit d'un grand rire franc. J'hésitai une seconde et me retournai. Comme si j'avais déclenché une réaction en chaîne, Micah et Nathaniel firent de même. Il nous fallut un petit moment pour trouver une position confortable. Je finis avec Richard pressé contre mon dos façon cuillère, Micah plaqué contre mon ventre et mon bras posé sur sa hanche pour pouvoir toucher Nathaniel de l'autre côté de lui.

Ce fut Richard qui eut le plus de mal à trouver où mettre son bras. Il dut finir par penser : *Et puis merde !* car, au bout d'un moment, il le posa le long du mien. Il tenait plus ou moins les deux autres hommes en même temps que moi. Ce qui aurait été intéressant pour faire l'amour, mais pour dormir…

Je crus que j'aurais du mal à me détendre au milieu de ce sandwich humain. Mais la nuit avait dû être longue, et la sensation de Micah et de Richard pressés tout contre moi devait être plus réconfortante que je ne le pensais.

Comme d'habitude, Nathaniel s'endormit le premier. Micah et Richard partirent presque en même temps. Et ce fut avec le souffle chaud de Richard dans mon cou que le sommeil m'enveloppa à mon tour.

Chapitre 12

Je me réveillai au milieu d'un enchevêtrement de corps. J'étais allongée sur le dos, Micah et Richard à moitié vautrés sur moi comme si, même dans leur sommeil, ils s'étaient disputés pour savoir lequel des deux me toucherait le plus. L'odeur de leurs peaux s'était mélangée, et ce musc âcre me contractait le bas-ventre. Mais j'étais clouée sous leur poids et pas franchement à l'aise. Je ne pouvais même pas me redresser suffisamment pour voir Nathaniel de l'autre côté de Micah.

Je crus d'abord que c'était l'inconfort de ma position qui m'avait réveillée, puis je perçus un mouvement au pied du lit. Je retins mon souffle. Était-ce l'un des gardes ? Sans pouvoir expliquer pourquoi, j'étais sûre que non.

La lumière qui filtrait par la porte entrouverte de la salle de bains ne me révélait pas grand-chose. On aurait dit qu'elle était aspirée par l'obscurité, et que celle-ci finirait par l'engloutir complètement. Mon pouls battait si fort dans ma gorge que je suffoquais presque, et que j'avais du mal à déglutir. Je savais qui m'épiait dans le noir, et je savais aussi que j'étais en train de rêver. Mais, parfois, les rêves peuvent vous faire un mal bien réel.

— Qu'est-ce que c'est ?

Je poussai un cri bref et aigu. Richard était réveillé. Il se redressa, et j'en profitai pour faire de même. Il secoua Micah par l'épaule, mais je ne me donnai pas cette peine. Ce n'était pas la première fois que je faisais ce rêve.

— Réveille-les, chuchota-t-il en scrutant l'obscurité alentour.

— C'est inutile, répondis-je. Tous les félins sont ses animaux à appeler. Elle les contrôle.

— Qui ? (Brusquement, il comprit.) Ah ! Marmée…

Je posai un doigt sur ses lèvres pour l'empêcher de finir.

— Non, murmurai-je.

Je ne savais pas pourquoi nous parlions si bas ; elle nous entendrait de toute façon. Mais quand vous êtes dans le noir et que vous avez conscience de la présence d'un prédateur tout près de vous, impossible de parler normalement. Vous tâchez de bouger et de faire le moins de bruit possible, et vous priez pour qu'il passe sans vous prêter attention.

Sauf qu'il ne s'agissait pas d'un prédateur, pas vraiment. C'était la nuit elle-même, dotée de vie, de substance et d'intelligence. Je humais une odeur de pluie estivale et de jasmin, et d'autres parfums issus d'un pays que je n'avais jamais contemplé autrement que dans mes visions et mes rêves – le pays où Marmée Noire était née. Je ne savais pas quel âge elle avait, et je ne voulais pas le savoir. En tant que nécromancienne, j'aurais dû le sentir comme un goût sur ma langue psychique, mais j'ignorais si je serais capable d'avaler une telle quantité de siècles. Je craignais de m'étrangler avec.

— Nécromancienne.

Sa voix souffla à travers la nuit telle une brise parfumée.

Je parvins à déglutir malgré la grosse boule dans ma gorge.

— Marmée Noire, répondis-je d'une voix un peu rauque.

C'était plus facile avec Richard éveillé à côté de moi. Il m'entoura d'un bras comme s'il sentait lui aussi qu'à deux nous étions plus forts face à elle. Le fait que Jean-Claude, lui et moi partagions involontairement nos rêves avait peut-être une utilité, en fin de compte – une utilité que nous n'avions pas comprise jusque-là.

Je me laissai aller contre Richard, et il resserra son étreinte sur moi. Une main posée sur sa poitrine nue, je sentis les battements de son cœur contre ma paume.

L'obscurité se contracta et s'intensifia, un peu comme la lumière se réduit parfois à un unique point brillant. Ce fut comme si un trou noir minuscule se formait devant nos yeux et dessinait vaguement la silhouette d'une femme enveloppée d'une cape.

Très prudemment, j'envoyai un message mental à Richard.

— *Ne la regarde pas en face.*

— Je connais les règles, me répondit-il tout haut.

Il m'avait entendue. Génial ! En rêve ou dans la réalité, la communication télépathique n'est toujours pas mon fort.

— Crois-tu vraiment que ne pas me regarder en face puisse vous sauver ?

Marmée Noire aussi lisait dans les esprits. Fantastique ! D'un autre côté, des vampires qui lui étaient largement inférieurs y arrivaient ; je n'aurais donc pas dû être surprise.

— Rappelle-moi pourquoi Micah et Nathaniel ne peuvent pas se réveiller ? demanda Richard d'une voix douce, mais sans chuchoter.

Il était trop tard pour ça. Marmée Noire nous avait trouvés.

— Nécromancienne, répéta-t-elle.

— Les félins sont ses animaux à appeler – tous les félins. Elle peut les maintenir hors de notre rêve. Jean-Claude était avec moi la dernière fois, et elle a réussi à le tenir à l'écart, lui aussi. En revanche, elle n'a pas de prise sur les loups.

— Ton loup intérieur ne te sauvera pas cette fois, nécromancienne.

— Et le mien ? lança Richard.

Un grondement sourd s'échappa de ses lèvres, hérissant les poils de mes bras. Je sentis quelque chose s'agiter dans cette partie de moi où dorment mes bêtes – cette partie à laquelle je pense toujours comme à une caverne. Pour m'atteindre, mes bêtes doivent se réveiller et remonter un long passage souterrain. Étant donné qu'elles se trouvent à l'intérieur de mon corps, cette analogie ne peut pas être juste, mais c'est l'image mentale qui fonctionne pour moi.

Dans mes rêves, la louve tapie en moi peut sortir pour jouer. Elle a un pelage clair, blanc et crème avec une tache noire sur le dos et des marques sur la tête. S'accroupissant devant moi, elle joignit son grondement à celui de Richard. Je plongeai ma main libre dans sa fourrure à la fois douce et rêche. Sous ma paume, je sentis la vibration de son grondement, la tension de ses muscles et de sa chair. Elle était réelle, ma louve, bien réelle.

Richard cessa de gronder et la détailla. Elle tourna vers lui ses yeux bruns brillants – les mêmes yeux que les miens, quand mes pouvoirs vampiriques les transforment. Ils se détaillèrent un moment, puis la louve reporta son attention sur les ténèbres. Quand Richard baissa la tête vers moi, il avait les yeux ambrés de son loup.

— Votre maître a négligé de vous fournir la dernière pièce, dit Marmée Noire, sa voix flottant autour du presque corps qu'elle avait modelé à partir des ombres.

Elle s'approcha du pied du lit.

Ma louve se ramassa sur elle-même avec un grognement menaçant – le dernier avertissement avant quelle bondisse.

Marmée Noire ne tenta pas de nous toucher. Elle s'immobilisa. Je me souvins de la fois où j'avais vu son corps allongé dans cette chambre lointaine tressaillir quand ma louve l'avait mordue en rêve. Cela avait-il été assez douloureux pour la faire hésiter ? En tout cas, je l'espérais. Dieu, que je l'espérais !

— Vous pouvez toujours être réduits en esclavage par n'importe quel maître plus fort que lui, et il n'en existe pas de plus fort que moi, nécromancienne.

Je m'accrochai à la fourrure de la louve et au corps de Richard.

— Je vous crois.

— Dans ce cas, pourquoi votre maître a-t-il laissé cette porte ouverte ?

Je ne sus pas quoi répondre.

— Je ne parviens pas à interpréter ton expression, se plaignit Marmée Noire. Je suis restée trop longtemps loin des humains.

— Je suis perplexe, expliquai-je.

— Je vais t'aider à comprendre, nécromancienne. Je suis venue ce soir pour m'emparer de toi. Pour briser votre triumvirat et faire de toi ma servante humaine. Je n'ai pas besoin que nous échangions notre sang pour posséder ton âme.

J'avais de nouveau du mal à respirer.

— Vous ne la toucherez pas, dit Richard d'une voix rauque, dans laquelle frémissait l'annonce de sa transformation.

— Tu as raison, loup. J'aurais sans doute du mal à l'atteindre avec toi à son côté. Je ne suis pas encore prête à me battre, pas tout à fait. Mais d'autres gens savent ce que Jean-Claude s'est abstenu de faire.

— Qui ? parvins-je à articuler.

— Ai-je vraiment besoin de prononcer leur nom ?

J'ouvris la bouche pour le dire, mais Richard me prit de vitesse.

— Ce serait contraire à vos lois – une offense passible de mort, selon Jean-Claude.

Marmée Noire rit, et l'obscurité se resserra comme un poing autour de nous. Je sentais que, si elle l'avait voulu, elle aurait pu broyer le lit et tous ses occupants.

— Ce n'est pas le tour que j'étais venue vous jouer, loup, mais si tu y tiens… Les Arlequin. Ils savent que vous n'êtes pas protégés, et que vous êtes dangereux. Ils savent que je suis sur le point de me réveiller. Ils ont peur des ténèbres.

— Tout le monde a peur de vous, répliquai-je.

La louve commençait à se détendre sous ma main. On ne peut pas rester indéfiniment en état d'alerte maximale. Apparemment, Marmée Noire avait décidé de parler plutôt que de se battre. Ce qui me convenait très bien.

— C'est vrai. Et j'aurais pu te posséder ce soir. J'en avais l'intention.

— Vous l'avez déjà dit, rétorqua Richard d'une voix un peu plus humaine, mais maussade.

— Dans ce cas, ne m'obligez pas à me répéter.

La colère de Marmée Noire n'était pas brûlante mais glaciale, comme un vent hivernal soufflant le long de ma peau nue. Richard frissonna contre moi. Je n'aurais probablement pas à lui conseiller d'être prudent : cette minuscule démonstration de pouvoir avait dû le convaincre.

— D'ici à demain matin, ils seront là, et je ne veux pas qu'ils te prennent.

— Qu'ils me prennent ? répétai-je. Comment ?

— J'autorise Jean-Claude à te garder parce que tu es déjà sienne. Mais je ne te céderai à personne d'autre. Je préférerais que tu sois ma servante humaine ; à défaut, j'accepte que tu sois celle de Jean-Claude. Mais de personne d'autre, nécromancienne. Je te détruirai plutôt que de laisser les Arlequin faire de toi leur esclave.

— Pourquoi suis-je si importante pour vous ?

— J'aime le goût que tu as, nécromancienne. Donc, personne d'autre ne peut t'avoir. Je suis une déesse jalouse, et je ne partage pas mon pouvoir.

Je déglutis péniblement, et acquiesçai comme si je trouvais ça logique.

— Avant de partir, j'ai un cadeau à te faire.

La silhouette d'ombre disparut, mais Marmée Noire était toujours là. Soudain, l'obscurité s'épaissit et se mit à peser sur nous comme si la nuit était devenue assez dense pour nous rentrer dans la gorge et nous étouffer. Elle m'avait déjà fait le coup.

L'odeur de pluie et de jasmin me submergeait. Ma louve gronda, et Richard lui fit écho.

— On ne saurait mordre ce qu'on ne peut trouver. (Sa voix provenait de partout et de nulle part à la fois.) J'ai eu tort de me montrer trop humaine avec vous, mais je ne refais jamais la même erreur deux fois.

La louve se ramassa sur elle-même, mais Marmée Noire avait raison : il ne restait personne à attaquer devant nous. Je devais trouver un moyen de visualiser une cible pour ma louve. Je m'efforçai de croire qu'elle pouvait refermer ses crocs sur l'obscurité même.

Richard m'attrapa par les épaules et me tourna vers lui. Ses yeux étaient toujours ambrés et inhumains. Il m'embrassa et s'écarta de moi juste assez pour dire :

— Je sens son pouvoir dans ta bouche.

J'acquiesçai.

Il m'embrassa de nouveau et, cette fois, il ne rompit pas le contact. Il déversa son énergie si chaude de métamorphe en moi ; il la déversa à travers nos bouches, ses mains, nos deux corps tout entiers.

Je continuai à tenir ma louve mais abandonnai le reste à Richard. Bientôt, je sentis une odeur de pin, de feuilles pourries et d'humus mouillé. Je sentis le musc de la fourrure de loup. Je sentis le parfum de la meute, si familier et si réconfortant. Alors les derniers effluves de jasmin s'évanouirent, chassés par le pouvoir de Richard, le loup intérieur de Richard et, finalement, le goût même de Richard. Son baiser mit fin à notre rêve.

Chapitre 13

Je me réveillai sur le plancher de la chambre de Jean-Claude. Penché sur moi, Nathaniel m'observait. Je jetai un coup d'œil vers la droite et vis Richard par terre avec Micah près de lui. Il y avait des gardes plein la pièce, et une odeur de brûlé planait dans l'air.

Les premiers mots de Richard furent :

— Tu vas bien ?

J'acquiesçai.

Ses mots suivants furent :

— Qu'est-ce qui est en train de cramer ?

— Le lit, répondit Micah.

— Quoi ? m'exclamai-je.

— La croix que tu gardes dans une bourse sous ton oreiller est devenue si chaude que ton oreiller a pris feu, expliqua Micah.

— Merde alors !

Claudia apparut au-dessus de moi. Elle tenait un extincteur.

— Que diable s'est-il passé, Anita ?

Je levai les yeux, vers elle – et Dieu sait s'il me fallut les lever haut ! Claudia est l'une des personnes les plus grandes que j'ai jamais rencontrées, hommes et femmes confondus, et elle ne badine pas avec la muscu. Comme d'habitude, ses cheveux noirs étaient attachés en queue-de-cheval, dégageant son beau visage non maquillé.

— Cette garce de reine vampire est revenue à la charge, pas vrai ? devina Rémus.

Je tentai de m'asseoir mais, si Nathaniel ne m'avait pas retenue, je serais retombée par terre. La dernière fois que j'avais repoussé les ténèbres, j'avais failli être tuée par l'une de mes bêtes qui tentait de se frayer un chemin hors de mon corps humain à coups de griffe et de croc. Apparemment, aujourd'hui, j'étais juste affaiblie. Je pouvais faire avec.

Rémus se tenait au pied du lit, l'air renfrogné. Il était grand, musclé et blond, avec un visage couturé de cicatrices, comme s'il avait été cassé en mille morceaux et recollé. Quand il se met en colère et qu'il devient tout rouge, les lignes blanches ressortent sur sa peau. Il ne regarde presque jamais les gens en face, probablement parce qu'il ne veut pas lire sur leur visage ce qu'ils pensent du sien.

Mais, quand il est suffisamment énervé, il lui arrive de soutenir votre regard, et vous pouvez voir qu'il a de très beaux yeux gris et vert avec de longs cils. Ce soir, pour une fois, il me montrait ses yeux.

Je me laissai aller contre le corps tiède de Nathaniel et répondis :

— Ouais, c'était la Mère de Toutes Ténèbres.

— Au moins, tes bêtes n'essaient pas de te déchiqueter cette fois, fit remarquer Claudia.

— Oui. C'est toujours ça de pris.

Puis je sentis quelque chose remuer en moi, une présence massive et poilue qui venait d'effleurer l'intérieur de ma peau.

— Oh, merde ! chuchotai-je.

Nathaniel se pencha et renifla mon visage.

— Je sens quelque chose. C'est un félin, mais pas un léopard. (Il ferma les yeux et renifla plus fort.) Pas un lion, non plus.

Je secouai la tête.

— Elle a dit qu'elle avait un cadeau à te faire avant de partir, se remémora Richard.

Je regardai en moi, dans cet endroit où se tapissent mes bêtes. Je vis briller deux yeux, puis une tête émergea de l'ombre. Une tête couleur de flamme et de nuit.

— Et merde ! jurai-je tout haut. Un tigre.

— Bordel ! lâcha Claudia.

À ma connaissance, il n'y avait qu'un seul tigre-garou dans tout St. Louis et ses environs. Christine bosse dans les assurances et habite à des kilomètres du *Cirque*. Jamais elle n'arriverait à temps pour que je partage ma bête avec elle et l'empêche de me tailler en morceaux. Ou bien Marmée Noire avait décidé qu'il était temps que je me transforme et choisi un tigre pour ma première métamorphose, ou bien elle avait l'intention de me tuer. Si elle ne pouvait pas m'avoir, personne ne m'aurait. Salope possessive !

Mais je contrôlais mieux mes bêtes que la fois précédente où elle avait tenté de me forcer la main. J'appelai mes autres animaux à la rescousse. Faute de mieux, nous pourrions au moins jouer à chat métaphysique pendant un moment.

La panthère noire semblait bien frêle à côté du grand félin rayé. La louve gronda, et son poil se hérissa sur son échine. Le tigre – ou plutôt, la tigresse – les regarda sans réagir. La lionne fut la dernière à émerger des ténèbres. Elle était presque aussi grosse que la tigresse.

Jamais ces animaux n'auraient dû se rencontrer dans la nature ; jamais ils n'auraient dû éprouver leur force considérable les uns contre les autres. Mais l'intérieur de mon corps était plus bizarre que n'importe quel zoo.

Mes bêtes regardaient la nouvelle venue et attendaient. En les appelant toutes à la fois, j'essayais d'empêcher ma transformation en l'une d'elles. Mais, tôt ou tard, mon corps devrait choisir et, quand cela se produirait, il faudrait qu'il y ait un tigre-garou dans la pièce.

— Appelez Christine, ordonna Micah.

Il m'avait aidée à acquérir le peu de contrôle que je possédais. Il comprenait ce que j'étais en train de faire.

— Jean-Claude m'avait prévenu qu'Anita risquait de recueillir d'autres matous errants, lança Rémus. Nous avons pris nos précautions. (Il se tourna vers l'un des gardes postés près de la porte.) Va chercher Soledad. Qu'elle vienne le plus vite possible.

L'homme partit en courant. Rémus reporta son attention sur moi.

— Elle fera le nécessaire, affirma-t-il.

— C'est une rate, non ? parvins-je à articuler.

— Elle se fait passer pour l'un des rats de Rafael, mais en réalité, c'est une tigresse. Nous avons dû lui promettre de garder son secret pour qu'elle accepte de venir s'installer à St. Louis.

— Elle fuyait probablement un mariage arrangé, ajouta Claudia. Les tigres tiennent beaucoup à ce que ça ne sorte pas de la famille.

— Hein ?

— On t'expliquera plus tard, promis.

— La plupart des tigres solitaires que j'ai rencontrés sont très doués pour dissimuler leur véritable nature, déclara Rémus. Beaucoup sont même capables de contenir leur énergie au point qu'on les prend pour des humains ordinaires.

Je voulais regarder Richard, mais je n'osais pas. Malheureusement, le seul fait de penser à lui mit ma louve en alerte. Elle se redressa et faillit approcher. Autrefois, Richard s'était fait passer pour humain vis-à-vis de moi, et je m'étais laissé avoir. J'enfouis mon visage au creux du bras de Nathaniel et humai son odeur de léopard. Résultat : la louve se calma, mais la panthère se mit à faire les cent pas.

Je n'avais toujours pas de lion-garou à moi. Je n'étais même pas sûre qu'il y en ait un au *Cirque* ce soir, mais j'aurais dû me douter que Claudia et Rémus penseraient à tout.

— On ferait bien d'envoyer aussi chercher un lion, suggéra Claudia.

Rémus n'eut qu'à regarder la porte. Un des autres gardes l'ouvrit et hésita.

— Lequel ?

— Travis.

Le garde sortit.

J'aurais bien protesté contre ce choix mais, parmi les rares lions que nous avions sous la main, Travis était sans doute l'un des meilleurs. Aucun des membres de la fierté locale ne me plaisait vraiment : ils étaient tous trop faibles. Ma lionne ne voulait pas de la nourriture, mais un partenaire. Jusque-là, je m'étais donné beaucoup de mal pour ne pas lui en fournir un. Elle finirait par choisir elle-même, que ça me plaise ou non – du moins, telle était la théorie dominante dans mon entourage. Aucun de nous ne savait vraiment comment cette histoire allait tourner.

Assise dans les bras de Nathaniel, je tâchai de penser à toutes mes bêtes à la fois, sans en privilégier aucune. Mais Nathaniel était tout près. Je sentais l'odeur de sa peau et, du coup, la panthère en moi se mit à arpenter ce couloir qui conduisait inévitablement à la douleur.

J'agrippai le bras de Nathaniel.

— Je n'arrive pas à les contenir.

Richard se traîna jusqu'à moi et me mit son bras sous le nez. Le musc du loup ralentit la panthère et la fit battre en retraite. Mais, à sa place, la louve se dirigea vers la lumière. Ce n'était pas bon du tout.

Travis arriva avant Soledad. Ses boucles châtaines étaient tout ébouriffées, et il avait encore l'air à moitié endormi. Il portait un bas de pyjama en coton, et rien d'autre. On l'avait tiré du lit sans lui laisser le temps de s'habiller. Travis était étudiant, et je me demandai brièvement si Joseph, son Rex, lui avait ordonné de rester au *Cirque* avec nous au lieu d'aller en cours.

Il s'agenouilla près de mes jambes sans même réagir à ma nudité. Ou bien le garde lui avait expliqué le problème, ou bien il pouvait le sentir. Les dernières brumes du sommeil se dissipèrent dans ses yeux, révélant l'intelligence trop aiguë qui était pourtant

une de ses plus grandes qualités. Il me tendit son poignet, et ma lionne se mit à faire les cent pas.

Les trois métamorphes jouaient à chat avec mes bêtes, se relayant pour me faire sentir leur peau. Mais ça ne durerait pas. Mon corps finirait par choisir un animal en lequel se transformer.

La tigresse s'avança. Je n'avais pas de tigre-garou à renifler. Mais Richard, Nathaniel et Travis continuèrent à me distraire en appelant tour à tour chacune de mes autres bêtes. Ils jouaient aux chaises musicales métaphysiques, et c'était moi la chaise.

Je pensais que la tigresse tenterait de me déchiqueter comme les autres l'avaient déjà fait plusieurs fois, mais elle resta assise. Pendant que la louve, la panthère et la lionne se levaient et faisaient les cent pas chacune leur tour, comme si elles exécutaient un numéro de dressage bien rodé, la tigresse attendit sans broncher.

Puis il se passa quelque chose qui n'était jamais arrivé avec aucune de mes autres bêtes. La tigresse commença à s'estomper, à disparaître morceau par morceau tel un monstrueux chat de Cheshire. Je m'affaissai dans les bras de Nathaniel et de Richard.

Travis était toujours agenouillé près de nous, mais pas aussi près que les deux autres métamorphes. Grosse erreur. Et la disparition de la tigresse m'avait fait baisser ma garde. Très grosse erreur. La louve et la panthère se mirent à tourner l'une autour de l'autre. Profitant de leur distraction, la lionne s'élança et chargea le long du tunnel sans se soucier d'eux. Elle voulait juste s'incarner – devenir réelle.

Richard approcha son poignet de mon visage, mais il était trop tard pour ces mesures de fortune. La lionne percuta mon corps comme si c'était un mur. J'eus l'impression qu'une voiture s'écrasait contre moi de l'intérieur. L'impact me souleva de terre et m'arracha aux mains des métamorphes surpris. Quand je retombai, ils me reprirent dans leurs bras, mais trop tard.

La lionne s'étira en moi, essayant de déployer tout son grand corps. Il n'y avait pas la place : j'étais trop petite. Elle était prisonnière d'une cage sombre et beaucoup trop exiguë. Alors elle réagit comme n'importe quel animal, en tentant de détruire cette cage à coups de griffe et de croc. Le problème, c'est que, cette cage, c'était mon corps.

Je sentis mes muscles tenter de s'arracher à mes os, et je hurlai. Entre deux tentatives de transformation, j'arrivais à oublier combien ça faisait mal mais, chaque fois que ça recommençait, je

me souvenais. Je ne pouvais plus oublier, ni réfléchir, ni faire quoi que ce soit d'autre à part souffrir.

Des mains clouaient mes poignets à terre. Quelqu'un s'était assis sur mes hanches. J'ouvris les yeux. C'était Travis qui me surplombait. La lionne en moi hurla sa frustration. Elle le connaissait déjà, et elle ne l'aimait pas. Elle ne voulait pas de lui. Travis essaya de prendre mon visage entre ses mains pour attirer ma bête en lui, mais la lionne était trop près de la surface, et elle et moi étions au moins d'accord sur un point : Travis était faible. Il ne nous convenait pas.

Je lui mordis profondément le poignet. La lionne voulait juste le chasser, et moi aussi, mais, dès l'instant où son sang chaud se déversa dans ma bouche, le goût du lion – de la bête de Travis – me submergea. Le menton couvert de son sang, je levai les yeux vers le métamorphe et poussai ma bête à l'intérieur de lui. Je donnai à ma lionne ce qu'elle voulait : un corps dans lequel s'incarner.

Elle se déversa hors de moi en une cascade de chaleur et de pouvoir qui me donna l'impression qu'elle emportait ma peau avec elle. Je hurlai, et la voix de Travis fit écho à la mienne.

La seconde suivante, il explosa littéralement. Des morceaux de chair et du liquide tombèrent en pluie sur moi. Un lion secoua sa crinière en titubant, comme s'il souffrait même sous cette forme. Il émit un son à mi-chemin entre rugissement et gémissement avant de s'affaler sur le flanc près de moi.

Je restai allongée par terre, haletante. J'avais mal partout, depuis le bout de mes orteils jusqu'à la pointe de mes cheveux. Dieu que j'avais mal ! Mais la douleur s'estompait. Elle continuait à me lanciner jusqu'à la moelle, mais elle diminuait peu à peu. Du coup, je pus me rendre compte que j'étais couverte de ce fluide chaud et transparent qui dégouline de tous les métamorphes quand ils se transforment. Mieux vaut ça que du sang, j'imagine. Mais plus la transformation est violente, et plus la douche l'est aussi.

J'avais donné ma bête à Travis et, même si ce n'était pas tout à fait ma bête, ma lionne semblait s'être résignée à se réfugier en lui, pour le moment. Bientôt, la douleur diminua suffisamment pour que je puisse penser à autre chose et, la première chose qui me vint à l'esprit, ce fut que, lorsque Haven avait reçu ma bête, ça ne l'avait pas affaibli. Micah, et même Nathaniel, Clay ou Graham ne s'écroulaient pas de la sorte. Travis était faible. J'avais besoin de quelqu'un de fort.

Puis j'eus d'autres sujets de préoccupation, parce que la louve décida de tenter sa chance elle aussi. Elle s'élança dans le tunnel tel un fantôme. J'eus juste le temps d'articuler : « La louve » avant de recommencer à me tordre sur le sol.

Je tendis les bras, et Richard réagit aussitôt. Il m'enlaça et me serra très fort contre lui tandis que mon corps tentait de se disloquer. D'une main puissante, il immobilisa mon visage et appela sa bête.

Son pouvoir percuta le mien, et j'eus l'impression que mon sang se mettait à bouillir dans mes veines. Je hurlai et voulus lui dire d'arrêter. Il se pencha pour m'embrasser tandis que nos deux pouvoirs combinés menaçaient de me brûler vive. Je tentai de lui donner ma louve, mais sans succès. Son pouvoir pesait sur ma bête, créant une barrière que celle-ci ne parvenait pas à franchir.

Petit à petit, il se mit à la repousser ainsi qu'un mur d'eau force un incendie à reculer. Cela fonctionna, mais il me sembla que ma peau fumait et se calcinait pendant qu'il obligeait ma louve à battre en retraite.

Vaincue, ma bête se replia dans la caverne tout au fond de moi en gémissant, et je gémis avec elle parce que le pouvoir avait dévasté mon corps. Je voulus baisser la tête pour m'examiner, mais le monde tangua dans un tourbillon de couleurs et de nausée. J'avais déjà vu Richard forcer des gens à ravaler leur bête, mais jamais je ne m'étais doutée que ça faisait aussi mal.

Lorsque ma vision s'éclaircit, Richard me dévisagea en souriant, l'air très satisfait.

— Je n'étais pas sûr que ça marcherait, avoua-t-il d'une voix tendue, comme si ça avait été douloureux pour lui aussi.

D'une voix brisée par mes hurlements, je chuchotai :

— Tu m'as fait mal.

Son sourire se flétrit sur les bords, mais je n'eus pas le temps de me soucier de l'avoir blessé, parce que la panthère jaillit de moi tel un poison cherchant un moyen de dégouliner par tous les pores de ma peau.

Nathaniel m'entoura de ses bras, mais Micah m'arracha à l'autre métamorphe et me cloua contre lui. Ma panthère connaissait bien son léopard, son odeur et son goût. L'énergie s'engouffra en lui ainsi qu'un monstrueux souffle chaud. Elle se déversa sur son corps humain, faisant surgir de la fourrure sur son passage comme si une main invisible avait retourné la peau de Micah. De tous les

métamorphes que je connais, Micah est celui qui se transforme de la manière la plus fluide. Seul Chimère arrivait à le faire encore plus facilement et plus proprement.

Je me retrouvai serré contre un torse poilu, le torse d'une créature mi-humaine, mi-léopard. Travis n'avait que deux formes : humain et lion. Tous les autres métamorphes présents dans la pièce en avaient trois : humain, animal et moitié-moitié. Autrefois, je pensais qu'il fallait être très puissant pour réussir à adopter une forme intermédiaire. Mais j'ai passé tellement de temps avec des métamorphes puissants qu'aujourd'hui il me semble qu'il faut être bien faible pour ne pas y arriver.

Je laissai Micah me serrer contre lui. Je n'avais pas la force de lui rendre son étreinte. Il me déposa doucement par terre et s'allongea sur le flanc près de moi, en appui sur un coude. Je scrutai son visage couvert de poils noirs, mélange étrangement gracieux de traits humains et félins. Ses yeux paraissaient tout autant à leur place dans ce visage-là que dans son visage humain. Pour moi, sous une forme ou une autre, il restait Micah.

— Tu voulais prouver quelque chose, hein ? lança Richard sur un ton coléreux.

Micah leva les yeux vers lui et, de la voix rauque qu'il a sous sa forme intermédiaire, répondit :

— Quoi donc ?

— Que tu pouvais lui faire moins de mal en acceptant sa bête que moi en la forçant à la ravaler.

— Je l'ai acceptée parce que je ne suis pas assez puissant pour forcer Anita à la ravaler, et parce que je sais que ça lui aurait fait très mal.

— Donc, tu es le héros et moi le salopard qui la fait souffrir.

Si je n'avais pas été épuisée, si je n'avais pas eu mal jusque dans la moindre fibre de mon être, j'aurais dit à Richard d'arrêter, de ne pas se disputer avec Micah. Mais je n'en avais pas la force. Il avait dormi avec nous ; il m'avait aidée à repousser Marmée Noire. Tout s'était si bien passé jusque-là ! Je ne voulais pas que ça dégénère, merde !

— Si j'ai appelé son léopard au lieu de laisser Nathaniel s'en charger, c'est à cause de ça.

Micah s'écarta juste assez de moi pour ne plus me toucher, et ce fut comme un tour de magie. Sous le vent de son pouvoir, son

pelage noir s'évanouit ainsi que des flammes minuscules, révélant la peau nue qui s'étendait dessous.

Quand la plupart des métamorphes se transforment, on dirait qu'on les démonte et qu'on les remonte, ou qu'on les retourne comme un gant. Dans le meilleur des cas, le corps qu'ils portent semble fondre, et leur autre corps – humain ou animal – jaillit des coulures. Mais Micah… Chez lui, la transition de l'homme-léopard à l'humain s'opère presque en un clin d'œil. Si je n'avais pas vu Chimère passer d'une forme à l'autre avec la fluidité de l'eau qui coule, je dirais que Micah est le plus doué de tous les métamorphes que j'ai jamais rencontrés.

Il leva les yeux vers Richard.

— Nathaniel aurait été coincé sous sa forme de léopard pendant des heures.

Je ne voyais pas le visage de Richard parce que mon attention était focalisée sur Micah et que tourner la tête me semblait réclamer trop d'efforts. Mais j'entendis l'incrédulité dans sa voix quand il lâcha :

— En principe, il faut forcer pour se retransformer avant un délai de six heures, voire davantage. Tu n'es pas crevé ?

— Non, répondit Micah.

— Pas même un peu désorienté ?

— Ne me demande pas de bondir tout de suite sur mes pieds, mais laisse-moi quelques minutes et je serai comme neuf.

— Jamais je n'avais vu personne se transformer si facilement.

— Moi, j'ai connu quelqu'un qui faisait ça encore mieux.

— Qui ça ?

— Chimère.

Et le seul fait de prononcer ce nom emplit le visage de Micah d'une gravité et d'un chagrin qui ne m'étaient que trop familiers.

Je tendis une main vers son bras. J'aurais voulu lui caresser la joue, mais ça m'aurait obligée à lever mon bras de dix ou vingt centimètres de plus, et je ne m'en sentais pas la force. Micah baissa la tête vers moi et me sourit comme s'il comprenait ce que ce minuscule effort m'avait coûté.

Puis une voix de femme lança :

— Un métamorphe capable de se transformer encore plus facilement que ça ? J'aurais bien aimé le rencontrer.

Soledad s'approcha de nous. Elle n'est pas aussi grande que la plupart des gardes, très loin du mètre quatre-vingts, mais comme

j'étais allongée par terre, elle me paraissait immense. Elle a une silhouette mince mais voluptueuse, avec des cheveux coupés très court, à la garçonne, et teints d'un jaune qui n'existe pas dans la nature. Du coup, on pourrait s'attendre à ce qu'elle se maquille davantage mais, en général, elle met juste du rouge à lèvres et de l'eye-liner pour accentuer ses yeux marron.

Elle me toisa avec son expression habituelle, comme si elle me trouvait très drôle et qu'elle se retenait d'éclater de rire. J'ai compris très récemment que c'est son équivalent d'une expression neutre et indéchiffrable. Je lui aurais bien demandé à quoi elle pensait en me regardant, mais la tigresse jaillit soudain des ténèbres en moi. *Non, pitié, non*, pensai-je.

Soledad me dévisagea. Son sourire s'évanouit, et sur ses traits je vis brièvement passer quelque chose que je ne m'attendais pas à voir : de la peur. Je lui aurais bien demandé ce qui l'effrayait, mais la tigresse en moi s'élança le long du couloir qui menait à la surface. Je tendis les bras vers Soledad, qui hésita.

— Fais ton boulot, Soledad, ordonna Claudia.

L'interpellée se pencha pour prendre ma main et dit :

— En ce monde, je préfère vivre deux jours comme un tigre qu'un siècle comme un mouton.

J'aurais voulu savoir qui elle citait mais, dès l'instant où elle me toucha, la tigresse en moi redoubla de vitesse, avalant le couloir à grands bonds puissants. Je me préparai à encaisser l'impact.

Chapitre 14

Mais l'impact ne vint jamais. La tigresse atteignit la limite de mon corps et, au lieu de s'écraser sur ma peau, elle la traversa. Je n'eus pas besoin de donner ma bête à Soledad, parce qu'elle bondit tout simplement hors de moi pour retomber à l'intérieur de la métamorphe. Cela ne me fit pas plus mal que si je lui avais transmis une décharge de pouvoir – une décharge en forme de tigre.

Je ne saurais pas mieux l'expliquer, parce que Soledad ne se transforma pas. Elle s'affaissa à moitié, se retenant d'une main tendue pour ne pas s'écrouler sur moi. Elle haletait comme si elle avait mal quelque part, mais je ne sentais rien. Je me contentais de lui tenir la main et de scruter son visage.

— Tu n'as pas de tigre en toi, réussit-elle à chuchoter.

— Je crois que tu as raison.

Ma voix était encore rauque d'avoir tant crié mais, au moins, j'arrivais à parler à un volume normal.

— Que se passe-t-il ? s'enquit Claudia derrière nous.

— Je crois que Marmée Noire n'a pas pu me changer en tigre, répondis-je en continuant à observer Soledad. Tu vas bien ? lui demandai-je.

Elle acquiesça, mais en pinçant les lèvres très fort. À mon avis, elle mentait.

— Je crois qu'elle souffre, dis-je.

Claudia s'agenouilla près de nous.

— Soledad, tu es blessée ?

Soledad secoua la tête.

— Dis-moi que tu n'es pas blessée, insista Claudia.

Soledad continua à secouer la tête. Claudia l'aida à se relever, mais les genoux de Soledad se dérobèrent sous elle. Claudia dut la retenir pour l'empêcher de tomber. Rémus rejoignit les deux femmes, prit l'autre bras de Soledad et aida Claudia à la guider jusqu'au lit.

— Qu'est-ce qu'elle a ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas trop, avoua Claudia.

Soledad retrouva l'usage de sa voix.

— Ce n'était pas un tigre-garou.

Je tentai de m'asseoir, et Micah dut m'aider. Richard s'approcha de l'autre côté pour me soutenir entre eux.

— C'était Marmée Noire, dis-je.

Soledad fronça les sourcils.

— Qui ça ?

— La Mère de Toutes Ténèbres, la reine des vampires.

— Elle avait une odeur de tigre, pas de vampire.

— Les tigres sont l'un de ses animaux à appeler, révélai-je.

Soledad secoua la tête et se laissa aller contre Claudia.

— D'accord, j'avoue : je ne me sens pas au mieux de ma forme.

— Pourquoi n'a-t-elle pas fait sortir sa bête ? interrogea Nathaniel.

— Anita n'est pas un tigre-garou, donc le tigre ne pouvait pas être aussi réel que ses autres bêtes, répondit Micah.

— Que veux-tu dire ? s'enquit Richard.

— Depuis un moment, nous nous demandons si Anita développe différentes formes de lycanthropie parce qu'elle a survécu à des attaques, ou s'il s'agit d'un pouvoir vampirique et qu'elle collectionne les animaux à appeler comme des formes de lycanthropie. Je pense que ceci répond à notre question. Anita n'a jamais été attaquée par un tigre-garou, et le tigre n'était pas l'une des formes animales de Chimère.

— Alors pourquoi Marmée Noire aurait-elle tenté d'appeler un tigre ? s'étonna Richard. Pourquoi n'a-t-elle pas appelé un des félins qu'Anita porte déjà en elle ?

— Je l'ignore, répondit Micah.

Une idée me traversa l'esprit.

— Elle lit suffisamment bien dans mes pensées pour avoir découvert que nous n'avions pas de tigre-garou sous la main – du moins, c'est ce que je croyais. Elle a dit qu'elle voulait me faire sienne, mais que, si elle ne pouvait pas m'avoir…

— Elle voulait que le tigre te déchiquette, dit Richard d'une voix douce.

— Ou bien elle essayait de te changer en tigre à distance, suggéra Soledad. À mon avis, elle ne savait pas ce que ça donnerait – et elle s'en fichait. Le pouvoir que j'ai senti ne réfléchissait pas comme un tigre.

— Ah bon ? Il réfléchissait comme quoi ? demandai-je, curieuse.

— Comme un tueur en série, un boucher. Les tigres ne chassent que lorsqu'ils ont faim. Cette chose chasse parce qu'elle s'ennuie.

— Ouais, ça ressemble tout à fait à Très Chère Maman, grimaçai-je. Désolée d'avoir dû t'infliger ça, Soledad.

La métamorphe eut un faible sourire.

— Mon boulot, c'est d'encaisser à ta place, pas vrai ?

Mais elle était blême, et jamais je n'avais vu un de nos gardes si près de s'évanouir.

— Chimère n'était peut-être pas un tigre, mais il portait en lui une hyène, un serpent, un ours et au moins trois animaux supplémentaires, nous rappela Rémus. Pourquoi Anita ne réagit-elle pas également à ces animaux ?

Micah haussa les épaules.

— Parce qu'aucun d'eux ne l'a jamais attaquée et fait saigner – ce qui, apparemment, est nécessaire pour qu'elle développe une forme de lycanthropie donnée.

Il me caressait le dos, et cela me rappela que nous étions nus. Mais comme personne autour de nous ne semblait s'en soucier, il me fut plus facile de ne pas y faire attention non plus.

Richard se colla contre moi de l'autre côté. Sa jalousie l'empêchait de laisser Micah prendre l'avantage. Ou peut-être était-il juste nerveux et en quête de réconfort. Je lui prête toujours de mauvaises intentions. Je ne fais pas exprès, mais il m'a blessée si fort et si souvent que, désormais, je vois toujours le négatif en lui plutôt que le positif.

Je pris une grande inspiration et la relâchai lentement.

— Tu vas bien ? demanda Rémus, mais en regardant tour à tour les deux hommes qui m'encadraient, comme s'il savait très bien ce qui clochait.

J'acquiesçai un peu trop vivement. J'avais mal partout. La douleur finirait par s'estomper, mais je ne comprenais vraiment pas comment les vrais métamorphes supportaient ça. Une transformation complète devait les faire souffrir bien davantage que mes tentatives avortées.

— Sais-tu pourquoi tu ne réagis pas à toutes les formes animales de Chimère ? s'enquit Rémus.

— Jean-Claude pense qu'il faut peut-être qu'un vampire ayant un animal donné à appeler s'en prenne à moi avant que l'animal en question se manifeste.

— Donc, c'est une combinaison d'attaques de lycanthropes et de pouvoirs vampiriques.

— Quelque chose comme ça.

Richard passa un bras en travers de mes épaules pour m'attirer contre lui. Ce faisant, il m'écarta de Micah. Je tentai de ne pas me raidir et échouai. Richard s'interrompit au milieu de son geste, laissant juste son bras où il était, et son mouvement si naturel se changea en position inconfortable. Or être nue et mal à l'aise me donne toujours envie de m'habiller.

— Dans ce cas, tu devrais réagir à notre présence, fit remarquer Rémus, puisque l'hyène est l'animal à appeler d'Asher et qu'il t'a déjà manipulée mentalement – au point qu'il a failli te tuer.

Je tentai de ne pas penser à Asher, de ne pas me remémorer ce que nous avions fait ensemble la dernière fois qu'on nous avait laissés seuls tous les deux. La morsure d'Asher est orgasmique ; combinée à de vrais rapports sexuels, elle donne le genre d'expérience pour lequel vous seriez prête à mourir… Ce que j'étais passée à deux doigts de faire.

Micah me toucha l'épaule.

— Anita, non.

Je sursautai et le regardai. Il avait raison : j'avais presque pensé trop fort à Asher. La seule évocation de ce souvenir pouvait renouveler l'expérience aux moments les plus inopportuns ou les plus embarrassants. Je repoussai la vision d'Asher et de ses cheveux dorés aussi loin de moi que possible. Mais il est toujours dans mes pensées depuis quelque temps, depuis cette nuit où nous nous sommes tous les deux laissé submerger par…

Micah me saisit brutalement par les épaules et me tourna vers lui.

— Anita, pense à autre chose.

J'acquiesçai.

— Tu as raison.

— Tu as toujours des réminiscences de cette nuit-là ? demanda Richard.

De nouveau, j'acquiesçai. Il me toucha le dos, d'un geste doux et presque hésitant cette fois. Il n'essaya pas de m'écarter de Micah ; il voulait juste établir un contact physique entre nous. Ça, je pouvais gérer.

— C'est dur d'être en concurrence avec quelqu'un qui peut te faire jouir avec un simple souvenir.

Je le regardai, et il détourna les yeux comme s'il n'était pas sûr que j'aimerais voir son expression. Je savais déjà qu'il était jaloux de mes autres amants, et je suppose que je ne pouvais pas l'en blâmer.

Il laissa ses cheveux ondulés tomber en avant pour dissimuler partiellement son visage. Ils ne sont pas aussi longs que ceux d'Asher, mais le geste était le même. Asher utilise ses cheveux pour planquer les cicatrices que l'Inquisition lui a faites il y a des siècles en essayant de brûler le démon qui l'habitait à grands renforts d'eau bénite. Richard reproduisait-il ce réflexe à dessein, ou par accident ?

Travis le lion prit une inspiration en hoquetant. Du coup, je reportai mon attention sur lui. Micah me lâcha pour que je puisse caresser son flanc. Sa fourrure avait la couleur dorée de la paille, et elle était très douce. Il roula sur le ventre pour me regarder avec des yeux de félin, et une expression qui ne l'était pas du tout – une expression disant, sans l'ombre d'un doute, qu'il y avait toujours un esprit humain dans son corps. Aucun lion ne pourrait éprouver et exprimer un tel dégoût.

— Je suis désolée que ça t'ait fait mal, dis-je.

Il secoua la tête assez fort pour ébouriffer sa crinière. Celle-ci était sèche. Je n'ai jamais compris pourquoi, avec tout le fluide qui gicle pendant une transformation, les métamorphes se retrouvent toujours parfaitement secs à la fin. Le plancher ou le lit est mouillé autour d'eux, les gens qui les entourent se sont fait doucher, mais eux ils restent secs. J'ai demandé comment ça se faisait à tous les lycanthropes que je connais, et aucun n'a pu me répondre.

— Je vais emmener Travis manger, dit Nathaniel.

Il se tenait là, toujours nu et couvert de fluide transparent.

— Tu as besoin de te nettoyer, fit remarquer Micah.

— J'utiliserai une des douches collectives.

Nathaniel renonçait ainsi à me nourrir ce matin – à coucher avec moi pour apaiser l'ardeur. Soudain, je me rendis compte que je ne m'étais pas nourrie la veille avant de me coucher. L'ardeur ne s'était pas manifestée, et nous ne l'avions pas excitée sciemment.

Je jetai un coup d'œil vers le cercueil de Damian, mais le lit me bouchait la vue.

— Et merde ! lâchai-je doucement.

— Jean-Claude dit que tu peux t'entraîner à espacer davantage tes repas, rapporta Nathaniel.

— Oui, mais je dois me nourrir maintenant.

Je savais que j'avais l'air déçue, mais je ne pouvais pas m'en empêcher. Coucher avec quelqu'un parce que vous en avez envie, c'est une chose ; coucher avec quelqu'un pour ne pas risquer de mourir ou de tuer un de vos proches, c'en est une autre. Je n'aime

pas qu'on m'oblige à faire quoi que ce soit, même si c'est une activité foncièrement agréable.

— Je vais emmener Travis au réfectoire et me nettoyer.

Nathaniel regardait les deux hommes qui m'encadraient toujours, et je perçus brièvement ses émotions. Il ne tenait pas à rester. Il peut se faire respecter en cas de besoin, mais il n'aime pas jouer à qui peut pisser le plus loin. Il sait que ce genre de comportement me fout en rogne, aussi se dérobe-t-il la plupart du temps.

Micah et lui vivent avec moi, ce qui signifie qu'ils me comprennent mieux que certains des autres hommes de ma vie. D'accord : mieux que Richard. Voilà, je l'ai dit – dans ma tête, du moins. Richard transforme toujours tout en compétition. Le problème, c'est que je déteste avoir l'impression qu'on me pisse dessus.

— De qui t'es-tu nourrie en dernier ? demanda Richard.

— De moi, répondit Micah en le regardant bien en face.

Un moment, ils se dévisagèrent et, comme la veille au soir dans le lit, je me sentis invisible.

— Je ne sais pas comment faire, lâcha Richard.

— Dis-le, c'est tout, l'exhorta Micah.

— Je ne veux pas avoir à te demander la permission de coucher avec Anita.

Micah éclata d'un rire bref et surpris.

— Je n'arrive pas à croire que tu aies dit ça.

— C'est la vérité.

— Ce n'est pas de ma permission que tu as besoin, Richard.

Enfin, Richard parut comprendre. Il reporta son attention sur moi, et il eut la bonne grâce de paraître embarrassé.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Alors, que voulais-tu dire ? demandai-je sur un ton aussi neutre que possible.

— J'essaie de m'entendre avec les autres hommes de ta vie. Je ne sais pas comment m'y prendre, Anita. Je veux te demander de te nourrir de moi, mais j'ai l'impression d'avoir besoin de la permission de tous les autres, et pas seulement de la tienne. Je me trompe ?

Je sentis mon expression s'adoucir. Il faisait tant d'efforts ! Je touchai ses cheveux. Une de ses mèches était raidie par du fluide séché. Travis était pratiquement vautré sur moi quand il s'était

transformé, et les transformations violentes sont toujours les plus mouillées.

— Il faut d'abord qu'on se lave, dis-je.

Richard ne répondit pas. Il avait l'air hésitant.

Micah se leva.

— Je vais accompagner Nathaniel à la douche, annonça-t-il. (Il tapota le dos de Travis.) Allez, viens, mon vieux. On va te filer à manger.

Puis il se pencha vers moi pour me donner un baiser rapide et un sourire rassurant. Il essayait de me dire que le fait que je couche avec Richard ne lui posait pas de problème. Une des choses que je préfère chez Micah, c'est qu'il me facilite la vie au lieu de me la compliquer.

Il sortit, encadré par Nathaniel d'un côté et par la forme massive et ondulante du lion de l'autre. Arrivé sur le seuil de la chambre, Nathaniel se retourna pour me souffler un baiser. J'aurais préféré qu'il m'embrasse pour de bon, même si je ne savais pas trop pourquoi.

Richard me toucha doucement le bras. Je reportai mon attention sur lui. Ce qu'il lut sur mon visage ne lui plut pas ; je le vis dans ses yeux. Comme je ne savais pas quelle tête je faisais, je ne pouvais pas en changer. Qu'il se débrouille avec.

Il m'adressa un sourire qui ne dissipa pas la tristesse dans ses prunelles.

— Passons à la salle de bains pour nous nettoyer.

Il baissa la tête, et ses cheveux tombèrent autour de son visage. Il prit une inspiration assez profonde pour soulever ses épaules.

— Si ça te convient.

Je touchai son bras.

— Un bon bain chaud soulagerait sans doute mes courbatures. Est-ce que ça fait aussi mal de se transformer complètement ?

Richard fronça les sourcils et réfléchit avant de secouer la tête.

— Non. Je veux dire, parfois ça fait mal pendant la transformation, mais pas après. Et ça s'améliore avec la pratique. Toi, tu sembles coincée au premier stade, le plus douloureux.

— Génial ! grommelai-je.

J'entendis de l'eau couler dans la pièce voisine. Rémus ou Claudia avait envoyé quelqu'un nous faire couler un bain. La baignoire était grande ; il faudrait un moment pour qu'elle se remplisse.

Richard se leva et me tendit la main. Il avait pivoté pour que je le voie de profil, m'offrant la ligne puissante de sa hanche pour me dissimuler d'autres choses. J'appréciai sa pudeur. Parfois, quand il s'exhibe nu devant moi, j'ai du mal à garder les idées claires. Mais bien sûr, ce n'est pas seulement son sexe qui me fait tourner la tête.

Je laissai remonter mon regard depuis ses pieds jusqu'au renflement musclé de ses cuisses, à la courbe appétissante de ses fesses, puis le long de sa taille jusqu'à ses pectoraux gonflés et ses larges épaules. Son bras était toujours tendu vers moi et, au-dessus de ce bras, il y avait son visage.

Oh, ce visage ! Il me serrait le cœur. Pas juste parce qu'il était beau ou encadré par les ondulations de ses cheveux, mais à cause de ses yeux. Des yeux d'un brun pur, très profond, très riche et si expressifs ! J'y lisais toute la personnalité et la force de Richard, ces choses dont j'avais cru autrefois qu'elles suffiraient à me contenter.

En l'espace d'une seconde, je vis tout cela, et je pus non seulement lui abandonner une de mes mains, mais saisir son poignet avec l'autre.

Richard tira pour m'aider à me mettre debout. Le mouvement me fit mal ; je titubai et me raccrochai à lui.

— Laisse-moi te porter, Anita, je t'en prie.

Richard sait que je n'aime pas qu'on me porte. Ça me donne l'impression d'être faible mais, ce soir, je souffrais trop pour marcher, et je savais que ça lui ferait plaisir.

— D'accord, chuchotai-je.

Il m'adressa ce grand sourire qui illumine tout son visage, puis me souleva dans ses bras. Je me pelotonnai contre sa poitrine. Il ne faisait pas grand-chose à part me porter mais, dans cette position, j'éprouvais toute la puissance de son corps.

Sans chercher à lutter, je laissai aller ma tête contre son épaule. Autrefois, ça me dérangeait d'être si petite et si fragile à côté de Richard, mais une partie de moi a fini par l'accepter. Peut-être n'ai-je plus besoin d'être la personne la plus impressionnante et la plus redoutable dans une pièce. Peut-être ai-je fini par grandir suffisamment pour laisser quelqu'un d'autre prendre les choses en main. Peut-être.

Je passai un bras autour du cou de Richard et respirai son odeur. Je sentis une petite boule dure et effrayée se relâcher au centre de mon être. J'avais l'impression d'être un lapin qui câlinait un loup

mais, après tout, la Bible dit que le lion peut habiter avec l'agneau – alors, pourquoi pas ?

Chapitre 15

Un des plus jeunes rats-garous était penché sur la baignoire. Un instant, je ne parvins pas à me rappeler son nom. Il sursauta et leva les yeux vers nous comme s'il ne nous attendait pas.

— Rémus m'a dit de remplir la baignoire.

Il semblait un peu essoufflé. Alors je me souvins comment il s'appelait : Cisco. Il avait dix-huit ans, et j'avais décrété qu'il était trop jeune pour me servir de garde du corps. Mais ce n'était pas seulement une question d'âge. Ma vie sexuelle lui posait un problème. Apparemment, Rémus lui donnait une seconde chance de prouver qu'il était capable de gérer.

— On prend le relais, dit Richard.

— Rémus a été très clair. Je dois suivre ses ordres au pied de la lettre.

Je soupirai.

— Cisco, laisse-nous.

Il sortit sa main de l'eau et la secoua pour en faire tomber les gouttes.

— D'accord.

Il avait les yeux écarquillés, et il faisait une drôle de tête. Visiblement, il n'aimait pas se trouver en notre présence. Aucun métamorphe n'est perturbé par la nudité mais, dans le cas de Cisco, je crois que ce qui le dérangeait c'était le fait que Richard et moi allions nous envoyer en l'air. J'ai décrété que personne de moins de vingt et un ans ne pourrait coucher avec moi. Le malaise perceptible de Cisco me confortait dans ma résolution.

Comme il nous croisait, j'aperçus le flingue qu'il portait à la hanche. Selon Rémus, de tous nos gardes, Cisco est l'un de ceux qui obtient les meilleurs scores au stand de tir. Mais un excellent score au tir, ce n'est pas la seule chose nécessaire pour faire un bon garde du corps.

La porte de la salle de bains se referma derrière lui. Richard demeura planté là, me tenant dans ses bras comme si je ne pesais rien. Peut-être aurait-il pu me porter ainsi toute la journée. Parfois, ça m'énerve de constater à quel point les hommes de ma vie sont plus costauds que moi mais, pour une fois, je trouvais ça réconfortant.

— Je peux dire quelque chose sans que tu te mettes en colère ? demanda Richard.

Je ne pus m'empêcher de me raidir.

— Je ne sais pas.

Il soupira mais dit quand même :

— Cisco me paraît trop jeune pour ce boulot.

— Je suis d'accord avec toi.

Je le sentis remuer légèrement la tête, comme s'il avait voulu baisser les yeux vers moi avant de se souvenir que, dans cette position, il ne pourrait pas voir mon visage.

— Tu es d'accord ?

— Oui, il se comporte bizarrement en ma présence depuis que…

Je n'achevai pas ma phrase, parce que je ne voulais pas fâcher Richard. Mais Cisco se trouvait dans la pièce quand j'ai couché avec Londres, un de nos vampires britanniques, pour la première fois. Depuis ce moment, il a du mal à ne pas me considérer juste comme un morceau de viande à baiser. Il est jeune, et ce n'est pas seulement dû à son âge.

— … depuis qu'il a assisté à un truc, finis-je par lâcher en espérant que Richard ne chercherait pas à savoir quoi.

Ce qui fut le cas.

Il me porta jusqu'à la baignoire, dans laquelle l'eau se déversait en rugissant. Jean-Claude m'a expliqué que le robinet en forme de cygne est relié à un système de remplissage extra-rapide. La baignoire que j'ai chez moi est presque aussi grande que celle de Jean-Claude, et équipée du même système. Comme elle était déjà là quand j'ai acheté la maison, je ne m'étais pas rendu compte qu'elle avait quoi que ce soit de spécial. Une baignoire high-tech – drôle de concept, hein ?

Richard me serra contre lui et, de nouveau, j'éprouvai brièvement son étonnante puissance physique.

— Je voudrais vérifier la température de l'eau, mais j'aime beaucoup te porter.

— Moi aussi, j'aime beaucoup que tu me portes.

Il appuya sa joue contre mes cheveux.

— Vraiment ?

— Oui, vraiment.

J'aurais chuchoté si l'eau n'avait pas fait un tel boucan.

Sans me lâcher, Richard enjamba le bord de la baignoire. Je ris et levai la tête vers lui.

— Tu ne devais pas vérifier la température de l'eau d'abord ?

Son expression fit mourir mon rire sur mes lèvres. Tant d'émotions se mélangeaient sur son visage ! De l'excitation, de l'émerveillement… Ces derniers temps, quand nous sommes ensemble, la seule chose que je détecte en lui, c'est du désir. Nous faisons très attention à verrouiller nos sentiments respectifs pour nous protéger. C'est un peu comme quand vous couchez avec quelqu'un alors que votre relation est arrivée à son terme, qu'il ne reste plus que le sexe entre vous et que ça ne suffit pas.

— La température est parfaite, dit-il d'une voix douce.

Il s'agenouilla en me tenant toujours contre sa poitrine. Il replia son mètre quatre-vingts et des poussières et, quand l'eau lui arriva à la taille, je commençai à m'y enfoncer. Elle était chaude, presque brûlante. Elle glissa sur mon corps telle une autre paire de mains, explorant le moindre de mes recoins. Oui, Richard avait raison : la température était parfaite.

— Tu as encore mal ? chuchota Richard dans mes cheveux.

— Partout.

— On va commencer par se laver, puis on te laissera tremper un moment. L'eau chaude, ça délasse.

Il embrassa mon front et nous plongea tous deux dans l'eau. Lorsqu'il fut quasiment allongé, il me lâcha d'un bras et, ramant avec l'autre, flotta jusqu'au robinet qu'il agrippa pour nous tirer plus près. Mes jambes traînaient dans l'eau, mais le reste de mon corps restait collé contre sa poitrine.

Richard s'adossa au bord de la baignoire. L'eau lui arrivait aux pectoraux, ce qui signifiait que j'en avais presque jusqu'au menton. Il me tenait toujours contre lui, et ça ne me dérangeait pas. J'aimais le toucher.

— Il y a assez d'eau pour toi ? demanda-t-il.

— Oui.

Tendant un bras, il ferma le robinet puis, sans desserrer son étreinte, se cala de nouveau contre le bord de la baignoire. La différence de taille entre nous était telle que, pour garder la tête hors de l'eau, je devais me pelotonner contre sa poitrine et flotter au-dessus de ses cuisses. Ce qui était probablement aussi bien : quand je le touche plus bas, j'ai tendance à me laisser distraire. Or je devais récupérer un peu, laisser l'eau dissiper mes courbatures avant d'envisager quoi que ce soit d'autre.

Richard m'embrassa la tempe, et je m'abandonnai dans ses bras et dans l'eau chaude. C'était très relaxant, ou, du moins, ça aurait dû l'être, mais une petite boule dure subsistait en moi. Allons bon, quoi encore ?

— Qu'est-ce qui ne va pas ? s'enquit Richard.

— Rien.

— Tu es tendue.

Je soupirai.

— Je ne sais pas.

Sa main glissa le long de mon corps et s'immobilisa sur ma hanche.

— J'ai l'impression que tu es toujours tendue quand nous sommes ensemble… à moins que nous soyons en train de faire l'amour.

— Je ne fais pas exprès.

Richard se redressa contre le bord de la baignoire tout en me poussant vers le bas. Aussi me retrouvai-je en contact avec certaines parties de son anatomie. Il ne bandait pas complètement mais, chez lui, une moitié d'érection, c'est déjà une merveille. J'adorais sentir son sexe presser contre mes fesses. Du coup, je me tordis contre lui, et il se plaqua instinctivement contre moi. Je suis toujours ravie de constater l'effet que je lui fais. Il donna un petit coup de hanches, et je gémis.

— Tu démarres toujours si vite ! C'est l'une des choses que j'adore chez toi, chuchota-t-il contre ma joue.

— J'avais envie de coucher avec toi des mois avant que tu te décides à passer à l'action.

— J'avais peur, avoua-t-il, enfouissant son nez dans mon cou pour me mordre légèrement.

Je me tordis de plus belle. Mes courbatures et autres bobos commençaient à s'estomper sous l'effet des endorphines, les petites hormones du bonheur.

— Peur de quoi ? chuchotai-je.

Richard me mordit plus fort, et j'arquai le dos.

— De toi.

— Pourquoi ?

Il plaqua sa bouche sur le côté de mon cou et donna un coup de dents. Je criai et lui griffai les bras avec mes ongles.

— Arrête, arrête, fus-je obligée de réclamer.

Richard obtempéra et me fit pivoter d'un quart de tour dans l'eau. Lorsque nous fûmes face à face, il me serra contre lui. À présent, il bandait tout à fait, et le contact de son érection contre mon bas-ventre m'arracha un petit cri.

Richard m'attrapa par les fesses pour me plaquer plus étroitement contre son corps. Je le repoussai comme si je voulais me dégager, ce qui n'était pas le cas. Pour une raison quelconque, c'était juste trop – presque trop. Sentir son sexe si raide et si énorme entre nous… Oui, c'était presque trop.

Renversant la tête en arrière, Richard frissonna et souffla :

— Mon Dieu, Anita, mon Dieu ! J'adore l'effet que je te fais. J'adore ça.

Je l'enveloppai de mes bras et de mes jambes, pressant la longueur de son sexe contre la partie la plus intime de mon anatomie. La sensation me fit crier de nouveau et me serrer encore plus fort contre lui.

Richard me poussa contre le bord de la baignoire et écarta ses hanches afin de se positionner selon l'angle adéquat pour me pénétrer. Je ne protestai pas, pas avant que le bout de son sexe commence à s'enfoncer en moi et que mon corps m'informe que ça n'allait pas être possible à cause de l'eau – qui n'est pas un lubrifiant –, du manque de préliminaires et de la taille de l'engin.

Je giflai doucement la poitrine de Richard.

— Trop gros. Tu es trop gros.

— C'est la faute de l'eau, souffla-t-il. (Il appuya ses mains sur le bord de la baignoire de chaque côté de moi et, sans se retirer, me dévisagea.) Si tu libères l'ardeur, on peut y arriver.

— Mais je serai endolorie après coup, et toi aussi.

Richard remua légèrement les hanches et, malgré l'étroitesse du passage, la sensation me coupa le souffle.

— Pas tant que ça.

— Si. Fais-moi confiance. Je ne veux pas marcher comme un cow-boy demain.

Il me dévisagea, les sourcils froncés.

— Nous ne l'avons encore jamais fait dans l'eau. Comment peux-tu en être aussi sûre ?

Et merde ! La tête levée vers lui, je soutins son regard sans savoir quoi répondre. La vérité, c'est que je l'avais fait avec Micah, mais il me semblait peu diplomate de l'en informer en un moment pareil.

Je cherchai une explication qui ne le froisse pas. Mais j'avais attendu trop longtemps.

— Dis-le, Anita. Dis-le.

— Je veux faire l'amour avec toi, Richard. Je ne veux pas qu'on se dispute.

Il s'écarta suffisamment pour rompre tout contact entre nous et demeura face à moi, les bras tendus et les mains posées sur le bord de la baignoire. Il avait l'air plein d'appréhension à présent, comme s'il se préparait à recevoir une mauvaise nouvelle. Ce n'était pas du tout le genre d'expression que j'avais envie de lui voir à ce moment précis.

— Dis-le, Anita, réclama-t-il sur un ton las.

— J'ai déjà essayé avec quelqu'un d'autre.

— Et pourquoi ça t'a fait mal ?

— Ne me force pas à répondre, Richard, s'il te plaît.

— Dis-le, répéta-t-il plus durement.

Je soupirai.

— D'accord. Parce que mon partenaire était trop bien monté pour que ça ne fasse pas mal.

— Qui était-ce ?

— S'il te plaît, Richard.

— Qui ?

Cette fois, il avait presque aboyé. Je le dévisageai froidement.

— À ton avis ?

— Comment veux-tu que je le sache ? Tu as ajouté au moins deux hommes à la liste de tes amants, et je n'ai jamais vu ni l'un ni l'autre en érection.

Je plongeai sous son bras et me propulsai jusqu'à l'autre bout de la baignoire.

— Demande-moi ce que tu veux me demander, Richard.

— C'est l'un de tes deux nouveaux vampires ?

— Tu veux savoir comment tu te classes par rapport à Requiem et à Londres, c'est ça ? C'est bien ce que tu veux savoir ?

Il acquiesça.

— J'imagine que oui.

Je profitai de ce que mes seins flottaient dans l'eau pour croiser les bras dessous.

— Je n'arrive pas à croire que tu me poses une question pareille.

— C'est une question facile, Anita.

— Tu veux vraiment savoir si tu es mieux monté qu'eux ?

— Je suis tellement jaloux que j'en louche, donc… oui, je veux savoir. Je veux savoir si je suis toujours le mieux monté de tes amants.

— Tu sais que je ne sors pas de règle pendant l'amour pour vous mesurer.

— Donc, ils en ont une grosse.

— Jésus Marie Joseph ! (Je me couvris le visage de mes mains.) Non, ils ne sont pas aussi bien montés que toi. Satisfait ?

Je baissai les mains et vis que Richard me regardait d'un air pas franchement ravi.

— Alors, qui était-ce ?

Ça faisait des mois que je réussissais à éviter d'avoir cette discussion avec quiconque. Évidemment, il fallait que ce soit Richard qui finisse par m'y obliger.

— Micah, d'accord ? C'était Micah.

— C'est pour ça que tu l'aimes ?

— Quoi ? Non ! Richard, tu devrais savoir mieux que personne qu'une grosse bite ne suffit pas à conquérir mon cœur.

— Alors, pourquoi lui ? Pourquoi vis-tu avec lui et pas avec moi ?

Je soupirai. Nous n'allions pas faire l'amour, nous allions nous psychanalyser. Sainte Marie, mère de Dieu, tout mais pas ça !

— Ne fais pas ça, Richard. Pas maintenant, pas aujourd'hui.

— J'ai besoin de comprendre où j'ai merdé pour pouvoir tourner la page, Anita. Je suis désolé, mais c'est comme ça.

Je secouai la tête et tentai de me détendre dans l'eau, mais je ne la trouvais plus du tout apaisante : juste mouillée.

— D'accord. Mais souviens-toi que je vis aussi avec Nathaniel. Tu sembles toujours l'oublier ou ne pas tenir compte de lui.

— Ce n'est pas un dominant, Anita. Ce qui, en tant que métamorphe, fait de lui une quantité négligeable.

— Mais, comme il est mon petit ami, il n'est pas une quantité négligeable.

— Je ne comprends pas.

— Je sais, et tu m'en vois navrée, mais c'est la vérité. Je vis avec Micah et Nathaniel, pas juste avec Micah. Le fait que Nathaniel ne soit pas un dominant ne diminue en rien mon amour pour lui.

— Comment peux-tu me jeter à la figure que tu aimes quelqu'un d'autre alors que tu es assise à poil devant moi ? Ne te rends-tu pas compte à quel point tu me fais mal ?

— C'est toi qui as voulu parler de ça, pas moi. Moi, je voulais faire l'amour. Je voulais qu'on se lave, qu'on nourrisse l'ardeur et qu'on passe un bon moment ensemble, mais il a fallu que tu bloques sur la taille de vos engins respectifs. Je sais que c'est une préoccupation typiquement masculine, mais avoue que le moment était mal choisi pour l'aborder.

— Tu as raison, c'était idiot. Mais tu me rends idiot, Anita. Tu me fais dire et faire des choses qui sont nuisibles à notre relation, je le sais.

— Je ne suis responsable de rien du tout. C'est toi qui choisis de dire et de faire des conneries. C'est ta décision, pas la mienne.

— D'accord, d'accord. C'est moi qui choisis de dire et de faire des conneries. Si j'avais laissé tomber, on serait en train de faire l'amour, et ce serait génial. Mais je veux vraiment savoir ce que Micah a qui me fait défaut – quelle magie il a utilisée pour que tu l'invites à s'installer chez toi alors que tu as refusé de vivre avec moi.

Nous foncions à toute allure vers la bagarre du siècle. Je n'avais pas envie de ça, ni maintenant ni jamais, mais tout particulièrement pas avec les Arlequin en ville, qui nous réservaient Dieu seul sait quelles mauvaises surprises.

— Jean-Claude t'a expliqué que ce sont en partie des pouvoirs vampiriques qui nous ont attirés l'un vers l'autre, Micah et moi.

— Tu es un succube, une vampire qui se nourrit de sexe. Ouais, il me l'a dit.

Je lus quelque chose sur son visage.

— Mais tu ne le crois pas, c'est ça ?

— Je ne crois pas que ce soit permanent. Je pense que, si tu parvenais à te distancer du pouvoir de Jean-Claude, cette attirance disparaîtrait.

— Richard, ce n'est plus le pouvoir de Jean-Claude, c'est le mien.

Il secoua la tête et croisa les bras sur sa poitrine musclée.

— Tu n'es pas un vampire, Anita. Donc, tu ne peux pas avoir de pouvoirs vampiriques. Ceux que tu détiens te viennent de notre triumvirat.

— Richard, c'est la vérité. Tu auras beau souhaiter le contraire, ça n'y changera rien.

— Alors, quoi ? Tu serais un démon assoiffé de sexe ? Je refuse d'y croire. C'est un effet secondaire du pouvoir de Jean-Claude, ou de Belle Morte, ou de Marmée Noire. Doux Jésus, Anita ! Tant de

vampires ont envahi ton esprit que tu ne fais plus la distinction entre eux et toi.

Ce n'était pas complètement faux, mais…

— Richard, j'ai forgé un triumvirat de pouvoir avec Nathaniel et Damian. Ça vient de moi, pas de Jean-Claude. C'est la vérité.

Il secoua de nouveau la tête.

— Il doit y avoir un moyen de le défaire.

Je le dévisageai sans rien dire. Comment la conversation avait-elle dévié à ce point ?

— Richard, je suis un succube. Moi. Pas Jean-Claude, pas Belle Morte, pas Très Chère Maman. Moi.

— Une humaine ne peut pas être un succube.

— Peut-être pas, mais en théorie une humaine ne peut pas non plus avoir de serviteur vampire ou d'animal à appeler. Or j'ai les deux.

— Parce que tu es la servante humaine de Jean-Claude.

— Richard, tu as vu ce qui s'est passé quand j'ai tenté de briser ce lien. J'ai failli mourir, et entraîner Nathaniel et Damian avec moi dans la tombe.

Il s'adossa de nouveau au bord de la baignoire en me fixant d'un regard coléreux.

— Jean-Claude m'a parlé de cette théorie. Vous pensez que ta version de l'ardeur te permet de voir le plus cher désir du cœur de quelqu'un, d'exaucer son souhait et d'obtenir ce que tu veux en retour. Micah voulait mettre son pard en sécurité, alors tu as tué Chimère pour lui. Et toi, qu'attendais-tu de lui ?

— J'avais besoin d'un partenaire, quelqu'un pour m'aider à gérer la Coalition Poilue et les léopards-garous dont j'ai hérité après avoir tué leur ancien maître.

— J'aurais pu être ce partenaire.

— Tu ne voulais pas. Tu voulais avoir ta propre vie, pas être l'assistant de la mienne.

— Pourquoi dis-tu ça ? Parce que je ne suis pas prêt à renoncer à ma carrière pour toi ?

— Il me fallait quelqu'un pour s'occuper de la Coalition à plein-temps, et tu avais déjà un boulot.

— Ça ne peut pas être la seule chose qui t'attache à Micah.

— Il est là pour moi, Richard. Il est là pour moi et pour les gens que j'aime. Il ne cherche pas constamment la bagarre. Il me dit oui plus souvent qu'il ne me dit non.

— Et moi, je dis toujours non.

— Pas toujours, mais parfois.

— Nathaniel voulait appartenir à quelqu'un, et maintenant il t'appartient. Ça, j'ai pigé. Mais lui, à quoi te sert-il ?

— J'avais besoin d'une femme.

— Pardon ?

— J'avais besoin d'une épouse façon années cinquante pour faciliter ma vie domestique. Et Nathaniel remplit ce rôle à merveille.

— Alors que moi je voudrais que tu sois ma femme, c'est ça ?

— Quelque chose dans le genre, oui.

— Pourquoi ton ardeur ne t'a-t-elle pas permis de voir mon plus cher désir, et pourquoi n'a-t-elle pas également fait de nous un couple parfait ?

— Je croyais que Jean-Claude t'avait expliqué tout ça.

— Je lui ai demandé : « Pourquoi pas moi ? », et il m'a répondu que le pouvoir était imprévisible. Mais ce n'était pas la vérité, n'est-ce pas ?

— Disons que ça n'était qu'une partie de la vérité, admis-je en maudissant Jean-Claude et en le traitant mentalement de poule mouillée.

— Explique-moi le reste.

— Micah savait ce qu'il voulait : la sécurité de son pard à n'importe quel prix. Dès notre première rencontre, il m'a dit qu'il ferait n'importe quoi pour que je le garde dans ma vie. L'ardeur s'est assurée qu'il obtienne ce qu'il voulait. Nathaniel cherchait une maison, et il voulait être aimé pour lui-même, pas juste pour ses prouesses sexuelles. Là encore, l'ardeur a exaucé son souhait, parce qu'il était très clair. Sais-tu ce que tu veux le plus au monde, Richard ? Connais-tu le plus cher désir de ton cœur ?

— Je te veux, toi.

Je secouai la tête.

— Ce n'est pas ton plus cher désir, Richard.

— Je suis mieux placé que toi pour savoir ce que j'ai dans le cœur, non ?

— Si un génie apparaissait devant toi et te proposait de faire un vœu, que lui demanderais-tu ?

— Toi.

— Menteur !

Il se redressa, et une énergie surnaturelle tourbillonna dans la pièce.

— Comment oses-tu ?

— Richard, sois honnête avec toi-même. Que réclamerais-tu si tu pouvais avoir n'importe quoi, si impossible que ça paraisse ?

Il cligna des yeux, et l'énergie se dissipa tandis qu'il me dévisageait, l'air grave.

— Je voudrais ne plus être un loup-garou.

— Voilà ton souhait le plus cher, Richard, et l'ardeur ne peut pas l'exaucer. Je ne peux rien faire pour toi, donc elle ne fonctionne pas entre toi et moi, parce que ce que tu désires le plus au monde n'a aucun rapport avec le sexe ou l'amour.

Sans me quitter des yeux, il se laissa retomber contre le bord de la baignoire comme s'il allait s'évanouir.

— Oh mon Dieu ! chuchota-t-il.

— Au début, nous avons pensé que tu étais juste trop torturé pour que l'ardeur choisisse parmi tes désirs conflictuels. C'est moi qui ai fini par piger.

— Tu as raison, lâcha-t-il tandis qu'une expression horrifiée se peignait sur son visage. (Il me regarda avec des yeux remplis de douleur.) Je me suis fait ça tout seul.

Je haussai les épaules.

— J'avais tellement peur de devenir un monstre que je me suis fait vacciner contre la lycanthropie. C'est comme ça que je l'ai attrapée.

— Je sais, dis-je doucement.

— Et je t'ai perdue parce que je déteste ce que je suis plus que je ne te désire.

— Tu ne m'as pas perdue, Richard.

Je dus lutter pour soutenir son regard.

— Tu ne seras jamais seulement à moi. Jamais nous ne bâtirons une vie ensemble.

— Nous pouvons être dans la vie l'un de l'autre, Richard.

— Pas de la façon que j'aimerais.

— Peut-être pas, mais ce n'est pas une raison pour jeter aux orties ce que nous avons. Était-ce si terrible de dormir avec nous la nuit dernière ? Était-ce si désagréable ?

— Non, admit-il. Et, si je n'avais pas été là, Marmée Noire aurait pu te faire quelque chose d'affreux. Tu as besoin de moi pour te protéger.

— Parfois, oui.

— Mais je ne peux pas vivre avec deux autres hommes, Anita. Je ne peux pas partager mon lit avec eux chaque nuit. Ça m'est tout bonnement impossible.

J'avais la gorge serrée, et mes yeux me brûlaient. Pas question que je pleure.

— Je sais, parvins-je à articuler.

— Alors, où est ma place dans ta vie ?

— Où est ma place dans la tienne ? répliquai-je.

Richard hocha la tête.

— Bonne question.

Mais il n'ajouta rien.

Je restai de mon côté de la baignoire. Je me sentais complètement déprimée et paumée. Seul Richard arrive à me mettre dans un état pareil ; seul Richard arrive à me blesser aussi profondément. Et merde !

Je sentis comme une traction lointaine. Nathaniel faiblissait, ce qui signifiait que Damian devait être encore plus mal en point dans son cercueil. Il ne s'était pas encore réveillé aujourd'hui, et je devais nourrir l'ardeur avant qu'il tente de le faire. Jean-Claude m'a expliqué que si, un soir, je n'avais pas assez d'énergie pour animer le corps de Damian, mon serviteur vampire ne se réveillerait plus jamais. Il resterait mort pour toujours.

— Je dois me nourrir, Richard. Maintenant. Nathaniel commence à se sentir mal, et je ne veux pas courir le risque de tuer Damian.

Richard acquiesça. Je m'attendais à ce qu'il propose d'aller me chercher quelqu'un d'autre, mais il n'en fit rien.

— Il faut assez de préliminaires pour que tu puisses te nourrir de moi.

— On est en train de se disputer. Ce n'est pas terrible, comme préliminaires.

— Veux-tu dire que tu préfères ne pas coucher avec moi pour le moment ? demanda-t-il à voix basse.

Il s'exprimait avec beaucoup de prudence, comme s'il tenait tout un monde d'émotions en équilibre sur un bâton très mince. Un seul mot de travers, et le bâton se briserait.

— Non, je veux dire que je n'ai pas le temps pour de longs préliminaires. J'ai besoin de me nourrir tout de suite. J'essaie de ne pas pleurer ; ce n'est pas très excitant. Du moins, pas pour moi.

— Je suis désolé, Anita.

— Ne sois pas désolé, Richard. Ressaisis-toi et fais quelque chose, ou ne fais rien. Mais décide-toi vite. Je refuse de risquer des vies parce que nous sommes encore en train de nous disputer.

Il acquiesça comme si c'était logique et, s'écartant du bord de la baignoire, se rapprocha de moi dans l'eau.

— Qu'est-ce que tu fais ? demandai-je sur un ton soupçonneux.

— Je veux que tu te nourrisses de moi, Anita.

— Je suis blessée et fâchée. Ça ne me donne pas très envie de coucher avec toi.

— Si je m'en vais, tu seras toujours blessée et fâchée, et tu auras quand même du mal à te concentrer sur ce que tu dois faire, pas vrai ?

Je ne pouvais pas prétendre le contraire. Je faillis dire : « Tous les autres ont un sexe plus petit que le tien », parce que c'était le genre de situation dans laquelle la taille de Richard n'était pas un avantage. Mais je me retins. Je ne voulais pas lui faire autant de mal. Je savais aussi que si nous ne parvenions pas à trouver un terrain d'entente, un jour, notre couple n'existerait plus. Richard serait toujours l'animal à appeler de Jean-Claude ; il resterait lié à nous par le triumvirat de pouvoir bien après que nous aurions rompu. Ce serait comme être forcée de cohabiter avec le mari dont on a divorcé mais qu'on ne peut pas mettre à la porte : un petit coin d'enfer sur terre.

Richard était à genoux devant moi. L'eau lui arrivait au-dessus de la taille. Le bas de ses cheveux était mouillé, mais le haut était encore sec, et encore un peu collé par le fluide avec lequel Travis nous avait douchés quand je l'avais forcé à se transformer. Franchement, quelques mèches poisseuses ne suffisaient pas à me faire oublier combien il était séduisant – mais nos disputes incessantes, si. La façon dont il me cherchait toujours, son incapacité à accepter sa nature de loup-garou, tout cela était le contraire d'excitant.

Je levai les yeux vers lui pour détailler son visage si beau qu'il me serrait le cœur chaque fois, si beau que je me serais transformée en cruche rougissante à proximité de lui du temps où j'étais lycéenne. Mais toute sa beauté et la grosseur de son sexe ne compensaient pas le mal qu'il me faisait encore et encore.

C'était la première fois que je le regardais ainsi et que ni mon cœur ni ma libido ne faisaient un grand bond. J'en avais assez de me battre avec Richard, assez qu'il ne parvienne pas à accepter notre

réalité. Il refusait de croire que j'étais un succube. Il pensait que c'était un problème qui s'envolerait s'il m'éloignait de Jean-Claude. Ne comprenait-il pas qu'il était impossible de m'éloigner de Jean-Claude – et qu'il ne pouvait pas s'en éloigner lui non plus ? Son discours m'apprenait que non, il ne le comprenait pas, et cela m'attristait énormément.

Richard se leva. Il se leva, et l'eau dégoulina le long de son corps. Soudain, mon regard se retrouva au niveau d'une certaine partie ruisselante de son anatomie. Nous avons tous nos petites faiblesses, et l'eau est l'une des miennes. Richard était sorti avec moi assez longtemps pour le savoir. Il pariait que cette vision suffirait à me distraire de mon courroux.

J'eus un instant pour décider si je voulais m'accrocher à ma colère mêlée de tristesse, ou faire ce dont j'avais envie depuis le début. Faire ce que l'accélération de mon pouls me commandait. Je sentis Nathaniel vaciller contre un mur. Alors, je me mis à genoux, posant les mains sur les cuisses chaudes et mouillées de Richard, et j'inclinai la tête vers lui.

Chapitre 16

Je léchai l'eau qui ruisselait le long de son corps avec le bout de ma langue. Je la bus à ses testicules qui pendaient, si gros et si lourds, jusqu'à ce que son membre flasque s'allonge et durcisse. Vint un moment où je ne pus plus atteindre son gland, pas sans envelopper la base de son sexe avec ma main pour diriger son érection vers ma bouche.

Mes caresses lui arrachaient de petits bruits de gorge et, quand je levai la tête vers lui, les yeux qui me rendirent mon regard avaient pris la couleur ambrée des yeux de loup. En principe, le sexe est synonyme de perte de contrôle, mais les lycanthropes ne peuvent jamais se lâcher complètement – sinon, ils se transformeraient. Au moins une fois par an, une personne récemment infectée perd le contrôle et déchiquette son ou sa partenaire pendant l'amour. Parfois la victime décède ; parfois elle survit et devient elle aussi un garou.

Je fis coulisser ma bouche le long du pénis de Richard jusqu'à ce que mes lèvres touchent mes doigts. J'utilisais ma main pour presser et relâcher alternativement son sexe, mais elle m'évitait aussi de devoir le prendre tout entier dans ma bouche. Oh ! je suis capable de faire une gorge profonde, mais ce n'est pas toujours le truc le plus agréable du monde, surtout avec un pénis aussi gros que celui de Richard. J'aurais pu éveiller l'ardeur et le faire quand même, l'avaler jusqu'au bout, mais…

Je m'écartai de lui suffisamment pour dire :

— Je pourrais éveiller l'ardeur et te finir comme ça, mais tu es trop fort. Le seul moment où tu ne me bloques pas, c'est pendant la pénétration.

Il me dévisagea avec une expression presque douloureuse.

— Je veux que tu fasses ce que tu as envie de faire, quoi que ça puisse être.

— Tu veux bien baisser ton bouclier pour me laisser me nourrir ?

— Je vais essayer.

J'acquiesçai et serrai très fort en même temps. Richard rejeta la tête en arrière et griffa l'air comme s'il cherchait quelque chose auquel se raccrocher. D'habitude, il aime se tenir pendant que je le suce. Mais ses mains ne trouvèrent que du vide. Il baissa les yeux

vers moi tandis qu'un frisson parcourait tout son corps. Le sentir frémir dans ma main m'arracha un cri.

— Richard, oh mon Dieu, Richard !

Il m'empoigna et me mit debout de force. Je dus lâcher son sexe comme il sortait de l'eau en me tenant dans ses bras. Il me jeta sur le marbre qui recouvrait le tour de la baignoire. C'était froid et dur, et je commençai par protester. Puis Richard trouva l'entrée de mon intimité et y enfonça un doigt. Le sucer m'avait fait mouiller mais, à cause de l'eau, j'étais restée étroite. Un seul de ses doigts, ça me paraissait déjà gros. Il le remua à l'intérieur, et je poussai un cri.

Richard introduisit un deuxième doigt en moi et ferma les yeux pour mieux se concentrer, tâtonnant jusqu'à ce qu'il trouve l'endroit pas plus gros qu'une pièce de cinquante cents, l'endroit situé sur la face avant et tout près de l'extérieur. Les préliminaires étaient encore insuffisants pour que j'aie un véritable orgasme du point G, mais c'était bon quand même, si bon ! Du coup, j'ouvris les jambes plus largement et soulevai les hanches. Richard prit ça pour une invitation – et c'en était bien une. Il fit aller ses doigts en moi de plus en plus vite et de plus en plus fort, jusqu'à ce que je crie de nouveau.

— Tu es trempée, dit-il d'une voix étranglée par le désir.

Essoufflée, je me contentai d'acquiescer sans rien dire.

Il se positionna pour me pénétrer, mais je posai une main sur sa poitrine.

— Capote.

— Et merde ! grogna-t-il.

Mais il se mit à genoux et commença à fouiller parmi les serviettes derrière nous. Je garde des préservatifs dans les salles de bains et les chambres de tous les endroits où je suis susceptible de me retrouver seule avec les hommes de ma vie. Depuis la fausse alerte de novembre, je n'ose plus me fier seulement à la pilule.

Richard jura entre ses dents pendant qu'il déchirait l'emballage et enfilait la capote mais, quand il se tourna de nouveau vers moi, son érection n'avait rien perdu de sa vigueur. Le seul fait de le voir dans cet état et de penser à ce que nous étions sur le point de faire me contracta le bas-ventre. J'eus une série de mini-orgasmes avant même qu'il me pénètre.

Même si j'étais mouillée et plus que réceptive, Richard dut lutter pour se frayer un chemin en moi. Et, en le sentant faire, je me tordis

sous lui. Je le dévorai du regard ; je scrutai ses yeux de loup tandis que, en appui sur ses bras tendus, il me pénétrait lentement.

— Vas-y, Anita. Nourris-toi, par pitié !

Un « par pitié » dit sur ce ton signifie généralement qu'un homme est sur le point de jouir. Alors, j'invoquai l'ardeur. Je la fis jaillir telle une étincelle, l'alimentai pour en faire une flamme brûlante. Le pouvoir se déversa sur moi, à travers moi et en Richard. Il ouvrit mon intimité pour lui permettre d'aller et venir plus vite.

Dans les miroirs qui recouvraient les murs autour de nous, je regardai le corps de Richard s'agiter au-dessus de moi. Il sait que, lorsque l'ardeur me possède, il n'a pas besoin de faire attention, et il en profitait. Il allait et venait aussi vite et aussi fort que possible. M'empoignant par les hanches avec ses grandes mains, il souleva la moitié inférieure de mon corps et continua à me pilonner si violemment que nos corps émettaient un bruit sourd et mouillé à chaque impact. Le bout de son sexe atteignait le bout de mon intimité, me remplissant complètement, et ses va-et-vient étaient si rapides que je le voyais presque flou dans le miroir.

En tant que lycanthrope, Richard possède une force et une rapidité surhumaines. Autrefois, il craignait de me faire mal pendant l'amour, mais nous avons découvert que je n'étais plus aussi fragile qu'une humaine ordinaire – qu'avec moi, il pouvait y aller aussi brutalement qu'il le voulait sans risque de me casser.

J'avais cru qu'il ne pouvait pas être plus violent mais, tout à coup, il passa au stade supérieur. C'était comme s'il s'était toujours retenu sans que je m'en rende compte. De plus en plus vite, de plus en plus fort, jusqu'à ce qu'il devienne réellement flou à mes yeux et que l'orgasme me submerge.

Je jouis en hurlant. Je sentis un spasme parcourir Richard, sentis son corps se cabrer contre le mien. Il se figea, les yeux clos et la tête rejetée en arrière comme par un cri muet. Ses doigts crispés sur mes fesses nous maintinrent dans cette position quelques secondes, son sexe aussi profondément enfoncé en moi que possible. Et, durant cet instant suspendu, l'ardeur se nourrit. Je me nourris. J'aspirai l'énergie de Richard, cette partie de lui qui était à la fois loup et humain. Je me repus de tout ce qu'il était, engloutis jusqu'à la dernière goutte délicieuse de son pouvoir comme j'avais englouti jusqu'aux derniers centimètres de son sexe. Quand il se laisse aller ainsi, il dégage une telle énergie !

Richard me reposa sur le marbre. Il se retira, et ce seul mouvement me donna envie de me tordre. Il s'écroula sur le flanc, parce qu'étant donné la largeur de ses épaules il n'y avait pas assez de place autour de la baignoire pour qu'il s'allonge sur le dos. La tête posée près de ma taille, il s'efforça de reprendre son souffle. Je réussis à poser ma main sur ses cheveux, mais il ne fallait pas m'en demander plus. Mon cœur battait encore la chamade, et mon pouls grondait dans mes oreilles.

Richard fut le premier à retrouver l'usage de la parole.

— Je t'ai fait mal ?

Je voulus dire « non », mais les endorphines commençaient à s'estomper, et je sentais déjà une douleur sourde poindre entre mes jambes. Si Micah m'avait posé la question, j'aurais répondu « un peu », mais c'était Richard. Il était beaucoup plus torturé par le doute. Alors, je dis quand même :

— Non.

Je sentis sa main remonter maladroitement le long de ma cuisse, comme s'il avait encore du mal à contrôler ses mouvements. Il effleura mon entrejambe, et je partis d'un rire léger.

— Pas encore. Pas tout de suite.

Il leva sa main, et je vis qu'il y avait du sang sur le bout de ses doigts.

— Je t'ai fait mal ? répéta-t-il d'une voix plus ferme.

— Oui et non.

Il parvint à se redresser sur un coude.

— Tu saignes, Anita. Je t'ai fait mal.

— Un peu, concédai-je, mais c'est une douleur agréable, dont chaque palpitation me rappellera ce que nous avons fait.

Son visage se ferma. Il regarda le sang sur le bout de ses doigts comme si c'était une accusation.

— Richard, c'était merveilleux, fantastique. Je ne m'étais pas rendu compte que tu te retenais à ce point.

— J'aurais dû continuer.

Je lui touchai l'épaule.

— Richard, ne fais pas ça. Ne réagis pas comme si c'était mal alors que c'était bien.

— Tu saignes, Anita. Je t'ai baisée si fort que tu saignes.

Je voyais bien quelque chose à répondre, mais je n'étais pas sûre que ça le réconforterait.

Il s'écarta de moi et s'assit au bord de la baignoire, les jambes pendant dans le vide.

— Je vais bien, Richard, lui assurai-je tandis qu'il se nettoyait la main. Je te jure.

— Tu n'en sais rien, répliqua-t-il.

Je me levai, et quelque chose me fit mal à l'intérieur, plus mal que d'habitude. Je me soulevai suffisamment pour voir le sang sur le marbre, mais il n'y en avait pas beaucoup.

— Ce ne sont que quelques gouttes. Ça va aller.

— Anita, tu n'avais encore jamais saigné après l'amour.

Il fallait que je lui dise la vérité. Priant pour que ce soit le bon choix, je rétorquai :

— Si.

Il me dévisagea, les sourcils froncés.

— Non.

— Si, j'ai déjà saigné. Simplement, ce n'était pas avec toi.

— Avec qui, alors ? Micah ? demanda-t-il, visiblement mécontent.

— Oui.

— Autant que maintenant ?

J'acquiesçai et m'assis. À présent que les endorphines refluaient à toute allure, le marbre me paraissait de nouveau froid. Je tendis une main à Richard.

— Aide-moi à me remettre dans la baignoire.

Il prit ma main presque machinalement, plus par réflexe que par envie. Il me retint pendant que je me laissais glisser dans l'eau avec un gémissement de douleur. Oui, j'avais mal, mais je n'étais pas cassée. J'avais déjà eu aussi mal que ça avec Micah. Je n'aurais pas voulu que le sexe soit aussi brutal tous les soirs, mais je pouvais le supporter et, quand ça arrivait au bon moment, c'était génial.

— Il t'a déjà blessée aussi gravement ?

— Je n'étais pas blessée, et je ne le suis pas non plus aujourd'hui. J'ai mal ; ce n'est pas la même chose.

— Je ne vois pas la différence.

Je m'allongeai lentement dans la baignoire, laissant les parties endolories de mon corps se détendre une à une. Curieusement, je n'éprouvais plus d'autre douleur que celle de mon entrejambe. L'ardeur avait emporté toutes mes courbatures. Tant mieux.

— Je voulais te baiser, Anita. Je voulais te baiser aussi vite et aussi fort que possible, et c'est ce que j'ai fait.

— Tu n'as pas trouvé ça génial ?

Il acquiesça.

— Si, mais, si je t'ai blessée, pense à ce que je pourrais faire à une femme qui n'a pas de marques vampiriques pour la protéger. Pense à ce que je pourrais faire à une humaine.

Je m'enfonçai suffisamment dans l'eau pour mouiller mes cheveux, puis me redressai et dévisageai Richard. Il avait l'air si triste, si paumé !

— J'ai entendu ce qu'on raconte. Pelvis en morceaux, organes broyés, chairs déchiquetées…

— Quand nous couchons avec des partenaires humains, nous devons toujours faire très attention.

— C'est ce qu'on m'a dit.

— Je ne savais pas si tu pourrais encaisser ça, Anita. Je ne savais pas si ça te briserait. La perspective de te baiser jusqu'à m'introduire dans des endroits de ton corps qui ne devraient pas être touchés m'excitait à mort. Je n'avais pas envie de te déchiqueter, mais je m'imaginais en train de le faire, et ça m'excitait à mort. Je suis malade, non ?

Je clignai des yeux et hésitai avant de répondre :

— Je ne crois pas, non. Tu ne l'as pas fait ; tu y as juste pensé. Et ça t'excitait, mais tu n'es pas passé à l'action pour autant. C'est souvent comme ça, avec les fantasmes violents. S'ils se réalisaient, on ne trouverait pas ça bien du tout, mais le fait d'y penser pendant l'amour fait monter l'excitation d'un cran.

— Tu n'as pas eu peur ?

— Non.

— Pourquoi ?

— J'avais confiance en toi. Je savais que tu ne me ferais pas de mal.

Il ôta le préservatif.

— Il y a du sang sur la capote.

— Je ne suis pas blessée, Richard, ou, en tout cas, pas plus que je ne voulais l'être.

Franchement, j'étais quand même un peu plus blessée que ça. Une douleur sourde entre les jambes, ça me va, mais là ça remontait jusque derrière mon nombril. Ce qui signifiait que nous y avions été trop fort – mais je ne pouvais pas dire ça à Richard.

Il me dévisagea.

— Tu as frémi.

Je fermai les yeux et me laissai aller dans l'eau.

— Je ne sais pas de quoi tu parles.

Je sentis l'eau bouger et sus que Richard venait d'entrer dans la baignoire. Je me rassis, mais il me surplombait de toute sa hauteur, d'une façon presque menaçante. La plupart du temps, je parviens à faire abstraction de sa taille, de sa carrure et de sa puissance physique en général mais, parfois, il m'oblige à m'en rendre compte. Il n'essayait pourtant pas de m'intimider, du moins, pas consciemment, me semblait-il.

Une énergie surnaturelle s'écoulait de lui comme pour réchauffer l'eau. Je me déplaçai afin de m'adosser au bord de la baignoire. Me lever n'aurait servi à rien, Richard aurait toujours été beaucoup plus grand que moi. Et puis je commençais à avoir des crampes dans le bas-ventre. Je n'étais pas certaine de réussir à me lever sans me plier en deux, ce qui n'aiderait pas. Étais-je blessée ? Étais-je vraiment blessée ? Ce n'était pas une question que je voulais être obligée de me poser.

— Tu es blessée. Tu es vraiment blessée, pas vrai ? demanda Richard comme s'il avait lu dans mon esprit.

Il nous arrive de partager nos émotions et nos pensées sans le vouloir. Je luttai pour remettre mon bouclier en place. Souvent, il tombe pendant l'amour.

Richard s'agenouilla dans l'eau, posant une main de chaque côté de ma tête sur le bord de la baignoire. Quand il se pencha vers moi, je sentis la chaleur de son corps pulser contre ma peau. Mon bas-ventre se contracta, et cela me fit mal. Je luttai pour réprimer mes gémissements. Et j'y parvins, mais Richard colla sa joue contre la mienne et me chuchota à l'oreille :

— Es-tu blessée ?

— S'il te plaît, Richard, soufflai-je.

— Es-tu… blessée ? répéta-t-il en détachant les mots.

Son pouvoir palpitait à travers moi et, cette fois, je ne pus retenir un petit cri de douleur.

— Si tu ne te contrôles pas davantage, tu vas réveiller ma louve, dis-je, les dents serrées.

Un, j'avais mal ; deux, je commençais à être en colère.

Richard prit une grande inspiration. Il respirait ma peau. Son pouvoir était pareil à une vague ondulante de chaleur. Je me concentrai pour rendre mon bouclier aussi hermétique que possible.

Je pensai à des murs de pierre, que j'interposai métaphysiquement entre Richard et moi.

— La douleur a une odeur, le savais-tu ? dit-il.

Je sentis son souffle brûlant sur ma joue.

— Non. Si.

J'en avais déjà fait l'expérience moi-même une fois ou deux, dans les premiers temps où ma bête s'agitait au fond de moi.

— Es-tu… blessée ? répéta-t-il très lentement, ses lèvres effleurant ma joue tandis qu'il parlait.

Une autre crampe me saisit, et je luttai pour ne pas me plier en deux – pour rester assise dans l'eau contre Richard sans broncher. Il insinuait qu'il pouvait humer le mal qu'il m'avait fait. Et la plupart des lycanthropes sentent le mensonge. Alors je dis la vérité.

— Oui.

Il m'embrassa sur la joue.

— Merci.

Puis il se redressa, sortit de la baignoire et tendit la main vers la pile de serviettes.

— Où vas-tu ? demandai-je – même si, très franchement, je n'étais pas fâchée qu'il s'en aille.

— Loin de toi.

À la crampe suivante, je me pliai en deux. Je ne cherchai pas à lutter contre la douleur. Il voulait se comporter comme un parfait connard ? Très bien.

Quand je levai de nouveau les yeux, Richard avait noué la serviette autour de sa taille et ravalé son énergie surnaturelle comme si le tissu éponge ne couvrait pas seulement son corps.

— Je t'envoie un docteur.

— Non, pas encore.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il y a des chances pour que ça passe tout seul.

Richard fronça les sourcils.

— On dirait que tu as l'habitude.

— J'ai déjà eu ce genre de crampes. Pas aussi prononcées, pour être franche, mais elles ont fini par passer.

— Micah, lâcha-t-il comme si ce nom était une malédiction.

— Oui.

J'en avais marre de protéger l'ego de Richard. Franchement, à cet instant, j'en avais marre de Richard tout court.

— Il me prend toujours de vitesse.

— Micah n'a pas fait une seule chose avec moi que tu n'aies pas eu l'occasion de faire le premier.

— C'est encore ma faute, c'est ça ?

— C'est ton choix.

Je ne parvenais plus à empêcher la douleur de filtrer dans ma voix. Tant pis. Que Richard se rende compte combien il m'avait fait mal.

— J'adore ça, dit-il.

Les mains pressées sur mon ventre et les sourcils froncés, je levai les yeux vers lui.

— De quoi parles-tu ?

— Cette douleur dans ta voix. J'adore ça. La dernière fois que je l'ai entendue, c'était dans la voix de Raina.

Je me rembrunis davantage.

— De quoi parles-tu ?

— Tu sais que Raina était une sadique, mais elle avait également un côté maso. Elle aimait autant éprouver de la douleur que l'infliger pendant l'amour.

— Je le savais aussi. Rappelle-toi : je porte certains de ses souvenirs en moi.

— C'est vrai. Tu es l'hôte de son munin.

Le munin est la mémoire ancestrale des loups-garous. Quand l'un d'eux meurt, les autres mangent un peu de sa chair pour s'approprier ses souvenirs et les intégrer à la mémoire collective de la meute – au sens littéral du terme. Ce n'est pas juste un rituel, même si la plupart des loups-garous ne peuvent pas dialoguer avec leurs défunts de façon aussi directe que je le fais avec Raina. C'est censé leur permettre d'obtenir des conseils éclairés, mais Raina a fait de son mieux pour me posséder réellement.

À force de travail, j'ai appris à la contenir presque parfaitement. Elle n'est pas comme mes bêtes ou comme l'ardeur. Je peux la maintenir en cage. Mais chaque fois que je veux faire appel à ses pouvoirs ou à ses souvenirs, je prends un risque.

— Tu t'es servi d'elle pour guérir la brûlure de la croix dans ta main. Tu pourrais peut-être te servir d'elle pour te soigner maintenant ? suggéra Richard.

Je le dévisageai. La brûlure en forme de croix avait laissé dans ma main une cicatrice brillante qui ne partirait jamais. J'ai assimilé la capacité de guérison de Raina. C'est l'une des raisons pour lesquelles Richard a fait d'elle un munin au lieu de laisser pourrir

son corps. Oui, c'était une sadique et elle avait tenté de nous tuer tous les deux, mais elle était puissante. Donc, de temps en temps, je peux utiliser ses pouvoirs pour me guérir ou pour guérir d'autres gens, mais le prix à payer est toujours élevé. Je peux l'enfermer en moi et ne lui accorder aucune attention mais, si je la laisse sortir, elle réclame son dû, en général du sexe ou de la douleur, voire les deux.

Je secouai la tête.

— Je ne crois pas que ce serait une bonne idée pour le moment.

— As-tu déjà vu des souvenirs d'elle et moi ensemble ?

— Parfois. J'essaie de les refouler.

— La dernière fois que j'ai pu faire ce que nous avons fait aujourd'hui, c'était avec elle.

Richard me regarda avec une expression presque sereine et attendit ma réponse.

— Elle te manque.

— Certaines choses chez elle me manquent. Souviens-toi, Anita : j'étais puceau quand je l'ai rencontrée. Je ne me rendais pas compte à quel point ce qu'elle m'apprenait était inhabituel.

— Parce que tu n'avais pas de point de comparaison.

— Exactement.

— Il existe d'autres positions qui te permettraient d'être aussi brutal que tu veux sans me blesser autant. Déjà, il faudrait éviter de te lâcher pendant que je suis sous le coup de l'ardeur, parce qu'elle me prive de toute envie de me protéger.

— Ne comprends-tu pas, Anita ? Je déteste te faire du mal et, en même temps, j'adore ça. J'adore entendre la douleur dans ta voix. J'adore me dire que c'est ma queue qui t'a mise dans cet état. L'idée d'avoir été si gros, si puissant, si brutal que je t'ai ravagée à l'intérieur… Ça me fait carrément grimper au plafond. Tu as raison ; si je t'envoyais à l'hôpital, ça ne m'amuserait pas. Raina a tenté de m'apprendre à aimer ce niveau-là, mais elle n'y est pas arrivée. Quand elle voulait ce genre de chose, elle devait s'adresser à Gabriel.

Gabriel était le roi du pard local avant que je le bute, le jour où il a essayé de me violer et de me tuer devant une caméra pendant que Raina l'encourageait hors champ. Ils faisaient un très beau couple, dans le genre cercle inférieur de l'enfer. Du coup, je les y ai expédiés ensemble.

— Ouais, Gabriel aimait le sexe façon tueur en série, me remémorai-je.

— Et Raina aussi. Enfin, elle aimait infliger la douleur, mais son corps n'aimait pas la recevoir.

— En BDSM, il paraît qu'un bon dominant ne fait jamais à son soumis ce qu'il ne serait pas prêt à supporter lui-même.

— C'est la règle, approuva Richard. Mais nous savons tous deux que Raina n'était pas une bonne dominante.

— Non, en effet.

— Tes crampes… ça passe ?

— Oui. Comment le sais-tu ?

— Ton visage est moins crispé ; tu ne te tiens pas le ventre aussi fort. Et j'ai souvent regardé Raina surmonter le même genre de douleur. Elle disait que, l'une des choses qu'elle préférait chez moi, c'est que je pouvais être aussi brutal qu'elle le voulait, de la façon exacte qu'elle voulait.

— Ne me baise plus jamais aussi fort dans cette position, d'accord ?

Richard acquiesça.

— Dans quelle position, alors ?

J'ouvris la bouche, la refermai et cherchai comment formuler ma réponse.

— Je n'aime pas faire l'amour aussi brutalement tous les soirs. Après une séance de ce genre, ou même un peu moins violente, il me faut un jour ou deux pour avoir de nouveau envie de sexe.

— Tu devras nourrir l'ardeur dans quelques heures.

— Il existe des moyens plus doux de le faire.

— Pas avec Micah.

— Ce n'est pas parce qu'un homme est bien monté qu'il ne peut pas se montrer doux, répliquai-je.

Richard hocha la tête.

— Tu as raison.

Nous nous dévisageâmes un moment, et quelque chose dans son expression me poussa à demander :

— Raina ta vraiment bousillé, pas vrai ?

— Oui. Quand elle a découvert que j'aimais faire ça brutalement, elle a voulu s'assurer que je ne puisse plus jamais satisfaire mes besoins qu'avec elle. Elle avait l'intention de me garder, Anita, et si elle n'avait pas tenté d'inclure Gabriel dans nos rapports je serais peut-être resté avec elle.

— Non, contrai-je. Je n'y crois pas une seconde.

Il me regarda tristement.

— Comment peux-tu en être aussi sûre ?

— Parce que tu es quelqu'un de bien. Si ça n'avait pas été Gabriel, ça aurait été quelqu'un ou quelque chose d'autre. Raina ne pouvait pas résister au plaisir de pousser les gens au-delà de leurs limites. Elle aurait continué avec toi jusqu'à te briser. C'était ainsi qu'elle fonctionnait.

Richard opina et inspira si fort que ses épaules se soulevèrent.

— Je vais aller me laver dans les douches collectives.

Je voulais qu'il s'en aille, mais… il faisait tant d'efforts ! Et il m'avait sauvée de Marmée Noire.

— Tu peux le faire ici.

Il secoua la tête.

— Non, je ne peux pas, dit-il sur un ton étrange.

— Pourquoi donc ?

— Parce que ça me plaît de t'avoir fait mal. Ça me plaît beaucoup. J'ai peur de recommencer.

— Je refuserais, Richard. Tu as toujours respecté un « non ».

— Oui, mais je sais l'effet que nous avons l'un sur l'autre. Si ça se trouve, je serais capable de tenter de te séduire de nouveau, juste pour pouvoir te pénétrer pendant que tu saignes encore à cause de la première fois.

Il ferma les yeux, et un frisson le parcourut de la tête aux pieds. Pas parce que ce qu'il avait envie de me faire le dégoûtait, mais parce que ça l'excitait. Mais il s'était montré honnête avec moi ; il m'avait dit ce qui lui faisait réellement envie.

— J'aime bien la baise énergique, Richard, mais pas à ce point. Désolée.

Il acquiesça et m'adressa un sourire triste.

— Raina ma appris à aimer faire ça trop brutalement pour n'importe qui d'autre. Et elle a appris à Nathaniel à aimer le genre de douleur à laquelle la plupart des gens ne survivraient même pas.

— Je sais.

Il secoua la tête.

— Non, tu ne sais pas. Tu crois que tu sais, mais tu ne peux pas l'imaginer. Moi, en revanche, je l'ai vu.

— Nathaniel ne m'a jamais dit que tu avais assisté à leurs séances.

— Entre le bandeau, les bouchons d'oreilles et les bouchons de nez, il ne pouvait ni voir, ni entendre, ni sentir qui se trouvait dans la pièce avec eux. Raina m'a invité une fois. Elle voulait que je l'aide,

mais la torture n'a jamais été ma tasse de thé. Ce qui l'a beaucoup déçue.

Je déglutis et cherchai quelque chose d'utile à dire. Rien ne me vint à l'esprit.

— Je ne sais pas quoi répondre à ça.

— Et moi je ne sais pas pourquoi je t'en ai parlé. Parce que je voulais te choquer ? Parce que je voulais rabaisser Nathaniel à tes yeux ? Parce que je voulais me rabaisser, moi ?

Secouant la tête, il se dirigea vers la porte.

J'étais soulagée qu'il s'en aille parce que je ne savais pas quoi faire de lui dans l'humeur où il était, et parce que j'avais réellement eu mon compte de sexe. Le plus gros des crampes était passé, mais j'avais encore mal, et la douleur persisterait un moment.

Richard s'arrêta, la main sur la poignée de la porte.

— Te rends-tu compte que la plupart de tes amants étaient aussi ceux de Raina ?

— Non, je n'y avais jamais pensé.

Il me regarda par-dessus son épaule.

— Jean-Claude couchait avec elle et Gabriel ; c'était le prix qu'elle lui réclamait. Tu sais que c'est elle qui a contaminé Jason ?

— Ouais.

J'avais partagé ce souvenir avec Jason. Raina l'avait attaché à un lit et coupé pendant qu'elle le baisait. Elle se fichait bien qu'il vive ou qu'il meure. J'avais vécu la scène de son point de vue, depuis l'intérieur de sa tête, et ça ne l'avait pas dérangée. Elle était du bois dont on fait les tueurs en série, parce que son plaisir était plus important pour elle que la vie de Jason.

J'entendis un murmure dans ma tête.

— *C'est ça, Anita. Concentre-toi bien.*

Je frissonnai, et cela me fit mal au bas-ventre.

— Vas-y, Richard. Vas-y, s'il te plaît.

— Que se passe-t-il ?

— Il vaut mieux que je ne pense pas autant à Raina.

— Elle vient de te parler ?

J'acquiesçai en silence.

— Tu crois que tu la contrôles, et c'est peut-être le cas, mais réfléchis quand même à ce que je viens de te dire. Jean-Claude, Jason, Nathaniel et moi avons tous couché avec elle avant de coucher avec toi. Peut-être y a-t-il une raison pour laquelle tu es attirée par ses anciens amants.

Sur cette pensée très perturbante, Richard sortit et referma la porte derrière lui.

J'étais ravie qu'il voie une psy. Je trouvais que ça lui faisait du bien, sincèrement. Le problème, c'est que, de toute évidence, il voulait que je suive une thérapie avec lui. Et je n'étais pas prête pour ça.

Chapitre 17

Je me lavai rapidement avant de me rendre compte que je n'avais pas de fringues dans la salle de bains. Mon peignoir gisait en tas au pied du lit. Génial !

Je me confectionnai un turban avec une serviette et m'enroulai dans un drap de bain. Un des avantages d'être petite, c'est qu'il me recouvrait jusqu'aux pieds. Le plus drôle, c'est que, quels que soient les occupants actuels de la chambre, ils m'avaient probablement tous vue à poil au moins une fois. J'aurais dû sortir nue et aller me chercher des vêtements dans la penderie sans leur prêter aucune attention. Mais je ne pouvais pas m'y résoudre. J'avais encore trop de pudeur. Parfois, j'ai l'impression que j'en aurai toujours trop pour traiter la nudité avec autant de désinvolture que les métamorphes.

Pire encore, mon Browning était resté dans la chambre. Je peux vivre sans mes fringues, mais le fait de m'être séparée de mon flingue disait à quel point Richard me tournait la tête. En sa présence, je m'oublie. J'oublie même les parties de moi que personne d'autre ne peut faire taire.

Pour une raison qui m'échappait, je ne pouvais pas sortir de la salle de bains sans arme. Je ne pouvais tout simplement pas. J'avais encore mal presque jusqu'au nombril. Les crampes ne m'assaillaient plus, mais je me sentais encore idiote et vulnérable. J'avais besoin d'un flingue. Ça me réconforterait. La voilà, la vérité. Depuis quelques mois, je me suis mise à planquer des armes dans les endroits où je passe le plus de temps – en cas d'urgence. D'accord, ce n'était pas un cas d'urgence, mais… Oh, et puis merde ! C'était mon flingue. J'avais le droit de le vouloir.

Je m'agenouillai devant le lavabo et ouvris les portes du placard. Je dus me tordre le bras pour passer la main derrière le siphon, mais je finis par trouver mon Firestar scotché aux canalisations. Il m'est déjà arrivé deux ou trois fois d'être séparée des flingues que je porte sur moi et d'avoir besoin d'une arme. Alors j'ai cédé à ma paranoïa et commencé à en planquer quelques-unes de-ci de-là. Comme le Firestar n'est plus mon flingue principal, il vit désormais ici, dans la cachette ultime.

Je le dégageai et éclatai de rire. Des mots se détachaient sur le scotch. « Flingue d'Anita. » C'était l'écriture de Nathaniel. Il était avec moi le jour où j'avais planqué le Firestar. Apparemment, il avait ajouté sa touche personnelle quand j'avais le dos tourné. C'était lui qui m'avait coupé et tendu le scotch. Avait-il déjà écrit dessus, et étais-je trop distraite sur le coup pour m'en rendre compte, ou était-il revenu plus tard ? Il faudrait que je le lui demande.

J'ôtai le scotch en secouant la tête, un sourire aux lèvres. Si j'avais eu une poche, je l'aurais mis dedans. Le Firestar se détachait de façon très nette contre le blanc du drap de bain. Je le pris en main et serrai un peu la crosse. Le nœud de mon estomac se desserra légèrement. Quand vous vous sentez à ce point rassérénée par le contact d'un flingue, vous menez vraiment une drôle de vie.

Je vérifiai que le Firestar était toujours chargé, parce qu'il faut systématiquement vérifier quand vous avez perdu un flingue de vue ne serait-ce qu'une minute. Règle de sécurité numéro un : ne faites jamais confiance à personne d'autre pour vous dire si une arme est chargée ou non. Regardez vous-même.

Le drap de bain coincé sous les aisselles et le flingue à la main, j'ouvris la porte. Je crus un instant que la chambre était vide, puis je vis Clay et Graham se lever des fauteuils installés devant la cheminée.

— Clay, tu ne devrais pas être en train de dormir quelque part ? Tu viens juste de finir de bosser au *Plaisirs Coupables*.

Reportant mon attention sur le lit, je constatai qu'il ne restait plus que le matelas légèrement brûlé. Quelqu'un avait enlevé les draps et les oreillers, parmi lesquels devait se trouver mon Dual Mode.

Comme s'il avait lu dans mes pensées, Clay lança :

— Ton flingue est dans le tiroir de la table de chevet.

Je ne regardai pas pour voir s'il disait la vérité. Un, je lui faisais confiance ; deux, j'avais déjà un flingue dans une main, et l'autre était occupée à tenir le drap de bain. J'étais armée et à court de mains.

— Merci, mais ça ne me dit pas ce que tu fiches encore debout.

— Après que les rats-garous ont découvert des mouchards un peu partout, Jean-Claude nous a demandé d'enchaîner sur une deuxième garde.

Il passa une main dans ses courtes boucles blondes. Quand vous avez moins de vingt-cinq ans, vous encaissez mieux le manque de sommeil, mais Clay avait quand même l'air fatigué.

— Et moi, tu ne me dis même pas bonjour ? demanda Graham.

Je reportai mon attention sur lui et ne pus m'empêcher de froncer les sourcils. Graham mesure environ un mètre quatre-vingts, comme Clay, mais il a les épaules beaucoup plus larges, et ce genre de muscles qu'on n'obtient qu'en soulevant régulièrement de la fonte. Ses cheveux noirs sont si longs sur le dessus qu'ils lui tombent dans les yeux. Mais, derrière, ils sont rasés. On dirait deux coiffures différentes superposées.

Il ne portait pas le tee-shirt noir habituel des gardes du corps (uni, ou avec le nom du club où ils bossent et la mention « SÉCURITÉ »), mais un tee-shirt rouge signifiant qu'il était d'accord pour servir de nourriture à l'ardeur en cas de nécessité. Ces nouveaux tee-shirts rouges sont une idée de Rémus. Il l'a eue après que j'ai manqué de tuer Damian et Nathaniel. La première fois qu'il m'en a parlé, j'ai cru que c'était une blague… jusqu'à ce que je voie un des gardes se pointer en rouge. Curieusement, depuis l'entrée en vigueur de ce nouvel uniforme, j'ai appris à contrôler l'ardeur beaucoup mieux qu'avant. Comme quoi, la peur, la gêne et l'obstination pure peuvent vous aider à accomplir de grandes choses.

Graham essaie de coucher avec moi depuis un bail. Je n'ai pas été surprise qu'il se porte volontaire. En revanche, ça m'a fait flipper de voir quels autres gardes portaient le fameux tee-shirt rouge – des hommes dont, pour la plupart, j'ignorais qu'ils s'intéressaient à moi sur le plan sexuel. Je veux dire, c'est une chose de soupçonner que quelqu'un coucherait volontiers avec vous, mais en avoir la confirmation sans équivoque… ça me mettait mal à l'aise.

— Salut, Graham. Chouette tee-shirt, lançai-je sur un ton hostile.

— Pourquoi es-tu fâchée contre moi ? Ce n'était pas mon idée. Tu n'as qu'à en vouloir à Rémus, à Jean-Claude ou à Claudia. C'est eux qui ont décidé que tu ne devais pas rester seule dans une pièce sans un homme prêt à se laisser utiliser pour nourrir l'ardeur.

— Depuis quand ?

— Depuis que les mystérieux méchants sont arrivés en ville. Personne ne veut nous donner de détails mais, apparemment, nos chefs craignent qu'ils utilisent leur magie pour faire déraper

l'ardeur. Donc, tu dois avoir de quoi te nourrir sous la main à tout instant.

Ça n'avait pas l'air de lui plaire. J'étais peut-être en train de déteindre sur lui. Tant mieux.

— Nous sommes un peu à court de tee-shirts rouges aujourd'hui Anita, intervint Clay.

— Pourquoi ?

— Parce que la garde a été doublée dans tous les établissements de Jean-Claude. Il doit renégocier avec Rafael et Narcisse pour obtenir plus d'hommes.

— J'imagine qu'il suffit de les payer, non ? avançai-je.

Les deux métamorphes échangèrent un regard.

— Peut-être, répondit prudemment Clay.

Je commençais à avoir froid dans mon drap de bain mouillé, aussi me dirigeai-je vers la penderie pour y prendre des vêtements.

— Qu'est-ce qu'ils pourraient bien réclamer, à part de l'argent ? demandai-je.

Je regardai la double porte en hésitant. Le drap de bain glissait, et je ne voulais pas lâcher mon flingue. Je n'ai jamais été douée pour attacher une serviette correctement. Certes, Clay et Graham m'avaient déjà vue à poil tous les deux, mais quand même.

— Du pouvoir, répondit Clay. Maintenant que Jean-Claude est le sourdre de sang de sa propre lignée, tout le monde veut resserrer ses liens avec lui. Et Narcisse a sérieusement les jetons depuis qu'il sait que la hyène est l'animal à appeler d'Asher.

— Les jetons ? Pourquoi ?

Je coinçai le drap de bain sous mon aisselle droite et tirai sur la poignée de la penderie avec ma main gauche. Elle était coincée.

— Nous sommes des loups, pas des hyènes, donc ce ne sont que des ouï-dire, répondit Clay. Mais Narcisse veut qu'on lui garantisse qu'Asher ne tentera pas de prendre le contrôle de son clan.

Je réussis enfin à ouvrir la penderie, hourra !

— Asher n'est pas assez puissant pour le faire.

— Peut-être, mais Narcisse s'inquiète quand même. Il veut négocier avant que le problème se pose.

Je pris un jean noir et me retrouvai bien embêtée pour attraper un haut.

— Pour l'amour de Dieu !

Graham s'approcha de moi à grands pas furieux. Je sentis son pouvoir me brûler comme les escarbilles d'un feu de camp grésillant

sur ma peau. Il voulut saisir le jean noir, mais je m'y accrochai. Nous nous foudroyâmes du regard.

— Je veux juste tenir tes fringues pour toi, Anita. C'est tout, d'accord ?

C'était une bonne idée. Ça m'aiderait beaucoup. Alors, pourquoi ne voulais-je pas lâcher prise ? Parce que Graham m'irritait sérieusement. Sa façon de me poursuivre pour coucher avec moi, sans même feindre une quelconque émotion, appuyait sur tous mes mauvais boutons. Évidemment, s'il m'avait menti en affirmant que j'étais l'amour de sa vie, ça m'aurait encore plus énervée. Misère !

Je lâchai le jean, pris une grande inspiration, la relâchai lentement et dis :

— Merci.

Graham me regarda en clignant des yeux comme si je ne l'avais jamais remercié auparavant. Ce qui était peut-être le cas. Honte à moi. Graham risquait sa vie pour me protéger. D'accord, c'était un gros vicieux, mais un gros vicieux honnête.

Je levai la tête vers lui. Nous étions assez proches pour que je puisse voir que ses yeux étaient légèrement bridés. Sa mère est japonaise, d'où la forme de ses yeux et la couleur de ses cheveux. Tout le reste, il le tient de son père blond aux yeux bleus. Rencontrer ses parents par hasard ne m'a pas aidée à l'apprécier davantage, bien au contraire. Ils ont l'air de braves gens. Comment réagiraient-ils en apprenant que leur fils unique essaie de coucher avec toute personne dotée d'une paire de seins ? Ils auraient honte, sûrement.

Secouant la tête, je reportai mon attention sur la penderie. *Concentre-toi sur tes fringues, Anita*. Je savais que je me sentirais tout de suite mieux habillée. L'influence de grand-maman Blake, sans doute. Pour elle, nudité était synonyme de péché.

Je n'allais pas tarder à tomber à court de hauts propres. Il me restait le choix entre noir et rouge. Le noir me faisait ressembler aux gardes du corps, mais le rouge était pire encore, puisqu'il désignait les membres de ma brigade anti-ardeur personnelle. Je pris un haut noir, le reposai, en pris un rouge et le reposai aussi.

— Décide-toi, Anita, s'impatienta Graham.

— Je viens juste de me rendre compte que les fringues que je porte quand je ne bosse pas sont identiques à votre uniforme.

— Et en quoi est-ce un problème ?

— Je ne sais pas, répondis-je, ce qui était la stricte vérité.

— Alors, prends un haut rouge. Je te promets que je ne me ferai pas d'idée juste parce que nous serons assortis.

Dans sa voix, j'entendis que la moutarde commençait à lui monter au nez. Je soupirai.

— Je suis désolée d'avoir un problème avec le fait que ces tee-shirts rouges signifient que vous voulez coucher avec moi. Je suis vraiment désolée mais, oui, ça me pose un problème.

— La couleur de mon tee-shirt ne change rien à mon comportement vis-à-vis de toi. J'ai toujours été très clair sur ce que j'espérais.

Je hochai la tête.

— C'est justement ce que j'étais en train de penser. Je dis toujours que j'apprécie la franchise, mais je suppose que je ne l'apprécie que jusqu'à un certain point.

Je pris un débardeur rouge. Il fallait que je me fasse une raison – ou que j'achète des hauts d'une autre couleur.

J'ajoutai des chaussettes de tennis et des baskets noires à la pile dans les bras de Graham. Je dressai une liste mentalement et me rendis compte qu'il n'y avait pas de sous-vêtements. J'ouvris le tiroir du bas de la penderie. Curieusement, il débordait de lingerie. Jean-Claude m'a tellement influencée que je n'ai plus une seule culotte en coton toute simple – juste des trucs en dentelle, en soie, en satin ou en résille. Et j'ai appris à acheter deux ou trois culottes assorties à chaque soutien-gorge, parce qu'on peut porter un soutien-gorge plusieurs jours d'affilée, mais pas une culotte.

Je me redressai, un ensemble de lingerie à la main. Je voulus le poser sur la pile, mais le regard de Graham arrêta mon geste. Comme le débardeur rouge était très fin et assez transparent, j'avais pris un soutien-gorge en satin rouge pour qu'on ne le voie pas trop au travers. C'était un push-up, histoire de rehausser mes seins pour qu'ils ne me gênent pas si je devais dégainer. Mon choix avait été motivé par des raisons d'ordre pratique mais, tout à coup, je pris conscience que c'était des sous-vêtements drôlement sexy.

Je soutins le regard de Graham. Il avait les yeux brûlants, et tout dans son expression hurlait qu'il n'avait qu'une envie : me voir avec l'ensemble en satin rouge, et rien d'autre. De toute évidence, il aurait donné très cher pour ça – et pour pouvoir en profiter.

La chaleur me monta au visage. Je rougis si facilement que parfois c'en est gênant. C'était l'une de ces fois. Si Graham avait été l'un des hommes de ma vie, j'aurais réagi à son regard et à son

expression. Nous serions passés dans la salle de bains, et peut-être aurions-nous laissé son désir nous submerger tous les deux. Mais il n'était pas mon petit ami, et le fait qu'il veuille me baiser ne signifiait pas que c'était réciproque.

Le mois dernier, quand j'ai cru que j'étais enceinte, le fait que je n'aie pas couché avec Graham et qu'il ne figure pas sur la liste des pères potentiels m'a emplie d'un tel soulagement que j'ai su que jamais je ne le prendrais pour amant. La frayeur que je me suis faite a remis beaucoup de choses en perspective. Désormais, je regarde chacun des hommes qui m'entourent en me demandant : « Si je tombais enceinte de lui, est-ce que ce serait vraiment une catastrophe ? » D'ici à quelques mois, je me serai peut-être calmée, et j'y penserai moins. Ou pas. Pendant quelques jours, j'ai vraiment cru que j'allais avoir un bébé. Ça m'a fichu une trouille de tous les diables.

Je scrutai le visage de Graham. Il était séduisant, et je n'avais rien de précis à lui reprocher, mais je ne me souvenais que trop bien de mon soulagement quand j'avais pensé qu'il ne pouvait pas m'avoir mise enceinte. Si vous devez vraiment avoir un bébé, mieux vaut que le père soit au minimum votre ami – et Graham n'est même pas ça pour moi. C'est mon garde du corps, et il m'est arrivé de me nourrir de lui en cas d'urgence, mais ce n'est pas mon ami. Il a trop envie de me baiser pour que je puisse le considérer comme tel. Un ami veut ce qui est bon pour vous avant de vouloir s'envoyer en l'air avec vous. Mais la priorité de Graham était inscrite dans ses yeux, sur son visage, dans la tension de tout son corps tandis qu'il tenait mes vêtements.

— Tu rougis, constata-t-il d'une voix rauque.

Je hochai la tête et baissai les yeux dans l'espoir que ça s'arrangerait si je ne le regardais plus.

Il me toucha le menton du bout des doigts, très légèrement.

— Après tout ce que je t'ai vu faire avec les autres, tu rougis juste parce que je te regarde un peu trop intensément.

Sa voix s'était adoucie.

— Tu crois que je ne peux pas me sentir gênée parce que je suis une pute.

— Faux.

Il tenta de lever mon visage vers lui, et je reculai pour me dérober à son contact.

— Vraiment ? demandai-je, frémissante de colère.

— Pourquoi cela te dérange-t-il autant que j'aie envie de toi ? Je t'ai vue coucher avec plusieurs autres hommes en même temps. Que voudrais-tu que je pense ? Comment voudrais-tu que je réagisse ?

— Oh, Graham !

Clay était resté de l'autre côté de la pièce, sans intervenir dans notre conversation, mais ce simple soupir me fit comprendre qu'il pigeait – qu'il pigeait très bien l'erreur que Graham venait de commettre.

— Je peux arranger ça très facilement, Graham.

— Arranger quoi ?

— Remédier au désir que je t'inspire.

— De quoi parles-tu ?

Le fait qu'il soit aussi lent à la détente jouait également contre lui.

— Tu es relevé de tes fonctions. Tu ne fais plus partie de mes gardes du corps.

Il serra mes vêtements contre sa poitrine.

— Comment ça ?

— Je ne peux pas garantir que l'ardeur n'échappera pas à mon contrôle, et que je ne perdrai plus jamais la tête au point de m'envoyer en l'air devant mes gardes. Puisque ça te trouble à ce point, je vais faire en sorte que tu ne sois plus jamais là pour assister à une telle scène.

— Je ne…

Graham se rembrunit. Il voyait enfin où je voulais en venir.

— Tu ne fais plus partie de mes gardes du corps. Pose mes fringues dans la salle de bains, sur le bord du lavabo, et va trouver Rémus ou Claudia. Dis-leur qu'il faut te remplacer. Je suis sûr que tu trouveras d'autres gens ou d'autres lieux à surveiller loin de moi.

— Anita, je ne voulais pas…

— Tu ne voulais pas dire ça, finis-je à sa place. Mais tu l'as dit.

— Par pitié, Anita, je…

— Pose mes fringues dans la salle de bains et va dire à quelqu'un qu'il faut te remplacer. Tout de suite.

Par-dessus son épaule, Graham jeta un coup d'œil à Clay, qui leva les mains comme pour dire : « Moi, je ne m'en mêle pas. »

— Ce n'est pas juste, protesta Graham.

— Tu as quoi, cinq ans ? Je m'en fous que ce ne soit pas juste. Tu viens de dire tout haut que regarder d'autres hommes me baiser te

donnait envie d'en faire autant. Je peux y remédier. Tu ne seras plus obligé de regarder.

— Tu crois vraiment que n'importe quel homme qui a assisté à ce genre de scène n'a pas eu envie d'être celui qui te baisait ? On pense tous la même chose. Simplement, je suis le seul assez franc pour l'avouer.

Je tournai la tête vers Clay.

— C'est vrai ?

— Pitié, laisse-moi en dehors de ça !

Je le regardai durement. Il soupira.

— En fait, non, nous ne pensons pas tous la même chose. Personnellement, ta vision du sexe me terrifie. L'ardeur me terrifie.

— Comment peux-tu dire ça ? demanda Graham, qui serrait toujours mes vêtements contre lui dans ses bras musclés.

— Parce que c'est la vérité. Et si tu pensais avec un organe situé au-dessus de ta ceinture, toi aussi, tu serais terrifié.

— De quoi devrais-je avoir peur ? C'est le plaisir le plus fantastique qu'une lignée vampirique puisse donner à un humain. J'y ai goûté plus que toi. Fais-moi confiance, Clay, si Anita s'était jamais nourrie de toi, fût-ce un tout petit peu, tu en voudrais davantage.

— C'est exactement ce qui m'effraie.

Une pensée me traversa l'esprit – une pensée qui ne me plut pas du tout. Graham avait à peine goûté à l'ardeur. Nous n'avions jamais été nus ensemble ; nous ne nous étions jamais touchés dans des endroits considérés comme sexuels. J'avais cru que c'était insuffisant pour qu'il devienne accro, mais peut-être m'étais-je trompée. L'ardeur peut agir comme une drogue dont les effets varient d'une personne à l'autre ; je l'ai appris de la bouche des vampires qui m'entourent. Avais-je rendu Graham accro sans le vouloir ? Était-ce ma faute s'il réagissait ainsi ? Et merde !

Graham reporta son attention sur moi, l'air paniqué.

— Par pitié, Anita, par pitié, ne fais pas ça ! Je suis désolé, d'accord ? Je m'excuse.

Je voyais ses yeux briller à travers ses cheveux. Il était au bord des larmes. Cela me rappela qu'il n'avait même pas vingt-cinq ans – il s'en fallait encore de plusieurs années. Il est si costaud que parfois j'oublie son âge. Nous n'avons que quatre ou cinq ans de différence, mais son regard me disait qu'il était plus jeune que je ne l'avais été au même âge. Je voulais lui toucher le bras, le réconforter, lui

demander pardon, lui dire que je n'avais jamais voulu ça. Mais j'avais peur que ça ne fasse qu'aggraver les choses.

— Graham, dis-je de cette voix douce qu'on utilise pour parler aux enfants effrayés et aux gens suicidaires perchés sur le bord d'une fenêtre. Je veux que tu ailles chercher Rémus ou Claudia et que tu me les amènes, d'accord ? J'ai besoin de leur parler de certaines des choses qui se sont produites la nuit dernière. Tu peux faire ça pour moi ? Tu peux trouver Rémus ou Claudia et me l'amener ?

Graham déglutit si fort que cela eut l'air douloureux.

— Tu ne vas pas me renvoyer ?

— Non.

Il hocha la tête trop vite et trop longtemps, puis se dirigea vers la porte en serrant toujours mes fringues froissées contre lui. Ce fut Clay qui les lui prit des mains.

Quand la porte se fut refermée derrière Graham, Clay se tourna vers moi, et nous nous dévisageâmes.

— Il est accro, pas vrai ? lança le métamorphe.

J'acquiesçai.

— Je crois.

— Tu n'étais pas au courant jusqu'ici ?

Je secouai la tête.

— Tu es toute pâle, fit remarquer Clay.

— Toi aussi.

— Tu ne t'es pas beaucoup nourrie de lui, pourtant. Je veux dire, tu n'as jamais été nue avec lui à ma connaissance.

— Non, en effet.

— Je croyais qu'il en fallait davantage pour rendre quelqu'un accro à l'ardeur.

— Je le croyais aussi.

Clay parut s'ébrouer comme un chien qui sort de l'eau.

— Je vais mettre tes vêtements dans la salle de bains. Puis j'appellerai Claudia pour lui dire que nous avons besoin d'un nouveau tee-shirt rouge.

— Quand elle verra Graham, je pense qu'elle comprendra.

— Il l'a bien caché jusqu'ici, Anita. Le temps qu'il trouve un de nos supérieurs, il se sera ressaisi. Ça ne se verra peut-être pas.

— Tu as raison, concédai-je.

— Il a une radio sur lui, et il n'a même pas pensé à s'en servir.

— Vous ne les avez pas depuis longtemps.

— Les rats-garous les ont distribuées à certains d'entre nous après avoir découvert les mouchards. À mon avis, ils ont pensé qu'on devait se moderniser, nous aussi.

— Ce n'est pas idiot.

Je sentis Jean-Claude se réveiller ; je le sentis comme une caresse qui étrangla mon souffle dans ma gorge.

— Que se passe-t-il ? demanda Clay.

— Jean-Claude est réveillé.

— Tant mieux.

J'opinai. Oui, tant mieux. Je laissai Jean-Claude sentir combien je voulais qu'il me rejoigne, qu'il me prenne dans ses bras et me promette que tout irait bien. À cet instant, je voulais qu'il me réconforte, même si ce n'était qu'un tas de mensonges. Après la scène avec Graham, j'avais mon compte de vérité pour un moment.

Chapitre 18

J'étais habillée lorsque Jean-Claude toqua à la porte de la salle de bains.

— Je peux entrer, ma petite ? demanda-t-il sur un ton hésitant, comme s'il n'était pas certain de l'accueil qu'il recevrait.

Sans doute pensait-il que j'allais l'accuser d'être responsable de l'addiction de Graham. Et il fut un temps, un temps pas si lointain, où je l'aurais probablement fait. Mais il était trop tard pour ça. Blâmer quelqu'un d'autre ne résoudrait pas le problème ; or je voulais qu'il soit résolu, et vite. Je voulais libérer Graham de l'emprise de l'ardeur, si c'était possible. J'avais déjà libéré quelqu'un d'autre, quelqu'un que mon pouvoir avait roulé complètement. Mais jamais je n'avais rencontré le cas d'une personne devenue accro après avoir si peu goûté à l'ardeur. À moins que les victimes soient beaucoup plus nombreuses que je n'en avais l'impression. Merde ! j'aurais préféré ne pas penser à ça.

— Ma petite ?

— Ah, oui, pardon ! Entrez. Par pitié, entrez !

La porte s'ouvrit. Jean-Claude demeura immobile sur le seuil jusqu'à ce que je me jette sur lui et enfouisse mon visage dans les revers en fourrure de sa robe de chambre. J'agrippai le lourd brocart noir en me pressant tout contre lui. Ses bras m'enveloppèrent, me soulevèrent et me portèrent à l'intérieur de la pièce. Une de ses mains me lâcha le temps de refermer la porte derrière nous – si vite que je n'eus pas le temps de protester.

Puis Jean-Claude me posa sur le sol.

— Qu'est-ce qui ne va pas, ma petite ?

— Moi. C'est moi qui ne vais pas, répondis-je calmement, sans crier, mais avec le visage toujours enfoui dans la fourrure.

Jean-Claude m'écarta suffisamment de lui pour me regarder.

— Ma petite, je perçois ta détresse, mais j'en ignore la cause.

— Graham est accro à l'ardeur.

— Depuis quand ? demanda-t-il avec une expression soigneusement neutre.

Sans doute ne savait-il pas quelle tête faire pour éviter de me foutre en rogne.

— Je n'en ai aucune idée.

Il me dévisagea, et toute sa prudence ne parvint pas à masquer son inquiétude.

— Quand lui as-tu fait davantage goûter l'ardeur ?

— Jamais. Je vous jure que je ne l'ai plus touché depuis la dernière fois. Je me suis donné beaucoup de mal pour ne pas le faire.

Les mots se déversaient de ma bouche de plus en plus vite. Je me rendais compte que j'avais l'air hystérique, mais je ne pouvais pas m'en empêcher.

Jean-Claude posa un doigt sur mes lèvres pour endiguer le flot de mes protestations.

— Si tu ne l'as pas touché depuis la dernière fois, il ne peut pas avoir développé de dépendance, ma petite.

Je voulus dire quelque chose, mais il garda son doigt sur ma bouche.

— Le fait que Graham te désire n'est pas la preuve d'une addiction, ma petite. Tu sous-estimes l'attirance que tu exerces sur la gent masculine.

Je fis un signe de dénégation et reculai la tête pour pouvoir parler.

— Je vous certifie qu'il est accro. Je connais la différence entre désir et dépendance. Demandez à Clay si vous ne me croyez pas.

Je me dégageai de son étreinte. Je n'avais envie de toucher personne.

Jean-Claude fronça les sourcils.

— J'ai confiance en ton jugement, ma petite.

— Alors, vous pouvez me croire : Graham est accro, et j'ignore comment c'est arrivé. Vous comprenez ? Je l'évite depuis des semaines. J'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour lui épargner le spectacle de l'ardeur quand il était de service auprès de moi. Aujourd'hui, j'ai voulu le renvoyer.

— Comment a-t-il réagi ?

— Il a paniqué. Il était presque en larmes. Je ne l'avais jamais vu dans cet état. Il ne s'est calmé que quand je lui ai promis de ne pas le remplacer par un autre garde.

— L'ardeur n'est pas si contagieuse, ma petite. Les rares et brefs contacts que Graham a eus avec elle n'ont pas pu suffire à le rendre dépendant.

— Je l'ai vu !

Je me mis à faire les cent pas dans la salle de bains.

— Je crois qu'il te faut une croix, ma petite.

— Pardon ?

Jean-Claude se dirigea vers la porte et l'ouvrit.

— Peux-tu m'apporter une des croix de rechange que nous gardons dans le tiroir de la table de chevet, s'il te plaît ? lança-t-il à Clay.

J'aperçus mon reflet dans le miroir. Le rouge de mon débardeur flamboyait sur ma peau pâle et sous mes cheveux noirs. Il ressemblait à une accusation. La femme écarlate, la lettre écarlate…

Cette pensée arrêta net mes élucubrations, comme si mon hystérie venait de se prendre un mur de plein fouet. L'espace d'un instant, je pus aligner deux idées cohérentes. La femme écarlate, la lettre écarlate… ce n'était pas le genre de réflexion que je me serais faite spontanément. Ce qui signifiait que quelqu'un jouait encore avec mon esprit. Et merde !

Mon flingue était posé près du lavabo ; je n'avais pas eu le temps de remettre mon holster avant l'arrivée de Jean-Claude. Je posai ma main sur la crosse et serrai. C'était moi. J'étais moi. Le Firestar n'était pas un talisman magique, mais parfois, tout ce dont vous avez besoin pour expulser un intrus de vos pensées, c'est vous remémorer qui vous êtes – qui vous êtes vraiment, pas qui il pense que vous êtes, ou qui il pense que vous pensez être, mais vous, le véritable vous. Le flingue dans ma main, c'était moi.

— Ma petite, je préférerais que tu ne touches pas à cette arme tant que tu ne porteras pas une croix.

Je hochai la tête.

— Quelqu'un est en train de me manipuler, pas vrai ?

— Je le crois.

— Nous sommes en pleine journée. Si les vampires qui s'amusent avec moi se trouvent en ville, ils ne devraient pas pouvoir faire ça.

— Ce sont les Arlequin, ma petite. Commences-tu à comprendre ce que ça signifie ?

J'acquiesçai de nouveau, agrippant le flingue comme je m'étais accrochée à Jean-Claude quelques minutes plus tôt.

— Ma petite, je préférerais vraiment que tu lâches cette arme.

— Ça m'aide, Jean-Claude. Ça m'aide à me souvenir que toute cette hystérie ne vient pas de moi.

— Fais-moi plaisir, ma petite.

Je le dévisageai. Il avait toujours cette expression admirablement neutre, mais ses épaules étaient crispées et je voyais

de la tension dans sa posture. Clay apparut derrière lui sur le seuil de la salle de bains. Contrairement à Jean-Claude, il ne cherchait même pas à dissimuler son inquiétude.

— J'ai la croix, dit-il.

Je hochai la tête et réclamai :

— Donne-la-moi.

Clay jeta un coup d'œil à Jean-Claude, qui acquiesça. Il s'avança, le poing serré.

— Vous feriez peut-être mieux de sortir, Jean-Claude, suggéra-t-il.

— Je ne peux pas te laisser seul avec elle.

— La croix ne réagira-t-elle pas à votre présence ?

— Non, parce que je ne fais rien à ma petite.

Je tendis ma main gauche à Clay.

— Ne discute pas. Donne-moi juste la croix.

— Par la chaîne, précisa Jean-Claude.

— Bonne idée, approuvai-je. Je me passerai bien d'une deuxième brûlure.

Clay me présenta son poing fermé et l'ouvrit, laissant échapper une croix suspendue à une fine chaîne en or. Si un vampire s'était trouvé dans la pièce, exerçant ses pouvoirs sur moi, cela aurait suffi à la faire briller, même dans la main de Clay. Mais là… elle se balança doucement dans le vide sans réagir. Nous étions-nous trompés ? Me faisais-je des idées ?

— Ne touche que la chaîne, ma petite. Mieux vaut être prudents.

Si Jean-Claude n'avait rien dit, j'aurais peut-être empoigné la croix mais, au dernier moment, je refermai mes doigts sur la chaîne. Clay lâcha celle-ci, et la croix délicate se balança un peu plus fort au bout de mon bras.

L'espace d'un instant, je crus que nous nous étions trompés. Puis il y eut comme une explosion de lumière. La croix se mit à briller si fort que je dus détourner les yeux. Je m'inquiétai de l'effet qu'elle pouvait produire sur Jean-Claude, mais je n'arrivais pas à voir quoi que ce soit par-delà son éclat doré. Alors j'appelai :

— Jean-Claude !

Une voix masculine que je n'identifiai pas me répondit :

— Il est sorti. Il va bien.

Je hurlai :

— Clay, Claudia !

Aveuglée par la lumière, j'avais besoin d'entendre une voix que je connaissais.

— Clay a fait sortir Jean-Claude, me répondit Claudia depuis une distance de quelques mètres.

Ce souci écarté, je pus me concentrer sur mon autre problème. Si le vampire qui me manipulait s'était trouvé dans la pièce avec moi, la croix l'aurait immédiatement repoussé. Une croix avait bien suffi à repousser Marmée Noire quand elle avait envahi mon esprit. Alors, pourquoi cela ne fonctionnait-il pas sur les Arlequin ?

La chaîne tiédit dans ma main. Si ça continuait comme ça, elle ne tarderait pas à devenir chaude, puis brûlante. Et merde ! Si je la lâchais, elle cesserait de briller, mais le vampire en profiterait-il pour attaquer de nouveau ? Pénétrerait-il mon esprit sans que je m'en aperçoive ? Ces gars étaient foutrement doués. Ils commençaient à me faire peur.

— Anita, comment puis-je vous aider ?

Je reconnus enfin la voix. C'était celle de Jake, un de nos nouveaux gardes.

— Je ne sais pas, hurlai-je comme si la lumière émettait un son assourdissant par-dessus lequel je tentais de me faire entendre.

Je priai : *Aidez-moi, mon Dieu, aidez-moi à trouver une solution*. J'ignore si ma supplique porta ses fruits ou si le simple fait de la formuler mentalement me permit de reprendre le contrôle de mes pensées. C'était probablement le même coup qu'avec la poule et l'œuf. Quoi qu'il en soit, je sus soudain quoi faire.

Avec la croix qui flamboyait dans ma main, je pouvais sentir le vampire qui me manipulait, maintenant que je savais qu'il y en avait un. En tant que nécromancienne, j'ai une affinité naturelle avec les morts. Je percevais le pouvoir de celui-là comme une graine plantée dans mon dos – comme s'il m'avait apposé une étrange marque. Depuis mon rendez-vous au cinéma, la veille, cette graine lui permettait d'envahir mon esprit quand bon lui semblait. Conclusion : je devais m'en débarrasser.

Je propulsai mon pouvoir vers la graine. J'aurais dû me douter que c'était une erreur. Si j'avais utilisé le pouvoir de Jean-Claude, j'aurais pu l'arracher à moi et la jeter, mais mon pouvoir fonctionne différemment. Il aime les morts.

Je touchai la marque que le mystérieux vampire avait faite dans mon corps. Je ne comprenais pas de quelle façon il s'y était pris, et je m'en fichais. Je voulais juste qu'elle disparaisse. Mais, dès

l'instant où ma nécromancie la toucha, ce fut comme si une porte s'était ouverte à la volée dans mon esprit.

J'aperçus des murs de pierre et une silhouette masculine. Je sentis une odeur de loup. Je tentai de voir plus clairement, mais c'était comme si des ténèbres grignotaient les bords de l'image. Je me concentrai pour la rendre plus nette, me concentrai pour obliger l'homme à se tourner vers moi et à me montrer…

Il pivota. Mais il n'avait pas de visage : juste un masque noir avec un énorme faux nez. Un instant, je crus que je pouvais voir ses yeux. Puis ils se remplirent d'une lumière argentée très douce – une lumière qui, soudain, jaillit du masque et me percuta violemment. Je me sentis voler en arrière, et je n'eus même pas le temps d'avoir peur.

Chapitre 19

J'eus une vision floue de marbre noir et de verre, et une seconde pour me rendre compte que j'étais sur le point de m'écraser contre les miroirs qui entouraient la baignoire de Jean-Claude. Je tentai à la fois de me détendre et de me raidir pour encaisser le choc.

Une masse sombre fila vers moi, et un corps s'enroula autour du mien pour amortir l'impact. J'entendis le verre se briser derrière nous, et nous glissâmes tout près du bord de la baignoire. Étourdie et le souffle coupé, je restai là un moment. Il me semblait tout à coup très important d'entendre les battements de mon propre cœur.

Je clignai des yeux une fois ou deux sans rien voir. Puis la personne sur qui j'avais atterri poussa un grognement, et je tournai la tête vers les miroirs encore intacts pour voir de qui il s'agissait.

Jack gisait en tas contre les fissures qui dessinaient une toile d'araignée. C'était l'un des membres les plus récents de la meute, même s'il avait contracté la lycanthropie des années auparavant, et il ne travaillait pour Jean-Claude que depuis quelques semaines. Il avait les yeux fermés ; du sang coulait entre ses courtes boucles brunes. Il ne bougeait pas.

Levant les yeux, je vis que certains morceaux de miroir s'étaient détachés du mur. Un autre, aux bords particulièrement acérés, commença à basculer vers nous. J'empoignai Jake et tirai de toutes mes forces. Je tirai comme si je m'attendais à ce qu'il ne bouge pas, mais j'oubliais que je jouissais désormais d'une force surhumaine. Je tirai, et il vint si vite et si brusquement que nous plongeâmes tous deux dans la baignoire.

Je me retrouvai sous l'eau, immobilisée au fond par le poids de Jake. Mais, avant que je puisse paniquer, le métamorphe reprit connaissance en sursaut, me saisit par les bras et nous ramena à la surface. Nous prîmes une grande inspiration en hoquetant tandis que les débris du miroir brisé s'abattaient en une pluie meurtrière à l'endroit où nous nous trouvions quelques instants plus tôt.

— Et merde ! s'exclama quelqu'un sur le seuil.

Je clignai des yeux pour en chasser l'eau et vis Claudia entrer à grands pas, suivie par tout un tas d'autres gardes. Elle m'empoigna à bras-le-corps pour me sortir de la baignoire. D'autres mains se chargèrent de Jake. Quand elles le posèrent par terre, il tomba à

genoux. Ses camarades durent s'y mettre à deux pour le porter dans la chambre.

Je parvins à sortir en marchant, mais Claudia me tenait le coude. Sans doute s'attendait-elle à ce que je m'écroule aussi. Mis à part le fait que j'étais mouillée, tout semblait fonctionner. Je ne lui demandai pourtant pas de me lâcher. J'étais prête à parier qu'elle ne m'aurait pas écoutée et, avec la poigne qu'elle a, je n'aurais pas pu me dégager. J'ai appris à choisir mes batailles avec Claudia ; ça augmente mes chances de gagner.

Elle m'entraîna dans la chambre, qui était presque noire de monde – de gardes, plus exactement. Quelques tee-shirts rouges se détachaient parmi la masse comme des groseilles dans un muffin, même si les muffins ne sont généralement pas aussi chargés d'adrénaline. Il régnait dans la pièce une tension si épaisse que j'aurais pu marcher dessus. Certains des gardes avaient sorti leur flingue et le pointaient vers le sol ou le plafond.

Debout face à eux, ruisselante, je cherchai Jean-Claude du regard. Comme si elle avait compris ce que je faisais, Claudia m'informa :

— J'ai envoyé Jean-Claude dehors. Il va bien, Anita, je te le promets.

Graham sortit de la foule.

— Nous pensons que c'était peut-être un plan pour le blesser.

Il semblait parfaitement maître de lui-même, sans aucune trace de sa panique antérieure.

— Comment te sens-tu ? demandai-je.

Il m'adressa un sourire perplexe.

— C'est moi qui devrais te poser la question, non ?

Un frisson me parcourut, un frisson qui ne devait rien au fait que je me tenais mouillée dans une pièce plus froide que la salle de bains.

— Tu ne te souviens pas, pas vrai ?

— Je ne me souviens pas de quoi ?

— Et merde ! jurai-je.

Claudia me força à pivoter vers elle.

— Que se passe-t-il, Anita ?

— Attends une minute, tu veux ?

Sa poigne sur mon bras se resserra douloureusement. Musclée comme elle l'est, elle aurait pu me broyer le coude même si elle avait été humaine. Mais, en plus, c'était une rate-garou.

— Tu me fais mal, protestai-je.

Elle me lâcha et essuya sa main mouillée sur son jean.

— Désolée.

— C'est bon.

Un bruit de tissu qui se déchire détourna mon attention de Graham. Jake était à genoux près de la penderie. Quelqu'un venait de fendre le dos de sa chemise. Dessous, le métamorphe saignait abondamment. Cisco, un des plus jeunes rats-garous, ôtait les bouts de verre incrustés dans sa chair nue. Malgré sa résistance innée de lycanthrope, Jake était salement blessé. À sa place, j'aurais dû aller aux urgences.

— Merci, Jake, dis-je.

— Je n'ai fait que mon boulot, madame.

Sa voix se fit hésitante comme un autre garde s'attelait à retirer les éclats de miroir qui hérissaient son dos.

— Quelqu'un a vérifié son cuir chevelu ? demanda Claudia.

Personne ne répondit par l'affirmative.

— Juanito, regarde, ordonna-t-elle.

Juanito était une autre nouvelle recrue. On m'en avait présenté quelques-unes, mais je ne connaissais pas ce grand brun ténébreux et séduisant. C'était tout juste si je l'avais déjà salué d'un signe de tête en le croisant au *Cirque*. Du moins Jake était-il là depuis plusieurs semaines.

« Juanito » signifie « petit Juan », mais ce surnom ne lui allait pas du tout. Il mesurait au moins un mètre quatre-vingts et, bien que mince, il était musclé – athlétique, disons. Il n'avait rien de petit.

— Je ne suis pas infirmier, protesta-t-il.

— Je ne t'ai pas demandé si tu l'étais, répliqua Claudia.

Juanito la regarda sans bouger, visiblement mécontent.

— Je t'ai donné un ordre. Obéis.

J'avais rarement entendu Claudia parler sur ce ton. À la place de Juanito, je me serais exécutée sans broncher.

Il s'approcha du loup-garou à genoux et entreprit d'examiner son cuir chevelu à travers ses boucles trempées. Mais on voyait bien que le cœur n'y était pas. Cisco et l'autre garde semblaient prendre leur boulot bien plus au sérieux.

Graham alla chercher une grande serviette dans la salle de bains et ramassa les bouts de verre déjà enlevés par ses camarades qui, à

partir de ce moment, jetèrent les autres directement sur la serviette. On aurait dit une pluie de petits grêlons rouges et coupants.

— Jake est grièvement blessé ? m'inquiétai-je.

— Pas trop, répondit Claudia, mais nous ne voulons pas qu'il cicatrise par-dessus les bouts de verre.

— Ça arrive souvent ?

— Assez, oui.

Reportant mon attention sur les hommes, je constatai que les entailles de Jake se refermaient à vue d'œil.

— C'est moi, ou il récupère vite, même pour un métamorphe ?

— Non, ce n'est pas toi. Je ne connais quasiment personne d'autre qui guérisse aussi vite, confirma Claudia.

Les quatre gardes palpaient frénétiquement le corps de Jake, s'efforçant d'aller plus vite que son pouvoir de régénération. Juanito avait surmonté sa répugnance et fouillait désespérément parmi les cheveux du blessé.

— Je ne vais pas arriver à tous les avoir ! Il cicatrise trop vite !

— Tous les morceaux que tu n'auras pas eus maintenant, tu devras les sortir avec la pointe d'un couteau, l'informa Claudia.

— Et merde ! lâcha Juanito en accélérant.

Pendant que les trois autres s'agitaient autour de lui, Jake n'émit pas le moindre son. Il resta silencieux et immobile. À sa place, j'aurais au moins juré et frémi.

Graham avait déjà dû extraire tous les bouts de verre qu'il avait pu trouver, car il s'essuya les mains sur la serviette et se redressa.

— Graham, tu portes un objet béni sur toi ? demandai-je en espérant qu'il répondrait par la négative.

— Non.

Le soulagement me submergea, et je frissonnai. J'avais froid à cause de mes fringues mouillées et du contrecoup de l'accident. Non, ça n'était pas un accident, rectifiai-je en mon for intérieur. Les Arlequin avaient tenté de me tuer – l'un d'eux, en tout cas. Merde alors ! Malgré toutes les mises en garde que j'avais reçues, je n'avais rien compris. J'étais comme une gamine qui s'amuse à taquiner un petit chat avec un bâton et se retrouve tout à coup nez à nez avec un tigre.

— Parle-nous, Anita, réclama Claudia.

La pièce grouillait de monde. Tous ces gens ne pouvaient pas être au courant de l'existence des Arlequin. Comment répondre à Claudia sans trop en dire ?

— Les méchants ont manipulé Graham, et il ne s'en souvient pas.

— De quoi parles-tu ? s'enquit l'intéressé. Personne ne m'a manipulé.

— Demande à Clay. Il était là.

Claudia alluma sa radio et appela Clay pour lui demander de nous rejoindre dès que possible. Puis elle se tourna vers moi.

— Commence par le commencement, et n'oublie rien.

— Je ne peux pas tout vous raconter avant d'avoir parlé à Jean-Claude.

— Ces cachotteries commencent à me gonfler.

C'était Fredo qui venait de parler. Petit, mince et néanmoins dangereux, il est le seul des rats-garous qui porte parfois un flingue mais préfère utiliser des couteaux, qu'il a toujours en grand nombre sur sa personne.

— Moi aussi, ça me gonfle, avouai-je. Mais il faut que je vous dise pour Graham – tout de suite, pas plus tard.

— Nous t'écoutons, dit Claudia sur un ton très sérieux, presque menaçant.

Elle non plus n'aimait pas les cachotteries, et je ne pouvais pas l'en blâmer.

Je leur racontai ce qui s'était passé, en édulcorant la réaction de Graham pour ne pas trop l'embarrasser.

— Un vampire a manipulé Graham à distance et en plein jour ? s'étonna Claudia lorsque j'eus terminé.

— Oui.

— Ça ne devrait pas être possible.

— Pas à distance et en plein jour, en effet.

— En tant qu'exécutrice de vampires, toi non plus, tu n'avais jamais vu une chose pareille ?

Je faillis dire non et me ravisai.

— Il est arrivé que certains Maîtres de la Ville s'introduisent dans mon esprit à distance quand je dormais et que je me trouvais sur leur territoire.

— Mais c'était la nuit.

— Exact.

Nous nous dévisageâmes.

— Tu veux dire que ces types… ?

Claudia laissa la fin de sa question en suspens. J'attendis en vain qu'elle termine, puis déclarai :

— À partir de maintenant et jusqu'à nouvel ordre, chacun de vous devra obligatoirement porter un objet béni sur lui.

— Ça ne t'a pas beaucoup aidée à l'instant, fit remarquer Claudia.

— Ça a empêché les méchants de me manipuler autant que Graham. Lui, il ne se souvient plus de rien. Moi, si.

— Je sais que tu ne mentirais pas, dit Graham, mais comme je ne m'en souviens pas, j'ai du mal à y croire.

— C'est pour ça que la manipulation vampirique est si dangereuse, acquiesçai-je. Les victimes ne se souviennent de rien, donc c'est comme s'il ne s'était rien passé.

— Qu'avez-vous fait pour que votre croix réagisse ainsi ? demanda Jake d'une voix à peine tendue.

— Ce n'était pas la croix, le détrompai-je.

Je vis étinceler la lame d'un couteau comme Juanito sondait les boucles brunes de Jake avec la pointe. Apparemment, il n'avait pas réussi à sortir tous les bouts de verre avant que sa peau cicatrise. Je voulais détourner les yeux, mais je ne m'en sentais pas le droit. Jake avait été blessé par ma faute. Le moins que je puisse faire, c'était regarder pendant qu'on le soignait.

— Alors, c'était quoi ? interrogea-t-il, sa voix sifflant comme la lame de Juanito lui entaillait le cuir chevelu.

— Je… je ne sais pas trop comment l'expliquer.

— Essayez, dit-il, les dents serrées.

— J'ai essayé de riposter avec ma nécromancie et ils n'ont, il n'a pas apprécié.

Juanito fit tomber un éclat de verre ensanglanté sur la serviette et recommença à chercher parmi les boucles de Jake.

— Il ? répéta Claudia.

— Oui, c'était indubitablement un homme.

— Vous l'avez vu ? demanda Jake avant de pousser une expiration aiguë tandis qu'un autre bout de verre tombait sur la serviette.

— Pas vu exactement, mais je l'ai senti. Son énergie était masculine.

— Comment ça ? insista Jake d'une voix désormais étranglée par la douleur.

Je réfléchis.

— Un instant, j'ai cru voir une silhouette d'homme, et le… (Je faillis dire « masque » et me repris juste à temps.) Mais ça aurait pu

n'être qu'une illusion, si je n'avais pas senti que son pouvoir était masculin.

— Qu'avez-vous senti d'autre ?

Un frisson parcourut tout le corps de Jake comme Cisco lui entaillait le dos. Apparemment, il avait oublié des bouts de verre sous sa peau. Misère !

Je n'aurais probablement pas dû répondre, mais Jake venait d'encaisser une attaque à ma place. J'avais une dette envers lui.

— Une odeur de loup.

Il poussa un cri.

— Ça fait mal !

— Je suis désolé, marmonna Cisco. Vraiment désolé.

— Je l'ai ! (Les doigts couverts de sang, Juanito brandit quelque chose de scintillant qui n'était pas son couteau.) C'était le dernier. Je n'en trouve pas d'autre.

— J'espère te renvoyer l'ascenseur un jour, dit Jake.

— Si je m'excusais comme Cisco, tu m'en voudrais moins ?

— Oui.

— D'accord, je m'excuse.

— Merci.

Cisco s'écarta de Jake et posa sur la serviette quelque chose qui ressemblait à du sang solidifié.

— J'ai fini avec ton dos aussi.

— Super !

Jake tenta de se lever et s'écrasa si violemment contre la penderie que celle-ci trembla. Des mains se tendirent pour l'aider, recouvrant ses bras d'empreintes sanglantes. Il les repoussa.

— Je peux me débrouiller seul, dit-il.

Puis il tomba à genoux.

— Aidez-le, ordonna Claudia.

Cisco et Juanito tendirent de nouveau les mains vers Jake, mais celui-ci se déroba.

Je couvris les quelques mètres qui me séparaient d'eux et m'agenouillai devant Jake pour qu'il puisse me regarder en face sans se tordre le cou. Il braqua ses yeux marron sur moi. La douleur et la fatigue creusaient ses traits habituellement séduisants. Il était un peu trop viril à mon goût. J'aime les hommes à l'apparence un peu plus douce, mais j'appréciais quand même son physique… quand il ne souffrait pas autant.

— À ta place, je serais à l'hôpital, ou pire. Merci.

— Je vous l'ai dit : je n'ai fait que mon boulot, répliqua-t-il d'une voix enrouée.

— Je t'en prie, laisse-les t'aider.

Il me dévisagea longuement.

— Selon vous, que signifiait l'odeur de loup ?

— Je pense que c'est l'animal à appeler de ce vampire. Certains d'entre eux partagent l'odeur de leur animal.

— La plupart des vampires sentent le vampire pour moi.

— J'en ai rencontré au moins deux qui sentaient la même chose que leur animal à appeler, insistai-je.

Je me gardai bien d'ajouter que c'était Auggie, le Maître de la Ville de Chicago, et Marmée Noire. Auggie a environ deux mille ans, et Très Chère Maman est plus vieille que la poussière. Ce qui faisait de notre adversaire quelqu'un de probablement redoutable.

— À quoi pensez-vous ? voulut savoir Jake.

Je ne voulais pas lui répondre, mais il avait morflé à ma place, et je culpabilisais.

— Que les deux seuls vampires de ma connaissance qui sentent à ce point comme leur animal à appeler sont Auggie, le Maître de Chicago, et la Mère de Toutes Ténèbres.

— J'ai entendu parler d'Augustin, mais j'ignore qui est la Mère de Toutes Ténèbres.

— La mère de tous les vampires.

Jake écarquilla les yeux et frémit.

— Une garce puissante, j'imagine.

— On peut dire ça. Laisse les autres t'emmener chez un docteur, d'accord ?

Il eut un bref hochement de tête.

— D'accord.

Cisco et Juanito le prirent sous les bras et le soulevèrent comme s'il n'était pas grand, musclé et ne pesait pas au moins quatre-vingt-dix kilos. Une force surhumaine, ça peut toujours servir. Jake parvint à ramener ses pieds sous lui tandis que les autres gardes s'écartaient pour les laisser passer. Le temps qu'ils atteignent la porte, il arrivait presque à tenir debout. Presque.

Chapitre 20

Cette fois, je choisis un débardeur noir ajusté sous la poitrine et flottant autour de la taille, parce que mon dernier soutien-gorge propre était en train de sécher dans la salle de bains. Je ne me sens jamais à l'aise sans soutif. Je n'arrivais pas à décider si le fait que le débardeur soit assez serré pour maintenir ma poitrine était une bonne chose ou pas. Je crois que j'aurais préféré qu'il soit plus ample. Serré, il empêchait mes seins de ballotter dans tous les sens, mais donnait l'impression que je faisais exprès de les exhiber dans un haut moulant – alors qu'en réalité j'étais juste à court d'autres fringues. Et puis, sans soutien-gorge, je pouvais mettre mon holster d'épaule mais, si je devais dégainer, le flingue frotterait contre mon sein. Ce n'est qu'une irritation mineure, mais qui peut vous faire hésiter une fraction de seconde. Parfois, ça suffit à vous faire tuer.

Je me tenais face au lavabo, maussade et gênée aux entournures comme si mon corps était devenu trop exigu pour moi. Ma peau me démangeait d'embarras et de colère contenue. Avec les mêmes « yeux » qui vous permettent de voir les images que vous avez dans la tête, je cherchai l'endroit où les Arlequin m'avaient marquée. La graine avait disparu, mais il restait une ecchymose – une sorte de bleu métaphysique, comme si leur contact m'avait blessée de manière durable.

Je séchai encore un peu mes cheveux avec une serviette et pris le temps d'appliquer du sérum anti-frisottis. Ouais, j'ai un peu honte d'utiliser des produits de soin capillaire, mais Jean-Claude m'a convaincue qu'il n'y a pas de mal à se chouchouter. Tout de même, ça me donne l'impression d'être une fille au plus mauvais sens du terme. Doit-on vraiment se soucier de ne pas avoir de jolies boucles quand on porte un flingue au moins douze heures par jour ? Il me semble que non.

Quelqu'un frappa doucement à la porte.

— Quoi ? aboyai-je.

Je m'en voulus vaguement d'être aussi énervée.

— Je suis désolé, Anita, mais Jean-Claude m'a demandé de voir où tu en étais.

— Excuse-moi, Clay. C'est juste une journée de merde, et elle ne fait que commencer.

— Le petit déjeuner t'attend au salon, m'informa-t-il à travers le battant.

— Il y a du café ?

— Encore tout chaud, en provenance de la salle de pause des gardes.

Je pris une grande inspiration, la relâchai et me dirigeai vers la porte. Du café. Tout irait mieux quand j'en aurais bu une tasse ou deux.

Je m'attendais à trouver Graham avec Clay, mais c'était Sampson qui accompagnait le métamorphe. Sampson n'est pas un de nos gardes du corps, mais plutôt un prince en visite. Il est le fils aîné de Samuel, le Maître de la Ville de Cape Cod. Celui-ci voulait resserrer ses liens avec nous et, dans ce dessein, il m'avait proposé Sampson comme nouvelle pomme de sang – une sorte de maîtresse entretenue à domicile. Ce qui était le boulot de Nathaniel avant qu'il commence à grimper dans l'échelle hiérarchique en devenant mon animal à appeler. À présent, j'avais besoin d'un nouveau casse-croûte, que ça me plaise ou non. L'ardeur avait besoin que je la nourrisse.

Jusqu'ici, j'avais réussi à éviter de coucher avec Sampson. Étant donné que la situation l'embarrassait autant que moi, ça n'avait pas été très difficile. Le problème n'était pas d'ordre physique. Sampson est grand, avec des épaules larges et une cascade de boucles brunes identique à celle de son père, dont il a également les yeux noisette. En fait, on dirait un clone de Samuel, avec quelques centimètres supplémentaires et l'air plus doux. D'un autre côté, Samuel a dépassé les mille ans. On ne survit pas si longtemps au sein de la société vampirique sans une certaine dureté. On s'élève encore moins jusqu'au rang de Maître de la Ville, et on n'arrive certainement pas à le conserver face à ses adversaires.

Sampson m'adressa un sourire un peu timide, très juvénile. Il portait une chemise blanche au col ouvert et aux manches retroussées, qu'il n'avait pas rentrée dans son pantalon de costume. Et il était pieds nus. Sa mère est une mériale, une sirène, et de ce fait Sampson réagit parfois comme un métamorphe plutôt que comme un vampire. Il n'aime pas les chaussures, même s'il tolère mieux les vêtements que la plupart de mes amis poilus. Il fait peut-être plus froid dans l'eau ?

— On est à court de personnel, tu te souviens ? demanda Clay.

— Je me souviens, répondis-je sans chercher à masquer mon mécontentement.

— Suis-je si décevant ? demanda Sampson.

Mais son sourire s'élargit jusqu'à faire pétiller ses yeux. Il ne s'offusque jamais de mes sautes d'humeur. Ce que je peux comprendre, parce que j'ai rencontré sa mère. Théa est pareille à l'océan : calme un instant, capable de se déchaîner de façon meurtrière l'instant d'après. Elle a dû l'habituer à l'idée que les femmes sont lunatiques.

— Merci de t'être porté volontaire pour me servir de nourriture afin que les tee-shirts rouges puissent vaquer à leurs autres occupations, dis-je sur un ton volontairement sarcastique.

— On m'a dit que tu avais déjà nourri l'ardeur.

J'acquiesçai. Il me tendit son bras.

— Alors laisse-moi t'escorter jusqu'à ton maître.

Je soupirai mais glissai une main sous son coude.

À la base, Sampson ne devait faire qu'un bref séjour à St. Louis. Aux yeux de la communauté vampirique dans son ensemble, il était là pour se porter candidat au poste de pomme de sang. Mais ce n'était que la moitié de la vérité.

L'autre moitié, c'est que sa mère est la dernière représentante de son espèce. Reine par sa naissance, Théa détient une magie puissante et essentiellement de nature sexuelle. Toutes les sirènes sont capables de séduire les mortels, mais les mériales sont celles qui provoquent des naufrages. Si elles vous appellent à les rejoindre, vous plongez sans hésiter, vous vous noyez – et vous aimez ça. Elles sont l'équivalent des maîtres vampires, mais plus spécialisées et encore plus rares. Comme je viens de le dire, Théa est la dernière de son espèce… à moins que ses fils puissent réaliser leur potentiel. Le problème, c'est que, pour prendre possession de ses pleins pouvoirs, un mérial doit coucher avec une mériale. Vous voyez le plan œdipien ?

Faire le boulot elle-même n'aurait pas posé de problème à Théa. Il y a quelques millénaires, on la vénérait comme une déesse. Or les dieux et les déesses passent leur temps à se marier entre eux, ou au moins à s'envoyer en l'air – c'est bien connu. Mais, malgré son grand âge, Samuel a une vision des choses plus conventionnelle. Il a dit à Théa que, si elle tentait à nouveau de séduire Sampson, il la tuerait. Même chose si elle osait poser un seul doigt sur leurs

jumeaux de dix-sept ans. Je vous avais prévenus : on nage en pleine tragédie grecque.

D'un autre côté, si leurs fils devenaient aussi puissants que Théa, ou juste un peu moins, la famille de Samuel régnerait sur toute la côte Est. Or Samuel est notre allié et l'ami de Jean-Claude depuis plusieurs siècles. Qu'il gagne en puissance ne semble pas une mauvaise chose pour nous.

Théa pense que l'ardeur est suffisamment similaire à son propre pouvoir pour que je puisse débloquer les pouvoirs latents de Sampson. Si j'y arrive, tant mieux. Dans le cas contraire, Théa a promis de ficher la paix à ses fils et d'accepter le fait qu'elle est la dernière mériale et que l'héritage mélangé de ses fils – moitié humains ou moitié vampires, selon le point de vue – les empêche de développer un pouvoir aussi grand que le sien. Maintenant, vous comprenez pourquoi j'ai accepté que Sampson reste parmi nous un moment ? C'est le seul moyen d'éviter une tragédie familiale épique. Mais ça me met quand même mal à l'aise.

Pourtant, je glissai mon bras gauche sous le sien. Je le laissai m'entraîner vers la porte tandis que Clay nous précédait comme il convient à un bon garde du corps. Franchement, en tant que seule personne armée de notre trio, je ne me sentais pas plus protégée que ça.

Le seul loup que j'ai déjà vu se balader avec un flingue, c'est Jake. Comme il a fait l'armée, Richard lui a donné la permission d'utiliser des armes à feu. J'ai demandé à Richard s'il accepterait que j'emmène certains de nos autres gardes loups-garous au stand de tir pour voir lesquels se débrouillaient convenablement. Il a répondu qu'il allait y réfléchir.

Je ne sais pas pourquoi ça lui pose un problème que ses loups soient armés, mais il est l'Ulfric, le roi-loup, et sa parole fait loi au sein de la meute. Oui, je suis sa lupa, mais ce titre désigne juste une… une favorite, si vous voulez. Certainement pas une reine ou une égale de l'Ulfric. Voilà pourquoi je préfère la société des léopards-garous : elle est moins sexiste. La Nimir-Ra est l'égale du Nimir-Raj.

Nous longions le couloir de pierre, et les draperies du salon étaient en vue lorsque j'entendis un brouhaha assez fort pour m'apprendre que Jean-Claude n'était pas le seul à m'attendre. Clay écarta un des lourds pans de tissu qui tiennent lieu de murs au salon. Lorsque nous entrâmes, Jean-Claude et Richard se

tournèrent vers nous depuis le canapé sur lequel ils étaient assis. Le visage de Jean-Claude conserva une neutralité affable comme il se levait pour nous accueillir, mais celui de Richard s'assombrit à la vue de mon bras glissé sous celui de Sampson.

À la crispation de son visage, de ses épaules et de ses mains, je vis qu'il luttait pour contenir ses émotions, et j'appréciai son effort. Je l'appréciai suffisamment pour lâcher le bras de Sampson et me diriger vers lui. Il eut l'air surpris, comme si ça faisait bien longtemps que je ne l'avais pas embrassé le premier. Après tout, le choix ne manquait pas.

À l'autre bout de la pièce, Micah se leva en posant son assiette sur la table basse avec le reste de la nourriture que quelqu'un avait apportée. Nathaniel était assis par terre ; il me sourit mais ne fit pas mine de bouger. Il attendrait son tour.

Après Richard, ce fut Jean-Claude que j'embrassai, parce qu'il était le plus près. S'il s'était agi d'un événement officiel, j'aurais observé le protocole en vigueur, mais ce n'était qu'un petit déjeuner entre nous. Au diable l'étiquette !

Sampson a été élevé dans un baiser à l'ancienne, ce qui signifie que peu importe l'heure ou l'occasion, sa famille se conforme toujours aux usages vampiriques – selon lesquels j'avais déjà commis trois fautes. Un, je l'avais lâché. En principe, une femme reste au bras de son escorte jusqu'à ce que quelqu'un de plus puissant vienne la chercher, ou jusqu'à ce que son escorte la présente à quelqu'un à qui il souhaite la faire passer. Deux, j'avais salué quelqu'un d'autre avant le Maître de la Ville. Trois, j'avais salué le dirigeant d'un groupe de métamorphes avant le vampire possédant le rang le plus élevé. Du point de vue de la vieille école, personne n'est plus important que les vampires – même si, à Cape Cod, ils font une exception pour Théa. Techniquement, la mère de Sampson est l'animal à appeler de son père, mais si Samuel a une faiblesse, c'est bien sa femme. Donc, si vous voulez snober Théa, vous le faites à vos risques et périls. Quoi que disent les règles, elle est la reine de Cape Cod.

Jean-Claude portait une chemise de soirée blanche, avec une lavallière maintenue en place sur sa poitrine par une épingle en argent et en saphir, assortie aux boutons en argent de sa veste de velours noir. Cela lui donnait une allure très militaire. J'avais déjà vu la chemise, ou une de ses semblables ; la veste, en revanche, était une nouveauté pour moi. Cela dit, je suis quasiment sûre que les

entrailles du *Cirque* abritent une immense pièce dédiée à la garde-robe de Jean-Claude.

Pour une fois, son pantalon n'était pas en cuir mais en tissu – beaucoup plus moulant, cependant, que n'importe quel pantalon de costard. Il était rentré dans des cuissardes noires, avec des boucles en argent sur le côté depuis la cheville jusqu'à mi-cuisse. Jean-Claude était habillé beaucoup trop chic pour un petit déjeuner en famille.

Quand il me prit dans ses bras, les boucles qui effleurèrent mon visage étaient encore mouillées. Il avait dû prendre une douche : s'il avait eu le temps de prendre un bain, il aurait eu le temps de se sécher les cheveux.

— Tu as l'air tendue, ma petite, chuchota-t-il dans mes propres cheveux encore humides.

— Vous êtes trop bien sapé pour un petit déj', et vous avez les cheveux mouillés, ce qui signifie que vous vous êtes habillé à toute vitesse. Pourquoi tant de précipitation ?

Il m'embrassa doucement, mais je ne fermai pas les yeux et ne me détendis pas dans son étreinte. Il soupira.

— Parfois, je te trouve un peu trop observatrice à mon goût, ma petite. Nous voulions te laisser finir de manger avant d'aborder la question qui nous préoccupe.

— Quelle question ?

Micah s'approcha de nous. Je passai des bras de Jean-Claude dans les siens, et je me rendis compte que lui aussi était sur son trente et un. Il portait un pantalon de costard gris, dans lequel il avait rentré une chemise de soie vert pâle, et des chaussures de soirée deux ou trois tons plus foncés que son pantalon. Quelqu'un avait tressé ses cheveux encore humides, donnant l'illusion qu'ils étaient coupés ras et dégageant son visage délicat. Sa structure osseuse a quelque chose de presque féminin. La couleur de sa chemise faisait ressortir le vert de ses yeux, le vert de l'eau de mer traversée par un rayon de soleil doré.

Je dus fermer les paupières pour répéter :

— Quelle question ?

— Rafael a demandé à nous voir ce matin, répondit Micah.

Cela me fit rouvrir les yeux.

— Clay m'a dit tout à l'heure que Rafael réclamerait autre chose que de l'argent en échange de gardes supplémentaires.

Micah acquiesça.

— Rafael est notre allié et notre ami, pas vrai ? Pourquoi êtes-vous tous si bien sapés et si sérieux ?

Je promenai un regard à la ronde. Quand il se posa sur Claudia, celle-ci détourna les yeux d'un air embarrassé. Elle semblait mal à l'aise, comme gênée d'avance par ce que Rafael s'apprêtait à demander. De quoi diable pouvait-il s'agir ?

Nathaniel s'approcha de nous, ses cheveux longs jusqu'aux chevilles défaits et encore gorgés d'eau. Il avait dû tenter de les sécher mais, avec une masse pareille, il lui aurait fallu trois plombes. Mouillés, ses cheveux semblaient plus bruns que cuivrés. Il avait posé son assiette sur la table basse, mais serrait contre son bas-ventre le coussin dont il s'était servi pour la tenir en équilibre sur ses genoux. Dessous, je ne vis qu'une paire de cuissardes crème.

— Je peux savoir ce qu'il y a – ou plutôt, ce qu'il n'y a pas – sous ce coussin ?

Nathaniel le jeta sur le côté avec un geste théâtral et un immense sourire. Il portait un string assorti à ses bottes, et rien d'autre. Je l'avais déjà vu dans cette tenue, mais jamais de si bon matin.

— Loin de moi l'idée de me plaindre du spectacle, mais il n'est pas un peu tôt pour les tenues fétichistes ?

— Toutes mes chemises de soirée sont en soie, et mes cheveux sont tellement mouillés que ça les aurait tachées.

Il se serra contre moi, et je glissai mes mains sous sa lourde chevelure. Dessous, la peau nue de son dos était fraîche et légèrement humide. Il avait raison : ça aurait bousillé ses chemises en soie. Mes mains descendirent plus bas jusqu'à épouser la courbe ronde et musclée de ses fesses. Nathaniel les contracta exprès, et je dus fermer les yeux et prendre une inspiration avant de pouvoir dire :

— Pourquoi vous êtes-vous tous mis sur votre trente et un pour recevoir Rafael ?

Ce fut Micah qui répondit.

— Nous pensions que ça lui rappellerait ce que ça signifie de faire partie de notre cercle d'intimes. Selon la rumeur, il a des goûts assez conventionnels.

Je m'écartai de Nathaniel parce que j'ai toujours du mal à réfléchir quand je touche un des hommes de ma vie à moitié nu.

— Tu peux me la refaire ?

— Rafael te veut, lui aussi, lâcha Richard sur un ton clairement mécontent.

— Hein ? Je ne comprends rien.

— Il s'est proposé comme candidat pour devenir ta nouvelle pomme de sang, expliqua Jean-Claude de sa voix la plus neutre.

J'en restai bouche bée. Je ne savais même pas quoi répondre à ça. Nathaniel me toucha doucement le menton pour que je referme la bouche, puis il m'embrassa sur la joue.

— Ça va aller, Anita.

Je déglutis et scrutai son visage si serein. Il me sourit gentiment. Je secouai la tête.

— Pourquoi ? Quelle est sa motivation ? Vous savez bien que Rafael ne fait jamais rien sans une bonne raison.

Claudia se racla la gorge, et nous nous tournâmes tous vers elle. Jamais je ne l'avais vu aussi embarrassée.

— Il craint que les liens d'Asher avec les hyènes-garous vous rendent plus proches d'elles que vous ne l'êtes de nous, les rats.

— Rafael est mon ami, protesta Richard. Je ne suis pas ami avec le chef des hyènes-garous.

— Mais Rafael n'est ami ni avec Jean-Claude, ni avec Anita. Avec eux, il n'a qu'une alliance politique, alors qu'Asher est leur amant. Du coup, les hyènes comptent forcément davantage pour vous.

— Les rats sont nos alliés et nos amis, protestai-je. Et, sans vouloir offenser les hyènes, j'ai bien davantage confiance dans les rats qu'en elles pour nous servir de gardes du corps au quotidien.

Claudia acquiesça.

— À de rares exceptions près, les hyènes sont des combattants amateurs, et Rafael ne recrute pas d'amateurs.

— Nous comptons sur vous, Claudia, insistai-je. Où diable Rafael a-t-il été pêcher l'idée que nous allions vous remplacer par des hyènes ?

Elle haussa ses épaules stupéfiantes autant que ses muscles le lui permettaient.

— Il veut établir des liens plus étroits avec Jean-Claude, c'est tout ce que je sais.

Je regardai Jean-Claude et Richard.

— Je ne suis pas forcée d'accepter, j'espère ?

— Non, ma petite, tu ne l'es pas. Mais nous devons entendre sa requête. Je soutiens entièrement ta décision. Je crois que les autres groupes de métamorphes réagiraient mal si tu prenais le roi des rats pour pomme de sang.

— Les autres groupes de métamorphes sont déjà jaloux des liens qui unissent Anita aux léopards et aux loups, intervint Sampson.

Il nous avait contournés pour se servir à manger et aller s'asseoir dans l'un des fauteuils devant la cheminée. J'avais presque oublié qu'il était là. Il a une capacité étonnante à se fondre dans le décor, quand il veut. Ce n'est pas de la magie, juste de la discrétion.

— Que veux-tu dire ? demandai-je. Les léopards et les loups sont nos animaux à appeler. Il est normal que nous ayons des liens privilégiés avec eux.

— Oui, mais tu portes en toi la souche léonine de la lycanthropie, et celle d'au moins une autre espèce animale. Certains métamorphes croient savoir pourquoi les docteurs ne parviennent pas à l'identifier.

Sampson mordit dans un croissant et, tout à coup, j'eus faim. Malgré tout ce qui se passait, mon estomac me rappelait qu'il existait d'autres appétits terrestres que l'ardeur.

— C'est quoi, leur théorie ? demandai-je en me dirigeant vers la table.

Je commençai à empiler de la nourriture sur une des assiettes de porcelaine blanche. Nous nous faisons livrer notre petit déjeuner tous les matins, mais nous le mangeons dans de la belle vaisselle avec de l'argenterie. Du moins, avec des couverts plaqués or, pour que tout le monde puisse les utiliser. L'argent pur peut brûler la peau des lycanthropes. Oh ! pas au point de leur donner des cloques, mais ça les démange et ça leur fait mal.

— Chimère t'a attaquée sous sa forme de lion, ce qui explique la présence de la souche léonine dans ton sang, mais c'était un polygarou. Tu as conscience que, tant que tu ne t'es pas métamorphosée pour la première fois, tu peux contracter d'autres souches du virus ? interrogea Sampson.

Je hochai la tête.

— Nous en avons discuté. Sur un plan théorique, je sais que c'est possible.

— Certains au sein de la communauté lycanthrope aimeraient que tu tentes de le faire, afin de bénéficier de liens plus étroits avec Jean-Claude et sa base de pouvoir.

Je me tournai vers Claudia.

— C'est vrai ? Des gens ont suggéré ça ?

— Je l'ai entendu dire, oui.

— Est-ce vraiment ce que souhaite Rafael ? Il sait pertinemment que Richard et moi ne voudrons pas de lui dans notre lit. Ne s'agirait-il pas d'une ruse ? Il offre de coucher avec moi, je refuse et, à titre de compensation, il me demande de le laisser m'infecter ?

— J'ignore ce qu'il compte vous demander exactement.

Je reportai mon attention sur Sampson.

— Comment sais-tu tout ça ?

— J'ai grandi dans l'équivalent d'une cour royale, où savoir ce qui se trame autour de toi est une question de vie ou de mort.

— J'ai remarqué que Sampson a un don extraordinaire pour susciter les confidences d'autrui, lança Jean-Claude.

— Tu roules leur esprit avec tes pouvoirs de sirène ? demandai-je.

Il haussa les épaules et mordit de nouveau dans son croissant.

— Manipuler mentalement les gens sans leur permission est un crime, lui rappelai-je.

— En fait, la loi stipule qu'il est interdit d'utiliser des pouvoirs vampiriques, de la télépathie ou de la sorcellerie pour obtenir des informations contre le gré de quelqu'un. Je n'utilise aucun des trois.

— Je pourrais démontrer devant un tribunal que les pouvoirs de sirène constituent une forme de télépathie.

— Mais je ne lis pas dans l'esprit des gens. Ils me révèlent des informations de leur plein gré. Et puis il ne s'agit pas de faire mon procès, mais de louvoyer entre les écueils qui se dressent sur notre chemin.

— Tu as une suggestion à faire ? m'enquis-je sur mon ton le plus soupçonneux.

Sampson éclata de rire et s'essuya les mains sur la serviette blanche posée dans son giron.

— Tu peux éviter de coucher avec le roi des rats en arguant que je suis le prochain sur la liste de tes amants potentiels, ce qui est la stricte vérité. Il est hors de question que je laisse passer mon tour. Le roi des rats sait que je suis le fils aîné d'un autre Maître de la Ville, et que je suis prioritaire.

— Ce qui te permettra de t'introduire plus vite dans son lit, fit remarquer Richard sur un ton presque aussi soupçonneux que le mien.

Sampson le regarda avec une patience qui commençait légèrement à s'effilocher sur les bords.

— Je suis ici depuis plusieurs semaines, et je n'ai rien tenté du tout. D'accord, c'est en partie parce que, tant qu'Anita ne m'aura pas touché, ma mère fichera la paix à mes frères. Je ne suis pas du tout convaincu que l'ardeur soit suffisamment similaire aux pouvoirs d'une mériale pour qu'Anita puisse éveiller les miens. Si je couche avec elle et qu'il ne se passe rien, ma famille sera de retour à la case départ.

— Ta mère a promis que, si je ne parvenais pas à éveiller tes pouvoirs de mérial, elle accepterait le fait qu'elle est la dernière de son espèce et vous laisserait tranquilles, toi et tes frères.

Sampson éclata de rire et secoua la tête.

— Elle n'est pas humaine, Anita. Ni vampire. Sa parole ne signifie pas grand-chose pour elle. Elle veut que nous devenions des mérials, et ça m'étonnerait qu'elle réagisse placidement à un échec. Mais tant que je serai ici et que j'essaierai…

— Tes petits frères seront en sécurité.

Il acquiesça.

— Mais elle n'attendra pas éternellement, Anita. Une des raisons pour lesquelles elle vous a cédé Perdita comme donneuse de sang, c'est pour que Perdy puisse garder un œil sur moi.

— C'est une espionne ?

— Je sais qu'elle aime bien Jason mais, oui, c'est une espionne. Mon père respectera le fait que je me comporte en gentleman, mais ma mère… Ma mère finira par perdre patience.

— Nous renverrons Perdita après ton départ, dit Richard.

— C'est moi qu'elle surveille, pas vous.

— Ta mère n'a pas confiance en toi, compris-je.

— Non, en effet. Elle sait combien je veux éviter qu'elle fasse quoi que ce soit qui pousserait mon père à la tuer. Il l'adore, mais si elle nous force à coucher avec elle, mes frères ou moi, il mettra sa menace à exécution. Il tuera la femme qu'il aime par-dessus toutes les autres. Ça le détruira, et notre famille avec.

— Tu t'es montré extrêmement patient, admit Jean-Claude.

J'aurais voulu contester, mais je ne pouvais pas. Je hochai la tête.

— C'est vrai.

— Donc, tu vas baiser avec lui, grinça Richard.

Je soupirai.

— Tu t'es bien débrouillé jusqu'à présent, Richard. Ne gâche pas tout.

— Comment réagirais-tu si je choisissais une des femmes ici présentes pour coucher avec elle pendant que tu t'enverras en l'air avec Sampson ?

Je le dévisageai. Plusieurs réponses possibles défilèrent dans ma tête, mais aucune ne nous aurait beaucoup aidés.

— Tu n'aimerais pas ça, pas vrai ?

— Non.

— Alors, ne me demande pas d'aimer te partager.

— Je ne te demande pas d'aimer ça, Richard. Je ne crois pas que Jean-Claude apprécie, et Micah non plus.

Je jetai un coup d'œil hésitant à Nathaniel.

— Moi, j'aime bien partager, dit-il en souriant.

— Tant mieux pour toi, répliqua Richard sur un ton sec. Moi, je déteste ça.

— Tu couches avec les humaines avec qui tu sors, lui rappelai-je.

— Avec certaines d'entre elles, oui.

— Tu le fais alors que tu as le choix. Moi, je ne l'ai pas.

— Ça ne t'empêchera pas de prendre ton pied.

— Serais-tu moins fâché si je m'ennuyais au lit avec Sampson ?

— Oui.

Il se leva, me laissant enfin voir qu'il portait un jean et un tee-shirt rouge. Il avait sûrement refusé de mettre une tenue fétichiste, et, à mon avis, il ne gardait pas de tenue de soirée au *Cirque*.

— Oui, je préférerais savoir que tu vas t'ennuyer avec lui.

— Je ne sais vraiment pas quoi te répondre, Richard.

— Je ne couche avec personne d'autre qu'Anita, et l'idée qu'elle tente d'éveiller les pouvoirs de Sampson ne me pose pas de problème, intervint Micah.

— Bien sûr que non, puisque tu es parfait, aboya Richard.

Micah me regarda comme pour me demander jusqu'où il pouvait aller.

— Ne vous disputez pas. Déjeunons, et ensuite nous déciderons de ce que nous allons dire à Rafael.

— Elle t'a demandé de ne pas te disputer avec moi, donc tu ne vas pas le faire, pas vrai ? lança Richard.

— Généralement, je l'écoute, oui.

— Parfois, Micah, je te déteste.

Mon Nimir-Raj se fendit d'un grand sourire.

— C'est réciproque.

Le pouvoir de Richard me mordit la peau telle une multitude de petites gueules brûlantes. Mais Micah était plus près de moi et, quand son pouvoir flamboya en réaction, j'eus l'impression de me tenir devant un four ouvert.

— Arrêtez, tous les deux !

— Mon chat, mon ami, nous n'avons pas de temps à perdre.

— Je ne suis pas votre ami, rétorqua Richard. Je suis votre animal à appeler, mais ça ne fait pas de nous des amis.

Jean-Claude prit une grande inspiration, la relâcha et se figea. À la façon des vieux vampires, il devint aussi immobile qu'une statue. Si vous l'aviez quitté des yeux à cet instant, il aurait disparu de votre radar alors qu'il était toujours là.

— Comme tu voudras, Richard, dit-il de sa voix la plus atone, la plus poliment impersonnelle. Mon chat, mon loup, nous n'avons pas de temps à perdre.

Richard se tourna vers lui, son pouvoir emplissant la pièce telle l'eau chaude d'un bain sur le point de déborder et dans lequel, au lieu de vous détendre, vous vous noieriez brusquement. Mon pouls s'accéléra, et la louve en moi se réveilla.

Je fermai les yeux et me concentrai sur mon souffle. Je pris des inspirations régulières et profondes pour me remplir d'air depuis la plante de mes pieds jusqu'à ma poitrine. Des inspirations pour me calmer et apaiser la chose qui s'agitait en moi, des inspirations pour m'isoler de Richard. C'était son pouvoir qui flamboyait, pas le mien. Rien ne m'obligeait à y réagir. Une partie de moi en était persuadée, mais l'autre refusait d'y croire. Richard et moi étions trop étroitement liés.

— Ne m'appelez pas ainsi, protesta Richard.

— Si tu n'es pas mon ami mais seulement mon loup, quel autre nom veux-tu que je te donne ? répliqua Jean-Claude sur un ton sec.

Soudain, je pris conscience qu'il était furieux. Contre Rafael ? Contre les Arlequin ? Contre toute la situation ?

— « Loup », ça va. C'est le « mon » qui me gêne.

— Si tu te vexes même quand je n'ai pas cherché à t'insulter, peut-être devrais-je chercher à t'insulter plus souvent.

Le claquement de la lourde porte extérieure résonna dans un silence tendu, me faisant sursauter.

— Rafael est là, annonça Claudia sur un ton à la fois soulagé et inquiet, comme si elle se réjouissait que ça mette fin à la dispute mais redoutait ce que son roi pourrait faire.

Richard foudroyait Jean-Claude du regard, et le vampire affichait enfin sa propre colère lorsque Rafael écarta les draperies du fond pour entrer.

Rafael est un grand brun ténébreux. Nulle femme n'aurait rien trouvé à reprocher à ce bel hispanique bronzé d'un mètre quatre-vingts, vêtu d'un costume sobre mais bien coupé. Il n'avait pas mis de cravate, de sorte que le col de sa chemise blanche encadrait joliment le creux de son cou, comme une invitation.

Cette pensée ne me ressemblait pas. Je jetai un coup d'œil à Jean-Claude en me demandant si elle émanait de lui. Il avait bu le sang de quelqu'un aujourd'hui, je le voyais, mais je savais aussi que parfois il désirait le sang des êtres puissants de la même façon que certains hommes désirent les belles femmes. Par contre, jusqu'à cet instant, je ne m'étais pas rendu compte qu'il avait envie de se nourrir de Rafael.

Une autre surprise suivait Rafael de près : Louie Fane, le docteur Louie Fane, prof de biologie à la fac de Washington et petit copain d'une de mes amies les plus proches, avec laquelle il avait emménagé récemment. Ronnie – Veronica Sims – m'aurait probablement dit que seules les collégiennes emploient l'expression « petit copain ». Elle aurait préféré le terme d'« amant » mais, puisque c'était mon dialogue intérieur, je pouvais bien parler comme je voulais. Et puis, si Ronnie s'obstine à prétendre que sa relation avec Louie est fondée sur le sexe plutôt que sur les sentiments, c'est son problème, pas le mien. Enfin, sauf quand elle s'en prend à moi à cause de ma vie privée plus débridée que la sienne.

Louie mesure un mètre soixante-cinq ; il est mince mais athlétique. Ce jour-là, il avait les bras couverts, mais je savais que ses manches dissimulaient des muscles tout à fait honorables. Ses cheveux noirs et raides venaient juste d'être coupés, parce que, quand je l'avais vu la semaine précédente, ils lui descendaient plus bas que les oreilles, ce qui n'était plus le cas maintenant. Seuls son visage carré et ses yeux noirs, plus sombres encore que les miens, trahissent ses origines équatoriennes du côté maternel.

J'étais surprise que Louie soit venu. Je n'aurais pas dû, puisqu'il est le bras droit de Rafael. Comment un prof de fac aussi affable est-il devenu le numéro deux d'un groupe de métamorphes principalement composé d'anciens mercenaires et de criminels

repentis ? Grâce à son intelligence – et aussi parce qu'il n'est pas aussi inoffensif qu'il en a l'air.

— Rafael, roi du rodere de St. Louis, bienvenue, lança Jean-Claude – une formule très protocolaire destinée à donner le ton de cette entrevue.

— Jean-Claude, Maître de la Ville de St. Louis, je suis honoré que vous m'ayez invité en votre demeure. (Rafael tourna son regard vers Richard.) Ulfric du clan de Thronnos Rokke, ami et allié, merci de me recevoir si tôt dans la journée.

Je me tenais suffisamment près de Richard pour l'entendre prendre une inspiration sifflante. Je crus qu'il allait exploser, mais il poussa une expiration lente, bien qu'un peu tremblante, et ce fut d'une voix presque normale qu'il répondit :

— Rafael, roi des rats, ami et allié, il y a largement assez de nourriture pour nous tous ; Sers-toi.

— Merci, dit Rafael.

Et une tension dont je n'avais pas eu conscience parut s'évaporer de ses larges épaules, comme si lui aussi s'était inquiété de la réaction de Richard.

Louie s'approcha de Richard et ils se saluèrent de cette façon typiquement masculine où les deux types s'agrippent l'avant-bras et se cognent l'épaule. J'entendis Louie murmurer :

— Désolé.

Si Richard répondit quelque chose, je ne l'entendis pas, parce que Micah choisit ce moment pour s'adresser à Rafael.

— Les léopards ont-ils si peu d'importance à tes yeux que tu ne te donnes même pas la peine de saluer leur roi et leur reine ?

De toutes les personnes présentes dans la pièce, s'il y en avait une dont je ne m'attendais pas à ce quelle fasse de problèmes, c'était bien Micah. Et à voir sa tête, Rafael ne s'y attendait pas non plus.

— Je ne voulais pas te manquer de respect, Nimir-Raj.

— Bien sûr que si, répliqua Micah.

— Micah, commençai-je.

Il me regarda en secouant la tête.

— Non, Anita. Nous ne pouvons pas laisser passer ce genre d'insulte. Nous ne pouvons pas.

— Tu as enfin trouvé une bonne raison de te battre, Micah ? lança Richard.

Micah le toisa froidement.

— Comment l'aurais-tu pris si Rafael avait salué tous les autres chefs dans la pièce, sauf toi ?

Un éclair de colère passa sur le visage de Richard.

— Ça ne m'aurait pas plu, concéda-t-il.

— Jean-Claude, tu ferais bien d'apprendre les bonnes manières à tes chats, dit Rafael.

Il avait réussi à capter mon attention, et pas de la bonne manière. Je rejoignis Micah. Nathaniel me suivit mais resta un peu en retrait derrière nous. Nous étions le roi et la reine ; c'eût été impoli de sa part de se mettre devant nous, même s'il vivait dans la même maison.

— Nous ne sommes pas des animaux domestiques que l'on dresse, contrai-je.

— Tu es la servante humaine de Jean-Claude, et les léopards n'ont aucun lien avec le Maître de la Ville sinon à travers toi. Ils ne sont personnellement attachés à aucun des vampires de St. Louis.

Je sentis du mouvement autour de nous comme les gardes se dandinaient nerveusement. Rafael ne leur accorda pas même un regard. Moi, si. Je dévisageai Claudia et, incroyablement, elle rougit.

— De quel côté vous rangerez-vous en cas de bagarre ? demandai-je.

— Tu crois vraiment que vous pourriez me défier ? lança Rafael sur un ton amusé.

Sans lui prêter attention, je continuai à dévisager Claudia. Micah s'occupait de Rafael ; si celui-ci faisait quelque chose d'inquiétant, il me préviendrait.

— Claudia, Fredo, parlez-moi, exigeai-je. Vous êtes nos gardes du corps, mais Rafael est votre roi. Si les choses tournent mal, pouvons-nous compter sur vous ou pas ?

— Ce sont mes gens. Leur loyauté m'est acquise, affirma Rafael.

Je tournai mon regard vers lui – un regard qui n'avait rien d'amical.

— Alors, qu'ils sortent immédiatement, et qu'on les remplace par des loups et des hyènes.

— Les loups et les hyènes ne font pas le poids face à eux.

— Peut-être pas, mais au moins ils nous obéiront.

Clay avait allumé sa radio pour transmettre mes instructions.

Rafael pivota vers Jean-Claude.

— Sont-ce vraiment les léopards qui commandent ici, Jean-Claude ? C'est ce que j'avais entendu, mais je refusais d'y croire.

Il s'était détourné de nous comme si nous n'avions pas la moindre importance. Je fus saisie par une horrible envie de dégainer, mais je savais que je n'y parviendrais pas. Pas avec Claudia et Fredo dans la pièce. Et puis je n'étais pas prête à buter Rafael juste parce qu'il nous avait insultés, et il ne faut jamais dégainer un flingue si on n'est pas prêt à s'en servir. Ce qui était mon cas, mais je voulais vraiment effacer cette expression arrogante du visage de Rafael.

Des loups et des hyènes arrivèrent en courant et, très vite, remplirent le salon. Ils étaient plus nombreux que les rats. Du coup, le nœud de mon estomac se desserra un peu.

— Rafael, pourquoi fais-tu ça ? demanda Richard.

— Pourquoi je fais quoi ? Pourquoi je traite les léopards comme la puissance mineure qu'ils sont censés être ? répliqua Rafael.

Richard ne chercha pas à masquer la surprise que cette réponse lui inspirait.

— On dirait que tu cherches sciemment à mettre Anita en rogne.

— Je suis venu négocier avec le Maître de la Ville et les autres membres de son triumvirat de pouvoir : son animal à appeler et sa servante humaine.

— Je ne suis pas seulement la servante humaine de Jean-Claude. Je suis aussi la reine des léopards, et l'un d'eux est mon animal à appeler. Tu ne peux pas insulter une moitié de ma propre base de pouvoir tout en essayant de t'attirer les faveurs de l'autre.

— Exactement, acquiesça Rafael.

Je fronçai les sourcils.

— Quoi ?

— Nous comprenons où tu veux en venir, Rafael, dit Jean-Claude.

Mon regard fit la navette entre le roi des rats et le vampire.

— Parlez pour vous. Moi, je ne pige rien.

— Moi non plus, ajouta Richard.

— Depuis des années, je travaille à faire du rodere une puissance avec laquelle il faut compter et négocier, une force que nul ne peut traiter à la légère. Et bien que Narcisse me soit antipathique à titre personnel, lui aussi a fait de ses hyènes une puissance à prendre en compte.

Rafael nous désigna, Micah, Nathaniel et moi.

— Mais les léopards étaient les jouets des loups du temps où Raina était la lupa de la meute et où elle tenait leur Nimir-Raj

Gabriel sous sa coupe. Après les avoir tués tous les deux, Anita est devenue la lupa de la meute et la Nimir-Ra du pard. Je me suis sincèrement réjoui que les léopards aient désormais quelqu'un pour les protéger, quelqu'un qui ne se contenterait pas de les utiliser. Personne ne mérite le traitement qu'ils ont subi aux mains de Gabriel.

Il marcha lentement vers nous. Son attitude n'était pas menaçante ; pourtant, je dus faire un effort pour ne pas reculer. Je ne voulais pas qu'il m'approche – qu'il *nous* approche.

— Puis Anita est devenue bien davantage qu'une simple humaine dotée de pouvoirs extraordinaires, poursuivit-il en continuant à avancer. D'après ce qu'on m'a raconté, elle pourrait bien devenir une véritable métamorphe pendant une prochaine pleine lune.

— Et alors ? lançai-je. Qu'est-ce que ça peut faire si je finis par virer poilue ?

— Le léopard n'est pas l'animal à appeler de Jean-Claude : c'est le tien. Pourtant, tu n'es pas un vampire. Tu es la reine des léopards, mais tu n'es pas l'une d'entre eux. Tu es la lupa de la meute, mais tu n'es pas non plus une louve-garou. Et maintenant tu peux appeler les lions. Si Joseph et sa fierté pouvaient te fournir un candidat valable, tu le lierais à toi. Pour l'instant, les lions sont encore plus faibles que les léopards mais, si tu choisis un partenaire parmi eux, ils monteront dans la hiérarchie. Ils deviendront puissants alors qu'ils ne le méritent pas.

Je commençais à comprendre où il voulait en venir, et je pigeais même pourquoi il voulait devenir ma nouvelle pomme de sang.

— Tu te bats pour consolider le rodere en suivant les règles. Puis un joker métaphysique sort de nulle part et, tout à coup, d'autres groupes plus faibles selon tes critères se retrouvent instantanément liés à Jean-Claude. Les léopards ne sont pas nombreux, mais ils sont intimes avec les vampires, ce qui les rend puissants. Tu penses qu'il va se produire la même chose avec les lions.

— C'est ça.

— Tu veux vraiment devenir la pomme de sang d'Anita, dit Richard, parce que c'est le seul moyen que tu vois de te rapprocher de la structure de pouvoir.

Rafael acquiesça et le dévisagea.

— Je suis navré, mon ami, mais, si je ne peux pas garantir la sécurité de mes gens par la force ou par les autres méthodes traditionnelles, je suis prêt à me prostituer pour ça.

— Je n'estime pas les léopards davantage que les loups, déclara Jean-Claude.

— Si vous aviez le choix entre sauver le rodere ou le pard, que feriez-vous ?

— Jamais un tel choix ne se présentera.

— Peut-être pas, mais vous pourriez avoir à choisir entre les hyènes et les rats. Narcisse n'est pas mon ami et, désormais, la hyène est l'animal à appeler d'Asher.

— Asher n'est pas le maître ici, fit valoir Jean-Claude.

— Non, mais vous l'aimez. Vous l'aimez depuis des siècles. C'est un lien puissant. S'il chuchotait une douce requête à votre oreille, refuseriez-vous d'y accéder ? Ou vous rangeriez-vous de son côté et du côté des hyènes, contre mes gens ?

— Aurais-tu l'intention de déclarer la guerre aux hyènes ? lança Jean-Claude sur le ton de la plaisanterie.

Mais je connaissais ce ton : c'était celui qu'il employait quand il craignait d'avoir raison.

— Non, mais la réciproque n'est pas nécessairement vraie.

— Jamais notre maître ne te déclarerait la guerre, roi des rats, lança Rémus depuis le fond de la pièce.

Rafael secoua la tête.

— Tu es l'une des raisons pour lesquelles je redoute un conflit. Du temps où votre Oba ne recrutait que des haltérophiles et des pratiquants d'arts martiaux, des types qui ne s'étaient jamais battus hors de la présence d'un arbitre, je ne m'inquiétais pas. Mais toi… tu es un vrai guerrier. Je sais que Narcisse a récemment engagé plusieurs militaires et policiers à la retraite.

— Il l'a fait à cause de ce qui s'est passé quand Chimère a pris le contrôle des siens, répliquai-je. Il a appris à ses dépens la différence entre un videur et un soldat. Il a perdu beaucoup de ses hommes.

— Jusqu'à ce que tu tues Chimère pour lui, dit Rafael en me transperçant de son regard noir.

— Je l'ai tué pour nous tous. Il n'aurait pas laissé les rats tranquilles non plus.

Rafael vint se planter devant nous. Je me retins de prendre la main de Micah. Rafael ne nous menaçait pas ; il se contentait de nous toiser du haut de son mètre quatre-vingts. D'habitude, les hommes grands ne m'intimident pas, mais il y avait quelque chose de spécial en lui aujourd'hui, quelque chose qui ne me plaisait pas du tout.

— Nous étions trop puissants pour que Chimère s'en prenne à nous, et il ne portait pas notre forme du virus de la lycanthropie.

— Il a tenté de prendre le contrôle de plusieurs groupes de métamorphes dont il ne portait pas la forme spécifique de lycanthropie.

— Si j'aimais les hommes, je m'offrirais à Jean-Claude, et on n'en parlerait plus.

Je n'essayai même pas de dissimuler combien j'étais choquée. Mais, cette fois, je pris la main de Micah comme si le monde tremblait sous moi et que j'avais besoin de me raccrocher à quelque chose pour ne pas tomber. Ça ne ressemblait pas du tout à Rafael de dire des trucs pareils.

— Mais je n'aime pas les hommes, poursuivit-il. Donc, c'est à toi que je m'offre, Anita. Parce que tu protèges tes partenaires et parce que parfois tu augmentes leur pouvoir. Je ne comprends pas comment c'est possible, mais Nathaniel est un parfait exemple de métamorphe ultra-mineur qui a gagné du galon grâce à toi.

Nathaniel me toucha l'épaule. Je sursautai puis me laissai aller en arrière, m'écartant ainsi de ce nouveau et étrange Rafael. Il avait peur, je le sentais.

— Qu'a donc fait Narcisse pour que tu croies que tes rats sont en danger ? interrogea Jean-Claude.

Rafael lui jeta un coup d'œil.

— Qu'avez-vous entendu ?

— Rien du tout. Je te donne ma parole d'honneur que je n'ai rien entendu, mais tu sembles très inquiet, et ça ne te ressemble pas. Seule une menace très sérieuse et très grave a pu te décider à venir nous parler de la sorte. (Jean-Claude s'assit sur le canapé.) Assieds-toi, mange avec nous et raconte-nous ce que Narcisse a dit ou fait pour te pousser à faire une telle proposition à ma petite.

Rafael ferma les yeux et serra les poings.

— Votre parole d'honneur ? Donc, ça ne peut pas être vrai…

— Qu'est-ce qui ne peut pas être vrai, mon ami ? Parle-nous. Nous sommes des alliés et des amis. L'intimidation et les menaces n'ont pas leur place entre nous.

Micah m'entraîna vers la table. Nous ne reculions pas devant le roi des rats : nous nous rapprochions du petit déjeuner. Oui, je sais, mais ça nous permettait de sauver la face, et j'étais affamée. Problème urgent à résoudre ou pas, je n'avais toujours pas eu mon café. Un des effets secondaires de l'ardeur et de ma quasi-

lycanthropie, c'est que je ne peux pas m'abstenir de manger. Pas sans conséquences fâcheuses comme coucher avec quelqu'un qui me débecte ou risquer que mon corps se disloque, faute de parvenir à décider quel animal il veut devenir.

Lorsque tout le monde fut assis avec une assiette pleine de nourriture, Rafael cessa de se comporter de manière bizarre et effrayante. Il prit place sur la bergère avec Louie et ses gardes derrière eux. Nous nous installâmes sur le canapé, qui était assez grand pour nous accueillir tous à l'exception de Nathaniel. Celui-ci se roula en boule à mes pieds, tirant le meilleur parti possible de sa tenue sommaire. La seule personne dans la pièce plus charmeuse que lui, c'était Jean-Claude, et Jean-Claude se concentrait sur les négociations en cours. Certes, il lui arrivait d'user de son charme en affaires, mais pas ce matin-là.

Je grignotai un croissant, ainsi qu'un assortiment de fromages et de fruits. Pour la centième fois, je me demandai comment nous pourrions installer une vraie cuisine au *Cirque*. Les options petit déjeuner du traiteur étaient trop limitées. Mais le café était bon. Je le bus noir, parce que la première tasse du matin devrait toujours être noire. C'est la gifle en pleine poire qui achève de vous réveiller.

— Maintenant, parle-nous, Rafael, réclama Jean-Claude. Qu'a dit ou fait Narcisse pour t'alarmer à ce point ?

— Il a dit qu'il allait s'offrir à Anita comme pomme de sang, et qu'entre ça et ses liens avec Asher, ses hyènes deviendraient le deuxième groupe de métamorphes le plus puissant de St. Louis après les loups.

— Il t'a dit ça ?

— Pas à moi personnellement, non.

— Alors, comment l'as-tu su ?

— Un de mes rats aime les pratiques sexuelles de Narcisse. Il m'a rapporté que Narcisse ne se tenait plus depuis que les hyènes sont devenues l'animal à appeler d'Asher. Il a offert ses services à Asher, et celui-ci a refusé d'en faire son animal.

Première nouvelle, songeai-je.

— Asher était flatté, acquiesça Jean-Claude, mais nous avons pensé tous les deux qu'accorder une telle faveur à Narcisse rendrait les autres groupes de métamorphes nerveux.

Je luttai pour ne pas jeter un regard de reproche à Jean-Claude. Quelqu'un aurait quand même pu m'en parler ! Je portai ma tasse à ma bouche en m'efforçant de conserver une expression neutre – un

truc pour lequel je ne suis pas spécialement douée. Je bus trop vite pour savourer le goût du café, mais cela m'empêcha de trahir mon ignorance… du moins, je l'espérais.

— Pourtant, Asher fréquente le club de Narcisse, et il apprécie les divertissements qu'on y offre, contra Rafael.

Narcisse tenait un club de BDSM ; autant dire que le mot « divertissement » pouvait couvrir une large palette d'activités. J'ignorais qu'Asher fréquentait cet endroit. En revanche, je savais que ça faisait du bien d'être entouré par son animal à appeler. Je me sens toujours mieux à proximité de léopards, de loups ou même de lions. Mais… apparemment, il s'était passé beaucoup de choses dont personne n'avait daigné m'informer. Je déteste me sentir hors du coup.

— Asher apprécie les divertissements de son club, mais il a rejeté toutes les offres plus personnelles de Narcisse parce que, comme je l'ai déjà dit, il pensait que les autres groupes de métamorphes réagiraient mal si nous lui accordions nos faveurs, répéta calmement Jean-Claude.

— Narcisse semble persuadé que ce n'est qu'une question de temps avant qu'Asher succombe à ses charmes, contra Rafael.

— Il ne connaît pas Asher aussi bien qu'il le pense.

— Asher aime le bondage.

Jean-Claude eut ce merveilleux haussement d'épaules qui signifie tout et rien à la fois. Autrement dit, Rafael avait peut-être raison. Là encore, je n'étais pas au courant. Quelles autres informations mon « maître » vampire me cachait-il ?

— Si Narcisse peut séduire Asher, il le fera, et ensuite il tentera de vous séduire, vous, insista Rafael.

— Il a déjà essayé par le passé, et il a toujours échoué.

— Il dit que l'ancien Maître de la Ville, Nikolaos, vous a prêté à lui plusieurs fois. Il s'est vanté de bien connaître votre corps et a énuméré tout ce qu'il vous avait fait subir.

Tout en parlant, Rafael étudiait le visage de Jean-Claude comme il avait étudié le mien un peu plus tôt. J'aurais même juré qu'il le regardait dans les yeux, ce qui n'est jamais une bonne idée quand on a affaire à un vampire.

Jean-Claude conserva son expression neutre.

— Il ne s'en est pas vanté auprès de toi.

— Vous en êtes sûr ?

— Très sûr. Généralement, il se vante pendant… pendant. Il a pu parler de moi en faisant des choses similaires à quelqu'un d'autre. En fait, je serais très surpris qu'il s'en soit abstenu. Il a toujours aimé comparer entre eux ses amants et ses victimes.

— Donc, vous avez été son amant ?

— Non, j'ai été sa victime. Nikolaos m'a donné à lui sans mot d'arrêt, sans aucun moyen de l'empêcher de faire ce qu'il voulait de moi sinon mes pauvres dons de persuasion.

Rafael partit d'un rire abrupt et sans joie.

— D'après ce que j'ai entendu dire, vos dons en la matière sont, au contraire, assez considérables. Narcisse donnerait cher pour vous récupérer.

— C'est ce qu'il m'a dit.

— Il semble certain qu'Asher est la clé qui lui ouvrira de nouveau la porte de votre chambre. Et, à défaut d'Asher, Anita. Il pense sincèrement pouvoir vous atteindre à travers eux.

Enfin un sujet sur lequel je pouvais m'exprimer sans révéler que je ne savais pas grand-chose de ce qui était en train de se tramer du côté de Narcisse et de ses hyènes !

— Tu n'as aucun souci à te faire en ce qui me concerne. Narcisse n'est vraiment pas ma tasse de thé.

Rafael acquiesça gravement. Impossible de lui tirer le moindre sourire ce matin.

— Et moi, suis-je ta tasse de thé, Anita ?

Je sentis Richard se raidir près de moi. Je me penchai pour regarder Jean-Claude assis de l'autre côté de lui.

— Puis-je parler franchement sans déséquilibrer la balance politique ?

— Vas-y, ma petite, et nous verrons bien.

Ça n'était pas ce que j'appellerais un soutien massif, mais je m'en contenterais.

— Je te trouve séduisant et, si tu me demandais un rencard, on pourrait négocier, mais tu veux sauter directement à la case sexe, et je ne suis pas assez désinvolte pour ça.

Rafael me toisa avec un mélange de scepticisme et de sévérité. Je soutins son regard d'un air hostile.

— Oui, j'ai beaucoup d'amants, mais je les ai choisis avec soin.

Il poussa un soupir, but une gorgée de café et répliqua :

— Peut-être, mais le fait de coucher avec toi semble augmenter le pouvoir de tous les hommes auxquels tu… te donnes.

— C'est faux.

— Nomme un seul de tes amants dont le pouvoir n'ait pas augmenté.

— Je peux t'en nommer trois : Londres, Requiem et Byron.

— Les deux premiers étaient des maîtres vampires avant même de te rencontrer. Il est difficile d'estimer quel était leur niveau de pouvoir quand ils sont arrivés à St. Louis, et quel est leur niveau exact de pouvoir maintenant. Quant à Byron, à ma connaissance, tu n'as couché avec lui qu'une fois, ce qui paraît insuffisant. (Rafael reposa la tasse sur sa soucoupe.) D'accord, je rectifie : le fait de coucher régulièrement avec toi semble augmenter le pouvoir de tes amants.

— Je crois que tu me surestimes.

Il tendit sa soucoupe à Louie, qui se leva et alla la mettre sur la table basse. Puis il me dévisagea d'un regard perçant, comme s'il pouvait voir à travers moi. Il me jaugeait. Je tentai de ne pas se dandiner d'embarras, mais ce fut dur.

— Quoi ? demandai-je.

Rafael reporta son attention sur Jean-Claude.

— Elle n'est pas au courant, pas vrai ?

— Je ne suis pas certain de savoir de quoi tu parles, répondit calmement le vampire.

— Jean-Claude, tous les amants d'Anita voient leur pouvoir augmenter. Asher n'était un maître vampire que de nom mais, depuis qu'il partage son lit, il est devenu assez puissant pour avoir son propre territoire. Il vous aime trop tous les deux pour quitter St. Louis mais, s'il le voulait, il pourrait. Nathaniel, qui était la victime de tout le monde, devient peu à peu une force avec laquelle il va falloir compter. Quant à vous, je parie que jamais vous n'aviez rêvé d'être un jour le sourdre de sang de votre propre lignée.

— Et tu penses que c'est ma petite qui m'a donné son pouvoir plutôt que l'inverse ?

— Elle a son propre triumvirat, Jean-Claude, et un serviteur vampirique en la personne de Damian.

— Je ne suis pas le pouvoir derrière le trône, Rafael, protestai-je. Crois-moi, Jean-Claude est bien assez puissant pour nous deux.

— Oui, mais il a acquis l'essentiel de son pouvoir après que tu es devenue sa maîtresse.

— C'est moi qui ai acquis des pouvoirs après qu'il eut fait de moi sa servante humaine, pas l'inverse.

— J'ai parlé avec certains des rats-garous d'Europe. Ils connaissent Belle Morte, la créatrice de votre lignée. Selon eux, elle est capable d'accorder du pouvoir à ses amants si elle le désire.

— Belle Morte ne partage volontairement son pouvoir avec personne, contra Jean-Claude.

— Non, mais elle en est capable. En couchant avec eux, elle peut rendre ses amants plus puissants. La légende dit que, jadis, une caresse d'elle suffisait à faire des rois et des empereurs – qu'elle a changé la face de l'Europe depuis son lit.

— Elle régnait depuis son lit, c'est exact, mais pas de la façon que tu imagines. Elle n'y invitait que les puissants, ceux qui pouvaient lui apporter les choses qu'elle désirait. Et je n'ai pas acquis de pouvoir en couchant avec elle. J'ai été son pion pendant des siècles, tout comme Asher.

— Les Maîtres de la Ville tuent souvent leurs propres enfants lorsque ceux-ci deviennent trop puissants, non ?

— Ça arrive.

— Alors, n'est-il pas étrange que tant de vampires si faibles durant leur séjour à la cour de Belle Morte aient vu leur pouvoir croître exponentiellement chaque année passée loin d'elle ?

— Où veux-tu en venir, Rafael ?

— J'ai entendu dire que certains maîtres pouvaient brider le pouvoir de leurs sujets.

— Oui, mais je ne crois pas que Belle en fasse partie.

— Pourquoi donc ?

Une fois de plus, Jean-Claude eut ce haussement d'épaules si typiquement français.

Les rats-garous étaient un peu trop bien informés à mon goût. J'avais déjà vu des vampires développer de nouveaux pouvoirs une fois en Amérique, loin de leur ancien maître. Je me demandais d'ailleurs si certains maîtres ne diffusaient pas une sorte d'hormone qui bloquait le pouvoir des autres vampires de leur entourage. Je ne pensais pas que ce soit volontaire de leur part, mais je n'avais aucun moyen de le vérifier.

— Il y a des rats dans toute la ville, lança Sampson.

Et là encore, ce fut comme si nous avions tous oublié sa présence.

Rafael acquiesça.

— En effet.

Dans ma tête, je vis des centaines de rats se faufilant à l'intérieur des murs pour espionner ce qui se disait de l'autre côté – et, tout ce qu'ils entendaient, leur roi l'entendait aussi. Cela fonctionnait-il réellement ainsi ? Je voulais poser la question mais, dans son état actuel, je n'étais pas sûre de la façon dont Rafael le prendrait.

— Je suis le fils de deux puissances, mais vous n'avez pas eu peur de m'insulter, dit Sampson.

— J'ignore ce que tu es pour Jean-Claude et Anita.

— Donc vous faites comme si je n'étais pas là.

Rafael acquiesça.

— Je suis le prochain amant sur la liste d'Anita, révéla Sampson.

— Tu attends depuis tout ce temps ?

— C'est le privilège des dames que de faire patienter leurs soupirants.

Ils parlaient de moi, mais c'était comme si le sens de leur conversation m'échappait.

— Me laisserais-tu passer devant toi ? s'enquit Rafael.

Sampson secoua la tête.

— Non.

Rafael reporta son attention sur Jean-Claude.

— C'est votre décision finale ? Le fils du roi de la mer compte davantage à vos yeux que moi et mon rodere ?

— Personne n'a dit ça.

— Je pense que les gens qui partagent votre lit ou celui d'Anita comptent davantage pour vous que les autres. Niez si vous voulez, mais la preuve est là, aussi évidente qu'un gâteau dans la vitrine d'une pâtisserie.

— Tous les gâteaux ont l'air appétissants ; ce n'est pas pour autant qu'on est obligé de les manger, répliqua Jean-Claude.

— Vous faisons-nous saliver, moi et mes gens ? Y a-t-il un membre du rodere qui vous semble particulièrement consommable ?

À travers la pièce, je sentis la réaction de Claudia – une flambée de pouvoir qui nous atteignit comme une gifle métaphysique, une bouffée d'énergie brûlante qui nous informa très clairement qu'elle refusait d'être le chou à la crème de qui que ce soit.

Rafael expira lentement et tourna la tête d'un côté puis de l'autre comme pour vérifier que sa nuque n'était pas paralysée. Parce qu'il était plus proche de Claudia, peut-être avait-il éprouvé son pouvoir avec plus de force.

— Je n'obligerai aucun de mes rats à partager le lit de quelqu'un. Mais, si certains d'entre eux étaient d'accord, accepterais-tu qu'ils te donnent leur sang et leur chair ?

— Leur chair ?

— Qu'ils couchent avec toi, clarifia Rafael.

Richard s'agita près de moi sur le canapé.

— Les rats ne donnent leur sang à personne. C'est l'un des premiers édits que tu as promulgués quand tu es devenu roi. Nikolaos t'a torturé parce que tu avais interdit au rodere de nourrir ses vampires.

— Nikolaos était instable, et mieux valait pour mes rats qu'ils se tiennent aussi loin d'elle que possible. Dans le cas de Jean-Claude, la sécurité semble au contraire résider dans la proximité.

— Tu laisserais vraiment tes rats se prostituer ?

Richard semblait choqué.

— Oui.

— Tu penses que, si nous partageons notre lit avec certains d'entre eux, tout ton rodere s'en trouvera protégé ? demanda Micah.

— Que ferais-tu à ma place ? lança Rafael sur un ton de défi.

— Pas ça, répondit Richard.

— C'est au Nimir-Raj que j'ai posé la question.

Richard s'agita de nouveau tandis que Micah s'installait plus confortablement.

— J'ai déjà fait ce que tu commences juste à envisager.

Rafael acquiesça.

— Tu t'es offert à Anita et à Jean-Claude, et maintenant ton pard – l'un des plus petits groupes de métamorphes de St. Louis – est aussi l'un des mieux protégés. Combien de tes léopards donnent leur sang aux vampires ?

— La plupart d'entre eux.

Rafael écarta les mains comme pour dire : « Tu vois ? »

Je voulais protester, mais je me ravisai. *Regardons les choses en face*, me dis-je. Rafael avait-il raison ? À travers nous, Micah gérait la hotline de la Coalition Poilue ; autrement dit, c'était à lui que s'adressaient la plupart des métamorphes en cas de problème. Il servait d'intermédiaire entre nous et le reste de la communauté lycanthrope. Il allait même en parler à la télé. Il était toujours très éloquent devant les caméras.

Oui, les léopards étaient moins nombreux que la plupart des autres groupes, pourtant, personne ne leur cherchait de noises

parce que Jean-Claude, moi ou nos gens éliminions systématiquement ceux qui osaient leur faire du mal.

Je dévisageai Rafael.

— Et merde ! dis-je doucement.

Il hocha la tête.

Je regardai Richard et Jean-Claude, assis près de moi sur le canapé.

— Il n'a pas tort, n'est-ce pas ?

— Je ne puis contester certains de ses arguments, admit Jean-Claude.

— Mais il n'a pas raison non plus, affirma Richard.

— Je n'ai pas dit qu'il avait raison ; j'ai dit qu'il n'avait pas tort.

— Ça n'a pas de sens. Si Rafael n'a pas tort, c'est qu'il a raison.

Richard s'était tourné vers moi, si bien que ses larges épaules m'empêchaient de voir Jean-Claude.

— Il a raison sur le fait que nos partenaires sont plus en sécurité que les autres métamorphes. Il a tort de penser que nous laisserions les rats se débrouiller seuls si quelqu'un les menaçait.

— Vous n'êtes liés à nous que par l'argent et par des contrats, fit valoir Rafael. Je serais plus rassuré si le rodere avait des liens plus intimes avec vous.

— Tu as notre parole que nous honorerons notre accord en cas de conflit, dit Jean-Claude.

— Mais vous avez également passé un accord avec les hyènes, insista Rafael, et je ne crois pas qu'Asher continuera à refuser longtemps le butin que Narcisse lui agite sous le nez.

— Ne commets pas l'erreur de penser qu'Asher est faible, parce qu'il ne l'est pas, affirma Jean-Claude.

— Vous êtes amoureux de lui. Vous ne pouvez pas être objectif.

— Je pourrais te répondre que, n'étant pas amoureux de lui, tu le connais beaucoup moins bien que moi.

— Interdisez-lui d'avoir des rapports intimes avec les hyènes et je m'en contenterai.

— Je préfère ne pas donner d'ordres aux gens que j'aime.

— Tu n'as pas le droit de demander une chose pareille à Jean-Claude ou à Asher, déclara Micah.

— Que ferais-tu à ma place, Nimir-Raj ?

— Je me serais offert à Jean-Claude et à Anita, mais sans les braquer d'entrée de jeu. S'ils m'avaient repoussé, je leur aurais offert mes gens un par un jusqu'à ce qu'ils acceptent de se nourrir

d'un ou plusieurs d'entre eux et, avec un peu de chance, de les prendre pour amants.

— Tu veux dire que je m'y suis mal pris ?

— Oui.

— C'est le genre de manœuvre politique auquel je ne suis pas préparé. Montre-moi comment faire, Micah. Aide-moi.

Micah soupira. Il se rapprocha du bord du canapé et se pencha pour regarder Jean-Claude, de l'autre côté de Richard.

— Que voulez-vous que je fasse ?

— Aide-le, si tu peux.

Micah s'adossa au canapé et passa un bras en travers de mes épaules, ce qui obligea Richard à reculer un peu. Il ne me sembla pas qu'il avait fait ça pour écarter Richard, mais plutôt parce qu'il avait besoin de me toucher. Et, après ce qui s'était passé la nuit précédente, il devait penser qu'un contact accidentel ne dérangerait pas Richard. Mais apparemment les problèmes de Rafael avaient fait resurgir ceux de Richard. Et certains des miens, pour être honnête – même si je ne savais pas précisément lesquels.

— Nous aurions l'utilité de quelques donneurs de sang supplémentaires, dit Micah. Et certains de tes rats se sont déjà proposés pour nourrir l'ardeur d'Anita.

— Mais elle n'en a touché aucun.

— Parce que, pour l'instant, tu ne lui en as envoyé aucun qui lui plaise.

— Alors, aide-moi à les choisir.

— Hé, les mecs ! Les mecs, je suis assise juste en face de vous ! Ne parlez pas de moi comme si je n'étais pas là, s'il vous plaît.

— Très bien. Alors, choisis, toi, m'exhorta Rafael.

Je m'affaissai et laissai mes cheveux tomber devant mon visage. Et merde !

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Elle aime les hommes séduisants, déclara Richard, et tu n'engages pas tes rats pour leur beauté.

Je levai les yeux vers lui, étonnée qu'il tienne ce genre de propos.

— Je croyais que tu allais piquer une crise, avouai-je.

Il fronça les sourcils.

— Toute cette histoire ne me plaît pas, mais Rafael a raison : nous protégeons davantage nos partenaires.

— Si tu apprécies suffisamment quelqu'un pour coucher avec lui, c'est logique que tu te soucies de son bien-être.

— Exactement. Tu as toujours raisonné ainsi.

— Et pourquoi est-ce un problème ?

— Ça n'en est pas un. Mais ça signifie que Rafael a raison : tu prends soin de tes partenaires.

— Pas toi ?

Richard parut surpris par ma question. Puis il me gratifia d'un sourire qui laissa ses yeux pleins de lassitude et d'un cynisme que je n'avais encore jamais vu chez lui.

— Non. Parfois, je veux juste les baiser.

J'écarquillai les yeux.

— J'adorerais que ce soit toujours des fleurs, des chocolats et des petits cœurs roses, mais la femme que j'aime par-dessus toutes les autres ne veut pas de moi. Que suis-je censé faire pendant que tu t'envoies en l'air avec six ou sept autres types ? Attendre mon tour ? Regarder ?

Si nous n'avions pas eu un invité, je lui aurais peut-être fait remarquer qu'il nous avait déjà regardés, qu'il avait attendu son tour et qu'il avait même aidé Jean-Claude à me faire l'amour. Mais nous avions un invité, et je ne voulais pas me disputer avec lui.

— Donc, tu ne prends pas soin de toutes les femmes avec qui tu couches.

— Je prends soin de celles qui appartiennent à la meute mais, si ce sont juste des humaines, parfois je m'aperçois très vite que ça ne va pas marcher entre nous.

— Donc tu les plaques après les avoir baisées ?

— Ça m'arrive.

Je lui jetai un regard éloquent.

— Pitié ! Tu sais très bien à qui je ne peux pas m'empêcher de les comparer, Anita.

Ce n'était pas ma faute si je ne voulais pas épouser Richard. J'avais le droit de désirer et d'aimer qui je voulais.

— Donc c'est ma faute si tu accumules les partenaires et que tu es devenu spécialiste des coups d'un soir ?

Il me dévisagea de ses yeux couleur de chocolat.

— Qui se sent morveuse…, dit-il avec un sourire déplaisant.

Finalement, nous allions nous disputer quand même.

— Ce n'est pas à moi que tu ne peux t'empêcher de les comparer, Richard, c'est à Raina.

Sous son bronzage perpétuel, il rougit violemment. Ce n'était que la seconde fois que ça arrivait depuis que je le connaissais.

— Ne fais pas ça, Anita.

Micah s'était figé près de moi, comme s'il hésitait à retirer son bras de mes épaules.

— Lâche-moi, et je te lâcherai aussi, dis-je à Richard.

— Richard, lança Louie, nous avons déjà eu cette conversation, tu te souviens ?

Richard se leva, et son pouvoir s'engouffra dans la pièce tel un vent soufflant depuis la gueule de l'enfer, me brûlant la peau.

— Je m'en souviens, oui. (Il me toisa avec une expression haineuse.) J'ai essayé la nuit dernière, Anita. J'ai vraiment essayé.

J'avais la gorge serrée, et mes yeux me piquaient. Je regrettais déjà ce que j'avais dit ; j'aurais donné n'importe quoi pour l'effacer.

— Je sais, Richard, répondis-je d'une petite voix.

— Mais ça n'a pas suffi. Ça ne suffira jamais, n'est-ce pas ?

Je pris une grande inspiration et me levai. Nous nous fîmes face. Je voulais m'enfuir en courant, mais je restai là et regardai son visage crispé par la douleur et la haine, ses poings qui se fermaient et se desserraient tour à tour. Sa colère emplissait la pièce telle une bête invisible et incendiaire.

— Je ne sais pas quoi dire, Richard.

— Qu'est-ce qui te suffirait ?

— Je te demande pardon.

— Qu'est-ce qui te suffirait ? Faudrait-il que j'emménage avec Micah, Nathaniel et toi ? Que je m'installe ici avec Jean-Claude et toi ? Que dois-je faire pour gagner, Anita ?

— Il n'est pas question de victoire, Richard. Ne le comprends-tu pas ?

— Non. Enfin… (Il désigna Jean-Claude.) Pour lui, je comprends. Il est aussi mon maître ; j'éprouve l'attraction qu'il exerce sur nous. (Puis il tendit son doigt vers Micah.) Mais lui… c'est ma place qu'il occupe dans ta vie.

Je hochai la tête, tentant de respirer malgré la brûlure de ma gorge et de mes yeux. Il n'était pas question que je pleure, bordel !

— Je sais.

Richard désigna Nathaniel, qui n'avait pas bougé, assis au pied du canapé.

— Comment peux-tu la partager avec ça ?

Ce fut Micah qui comprit que la question s'adressait à lui.

— Nathaniel n'est pas une chose, Richard, répliqua-t-il d'une voix frémissante de colère.

— Tu le baises ? Tu le laisses te baiser ? Ou bien vous baisez juste Anita tous les deux en même temps ?

Une vague de colère brûlante fit évaporer les larmes que je retenais. Je l'accueillis à bras ouverts, la nourris et lui murmurai des surnoms affectueux parce que je préférais me battre avec Richard plutôt que de pleurer.

— Cette façon que vous avez, toi et Jean…, commençai-je.

Mais Jean-Claude étouffa notre dispute dans l'œuf. Il l'étouffa d'une poussée de pouvoir qui nous fit tituber tous les deux. Je faillis tomber, et Richard vira au gris de cendre. Nous nous tournâmes tous deux vers le vampire. Ses yeux étaient deux lacs bleu scintillant, comme si le ciel nocturne avait pris feu.

— *Assez.*

Son chuchotement mental résonna à travers la pièce telle une nuée de chauves-souris se heurtant aux draperies.

Bien sûr, je savais qu'il était notre maître, mais jamais je ne l'avais senti nous faire une chose pareille – user de son pouvoir pour nous arrêter net. Je n'étais même pas au courant qu'il pouvait le faire.

— *Nous sommes en danger ; ne le comprenez-vous pas ? La plupart de nos gardes sont des rats-garous. Si Rafael nous les retire, il ne nous restera pas assez d'hommes pour nous protéger.*

Il se déplia du canapé et se dirigea vers nous, ses longs cheveux noirs bouclés ondulant au gré de son propre pouvoir.

— *Je suis désolé, mon loup, que tu veuilles qu'Anita t'épouse et nous abandonne tous, nous les autres hommes de sa vie. Je suis désolé, ma petite, que tu sois toujours amoureuse de Richard et qu'une partie de toi aspire à lui donner ce qu'il veut. Mais nous n'avons pas de temps à perdre avec vos états d'âme. Nous avons besoin de Rafael et de ses gens. Il le sait ; sans quoi, il ne serait pas venu nous voir de la sorte.*

Il se planta devant nous, et le souffle de son pouvoir me fit chanceler. Je savais que ce dernier avait grandi, mais jusqu'à cet instant je n'avais pas mesuré à quel point.

— *Je vais choisir un donneur de sang parmi les rats. Je demanderai à certains de mes vampires d'en faire autant. Ma petite, tu dois choisir un membre du rodere pour t'en nourrir. Et tu dois coucher avec Sampson, ou faire quelque chose qui lui permettra de ne pas perdre la face quand tu assouviras l'ardeur avec un des rats-garous plutôt qu'avec lui.*

Il se tenait si près qu'il aurait pu nous toucher – et, pour la première fois depuis des années, je priai pour qu'il ne le fasse pas. Parce que, s'il le faisait, je serais forcée de lui obéir.

Jean-Claude posa une main sur le bras de Richard. Celui-ci frissonna, ferma les yeux et vacilla. Je posai une main sur son autre bras et pensai : *Non. Arrêtez ! Ne faites pas ça !*

Ma nécromancie s'ouvrit en moi comme un barrage. J'en restai bouche bée, les yeux écarquillés. Parce que ce n'était plus seulement mon pouvoir. J'avais l'impression que c'était avant tout une offrande destinée à Jean-Claude. S'il trouvait un moyen de l'employer, il pourrait en faire ce qu'il voudrait tant qu'il nous toucherait.

— Non, pitié, non ! souffla Richard.

Je ne sus pas trop auquel de nous deux il parlait.

Je dévisageai Jean-Claude, et je sentis mes yeux se transformer. Des flammes vampiriques s'interposèrent entre la pièce et moi, mais pas parce que quelqu'un me possédait. Ce pouvoir-là venait de moi. Si j'avais pu me regarder dans un miroir, je savais ce que j'aurais vu : mes prunelles flamboyant d'une lumière marron, comme si c'était moi le vampire.

Richard tomba à genoux sans que nous lui lâchions les bras.

— Oh, mon Dieu ! chuchota-t-il.

Je baissai la tête vers lui, et il leva vers moi des yeux changés en brasiers bruns. Ce n'était pas mon pouvoir qui l'avait submergé, mais le sien.

Chapitre 21

Richard se regardait dans le miroir de la salle de bains, ses grandes mains crispées sur le rebord du lavabo comme s'il voulait inscrire ses empreintes dans le marbre.

J'avais tenté de le réconforter, de le rassurer. Rien n'y avait fait. Il n'avait pas non plus voulu parler à Jean-Claude. Il semblait le tenir responsable de ce nouveau signe que son humanité lui échappait.

— La lumière finira par s'estomper, Richard, lui répétai-je pour la dixième fois.

Comme il ne voulait pas que je le touche, je m'étais adossée au mur de l'autre côté du lavabo, les bras croisés sous mes seins. J'avais déjà tâté le soutien-gorge pendu près des serviettes de bain ; il était encore trop mouillé pour que je le remette.

Richard secoua la tête.

— C'est à ça que ressembleraient mes yeux si c'était moi le vampire de notre triumvirat.

Je n'étais pas sûre que ce soit une question, mais je répondis quand même.

— Oui.

Richard me regarda, et cela me perturba de voir, dans son visage si bronzé et si vivant, le genre d'yeux que je n'avais jusqu'alors vu que dans des visages de morts-vivants. Les deux choses n'allaient pas du tout ensemble. Richard irradiait des vagues de peur ; son pouvoir voletait et grésillait sur ma peau telles des cendres brûlantes emportées par le vent.

— Tu n'es pas inquiète, constata-t-il. Pourquoi ?

Je haussai les épaules et tentai de mettre des mots sur un phénomène auquel je m'étais donné beaucoup de mal pour ne pas trop y réfléchir.

— Je traite ce qui nous arrive comme je traite les urgences qui surviennent au milieu d'une enquête de police. Si tu commences à bloquer sur les détails horribles, tu ne t'en sors pas. Tu dois continuer à avancer, parce que tu n'as pas le choix.

— Ce n'est pas ton boulot, Anita, et ce n'est pas non plus le mien.

L'air devint brusquement suffocant. Son pouvoir m'enveloppa, et j'eus du mal à respirer. En moi, la louve s'agita.

— Tu vas réveiller ma bête, Richard.

Il acquiesça et détourna la tête.

— La mienne aussi.

La louve s'engagea dans le tunnel métaphorique à l'intérieur de moi. Je frissonnai et reculai vers la porte. Je devais sortir de ce bain de pouvoir brûlant.

— Tu es l'Ulfric, Richard. Contrôle-toi.

Il me regarda à travers l'épais rideau de ses cheveux. Ses yeux brillaient toujours, mais ils avaient pris la couleur ambrée des yeux de loup et ressemblaient à deux soleils jumeaux sertis dans son visage. Un grondement sourd et menaçant s'échappa de ses lèvres.

— Richard, chuchotai-je.

— Je pourrais t'obliger à te transformer, grogna-t-il d'une voix qui n'avait plus grand-chose d'humain.

— Quoi ?

— Je peux forcer mes loups à se transformer. Je sens ta louve intérieure, Anita. Je la sens.

Je déglutis la boule qui m'étranglait, et mon dos heurta la porte. Cela me fit sursauter. Je ne m'étais pas rendu compte que j'en étais si près. Je passai un bras dans mon dos pour saisir la poignée, et Richard se dressa soudain juste devant moi. Je ne l'avais pas vu bouger. Avais-je fermé les yeux un instant ? Avait-il manipulé mon esprit ? Ou était-il rapide à ce point ?

Son pouvoir pressait contre moi tel un matelas bouillant, menaçant de m'étouffer. Je réussis à souffler son nom.

— Richard, par pitié !

Il se pencha vers moi, inclinant son beau visage aux yeux pareils à des soleils.

— Par pitié quoi ? Tu veux que je m'arrête ou que je continue ?

Je secouai la tête. Je n'avais plus assez d'air pour parler. Ma louve atteignit la surface de mon corps, et l'impact me fit basculer en avant. Richard me saisit par les bras pour me retenir.

La louve se mit à griffer pour se frayer un chemin vers l'extérieur. Je tentai de hurler mais, à chaque minuscule inspiration, j'absorbais davantage du pouvoir de Richard. Celui-ci me souleva de terre et me serra contre lui. Quelque chose remua dans mon bas-ventre. Je vous jure que je sentis les griffes de la louve me lacérer de l'intérieur pour tenter d'atteindre Richard – de répondre à l'appel de son Ulfric.

La douleur était indicible. J'avais l'impression que ma bête m'ouvrait en deux, en une horrible parodie d'accouchement. Je hurlai, non avec ma bouche, mais avec mon esprit. Projetant toutes les capacités métaphysiques dont je disposais, j'appelai à l'aide.

J'entendis des voix crier de l'autre côté de la porte, mais elles ne signifiaient plus rien pour moi. Ce n'était que du bruit.

Je humai la peau de Richard, humai le musc de loup qui en émanait. Il inclina son visage vers le mien, et je sentis ma propre odeur à travers lui : un mélange de savon, de shampoing, de produits de soin capillaires et, en dessous, l'odeur de ma peau. Richard prit une inspiration sifflante et se remplit de cette odeur comme si c'était le plus doux des parfums. Le loup. Je sentais le loup – la forêt et la meute.

La porte trembla dans mon dos. Quelque chose de lourd venait de la percuter. Les mains sous mes cuisses, Richard me serra contre lui et leva la tête vers moi. Il ne me demanda rien avec sa voix ; il me le demanda avec ses yeux, avec son pouvoir, avec son musc de loup. Il me demanda de venir à lui. Il appela cette partie de moi qui avait cessé de griffer et de gratter et qui l'écoutait, le flairait. Il appela la louve en moi, d'une façon que mon cerveau ne pouvait pas appréhender. J'étais trop humaine pour lui répondre comme il l'aurait voulu, encore trop humaine.

Mais la louve en moi n'avait rien d'humain, et elle lui répondit. Elle se jeta contre le mur de mon corps, comme si j'étais une porte qu'il lui suffisait de défoncer pour passer. L'impact fut si violent que Richard, qui me tenait toujours, tituba en arrière. Son pouvoir s'insinua dans ma gorge telle une main qui tentait d'atteindre le loup pour le tirer dehors, me privant d'air et de parole.

Il me semblait qu'un liquide bouillant coulait dans mes veines. Je savais d'où venait cette chaleur : c'était la bête, ma louve. Je comprenais enfin pourquoi la température corporelle des lycanthropes montait avant la pleine lune : leur bête les brûlait de l'intérieur. C'était une douleur nouvelle, une douleur que je partageais avec ma louve.

Je n'eus pas conscience que la porte cédait, pas avant d'apercevoir les gardes déployés autour de nous dans la salle de bains. Je n'entendais que les battements de mon pouls dans ma tête, le martèlement de mon sang. Ils s'efforcèrent de m'arracher aux bras de Richard, mais celui-ci refusa de me lâcher. Un poing

s'écrasa sur son visage. Du sang jaillit en une cascade écarlate, et sa bête nous submergea tous les deux.

Du feu se déversa de mes ongles. Je levai les mains devant ma figure en me demandant comment une telle chose était possible, mais c'était du sang, du sang pareil à une pluie brûlante.

Contre moi, le corps de Richard ressemblait à de l'eau solide. Sa fourrure ondula, ses muscles s'allongèrent, et ce fut comme si sa bête était liée à la mienne, comme s'il entraînait ma louve dans sa métamorphose, comme s'il l'arrachait à mon corps dans un déluge de feu et de sang.

J'aurais fait n'importe quoi, accepté n'importe quoi pour que la douleur s'arrête. Je ne pensais plus que, si je me transformais, je perdrais les léopards. Je ne pensais pas que, si je me transformais, Richard gagnerait. Je ne pensais rien d'autre que : *Par pitié, mon Dieu, faites que ça s'arrête !* Si quelqu'un m'avait dit que le seul moyen de mettre fin à cette torture c'était de me changer en louve, je n'aurais pas protesté. Je me serais dépêchée de saisir la chance qu'il me donnait. Juste pour que ça s'arrête.

Je sentis le pouvoir de Jean-Claude, pareil à un vent frais et apaisant. J'avais toujours mal ; la louve tentait toujours d'agrandir mon corps trop petit pour elle avec ses griffes et ses crocs, mais ça allait mieux. J'entendais de nouveau, et c'était le chaos autour de moi – des cris, des hurlements, et la voix de Claudia dominant toutes les autres :

— Ulfric, ne fais pas ça !

La voix de Jean-Claude flotta dans la tête de Richard et, parce que ce dernier m'avait si étroitement liée à lui, dans la mienne.

— Mes marques la gardent humaine, Richard. Tout ce que tu réussiras à faire, c'est à la détruire.

— Elle est à moi ! rugit Richard.

Il me toisait de toute sa hauteur. Je ne me souvenais pas qu'il m'ait lâchée ; pourtant, je gisais sur le sol. Richard n'était plus humain. Il s'était changé en homme-loup de cinéma, à ceci près que son pelage avait la couleur de la cannelle et qu'il était éminemment viril au lieu d'avoir un entrejambe lisse façon poupée Barbie. Sous cet angle et à cause de la douleur, tout en lui me paraissait monstrueusement gros.

La louve en moi s'étira, tentant de faire jaillir des griffes de mes ongles, tentant d'occuper plus de place que mon corps ne pouvait lui en accorder. Grâce à Jean-Claude, je pouvais de nouveau respirer, et

j'en profitai pour hurler. Je hurlai ma douleur, et cela m'aida un peu. J'étais toujours humaine ; j'avais toujours l'usage de la parole.

— Noooooooon !

Clay apparut au-dessus de moi, l'air effrayé.

— Donne-moi ta louve, Anita.

Une main griffue le tira brutalement en arrière, hors de ma vue.

— Non, gronda Richard. Non, personne de ma meute ne m'empêchera d'arriver à mes fins.

— Ce n'est pas ta meute, répliqua Jean-Claude. Car tout ce qui t'appartient est à moi. Selon la loi vampirique, ce sont mes loups, pas les tiens.

Tournant la tête, je le vis sur le seuil de la pièce. Il se tenait là, drapé dans sa beauté froide, les yeux brillant d'un feu glacial. Je tendis mes mains ensanglantées vers lui.

— Aidez-moi ! glapis-je.

Soudain, Richard bondit – trop vite pour que les gardes ou qui que ce soit d'autre puissent l'arrêter. Il frappa Jean-Claude, et tous deux roulèrent dans la chambre voisine.

Clay s'accroupit près de moi. Il était couvert de sang ; impossible de dire si c'était le mien ou s'il était blessé.

— Donne-moi ta bête, réclama-t-il.

Il désobéissait à un ordre direct de son Ulfric. Mais je n'étais pas en état de m'en soucier. J'agrippai son bras, et il se pencha vers moi pour que je puisse l'embrasser.

Plus que toutes les autres fois, je sentis ma louve jaillir de ma gorge. Je m'étranglai avec de la fourrure et d'autres choses qui ne pouvaient pas être réelles. Je m'étranglai, et Clay resta plaqué contre moi alors même que son corps luttait pour s'échapper. Il se força à rester là et à recevoir ma bête, mais ça faisait trop mal pour qu'il ne bronche pas. Je savais combien il devait souffrir, et j'étais désolée, mais cela ne m'arrêta pas.

Son corps explosa au-dessus du mien ; un fluide épais recouvrit mon visage et me rentra dans les yeux. Ce furent mes mains qui m'informèrent qu'une créature tout en muscles et en poils me surplombait désormais. J'avais encore mal partout, mais ma louve avait disparu, laissant comme un trou dans mon cœur – un vide à l'endroit où elle aurait dû se trouver.

Une main m'essuya les yeux. Je clignai des paupières et découvris le visage de Rafael au-dessus de moi. Des larmes coulaient sur ses joues. C'était bien la première fois que je le voyais

dans cet état. Cela m'effraya. Qu'est-ce qui pouvait bien faire pleurer le roi des rats ? Que se passait-il ?

Des coups de feu retentirent dans la chambre – si fort, si horriblement fort. Je voulus m'asseoir et retombai en arrière.

— Aide-moi, dis-je à Rafael.

Il me souleva comme une enfant et me porta dans la pièce voisine. Je ne protestai pas. Par mes propres moyens, je serais arrivée trop tard. Mais le spectacle qui s'offrit à mes yeux m'apprit que nous étions tous arrivés trop tard.

La première chose que je vis, ce fut Jean-Claude assis par terre, sa chemise blanche en lambeaux, du sang dégoulinant de sa bouche. Les gardes s'étaient disposés en demi-cercle, flingue à la main. Richard était accroupi au centre sous sa forme de loup. Son cœur exposé à l'air libre battait frénétiquement. Il avait reçu une blessure mortelle ; pourtant, il grondait et se ramassait sur lui-même pour bondir. Je savais que les gardes ne le laisseraient pas faire.

Ce fut l'un de ces moments où le temps ralentit, où les choses deviennent limpides comme du cristal – les couleurs plus vives, les bords plus tranchants –, et où tout vous apparaît avec une clarté douloureuse. J'eus quelques secondes pour contempler mon univers sur le point de voler en éclats.

La voix de Jean-Claude chuchota dans ma tête :

— Je suis désolé, ma petite, je n'ai pas le choix.

Je crus qu'il s'excusait parce que les gardes allaient abattre Richard. Puis je sentis son pouvoir. Il ne me submergea pas comme celui de Richard l'avait fait. Il ne me suffoqua pas ; il se contenta de faire ce qu'il voulait – ce qu'il devait.

Ce fut comme une série de gorges cédant une à une dans un cadenas. « Clic », et il se saisit de la soif de sang de Richard. « Clic », et il la changea en un autre appétit. « Clic », et il la déversa en moi.

L'espace d'une fraction de seconde, je vis la tête de Richard s'affaisser et son corps commencer à se transformer pour reprendre son apparence humaine. Je sus que les gardes n'auraient pas besoin de l'abattre, finalement. L'espace d'une fraction de seconde, je fus soulagée. Puis l'ardeur s'engouffra en moi aussi violemment que la bête un peu plus tôt.

Mon corps oublia qu'il était douloureux et ensanglanté. Mon corps oublia tout à l'exception d'une chose. Comme à son habitude, l'ardeur se déversa sur l'homme que je touchais et l'emporta avec

moi sur ses flots tumultueux. J'étais déjà allongée par terre sous lui quand je me souvins de qui il s'agissait. Au bout du compte, Rafael, le roi des rats, allait voir son souhait exaucé.

Chapitre 22

Rafael me porta dans le couloir. Arrivé à la porte, il trébucha et dut se retenir au chambranle pour ne pas chuter. Il se dépêcha de refermer ses bras sur moi, mais je ne risquais pas de tomber. J'avais noué mes jambes autour de sa taille, mes bras autour de ses épaules et ventousé ma bouche à la sienne. Pour se débarrasser de moi, il aurait littéralement dû m'arracher à lui.

Je me noyais dans le goût de sa bouche, l'odeur de sa peau. Il sentait la fumée, pas la fumée de cigarette, mais la fumée de bois et le sel, comme un morceau de viande qu'on aurait fumé et salé pour le rendre tendre, parfumé et prêt à consommer. Je percevais son désir, et je savais qu'il ne l'avait pas assouvi depuis longtemps. Tant de besoin et de pouvoir réprimés… Il était pareil à un festin qui attend d'être dégusté.

Cette pensée ne venait pas de moi.

Nous nous écrasâmes contre un des murs du couloir. L'impact me meurtrit le corps et m'arracha un cri. Rafael se plaqua encore plus fort contre moi et, à travers nos vêtements, je sentis qu'il bandait déjà. Je criai de nouveau et me tortillai, mais il y avait trop de tissu entre nous. Trop fébrile pour articuler le moindre mot, je gémis dans la bouche de Rafael.

Il s'arracha à mon baiser et m'immobilisa le visage d'une main pour me regarder.

— Tes yeux, chuchota-t-il. Ils sont pleins de flammes bleues.

Bleues ? Mais mes yeux étaient marron, pensai-je vaguement.

Puis le pouvoir de Jean-Claude balaya ma perplexité, emplissant ma tête comme il avait déjà empli mes yeux. Même si les mots sortirent de ma bouche, ce fut son esprit qui les prononça :

— C'est un feu qui ne brûle que pour toi, Rafael, rien que pour toi.

Et, en cet instant, c'était vrai. Nous ne voulions que Rafael ; nous n'avions besoin que de lui.

Je le laissai s'abîmer dans notre regard. Il tituba en avant et se retint d'une main posée sur le mur à côté de ma tête. Il scruta nos yeux, et son expression ne devint pas vacante comme celle de tous les gens hypnotisés par un vampire. Bien au contraire, elle se remplit de désir, un désir refoulé pendant des mois ou des années.

Et, un instant plus tard, ce qui se lisait sûr son visage anima ses mains, leur faisant déchirer mon débardeur. Sa bouche se plaqua sur mes seins pour les mordre et les sucer, si fort qu'il eut un mouvement de recul et tenta de se libérer de l'emprise de notre pouvoir. Une petite étincelle en lui craignait de nous faire mal. Nous éclatâmes d'un rire qui était moitié celui de Jean-Claude et moitié le mien, un rire qui glissa le long du corps de Rafael et le fit frissonner.

Sans crier gare, je lui mordis violemment le cou, plantant mes dents dans sa chair lisse et brune. Il m'empoigna par les cheveux et m'arracha à lui. Son cou saignait à l'endroit où j'avais déchiré sa peau. Il m'embrassa assez fort pour que nos dents s'entrechoquent, jouant de la langue et des lèvres jusqu'à ce qu'il goûte son propre sang dans ma bouche.

Puis il déchira mon jean si brutalement que je fus soulevée de terre. La sensation du denim épais cédant aux coutures m'arracha un petit bruit de gorge. Ma culotte connut le même sort, et je criai de nouveau. Je pressai mon bas-ventre contre celui de Rafael mais ne touchai que du tissu. Son érection était toujours hors de ma portée.

Je poussai une exclamation frustrée. D'une main, il défit maladroitement sa ceinture et le bouton en dessous. Mais j'étais trop collée contre lui pour qu'il arrive à baisser sa fermeture Éclair.

— Grimpe plus haut, réclama-t-il d'une voix étranglée par le désir.

Je réussis à articuler : « Quoi ? » avant que ses mains me montrent ce qu'il voulait. Il me souleva légèrement contre lui et, resserrant mes bras autour de ses larges épaules, je m'accrochai un peu plus haut pour lui laisser le champ libre. Il tâtonna à l'aveuglette sous mes fesses nues pour se débarrasser de son pantalon. Un son à moitié articulé s'échappa de sa bouche. Il me sembla qu'il avait voulu dire « Pitié ! »

Le bout de son sexe effleura ma peau, et je me laissai glisser quelques centimètres plus bas afin que Rafael puisse le guider vers l'entrée de mon corps. Ce n'était pas l'angle idéal pour une première fois, mais l'angle idéal aurait été difficile à trouver étant donné que nous ne voyions pas ce que nous faisions. Rafael émit un son inarticulé, puis je sentis son gland me pénétrer.

Je me figeai alors qu'il venait à peine de crever la surface de mon intimité, me figeai pour qu'il puisse se frayer un chemin à l'intérieur. Mais il hésita au milieu de son mouvement et

s'interrompit avec le plus gros de son sexe encore à l'extérieur. Un frisson parcourut tout son corps, et il détacha une main du mur pour me toucher de nouveau. Fermant les yeux, il la fit remonter le long de mon dos presque nu et chuchota, les dents serrées :

— Tu es si étroite, si mouillée ! Je ne tiendrai pas longtemps.

En principe, je préfère que ça dure un peu mais, cette fois, le triumvirat avait besoin de se nourrir. Nous avions besoin de cette énergie, besoin que Rafael nous donne tout ce qu'il avait à nous donner – je le savais à travers Jean-Claude.

— Baise-moi, réclamai-je en m'empalant sur son sexe, qui était encore plus long que je ne le pensais.

Lorsque je l'eus enfoncé en moi aussi loin que possible, ce fut mon tour de fermer les yeux et de frissonner, mon tour de chuchoter :

— Baise-moi, Rafael. Nourris-moi, baise-moi, nourris-moi !

À chaque mot, j'allais et venais le long de sa hampe, le faisant entrer et sortir de moi. La position n'était pas très confortable pour que je procède sans son aide, mais l'urgence dans ma voix le poussa à glisser ses mains sous mes fesses avant de m'écraser contre le mur d'un puissant coup de reins. Il se mit à me pilonner, me meurtrissant le dos contre les pierres rugueuses, mais c'était exactement ce que je voulais.

Je voulais qu'il me prenne, qu'il propulse tout ce désir trop longtemps contenu à l'intérieur de moi. L'ardeur tentait de se nourrir, mais Rafael était le roi des rats, et elle ne pouvait franchir ses boucliers. Je perçus une brève étincelle de panique dans l'esprit de Jean-Claude. Il la réprima très vite, tout en me pressant de briser Rafael. J'aurais peut-être protesté si je n'avais pas été submergée par l'ardeur, qui ne voulait que ça.

Rafael bandait dur, très dur, comme seul peut bander un homme qui s'est refusé toute jouissance pendant très longtemps. Il faisait aller et venir son sexe long et raide en moi, de plus en plus vite, de plus en plus fort. Le rythme de sa respiration changea, et je soufflai :

— Oui, oui, pitié, Rafael, pitié !

Ce qui signifiait : « Pitié, laisse-nous nous nourrir, laisse-nous entrer, baisse ton bouclier, laisse-nous entrer ! »

J'essayais d'aller à sa rencontre, mais mes mains et son corps clouaient mon bas-ventre contre le mur. Il voulait faire tout le boulot lui-même ; il ne voulait pas que je l'aide. Comme ses coups de reins se succédaient, je sentis mon bas-ventre se remplir de

plaisir – le plaisir que me donnaient ses mains si puissantes en m'immobilisant, son sexe gonflé et avide en martelant mon corps.

La vague de l'orgasme me souleva. Je hurlai, griffai, mordis et me tordis autour du sexe de Rafael tout en jouissant. Le roi des rats poussa un cri et donna un dernier coup de boutoir qui me fit hurler de nouveau. Il frissonna contre moi, les paupières papillotantes, et ses boucliers s'écroulèrent d'un coup.

L'ardeur se nourrit de son corps, de sa chaleur en moi, de son désir et de sa libération. Et, au milieu de ce plaisir qui me fit déchirer sa peau tandis que des spasmes parcouraient son sexe à l'intérieur de moi, je vis dans l'esprit de Jean-Claude.

Il avait choisi Rafael parce que c'était le roi des rats, et qu'à travers lui nous pouvions nous nourrir de tous les membres de son rodere. De la même façon que, quelques semaines plus tôt, nous nous étions nourris d'Augustin et de ses gens, nous nous nourrîmes de Rafael et de ses sujets.

Je sentis Claudia tituber et Lisandro tomber à genoux ; je sentis tous les autres rats essayer de s'enfuir, de se battre ou de nous repousser. Mais c'était peine perdue. Ils avaient confié à leur roi le soin de les protéger et, puisque leur roi était tombé devant nous, ils nous appartenaient aussi. Nous pouvions nous emparer d'eux, les violer et prendre leur pouvoir par la force.

Nous nous nourrîmes longuement. Des visages défilaient dans ma tête ; j'en connaissais certains, et d'autres pas. Très vite, ils se changèrent en une succession floue d'yeux écarquillés et d'expressions stupéfaites. Nous nous nourrîmes d'eux tous.

Rafael comprit ce qui se passait. Il tenta de protéger ses gens, de rompre le lien qui nous permettait d'aspirer leur pouvoir. Mais c'était trop tard. Son corps était marié au mien, et toute sa maîtrise si durement acquise s'abîmait dans le contact de ses mains sur ma chair.

Jean-Claude prit tout ce pouvoir et le distribua parmi nos vampires, ceux qui vivaient à St. Louis et devaient leur étincelle vitale à son pouvoir de Maître de la Ville. Il les força à se réveiller au moins dix heures avant l'heure à laquelle ils s'arrachaient normalement à la mort.

Tout d'abord, je ne compris pas pourquoi il avait fait une chose pareille. Mais, lorsque le dernier de ses vampires fut revenu à lui en griffant l'air de ses mains, Jean-Claude laissa le pouvoir revenir vers nous, et il me fit sentir combien ils étaient mal en point. Il avait

réveillé les vampires mineurs parce qu'il craignait de perdre connaissance et de les vider de leur énergie – ce qui les tuerait pour de bon. S'il leur faisait la même chose que ce qu'il venait de faire aux rats de Rafael, ses vampires ne seraient pas seulement affaiblis pour quelque temps : ils en mourraient.

Je ne pouvais plus respirer. Mon cœur touchait de la pierre, et je ne pouvais plus respirer. Je sentis Richard – oh mon Dieu, mon Dieu, il agonisait ! Jean-Claude tentait de le guérir et, du coup, je ne pouvais m'empêcher de sentir ce que les griffes du loup-garou avaient fait au corps du vampire. Son pouls bégayait, hésitait. Doux Jésus ! Richard l'avait frappé en plein cœur.

Jean-Claude redirigea le pouvoir que nous venions d'absorber vers leurs blessures à tous les deux. Cela aurait dû suffire, mais quelque chose en Richard dévorait toute l'énergie que lui envoyait Jean-Claude sans le guérir pour autant.

J'aperçus une ombre dans le dos de Richard.

— Un Arlequin, chuchota Jean-Claude.

Nous nous mourrions. Un étau me comprimait la poitrine de plus en plus fort. Je n'arrivais plus à respirer. Ce fut à peine si je sentis Rafael me poser par terre et me demander de lui dire quelque chose. J'utilisai ma dernière bouffée d'air pour souffler :

— Aide-nous.

— Prends tout ce que tu veux, me répondit-il.

Son bouclier était toujours baissé. De nouveau, je puisai à la source de l'énergie du rodere – mais pas pour me nourrir, cette fois, pour frapper.

Jean-Claude cria dans ma tête :

— *Non, ma petite !*

Mais il était trop tard. Avec les derniers vestiges de ma volonté, juste avant que l'obscurité nous engloutisse tous, je pris le pouvoir de Rafael et de ses rats et le projetai vers le fantôme sur le dos de Richard. Si j'avais encore été en état de penser, j'aurais sans doute pensé : Meurs, mais les ténèbres nous dévoraient, et je n'eus que le temps de frapper.

Je la vis… non, je les vis : deux silhouettes enveloppées d'une cape, dans la pénombre d'une chambre d'hôtel. Deux masques blancs gisaient sur le lit près d'elles. L'une des femmes était assise, l'autre agenouillée derrière elle. Surprises, elles sursautèrent et levèrent les yeux comme si elles pouvaient me voir. Elles étaient toutes deux petites et menues. J'eus le temps de distinguer leur

visage pâle, leurs longs cheveux bruns et leurs yeux – marron pour l'une, gris pour l'autre – brillants de pouvoir. D'une façon ou d'une autre, elles avaient combiné leur pouvoir pour nous attaquer.

J'ignore ce qu'elles virent, mais elles crièrent toutes les deux. Celle qui était à genoux tenta de protéger l'autre avec son corps, puis le pouvoir les frappa de plein fouet. Elles volèrent en arrière et s'écrasèrent sur le sol, contre la table de chevet. La lampe tomba sur elles et se brisa, entraînant le téléphone et un bloc-notes dans sa chute. J'eus le temps de lire le nom de l'hôtel sur le bloc-notes. Je savais où elles étaient. Elles s'immobilisèrent en tas et ne bougèrent plus. Ma dernière pensée fut : *Bien fait pour vous*.

Chapitre 23

De la douleur. De la douleur et des lumières me poignardant les yeux. Des voix :

— J'ai un pouls !

— Anita ! Anita, tu m'entends ?

Je voulais répondre par l'affirmative, mais je ne me souvenais pas où était ma bouche ni comment l'utiliser. De nouveau, les ténèbres, puis un éclair de douleur à travers l'obscurité.

Je revins à moi alors que mon corps convulsait sur un brancard. Des gens m'entouraient. Je connaissais l'une de ces personnes, mais impossible de me rappeler qui elle était. Ma poitrine me faisait mal. Je sentis une odeur de brûlé. Puis je vis deux espèces de palettes ovales comme celles qu'on avait déjà utilisées pour me ranimer une fois, et je compris que c'était moi qui brûlais. Mais cette pensée ne m'inspira aucune émotion. Je n'avais pas peur, je n'étais pas excitée… Rien ne me semblait réel. Même la douleur dans ma poitrine s'estompait. Le monde vira au gris et devint flou sur les bords.

Quelqu'un me gifla violemment. Le monde redevint tangible. Je clignai des yeux. La femme que j'aurais dû reconnaître était penchée sur moi. Elle criait :

— Anita ! Anita, reste avec nous, bordel !

Tout devint flou de nouveau tandis qu'une brume grise recouvrait le monde. Je reçus une deuxième gifle et battis péniblement des cils.

— Il est hors de question que tu meures !

La femme me frappa une troisième fois, bien que je n'aie pas recommencé à perdre connaissance.

Son nom me revint à l'esprit. Elle s'appelait Lillian, et elle était docteur. Je voulus lui dire : « Arrêtez de me gifler », mais ma bouche refusa de former les mots. Au lieu de ça, je tentai de froncer les sourcils d'un air désapprobateur.

— Elle est stable, annonça une voix d'homme.

Lillian me sourit.

— Tu respires pour trois, Anita. Si tu continues, ils ne mourront pas.

J'ignorais de quoi elle parlait. Je voulus le lui demander : « Qui ne mourra pas ? » Puis je sentis quelque chose de froid et de liquide couler dans mes veines. J'avais déjà éprouvé ça, et ma dernière pensée avant qu'une obscurité d'un autre genre m'engloutisse fut : « Pourquoi Lillian m'a-t-elle donné de la morphine ? »

Je rêvai, ou peut-être pas. Mais l'endroit où je me trouvais était trop effrayant pour être le paradis, et pas assez pour être l'enfer. J'assistais à un bal. Ça se passait des siècles avant ma naissance, et tout le monde portait des vêtements chatoyants. Un couple se tourna vers moi. Un masque dissimulait leur visage. Alors je vis que tous les invités portaient des masques blancs d'Arlequin.

Je titubai en arrière. Le bustier trop serré de ma robe blanc et argent m'empêchait de respirer correctement, et la jupe trop large entravait mes mouvements. Un autre couple me bouscula, et mon cœur remonta brusquement dans ma gorge. Il me semblait qu'un poing énorme me comprimait la poitrine. Je tombai à genoux, et les danseurs s'écartèrent dans un envol de tissu froufroutant. Les jupes et les jupons des femmes me frôlèrent tandis que leurs silhouettes sans visage tourbillonnaient autour de moi.

Une voix résonna à travers mon rêve – le contralto ronronnant de Belle Morte.

— Ma petite, tu te meurs.

L'ourlet d'une robe écarlate apparut près de mes mains, que j'avais posées par terre pour me retenir. Belle Morte s'agenouilla. Elle était toujours la beauté brune qui avait failli conquérir toute l'Europe autrefois. Sa chevelure sombre empilée au sommet de sa tête découvrait la courbe blanche de son cou, cette courbe gracieuse que nous avions toujours aimée. « Nous. » Je tentai de percevoir le reste de ce « nous » mais, à l'endroit où Jean-Claude aurait dû se trouver, je ne sentis qu'un vide horrible.

Belle Morte se pencha vers moi tandis que je m'affaissais sur le sol.

— Sa vie ne tient plus qu'à un fil, dit-elle.

Ses yeux ambrés ne trahissaient aucune inquiétude. Elle se contentait d'énoncer un fait.

— Pourquoi ne me demandes-tu pas de vous aider ?

Je voulus répondre : « Pourquoi nous aideriez-vous ? » mais impossible de prononcer le moindre mot. Mon dos tenta de s'arquer malgré le corset qui m'entravait, tandis que je haletais tel un poisson échoué sur le rivage.

— Oh ! dit Belle Morte.

Elle n'eut qu'à fléchir légèrement sa volonté pour modifier mon rêve. Nous nous retrouvâmes dans sa chambre, sur son énorme lit à baldaquin. Elle était agenouillée au-dessus de moi, un grand couteau à la main. Le monde virait au gris, et je n'avais même pas peur.

Mon corps tressauta, le corset céda, et soudain je pus respirer un peu mieux. Ma poitrine me faisait toujours mal, et mes inspirations restaient superficielles, mais j'avais de l'air.

Baissant les yeux, je vis que Belle Morte avait tranché les lacets du corset sur toute la longueur, révélant une ligne de peau nue qui courait de mon cou jusqu'à ma taille. Posant le couteau sur le lit, elle écarta les bords du corset comme si elle voulait me l'enlever ainsi qu'une peau devenue trop petite, mais elle n'acheva pas son geste et se rassit sur ses talons dans sa robe rouge, si rouge. Sa peau semblait luire contre le tissu écarlate.

— Ce qui se produit dans mes rêves peut être très réel, ma petite. Porter un corset ici t'empêchait de respirer là-bas. Tu n'avais plus de souffle.

— Que se passe-t-il ?

Elle s'allongea près de moi, posant sa tête sur le même oreiller que la mienne. Elle était un peu trop près à mon goût, mais je n'avais pas la force de m'écarter.

— J'ai senti la flamme de Jean-Claude s'éteindre.

— Il n'est pas mort, chuchotai-je.

— Le perçois-tu ?

Ma réponse dut se lire sur mon visage, car Belle Morte enchaîna très vite :

— Tu as raison, il n'est pas tout à fait parti, mais il se tient tout au bord du précipice. C'est toi qui le maintiens en vie, qui les maintiens en vie tous les deux. Toi, et ton deuxième triumvirat de pouvoir. Pour pallier cette urgence, Jean-Claude a fait quelque chose qui t'a donné un meilleur contrôle sur tes liens avec ton minet et ton serviteur vampire.

Je déglutis, et cela me fit mal, même si je ne me souvenais pas pourquoi.

— Nathaniel, Damian.

Je me sentais un peu mieux – assez pour avoir peur. Il m'était déjà arrivé plusieurs fois de manquer de les drainer de toutes leurs forces vitales.

— N'aie crainte. Ils vont assez bien, mais ils doivent se nourrir pour toi afin de t'alimenter en énergie, comme ils sont censés le faire dans les cas d'urgence, dit Belle Morte en me caressant le front et en laissant descendre sa main le long de ma joue presque machinalement, comme elle l'aurait fait avec l'accoudoir d'un canapé. J'ai vu les masques des Arlequin dans ta tête, ma petite. Sont-ils venus sur votre territoire ?

Je voulais lui dire de cesser de m'appeler « ma petite », mais je n'avais pas assez d'air pour le gaspiller, aussi me contentai-je de répondre :

— Oui.

— Montre-moi, exigea-t-elle.

Pas « raconte-moi », mais « montre-moi ».

— Comment ?

— Tu es de ma lignée. Comment faisons-nous circuler le pouvoir entre nous ?

Je fronçai les sourcils.

— Embrasse-moi en y pensant, et je saurai tout ce que tu sais.

J'ignore si j'aurais obtempéré, parce que Belle Morte ne me laissa pas le temps de prendre une décision. Elle pressa ses lèvres couleur de rubis sur les miennes, et je me remis à suffoquer. Je ne pouvais plus respirer. Je voulus la repousser, mais elle souffla dans ma tête :

— Pense aux Arlequin.

Et, comme si elle m'avait donné un ordre, mon esprit s'exécuta.

Je me remémorai la visite de Malcolm et sa peur flagrante. Mon rendez-vous avec Nathaniel et la découverte du masque dans les toilettes. L'arrivée d'un autre masque au *Plaisirs Coupables* et l'organisation de l'entrevue avec les Arlequin. La marque sur moi, l'odeur de loup, la façon dont Jake m'avait protégée. Enfin, je revis les hommes de ma vie agonisant, le fantôme sur le dos de Richard et Rafael me prenant contre le mur.

Belle Morte ralentit le fil de mes souvenirs pour s'attarder sur les pouvoirs de Rafael avant de le laisser de nouveau se dévider à la vitesse normale. Arrivée au moment où j'avais attaqué les Arlequin, elle l'arrêta presque. Elle étudia le visage pâle des deux vampires, leurs longs cheveux bruns, leurs yeux brillants, marron et gris. Elle murmura :

— Mercia et Nivia.

Puis mes souvenirs prirent fin, et je retrouvai Belle Morte allongée près de moi, la tête sur l'oreiller que nous partagions.

— Vous les connaissez, chuchotai-je.

— Oui, mais j'ignorais qu'elles faisaient partie des Arlequin. Leur identité est l'un de leurs nombreux et ténébreux secrets. Ce sont des espions ; la dissimulation est leur seconde nature. Mais, à travers Mercia et Nivia, ils viennent d'enfreindre la plus sacrée de leurs règles.

— Laquelle ?

— Les Arlequin sont neutres, ma petite, totalement neutres – sans quoi, comment pourraient-ils dispenser la justice ? T'ont-ils envoyé un masque noir ? Je n'ai rien vu de tel dans tes souvenirs.

— Non, ils ne m'ont envoyé que les deux blancs.

Belle Morte se mit à rire. La joie illuminait son visage, et mon cœur se serra, mais pas à cause d'une quelconque douleur physique. Il se serra comme si je contemplais quelqu'un que j'avais adoré autrefois en train de faire quelque chose qui me rappelait pourquoi je l'avais tant aimé.

— Donc, ils ont enfreint la loi même qu'ils s'étaient engagés à protéger. À moins d'annoncer leurs intentions au moyen d'un masque noir, ils ne sont pas autorisés à tuer. Pour Mercia et Nivia, ce sera la mort véritable, mais le reste des Arlequin connaîtra un sort encore pire.

— Lequel ?

— Leur groupe sera démantelé. Les Arlequin cesseront d'exister, et les survivants devront retourner auprès de leur ancien maître. Leurs liens de servitude avaient été rompus pour assurer leur neutralité et faire en sorte qu'ils ne soient soumis à nulle autre loi que la leur. Mais, s'ils ont enfreint cette loi, ils seront dispersés et rendus à leur existence d'avant.

— Pourquoi cela… (Je dus m'interrompre pour prendre une inspiration.)… vous fait-il autant plaisir ?

Belle Morte avança sa lèvre inférieure en une moue chagrine.

— Pauvre petite, tu es si mal en point ! Je vais t'aider.

— J'apprécie votre offre, mais… (une nouvelle inspiration) pourquoi feriez-vous ça ?

— Parce que, vivante et capable de témoigner, tu suffiras à détruire les Arlequin.

— Pourquoi vous souciez-vous autant d'eux ?

— Jadis, ils étaient la garde privée de la Maîtresse des Ténèbres. Elle est en train de se réveiller, je le sais.

— Et vous ne voulez pas qu'elle puisse compter sur les Arlequin.

— *Précisément*, acquiesça Belle Morte en français.

— Donc, vous avez besoin de moi… de nous vivants.

— Oui.

Et elle me regarda avec l'avidité fébrile d'un faucon surveillant une souris blessée.

— Ça doit drôlement vous contrarier, chuchotai-je.

Je me mis à tousser. Ce n'était pas ma gorge le problème, et je ne pensais pas non plus que ce soit celle de Jean-Claude. Il était en train d'arriver quelque chose à Richard.

— Je ne te déteste pas, m'assura Belle Morte. Je ne déteste rien ni personne qui puisse m'être utile, et tu es sur le point de me rendre un grand service, ma petite.

— Anita, soufflai-je.

Elle rapprocha son visage du mien.

— Anita, Anita… si je veux que tu sois ma petite, tu le seras. Jean-Claude est aux portes de la mort. C'est lui qui te protégeait contre moi. Je vais vous sauver, mais d'une façon qui ne te plaira pas.

La main qui avait caressé mon visage un peu plus tôt se posa soudain sur ma joue, aussi froide et aussi solide que du métal, pour m'empêcher de tourner la tête tandis que Belle Morte se penchait afin de m'embrasser.

— Vous gagnez sur tous les tableaux, chuchotai-je avant que nos lèvres se touchent.

— Oh, oui ! souffla-t-elle contre ma peau.

Belle Morte ne se contenta pas de m'embrasser, elle ouvrit l'ardeur entre nous. La seconde précédente, je ne pensais qu'à deux choses : je devais respirer, et je ne voulais vraiment pas qu'elle me touche. Mais, dès qu'elle posa sa bouche sur la mienne, je lui rendis son baiser.

Mes mains glissèrent sur sa robe de satin et sur le corps qu'elle recouvrait – un corps qu'elles connaissaient bien, même si elles étaient plus petites qu'elles ne l'auraient dû. Les souvenirs de Jean-Claude ne cessaient de s'interposer, colorant ma perception de ce qui se passait. Quand la bouche de Belle Morte se posa sur mon mamelon et se mit à sucer, cela me surprit, parce que le corps que je me rappelais n'avait pas de seins.

Elle me mordit, la pointe de ses crocs transperçant la peau très fine à cet endroit. Je poussai un cri et me soulevai légèrement. Belle Morte me regarda en souriant, la bouche couverte de mon propre sang et les yeux pleins d'une lumière ambrée. Je l'embrassai comme si elle était à la fois mon air, mon boire et mon manger.

M'émerveillant de la délicatesse de sa bouche, je me rendis compte combien elle m'avait manqué. Et, à cet instant, je sus ce que Jean-Claude ne m'avait jamais dit, ce qu'il lui en avait coûté de quitter sa maîtresse. Les vampires disent que, quand on a aimé Belle Morte, on ne cesse jamais de l'aimer. Ce baiser et son corps plaqué sur le mien m'apprirent que c'était vrai. Jean-Claude l'aimait toujours ; il l'aimerait toujours, et rien ni personne ne pourrait y changer quoi que ce soit – pas même moi.

Ce fut alors que l'ardeur commença à se nourrir, pendant ce baiser ensanglanté. Mais celle qui me donnait ce baiser n'était pas n'importe qui : c'était Belle Morte, la créatrice de l'ardeur. Quand vous vous nourrissez d'elle, vous ne pouvez pas vous arrêter ; vous devez attendre qu'elle vous arrête.

Son couteau nous débarrassa de nos robes et, aux endroits où il nous entailla la peau, chacune lécha et but le sang de l'autre. Celui de Belle Morte était sucré et coulait lentement dans ma gorge, et je savais que le sang des vampires ne nourrit pas, mais qu'il peut servir de préliminaires. À aucun moment cela ne me parut une mauvaise idée.

Je finis allongée sur elle. Mon corps refusait de se souvenir qu'il n'était pas masculin. Mes jambes entre les siennes, je la pressai sur la courtepointe. Mais je ne pouvais pas faire ce que je me rappelais. Je jurai de frustration, parce qu'à cet instant mon plus cher désir était de la pénétrer, d'enfoncer un appendice que je ne possédais pas dans une ouverture que je possédais aussi.

Les cheveux bruns de Belle Morte étaient épars sur la soie de l'oreiller. Elle avait les lèvres entrouvertes et les yeux remplis de lumière. Je savais ce qu'elle était ; à travers Jean-Claude, je le savais mieux que la plupart des vampires de sa propre lignée. Je savais qu'elle serait capable de me trancher la gorge et de faire l'amour dans mon sang pendant que j'agoniserais mais, tant qu'elle nous regardait, je n'en avais cure. Je voulais juste qu'elle continue à nous regarder.

Elle me renversa sur la courtepointe et commença à descendre le long de mon corps en le piquetant de baisers. Je la vis lever les yeux

pour m'observer tandis qu'elle me léchait, me mordait et faisait apparaître des perles rouges sur ma peau.

Ce ne fut pas à cause de mes souvenirs que je me tordis lorsqu'elle atteignit mon entrejambe. Au début, cela me parut bizarre, parce que la sensation était différente. Mais Belle Morte avait passé deux mille ans à apprendre l'art du plaisir – de tous les plaisirs, y compris celui-là. Je baissai la tête pour la regarder s'affairer entre mes jambes. Sa langue trouva mon point sensible, tourna autour, le lécha et, enfin, se mit à le sucer – doucement d'abord, puis de plus en plus fort, jusqu'à ce que ses crocs se plantent dans la chair si délicate à cet endroit.

J'ignore si ce fut la douleur ou le plaisir qui déclencha mon orgasme, mais l'ardeur fit un festin. Je hurlai et me tordis en griffant les oreillers.

Lorsque je m'affaissai enfin sur les draps, toute molle et les yeux papillotant encore, Belle Morte leva la tête et me dévisagea avec des yeux brillant d'une lumière si ardente qu'elle semblait aveuglée par son propre pouvoir. Elle éclata d'un rire pareil à une caresse, qui glissa le long de mon corps et m'arracha un nouveau cri.

— Maintenant, je comprends ce qu'il te trouve, ma petite. Je comprends. Je t'ai nourrie suffisamment pour te maintenir en vie, mais Mercia, Nivia et leurs complices éventuels au sein des Arlequin vont chercher à te tuer avant que tu puisses témoigner contre eux. Ils ne se douteront pas que je sais aussi.

J'essayai de dire : « Parlez-en à quelqu'un », mais je n'avais pas encore recouvré l'usage de mes cordes vocales. Même si la chambre avait pris feu, je n'aurais pas réussi à me lever, et ce n'était pas pour des raisons médicales que je restais vautrée là à la contempler – ou à essayer de la contempler. Le monde était encore blanc et flou sur les bords dans le sillage de mon orgasme.

— Je crois qu'ils ont des alliés au sein du Conseil, des alliés qui les soutiennent dans leur entreprise illégale. Aussi dois-je procéder avec la plus grande prudence. Mais il fallait que tu sois en état de te défendre.

Elle m'adressa le même genre de sourire qu'Ève avait dû employer sur Adam dans le jardin d'Eden, un sourire qui signifiait : « Ne veux-tu pas mordre dans cette pomme si appétissante ? »

— Je vais lancer un appel à ceux de mes descendants qui vivent sur votre territoire. Jean-Claude est encore trop mal en point pour m'en empêcher. Je leur parlerai comme je leur parlais autrefois,

avant qu'ils puissent s'abriter derrière son nouveau statut de sourdre de sang. À ton réveil, tu auras besoin de nourriture puissante pour l'ardeur. Tu devras partager le pouvoir que tu en tireras avec Jean-Claude et votre loup.

— Je ne sais pas comment faire, parvins-je à chuchoter.

— Le moment venu, tu sauras.

Belle Morte m'enfourcha et se pencha vers moi. Je sentis le goût de ma propre intimité sur sa bouche. Nous nous embrassâmes, et mon rêve se brisa. Je me réveillai avec la sensation de ses lèvres s'attardant sur les miennes.

Chapitre 24

Je revins à moi en prenant une grande inspiration hoquetante, dans une pièce beaucoup trop blanche et trop lumineuse. Un de mes bras me faisait mal quand j'essayais de le bouger. Je ne savais pas où j'étais ; je n'arrivais à penser à rien d'autre qu'à l'odeur, au goût et au contact de Belle Morte. Je me réveillai en criant son nom ou, du moins, en essayant. Seul un croassement rauque s'échappa de ma gorge.

Le visage de Cherry apparut près de moi. Ses cheveux platine ultracourts et son maquillage gothique outrancier ne parvenaient pas à dissimuler qu'elle était jolie. Accessoirement, c'était une infirmière diplômée, même si elle avait perdu son boulot à l'hôpital de St. Louis quand ses collègues avaient découvert que c'était une panthère-garou.

Je tentai de prononcer son nom et n'y parvins pas.

— N'essaie pas de parler. Je vais faire appeler le docteur.

Elle m'apporta un verre d'eau dans lequel était plongée une paille coudée, et me laissa boire une gorgée minuscule. J'entendis une porte s'ouvrir et se refermer tout près, puis un bruit de course s'éloigner. Qui Cherry avait-elle envoyé chercher le docteur ?

Ses yeux brillaient. Quand son eye-liner commença à couler en dessinant de longues traces noires sur son fond de teint blanc, je compris qu'elle pleurait.

— Waterproof, mon œil, tenta-t-elle de plaisanter.

Elle me laissa boire une autre gorgée d'eau, et je parvins à articuler :

— Pourquoi j'ai mal à la gorge ?

— Je… (Elle redevint grave.) Nous avons dû intuber Richard.

— C'est-à-dire ?

— Lui enfoncer un tube dans la gorge pour qu'une machine respire à sa place.

— Merde ! chuchotai-je.

Cherry essuya ses larmes noires, se barbouillant les joues d'eye-liner.

— Mais tu es réveillée, et tu vas bien.

Elle hocha frénétiquement la tête, comme si ça pouvait rendre ses paroles plus vraies. J'étais presque sûre qu'elle se contrôlait

mieux avec ses autres patients qu'avec moi, sa Nimir-Ra, mais, tout de même, je la trouvais bien émotive pour une professionnelle de la santé.

J'entendis des bruits de pas légers, et le docteur Lillian apparut à mon chevet. Ses cheveux grisonnants étaient attachés en chignon improvisé ; quelques mèches oubliées encadraient son visage mince. Ses yeux clairs me sourirent en même temps que sa bouche, avec un soulagement évident.

— Vous m'avez giflée ? lui demandai-je.

— Je ne pensais pas que tu t'en souviendrais.

— Donc, vous m'avez vraiment giflée.

— Nous sommes passés à deux doigts de la catastrophe, Anita. Nous avons bien failli vous perdre tous.

— Cherry m'a dit que Richard était relié à une machine, qu'il ne pouvait pas respirer seul.

— C'est exact.

— Il n'aurait pas déjà dû récupérer ?

— Ça ne fait que quelques heures. Tu es restée inconsciente moins d'une journée.

— Ça m'a paru plus long.

Lillian me sourit.

— Je n'en doute pas. Maintenant qu'il est branché, il guérira, mais si nous n'avions pas pu forcer son cœur et ses poumons à continuer de fonctionner…

— Vous êtes inquiète.

— Son cœur s'est arrêté, Anita. S'il était humain, je craindrais que le manque d'oxygène ait provoqué des dommages cérébraux.

— Mais il n'est pas humain.

— Néanmoins, il est salement amoché. Il devrait récupérer complètement mais, pour être honnête, je n'avais encore jamais vu un lycanthrope survivre à une blessure aussi grave. Une balle en argent lui a transpercé le cœur. Elle aurait dû le tuer.

— Mais il n'est pas mort.

— Non, en effet.

Je la dévisageai.

— Vous non plus, vous n'êtes pas très douée pour rassurer les patients.

— Jean-Claude est dans une sorte de coma. Asher m'a dit qu'il s'agissait d'une forme d'hibernation qui lui permettra de régénérer mais, très franchement, je ne comprends pas grand-chose à la

médecine vampirique. Ils sont déjà morts, comment peuvent-ils aller plus mal que ça ? Nous avons branché Jean-Claude à des moniteurs pour surveiller son activité cérébrale, ce qui nous permet de savoir qu'il est toujours là.

— Et si vous n'aviez pas les moniteurs ?

— Je penserais qu'il est mort pour de bon.

— Mais nous ne sommes pas morts.

— Non, vous ne l'êtes pas, acquiesça Lillian en souriant. Depuis ce matin, Nathaniel mange pour cinq, et il a quand même perdu un kilo. Damian a bu plus de sang qu'aucun vampire ne devrait pouvoir en contenir, et sa soif n'est toujours pas étanchée. Asher dit qu'ils vous alimentent.

Me souvenant de ce qu'avait dit Belle, je hochai la tête.

— Il a raison.

Je voulus user de mon lien avec Nathaniel et Damian pour les trouver, pour voir ce qu'ils étaient en train de faire. Mais j'avais peur de tout casser, peur d'interrompre le flot d'énergie qu'ils nous envoyaient ou, au contraire, d'en pomper trop. Apparemment, ça fonctionnait comme prévu, ce qui m'emplissait d'une immense gratitude.

Belle avait dit que j'avais appris à le faire en observant Jean-Claude, mais elle se trompait. À mon avis, Jean-Claude avait amorcé le processus pour nous avant de perdre conscience, parce que je n'avais toujours pas la moindre idée de la façon dont il fallait s'y prendre. Je fis très attention à ne pas renforcer ou affaiblir mon bouclier, m'efforçant juste de le maintenir en l'état. Puisque ça marchait tel quel, mieux valait ne toucher à rien.

— Les vampires mineurs craignent de s'endormir demain matin. Jean-Claude est si grièvement blessé qu'il pourrait ne pas avoir assez d'énergie pour les réveiller le soir venu.

J'acquiesçai et déglutis malgré ma gorge meurtrie. La douleur n'était pas la mienne, mais elle m'affectait quand même. J'avais l'impression d'être gênée par quelque chose de gros et de dur.

— Richard est suffisamment réveillé pour sentir le tube dans sa gorge, parce que je le sens aussi.

— J'ignore si c'est bon ou mauvais signe, Anita. Son corps va mettre un bon moment à récupérer. Il ne pourra pas se passer des machines tout de suite.

— Il faut que Jean-Claude se réveille avant l'aube, du moins, assez pour ne pas drainer toutes les forces des vampires mineurs.

Lillian me dévisagea gravement.

— C'est ce dont ils sont en train de discuter.

À cet instant, je perçus la présence de vampires dans le couloir, et j'entendis des éclats de voix – des voix masculines.

— Dites aux gardes de laisser entrer Asher et les autres, réclamai-je.

Lillian me jeta un regard interrogateur mais se dirigea vers la porte. Lorsque je vis entrer le premier de mes visiteurs, je ne pus m'empêcher de sourire. Je savais que tout allait s'arranger. Il ne nous arriverait rien, parce qu'Edward était là.

Chapitre 25

Il me regarda en souriant et secoua la tête. Debout près de mon lit, il ressemblait au dernier maillon d'une longue lignée de wasp avec ses cheveux blonds, ses yeux bleus et son air affable. Peut-être était-il un peu petit avec son mètre soixante-dix, mais il aurait été à sa place dans n'importe quel endroit convenable.

Puis son charme nonchalant s'évapora comme par magie. Je vis sa véritable personnalité emplir son regard chaleureux et le faire devenir aussi glacial que le ciel en hiver. Ses yeux avaient toujours la même couleur, mais ils irradiaient quelque chose de très différent. Son expression, en revanche, n'avait pas changé ; elle ne trahissait rien de ses pensées. Si je ne connaissais pas autant de vampires, je dirais qu'Edward est le champion du monde de la neutralité.

Autrefois, si j'avais découvert Edward debout près de mon lit, ça aurait voulu dire qu'il était venu me tuer. Désormais, ça voulait dire que j'étais en sécurité. Nous étions tous en sécurité, ou autant qu'il était possible de l'être. Edward ne pouvait pas faire grand-chose contre les pouvoirs métaphysiques des Arlequin, mais je comptais sur lui pour gérer la partie purement physique de l'affrontement qui se profilait. La magie, c'est mon créneau mais, en combat armé, personne n'est meilleur qu'Edward.

— Hé, lançai-je d'une voix enrouée.

Ses lèvres frémirent.

— Tu ne pouvais pas rester en vie quelques heures de plus, hein ?

Il commença sa question d'une voix qui contenait une ébauche de sourire, et la termina sans la moindre inflexion ni la plus petite trace d'accent indiquant où il avait grandi.

— Je suis vivante, protestai-je.

— Anita… ils ont dû faire redémarrer ton cœur deux fois.

Lillian, qui était restée discrète jusque-là, se rapprocha du lit.

— J'apprécierais que vous évitiez de faire peur à ma patiente.

— Elle aime qu'on lui dise la vérité, répliqua Edward sans même lui accorder un regard.

— Il a raison, doc, acquiesçai-je.

Lillian soupira.

— D'accord, mais allez-y mollo. Elle a été quasi morte une grande partie de la journée.

Je mis une seconde à me rendre compte que c'était de l'humour. Edward lui jeta un bref coup d'œil avant de reporter son attention sur moi.

— D'après les vampires, nous n'avons pas le temps de te ménager.

— Raconte-moi ce qui s'est passé.

— Ce serait trop long, Anita. Si je te racontais tout, l'aube se lèverait avant que j'aie fini, et tes petits vampires mourraient pour de bon.

— Alors, dis-moi juste ce que j'ai besoin de savoir.

— Jean-Claude a utilisé beaucoup d'énergie pour réveiller tous ses vampires avant de perdre connaissance.

— J'étais là quand il l'a fait.

— Ne m'interromps pas, dit Edward sur un ton solennel qui m'inquiéta. Les vampires et les métamorphes ont mis un plan au point pour que tu puisses récolter un maximum de pouvoir en un minimum de temps, et alimenter Jean-Claude et Richard avec.

— Pourquoi c'est toi qui me racontes ça ? Pourquoi ce n'est pas Asher ou… ?

— Tu m'interromps encore, dit-il froidement.

— Désolée.

Lillian émit un bruit de gorge qui nous fît tourner la tête vers elle.

— Quand vous avez dit qu'elle le prendrait mieux si c'était vous qui le lui annonciez, je ne vous ai pas cru. Maintenant, je vous crois.

Edward la regarda fixement.

— Désolée, s'excusa-t-elle à son tour. Je vais me mettre dans ce coin et cesser de vous faire perdre votre temps.

Elle s'écarta de nous, et Edward tourna de nouveau son attention vers moi.

— Leur plan ne me plaît pas, et tu vas carrément le détester. Mais j'ai écouté leur raisonnement, et je dois admettre que je n'ai pas mieux à proposer.

Je levai la main. Edward eut un sourire qui ne monta pas jusqu'à ses yeux.

— Oui ?

— Tu trouves que c'est un bon plan ?

— Je n'en ai pas de meilleur.

— Vraiment ?

Il hocha la tête.

— Vraiment.

Cela en disait assez long sur la situation pour que je ne proteste pas.

— D'accord, explique-moi, réclamai-je.

— Tu utilises le chef d'un autre groupe de métamorphes pour nourrir l'ardeur, et tu pompes leur énergie à tous comme tu l'as fait avec celle des rats.

Même s'il ne connaissait l'existence de l'ardeur que depuis peu, Edward semblait l'avoir totalement assimilée. Il venait d'atterrir au milieu d'une crise métaphysique de proportions épiques, et il n'était pas troublé le moins du monde – ou, s'il l'était, il le cachait bien. Et je l'aimais pour ça ; je l'aimais comme vous aimez un pote dont vous savez qu'il ne vous trahira pas et ne vous lâchera jamais.

— Quel groupe ? demandai-je simplement.

— Les cygnes, répondit Edward.

Je ne pus dissimuler ma surprise.

— Répète-moi ça.

Il eut un sourire froid mais sincèrement amusé.

— J'imagine que le roi des cygnes n'est pas ton ami.

— Nous ne sommes pas proches, non. Il est venu dîner chez moi comme tous les chefs des autres groupes de métamorphes locaux, mais… (Je secouai la tête et déglutis malgré la sensation fantôme dans ma gorge.) Je n'ai jamais pensé à lui sous cet angle, et il y a à St. Louis des groupes de métamorphes beaucoup plus nombreux et plus puissants que les cygnes.

— Tu as assommé la plupart des rats-garous quand tu t'es nourrie de leur roi, me révéla Edward.

— Quoi ?

— Tu m'as très bien entendu.

Je me souvins de la voix de Jean-Claude dans ma tête, m'interdisant de pomper encore quelques gouttes de l'énergie de Rafael.

— Je n'ai pas fait exprès.

Lillian se pencha pour me regarder par-delà l'épaule d'Edward.

— Tu as eu beaucoup de chance que je fasse partie de ceux qui ont tenu le coup.

— Comment se fait-il que vous n'ayez pas été assommée, vous aussi ?

Elle parut réfléchir. Puis son expression se fit triste, et elle secoua la tête.

— Je l'ignore.

— Nous n'avons pas le temps de nous interroger sur le pourquoi, intervint Edward.

— Exact, acquiesça Lillian.

— D'accord. Continue.

— Les rats-garous n'ont pas encore complètement récupéré. Tu les as vraiment vidés. Nous ne pouvons pas nous permettre de te laisser faire la même chose aux hyènes.

— Aucun problème. Narcisse ne figure pas sur la liste des mecs que j'envisage de me taper.

De nouveau, les lèvres d'Edward frémirent. Il capitula et se mit à rire.

— Je viens de le rencontrer, et j'avoue que… (il secoua la tête) moi non plus je ne voudrais pas me le taper. Mais il s'est montré très coopératif. Il nous a fourni toutes les hyènes-garous que nous avons réclamées.

Une idée me traversa l'esprit.

— Si la plupart de nos gardes sont HS, pourquoi les Arlequin ne nous ont-ils pas encore attaqués ?

Edward opina, comme pour dire : « Bonne question. »

— Je n'en sais rien.

— Ils sont censés être des combattants hors pair, comme toi mais en version vampirique. Je ne comprends pas qu'ils n'aient pas profité de notre faiblesse.

— Asher et les autres vampires se sont beaucoup interrogés eux aussi. Je te parlerai de leur théorie plus tard. Pour le moment… (Il tendit la main comme pour prendre la mienne, puis laissa retomber son bras.) Tu me fais confiance ?

Je fronçai les sourcils.

— Tu sais bien que oui.

— Dans ce cas… Je me suis occupé de renforcer nos défenses. Tu n'as pas besoin de t'en soucier. Mais toi seule peux fournir à Jean-Claude assez d'énergie pour maintenir les vampires mineurs en vie.

Des dizaines de questions se bousculaient dans ma tête, mais Edward avait raison. Je devais m'en remettre à lui. Néanmoins…

— Il n'y a pas tant de panaches que ça en ville.

— Nous avons d'abord sollicité l'aide des lions, mais leur Rex à refusé.

— Joseph ne veut pas nous aider ?

J'étais choquée, et je ne cherchais pas à le cacher.

— Oui.

— Nous nous sommes pliés en quatre pour sa fierté ! Je lui ai personnellement sauvé la vie une fois, ou même deux, m'indignai-je.

— Sa femme a décrété qu'il ne coucherait avec personne d'autre qu'elle.

— Ce n'est pas une question de sexe, Edward.

Il haussa les épaules.

— Les lions laisseraient mourir les vampires.

Je l'avais dit à voix haute parce que j'avais besoin de l'entendre. Je n'arrivais tout simplement pas à y croire.

— C'est ce que j'en ai déduit, acquiesça Edward.

Nous nous regardâmes, et je sentis mes yeux devenir aussi froids que les siens. À mon avis, nous pensions la même chose. Les lions allaient nous le payer. Espèce de salopards ingrats !

— Il nous reste moins de deux heures, Anita.

Je hochai la tête.

— Ce qui signifie que nous n'avons pas le temps de nous tromper. L'énergie des cygnes suffira-t-elle ?

— Donovan Reece est le roi de tous les panaches de ce pays.

— Je sais. Il passe son temps à voyager de clan en clan pour s'assurer que tout le monde va bien et arbitrer les conflits éventuels. Il s'est mis à raconter un peu partout que notre Coalition Poilue fonctionne drôlement bien ; du coup, nous avons reçu des coups de fil en provenance d'autres villes pour nous demander des détails sur la façon dont nous sommes organisés.

— C'est un politicien, déduisit Edward.

Je hochai la tête.

— Le pouvoir du roi des cygnes est inné ; je crois qu'il s'accompagne des compétences nécessaires pour assumer cette fonction. Donovan dit qu'en général il naît une reine des cygnes dans la même génération, afin que tous deux puissent régner ensemble. Mais cette fois, pour une raison quelconque, aucune fillette n'est venue au monde avec la marque qui la désignerait comme telle. Ce qui signifie que Donovan a deux fois plus de responsabilités.

— Il m'a dit qu'il laissait ses femelles sous la garde de tes léopards quand il s'absentait.

J'acquiesçai.

— Elles ne sont que trois à St. Louis.

— Et tu les héberges chez toi ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Elles ont besoin de quelqu'un pour veiller sur elles.

— Donovan m'a dit que tu prenais soin des siens. Que tu les avais déjà sauvés une fois, et que tu avais failli y laisser ta peau.

— Ouais.

— Il m'a dit aussi que, puisque tu avais risqué ta vie pour son peuple, il ferait de même pour le tien, et qu'un peu de sexe entre amis n'avait jamais tué personne.

— La fin, c'est toi qui l'as inventée.

Edward se fendit d'un grand sourire.

— D'accord, mais il a vraiment dit qu'il était prêt à risquer sa vie pour vous, et que ce que nous lui demandions n'était qu'une minuscule faveur.

— Ça, ça lui ressemble davantage.

— Il a offert de te laisser te nourrir de tous les panaches du pays. Il doit y en avoir entre un et six dans chaque grande ville.

— Je ne me doutais pas qu'ils étaient aussi nombreux.

— À mon avis, personne ne le savait à part Donovan. Il nous a donné beaucoup d'informations, Anita. Et il ne m'a pas fait promettre de ne pas les utiliser si je signais un contrat avec quelqu'un qui veut m'envoyer à la chasse aux cygnes.

— Edward…

Il leva une main pour m'arrêter.

— Je veux bien promettre, si tu me le demandes.

Nous nous regardâmes une seconde, puis je dis :

— Promets-moi que tu n'utiliseras aucune des informations que tu auras obtenues lors de ce séjour.

— D'accord, je ne chasserai plus le cygne.

— Je suis sérieuse, Edward. Tu vas devoir apprendre des tas de choses sur les vampires et les métamorphes que tu pourrais retourner contre eux plus tard. Je veux ta parole d'honneur que tu ne t'en serviras pas pour leur nuire.

Son expression se fit glaciale et impassible, un peu comme quand il tue – mais, cette fois, je décelai une lueur de colère dans ses yeux.

— Pas même aux lions ? demanda-t-il.

— Ils sont membres de notre Coalition.

— Cela signifie-t-il qu'on ne peut pas toucher à eux ?

— Non, cela signifie qu'il faudra les expulser avant de leur faire quoi que ce soit.

Il grimaça.

— C'est très honorable de ta part.

— Il faut bien que j'aie quelques qualités.

— Du moment que les lions paient, ça me va.

— Une seule crise à la fois. Mais, oui, ils paieront.

Edward m'adressa le sourire froidement satisfait qui est son véritable sourire. Un sourire qui dit que le monstre en lui est bien présent et en alerte. Je n'eus pas besoin de miroir pour savoir que je lui rendis un sourire presque identique. Autrefois, je craignais de devenir comme Edward. Maintenant, je compte là-dessus.

Chapitre 26

Quelque punition que nous décidions d'infliger à la fierté locale, elle devrait attendre. Une urgence à la fois. C'est drôle, mais chaque fois qu'Edward surgit dans ma vie ou moi dans la sienne nous passons notre temps à courir d'une urgence à l'autre. La différence cette fois, c'est qu'il ne s'agissait pas d'une urgence qu'on pouvait régler à coups de couteau ou de flingue. Même un lance-flammes ne nous aurait pas beaucoup aidés – et il était tout à fait possible qu'Edward en ait apporté un, juste au cas où. Comment lui aurait-il fait franchir les portiques de sécurité à l'aéroport ? Bah ! C'est Edward. S'il le voulait vraiment, il arriverait sans doute à embarquer avec un tank.

J'avais moins de deux heures pour me nourrir. Moins de deux heures pour maintenir en vie Willy McCoy, ses costumes criards et ses cravates qui me faisaient saigner les yeux, ainsi que l'amour de sa vie, Candy – une grande blonde sculpturale folle de ce petit vampire pas franchement beau gosse. Je pensai à Avery Seabrook, que j'avais involontairement braconné à l'Église de la Vie Éternelle ; Avery et son regard si doux, mort si récemment qu'il avait encore l'air vivant, même à mes yeux. Je pensai à tous ces vampires qui avaient quitté le culte de Malcolm pour rejoindre notre baiser ces derniers mois. Je ne pouvais pas les laisser mourir, pas si j'avais une chance de les sauver. Mais je n'avais aucune envie de coucher avec Donovan Reece.

Non qu'il soit répugnant. Donovan est grand, pâle et séduisant dans le genre BCBG. Il mesure un mètre soixante-dix-huit et, ce jour-là, ses larges épaules étaient moulées dans un pull bleu layette qui soulignait son teint de porcelaine, si parfait qu'il semblait presque artificiel. Mais les deux taches roses sur ses joues étaient dues au sang qui affleurait sa peau si blanche. Donovan est aussi pâle qu'un vampire caucasien qui ne s'est pas encore nourri, mais il n'y a rien de mort en lui, bien au contraire. Il a l'air incroyablement vivant ; d'un seul regard, vous pouvez dire qu'il a le sang plus chaud que la moyenne, au sens littéral du terme. Ce n'est pas que Donovan possède un tempérament passionné, c'est juste que, si son sang se déversait dans votre bouche, il vous paraîtrait presque brûlant, comme du chocolat chaud au goût légèrement métallique.

Je dus fermer les yeux et lever une main avant qu'il atteigne le lit.

— Je suis navrée, Donovan, mais mon radar vous signale comme de la nourriture, dis-je sans le regarder.

— Je suis censé vous nourrir.

Je secouai la tête.

— Vous êtes censé nourrir mon ardeur. Là, j'ai juste envie de vous bouffer pour de bon.

— C'est bien ce que je craignais.

Une voix de femme. Rouvrant les yeux, je découvris Sylvie, le bras droit de Richard – son Freki. Elle est un peu plus grande que moi, avec de courts cheveux bruns et un visage qu'elle ne se donne généralement pas la peine de maquiller. Une fois habitué à cette sobriété, on remarque vite combien ses traits sont jolis. Bien fardée, elle serait très belle. Un instant, je me demandai si les gens pensaient ça de moi aussi. Étant donné que je portais une blouse d'hôpital et que je devais avoir une tête de déterrée, j'étais mal placée pour faire le moindre commentaire sur l'apparence de Sylvie.

L'énergie surnaturelle de ma visiteuse emplit la chambre, me picotant la peau. Sylvie est une femme, et plutôt menue de surcroît. Pourtant, elle a réussi à gravir les échelons jusqu'à devenir le numéro deux d'une importante meute de loups-garous. Elle en serait déjà le chef si je n'étais pas intervenue à plusieurs reprises. Physiquement, Richard est plus fort qu'elle, mais Sylvie a la volonté de gagner, la volonté de tuer, et il est certains combats dont l'issue se décide sur d'autres critères que la puissance brute.

Il y a quelque temps, Richard a fini par accepter un duel contre Sylvie, et il l'a salement amochée. Il a prouvé qu'il avait non seulement de la force, mais aussi de la volonté. D'un côté, je m'en réjouis, parce que ça signifie que la question ne se posera plus. D'un autre côté, ça me désole, parce que ça a coûté à Richard un morceau de son âme qu'il ne récupérera jamais – un morceau qui me manque presque autant qu'à lui.

— Que craigniez-vous ? demanda Edward, qui se tenait près de la porte.

Je ne m'étais pas rendu compte qu'il était revenu dans la chambre avec Donovan.

— Anita se comporte comme une métamorphe récemment infectée. Elle ne contrôle pas encore ses appétits. Donovan est

puissant, mais il reste une proie. Les bêtes d'Anita le sentent, expliqua Sylvie.

Depuis mon lit, je hochai la tête et laissai retomber ma main sur le drap blanc.

— Comme elle dit.

Donovan me regarda. Ses yeux bleu-gris, aussi changeants que le ciel, avaient viré à la couleur des nuages chargés de pluie.

— Vous avez vraiment envie de m'arracher la gorge ?

— En fait, je pense que je préférerais vous éventrer. Sous votre nombril, la chair doit être encore plus tendre.

Il haussa ses sourcils très pâles.

— Pas de fellation, donc, commenta Sylvie.

Venant de n'importe qui d'autre, ça aurait été une tentative d'humour, mais la louve-garou était mortellement sérieuse.

La porte s'ouvrit. Dehors, j'aperçus un grand brun que je ne reconnus pas. Il semblait trop jeune pour bosser comme garde du corps, mais il n'était pas le seul dont je pensais ça. Soudain, des tas d'autres gens apparurent sur le seuil de la chambre, et je dus reporter mon attention sur eux. Mais je me promis de parler à Claudia et de lui demander d'imposer un âge minimum à nos gardes. J'avais éjecté Cisco, mais je n'avais pas expliqué que c'était ses dix-huit ans et non sa personnalité qui me posaient un problème. Si nous survivions à cette journée, je tâcherais de me montrer plus claire. Non, pas « si ». Quand nous aurions survécu à cette journée. Je refusais d'envisager qu'il puisse en être autrement.

Je cherchai Asher parmi les vampires qui entrèrent, mais je ne le vis pas. Comme s'il avait lu dans mon esprit, ou au moins sur mon visage, Requiem lança :

— Ô, mon étoile du soir, tu regardes avidement derrière moi comme si je n'existais pas à tes yeux. Asher est le septième d'entre nous à se réveiller. À l'aube, il mourra, mais ceux qui se tiennent devant toi maintenant ont une chance de rester éveillés assez longtemps pour suivre cette histoire jusqu'à son terme.

Son visage formait une tache blanche entre le noir de sa barbe et celui de la capuche qui dissimulait ses cheveux. Il n'avait de couleur que le bleu brillant de ses yeux, ce bleu mêlé d'une pointe de vert comme l'eau des océans scintillant au soleil qu'il ne contemplera plus jamais.

Londres venait ensuite. Avec ses courtes boucles brun foncé et son costume noir porté sur une chemise noire, il ressemblait à un

croisement entre un assassin de cinéma et un homme d'affaires gothique. Depuis des siècles, on le surnomme « le Chevalier Noir ». Eh oui ! Longtemps avant Batman, il y avait Londres. Qui est un aliment presque parfait pour l'ardeur, puisque me nourrir lui donne du pouvoir au lieu de lui en pomper. Mais, comme toutes les capacités secondaires des membres de la lignée de Belle Morte, c'est une lame à double tranchant, car le moindre contact avec l'ardeur suffit pour que Londres devienne accro. Coucher avec moi une fois a suffi à gâcher plusieurs siècles de l'abstinence qu'il s'imposait depuis sa fuite de la cour de Belle Morte. Il s'est retrouvé lié à moi plus étroitement que par n'importe quelle cérémonie civile. Mais même me nourrir de lui ne suffirait pas à satisfaire notre besoin actuel.

Londres me sourit et vint me prendre la main. Il sait qu'il n'est pas l'amour de ma vie et réciproquement, et ça ne nous pose aucun problème, ni à l'un ni à l'autre. S'il était disponible dans la journée, il serait le candidat idéal pour devenir ma prochaine pomme de sang. Sa main était tiède dans la mienne, ce qui signifiait qu'il s'était nourri d'un donneur volontaire. Tant de gens sont prêts à s'ouvrir une veine ces temps-ci qu'il n'y a plus de raison de forcer qui que ce soit. Les gens font la queue pour le plaisir d'être mordu par un vampire.

Londres porta ma main à sa bouche et embrassa doucement mes jointures.

— Nous sommes venus nous assurer que tu ne vas pas bouffer le roi des cygnes pour de bon.

Son sourire s'élargit, emplissant ses yeux noirs de joie. Requiem et les autres vampires qui sont arrivés d'Angleterre avec lui jurent qu'ils ne l'ont jamais vu aussi détendu. La plupart d'entre eux ne se doutaient même pas qu'il était capable de sourire.

— Ce serait une très mauvaise idée, dis-je en lui rendant son sourire.

Jason se pencha pour me regarder par-delà le vampire beaucoup plus grand que lui. Il me sourit, mais ses paupières crispées et ses yeux rougis m'apprirent qu'il avait pleuré. Je lui tendis mon autre main. Londres s'écarta pour le laisser passer. Jason grimpa presque dans mon lit pour m'étreindre. Nous sommes amis et parfois amants, mais sa réaction me surprit. Je tapotai ses courts cheveux blonds d'un geste maladroit – et pas seulement à cause de la

perfusion, même si elle me gênait. Il allait falloir qu'on me l'enlève avant que je puisse me nourrir de Donovan.

— Ça va aller, Jason, dis-je.

Il secoua la tête contre mon épaule et leva vers moi un visage baigné de larmes.

— Menteuse ! répliqua-t-il d'une voix enrouée.

Il tenta de sourire et n'y parvint pas tout à fait. Je touchai son visage de ma main libre.

— Jason…

Je ne savais même pas quoi lui dire. Sa réaction n'était pas celle d'un simple ami. Puis je compris qu'il n'avait pas seulement peur pour moi. Son Ulfric et son maître étaient tous deux aux portes de la mort. S'ils succombaient, le monde de Jason ne serait plus jamais le même. Le prochain Maître de la Ville ne voudrait pas forcément de lui comme pomme de sang.

Je voulus lui caresser la joue, mais la perfusion limitait trop mes mouvements.

— Quelqu'un peut m'enlever ça ? Je n'arriverai pas à nourrir l'ardeur avec des tubes de partout.

Lillian se fraya un chemin parmi la foule grandissante et ôta l'aiguille de mon bras. Je pris soin de détourner les yeux au moment crucial. Ma phobie des piqûres s'améliore un peu au fil du temps, mais je n'aime toujours pas voir des aiguilles entrer dans ma chair ou en sortir. Ça me fait flipper.

Jason s'écarta suffisamment pour laisser faire le docteur, mais continua à s'accrocher à ma main comme si c'était la corde de rappel qui l'empêchait de tomber dans le vide. Il est si sûr de lui que la plupart du temps j'oublie qu'il n'a que vingt-deux ans – le même âge que certains des étudiants que Joseph m'a fournis comme candidats en prétextant que les membres plus âgés de sa fierté avaient un boulot et une famille. Sur le coup, je n'avais pas contesté. Maintenant… il y avait des chances pour que je cherche des noises aux lions pendant un petit moment.

— Je suis ton loup, si jamais ta bête se manifeste, dit Jason.

— Je croyais que Sylvie…

La voix de la métamorphe s'éleva quelque part au milieu de la foule.

— Il est hors de question que je reste ici quand l'ardeur se manifestera. Ça n'a rien de personnel. Tu es très mignonne, Anita, mais je ne couche pas avec des hommes. Or, dans l'état de faiblesse

où tu es, et étant donné que Jean-Claude a perdu connaissance, je ne veux pas prendre le risque que l'ardeur ne se communique à tous les occupants de cette pièce.

Elle s'approcha du lit et me tapota maladroitement l'épaule. Elle n'était guère plus douée que moi pour les épanchements.

— Les loups feront tout leur possible pour vous tirer de là.

— C'est toujours mieux que les lions.

— Ce n'est pas leur Rex qui est étendu dans la chambre voisine, c'est notre Ulfric.

L'énergie de sa bête flamboya, pareille au souffle brûlant d'un monstre dans le noir. Je frissonnai, et Sylvie ravala son pouvoir.

— Désolée. Je m'en vais.

Sur ces mots, elle se dirigea vers la porte. Elle sortit, et quelqu'un d'autre en profita pour entrer.

— Micah ! m'écriai-je.

Il ne courut pas vers moi, mais presque. Il portait toujours la chemise de soirée et le pantalon de costume avec lesquels je l'avais vu pour la dernière fois, mais ses vêtements étaient couverts de taches rouge brique et noires. Du sang séché. Je dus les regarder avec trop d'insistance, car Micah déboutonna sa chemise en marchant et la jeta par terre. Pour une fois, la vue de ses épaules et de sa poitrine nues ne me donna pas envie de sexe. Je ne pensais qu'à une chose : à qui était ce sang, Jean-Claude ou Richard ?

— Ne projette pas ton pouvoir vers eux, Anita, me dit Micah.

— Comment as-tu su à quoi je pensais ?

Il eut un sourire las. Il était content de me voir en vie et consciente, mais fatigué.

— Je suis ton Nimir-Raj.

C'est ce qu'il me répond la plupart du temps, quand je lui demande comment ça se fait qu'il me connaît si bien. Il est le Nimir-Raj de ma Nimir-Ra, et cela lui semble une explication suffisante.

Il m'embrassa, et je crus que Jason allait me lâcher la main pour que je puisse le serrer dans mes bras, mais il n'en fit rien. Micah et moi le regardâmes tous les deux. Dans les yeux du loup-garou, je lus une peur terrible, une peur que je n'y avais jamais vue auparavant. Plus que tout autre chose, cela me convainquit que nous étions passés à un cheveu de la mort, et que nous n'étions pas encore tirés d'affaire.

Je reportai mon attention sur Micah.

— L'énergie que je vais prendre… elle n'est pas censée sauver seulement les vampires mineurs, pas vrai ?

La main de Jason se crispa sur la mienne. Micah me serra contre lui. Je posai ma main libre sur sa peau lisse, tiède et perpétuellement bronzée, et me remplis les poumons de l'odeur de son cou, cette odeur qui m'était si précieuse.

— Dis-moi, chuchotai-je.

Il s'écarta juste assez pour me regarder de ses yeux vert-jaune.

— Si Jean-Claude meurt à l'aube, il risque de vous entraîner avec lui, Richard et toi.

Je scrutai son visage solennel et n'y vis que de la franchise. De la franchise et de la peur tout au fond de ses yeux – assez bien dissimulée, mais présente quand même.

J'appelai :

— Lillian !

Elle s'approcha.

— Oui ?

— Quelle est la probabilité que Jean-Claude nous entraîne dans la tombe avec lui ?

— Nous ne savons pas exactement, mais c'est une possibilité, et nous préférerions qu'elle ne se réalise pas. (Elle me toucha le front comme une mère qui prend la température de son enfant malade.) Nourris-toi de Donovan, Anita. Prends l'énergie qu'il vous offre afin de ne pas mettre notre théorie à l'épreuve.

— Vous n'êtes pas sûrs que ça va marcher, pas vrai ?

— Mais si.

— Je n'ai pas besoin d'être une vampire ou une métamorphe pour sentir que vous me mentez.

Elle recula.

— Très bien, dit-elle sur un ton tout professionnel, presque brusque. Nous sommes raisonnablement certains que ça suffira à sauver certains d'entre vous. Tous, peut-être, mais nous n'avons aucune garantie. C'est de la science, Anita. Une science métaphysique toute nouvelle. Nous tâtonnons encore.

Je hochai la tête.

— Merci de m'avoir dit la vérité.

— C'est toi qui l'as demandé.

Edward s'approcha à son tour.

— Ils m'ont assuré que ça fonctionnerait.

— Nous vous avons dit que c'était notre meilleure idée, rectifia Lillian. Ce n'est pas la même chose.

Edward acquiesça.

— Très bien. J'ai entendu ce que je voulais entendre. (Il me dévisagea gravement.) Tâche de ne pas mourir sous ma surveillance. Les autres gardes du corps me bassineraient avec ça jusqu'à la fin des temps.

Je souris.

— Je ferai de mon mieux pour préserver ta réputation. (Une idée me traversa l'esprit.) Maintenant, va attendre dehors.

— Pourquoi ?

— Je ne crois pas que je pourrais coucher avec quelqu'un pendant que tu es dans la pièce. Désolée.

Il m'adressa un sourire grimaçant.

— Je ne crois pas que je pourrais non plus.

Puis il fit quelque chose qui me surprit. Écartant Jason, il prit fermement ma main dans la sienne. Nous nous regardâmes un long moment. Edward ouvrit la bouche, la referma et secoua la tête.

— Si tu meurs, je te promets que les Arlequin le paieront.

Apparemment, le secret était éventé comme une bouteille de soda ouverte depuis huit jours. Je hochai la tête.

— Tu n'avais pas besoin de me le dire. Je sais.

Il me sourit, pressa ma main et sortit.

Je faillis le rappeler. J'étais entourée d'hommes que j'aimais et avec qui je couchais mais, curieusement, je me sentais plus en sécurité avec Edward près de moi. Mais le danger que je m'apprêtais à affronter n'était pas de ceux contre lesquels son arsenal et ses talents d'assassin pouvaient quoi que ce soit. Dans la chambre ou hors de la chambre, cette fois, Edward ne pouvait pas m'aider.

Chapitre 27

Je n'invoquai pas tant l'ardeur que je ne cessai de la réprimer. J'avais appris à la contrôler au point que, désormais, je devais lui donner la permission de se nourrir. Je devais lui lâcher la bride. Si les bêtes qui m'habitaient ne s'étaient pas manifestées toutes en même temps ou presque, je n'aurais pas imaginé l'ardeur comme quelque chose que je devais tenir par la bride – plutôt en laisse, ou au bout d'une chaîne. Oui, une chaîne munie d'un collier en cuir garni de pointes, et bien serré.

Je pensais qu'il y avait trop de gardes dans la pièce jusqu'à ce que je m'approche de Donovan Reece. Lorsque je le humai, une petite partie de moi voulut coucher avec lui, et trois ou quatre autres eurent envie de lui planter mes dents dans la chair.

Donovan avait demandé que les autres hommes nous tournent le dos pour nous laisser un minimum d'intimité. Ils avaient obéi – certains avec une expression qui disait bien qu'ils trouvaient ça stupide, mais ils avaient obéi.

Alors Donovan se déshabilla. Il m'apparut nu comme un rêve d'une blancheur immaculée. L'ardeur avait fait en sorte qu'il soit prêt à me nourrir. Son sexe se dressait contre son ventre telle une figurine sculptée dans de l'ivoire et teintée par le rose des premières lueurs du jour. Le roi des cygnes était aussi pâle qu'un vampire, mais il était l'aube, la lumière du soleil sur l'eau, un clair de lune ailé. J'entendis des oiseaux chanter dans la nuit. J'ignorais que les cygnes avaient une voix, un peu comme les oies mais… différente.

— Vous avez fait sauter le contrôle que j'exerce sur mon pouvoir, dit Donovan d'une voix tendue en s'allongeant près de moi sur le lit. L'ardeur m'a dérobé bien davantage que mes vêtements.

Par-delà la caresse du clair de lune dans un ciel nocturne, je m'aperçus que je pouvais parler. Mais c'était comme si je voyais double, comme si la vision dans ma tête menaçait de devenir plus réelle que l'homme qui se tenait devant moi.

— Parfois, ma version de l'ardeur exauce le vœu le plus cher de ceux dont je me nourris, révélai-je.

Je me penchai vers lui et chuchotai à son oreille si délicate, si parfaite :

— Que désirez-vous plus que tout au monde, Donovan Reece ?

Il braqua sur moi un regard devenu gris terne.

— Ne pas être roi.

Soudain, il me fit basculer sur le dos et se hissa sur moi. Sentir son érection prisonnière entre nos deux corps m'arracha un cri. Il m'entoura de ses bras, pressant mon visage contre sa poitrine. Clouée au lit par son poids, j'allais avoir du mal à respirer dans cette position. Mais il parut s'en apercevoir et redressa légèrement le buste.

— Pouvez-vous me donner ce que je désire le plus au monde, Anita ?

— Je ne sais pas, chuchotai-je.

— Essayez.

— Il se peut que ça ne fonctionne pas comme vous l'imaginez.

Je tentai de réfléchir à travers l'ardeur, à travers le parfum tiède de la peau de Donovan. Mon pouvoir avait une volonté propre et une drôle de façon d'exaucer les vœux. Je redoutais ce qu'il pourrait faire à Donovan pour que celui-ci cesse d'être roi.

— Donnez-moi ce que je désire, Anita, réclama-t-il en me toisant.

— Je ne contrôle pas l'ardeur à ce point, protestai-je.

Il se redressa encore en appui sur ses bras tendus, comme pour faire des pompes. Du coup, le bas de son corps pesa davantage sur le mien. Je gémis.

— Je vous ai fait mal ? demanda-t-il.

Je dus rouvrir les yeux pour lui répondre.

— Pas mal, non.

Quelque chose dans ma voix et le flou de mon regard lui arrachèrent un sourire.

— Non, pas mal, répéta-t-il en me souriant.

Ses yeux étaient plus bleus que jamais, comme si ma réaction avait chassé le gris de son ciel intérieur.

Je pris conscience que sa requête de ne plus être roi m'avait poussée à refréner l'ardeur. Elle me faisait peur, parce que l'ardeur était un pouvoir en soi, un pouvoir qui prenait des décisions incompréhensibles pour moi. Si Jean-Claude avait été valide, je lui aurais posé la question.

Évidemment, je pouvais la poser à quelqu'un d'autre. Ce serait juste embarrassant. Une des autres raisons pour lesquelles Requiem et Londres se trouvaient dans la pièce, c'est que, contrairement à moi, ils avaient des siècles d'expérience en matière d'ardeur. D'accord, des siècles d'expérience vus du côté de la victime, mais

tout de même ils savaient des choses que je n'avais encore fait qu'entrevoir.

Je posai une main sur la poitrine de Donovan pour le repousser et respirer de nouveau librement. Nous étions pressés, mais pas à ce point, pas vrai ? Je veux dire, s'il était mort, Donovan ne serait plus roi. Parfois, l'ardeur se montre très littérale. Mais j'avais oublié que les poils blancs sur sa poitrine étaient en réalité des plumes. Dès l'instant où ma paume toucha la soie de son duvet et la chaleur de sa chair, j'oubliai la question que j'étais sur le point de poser. Mes mains le palpèrent. Il était presque brûlant, comme si sa température venait d'augmenter d'un coup.

— Votre peau… elle est brûlante.

— Je vous l'ai dit : vous m'avez privé de mon contrôle.

Disant ces mots, il inclina la tête pour m'embrasser. Je sentais son cœur battre contre la paume de ma main droite ; je le sentais de la même façon qu'à l'époque où l'ardeur venait juste de s'emparer de moi. Il me semblait que j'aurais pu plonger ma main à l'intérieur de sa poitrine pour le tenir et le caresser. Soudain, j'eus une conscience aiguë du flot du sang dans tout son corps. Je pus l'entendre et le sentir, pareil à des rubans tièdes filant sous la surface de sa peau. Je pus humer son odeur métallique et douceâtre.

J'avais fermé les yeux pour ne pas voir le visage de Donovan, pour ne pas le regarder m'embrasser, mais ce n'était pas la partie humaine de moi qui posait un problème. La barrière de mes paupières closes ne fit pas disparaître les sensations, ni l'odeur de sa peau ou le parfum de son sang.

Donovan m'embrassa. Il m'embrassa pour la première fois, et je n'en eus cure. Me dérobant à ses lèvres si douces, je traçai une ligne de baisers le long de sa mâchoire et jusque dans son cou. Il parut le prendre pour une invitation et insinua son sexe si dur entre mes jambes. Je m'ouvris sous la pression mais posai ma main sur sa nuque pour garder son cou à ma portée. Ses cheveux étaient les plus doux que j'aie jamais touchés, et ce fut à peine si je le remarquai. Je sentais ce que je désirais, je le sentais tel du sucre candi sous sa peau.

Tentant de se redresser, il dit d'une voix tendue :

— Anita, j'ai besoin d'un meilleur angle.

Je continuai à lui tenir la nuque pour l'empêcher de bouger. Encore quelques baisers et je serais exactement là où je voulais être. Je sentais son érection presser contre mon entrejambe, tout près de

l'entrée de mon intimité. D'habitude, ça a tendance à me distraire – mais pas ce soir. Sans réfléchir ou presque, je remuai mon bassin pour aller à sa rencontre. Il me pénétra et, cette fois, j'ouvris tout grands les yeux, criai et me tordis sous lui. Mais jamais je ne lâchai sa nuque. Pressant mon visage contre le sien, je repliai les jambes, les pieds en l'air, pour qu'il puisse aller et venir en moi.

— Laissez-moi me redresser, Anita. Laissez-moi vous regarder.

— Non, chuchotai-je. Pas encore.

De nouveau, il força contre ma main. Je posai l'autre sur son dos pour le maintenir en place et embrassai la veine palpitante dans son cou. Son pouls tressaillit. Il battait contre mes lèvres tel un cœur, s'agitant comme un oiseau prisonnier d'une cage de chair. Je brûlais de le libérer, de le laisser couler dans ma bouche et…

J'eus un instant de lucidité pour me dire « *non* », puis le pouvoir de Jean-Claude souffla à travers moi, charriant sa faim – ses deux appétits –, et le doute s'envola. Il ne resta que le pouls de Donovan contre ma bouche, son corps qui allait et venait en moi, mes hanches qui se soulevaient pour accompagner le mouvement.

Je le mordis aussi doucement que possible. Mais je n'avais pas envie d'être douce. La sensation de sa chair dans ma bouche, captive entre mes dents, était si enivrante ! Lentement, je serrai plus fort. J'aurais voulu aspirer davantage de sa chair en moi. La chaleur de son pouls palpitait contre mon palais tel un papillon affolé, en une caresse qui me suppliait de libérer ce fragment de vie.

Donovan me souleva du lit. Il se mit à genoux en me serrant étroitement contre lui. Le mouvement me surprit, et je relâchai la pression de mes dents sur son cou.

— Vous mordez trop fort, dit-il d'une voix tremblante.

Il me tenait toujours dans ses bras, mais son sexe avait glissé hors de moi. J'avais crocheté mes jambes autour de sa taille, sans doute instinctivement quand il avait changé de position. Il avait cessé de me faire l'amour pour que je cesse d'essayer de le bouffer.

Son cou portait une parfaite empreinte de mes dents, une ecchymose rouge violacé qui souillait la blancheur parfaite de sa chair. Du sang coulait le long de son épaule et de son dos depuis l'endroit où je lui avais planté mes ongles dans la peau. J'aurais pu dire bien des choses, mais j'optai pour celle qui me surprenait le plus.

— Vous avez brisé l'emprise de l'ardeur.

— Je ne suis peut-être pas un prédateur, Anita, mais je reste un roi. Cela signifie que je dois me donner à vous. Vous ne pouvez pas me prendre contre ma volonté.

— Je suis désolée.

— C'est bon. Je ne suis pas fâché. Mais ne m'arrachez pas la gorge et abstenez-vous de me lacérer le dos, d'accord ?

— Je ne suis pas sûr qu'elle puisse s'en empêcher, intervint Micah.

Levant les yeux, je vis que tous les hommes se massaient autour du lit. Rémus semblait se disputer avec Requiem et Londres – à voix trop basse pour que j'entende, mais leur langage corporel en disait long.

Croisant le regard de Micah, j'implorai son aide en silence. Donovan ne m'apparaissait que comme de la viande, de la nourriture. Son sexe en moi n'avait pas suffi à détourner mon attention de son sang et de sa chair.

— Que puis-je faire pour assurer ma sécurité ? s'enquit Donovan.

Requiem s'approcha du lit, serrant sa cape noire autour de lui.

— Si vous êtes assez fort pour vous relever en la portant comme vous venez de le faire, vous êtes assez fort pour l'immobiliser sous vous.

— Nous ne pouvons pas garantir qu'elle ne vous fera aucun mal, Reece, déclara Rémus.

Donovan toisa le garde du corps. Ses mains descendirent un peu plus bas que ma taille mais sans flancher, comme s'il était capable de me porter indéfiniment. Cela répondait à l'une des questions que je me posais : oui, les panaches étaient plus forts que les humains normaux.

— Je sais que vous ne pouvez pas me le garantir.

— Elle pourrait vous déchiqueter la gorge sans nous laisser le temps de faire le moindre geste, acquiesça Rémus.

— Si les choses dérapent, nous interviendrons, promit Micah.

— Nous interviendrons comment ? voulut savoir Rémus.

— Nous l'empoignerons et nous aiderons Donovan à l'immobiliser.

— L'ardeur se propagera à quiconque la touchera.

Micah opina.

— Je sais.

Rémus secoua la tête un peu trop vite.

— Dans ce cas, je ne peux pas faire mon boulot. Je ne peux pas protéger Reece.

— Parce que tu refuses de courir le risque d'être contaminé par l'ardeur.

Ce n'était pas une question, mais Rémus répondit quand même.

— Oui.

— Dans ce cas, sors, lui ordonna Londres.

— Vous avez besoin d'un vétéran, fit remarquer Rémus. Qui voulez-vous que j'envoie me remplacer ? Bobby Lee est toujours en Amérique du Sud. Claudia ? Impossible. Alors, qui ?

Il semblait tourmenté, partagé entre son devoir et… quoi ? Son devoir et la peur ? Son devoir et l'ardeur ?

— Nous n'avons plus de temps à perdre en politesses, Anita, lança Requiem. Je m'exprime au nom des vampires. Si tu veux sauver les moins puissants d'entre nous, c'est maintenant ou jamais.

Pas de poésie cette fois. Quand Requiem cesse de citer des auteurs morts, l'heure est grave.

Ce fut presque comme si ces mots avaient ravivé l'ardeur. La seconde précédente, je reposais indifférente dans les bras de Donovan et soudain je me mis à l'embrasser comme si je voulais m'introduire tout entière dans sa bouche. Mes ongles se plantèrent automatiquement dans son dos. La sensation de sa peau qui se déchirait m'arracha un cri de plaisir en même temps qu'elle lui arracha un cri de douleur. Je tentai de contenir mon impulsion, tentai de ne pas lui mordre la bouche mais juste de l'embrasser, et l'effort consenti me fit pousser de petits gémissements de frustration contre ses lèvres.

Il nous rallongea sur le lit, me clouant au matelas de tout son poids. J'avais toujours les jambes autour de sa taille, si bien que son érection pressait déjà contre mon entrejambe. Je luttai pour me concentrer sur le sexe plutôt que sur son sang. Mais les deux choses étaient étroitement emmêlées dans mes ongles qui lui labouraient le dos, ma bouche qui dévorait la sienne. Je voulais qu'il me pénètre, mais je voulais encore davantage faire couler son sang. Oui, j'avais soif de sang plus que de sexe. Je me nourrissais pour Jean-Claude, et l'ardeur n'était pas le premier de ses appétits.

Je léchai la lèvre inférieure de Donovan et l'aspirai entre les miennes. Elle était si pleine, si gorgée de vie, si… Je la mordis vivement. Du sang tiède, doux et métallique, emplit ma bouche, et le monde s'abîma dans une nuée d'éclairs colorés. Ce n'était pas un

orgasme, mais le goût du sang avait suscité une vague de plaisir qui submergeait tout le reste. Il était déjà arrivé que ma vision vire au rouge parce que j'étais en colère, mais jamais parce que j'exultais. C'était comme si chaque fibre de mon corps s'était subitement gorgée de chaleur et de joie. Je n'arrivais pas à décrire cette sensation ; je pouvais juste dire qu'elle était stupéfiante et merveilleuse.

Je restai haletante et toute molle de plaisir sous le corps de Donovan. J'avais dû perdre la notion du temps et de ce qui se passait autour de moi, parce que le roi des cygnes me tenait les poignets et cherchait le bon angle pour me pénétrer. Je levai les yeux vers lui, clignant des paupières comme si je ne me souvenais pas de quelle façon j'étais arrivée là. Sa lèvre inférieure était déchiquetée, son menton couvert de sang écarlate et brillant. Était-ce ma faute !

Enfin, il trouva la bonne position et s'enfonça en moi. Je baissai les yeux pour regarder son sexe me pénétrer. Cette vision me fit pousser un cri et soulever mes hanches pour aller à sa rencontre. Fermant les yeux, il hoqueta :

— Vous me privez de tout mon contrôle.

— Baisez-moi, Donovan, chuchotai-je.

Il me toisa, le bas du visage dégoulinant de son propre sang, mais avec ce regard typiquement masculin qui signifie : « À moi. Sexe. » Ses yeux étaient plus bleus que jamais quand il se mit à aller et venir. Très vite, il trouva son rythme. Je regardai son membre dur et pâle s'enfoncer en moi et ressortir pour plonger de plus belle. Je sentis une boule de chaleur se former dans mon bas-ventre et chuchotai :

— J'y suis presque.

— Vos yeux, souffla Donovan. Ils ressemblent à des flammes bleues.

Je voulus lui demander ce que ça signifiait, mais au coup de hanches suivant l'orgasme me submergea. Je hurlai et me tordis sous Donovan. Celui-ci lutta pour m'immobiliser les mains et clouer le bas de mon corps sur le lit, lutta pour m'empêcher de m'échapper tandis qu'il donnait un dernier coup de hanches puissant. Je jouis une deuxième fois et me remis à hurler – ou peut-être n'avais-je pas arrêté.

L'ardeur se nourrit de son sexe plongé en moi, se nourrit de la force de ses mains sur mes poignets, se nourrit de la chaleur de son

corps. Ce fut alors que je sentis les cygnes. Les trois femmes de St. Louis que je connaissais se trouvaient dans une petite chambre. Elles levèrent les yeux vers moi comme si elle pouvait me voir, comme si j'étais un prédateur venu les emporter.

Puis d'autres visages se succédèrent, d'autres regards effrayés. Certains poussèrent des cris de panique, d'autres s'affaissèrent sur leur canapé, tombèrent de leurs chaises ou se tordirent sur leur lit. Je me nourris ; l'ardeur se nourrit. Des dizaines de victimes, des dizaines de corps, et je sentis Jean-Claude se réveiller, le sentis comme une décharge qui me traversa le bas-ventre.

Il prit le contrôle de l'énergie que je canalisais. J'aurais peut-être dû essayer de m'arrêter à ce moment-là, mais il était trop tard. Nous nous nourrîmes des cygnes, de tous les cygnes. Tant de pouvoir, tant de vie… Nous l'absorbâmes avidement tandis qu'ils trébuchaient en marchant ou glissaient le long d'un mur. Aucun d'eux ne tenta de nous résister. Ils s'abandonnèrent tout bonnement. Ils formaient une armée de proies, une armée de nourriture ambulante, et le pouvoir qui s'écoulait d'eux était glorieux.

Richard s'éveilla. Je le sentis ouvrir les yeux brusquement et commencer à s'étrangler, tentant de régurgiter le tube dans sa gorge. Jean-Claude m'écarta de lui, juste assez pour que je ne m'étrangle pas moi aussi. Je vis des blouses blanches se masser autour de Richard tandis qu'il se débattait sur son lit.

Puis il n'y eut plus que la nuit, le clair de lune et de puissants battements d'ailes. L'ardeur frappa le poitrail couvert de plumes telle une flèche qui se plante en plein cœur, et ce fut un homme qui dégringola à travers les airs. L'ardeur lui dérobait tout son pouvoir ; elle buvait l'énergie de son corps pâle, le mélange de plaisir et de terreur qu'il éprouvait dans sa chute.

Le pouvoir de Richard explosa sur moi et à travers moi, telle une bulle de chaleur et d'électricité. Se projetant vers l'homme qui tombait, il pensa simplement : *Transforme-toi.* Il appela sa bête, invoqua cette énergie qui fit jaillir des plumes de sa chair et changea ses bras en ailes juste à temps pour lui permettre de redresser au ras de la cime des arbres. Je sentis des feuilles effleurer nos pieds tandis que nos ailes battaient frénétiquement pour reprendre de la hauteur. Mais « frénétique » n'était pas le mot juste pour décrire la puissance fluide de ces muscles.

Lorsque nous ne sentîmes plus que du vent et de l'espace, nous le quittâmes. Un instant, je contemplai le visage de Richard et sa

poitrine couverte de cicatrices en formation. Puis je me retrouvai sur l'étroit lit d'hôpital, allongée sous Donovan qui, le dos arqué, m'agrippait les poignets comme s'ils étaient la dernière chose solide au monde. Il avait les yeux clos, et du sang dégoulinait de sa bouche. En s'écrasant sur ma peau, chaque goutte explosait telle une fleur écarlate déployant ses pétales.

Je soufflai son nom.

— Donovan.

Il me regarda. Ses yeux étaient entièrement noirs et n'avaient plus rien d'humain. Renversant la tête en arrière, il hurla. Le son aigu et pitoyable me serra la gorge. J'eus à peine le temps de penser : *Je lui ai fait très mal.* Puis son corps blanc et parfait se remit à aller et venir en moi comme si nous ne venions pas déjà de faire l'amour. Mais, jusque-là, Donovan s'était montré doux et prudent. Cette fois, il me pénétrait aussi vite et aussi fort que possible. Il me fit jouir, hurler et me tordre sous lui. Ses mains meurtrirent mes poignets et m'immobilisèrent tandis que son rythme se faisait frénétique, sa respiration haletante, et que des plumes fleurissaient autour de son corps telle une aura de lumière blanche.

J'eus une seconde pour penser : *Un ange.* Puis je ne vis plus que les plumes qui me recouvraient tel un édredon. Donovan poussa un nouveau cri en continuant à aller et venir en moi. Il me fit jouir une dernière fois, couverte de plumes qui m'aveuglaient et me remplissaient le nez et la bouche. Enfin, il me lâcha et je pus remuer mes mains. Mais je ne touchai rien d'autre que des plumes et des os trop délicats pour être humains.

Des ailes énormes battaient dans l'air au-dessus de moi. J'aperçus un long cou gracieux, une tête, un bec. J'étais prisonnière du tourbillon d'air et de plumes que Donovan soulevait en tentant de prendre son envol. Je me couvris le visage de mes bras, parce que je savais qu'un cygne était capable de briser les os d'un homme adulte d'un simple coup de bec.

Donovan finit par décoller, mais le plafond était trop bas. Il s'écrasa aussitôt sur le sol.

Je restai sur le lit, le souffle court et le cœur battant à tout rompre. Une plume solitaire, plus longue que ma main, reposait en travers de mon ventre. Je réussis à me redresser sur les coudes, et la plume glissa entre mes jambes pour atterrir près du préservatif qui gisait abandonné sur les draps.

La voix de Jean-Claude résonna dans ma tête.

— *Je t'aime, ma petite, je t'aime*, me dit-il en français.

— Moi aussi, je vous aime, chuchotai-je.

Puis l'aube se leva, et je le sentis mourir. Je sentis cet homme merveilleux disparaître.

J'entendis un corps heurter le sol et vis Requiem effondré au milieu d'un bouillonnement de tissu noir. Un des gardes avait réussi à rattraper Londres ; il le posa par terre plus doucement. Les vampires étaient morts pour la journée, tous jusqu'au dernier. Nous avions jusqu'au coucher du soleil pour trouver nos adversaires et les tuer.

Je n'étais pas certaine que Jean-Claude et les autres auraient approuvé, mais ils n'auraient pas leur mot à dire avant la tombée de la nuit. Tant que le soleil brillerait dans le ciel, les humains décideraient. Et, grâce à Jean-Claude, j'étais l'humaine la plus puissante de St. Louis. Grâce au comportement de Richard, c'était moi que les gardes écouteraient plutôt que lui. D'accord, à l'exception des loups. Les loups lui appartenaient, mais ça ne me dérangeait pas. J'avais besoin de professionnels, pas d'amateurs doués. J'avais besoin d'Edward et de ses renforts. À cet instant, j'aurais accueilli à bras ouverts toute personne qu'il jugeait capable de faire le boulot.

Chapitre 28

Je me trompais. Quand je découvris qui étaient les renforts d'Edward, je n'eus pas envie de leur ouvrir les bras. J'eus envie de renvoyer le premier chez sa mère et de coller une balle dans la tête ou le cœur de l'autre – les deux auraient fait l'affaire, étant donné qu'il était humain.

Du moins étais-je habillée pour la confrontation. Je ne me bats jamais aussi bien à poil. Je me serais sentie assez mal nue devant Edward, et encore plus devant ses renforts.

— Tu peux m'expliquer pourquoi tu les as choisis, eux ? hurlai-je à la figure d'Edward.

Ouais, j'étais vraiment furax.

Edward ne broncha pas. Il conserva une expression neutre, paisible et vacante – l'une des expressions assassines qu'il arbore quand il sait qu'il ne va pas prendre son pied.

— Olaf est idéal pour cette mission, Anita. Il possède toutes les compétences dont nous avons besoin : il est discret, il sait manier n'importe quelle arme et se battre à mains nues, et il s'y connaît encore mieux que moi en explosifs.

— Accessoirement, c'est un putain de tueur en série qui aime surtout s'en prendre aux petites brunes. (Je me frappai la poitrine.) Ça te fait penser à quelqu'un ?

Edward expira. Si ça avait été quelqu'un d'autre, j'aurais dit qu'il avait soupiré.

— Anita, je te jure qu'Olaf est tout désigné pour cette mission. Mais ce n'est pas moi qui l'ai choisi. Pas exactement.

Je cessai de faire les cent pas et me plantai devant lui. J'avais fait sortir tout le monde, excepté Micah, quand il m'avait tendu un sac plein d'armes et de vêtements qu'il avait apporté pour moi. Il savait exactement de quoi j'avais besoin ; c'était l'une des choses que j'aimais chez lui. Mais, quand j'avais vu Olaf et Peter dans le couloir, j'étais rentrée dans la chambre, j'avais fait signe à Edward de me suivre et demandé à Micah de nous laisser également.

— Comment ça, ce n'est pas toi qui l'as choisi ? Tu viens juste de dire qu'il possédait toutes les compétences nécessaires.

— C'est le cas. Mais tu crois vraiment que je l'aurais amené de mon plein gré à moins de cent bornes de toi ? Tu lui plais, Anita,

plus qu'aucune femme avec qui je l'ai jamais vu. Olaf a des putes et il a des victimes, mais ce qu'il ressent pour toi… c'est différent.

— Veux-tu dire qu'il est amoureux de moi ?

— Olaf n'aime personne. Mais il ressent quelque chose pour toi, c'est sûr.

— Il veut que je joue au tueur en série avec lui !

Edward acquiesça.

— La dernière fois qu'il t'a vue, vous avez tué un vampire ensemble. Tu l'as décapité, et Olaf lui a ôté le cœur.

— Comment le sais-tu ? Tu n'étais pas là ; tu gisais sur un lit d'hôpital entre la vie et la mort.

— Les flics du coin me l'ont raconté plus tard. La façon dont vous avez dépecé ce vampire les a fait flipper. Ils ont dit que vous étiez drôlement doués.

— Je suis une exécutrice de vampires licenciée, Edward. Ça fait partie de mon boulot.

Il hocha la tête.

— Et Olaf a passé la plus grande partie de sa vie d'adulte à effectuer des missions spéciales en tant qu'assassin.

— Ce n'est pas son métier qui me pose un problème, c'est son passe-temps.

— Son passe-temps ? C'est comme ça que tu appelles ses activités de tueur en série ?

Je haussai les épaules.

— Je crois que c'est ainsi qu'il les considère.

Edward sourit.

— Tu as peut-être raison.

— Ne souris pas. Ne t'avise surtout pas de sourire. Tu as laissé entendre que tu ne voulais pas qu'il t'accompagne, alors pourquoi l'as-tu emmené ?

Il redevint grave.

— Olaf voulait venir te voir à St. Louis. (Il mima des guillemets autour du verbe « voir ».) Je lui ai dit que si jamais il s'approchait de toi je le tuerais. Il m'a cru, mais il m'a prévenu que, si jamais tu m'appelais en renfort un jour, je devrais l'emmener. Sinon, il viendrait seul, et il aviserait avec moi plus tard.

— Plus tard – c'est-à-dire ? Après quoi ?

Edward me jeta un regard glacial et ne répondit pas.

— Donc, il est venu pour faire quoi – me tuer ?

— Olaf ne tue pas ses victimes, Anita : il les massacre.

Je frissonnai, parce que je m'étais trouvée avec Olaf sur une scène de crime. Il n'était pas l'auteur de celui-ci ; il nous aidait, Edward et moi, à chercher un autre assassin. Mais la victime n'était plus qu'un tas de viande. Ce qu'on lui avait infligé… j'ai rarement vu quelque chose d'aussi atroce. Et, à la vue de ses restes, une jubilation intensément sexuelle s'était peinte sur le visage d'Olaf. Il avait levé les yeux vers moi, et j'avais su qu'il pensait à me baiser – mais pas juste sans mes vêtements. On aurait dit qu'il se demandait de quoi j'aurais l'air sans ma peau. La plupart des humains ont cessé de me faire peur depuis belle lurette, mais Olaf me fout les jetons.

— Anita, on dirait que tu as vu un fantôme.

— J'aurais préféré voir un fantôme plutôt qu'Olaf.

Edward sourit de nouveau.

— J'oublie toujours que tu n'es pas seulement jolie.

Je fronçai les sourcils.

— Je ne plaisante pas. Et cette discussion est loin d'être terminée.

— J'étais obligé d'inviter Olaf à jouer avec nous, Anita. C'était le seul moyen d'obtenir sa parole qu'il se tiendrait à carreaux.

— Définis « se tenir à carreaux ».

— Pas de meurtres sur ton territoire, point.

— Donc, je ne suis pas au programme non plus ?

— Olaf veut t'aider à massacrer la victime de ton choix. Vampire ou humaine, a-t-il précisé.

Je frissonnai et me frottai les bras, les serrant si fort contre moi que mon flingue me rentra dans le sein gauche. La douleur ne me dérangea pas, bien au contraire. Oh ! Je ne suis pas sans défense, mais Olaf mesure plus de deux mètres, et il a du muscle à revendre. Grâce aux marques vampiriques de Jean-Claude, je suis plus forte, plus rapide et plus résistante qu'une humaine ordinaire, mais Olaf est très dangereux – complètement dingue et entraîné à tuer, ce qui lui confère un avantage injuste selon moi.

— Tu dis qu'il serait déjà venu seul si tu ne lui avais pas promis de l'emmener ?

— Oui. (Cette fois, Edward ne souriait pas ; jamais je ne l'avais vu plus sérieux.) Je ne l'aurais pas appelé en renfort pour résoudre l'affaire du Nouveau-Mexique si je m'étais douté que j'aurais besoin de ton aide. Crois-moi, la dernière chose que je voulais, c'était qu'il te rencontre. Je savais que ce serait une catastrophe. Mais je ne m'attendais pas à ce qu'il… tombe sous ton charme. J'ignorais qu'il

existait sur cette planète une femme capable de lui faire ressentir… (Il parut chercher un mot et renonça.) Il veut t'aider à traquer et à massacrer ces vampires.

— Je ne veux pas de lui ici, Edward.

— Je sais, mais c'est le meilleur compromis auquel j'ai pu arriver avec lui. Franchement, j'espérais qu'il serait à l'étranger, assez loin pour que tout soit terminé le temps qu'il puisse revenir aux États-Unis. Il a accepté un poste au sein d'une agence gouvernementale ; il aide à former les membres de leurs futurs groupes d'infiltration antiterroristes. Il est tout à fait qualifié pour ça – il parle plus de langages du Moyen-Orient que moi –, mais ce n'est pas un boulot qui lui donne l'occasion d'assouvir ses pulsions.

— Tu veux dire que ce n'est pas un boulot où il a le droit de buter des gens.

Edward acquiesça.

— Alors, pourquoi l'a-t-il accepté ?

— Parce qu'il savait que s'il quittait le pays il ne pourrait jamais revenir à temps pour m'accompagner à St. Louis le jour où tu aurais besoin de moi.

Je le dévisageai, incrédule.

— Tu veux dire qu'il a pris un boulot dont il ne voulait pas, juste pour se rapprocher de moi ?

— Tout à fait. Ça doit faire un peu plus d'un an qu'il n'a tué personne, ce qui est un record pour lui. Si on m'avait posé la question, j'aurais parié qu'il ne tiendrait pas aussi longtemps.

— Comment sais-tu qu'il n'a pas craqué ?

— Il a passé un contrat avec notre gouvernement. Tant qu'il ne commet pas de meurtres sur le sol américain, il peut faire ce qu'il veut, et les autorités font comme si elles n'avaient rien vu.

Je m'enveloppai plus étroitement de mes bras.

— Je n'ai jamais demandé à Olaf d'être sage.

— Je sais.

— Pourquoi le fait qu'il se soit imposé cette… abstinence juste pour avoir une chance de se rapprocher de moi m'effraie-t-il à ce point ?

— Parce que tu as oublié d'être bête.

— Explique-moi pourquoi ça me glace jusqu'aux os qu'il ait fait un tel effort pour moi ?

— Il est fou, Anita. Autrement dit, tu ne sauras jamais ce qui est susceptible de lui faire péter les plombs. Il t'apprécie plus qu'aucune autre femme de ma connaissance. Mais il a des critères assez élevés.

— C'est-à-dire ?

— Quand il t'a rencontrée il y a deux ans, tu n'avais pas de harem. Maintenant, si. Je crains que cela modifie son opinion de toi.

— Il tue les putes, résumai-je d'une voix atone.

— Je ne t'ai pas traitée de pute.

— Tu as dit que j'avais un harem.

— Tu as une demi-douzaine d'amants réguliers, et tu viens juste de coucher avec un nouvel homme. Quelle autre expression aurais-tu voulu que j'emploie ?

Je réfléchis, secouai la tête et faillis sourire.

— Tu aurais pu dire que mon carnet de bal était plein. Oh ! Et puis merde ! D'accord, je suis une fille facile. (Ce qui me fit penser que…) Oh mon Dieu ! Peter était dans le couloir pendant que Donovan et moi…

Je me sentis rougir et ne pus m'en empêcher.

— Je me doutais que tu étais du genre à hurler, grimaça Edward.

Je lui jetai un regard hostile.

— Désolé, mais Peter était gêné, oui.

— Que veux-tu que je te dise d'autre ?

— Dis-moi pourquoi tu l'as amené. Dis-moi pourquoi diable tu as décidé de l'impliquer dans une affaire aussi dangereuse.

— Pour faire court : parce que nous ne disposons que de quelques heures pour trouver ces salopards.

— C'est vrai que le temps presse, mais je ne vois pas le rapport. Je ne peux pas laisser Peter venir avec nous à la chasse aux vampires, Edward. Il n'a que seize ans, pour l'amour de Dieu !

— Tu lui as parlé au téléphone. Il savait que tu avais des ennuis, et il voulait te renvoyer l'ascenseur – te sauver à son tour.

— Je n'ai pas besoin d'être sauvée. J'ai besoin de gens pour m'aider à en tuer d'autres. Je ne veux pas que Peter devienne un assassin. Je l'ai déjà vu buter la femme qui l'avait violé. Il lui a tiré dessus jusqu'à ce que son visage ne soit plus qu'une bouillie rouge. (Je secouai la tête et me remis à faire les cent pas.) Comment as-tu pu accepter, Edward ?

— Si j'avais refusé, il m'aurait suivi quand même. Il savait où j'allais. Comme ça, je peux garder un œil sur lui.

— Non, tu ne peux pas. Tu ne peux pas faire ton boulot et jouer les baby-sitters en même temps. Les vampires que nous cherchons ont déjà failli nous tuer tous les trois – Jean-Claude, Richard et moi. Nous sommes du genre coriace, Edward. Ces types sont doués et dangereux. Tu veux vraiment que Peter affronte des adversaires aussi redoutables pour sa première mission sur le terrain ?

— Non, mais il serait venu de toute façon. J'avais le choix entre l'amener avec moi ou le laisser venir seul.

— Il a seize ans, Edward. Tu es son père. Fais-toi respecter, bon sang !

— Je ne suis pas encore marié avec sa mère. Officiellement, je ne suis rien pour lui.

— Il te considère comme son père.

— Seulement quand ça l'arrange.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Ça signifie que, parfois, je n'ai pas tant d'autorité que ça sur lui. Serait-il différent s'il avait mes gènes, si je l'avais élevé depuis le début ? Ou en serions-nous arrivés là tout de même ? Je me le demanderai toujours.

— Il est là, dans le couloir, armé jusqu'aux dents. Il porte sur lui plusieurs armes à feu et au moins un couteau, et il les porte comme s'il en avait l'habitude. Tu peux m'expliquer ce que tu lui enseignes ?

— Ce que n'importe quel père enseigne à son fils.

— Mais encore ?

— Ce qu'il sait.

Je le dévisageai avec une horreur grandissante.

— Edward, tu ne peux pas faire de Peter un mini-toi.

— Anita… après son agression, il avait peur tout le temps. Sa psy pensait que ça l'aiderait de faire des arts martiaux, d'apprendre à se défendre seul. Et elle avait raison. Au bout d'un moment, Peter a cessé de faire des cauchemars.

— Il n'a pas juste appris à se défendre, ça se voit sur sa figure. Il ne reste pas la moindre trace d'innocence dans ses yeux, comme si… Je ne sais pas dire ce qui lui manque exactement ou ce qu'il a en trop, je sais juste que quelque chose cloche.

— Il a le même regard que toi et moi, Anita.

— Il n'est pas comme nous.

— Il a déjà tué deux fois.

— Il a tué le métamorphe qui venait de massacrer son père et qui allait faire subir le même sort au reste de sa famille. Et il a tué la femme qui l'avait violé.

— C'est bien gentil de croire que la motivation a une importance. Dans l'absolu, je suppose qu'elle en a une, mais quelle que soit la raison pour laquelle tu as pris une vie, le résultat est le même. Ça te change en profondeur, ou pas. Le souvenir de ton geste t'empêche de dormir la nuit, ou pas. Peter n'éprouve pas de remords, sinon celui de s'être laissé violer et de n'avoir pas su protéger sa sœur.

— Personne n'a violé Becca.

— Non, Dieu merci, mais sa main est encore raide, et elle ne fonctionne pas à cent pour cent de ses capacités. Becca doit faire des exercices pour la muscler.

— L'homme qui l'a torturée est mort.

Edward me regarda froidement.

— Tu l'as tué pour moi.

— Tu étais occupé ailleurs.

— Oui, j'essayais de ne pas mourir.

— Et tu as réussi.

— Jamais je n'étais passé aussi près. Mais je savais que tu sauverais les gamins. Je savais que tu ferais le nécessaire.

— Ne fais pas ça, Edward.

— Ne fais pas quoi ?

— À t'entendre, j'ai contribué à voler l'enfance de Peter.

— Peter n'est plus un enfant.

— Ce n'est pas non plus un adulte, pas encore.

— Comment veux-tu qu'il grandisse si personne ne lui montre la voie ?

— Edward, nous allons affronter les vampires les plus dangereux que nous ayons jamais rencontrés, toi et moi. Peter ne peut pas être bon à ce point, pas déjà. Peu importe tout ce que tu as pu lui enseigner, il ne peut pas avoir atteint ce niveau de compétence. Si tu veux qu'il se fasse tuer, d'accord, c'est ton gamin. Mais je refuse de prendre part au massacre. Je refuse d'être à l'origine du rite d'initiation machiste et stupide qui sera la cause de sa mort. Je refuse, tu m'entends ? Tu ne peux peut-être pas le renvoyer chez vous, mais moi je peux.

— Comment ?

— Ce n'est pas bien compliqué. Je vais lui dire de rentrer au Nouveau-Mexique avant de se faire tuer, bordel !

— Il ne partira pas.

— Je peux lui prouver qu'il n'est pas à la hauteur.

— Ne l'humilie pas, Anita, je t'en prie.

Ce fut le « je t'en prie » qui me fit hésiter.

— Tu le préfères mort plutôt que honteux ?

Edward déglutit assez fort pour que je l'entende, et il se détourna pour que je ne puisse pas voir son visage. Ce n'était pas bon signe.

— Quand j'avais son âge, j'aurais préféré mourir plutôt que de me faire humilier par une fille dont j'étais amoureux. Peter est un garçon de seize ans. Ne lui fais pas ça.

— Attends une minute. Qu'est-ce que tu viens de dire ?

— J'ai dit : « C'est un garçon de seize ans, ne l'humilie pas. »

Je le contournai pour le forcer à me regarder.

— Non, avant.

Une angoisse sincère se lisait dans ses yeux.

— Doux Jésus, Edward, qu'y a-t-il ?

— Sa psy dit que, en survenant au moment où sa sexualité s'éveillait, le viol peut avoir eu un effet déterminant sur Peter.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Que désormais le sexe et la violence sont inextricablement mêlés dans sa tête.

— Mais encore ?

— Au cours de l'année écoulée, Peter a eu deux copines. La première était parfaite : discrète, gentille, jolie… Ils étaient mignons ensemble.

— Que s'est-il passé ?

— Un soir, ses parents ont appelé pour nous dire que notre fils lui avait fait du mal. Ils ont traité Peter de monstre.

— Du mal ? Comment ça ?

— Le truc habituel. Elle était vierge, et ils ont lésiné sur les préliminaires.

— Ça arrive.

— Mais, selon la fille, quand elle lui a demandé d'arrêter, il a continué.

— Tu ne crois pas plutôt qu'elle a eu des remords après coup ?

— C'est aussi ce que j'ai pensé… jusqu'à la fille suivante. C'était une dure à cuire, aussi délurée que la première copine de Peter était sage. Elle avait déjà couché avec des tas de garçons, et tout le monde le savait. Pourtant, elle a rompu avec Peter et raconté partout que c'était un malade. Elle était couverte de cuir, de pointes et de

piercings et ce n'était pas juste de la frime, Anita, mais elle aussi elle a dit qu'il lui avait fait du mal.

— Et Peter, qu'est-ce qu'il a dit ?

— Qu'il ne lui avait rien fait de plus que ce qu'elle lui avait demandé.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— J'aimerais vraiment le savoir.

— Il refuse de te le dire ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Je pense que c'était brutal, et qu'il a honte d'en parler, ou qu'il a peur que je le prenne pour un malade, moi aussi. Il ne veut pas que j'aie une mauvaise opinion de lui.

Je ne savais pas quoi répondre, aussi gardai-je le silence. Parfois, c'est ce qu'il y a de mieux à faire. Puis je trouvai quelque chose d'utile à dire.

— Ce n'est pas parce qu'on aime la brutalité au lit qu'on est un monstre.

Edward me dévisagea.

— C'est vrai, insistai-je en me sentant rougir.

— Ce n'est pas mon truc, Anita. Ça ne m'excite pas, un point c'est tout.

— On a tous des trucs qui nous font grimper au plafond, Edward.

— Et toi, c'est la brutalité ?

— Parfois.

— Un enfant qui a subi des abus sexuels peut réagir de différentes façons. Entre autres choses, il peut s'identifier à son bourreau et devenir bourreau à son tour, ou il peut se complaire dans le rôle de victime toute sa vie. Peter ne se complaît pas dans ce rôle, Anita.

— Qu'es-tu en train de me dire, Edward ?

— Je ne sais pas encore. Mais, d'après sa psy, Peter se serait plutôt identifié à la personne qui l'a sauvé : toi. Il dispose d'une autre option que bourreau ou victime. Il t'a, toi.

— Comment ça, « il m'a, moi » ?

— Tu l'as délivré, Anita. Tu lui as ôté ses cordes et son bâillon. Il venait d'avoir son premier rapport sexuel ; il a levé les yeux, et c'est toi qu'il a vue.

— Il venait d'être violé, rectifiai-je avec véhémence.

— Un viol reste un rapport sexuel. Tout le monde préfère prétendre le contraire, mais tout le monde se trompe. Bien que basé sur la domination et la douleur, ça reste du sexe. Si je pouvais, j'effacerais tout ; je ferais en sorte que ça ne soit jamais arrivé. Mais je ne peux pas. Donna ne peut pas. La psy ne peut pas. Peter lui-même ne peut pas.

Mes yeux me brûlaient. Il n'était pourtant pas question que je pleure. Mais je me souvenais d'un garçon de quatorze ans que j'avais vu se faire violer en vidéo. Les méchants avaient filmé la scène pour m'obliger à faire ce qu'ils attendaient de moi – pour me prouver que si je refusais ce n'était pas moi qui en subirais les conséquences. J'avais manqué à mon devoir envers Peter. Je l'avais sauvé, mais trop tard. J'avais réussi à le délivrer, mais pas avant que…

— Je ne peux pas le sauver, Anita.

— Nous l'avons déjà sauvé, autant qu'il était en notre pouvoir.

— Non – tu l'as sauvé, toi.

Alors je compris qu'Edward se sentait responsable, qu'il culpabilisait lui aussi. Nous avions tous deux manqué à notre devoir envers Peter.

— Tu étais occupé à sauver Becca.

— Oui, mais ce que cette salope a fait à Peter ne s'arrêtera jamais. Ça continue dans sa tête, dans ses yeux. Et je ne peux rien y faire. (Il serra les poings.) Je ne peux rien y faire.

Je lui touchai le bras. Il frémit mais ne se déroba pas.

— Il n'y a que dans les séries télé qu'on peut réparer ce genre de dégâts, Edward. Dans la vraie vie, c'est impossible, malheureusement. On peut prendre soin des gens et, au bout d'un moment, ils finissent par aller mieux. Mais ils n'oublient pas, et ils ne sont plus jamais les mêmes. C'est comme ça que ça fonctionne, dans la vraie vie.

— Je suis son père, ou du moins le seul père qu'il a. Si je ne peux pas arranger les choses, qui le fera ?

Je secouai la tête.

— Personne. Parfois, il faut juste accepter les pertes subies et continuer à avancer. Peter a gardé des cicatrices, mais il n'est pas brisé. Je lui ai parlé au téléphone ; je l'ai regardé dans les yeux. J'ai vu la personne qu'il est en train de devenir. C'est quelqu'un de fort, quelqu'un de bien.

— Quelqu'un de bien ? (Edward partit d'un rire dur.) Je ne peux lui enseigner que ce que je connais, et je ne suis pas quelqu'un de bien.

— Quelqu'un d'honorable, alors.

Il réfléchit un moment et acquiesça.

— Quelqu'un d'honorable. Je suppose que je devrai m'en contenter.

— La force et l'honneur ne sont pas un héritage négligeable.

Il me dévisagea.

— Un héritage, hein ?

— Ouais.

— Je n'aurais pas dû amener Peter.

— Non, tu n'aurais pas dû.

— Il n'est pas compétent pour ce boulot.

— Non, il ne l'est pas.

— Tu ne peux pas le renvoyer à la maison, Anita.

— Tu préfères vraiment le voir mort plutôt qu'humilié ?

— Si tu l'humilies, ça le détruira. Ça détruira cette partie de lui qui veut sauver les gens au lieu de leur faire du mal. S'il renonce à ça, je crains qu'il ne reste de lui qu'un futur prédateur.

— Pourquoi ai-je l'impression que tu ne me racontes pas tout ?

— Parce que c'est la version courte, tu te souviens ?

Je hochai, puis secouai la tête.

— Si c'est la version courte, je ne suis pas sûre que mes nerfs supporteront la longue.

— Nous laisserons Peter à l'arrière-plan dans la mesure du possible. J'ai appelé d'autres renforts, mais j'ignore s'ils arriveront à temps. (Edward jeta un coup d'œil à sa montre.) Nous devons nous dépêcher.

— D'accord, allons-y.

— Avec Peter et Olaf ?

— C'est ton gamin, et Olaf est un bon guerrier. S'il déconne, on le butera.

Edward acquiesça.

— C'est aussi ce que je me disais.

Je voulais laisser tomber, Dieu sait que j'en avais envie ! Mais je ne pouvais pas – peut-être parce que j'étais une fille.

— Tu as bien dit que Peter était amoureux de moi ?

— Je me demandais si tu avais entendu.

— Tout bien réfléchi, je comprends qu'il puisse avoir le béguin pour moi. Je l'ai sauvé. C'est normal qu'il me prenne pour une héroïne.

— Il ne s'agit peut-être que d'un béguin. Ou d'une admiration justifiée, mais c'est la plus forte émotion qu'une femme lui ait jamais inspirée. Même si ce n'est pas de l'amour, comment pourrait-il faire la différence ?

La réponse, c'est qu'il ne pouvait pas. Mais je n'aimais pas ça du tout.

Chapitre 29

Je n'avais pas reconnu Peter tout de suite, parce qu'il avait eu une de ces poussées de croissance spectaculaires qui frappent certains adolescents. La dernière fois que je l'avais vu, il était à peine plus grand que moi. Désormais, il frôlait le mètre quatre-vingts.

Ses cheveux châtains avaient viré au brun presque noir. Il ne les teignait pas ; simplement, ils avaient foncé pour prendre leur couleur définitive. Ses épaules s'étaient élargies et, si on s'arrêtait à ses muscles, il faisait beaucoup plus que seize ans. Mais son visage trahissait son âge réel. Il paraissait encore jeune et inachevé – à l'exception de ses yeux. Parfois, en l'espace d'un instant, son regard se teintait du cynisme de quelqu'un de beaucoup plus vieux et de beaucoup plus blasé.

J'aurais déjà été perturbée de revoir Peter dans de telles circonstances, mais la petite révélation d'Edward m'avait rendue encore plus nerveuse. Presque malgré moi, je cherchais des signes confirmant que Peter était bien un prédateur en devenir. Sans l'avertissement d'Edward, aurais-je remarqué tel regard ou tel geste ? Aurais-je à ce point étudié Peter pour tenter de déceler des dégâts irréversibles ? Peut-être. Cela ne m'empêcha pas de maudire Edward dans ma tête – de le maudire copieusement.

Peter ne voyageait pas sous le nom de Peter Parnell, mais de Peter Black. Il avait même une carte d'identité, selon laquelle il était âgé de dix-huit ans – une très bonne contrefaçon. Il allait vraiment falloir que je cause de son éducation avec Edward… si nous réussissions à lui éviter de se faire tuer durant les heures à venir.

Car là était le véritable danger inhérent à la présence de Peter. Edward et moi avions besoin de nous concentrer sur les méchants. Au lieu de ça, une partie de nous s'inquiéterait forcément pour Peter, et ça allait nous distraire. Peut-être pourrais-je convaincre Peter de se tenir à l'écart en lui disant qu'il risquait de nous faire tuer tous les deux – ce qui était sans doute la vérité.

Olaf se tenait contre le mur du fond, entouré par un demi-cercle de gardes du corps. Ils ne l'avaient pas délesté de ses armes, pas encore, mais ma réaction quand je l'avais vu entrer les avait mis sur la défensive. Ou peut-être était-ce le fait qu'Olaf est encore plus

grand que Claudia – autrement dit, qu'il frôle les deux mètres dix. Il n'est pas mince mais, pour l'avoir déjà vu torse nu, je sais qu'il n'y a rien d'autre que du muscle sous sa peau blême, du muscle athlétique et bien entraîné.

Même quand Olaf se tient parfaitement immobile, il émane une menace potentielle qui vous file la chair de poule. Il était toujours chauve, avec une ombre de barbe sur le menton, les joues et la lèvre supérieure. C'est l'un de ces types qui doivent se raser deux fois par jour pour paraître nets. Ses yeux noirs, surmontés par des sourcils de la même couleur, sont si profondément enfoncés dans ses orbites qu'ils ressemblent à deux cavernes jumelles.

Comme deux ans auparavant, il était entièrement vêtu de noir : tee-shirt noir, blouson en cuir noir, jean noir, bottes noires. J'eus envie de lui demander s'il possédait une seule fringue de couleur, mais je ne voulais pas le provoquer. Premièrement parce qu'il déteste ça ; deuxièmement parce que je ne voulais pas qu'il croie que je flirtais avec lui. Je ne le comprenais pas assez bien pour prendre le moindre risque.

Olaf tentait visiblement de se montrer neutre et inoffensif au milieu des gardes du corps, mais en vain. Souvent, les gens qui habitent près d'un tueur en série sont très surpris de découvrir les crimes de leur voisin : « Il était si gentil, si discret ! » Olaf n'a jamais été gentil. Pour la discrétion, en revanche… Une nuit, je l'ai vu disparaître dans un champ comme par magie. Il n'a pourtant aucun pouvoir surnaturel : juste un entraînement militaire en béton. Selon Edward, c'est un commando spécialisé dans les missions les plus secrètes et les plus violentes. Je veux bien le croire. Je sais que ce grand corps musclé est capable de se fondre dans l'obscurité. En revanche, j'ai du mal à croire qu'il puisse bosser sous couverture. Edward fait ce genre de boulot, et il est très doué pour ça. Mais Edward est sain d'esprit ; Olaf, non. Les dingos ont généralement du mal à se faire passer pour des gens ordinaires.

Il braqua sur moi son regard caverneux, et je ne pus réprimer un frisson. Cela le fit sourire. Il aimait me faire peur – il adorait ça. Une partie de moi hurlait : *Tue-le immédiatement !* Et le reste n'était pas totalement opposé à cette idée.

— Nous avons besoin de sa force de frappe, dit Edward près de moi.

— Tu lis dans mes pensées.

— Je te connais bien.

Je hochai la tête.

— En effet. Et pourtant tu me l'as amené, dis-je en le foudroyant du regard.

— Il n'a pas eu le choix, intervint Olaf de cette voix basse et grondante qui semble émaner du centre même de sa poitrine pareille à un tonneau.

— C'est ce qu'il m'a dit.

— Anita, qui est-ce ? demanda Claudia en le désignant du pouce.

— Un renfort, répondis-je.

Elle me dévisagea d'un air éloquent.

— Il a donné sa parole d'honneur qu'il se tiendrait à carreaux pendant son séjour ici.

— Qu'il se tiendrait à carreaux ? répéta Rémus. Comment ça ?

Je me tournai vers Edward.

— Explique-leur. Moi, je dois aller chercher des papiers dans la chambre de Jean-Claude.

— Des papiers ?

— Oui. Les ordres d'exécution pour les deux vampires qui se sont jouées de nous tout à l'heure.

— Je croyais que personne ne savait qu'elles étaient en ville.

— Elles ont déjà piégé certains membres de l'Église de la Vie Éternelle.

— Elles n'ont pas perdu de temps, commenta Edward.

— Ces vampires, ce sont des femmes ? interrogea Olaf d'une voix qui, à sa décharge, demeura neutre.

Je n'avais aucune envie de répondre à cette question, parce que, si les photos des deux permis de conduire ressemblaient autant à Mercia et à Nivia que dans mon souvenir, je comprenais pourquoi les fidèles de Malcolm avaient dérapé. Les Arlequin étaient des espions et des agents secrets, parfaitement capables de jouer un rôle. Étais-je certaine que Mercia et Nivia s'étaient fait passer pour Sally Hunter et Jennifer Hummel ? Non. En étais-je presque certaine ? Oui. En étais-je assez certaine pour les tuer ? Et comment !

— Oui, ce sont deux femmes, dis-je sans regarder Olaf.

— On va les buter ?

— Probablement.

— À quoi ressemblent-elles ? demanda-t-il sur un ton de moins en moins neutre.

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ? lança Claudia.

Je me forçai à lever les yeux pour soutenir le regard d'Olaf tandis que je répondais :

— Elles correspondent au profil de tes victimes habituelles, si c'est ce que tu veux savoir. L'une d'elles est peut-être un peu grande, mais l'autre… tu vas la trouver parfaite.

Si vous aviez vu sa tête ! Tant de joie, tant d'excitation… Cela me donna envie de pleurer, ou de hurler, ou de le descendre.

— Ses victimes habituelles ? répéta Claudia. Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Olaf est un agent spécial. Un assassin, un soldat et un mercenaire. Très doué dans son genre.

— Pas seulement très doué. Je suis le meilleur, rectifia l'intéressé.

— Je te laisserai en discuter avec Edward un jour. Claudia, il m'a déjà couverte, et il s'est montré… utile. (Je m'humectai les lèvres.) Mais aucune femme ne doit jamais rester seule avec lui.

— Pourquoi ? demanda-t-elle.

— J'ai donné ma parole, protesta Olaf.

— Je vais te traiter comme un alcoolique en rémission. Évitons de te soumettre à la tentation, d'accord ?

— On va massacrer ces deux femmes ensemble, pas vrai ?

Soudain, j'avais la bouche sèche. J'acquiesçai à contrecœur.

— Je crois.

— Alors, je ne me laisserai tenter par rien d'autre.

En temps normal, j'aurais juste emporté des balles en argent et criblé les deux femmes vampires de trous jusqu'à ce que je les aie changées en passoires. Ou peut-être les aurais-je empalées à l'ancienne. Mais c'était des Arlequin. Je devais les traiter comme de puissants maîtres vampires : autrement dit, les abattre avec des balles en argent, puis les décapiter, découper leur cœur, le brûler séparément du reste de leur corps et répandre les cendres dans de l'eau courante – deux rivières différentes, si j'étais vraiment parano. Étais-je parano, ou juste prudente ? Ces deux vampires avaient failli nous tuer à distance, Jean-Claude, Richard et moi, en utilisant des pouvoirs dont j'ignorais l'existence jusque-là. Non, je n'étais pas parano.

C'est assez dégueu de décapiter quelqu'un et de lui enlever le cœur. Après l'avoir fait quelques fois, certains exécuteurs de vampires rendent leur licence. Ils n'ont pas l'estomac assez bien accroché pour continuer. Et moi, avais-je l'estomac assez bien

accroché ? Oui. Laisserais-je Olaf m'aider ? Qui d'autre se porterait volontaire à sa place ? Edward le ferait si je le lui demandais mais, franchement, Olaf est plus doué pour débiter un corps en morceaux. Question de pratique, j'imagine.

— Pourquoi le compares-tu à un alcoolique ? insista Claudia.

— Dis-lui, Edward. Moi, je vais chercher mes papiers.

— Pas sans gardes, répliqua Claudia.

— D'accord, file-moi une escorte si tu veux.

— Où sont ces fameux papiers ? s'enquit Edward.

— Dans mon attaché-case, que j'ai laissé chez Jean-Claude.

— Tu ne peux pas aller au *Cirque des Damnés* sans moi, Anita.

— Et moi, ajouta Olaf.

— Si je disais aussi « et moi », tu te mettrais en rogne ? interrogea Peter.

Je fronçai les sourcils.

— Oui.

Il m'adressa un large sourire. Il était beaucoup trop content de se trouver là, le corps bardé de flingues et de couteaux. Il portait même un tee-shirt noir et un blouson en cuir noir mais, au moins, son jean était bleu. Il avait dû emprunter ses bottes à Edward – de vraies bottes de cow-boy marron, rien à voir avec celles d'Olaf qui semblaient faites pour danser en boîte. Bien entendu, je me gardai de mentionner cet avis à l'intéressé.

— Je suis d'accord avec eux, dit Claudia.

— Personne ne t'a rien demandé, femme, répliqua Olaf.

Je me rembrunis.

— On va mettre les choses au point tout de suite. Claudia est l'un de nos officiers. Je me doute que ça ne te plaît pas, mais j'ai confiance en elle pour me protéger.

— Elle a failli te faire tuer.

— J'ai bien fini à l'hosto une ou deux fois pendant que tu étais censé couvrir mes arrières au Nouveau-Mexique, non ?

Un éclair de colère passa sur le visage d'Olaf, qui pinça les lèvres, ce qui fit paraître ses yeux encore plus caverneux.

— Ne critique pas Claudia si tu n'es pas capable de faire mieux qu'elle.

Ces mots avaient à peine franchi mes lèvres que je regrettai de les avoir prononcés.

— Je peux faire mieux qu'une femme.

Et merde !

— Anita, dit Claudia.

— Ouais.

— Laisse-moi lui montrer.

Je soupirai.

— Je suis sûre que ce serait très amusant de vous regarder vous battre tous les deux, mais je préférerais que vous évitiez. Je sais où se trouvent les deux méchantes vampires, et j'ai des ordres d'exécution valides.

— Comment sais-tu où elles se trouvent ? demanda Edward.

— J'ai vu un bloc-notes à l'en-tête d'un hôtel tomber d'une table de chevet. Si elles ne se sont pas levées et n'ont pas vidé les lieux entretemps, on les tient. (Je reportai mon attention sur Olaf.) Si tu ne me ralentis pas en cherchant des noises à mes gardes, on pourra tuer deux vampires aujourd'hui, deux vampires assez puissantes pour qu'on doive leur couper la tête et le cœur.

— Comme au Nouveau-Mexique, dit-il d'une voix presque ronronnante.

J'acquiesçai en ravalant un début de nausée.

— Oui.

— Pour le plaisir de chasser de nouveau avec toi, je vais laisser cette femme croire ce qu'elle veut.

Je mesurai quelle concession immense c'était pour Olaf. Mais Claudia ne put s'empêcher de lancer :

— Je ne crois rien du tout : je le sais.

— Claudia, pitié ! suppliai-je. Contente-toi de l'éviter, d'accord ?

— Apparemment, il ne sait pas se contrôler vis-à-vis des femmes.

— Si tu évites de le provoquer, on en aura terminé plus vite.

Cela ne lui plut pas, mais elle opina.

— Génial ! Edward, tu expliques aux gardes pourquoi il ne faut pas laisser Olaf seul avec une femme. Je veux aller voir Richard, constater de mes propres yeux qu'il est vivant. Quand tu auras fait comprendre à tout le monde combien Olaf est dangereux, viens me chercher, et on ira au *Cirque des Damnés* en voiture.

— Je ne te laisserai pas sortir de mon champ de vision sans gardes du corps.

— Doux Jésus, Edward, il fait jour !

— Oui, et tu sais mieux que moi que les maîtres vampires ont des serviteurs humains et des animaux à appeler pour les protéger, sans compter toutes les victimes qui sont prêtes à faire leurs quatre volontés.

Je hochai la tête un peu trop vite et un peu trop de fois.

— D'accord, d'accord, tu as raison. Je suis crevée et… Et puis merde ! File-moi des gardes pour que je puisse aller voir Richard, et n'en parlons plus.

J'aurais dû me douter qui il choisirait forcément pour faire partie de mon escorte. M'accompagner dans la chambre voisine était un boulot facile et peu risqué – ou, en tout cas, ça aurait dû l'être. Je m'éloignai dans le couloir, précédée par un garde et suivie par un autre. L'autre, c'était Peter.

Chapitre 30

Arrivée devant la chambre de Richard, je me disputai avec mes gardes. Celui qui me précédait était Cisco, qui avait dix-huit ans à tout casser. Je me sentais comme un chaperon le soir du bal de promo. Mais le fait qu'ils soient encore des ados tous les deux ne les rendait pas moins bornés, au contraire.

— Ce sont les ordres, insista Cisco. Tu ne peux aller nulle part sans qu'au moins l'un de nous t'accompagne.

Les sourcils froncés, il passa une main dans ses cheveux aux pointes soigneusement décolorées en blond. Il n'avait pas l'air content.

— Je vais juste prendre des nouvelles de mon petit ami. Je n'ai pas besoin d'un public pour ça.

— Les ordres sont les ordres, s'obstina Cisco.

Je levai les yeux vers Peter. Je n'avais toujours pas l'habitude de devoir faire ça pour le dévisager. Au téléphone, je l'avais imaginé guère plus grand que moi, avec des cheveux châtains coupés très court. En fait, ils étaient bruns et plus longs sur le dessus, un peu comme ceux des skaters. Ça faisait plus moderne, moins petit garçon. Je n'aimais pas du tout.

— J'ai besoin d'un peu d'intimité, Peter. Tu comprends sûrement.

Il sourit et secoua la tête.

— Je n'ai plus quatorze ans, Anita.

— Ce qui signifie ?

— Que je compatis, mais que je ne suis pas idiot. Edward a donné des ordres, et Claudia et Rémus les ont approuvés.

Ils étaient tous les deux assez jeunes pour que je puisse jouer sur la gêne que leur inspiraient sans doute les démonstrations d'affection.

— Très bien. Lequel d'entre vous veut assister à une scène entre Richard et moi ?

Ils échangèrent un regard.

— Quel genre de scène ? demanda Cisco.

— Je ne sais pas. Peut-être que je pleurerai. Peut-être qu'on se disputera. Avec Richard et moi, on ne peut rien prévoir à l'avance.

Cisco s'adressa à Peter comme si je n'étais pas là.

— C'est vrai qu'ils se comportent bizarrement l'un avec l'autre.

— Comment ça, bizarrement ?

— Hou hou, je suis là !

Cisco me dévisagea de ses grands yeux sombres.

— Richard et toi, vous êtes tellement intenses que ça fout les jetons.

Je ne pus réprimer un sourire.

— On te fait peur, hein ?

Il acquiesça. Je soupirai.

— D'accord, je suppose que tu as raison. Mais j'ai quand même besoin d'intimité. Allez, un bon geste. Il a failli mourir, et moi aussi.

— Je suis désolé, Anita. Je ne peux pas. Il faut que l'un de nous t'accompagne à l'intérieur.

— Et le respect dû aux aînés, bordel ?

— Claudia et Rémus ont été très clairs. Si je les déçois encore, je suis viré. Il est hors de question que je merde une deuxième fois.

— Tu avais fait quoi la première ? lança Peter avant de rougir. Désolé, ça ne me regarde pas. On en parlera plus tard.

Cisco acquiesça.

— Plus tard.

Soudain, il renifla l'air et pivota vers l'autre bout du couloir. Soledad venait d'apparaître à l'angle. Quand elle nous vit, elle se laissa tomber à quatre pattes et rampa jusqu'à nous – pas à la manière fluide et presque sexuelle de certains lycanthropes, mais comme si elle était cassée de l'intérieur et que le moindre mouvement lui faisait mal.

— Quoi de neuf ? demandai-je.

— J'ai tiré sur Richard, répondit-elle d'une voix brisée. Je suis désolée.

— Tu as tiré sur Richard, répétai-je en levant les yeux vers Cisco.

Celui-ci haussa les épaules.

— Si elle ne l'avait pas fait, Richard aurait peut-être arraché le cœur de Jean-Claude.

— Je suis désolée. Je ne savais pas quoi faire d'autre, gémit Soledad.

Elle s'était arrêtée à deux mètres de nous, la tête baissée et une main tendue vers moi. J'avais déjà vu des lions faire le même geste. C'était un moyen de demander la permission d'approcher à un dominant qui ne vous appréciait pas.

Je savais qu'un des gardes avait tiré sur Richard et que c'était ce qui avait sauvé Jean-Claude, mais personne ne m'avait dit de quel garde il s'agissait. Je toisai la femme qui réclamait mon pardon. D'une certaine manière, elle n'avait fait que son travail. Comment aurais-je réagi à sa place ? Je serais restée paralysée, incapable d'abattre Richard, et Jean-Claude serait mort – ce qui nous aurait probablement tués aussi, Richard et moi. Merde alors !

— On lui a confisqué ses armes en attendant le débriefing, déclara Cisco.

— Comme quand un flic est impliqué dans une fusillade, acquiesçai-je.

— Beaucoup d'entre nous ont servi dans la police avant, dit Cisco, me regardant comme pour me demander : « Alors, que comptes-tu faire ? »

Que comptais-je faire ? Bonne question.

Avec un soupir, je baissai la tête et fis un pas en avant. Comment se fait-il qu'au milieu de chaque crise je me retrouve obligée de réconforter quelqu'un – généralement quelqu'un d'armé et de dangereux, qui devrait être un peu plus coriace que ça ? Les monstres sont souvent plus sensibles qu'ils n'en ont l'air.

Je m'approchai de Soledad et lui donnai ma main gauche. La plupart des gens auraient tendu la droite, mais je la gardais pour dégainer mon flingue au cas où. Un simple réflexe.

Soledad émit un son pareil à un sanglot et agrippa ma main. J'éprouvai la force terrible de son bras comme elle se traînait en avant sur les genoux pour frotter sa joue contre ma paume.

— Merci, merci, Anita, murmura-t-elle. Je suis tellement désolée, si tu savais…

Ses larmes étaient fraîches sur ma peau. C'est bizarre que les larmes soient toujours plus froides que le sang ; elles devraient être à la même température, non ? Son pouvoir me caressa tel le souffle chaud d'un géant. Il suffit d'une émotion forte pour que les métamorphes perdent le contrôle et laissent échapper leur énergie surnaturelle.

Soledad prit une inspiration tremblante et se jeta sur moi, m'entourant la taille de ses bras.

— Je ne savais pas quoi faire d'autre, gémit-elle.

— C'est bon, Soledad. C'est bon.

Je lui tapotai les cheveux et voulus pivoter dans son étreinte. Je ne la connaissais pas assez bien pour qu'elle se montre aussi

familière, pour qu'elle se lâche ainsi sur le plan émotionnel. Franchement, même si je l'avais mieux connue, j'aurais été gênée.

Je lui tournais le dos, et j'avais presque réussi à me dégager quand elle passa à l'attaque. M'agrippant la hanche d'une main, elle tenta de m'égorger avec l'autre. Je levai un bras pour bloquer. Des griffes s'enfoncèrent dans mon flanc, juste au-dessous des côtes. La douleur fut vive et immédiate. Soudain, je n'eus plus que deux objectifs : repousser la main sur ma gorge et immobiliser celle qui menaçait de m'éventrer.

Dans mon dos, la voix de Soledad gronda :

— Je suis désolée que tu doives mourir, Anita.

Chapitre 31

Cisco et Peter avaient dégainé tous les deux. J'aurais adoré en faire autant, mais j'avais besoin de mes deux mains pour contenir la tigresse-garou. Par chance, elle n'essayait pas vraiment de me broyer la gorge, et la main posée sur ma taille était presque immobile même si les griffes qu'elle avait fait jaillir de ses doigts me transperçaient le flanc.

— N'appelez pas à l'aide, ou elle est morte, lança-t-elle aux deux garçons. Je ne veux pas la tuer. Laissez-moi seule avec elle, et je ne lui ferai pas de mal.

— Tu lui as déjà fait du mal, répliqua Cisco. Je sens son sang d'ici.

Son flingue ne tremblait pas, mais je servais de bouclier humain à Soledad. Il n'avait aucune chance de toucher un de ses organes vitaux. Or, s'il ne l'abattait pas du premier coup, la tigresse-garou aurait largement le temps de me tuer avant que Peter et lui ne l'achèvent.

— Ce n'est qu'un petit coup de griffe. Je sais : elle est plutôt du genre à préférer les coups de queue, pas vrai, Anita ?

Sa main sur ma gorge m'étranglait un peu. Ses griffes n'étaient pas si grosses que ça ; elles en avaient seulement l'air parce que sa chair humaine n'en recouvrait pas l'os. Mais elles étaient bien assez grandes pour me lacérer la gorge. Je survivrais peut-être à une éventration, pas à une carotide sectionnée. Les dents serrées, je parvins à articuler :

— Si tu veux me tuer, fais-le, mais évite de m'insulter par-dessus le marché.

Elle partit d'un rire de gorge. Son pouvoir s'embrasa, si chaud, presque brûlant. Du liquide tiède tomba en pluie sur mon dos et mes cheveux. Une seconde, je crus que c'était du sang. Mais non, bien sûr que non. C'était le fluide transparent que perdent tous les lycanthropes quand ils se transforment. S'ils sont doués, le fluide ressemble à de l'eau ; dans le cas contraire, il est gélatineux et fait des morceaux. Là, nous étions dans le premier cas.

Soledad ne vacilla pas même un tout petit peu tandis que son corps se reconfigurait contre moi. Je sentis des muscles rouler et de la fourrure jaillir sous mes mains. Son pouvoir me submergea telle

une nuée d'insectes qui me mordaient la peau. Ce fut assez douloureux. Espérait-elle que je paniquerais et que je cesserais de lutter ? Elle me sous-estimait. Je ne lâchai pas prise malgré les décharges qui me parcouraient comme si elle m'avait touchée avec un fil électrique dénudé.

Mais Dieu, comme elle se contrôlait bien ! Sa transformation avait été encore plus fluide que celles de Micah, ce qui n'était pas peu dire. Si je n'avais pas songé que ses crocs tout neufs se trouvaient beaucoup trop près de ma nuque, j'aurais été impressionnée. Je remarquai quand même que sa fourrure était blanc et jaune pâle plutôt que noir et orange. Existait-il réellement des tigres de cette couleur ? Si je survivais, je poserais la question à quelqu'un.

— Tu es l'un des animaux à appeler des Arlequin, lança Cisco.

— Oui, gronda Soledad.

— Si tu fais du mal à Anita, tu ne sortiras pas vivante d'ici.

— Elle sait où ma maîtresse se repose pendant la journée. Je ne peux pas la laisser ébruiter cette information, pas vrai, Cisco ?

Le jeune homme frémit. C'est toujours plus dur de tuer quelqu'un qu'on connaît.

— Parce que, si ta maîtresse meurt, tu mourras aussi, avança Peter.

Son flingue était pointé vers le sol, comme s'il savait que ça n'aurait servi à rien de tirer. D'après Rémus, Cisco était, de tous nos gardes du corps, un de ceux qui obtenaient les meilleurs scores au stand de tir. J'allais parier ma vie sur sa précision.

La main griffue de Soledad tenta de nouveau de me saisir la gorge, et je luttai pour la maintenir à l'écart. Son bras ne tremblait pas ; le mien, si.

— Tu appartiens à Mercia ? demandai-je.

— Non, grogna-t-elle en reculant d'un pas glissant tandis que Cisco et Peter s'avançaient comme en une danse maladroite.

— À Nivia, alors ?

— Comment connais-tu leurs noms ?

— Qu'est-ce que ça peut faire ?

— Beaucoup de choses, chuchota-t-elle. Dis-moi qui te les a révélés.

— Putain, Soledad, ne m'oblige pas à faire ça ! s'exclama Cisco.

La tigresse-garou leva la tête pour le dévisager.

— Je sais que tu es doué, mais l'es-tu suffisamment ? Es-tu certain de l'être suffisamment ?

L'expression de Cisco disait assez clairement que non, il n'en était pas certain. J'imagine qu'à sa place j'aurais douté aussi. À cet instant, j'aurais donné cher pour avoir Edward avec moi. Ou Rémus, ou Claudia.

— Quelle est la règle ? lança Peter.

Cisco faillit lui jeter un coup d'œil, mais se ressaisit et continua à braquer Soledad. Mais il ne pouvait pas la tuer d'une seule balle, et il le savait. La tigresse-garou se mit à reculer dans le couloir en m'entraînant avec elle – un seul pas à la fois, mais sans hésitation.

Cisco et Peter suivirent le mouvement. Cisco tenait toujours Soledad en joue, mais il avait autant de chances de me toucher que d'atteindre sa cible – non, il en avait plus. Peter tenait toujours son flingue pointé vers le sol, comme s'il ne savait pas quoi en faire.

— La règle, poursuivit Peter, c'est que, si un méchant est armé et qu'il cherche à emmener sa victime ailleurs, c'est pour pouvoir la tuer plus lentement.

Il me sembla comprendre ce qu'il voulait dire. Du moins, je l'espérais, et ce fut ce qui me poussa à dire :

— Tu as raison, Peter.

Son regard croisa le mien. J'entendis Cisco lâcher : « Et merde ! » Alors je rejetai la tête en arrière, utilisant la masse et la longueur de mes cheveux pour aveugler Soledad l'espace d'un instant. Peter mit un genou en terre et lui tira dans les jambes. Les détonations se réverbérèrent dans le couloir. Soledad tomba brusquement à genoux, mais ses griffes s'enfoncèrent davantage dans mon flanc, et son autre main tenta réellement de m'arracher la gorge cette fois.

Je fis un choix. Lâchant son poignet, j'utilisai mes deux mains pour l'empêcher de m'égorger. Mes deux mains contre une seule des siennes, et je compris très vite que j'allais perdre quand même. Elle me laboura le flanc et le ventre. Le choc fût tel que j'eus l'impression qu'elle m'avait frappée avec une batte de base-ball. Si je n'avais pas eu le souffle coupé, j'aurais hurlé.

Cisco et Peter nous avaient rejointes, mais ils n'avaient toujours pas le champ libre pour tirer. Soledad tenta de se traîner en arrière sur ses jambes blessées pendant que je m'accrochais à sa main et la retenais à une fraction de centimètre de ma gorge. Tandis que Cisco

cherchait un angle de tir dégagé, Peter plongea en avant et nous jeta toutes deux à terre.

Renonçant à m'égorger, Soledad reporta son attention sur lui et, au lieu de mon propre cou, je dus protéger celui de l'adolescent. Soledad me lâcha la taille, et je sentis Peter sursauter comme s'il venait d'encaisser un coup. Mais, prise en sandwich entre leurs deux corps, je ne pouvais rien faire d'autre qu'empêcher la tigresse-garou de l'égorger.

Des détonations éclatèrent juste derrière moi, si fortes que la tête me tourna momentanément. Mais je réussis à ne pas lâcher Soledad. Plusieurs impacts la secouèrent ; pourtant, elle tenta de nouveau de m'arracher la gorge. Je me laissai surprendre par son mouvement, et peut-être m'érafla-t-elle, mais je ne sentis rien.

Peter continuait à tirer. Il avait dû appuyer son canon sur la tête de Soledad. Nous finîmes tous les trois en tas sur le sol, à bout de souffle et quasi immobiles. En appui sur un coude, Peter braquait encore le visage de la tigresse-garou. Son tee-shirt était déchiqueté sur son ventre. Cisco nous surplombait ; ses lèvres remuaient, mais je n'entendais pas ce qu'il disait.

Je roulai sur le côté. Avant même que mon dos touche le mur, avant même de comprendre ce que je voyais, j'avais dégainé et pointé mon flingue sur Soledad.

La tête de la tigresse-garou n'était plus qu'une masse sanguinolente. De son visage, il ne restait rien, et sa cervelle était à moitié répandue sur le sol. Même une métamorphe ne pourrait régénérer de tels dégâts. Toujours penché sur son cadavre, Peter continuait à tirer – à blanc, sans doute, mais je n'avais pas recouvré l'usage de mon ouïe. Je n'entendais pas ce que disait Cisco ; je voyais juste qu'il s'était agenouillé près de Peter et qu'il lui parlait en tentant de l'écarter de Soledad.

Enfin, l'adolescent se laissa tirer en arrière. À genoux, il éjecta son chargeur vide, le glissa dans la poche gauche de son blouson, sortit un chargeur plein de la poche droite et l'enclencha. J'avais déjà une foutrement bonne opinion de lui à ce moment-là, et le fait qu'il recharge la fît monter encore d'un cran. En fin de compte, peut-être ne se ferait-il pas tuer à cause de nous.

Cisco voulut le relever et l'emmener plus loin. Sans doute craignait-il la façon dont Peter réagirait une fois le choc passé. Du coup, lui aussi monta d'un cran dans mon estime.

Puis plusieurs choses se produisirent en même temps. Je n'entendis rien, mais je dus voir un mouvement du coin de l'œil, car je pivotai vers Edward et les autres qui chargeaient dans le couloir, flingue à la main.

La porte de la chambre de Richard était ouverte, et Richard en personne se tenait sur le seuil. Sa poitrine si magnifique n'était plus qu'une masse de tissu cicatriciel sur un côté. Il était pâle comme la mort et, s'il n'avait pas eu le chambranle auquel se raccrocher, il serait probablement tombé. Je distinguais parfaitement l'endroit où les balles avaient emporté un morceau de sa chair musclée. Parfois, l'argent laisse des cicatrices permanentes aux métamorphes.

Richard articula quelque chose, mais seul un silence assourdissant se réverbérait dans mes oreilles. J'aurais de la chance si je récupérais la totalité de mon ouïe.

Je perçus un mouvement près de moi et pivotai, mais trop lentement. De toute évidence, Peter n'était pas la seule personne choquée dans ce couloir. Cisco traînait l'adolescent en arrière par le col de son blouson. Je le vis hurler quelque chose, et je ne compris pas où était le problème. Il ne restait que le cadavre de Soledad sur le sol.

Puis je me rendis compte qu'elle était toujours sous sa forme intermédiaire. Elle n'avait pas repris son apparence humaine, comme le font tous les lycanthropes une fois morts.

Je venais de lever mon flingue pour le braquer sur elle quand son « cadavre » bondit sur Cisco et Peter.

Chapitre 32

Cisco dévia le bras de Peter en bondissant pour s'interposer entre l'adolescent et les griffes qui le menaçaient. Je réussis à tirer deux fois avant que la tigresse-garou sans visage les jette à terre. Et soudain je me retrouvai confrontée au même problème que les garçons quelques minutes plus tôt, incapable de trouver un endroit où tirer sans risquer de les atteindre sous cette fourrure blanc et or. « Les garçons. » Ils venaient de me sauver la vie, et je les considérais toujours comme des gamins.

Claudia et Rémus arrivèrent les premiers, parce qu'il est impossible de courir plus vite que des métamorphes. Cela dit, Edward et Olaf n'étaient pas loin derrière. Quelqu'un tira à travers la poitrine de Soledad. Claudia m'écarta d'une bourrade assez violente pour que je tombe contre le mur. Trop de flingues dans un espace trop confiné ; la balle d'un allié pouvait faire autant de dégâts que Soledad.

Les détonations se succédaient. La tigresse-garou tressautait sous les impacts ; pourtant, elle parvint à se relever en titubant. Je vous jure que je pus voir le couloir derrière elle à travers le trou qui béait dans sa poitrine. Mais déjà ses muscles ondulaient comme de l'eau pour refermer la plaie. Et merde !

C'était Peter qui l'avait amochée. Cisco, lui, s'efforçait de respirer malgré sa gorge en lambeaux. Côte à côte, Edward et Olaf criblaient Soledad de balles comme s'ils étaient face à une cible au stand de tir – froidement, avec une précision toute professionnelle. Il faut dire qu'ils auraient eu du mal à la rater à cette distance.

Certains des gardes se tenaient debout autour d'Olaf, de Rémus et de Claudia ; d'autres s'étaient mis à genoux pour ne pas les gêner pendant qu'ils tiraient. C'était un massacre très organisé. La tigresse exécutait une danse saccadée, telle une marionnette prise de spasmes, mais elle ne s'écroulait pas.

Je tirai depuis le mur contre lequel Claudia m'avait projetée. Je vidai mon chargeur dans le corps de Soledad et vis sa fourrure recouvrir les trous au fur et à mesure. C'était des balles en argent, et elles ne lui faisaient pas plus d'effet que des balles ordinaires. Jamais encore je n'avais vu un métamorphe régénérer aussi vite. Même un fairie n'en aurait pas été capable. Soledad ne réagissait

pas comme une lycanthrope de quelque espèce que ce soit ; elle réagissait comme une vampire putréfiée, un type de mort-vivant très rare aux États-Unis. Bien entendu, sa maîtresse n'était pas originaire d'ici.

Mon chargeur une fois vide, je fis la même chose que Peter un peu plus tôt – sauf que mon chargeur de rechange ne se trouvait pas dans ma poche : il était clipé à ma ceinture. Je commençais à entendre de nouveau de l'oreille gauche, mais vaguement, comme si les gens qui hurlaient se tenaient à l'autre bout de l'étage plutôt que juste à côté de moi. Dans mon oreille droite, c'était toujours le silence.

— Du feu ! (J'avais dû crier trop fort, parce que tout le monde me regarda.) Il faut la brûler, vite !

Olaf s'élança dans le couloir. Je le regardai s'éloigner en courant et, distraite, sursautai lorsque les gardes recommencèrent à tirer.

Je reportai mon attention sur Soledad. Son visage s'était reconstitué, mais un trou béant s'ouvrait dans sa poitrine. Elle n'avait sans doute plus de poumons ; pourtant, elle était debout et elle bougeait. Elle bondit sur moi, si vite que son corps dessina un arc de cercle doré et flou dans les airs. Je visai cette traînée et tirai jusqu'à ce que le percuteur de mon flingue cliquette dans le vide. Lâchant l'arme désormais inutile, je portai la main à un de mes couteaux, même si je savais que je ne parviendrais pas à dégainer assez vite.

Une deuxième traînée nous fondit dessus. Soledad et moi percutâmes le mur assez fort pour que je voie des étoiles. Lorsque ma vision s'éclaircit, je me rendis compte que c'était Claudia qui avait foncé à la rescousse, s'interposant entre moi et la tigresse. Elle aussi devait être à court de munitions, car elle se battait à mains nues. Les griffes de Soledad lui entaillèrent la poitrine ; elle s'accroupit en une posture défensive pour se protéger autant que possible. La tigresse rugit sa frustration, puis se détourna brusquement et partit en courant.

Ce fut presque comique. L'espace d'un instant, nous demeurâmes tous figés, interloqués. Puis, d'un même mouvement, nous nous élançâmes à sa suite. Mon ventre ne me faisait pas vraiment mal, mais il tressaillait comme si mes muscles abdominaux ne fonctionnaient plus correctement. Je trébuchai, repris mon équilibre et me remis à courir. Si j'étais en état de

poursuivre une méchante, je ne devais pas être si amochée, pas vrai ?

Je sentais du sang dégouliner le long de mon ventre et imbiber mon jean. Mais si Soledad réussissait à s'enfuir, elle pourrait déplacer les deux vampires ou prévenir quelqu'un. Nous devions l'arrêter, il le fallait. Malheureusement, Edward et moi ne pouvions pas rivaliser de vitesse avec les métamorphes. Ils nous distancèrent aussi facilement que si nous n'avions pas bougé.

Ils rattrapèrent Soledad près de la double porte vitrée – en vue du parking de l'hôpital et de la liberté. Rémus était tailladé lui aussi, maintenant. Lui et les autres gardes formèrent un double demi-cercle devant Soledad. Accroupie, la tigresse les regardait en découvrant les crocs. Malgré les dommages ahurissants qu'elle avait subis, elle était toujours belle avec sa fourrure blanc et or, gracieuse comme tous les lycanthropes félins. Sa queue s'agitait coléreusement derrière elle.

Edward enclencha un nouveau chargeur et fit passer une balle dans la chambre. Le cliquetis résonna dans le hall. Certains gardes étaient à court de munitions, comme moi, mais ceux qui en avaient encore étaient assez nombreux pour que toute la scène prenne des allures d'exécution froide et méthodique.

Soledad gronda.

— Ma mort n'empêchera pas les Arlequin de vous tuer. Même la mort de ma maîtresse ne vous protégera pas contre la chasse sauvage qui arrive.

— Vous ne nous avez pas envoyé de masque noir, protestai-je.

Elle tourna ses yeux jaune orangé vers moi et émit un bruit de gorge qui ressemblait presque à un ronronnement. Mes cheveux se hérissèrent dans ma nuque.

— Tu vas mourir, promit-elle.

— Le Conseil vampirique est très à cheval sur les règles. Nous tuer alors que vous ne nous avez envoyé que des masques blancs est contraire à vos propres lois.

Je ne suis pas douée pour lire les émotions sur le visage des métamorphes dans leur forme intermédiaire, y compris quand ce sont des gens que je connais bien, mais il me sembla que Soledad avait l'air effrayé.

— Si tu nous tues, les autres te traqueront, Anita. Nul n'a le droit de s'en prendre aux Arlequin.

— Nul vampire ou serviteur humain, peut-être. Mais c'est en tant que marshal fédéral et exécutrice de vampires licenciée que je vais vous éliminer, toi et ta maîtresse.

— Je connais aussi les lois humaines. Tu n'as pas de mandat à notre nom.

— J'en ai deux, pour deux vampires qui ressemblent à s'y méprendre à Mercia et à ta maîtresse.

De nouveau, je vis frémir le coin de ses étranges yeux. Je commençais à mieux déchiffrer les expressions des créatures poilues. Tant mieux pour moi.

— Ces mandats portent le nom de deux fidèles de l'Église de la Vie Éternelle, ronronna Soledad.

— Mais leur formulation est assez vague. Ils stipulent que je peux tuer le vampire responsable de la mort de la victime, et toute personne dont j'estime qu'elle l'a aidé dans son crime. Ils me donnent également le droit d'éliminer quiconque me gênera dans l'exercice de mes fonctions. (Je scrutai son visage à la beauté étrange.) Autrement dit, toi.

Olaf se tenait près d'Edward. Il tenait une bombe de WD-40 et une torche faite de chiffons attachés au bout de ce qui ressemblait à un manche à balai métallique. L'ensemble dégageait une forte odeur d'huile.

— Je voulais aller prendre l'ordonnance dans la voiture, dit-il de sa voix si basse, mais le placard à produits d'entretien était plus près.

Je faillis lui demander ce qu'il voulait dire par « ordonnance », mais mieux valait sans doute que je l'ignore – même si ce qu'ils avaient dans leur voiture aurait peut-être fait le boulot plus vite. Olaf demanda à Edward d'allumer sa torche improvisée. Il avait dû la tremper dans quelque chose, car les chiffons s'embrasèrent aussitôt, jetant des flammes hautes et claires.

Claudia demanda aux gardes de laisser passer Olaf. Ils s'écartèrent comme un rideau, dégageant un espace suffisant autour de Soledad. Ceux de la première ligne s'agenouillèrent tandis que ceux de la deuxième restaient debout. Ils se mirent en position, et Edward les rejoignit.

— La tête ou le cœur ! cria Claudia.

Soledad bondit, non vers les portes et la liberté, non vers son peloton d'exécution, mais vers l'étroit couloir que les gardes venaient d'ouvrir. Tous les flingues parurent tirer en même temps.

La traînée dorée tomba en tas sur le sol. Les gardes continuèrent à la cribler de balles jusqu'à ce qu'elle tressaille encore mais ne tente plus de se relever.

Olaf se détourna pour me présenter son dos et le flingue niché au creux de ses reins.

— Couvre-moi, réclama-t-il.

Je m'attendais à ce que ma blessure finisse par avoir raison de moi, mais j'étais toujours portée par un flot d'adrénaline. Oh ! Je le paierais plus tard mais, pour l'instant, je tenais le coup. Saisissant le flingue d'Olaf, je le tirai de son holster. Il était beaucoup plus petit que ce que j'aurais imaginé – un H&K USP Compact, comme celui que j'avais envisagé d'acheter avant de me décider pour le Browning. Je le pris à deux mains et le pointai vers la tigresse-garou tombée à terre.

— Prête, annonçai-je. C'est quand tu veux.

Olaf s'avança d'un pas glissant avec sa torche et sa bombe d'accélérant. Je me contentai de marcher normalement, mais j'étais à son côté quand il atteignit Soledad. J'étais à son côté quand il pulvérisa le visage et la poitrine de la métamorphe. Soudain, une odeur âcre m'emplit les narines. Soledad tenta de se ramasser sur elle-même pour nous bondir dessus ; je lui tirai dans la figure. Le flingue d'Olaf sauta dans mes mains et se pointa vers le plafond avant de reprendre sa position initiale, braqué vers la métamorphe.

— C'est quoi, ce bordel ? jurai-je.

Olaf enfonça la torche dans la blessure que je venais d'infliger à Soledad, et la tigresse se mit à hurler. Une odeur de fourrure brûlée se répandit très vite, couvrant celle de l'accélérant.

Olaf mit le feu à Soledad. Il la recouvrit de liquide incendiaire et la brûla méthodiquement. La métamorphe était trop mal en point pour se défendre, mais elle pouvait encore hurler et se tordre sur le sol. Apparemment, ce qu'il lui faisait était assez douloureux. Quand elle cessa enfin de bouger, une odeur de viande cramée se mêlait à celle de l'huile et de la fourrure roussie. Elle continua à émettre un gémissement aigu pendant très, très longtemps.

Edward s'était rapproché de nous pour joindre son flingue à celui qu'Olaf m'avait prêté. Nous regardâmes Soledad mourir à petit feu. Lorsque même son gémissement se tut, je lançai :

— Apportez-moi une hache.

Ma voix me parut relativement normale. J'entendais de nouveau, au moins d'une oreille. L'autre, près de laquelle Peter avait tiré, était

encore HS. Du coup, les sons résonnaient bizarrement à l'intérieur de ma tête.

— Quoi ? s'étonna Edward.

— Elle régénère comme les vampires qui descendent de Mort d'Amour.

— Ça ne me dit rien, déclara Olaf.

— Ce sont des vampires qui pourrissent sur pied. Même la lumière du jour ne suffit pas à les tuer. J'ai besoin d'une hache et d'un couteau. Un grand couteau très bien aiguisé.

— Tu vas lui couper la tête.

— Oui. Tu peux t'occuper du cœur, si tu veux.

Il toisa le cadavre. Soledad était redevenue humaine. Elle gisait sur le dos, les jambes écartées. Son visage avait disparu, ainsi que le bas de son torse. Les balles avaient emporté l'un de ses seins, mais l'autre subsistait, pâle et pointu. Ses cheveux du même jaune que sa fourrure de tigresse recouvraient encore un côté de sa tête. En revanche, elle n'avait plus d'yeux avec lesquels nous regarder fixement sans nous voir. J'aurais pu en éprouver une certaine reconnaissance, mais le spectacle de son visage calciné n'était guère plus ragoûtant.

Je déglutis, et cela me fit mal. Ma gorge me brûlait comme si mon petit déjeuner essayait d'en ressortir. Je respirai profondément, mais l'odeur de la chair brûlée ne me rasséréna guère. Alors j'optai pour de petites inspirations superficielles et m'efforçai de ne pas trop réfléchir.

— Je trouverai son cœur pour toi, dit Olaf.

Et je me réjouis de n'avoir pas encore totalement recouvré l'usage de mes tympans, car du coup je ne percevais pas ses intonations. Si j'avais entendu dans sa voix le désir lancinant qui se lisait sur son visage, je l'aurais peut-être abattu. J'aurais parié que ses munitions spéciales étaient du genre à faire un très gros trou dans un corps humain. Je pensai à le faire ; j'y pensai sérieusement mais, au final, je lui rendis son arme.

Il éteignit sa torche. Quelqu'un nous apporta une hache et un couteau fraîchement aiguisé. Mon kit d'exécutrice me manquait vraiment, mais il était resté à la maison… non, au *Cirque*.

Le feu avait rendu les vertèbres de Soledad friables. Ce fut la décapitation la plus facile de ma carrière. Olaf dut farfouiller un peu à l'intérieur de sa cage thoracique pour trouver tous les morceaux ensanglantés et brûlés de son cœur. Nous l'avions drôlement

amochée. D'un petit coup de pied, j'écartai sa tête du reste de son corps. Je voulais encore la réduire en cendres et répandre celles-ci dans une rivière, mais Soledad était bien morte. Je donnai un second coup de pied à sa tête, qui roula un peu plus loin sans répandre la moindre goutte de sang.

Mes genoux refusèrent de me porter plus longtemps. Je m'écroulai, la hache toujours dans les mains.

Edward s'agenouilla près de moi. Il toucha le devant de mon tee-shirt et retira sa main écarlate, comme s'il l'avait trempée dans de la peinture rouge. D'un geste vif, il déchira mon tee-shirt jusqu'à ma poitrine. Les traces de griffes ressemblaient à des gueules garnies de crocs, ouvertes en un rictus coléreux. Quelque chose de rose et de brillant pendait de l'une d'elles ainsi qu'une langue gonflée.

— Merde ! soufflai-je.

— Ça fait déjà mal ? s'enquit Edward.

— Non, répondis-je d'une voix étonnamment calme.

Le choc est un concept merveilleux.

— Il faut qu'on te conduise à un docteur avant que ça commence, déclara Edward.

Il glissa un bras sous mes aisselles, l'autre sous mes genoux, et se redressa en me tenant contre lui. Faisant demi-tour, il rebroussa chemin dans le couloir d'un pas rapide.

— Et maintenant, ça fait mal ?

— Non, répondis-je d'une voix lointaine et beaucoup trop calme.

Je me sentais détachée de mon corps, comme si le monde qui m'entourait n'était plus réel. Vraiment, vive le choc !

Edward se mit à courir.

— Et là, ça fait mal ?

— Toujours pas.

Il accéléra.

Chapitre 33

Edward ouvrit la porte des urgences d'un coup d'épaule et fonça à l'intérieur. Personne ne nous prêta la moindre attention. J'aperçus bien un mur entier de docteurs et d'infirmiers en blouse blanche, auxquels se mêlaient des gens en tenue de ville, mais ils se massaient tous autour du même brancard, et les voix qui me parvenaient avaient ce calme frénétique qu'on ne veut surtout pas entendre quand on est allongée sur le dos dans un hôpital.

À travers le choc, la peur me poignarda. Peter. Ce devait être Peter. Cette pensée me frappa à l'estomac tel un coup de couteau. Puis Edward pivota, et je pus voir le reste de la pièce. Peter était allongé sur un deuxième brancard, pas très loin de celui sur lequel se focalisait l'attention générale. Alors, qui était le patient si mal en point ? Nous n'avions pas d'autres humains dans notre camp.

Une seule personne se trouvait auprès de Peter : Nathaniel. Il tenait la main libre de l'adolescent, celle qui n'était pas reliée à une perfusion. Il leva les yeux vers moi, et je lus de la frayeur sur son visage – assez pour que Peter lutte afin de se redresser et de voir qui venait d'entrer. Nathaniel lui toucha la poitrine et le força à se rallonger.

— C'est Anita et ton… et Edward.

Il avait failli dire : « Ton père. »

— La tête que vous faites… C'est quoi, le problème ? demanda Peter.

— Un problème ? Avec ma tête ? Moi qui me croyais très séduisant !

Nathaniel tentait de plaisanter, mais c'était difficile avec les bruits qui résonnaient de l'autre côté de la pièce.

Je n'arrivais pas à voir entre les gens en blouse blanche.

— Qui est-ce ?

— C'est Cisco, répondit Nathaniel.

Oh ! Il n'était pourtant pas si mal en point. J'avais déjà vu plein de métamorphes récupérer après des blessures aussi graves à la gorge. Y avait-il d'autres méchants dans les parages ?

— Que lui est-il arrivé ? voulus-je savoir.

Peter tenta de nouveau de s'asseoir, et Nathaniel se contenta d'appuyer machinalement sur sa poitrine, comme si ça faisait un moment qu'il l'empêchait de se relever.

— Anita, dit l'adolescent.

Edward me posa sur le brancard vide le plus proche. Le mouvement ne fut pas douloureux en soi, mais il m'informa que je n'allais pas tarder à morfler. Je sentais bouger des choses dont je n'aurais pas dû avoir conscience. La nausée me saisit, et je compris que je réfléchissais trop – du moins, j'espérai que c'était juste ça.

Edward me déplaça pour que Peter puisse me voir sans bouger. Du coup, moi aussi je vis Peter. On lui avait enlevé son blouson et son tee-shirt. De gros pansements recouvraient son ventre, ainsi que son épaule et le haut de son bras gauche. Ses armes et ses fringues ensanglantées gisaient par terre sous son brancard. Je serais la prochaine sur la liste.

— Qu'est-il arrivé à Cisco ? répétai-je.

— Vous êtes blessés tous les deux, s'alarma Peter.

— Pas moi, le détrompa Edward. Ce n'est pas mon sang.

Peter tourna son attention vers moi, les yeux écarquillés et le visage blême.

— Il s'est fait arracher la gorge.

— Je m'en souviens, acquiesçai-je, mais il devrait être capable de régénérer.

— Nous ne sommes pas tous égaux en matière de capacités de guérison, intervint Nathaniel.

Je le dévisageai enfin. Le fait que je ne l'aie pas regardé plus tôt en disait long sur mon état. Il portait un de ces shorts de jogging qui ne laissent pas grand-chose à l'imagination. Ses cheveux étaient attachés en une longue tresse. Nos regards se croisèrent. Mes sentiments vis-à-vis de lui n'avaient pas changé mais, pour une fois, mon corps ne réagit pas en le voyant.

Edward se plaça au chevet de Peter et Nathaniel me rejoignit – un échange de prisonniers émotionnels. Nathaniel me prit la main et me donna le plus chaste des baisers que nous ayons jamais échangés. Ses yeux violets trahissaient l'inquiétude qu'il avait cachée à Peter – ou tenté de lui cacher, du moins. Il se pencha au-dessus de moi, et je l'entendis prendre une grande inspiration.

— Tu n'as rien de perforé, chuchota-t-il.

Je n'avais même pas pensé que ça puisse être le cas, mais il avait raison. Les griffes de Soledad auraient pu me déchirer les intestins

ou me crever l'estomac. Tant qu'à me faire déchiqueter, le ventre était sans doute le meilleur endroit. Il n'y avait pas d'organes vitaux dans le coin, donc ça ne pouvait pas être une blessure fatale – pas à moins que des trucs commencent à s'échapper de moi. Pour l'instant, ils sortaient un peu, mais ils ne s'échappaient pas, ce qui faisait une grosse différence.

— Et Peter ?

— Non plus. Vous avez eu beaucoup de chance tous les deux.

Nathaniel avait raison, mais… de l'autre côté de la pièce, les voix devenaient de plus en plus aiguës. Quand les docteurs commencent à paniquer, c'est mauvais signe. Merde ! Cisco.

Ce fut Cherry qui se détacha de la foule massée autour de l'autre brancard et s'approcha de nous. Elle avait enfilé une blouse blanche par-dessus sa tenue gothique habituelle. Son eye-liner noir avait coulé sur ses joues ainsi que des larmes noires. Elle toucha l'épaule de Peter au passage et lui dit :

— Laisse agir les calmants. Tu ne l'aideras pas en te forçant à rester éveillé.

— C'est moi qu'elle voulait frapper, protesta Peter. Il s'est interposé. Il m'a sauvé la vie.

Cherry lui tapota l'épaule et, par réflexe, vérifia le débit de sa perfusion. Elle ajusta le petit robinet, et le liquide se mit à couler un peu plus vite. Puis elle contourna mon brancard pour se placer face à Nathaniel, ou peut-être pour garder un œil sur ce qui arrivait à Cisco. Tant de gens se pressaient autour de lui qu'ils devaient se gêner les uns les autres.

— Je ne peux rien faire là-bas, dit Cherry tout bas, comme si elle tentait de s'en convaincre elle-même.

Avant de m'examiner, elle enfila une nouvelle paire de gants. Il y avait du sang sur une des manches de sa blouse ; elle s'en aperçut en même temps que moi. Sans un mot, elle ôta la blouse, alla la jeter dans le panier à linge, changea de nouveau de gants et revint vers moi. Son regard était fixé sur la plaie et non sur mon visage. Elle se concentrait sur son boulot pour ne pas s'effondrer. Je connais bien cette tactique : j'y ai souvent recours, moi aussi.

Je tentai de penser à autre chose pendant qu'elle m'examinait. Je n'avais aucune envie de voir mes tripes pendouiller à l'extérieur. Mais c'était un peu comme un accident de train : je ne pus m'empêcher de jeter un coup d'œil.

— C'est quoi, ça ? demandai-je avec un signe du menton.

— Tes intestins, répondit Cherry d'une voix dénuée d'inflexion.

J'entendis quelqu'un crier :

— Dégagez !

Les gens massés autour de Cisco s'écartèrent, et je vis Lillian appliquer les palettes de réanimation sur sa poitrine. Elle tentait de faire redémarrer son cœur. Merde !

Micah se trouvait parmi la foule. Il se tourna vers moi. Sa bouche et son menton étaient couverts de sang. Comme s'il avait lu dans mon esprit, Nathaniel expliqua :

— Il a essayé d'appeler la chair de Cisco pour l'aider à guérir plus vite.

Micah peut accélérer la cicatrisation d'une blessure en la léchant. Il l'a fait pour moi une fois. Sans me quitter des yeux, il s'essuya le bas du visage d'un air chagrin. Il avait essayé.

Lillian choqua Cisco trois fois, quatre fois, mais le bip aigu de la machine ne s'interrompit pas. Arrêt cardiaque.

Je n'entendis pas la porte s'ouvrir. Richard entra. Il s'appuyait si lourdement sur Jamil, un de ses gardes du corps, que celui-ci le portait à moitié. Il l'entraîna vers Cisco, et leurs deux corps m'empêchèrent de voir la suite.

Cherry me tamponna la main avec un coton imbibé d'alcool. Dans sa main libre, elle tenait l'aiguille encore emballée d'une perfusion. Je détournai les yeux. Le pouvoir de Richard me caressait la peau tel un vent tiède. Nathaniel frissonna. Je le regardai. Il avait la chair de poule.

— Tu le sens ? demandai-je.

— Nous le sentons tous, répondit Cherry.

Elle planta l'aiguille dans ma main. J'agrippai les doigts de Nathaniel et rivai mes yeux sur le large dos de Richard.

Micah nous rejoignit et s'arrêta près de la tête de mon brancard. Il s'était nettoyé la figure, mais il avait une expression vaincue. Si j'avais eu une main libre, je la lui aurais tendue. Il se pencha pour appuyer sa joue contre le sommet de mon crâne. C'était le mieux que nous puissions faire.

Jamil se dégagea, laissant Richard s'écrouler en travers de Cisco. La seconde d'après, son corps parut exploser, et le grand type basané céda la place au loup à la fourrure noire qui m'avait sauvé la vie une fois. Lillian tomba par terre. Son corps agité de spasmes se couvrit brusquement de poils gris, et elle tourna un museau de rat vers le brancard.

Les autres docteurs et les infirmières restèrent à distance. Richard tentait d'appeler la bête de Cisco, de l'aider à guérir en le forçant à se transformer. Mais l'alarme continuait à sonner, nous informant que le cœur du métamorphe ne battait toujours pas.

Richard agrippa le brancard d'une main et le poignet de Cisco de l'autre. Son pouvoir se répandit à travers les urgences comme si quelqu'un avait oublié de fermer le robinet d'une baignoire, et que l'eau chaude débordait et remplissait la pièce.

Micah se redressa et posa une main sur ma tête. Je sentis son pouvoir jaillir et se déployer autour de nous quatre tel un bouclier, pour maintenir le pouvoir de Richard à distance. La plupart du temps, il peut protéger les autres léopards-garous, mais pas moi : mes liens avec Richard sont trop étroits. Cette fois, pourtant, cela marcha. Cette fois, Micah parvint à m'englober dans sa bulle de calme avec Nathaniel et Cherry.

Richard poussa un long hurlement de douleur et s'affaissa sur les genoux, une main tenant toujours le bras de Cisco. Celui-ci était inerte – mort. Le dos de Richard ondula comme si une main géante tentait d'en sortir. Rejetant la tête en arrière, il hurla de nouveau, et son hurlement se mua en un cri animal. Sa peau humaine parut fondre comme de la glace, révélant de la fourrure et des muscles tandis qu'il se changeait en un loup de la taille d'un poney. Jamais encore je ne l'avais vu sous sa forme animale – seulement sous sa forme intermédiaire.

Lorsque sa lamentation se fut achevée, il tourna son énorme tête vers moi. Ses yeux ambrés étaient ceux d'un loup, mais son regard contenait une douleur bien trop humaine – la conscience de la perte que la meute venait de subir.

Un docteur brun se mit à éteindre les machines. L'alarme se tut. Un silence de mort s'abattit sur la pièce. Je n'entendais plus que le bourdonnement dans mon oreille abîmée. Puis tout le monde se mit à bouger en même temps. Les infirmières ôtèrent les aiguilles et les tubes enfoncés dans le corps de Cisco. Le métamorphe gisait sur le dos, les yeux fermés. Je me souvenais avoir vu ses vertèbres par la plaie de sa gorge ; à présent, sa chair recouvrait l'os. Il avait cicatrisé, mais pas assez vite.

Jamil se dressa sur ses pattes poilues. Sous sa forme intermédiaire, il posa une main griffue sur le dos de l'énorme loup et annonça d'une voix grondante :

— Je l'emmène se nourrir.

Un docteur aida Lillian à se lever. Elle semblait plus ébranlée que Jamil, mais peut-être était-ce la première fois qu'on arrachait sa bête à son corps humain pour l'obliger à se transformer. Jamil, lui, avait été plus d'une fois l'objet du courroux de Richard.

— Venez avec nous, Lillian, articula-t-il avec difficulté, car son museau de loup n'était pas conçu pour former le son « l ».

Lillian acquiesça et prit la main qu'il lui tendait. Le docteur qui avait éteint les machines déclara :

— On s'occupe des autres patients.

— Merci, Chris, dit Lillian d'une voix aiguë et nasale.

Les métamorphes sortirent tous les trois, laissant aux autres le soin de nettoyer derrière eux.

— Pourquoi est-il mort ? demandai-je, choquée.

— Il perdait son sang plus vite qu'il n'arrivait à le régénérer, expliqua Cherry.

— J'ai vu des métamorphes récupérer après avoir subi des blessures bien plus graves.

— Tu traînes avec beaucoup d'alphas. Nous ne sommes pas tous aussi puissants que Micah et Richard.

Cherry avait posé la poche à perfusion sur son pied. Elle voulut tourner le petit robinet pour que le liquide commence à circuler.

— Attends, protestai-je. Ça va me faire dormir ?

— Oui.

— Je dois passer quelques coups de fil d'abord.

— Donc, tu n'as pas trop mal ?

— Non, pas encore. La douleur est sourde plutôt qu'aiguë.

— Elle ne le restera pas, me promit Cherry. Et, quand elle basculera, tu auras besoin des calmants.

Je hochai la tête et déglutis.

— Je sais, mais la maîtresse de Soledad et sa copine sont toujours là-dehors. Il faut les tuer avant le coucher du soleil.

— Tu ne tueras personne aujourd'hui.

— Moi, non. Mais Ted Forrester peut encore le faire.

Entendant son nom d'emprunt, Edward leva les yeux vers moi. Il avait la main posée sur les cheveux de Peter comme si l'adolescent était encore un tout petit garçon qu'il venait de border pour la nuit.

— J'ai besoin que tu te charges d'exécuter mes deux mandats, lui dis-je.

Il acquiesça. Son regard n'était plus glacial, mais débordant d'une rage brûlante. Je n'avais pas l'habitude de voir ce genre

d'émotion chez lui. Edward est une créature à sang froid. Mais là… ses yeux auraient pu me transpercer comme un rayon laser.

— Comment va Peter ? demanda-t-il à Cherry.

— Maintenant qu'il s'est endormi, nous allons pouvoir le recoudre. Il s'en sortira.

Edward reporta son attention sur moi.

— Je vais tuer ces deux vampires pour toi.

— Nous allons les tuer pour toi, rectifia une voix grave.

Olaf se tenait sur le seuil des urgences. Il avait dû arriver à temps pour surprendre la fin de la conversation. Je ne l'avais pas entendu entrer. Ce n'était pas bon du tout. Parce que ça aurait pu être quelqu'un d'autre que lui, quelque chose d'autre que lui. Oui, j'avais confiance en Edward pour me protéger, mais d'habitude je suis capable de me protéger toute seule.

Certes, j'avais des circonstances atténuantes. Des pics de douleur aiguë commençaient à me lanciner, me laissant entrevoir que je n'allais pas tarder à douiller pour de bon. Je baissai les yeux vers mon ventre ; je ne pus pas m'en empêcher. Cherry me bloqua la vue avec son bras et me força à tourner la tête vers elle.

— Ne regarde pas. Tu vas dormir ; le docteur t'examinera et, quand tu te réveilleras, tu iras mieux.

Elle m'adressa un sourire plein de gentillesse, mais son regard était hanté. Depuis quand Cherry avait-elle ce genre de regard ?

Quelqu'un me tendit un portable. J'appelai directement Zerbrowski. J'aurais dû composer le numéro de la BRIS, la Brigade Régionale d'Investigations Surnaturelles, et parler d'abord au divisionnaire Rudolph Storr, mais je ne me sentais pas en état de discuter avec lui, pas en état de contester sa définition d'un monstre.

— Zerbrowski, répondit simplement mon interlocuteur.

— C'est Anita.

— Blake ? Quoi de neuf ? s'enquit-il sur un ton rieur, comme s'il s'apprêtait déjà à me taquiner.

Mais je n'avais pas le temps aujourd'hui.

— Je suis sur le point de me faire recoudre.

Il redevint immédiatement sérieux.

— Que t'est-il arrivé ?

Je lui fis un résumé aussi bref que possible, en omettant des tas de choses. Mais je lui dis le plus important : deux maîtresses vampires qui avaient peut-être amené d'autres serviteurs avec elles

se faisaient passer pour deux honnêtes citoyennes vampires afin de nous pousser à exécuter les honnêtes citoyennes en question.

— Je devais les gêner, parce qu'elles ont envoyé un de leurs animaux pour me tuer.

— Tu es gravement blessée ?

— Disons que je ne chasserai pas aujourd'hui.

— Que puis-je faire pour toi ?

— J'ai besoin que tu envoies des flics boucler l'hôtel. Elles ne doivent pas nous échapper.

— Elles ne devraient pas dormir d'un sommeil de mort pendant la journée ?

— Si, mais après avoir rencontré leur animal à appeler, je ne parierais la vie de personne là-dessus. Appelle la Réserve mobile ; si ça tourne mal, leur puissance de feu ne sera pas superflue.

Le docteur Chris s'approcha de moi. Il devait faire un peu moins d'un mètre quatre-vingts, mais paraissait plus grand à cause de sa maigreur. Ça devait être un de ces types qui peuvent bouffer tout ce qu'ils veulent sans que ça leur profite jamais. S'il avait été une fille, je l'aurais qualifié de gracile.

— Raccrochez, Anita, réclama-t-il. Je dois vous examiner.

— J'ai presque fini.

— Quoi ? demanda Zerbrowski.

— Le docteur est là. Il veut que je raccroche.

— D'accord. Dis-moi qui va reprendre tes deux mandats, et obéis-lui. Tu dois être sur pied pour mon barbecue. J'ai enfin réussi à convaincre ma femme de te laisser amener les deux types avec lesquels tu vis. J'aimerais que toute cette belle persuasion ne soit pas gaspillée.

Je faillis rire mais, songeant que ça risquait de faire mal, je me retins. Ce qui fut douloureux quand même.

— Je ferai de mon mieux.

— Raccrochez, Anita, répéta le docteur Chris.

— C'est Ted Forrester qui aura les mandats, dis-je à Zerbrowski.

— Nous ignorions qu'il était en ville.

— Il vient juste d'arriver.

— C'est bizarre comme la situation dégénère toujours dès qu'il se pointe.

— Faux. Je ne l'appelle que lorsque la situation a déjà dégénéré, pour empêcher qu'elle s'aggrave encore. Tu confonds la cause et l'effet.

— Ça, c'est toi qui le dis.

— Ted est un marshal fédéral, comme moi.

Une main m'enleva le portable. D'accord, le docteur Chris était un métamorphe lui aussi, mais tout de même… J'aurais au moins dû le voir venir.

— Ici le docteur d'Anita. Elle ne peut pas vous parler plus longtemps. Je vous passe l'autre marshal. Soyez sages, tous les deux. Je vais expédier Mlle Blake au pays des rêves. (Il marqua une pause.) Elle s'en sortira. Oui, je vous le promets. Maintenant, laissez-moi m'occuper de ma patiente.

Il tendit le portable à Edward, qui prit la voix joviale de ce bon vieux Ted Forrester.

— Sergent Zerbrowski, Ted Forrester à l'appareil.

Le docteur Chris lui fit signe de s'éloigner pour que je ne puisse pas écouter la suite de la conversation. Puis il tourna le robinet de la perfusion et dit :

— Maintenant, vous allez dormir, mademoiselle Blake, Faites-moi confiance, l'examen sera beaucoup plus agréable ainsi.

— Mais…

— Détendez-vous, mademoiselle Blake. Vous êtes blessée. Aujourd'hui, vous devez laisser quelqu'un d'autre s'occuper des vampires.

Les yeux levés vers le docteur Chris, j'ouvris la bouche, sans doute pour protester. Mais avant que je puisse articuler le moindre son, « pouf » ! le monde disparut.

Chapitre 34

Je revins à moi, ce qui en soi était déjà une bonne nouvelle. Clignant des yeux, je découvris un plafond qui ne m'était pas inconnu, mais que je ne parvins pas à situer tout de suite. Je n'étais plus aux urgences, ni dans la chambre où je m'étais réveillée précédemment. Celle-ci avait des murs peints en blanc cassé, et des tuyaux couraient au plafond. Des tuyaux… Ça aurait dû me dire quelque chose, mais j'étais encore un peu dans les vapes.

— « Elle s'éveille ; je la conjure de partir et de supporter ce coup du ciel avec patience[3]. »

Je sus qui venait de parler avant qu'il s'approche du lit.

— Requiem.

Je lui souris et lui tendis ma main droite ; l'autre était pleine d'aiguilles. Le mouvement tira un peu sur mon ventre, mais la douleur fut supportable. Du coup, je me demandai combien de temps j'étais restée endormie et ce qu'il y avait dans ma perfusion.

Requiem prit ma main et se pencha pour l'embrasser. J'étais contente de le voir. Franchement, j'aurais été contente de voir n'importe qui.

— La citation ne me dit rien.

— Ce sont les paroles d'un moine indigne.

— Désolée, je ne percute toujours pas.

Il glissa ma main sous sa cape et la posa sur sa poitrine. Ses yeux si bleus scintillaient dans la lumière du plafonnier.

— Peut-être la mémoire te reviendra-t-elle si j'ajoute : « Cette matinée apporte avec elle une paix sinistre ; le soleil se voile la face de douleur. Partons pour causer encore de ces tristes choses. Il y aura des graciés et des punis. Car jamais aventure…»

Je finis avec lui :

— «… ne fut plus douloureuse que celle de Juliette et de son Roméo. »

Requiem partit d'un rire qui transforma son visage, rendant sa beauté froide plus vivante, plus accessible et plus attachante.

— Tu devrais rire plus souvent ; ça te va bien, commentai-je.

---

3 *Roméo et Juliette*, Shakespeare, acte V, scène 3. (*N.d.T.*)

Immédiatement, son rire se tarit, comme si les deux larmes rougeâtres qui glissaient sur la perfection blanche de ses joues avaient emporté toute sa joie en s'échappant de ses yeux. Le temps quelles se fondent dans les poils noirs de sa barbe, Requiem avait repris son habituelle expression mélancolique.

J'avais été heureuse de prendre sa main, heureuse de toucher quelqu'un qui comptait pour moi, mais quelque chose dans le poids de son regard bleu-vert me poussa à me dégager. J'avais d'autres amants qui me couvaient des yeux de cette façon, mais ma relation avec Requiem ne le justifiait pas. Requiem lui-même n'avait pas gagné le droit de me dévisager ainsi. Il n'était pas quelqu'un de taquin et de joyeux, un amateur de comédies. Non : son truc, c'était les tragédies.

— Où est Jean-Claude ?

— Pensais-tu le trouver à ton chevet ?

— Peut-être.

— Asher et lui sont occupés ailleurs, ensemble. Ils m'ont demandé de veiller sur toi parce qu'ils avaient plus important à faire.

Je fronçai les sourcils. Faisait-il exprès ? Tentait-il de me faire douter des deux vampires ? J'avais failli mourir ; j'étais encore sous perfusion. Tant pis, j'allais lui poser la question.

— Veux-tu dire qu'ils sont en train de s'envoyer en l'air quelque part, et que je passe après le plaisir qu'ils peuvent prendre ensemble ?

Requiem baissa les yeux, sans doute pour feindre l'embarras.

— Ils sont partis ensemble, en te confiant à mes soins. La situation parle d'elle-même, me semble-t-il.

— Tu ne devrais pas essayer de me manipuler. Tu n'es pas doué pour les fausses insinuations.

Il braqua sur moi ses yeux si bleus aux iris ourlés de vert, des yeux dans lesquels on aurait pu plonger ou se noyer. Au lieu de soutenir son regard, je détournai le mien. En temps normal, Requiem n'avait aucune chance de réussir à m'hypnotiser, mais j'étais blessée, affaiblie, et son humeur ne me disait rien qui vaille.

J'avais d'autres questions à lui poser ; comme elles ne concernaient pas Jean-Claude, peut-être y répondrait-il franchement.

— Peter va bien ?

Son expression devint totalement neutre, et même le besoin pressant dans son regard s'évanouit.

— Il est dans une chambre voisine.

— Il va bien ?

— Il s'en remettra.

— Je n'aime pas la façon dont tu dis ça.

J'entendis la porte s'ouvrir et une voix d'homme lancer :

— Ce que tu peux être déprimant, mec !

Graham entra d'un pas décidé. Je le dévisageai, cherchant des signes que les Arlequin le manipulaient à distance, des signes de panique dus à cette dépendance mensongère. Mais il avait son sourire habituel – d'accord, le sourire qu'il affiche quand il ne boude pas parce que je refuse de coucher avec lui.

— Tu portes une croix ? lui demandai-je.

Il sortit une chaîne du col de son tee-shirt. Un bouddha minuscule se balançait au bout. J'écarquillai les yeux.

— Tu es bouddhiste ?

— Ouais.

— Tu fais un métier fondé sur la violence. Tu ne peux pas être bouddhiste.

— Mettons que je suis un mauvais bouddhiste. Mais ça reste la religion dans laquelle j'ai été élevé, et je crois en ce petit gars grassouillet.

— Tu crois que ça marchera, même si tu ne suis pas les préceptes de la foi qu'il incarne ?

— Je pourrais te retourner la question, Anita.

Venait-il de marquer un point, ou pas ?

— Très bien. C'est juste que… je n'aurais jamais deviné que tu étais bouddhiste.

— Quand Claudia nous a dit de nous procurer un objet saint, je me suis rendu compte que je ne croyais pas au charpentier juif – seulement à ça, dit-il en secouant son petit bouddha.

Je hochai légèrement la tête.

— D'accord. Du moment que ça marche…

Graham eut un large sourire.

— D'abord, Peter va guérir, mais à la vitesse d'un humain ordinaire.

— Il est très gravement blessé ?

— À peu près comme tu l'étais, à ceci près que tu régénères comme une métamorphe.

Graham vint se planter près du lit à côté de Requiem. Il portait toujours son tee-shirt rouge et son pantalon noir, mais ça ne me dérangeait plus. Il allait répondre à mes questions mieux que Requiem. Et il semblait être lui-même, alors que le vampire me paraissait vraiment bizarre – je veux dire, encore plus bizarre que d'habitude.

Je voulus demander à quelle vitesse exactement je récupérais, mais je voulais d'abord être rassurée sur le sort de Peter. Franchement, je me sentais très bien pour quelqu'un qui vient de se faire tailler en pièces.

— Je vais reposer la question et, cette fois, je veux une réponse franche. Peter est-il très gravement blessé ?

Graham soupira.

— On lui a fait beaucoup de points, assez pour que les docteurs en perdent le compte. Il va s'en remettre, je te le jure, mais il gardera des cicatrices hyper viriles.

— Merde !

— Dis-lui le reste, intervint Requiem.

Je dévisageai sévèrement Graham.

— Ouais, dis-moi le reste.

— J'allais y venir.

Le métamorphe jeta un regard peu amène au vampire, qui inclina légèrement la tête et s'écarta du lit.

— Alors, dépêche-toi, réclamai-je.

— Les docteurs lui ont proposé d'essayer le protocole anti-lycanthropie.

— Leur pseudo-vaccin ?

— Non, quelque chose de tout nouveau.

Il avait prononcé ces mots comme s'ils lui laissaient un sale goût dans la bouche.

— Nouveau ? Comment ça ?

— St. Louis fait partie des quelques villes américaines qui sont en train de le tester sur des sujets humains.

— Ils ne peuvent pas faire des tests médicaux sur un mineur.

— Un mineur ? répéta Graham. Je croyais que Peter avait dix-huit ans.

Merde ! Apparemment, son identité secrète avait tenu le coup.

— Oui, oui, pardon. Je me suis trompée.

— S'il a dix-huit ans, il peut donner sa permission, dit Graham en me regardant bizarrement, comme s'il voulait me demander

pourquoi je pensais que Peter n'était pas majeur – ou comme s'il pensait la même chose.

— Donner sa permission pour quoi ?

— On lui propose un vaccin.

— On propose un vaccin aux victimes d'une attaque de lycanthrope depuis des années.

— Ce n'est pas celui qu'on injectait dans les facs autrefois. On a cessé de l'utiliser il y a dix ans environ, après que la dernière fournée eut changé un tas d'étudiants issus des classes supérieures en monstres poilus.

Graham ne mentionna pas Richard, qui était pourtant l'un des étudiants en question. Peut-être l'ignorait-il. Comme ce secret ne m'appartenait pas, je laissai filer. Pas question que ce soit moi qui le lui révèle.

— Ce vaccin est un organisme mort à présent, commentai-je.

— On te l'a fait ? demanda Graham.

Je fus forcée de sourire.

— Non.

— La plupart des étudiants refusaient de se porter volontaires, à l'époque.

— Je sais. En ce moment même, Washington étudie un projet de loi visant à rendre la vaccination anti-lycanthropie obligatoire pour tous les ados. Ils disent que c'est devenu très sûr.

— Ouais, c'est ce qu'ils disent, dit Graham avec une grimace éloquente.

Je secouai la tête, m'agitai un peu dans mon lit et sentis mon ventre me rappeler à l'ordre. J'avais peut-être bien cicatrisé, mais je n'étais pas encore totalement remise. Je pris une grande inspiration, la relâchai et me forçai à me tenir tranquille. Là, c'était déjà mieux.

— Mais Peter a déjà été attaqué. Le vaccin n'est efficace qu'à titre préventif.

— Ils veulent lui injecter une souche vive.

— Quoi ?

J'avais presque hurlé.

— Ouais.

— Mais ça lui donnera le type de lycanthropie présent dans la seringue !

— Pas s'il a déjà été contaminé par la souche tigre.

— Hein ?

— Apparemment, des tests ont été effectués sur les gens qui ont été attaqués par plus d'un type de lycanthropes dans la même nuit. Les souches différentes s'annulent entre elles. Les victimes sont toutes restées parfaitement humaines.

— Mais nous ne sommes pas complètement sûrs que Peter va devenir un tigre-garou, objectai-je.

— Non, en effet. La plupart des souches félines se propagent moins facilement que les souches canines.

— Et les tests de contamination ne seront pas fiables avant soixante-douze heures au moins. Si on lui injecte une souche vive et que Soledad ne l'a pas déjà contaminé, il deviendra un lycanthrope de l'espèce qui aura fourni le prétendu vaccin.

— De fait, c'est là que se situe le problème, acquiesça Graham.

— « De fait », répéta Requiem sur un ton moqueur.

Graham lui jeta un nouveau regard hostile.

— J'essaie d'améliorer la façon dont je m'exprime, et tu te moques de moi. Tu parles d'un encouragement !

Requiem exécuta une courbette profonde et gracieuse, ouvrant un bras sur le côté. Chaque fois qu'il fait ça, je ne peux m'empêcher de penser qu'il lui faudrait un chapeau à plumes pour parachever son geste. Il se redressa.

— Pardonne-moi, Graham. Tu as raison. C'était puéril de ma part, et je m'en excuse.

— Comment se fait-il que tu n'aies jamais l'air sincère quand tu demandes pardon à quelqu'un ?

— Revenons à nos moutons, vous voulez bien ? Et quand je dis « moutons »… Que fait Peter en ce moment ?

— Le marshal fédéral Ted Forrester… (Graham avait dit ça comme il aurait dit « l'homme d'acier Superman ») est avec lui. Apparemment, il l'aide à prendre sa décision.

— Mais il se peut qu'il n'ait rien, et que l'injection provoque exactement ce qu'elle est censée prévenir.

Graham haussa les épaules.

— Comme je te l'ai dit, c'est un protocole récent.

— Un protocole qui n'est encore qu'au stade expérimental.

Il acquiesça.

— Aussi.

— Quelle souche de lycanthropie contient la seringue ?

— Probablement une forme féline autre que le tigre.

— Espérons. Les vaccins sont fabriqués en grande quantité. Comment peuvent-ils être certains du type de souche contenu dans une dose spécifique ?

Graham me dévisagea comme si cette pensée ne l'avait pas effleuré.

— Tu veux dire qu'ils risquent de lui filer la souche tigre ? Du coup, ça ne marcherait pas du tout. Peter deviendrait forcément un tigre-garou.

— Oui. Quelqu'un a demandé aux docteurs de quelle souche féline il s'agit ?

L'expression de Graham m'apprit que non, personne ne l'avait fait – ou, en tout cas, pas devant lui. Je regardai Requiem.

— Je suis resté à ton chevet. Je n'ai pas vu ce garçon.

— Graham, va demander. Et débrouille-toi pour que Ted sache que j'ai posé la question.

Le métamorphe ne discuta pas ; il se contenta de hocher la tête et de se diriger vers la porte. Bien. Parce qu'entre-temps j'avais compris où j'étais. J'étais dans le sous-sol d'un ancien hôpital, transformé pour abriter les victimes d'attaques de vampires ou de lycanthropes qui risquaient de se relever transformées, ou les métamorphes blessés jusqu'à ce qu'ils aient récupéré. Après ça… ils pouvaient rentrer chez eux, ou on pouvait les enfermer dans une prison gouvernementale – pardon, un « refuge ».

L'AARDC, l'Association américaine pour le respect des droits civiques, doit bientôt témoigner devant la Cour suprême des violations aux droits constitutionnels perpétuées par ces fameux refuges. Les gens – du moins ceux qui ont plus de dix-huit ans – s'y font admettre de leur plein gré. On leur dit qu'on les laissera repartir dès qu'ils auront appris à contrôler leur bête mais, curieusement, personne ne les revoit plus jamais. La plupart des hôpitaux disposent de cellules de confinement pour les vampires et les lycanthropes blessés mais, si les docteurs s'inquiètent vraiment, c'est dans ce genre d'endroit qu'ils vous envoient. Comment diable avions-nous atterri ici ?

— Requiem, appelai-je.

Le vampire s'approcha du lit. Il s'était de nouveau enveloppé étroitement dans sa cape noire, et seul l'éclat blanc de son visage demeurait visible sous sa capuche.

— Oui, mon étoile du soir ?

— Pourquoi cela sonne-t-il de plus en plus sarcastique dans ta bouche ?

Il cligna des yeux.

— Je m'efforcerai désormais d'adopter un ton plus en accord avec mes sentiments, mon étoile du soir.

Cette fois, il avait parlé d'une voix douce et romantique – et cela ne me plut pas davantage. Mais je me gardai de le lui dire ; je me plaindrais plus tard, quand j'aurais trouvé une façon efficace de le faire.

— Je t'ai déjà demandé une fois où était Jean-Claude. Je te repose la question. Où est-il, et que fait-il ?

— Ne le sens-tu pas ?

Je me concentrai et secouai la tête.

— Non, je n'y arrive pas.

La peur jaillit dans mes veines telle une giclée de champagne. Cela dut se voir sur mon visage, car Requiem me toucha le bras.

— Il va bien, mais il a dressé un bouclier aussi hermétique que possible pour empêcher les Arlequin d'accéder à tes pensées, aux siennes ou à celles du roi-loup.

— Donc, Mercia et Nivia n'étaient pas venues seules…

— Pourquoi supposais-tu qu'elles étaient venues seules ? s'étonna Requiem.

— Parce que je n'ai vu qu'elles.

— Tu les as vues comment ?

Je n'aimais ni la question du vampire, ni la façon dont il l'avait posée.

— C'est important ?

— Peut-être pas. Mais, oui, Jean-Claude en a détecté plus de deux dans votre belle ville.

— Je suis impressionnée qu'il arrive à nous protéger tous les trois contre eux.

La main de Requiem se crispa sur mon bras.

— Nous le sommes aussi.

Il me lâcha, et sa main disparut de nouveau dans les plis de sa cape noire.

— Dis-moi ce que j'ai manqué du côté des vampires. Attends… combien de temps suis-je restée dans les choux ?

— Nous sommes la nuit du jour où tu as été blessée. Tu n'es restée dans les choux, comme tu dis, que quelques heures.

— Quelques heures, pas quelques jours ?

— Absolument.

Je touchai mon ventre, et cela ne me fit pas aussi mal que ça aurait dû. Je commençai à relever le bas de ma blouse d'hôpital et hésitai en jetant un coup d'œil à Requiem. Certes, il était mon amant, mais je ne me sentais pas à l'aise avec lui. Si Micah, Nathaniel, Jean-Claude, Asher ou même Jason s'étaient tenus à sa place, j'aurais regardé la plaie sans la moindre gêne. Avec Richard, je me serais peut-être abstenue. Mais Requiem me faisait hésiter pour des raisons bien différentes.

— Examine ta blessure à loisir, Anita. Je ne vais pas te sauter dessus.

Il semblait offensé. Étant donné son âge, le fait que sa voix trahisse autant d'émotion ne pouvait signifier que deux choses : il m'autorisait à entendre cette émotion, ou il était si énervé qu'il n'arrivait plus à se contrôler.

J'optai pour un compromis, soulevant ma robe mais gardant le drap plaqué sur le bas de mon corps.

— Je ne suis pas un animal, Anita. Je peux supporter la vision de ta nudité.

Tant de colère et de mépris dans sa voix… Cette fois, j'étais fixée : il n'arrivait plus à se contrôler.

— Je ne doute pas que tu puisses te comporter en parfait gentleman, Requiem, mais tu as toujours des réactions très intenses du point de vue affectif. Je veux juste regarder cette foutue plaie et voir où en est la cicatrisation. Je ne veux pas avoir l'air de te provoquer.

— Te poserais-tu cette question si Jean-Claude se trouvait à ma place ?

— Jean-Claude se concentrerait sur le problème en cours et remettrait les effusions à plus tard.

— Est-il donc si froid ?

— Il est pragmatique. C'est une qualité que j'aime chez un homme.

— Je sais que tu ne m'aimes pas, mon étoile du soir.

De nouveau, l'émotion enrouait sa voix. Alors je fis la seule chose que je pouvais faire : je l'ignorai.

J'avais des cicatrices rosâtres à l'endroit où Soledad m'avait déchiquetée, des cicatrices qui auraient mis plusieurs semaines à se former chez une humaine ordinaire. Je passai une main dessus. Les tissus brillants étaient encore plus lisses que le reste de la peau.

— Combien d'heures exactement ? m'enquis-je.

— Il est neuf heures du soir.

— Donc, dix heures, murmurai-je comme si j'avais du mal à y croire.

— Environ, oui.

— J'ai guéri à ce point en dix heures à peine ?

— C'est ce qu'il semble.

J'entendais toujours de la colère frémir dans la voix de Requiem, mais moins qu'avant.

— Comment est-ce possible ?

— Veux-tu que je te réponde : « Il y a plus de choses sur la terre et dans le ciel, Horatio, qu'il n'en est rêvé dans votre philosophie[4] » ? Ou, plus simplement, que je l'ignore ?

— « Je l'ignore » me suffit. Mais au moins je sais que tu cites *Hamlet*. Maintenant, raconte-moi ce qui s'est passé pendant que je dormais.

D'un pas glissant, Requiem se rapprocha de la table de chevet, un léger sourire aux lèvres.

— Tes amis ont tué une des Arlequin dans son sommeil. Même si le grand – Olaf ? Otto ? – s'est plaint qu'elle était déjà morte à leur arrivée. Il voulait qu'elle gigote pendant qu'ils la découperaient.

Je frissonnai et rabattis ma blouse sur mes jambes. Je tentai d'ignorer la trouille et le dégoût que m'inspirait Olaf pour me concentrer sur l'affaire en cours.

— Ils auraient dû en tuer deux.

— Donc, tu avoues. Tu avoues que tu as envoyé tes amis éliminer des Arlequin.

— Oui, et alors ?

— En ce moment même, Jean-Claude débat âprement avec le Conseil pour savoir si les Arlequin ont le droit de nous massacrer tous à titre de représailles.

— S'ils tuent quelqu'un sans lui avoir envoyé de masque noir au préalable, et sans que ce soit de la légitime défense, ils sont passibles de mort.

— Qui t'a dit ça ?

J'hésitai un instant, puis haussai les épaules et lâchai :

— Belle Morte.

— Et quand notre magnificence s'est-elle adressée à toi ?

---

4 *Hamlet*, Shakespeare, acte I, scène 5. (*N.d.T.*)

— Elle m'est apparue dans une vision.

— À quel moment ?

— Pendant que nous agonisions tous les trois. Elle m'a aidé à absorber suffisamment d'énergie pour revenir à moi et nous maintenir en vie.

— Pourquoi aurait-elle aidé Jean-Claude ?

Si j'avais eu cette conversation avec Jean-Claude, je lui aurais raconté toute la vérité. Mais Requiem était bizarre, pour changer un peu, et je n'étais pas certaine que Belle apprécierait que je lui révèle ses motivations.

— Qui peut savoir ce qui se passe dans la tête de Belle ?

— Tu mens. Elle t'a expliqué ses raisons.

Il savait que je mentais. Génial !

— D'après les métamorphes, je ne transpire plus quand je mens, et le rythme de ma respiration ne change même pas.

— Ce n'est pas un quelconque pouvoir surnaturel qui m'informe de ton mensonge, Anita. C'est juste ton attitude. Pourquoi ne me dis-tu pas la vérité ?

— J'en parlerai avec Jean-Claude et, avec sa permission, je la dirai à tout le monde.

— Donc, tu persistes à me cacher des choses.

— Requiem, franchement… nous sommes au bord d'une catastrophe potentielle, et tu sembles plus intéressé par tes propres sentiments que par les questions de vie ou de mort qui se posent autour de toi.

Il acquiesça.

— Je me sens à vif, ce soir. Depuis notre conversation dans le bureau de Jean-Claude, en fait.

— Quelqu'un manipulait nos émotions à ce moment-là, lui rappelai-je.

— Certes, mais je ne puis porter d'objet saint, mon étoile du soir. Je suis sans protection face aux agissements des Arlequin.

— Sont-ils encore en train de te manipuler ?

— Non, mais ils m'ont révélé certaines vérités à propos de moi, des vérités que je ne puis effacer et avec lesquelles je vais devoir vivre.

— Tu ne sembles pas toi-même, Requiem.

— Tu trouves ? demanda-t-il d'une voix frémissante – trop frémissante.

Je voulais que Graham revienne ou, du moins, ne pas rester seule avec Requiem. Il pensait que personne ne le manipulait, mais j'aurais parié que les Arlequin jouaient au Scrabble avec ses pensées en ce moment même.

Il défit sa cape et la jeta en arrière, sur le sol. Je l'avais vu faire un geste similaire sur scène, au *Plaisirs Coupables*, près de la fin de son numéro de striptease. Mais cette fois il portait des vêtements : un élégant pantalon de costume gris et une chemise du même bleu que les bleuets, qui faisait ressortir la couleur de ses yeux. Je connais des tas de gens qui ont les yeux bleus, mais pas de cette nuance si particulière, si intense, à cause de laquelle Belle Morte avait voulu ajouter Requiem à sa collection d'amants aux yeux bleus.

Le vampire repoussa ses longs cheveux noirs derrière ses épaules.

— Jamais je ne t'aurais abandonnée pour aller régler quelque affaire que ce soit, mon étoile du soir. Si tu consentais à m'aimer comme je t'aime, rien ne serait plus important que toi à mes yeux.

— Graham ! appelai-je.

Je n'avais pas crié, mais c'était tout juste. Avais-je peur ? Sans doute un peu. Peut-être aurais-je pu utiliser ma nécromancie pour chasser les Arlequin de l'esprit de Requiem mais, la dernière fois que j'avais essayé, j'avais failli me faire tuer. En général, j'aime bien récupérer d'une attaque avant d'encaisser la suivante. Je sais, c'est sûrement très égoïste de ma part.

La porte s'ouvrit, mais pas sur Graham. Dolph, le divisionnaire Rudolph Storr, chef de la Brigade Régionale d'Investigations Surnaturelles et ennemi de tous les monstres auxquels il voue une haine farouche, se tenait sur le seuil de ma chambre. Merveilleux !

Chapitre 35

Requiem ne se retourna même pas. Il dit juste : « Laissez-nous », mais avec la voix chargée de pouvoir qu'ont certains vampires, une voix qui est censée captiver et désorienter ses victimes.

Je vis la croix de Dolph flamboyer autour de son cou, formant un halo autour du corps de Requiem. Comme Dolph mesure vingt centimètres de plus que lui, je pus voir sa tête par-dessus celle du vampire. Il n'avait pas l'air content.

— C'est mon ami, Dolph, expliquai-je très vite, mais les méchants l'ont ensorcelé.

J'avais plus peur maintenant que lorsque j'avais appelé Graham – et, cette fois, c'était à cause de l'expression de Dolph.

— Un vampire ne peut pas en ensorceler un autre, répliqua-t-il.

Je vis bouger ses bras et, avant même qu'il contourne Requiem, je sus qu'il avait dégainé son flingue. Il s'était déplacé pour ne pas risquer de me toucher s'il devait tirer. Sa croix émettait toujours une lumière blanche pas très vive, puisque le vampire qui tentait de le manipuler ne se trouvait pas dans la pièce avec nous.

— Ces vampires-là en sont capables, je te le jure. Requiem est contrôlé par l'un des méchants.

— Tu crois ? demanda l'intéressé, l'air désorienté.

— C'est un vampire, Anita. Il fait partie des méchants.

— Ils te font un lavage de cerveau, Requiem, dis-je en lui tendant la main.

— Ne le touche pas, aboya Dolph, son flingue toujours braqué sur Requiem.

La main du vampire se referma sur la mienne. Sa peau était froide comme s'il ne s'était pas nourri. Pourtant, il l'avait fait. J'avais senti son pouvoir.

— Si tu l'abats de cette façon, ce sera un meurtre, Dolph. Il n'a rien fait de mal.

J'aspirai une bouffée de mon propre pouvoir, ma nécromancie, et, prudemment, je tentai d'examiner Requiem à sa lumière. Si une réaction quelconque me faisait de nouveau voler à travers la pièce, je craignais que Dolph en impute la faute à Requiem et l'abatte sur-le-champ.

— C'est toi qui m'as appris que, quand ma croix brille, ça signifie qu'un vampire tente de me manipuler.

— Des vampires tentent bien de te manipuler – comme ils manipulent déjà Requiem aussi. Ils se jouent de vous deux.

— J'ai toujours ma croix autour du cou, Anita. Mon esprit est protégé. Ça aussi, c'est toi qui me l'as appris. Aurais-tu oublié tout ce que tu savais sur les monstres quand tu t'es mise à coucher avec eux ?

J'avais trop la trouille pour me vexer.

— Écoute-toi, Dolph, je t'en supplie. Ce n'est pas toi qui parles.

J'effleurai délicatement Requiem avec ma nécromancie, et je reconnus le pouvoir qui tirait ses ficelles. J'y avais déjà goûté. C'était celui de Mercia. Si nous survivions, je demanderais à Edward comment il avait fait pour la louper. Mais c'était comme tenter d'attraper un fantôme. Au contact de ma nécromancie, elle se déroba. Elle abandonna et s'en fut sans opposer la moindre résistance. Peut-être ne voulait-elle pas risquer un autre accident métaphysique.

Requiem vacilla, se raccrochant à la rambarde du lit et à ma main pour ne pas tomber.

— Écartez-vous d'elle immédiatement, ordonna Dolph.

— C'est bon, Dolph. La méchante est partie.

— Laissez-moi un moment et je vous obéirai, officier, dit poliment Requiem. Je ne me sens pas très bien.

Il gardait la tête tournée à cause de la croix qui continuait à briller doucement – mais pas par sa faute.

Edward entra lentement. Olaf le suivait.

— Tiens, le divisionnaire Storr. Que se passe-t-il ?

— Ce vampire tente de manipuler mon esprit, répondit Dolph d'une voix basse et égale, avec juste une pointe de colère pareille à une mèche qui attend qu'on l'allume.

Il était en position de tir, les jambes écartées et le flingue tenu à deux mains. L'arme semblait étrangement petite entre ses grosses paluches.

— Anita ? appela Edward.

— Requiem va mieux maintenant. Les méchants le manipulaient, mais c'est fini.

— Divisionnaire Storr, nous n'avons pas de mandat d'exécution pour ce vampire. Si vous le tuez, ce sera un meurtre.

Edward avait pris son accent traînant de brave type, et un ton d'excuse impliquant que lui aussi trouvait ça bien dommage de ne pas pouvoir abattre tous les vampires à vue – mais qu'enfin c'était comme ça.

Olaf et lui s'avancèrent. Edward n'avait pas dégainé : il y avait déjà beaucoup trop d'armes brandies dans la pièce.

J'eus une idée.

— Dolph, cette vampire m'a manipulée pendant que je portais une croix. Elle a le pouvoir d'amplifier les émotions. Tu détestes les vampires, donc elle accentue ta haine. Requiem est jaloux de Jean-Claude, et elle a joué là-dessus.

— Je n'ai rien fait d'anormal, se défendit Dolph.

— Vous étiez sur le point d'abattre un civil désarmé, fit valoir Edward sur un ton affable. Est-ce une bonne ou une mauvaise chose, divisionnaire ?

Dolph se rembrunit, et le bout de son canon trembla légèrement.

— Ce n'est pas un civil.

— Personnellement, je suis d'accord avec vous. Mais, d'un point de vue légal, c'est un citoyen. Il a les mêmes droits que vous et moi. Si vous le tuez, vous serez inculpé de meurtre. Tant qu'à partir en taule pour avoir buté un vampire, pourquoi ne pas en choisir un qui a réellement enfreint la loi ? Si vous devez perdre votre insigne, que ce soit en sauvant un humain innocent d'une sangsue qui s'apprête à lui pomper le sang. Ce serait quand même plus satisfaisant, non ?

Plus Edward parlait, plus son accent s'épaississait, et plus il se rapprochait de nous. Il fit signe à Olaf de rester près de la porte, puis se glissa discrètement près de Dolph.

Celui-ci ne parut pas s'en apercevoir. Il resta planté là, les sourcils froncés, et j'eus l'impression qu'il écoutait quelque chose que je ne pouvais pas entendre. Sa croix continuait à émettre une lumière blanche qui ne vacillait pas. Il secoua la tête comme pour chasser un insecte au bourdonnement agaçant. Puis il baissa son flingue et leva les yeux.

L'éclat de sa croix s'estompa. À aucun moment pendant toute la scène, il n'avait été aussi vif qu'il l'aurait dû face à une telle attaque. Quelle que soit leur nature exacte, les pouvoirs de Mercia ne provoquaient qu'une réaction atténuée de la part des objets saints.

Dolph tourna la tête vers Edward.

— Je vais mieux, marshal Forrester.

— Si ça ne vous dérange pas, répondit Edward en souriant, je préférerais que vous sortiez de cette pièce.

Dolph acquiesça, puis remit le cran de sûreté de son flingue et le tendit à Edward crosse la première. Edward afficha une expression surprise, et moi-même je ne tentai pas de dissimuler le choc que j'éprouvais. Aucun flic ne se défait volontairement de son arme, Dolph encore moins que les autres.

Edward prit le flingue.

— Vous ne vous sentez pas bien, divisionnaire Storr ?

— Pour le moment, si. Mais si cette vampire a pu franchir le barrage de ma croix une fois, elle pourra recommencer. J'ai failli le tuer, dit Dolph avec un geste du pouce en direction de Requiem. Je veux parler au marshal Blake en privé.

Edward prit son air le plus sceptique.

— Je ne suis pas sûr que ce soit une bonne idée, divisionnaire.

Dolph reporta son attention sur moi.

— Il faut qu'on parle.

— Pas seul à seule, intervint Requiem.

Dolph ne lui accorda pas même un regard. Ses yeux sombres et pleins de colère restèrent braqués sur moi.

— Anita.

— Dolph, cette vampire a déjà essayé de me tuer. Même sans ton flingue, tu es plus costaud que moi, et de loin. Je préférerais que quelqu'un reste avec nous.

Il tendit un doigt vers Requiem.

— Pas lui.

— D'accord, pas lui, mais quelqu'un.

Il se tourna vers Edward.

— Apparemment, vous nourrissez les mêmes sentiments que moi à l'égard des vampires.

— Ils ne sont pas ce que je préfère, acquiesça Edward, son accent commençant à se déliter.

— Très bien, vous pouvez rester. (Dolph se tourna vers Olaf et les gens qui attendaient dans le couloir.) Juste les deux marshals.

Edward murmura quelque chose à Olaf, qui acquiesça, recula et voulut refermer la porte.

— Non, le vampire sort aussi, contra Dolph.

— Il s'appelle Requiem, dis-je.

L'intéressé me pressa la main et m'adressa un de ses rares sourires.

— Je ne suis pas vexé, mon étoile du soir. Il déteste ce que je suis, comme beaucoup de gens. Ça n'a rien de personnel.

Portant ma main à ses lèvres, il l'embrassa. Puis il ramassa sa cape abandonnée par terre et se dirigea vers la porte. Arrivé près d'Edward, il se retourna vers Dolph.

— « Dans le noir, j'écoute ; oui, plus d'une fois j'ai été presque amoureux de la Mort, et dans mes poèmes je lui ai donné de doux noms pour qu'elle emporte dans l'air mon souffle apaisé[5]. »

— Vous me menacez ? demanda froidement Dolph.

— Pas toi, le détrompai-je. Je ne crois pas que ce soit toi qu'il menace.

— Dans ce cas, qu'a-t-il voulu dire ?

— Il cite Keats. Un extrait de *L'Ode à un rossignol*, je crois.

Requiem reporta son attention sur moi et opina en inclinant la tête. Il me fixait d'un regard si intense que je dus faire un gros effort pour le soutenir.

— Peu m'importe qui il cite, Anita ; je veux savoir ce que c'est censé signifier.

— À mon avis, dis-je sans détacher mon regard des yeux si bleus de Requiem, il regrette à demi que tu n'aies pas tiré.

Cette fois, Requiem s'inclina profondément, écartant sa cape en un geste théâtral qui mit parfaitement en valeur sa silhouette, ses cheveux et tout le reste de sa personne. Ma gorge se serra, mon estomac se noua, et cela me fit mal. Je frémis.

Requiem releva sa capuche et serra les pans de sa cape autour de lui.

— « Je vis des rois pâles et des princes aussi, de pâles guerriers – tous avaient la pâleur de la mort et criaient : "La belle dame sans merci te tient en servage[6] !" »

Dolph me regarda, puis regarda le vampire. Celui-ci glissa hors de la pièce, drapé de noir et de mélancolie. Dolph reporta son attention sur moi.

— Je crois qu'il ne t'aime pas beaucoup.

— Je ne pense pas que le problème soit là, non.

— Il veut choisir le tissu des rideaux, intervint Edward, avachi contre le mur près de la porte.

---

5 Traduction d'Alain Suied. (*N.d.T.*)

6 Extrait de *La Belle Dame sans merci*, de John Keats, traduction de Paul Gallimard. (*N.d.T.*)

Il ne prend ce genre de posture que lorsqu'il se fait passer pour Ted Forrester.

— Quelque chose dans ce goût-là, oui, acquiesçai-je.

— Tu baises avec lui ? demanda Dolph.

Je lui jetai le regard que méritait cette question.

— Ça ne te regarde absolument pas.

— Donc, c'est oui, déduisit-il en prenant une mine désapprobatrice.

Je le foudroyai du regard – même si, très franchement, ce n'est pas facile à faire quand vous êtes allongée sur un lit d'hôpital et pleine de tubes. C'est le genre de position dans laquelle vous vous sentez plus vulnérable qu'intimidante.

— Je viens de te dire que ça ne te regardait pas.

— Tu ne te mets sur la défensive que lorsque la réponse est positive.

Son expression basculait peu à peu de la désapprobation vers la colère.

— Je me mets toujours sur la défensive quand quelqu'un me demande si je baise avec quelqu'un d'autre. Essaie plutôt de me demander si je sors avec Requiem, ou même, soyons fous, s'il est mon amant. Essaie de me poser la question poliment. Ça ne te regarderait toujours pas mais, si tu n'étais pas aussi insultant, peut-être que je te répondrais quand même.

Dolph prit une grande inspiration – étant donné la largeur de sa poitrine, cela prit un certain temps – et la relâcha lentement. Olaf était plus grand que lui, mais Dolph était plus baraqué, bâti comme les lutteurs d'autrefois avant qu'ils se mettent à l'haltérophilie à outrance. Il ferma les yeux et prit une autre inspiration, puis soupira et hocha la tête.

— Tu as raison. Tu as raison.

— Ravie de te l'entendre dire.

— Alors, tu sors avec lui ?

— Oui.

— Que fait-on pendant un rencard avec un vampire ?

Il semblait sincèrement curieux, ou peut-être essayait-il de se rattraper pour la grossièreté dont il avait fait preuve.

— La même chose que pendant un rencard avec n'importe qui d'autre, sauf que les suçons sont vraiment spectaculaires.

Pendant une seconde, Dolph me regarda sans réagir. Il tenta de me jeter un regard sévère, puis éclata de rire et secoua la tête.

— Je déteste que tu sortes avec des monstres. Je déteste que tu couches avec eux. Je pense que ça compromet ton intégrité, Anita. Je pense que ça te force à choisir à qui va ta loyauté, et je ne crois pas qu'elle aille toujours aux simples humains.

Je hochai la tête et constatai que ça ne me faisait plus aussi mal au ventre. Avais-je encore récupéré depuis le début de cette conversation ?

— Je suis désolée que tu penses ça.

— Tu ne nies pas ?

— Je ne vais pas me mettre en colère, ni même sur la défensive. Tu m'expliques calmement ce que tu ressens, et je vais te rendre la politesse. Je ne lèse pas les humains, Dolph. En fait, je me donne beaucoup de mal pour que les citoyens de notre belle ville restent debout et actifs, les vivants comme les morts, les poilus comme les glabres.

— J'ai entendu dire que tu fréquentais toujours ce prof de biologie, Richard Zeeman.

— Ouais.

J'avais répondu prudemment, en m'efforçant de ne pas me raidir. À ma connaissance, la police ignore que Richard est un loup-garou, Étais-je sur le point de révéler son identité secrète ? Je me frottai le ventre, histoire d'avoir un prétexte pour baisser les yeux, et espérai que Dolph mettrait la tension de mon corps sur le compte de la douleur.

— Une fois, je t'ai demandé si tu sortais avec des humains, et tu as répondu par la négative.

Je luttai pour ne pas tressaillir, pour ne pas faire s'écrouler le monde de Richard.

— Tu as dû me poser la question pendant l'une de nos innombrables ruptures. Nous n'arrêtons pas de nous séparer et de nous remettre ensemble.

— Pourquoi ?

— Pourquoi toutes ces questions sur ma vie amoureuse ? Nous avons une vampire dangereuse à capturer.

— À tuer, rectifia Dolph.

J'opinai.

— À tuer. Alors, pourquoi cet interrogatoire ?

— Pourquoi refuses-tu de répondre à mes questions concernant M. Zeeman ?

J'évoluais en terrain dangereux. Dolph déteste les monstres, tous les monstres. Son fils est fiancé à une vampire, qui tente de le convaincre de faire le grand saut et de le rejoindre dans la mort. Avant, Dolph était déjà méfiant vis-à-vis de la communauté surnaturelle ; maintenant, il déborde de haine et de rage, ce qui le rend dangereux. Était-il au courant pour Richard, ou avait-il juste des soupçons ?

— Pour être franche, je pensais que je passerais ma vie avec Richard, et le fait qu'on semble se diriger vers une rupture définitive me fait encore mal, d'accord ?

Dolph me dévisagea avec un regard de flic, comme s'il soupesait la part de vérité et de mensonge dans mes propos.

— Qu'est-ce qui a changé entre vous ?

Je réfléchis. La première fois que j'ai rompu avec Richard, c'était après l'avoir vu bouffer quelqu'un. D'accord, le type était un méchant mais, quand même, je ne pouvais pas laisser passer un truc pareil. Du moins, c'est ce que j'ai pensé sur le coup. Si c'était à refaire, réagirais-je différemment ? Peut-être.

Dolph se tenait près de mon lit à présent.

— Anita, qu'est-ce qui a changé ?

— Moi, répondis-je doucement. Nous avons rompu, et je suis sortie avec Jean-Claude. Pendant un moment, je suis passée de l'un à l'autre, et Richard en a eu assez d'attendre que je choisisse entre eux. Donc, il a décidé à ma place, en se retirant de l'équation.

— Il ne voulait pas te partager.

— Non.

— Pourtant, il sort de nouveau avec toi en ce moment.

— Plus ou moins.

Je n'aimais pas le tour que prenait cette conversation. Edward ne devait pas l'aimer non plus, car il intervint.

— La vie amoureuse du marshal Blake est certes fascinante, divisionnaire, mais il y a une puissante vampire en liberté dans les rues de St. Louis. Elle a tué, ou aidé à tuer, au moins deux femmes à notre connaissance : Bev Leveto et Margaret Ross.

Il me sembla qu'il nommait les victimes pour les rendre plus réelles aux yeux de Dolph. C'est une tactique souvent employée par les policiers qui négocient avec les preneurs d'otages.

— Ne devrions-nous pas plutôt nous concentrer sur sa capture ? demanda-t-il avec un grand sourire affable.

Je ne serai jamais aussi douée qu'Edward pour jouer la comédie, et il y a vraiment des moments où je le regrette.

— Comment vous êtes-vous débrouillés pour laisser filer une des deux vampires de leur chambre d'hôtel ? m'enquis-je – en me disant que, si je changeais de sujet, Dolph laisserait peut-être tomber.

Edward prit une mine penaude. L'expression était forcée, mais le sentiment qui la motivait était peut-être réel, lui. C'est incroyablement rare qu'Edward rate une de ses cibles. Il s'approcha de la tête de mon lit – d'une part, pour que je puisse le voir malgré la large carrure de Dolph, et d'autre part, me sembla-t-il, pour que ce dernier ne puisse plus me scruter aussi intensément.

— Quand nous sommes arrivés à l'hôtel, il n'y avait qu'une seule vampire dans la chambre. Elle était morte, mais nous lui avons coupé la tête et le cœur, comme nous étions censés le faire. Je sais que la mort n'est pas nécessairement définitive pour les vampires.

— Ce devait être Nivia.

— Comment connais-tu son nom ? interrogea Dolph.

J'ouvris la bouche, la refermai et répondis finalement :

— Par un informateur.

— Qui ça ?

Je secouai la tête.

— Ne pose pas de questions, et je ne serai pas obligée de te mentir.

— Tu es en contact avec quelqu'un qui connaît ces meurtrières, et tu refuses de nous l'amener pour que nous puissions l'interroger. Tu te réserves le droit de traiter exclusivement avec lui.

— Ce n'est pas ce que tu imagines.

— Tu es douée pour ton boulot, Anita, mais tu n'es pas meilleur flic que moi, ou que Zerbrowski.

— Je n'ai jamais prétendu le contraire.

— Pourtant, tu nous tiens à l'écart. Tu nous dissimules des secrets.

— Oui, et c'est réciproque. Je sais que tu ne m'appelles plus systématiquement comme autrefois. Tu n'as plus confiance en moi.

— Et toi, as-tu confiance en moi ?

— En toi, oui. Mais je me méfie de la haine qui t'habite.

— Je ne te déteste pas, Anita.

— Non, mais tu détestes certains des gens que j'aime, et ça ne me facilite pas la tâche, Dolph.

— Jamais je n'ai fait de mal à un de tes petits amis.

— Non, mais tu les détestes. Tu les détestes pour la seule raison qu'ils sont ce qu'ils sont, qui ils sont. Tu es un bon vieux raciste, Dolph. Ta haine t'aveugle.

Il baissa les yeux et prit une grande inspiration.

— J'ai vu la psy du service. J'essaie d'accepter la situation avec…

Il jeta un coup d'œil à Edward, qui soutint son regard d'un air innocent.

— … ta famille, achevai-je pour lui épargner d'entrer dans les détails.

Dolph acquiesça.

— Tu m'en vois ravie, Dolph. Lucille était…

Je haussai les épaules. Pouvais-je vraiment lui dire que son épouse commençait à avoir peur pour lui – et à avoir peur *de* lui ? Dans des accès de rage, il lui était arrivé de tout casser chez lui, comme il avait tout cassé dans une salle d'interrogatoire où nous nous trouvions ensemble, une fois. Il m'avait brutalisée sur une scène de crime. S'il ne se ressaisissait pas très vite, il était bien parti pour perdre son insigne.

— Elle m'a dit que tu l'avais beaucoup aidée à propos de… d'elle.

J'opinai. « De la fiancée de ton fils », aurais-je rectifié si Edward ne s'était pas trouvé dans la pièce.

— Tant mieux.

— Je ne trouverai jamais normal que tu sortes avec des monstres.

— C'est ton droit le plus strict, tant que tu ne laisses pas ton opinion influer sur notre boulot.

— Notre boulot, justement. (Dolph jeta un nouveau coup d'œil à Edward, puis glissa une main dans la poche de son pardessus et en sortit son calepin.) Qu'est-ce qui a tué la vampire dans la chambre d'hôtel ?

— Elle n'a pas survécu à la mort de son animal à appeler. C'est souvent comme ça : quand on tue l'un des membres d'un triumvirat, il entraîne les deux autres dans la tombe.

— Il nous est déjà arrivé de tuer des métamorphes qui protégeaient l'antre d'un maître vampire, qui n'est pas mort pour autant.

— La plupart des maîtres vampires peuvent contrôler un type d'animal, mais l'expression « animal à appeler » désigne l'équivalent lycanthrope d'un serviteur humain.

— Un humain qui aide un vampire parce que celui-ci le manipule mentalement ?

— C'est ce que je croyais autrefois, mais un serviteur humain est bien davantage que ça. Il possède une connexion surnaturelle, un lien mystique avec son maître. Un maître vampire survit parfois à la mort de son serviteur humain, mais l'inverse n'arrive pratiquement jamais. Il se peut que le serviteur humain survive d'un point de vue physique, mais avec l'esprit brisé – fou. Cela dit, cette tigresse-garou avait une résistance hors du commun, comme si elle combinait le meilleur des deux espèces : la capacité de régénération des lycanthropes, et celle des vampires putréfiés à se rire des balles, fussent-elles en argent.

— Je croyais que tu venais juste de te réveiller ?

— C'est le cas.

— Alors, comment sais-tu que cette vampire a pourri ?

— Je l'ignorais, mais son animal à appeler récupérait comme un vampire putréfié, donc j'ai supposé qu'elle en était un. Mais cela n'explique pas pourquoi son animal à appeler bénéficiait de ses pouvoirs. C'est un phénomène très rare, qui doit se fonder sur un lien encore plus étroit que d'habitude.

— Elle a commencé à se décomposer dès que nous lui avons coupé la tête, révéla Edward.

— Ol… Otto a dû être déçu.

— En effet. Au moins, l'odeur n'était pas aussi terrible que l'aspect. Tu peux m'expliquer pourquoi ? Non que je me plaigne, hein ! Je suis juste curieux de savoir pourquoi elle n'empestait pas.

— Je ne suis pas sûre. Je crois que c'est parce que les vampires putréfiés ne pourrissent pas vraiment. C'est comme si, parvenus à un certain stade de décomposition, ils s'étaient arrêtés. Or c'est la décomposition qui provoque la puanteur. Si le vampire n'est pas en train de se décomposer, il n'a pas d'odeur. (Je haussai les épaules.) Mais c'est juste une théorie. Je n'en suis pas certaine. Franchement, je n'en ai rencontré que quelques-uns. Ce n'est pas un type de vampire très répandu, du moins, pas dans ce pays.

— Ce sont tous des cadavres en décomposition, Anita, dit Dolph.

— Non, contrai-je en plantant mon regard dans le sien. Tu te trompes. Pour la plupart des vampires, si tu les vois se décomposer ainsi, c'est qu'ils sont vraiment morts. Mais ceux qu'on appelle « vampires putréfiés » sont capables de se décomposer à volonté, puis de reprendre une apparence normale.

— Normale, ricana Dolph.

— L'apparence qu'ils avaient au départ. (Je me tournai vers Edward.) On sait où est passée l'autre vampire ?

Ce fut Dolph qui répondit :

— Nous savons qu'un homme blanc d'une trentaine d'années environ, brun avec des cheveux courts, portant un jean et un blouson en denim, a transporté un très grand sac de sport jusqu'à sa voiture et démarré sous les yeux de deux agents en uniforme.

— Sous leurs yeux ?

— D'après les civils qui ont été témoins de la scène, l'homme aurait dit aux agents…

Dolph feuilleta son calepin et lut :

— « Vous allez me laisser gagner ma voiture, n'est-ce pas ? » Et les agents ont répondu : « Bien sûr. »

— Et merde ! Il leur a fait le coup d'Obi-Wan.

— Quoi ? s'exclamèrent Edward et Dolph à l'unisson.

— Vous savez bien, comme dans *La Guerre des étoiles* : « Ce ne sont pas les droïdes que vous cherchez. »

Edward grimaça.

— C'est ça. Pendant qu'Otto et moi démembrions l'autre vampire, ce type leur a fait le coup d'Obi-Wan.

— Il a dû remettre ça avec d'autres agents, avança Dolph. À l'heure où il est parti, les abords de l'hôtel grouillaient de flics. Je croyais que la lumière du jour était nocive pour les vampires.

— À mon avis, celle que nous cherchons était dans le sac de sport. Je suppose – et ce n'est qu'une supposition – que, de la même façon que la tigresse-garou partageait les capacités de guérison de sa maîtresse, le serviteur humain de cette autre vampire partage ses pouvoirs télépathiques. Je n'ai jamais entendu parler d'une chose pareille, mais ce serait logique. Si je trouve une autre explication, je t'en ferai part.

— Comment as-tu su que les deux vampires logeaient dans cet hôtel, Anita ? demanda Dolph.

— Je te l'ai déjà dit : par un informateur.

— Cet informateur était-il un vampire ?

— Non.

— Non ?

— Non.

— Était-il humain ?

— Qu'est-ce que ça peut faire, puisque je ne te donnerai pas son nom ?

— Combien de vampires sont impliqués dans ces meurtres ?

— Au moins deux. Peut-être plus.

— Comment qualifierais-tu tes liens avec Jean-Claude, Anita ? Dirais-tu qu'ils sont étroits ? très étroits ?

Je dévisageai Dolph sans comprendre.

— Quoi ?

Il soutint mon regard. Dans ses yeux, je ne voyais plus de colère – juste une exigence. Il répéta sa question.

Mon cœur remonta dans ma gorge ; je ne pus l'en empêcher. Mais ce fut d'une voix presque normale que je répondis :

— Allons-nous attraper ces salopards, ou veux-tu continuer à ruminer ton obsession de ma vie privée ? Je suis navrée de t'avoir déçu, Dolph. Je suis navrée que tu désapprouves mes fréquentations, mais nous avons des morts, des blessés et des méchants à capturer. Pouvons-nous, s'il te plaît, nous concentrer plutôt sur ça ?

Il cligna lentement des yeux.

— Très bien. Comment Peter Black a-t-il été blessé, et qui est-il exactement ?

Je jetai un coup d'œil à Edward, parce que je n'avais pas la moindre idée de l'histoire qu'il avait concoctée. À mon avis, elle était assez loin de la vérité.

— Je vous l'ai déjà expliqué, divisionnaire, dit Edward.

— Je veux entendre la version d'Anita.

— Ma version ? Comme si tu partais du principe que ce ne serait pas la vérité.

— Je crois que tu ne m'as pas dit toute la vérité à propos de quoi que ce soit depuis que tu t'es mise à sortir avec cette saloperie de sangsue.

— Cette saloperie de sangsue, comme tu dis, est le Maître de la Ville.

— Mais est-il le tien ?

— Pardon ?

— Es-tu la servante humaine de Jean-Claude ?

Une fois, j'avais révélé mon secret à l'inspecteur Smith. Je l'avais fait pour sauver la vie d'un bon Samaritain vampire. Apparemment, Smith avait tenu sa langue. Je lui devais une bière.

J'avais besoin de réfléchir à ma réponse. Edward m'en donna le temps.

— Vous savez, divisionnaire, l'intérêt que vous portez à la vie privée du marshal Blake est un peu perturbant, surtout dans la mesure où il semble vous distraire d'une enquête criminelle et de la capture d'une double meurtrière.

Dolph ne lui prêta aucune attention. Il continua à me dévisager de ses yeux froids de flic. Si j'avais eu la certitude que les autorités ne me retireraient pas mon insigne parce que j'étais la servante humaine de Jean-Claude, j'aurais sans doute dit la vérité. Mais, comme je n'étais sûre de rien, je devais mentir à Dolph ou détourner son attention.

— Écoute, Dolph, j'ai essayé de rester professionnelle, mais tu persistes à me demander si j'ai couché avec telle personne ou si je suis intimement liée à telle autre. Tu étais malade le jour où on vous a fait le cours sur le harcèlement sexuel ?

— Tu es sa servante. Tu lui appartiens, pas vrai ?

— Je n'appartiens à personne, Dolph. À vrai dire, je suis si indépendante que je fais fuir certains de mes amants. Requiem voudrait me posséder – c'est le vampire que tu viens de faire sortir, au cas où tu n'aurais pas capté son nom. Je ne veux être la chose de personne. Jean-Claude comprend ça mieux que n'importe quel humain avec lequel je suis jamais sortie. C'est peut-être pour ça que ton fils est amoureux de sa fiancée : parce qu'elle le comprend mieux que toi.

Oui, c'était un coup bas, mais j'avais fait exprès. Il fallait mettre un terme à cette conversation.

— Laisse ma famille en dehors de ça, dit Dolph d'une voix basse, menaçante.

— Toi d'abord, répliquai-je. Tu as commencé à être obsédé par ma vie personnelle le jour où ton fils s'est fiancé avec une vampire. Mais je n'y suis pour rien ! Ce n'est pas moi qui les ai présentés l'un à l'autre. Je ne savais même pas de quoi il retournait jusqu'à ce que tu me le dises.

— Le Maître de la Ville le savait, lui, même s'il n'a pas daigné t'en informer.

— Tu penses vraiment que Jean-Claude a envoyé une vampire à ton fils pour le séduire ?

Dolph me jeta un regard éloquent.

— Tu n'es plus la seule chasseuse de vampires de ce pays, Anita. Tu n'es même plus la seule qui possède un insigne. Il paraît que le Maître de la Ville jouit d'une autorité absolue, qu'aucun vampire à St. Louis ne fait rien sans sa permission.

— Si seulement c'était vrai ! Mais la fiancée de ton fils appartient à l'Église de la Vie Éternelle. Elle obéit à Malcolm, pas à Jean-Claude. L'Église de la Vie Éternelle est un univers à part au sein de la communauté vampirique. Quand ses fidèles font des âneries telles que sortir avec le fils d'un policier, les autres vampires ne savent pas comment réagir.

— Pourquoi dis-tu que c'est une ânerie ?

— Parce que la plupart des flics détestent toujours les vampires, et qu'il vaut mieux leur foutre la paix autant que possible. Aucun des vampires de Jean-Claude ne s'est lié à quelqu'un qui bosse dans la police.

— Mais Jean-Claude s'est lié à toi, fit remarquer Dolph.

— Je n'étais pas officiellement flic quand nous avons commencé à sortir ensemble.

— Non, tu étais une exécutrice de vampires. Il n'aurait pas dû s'approcher de toi, et tu aurais dû avoir le bon sens de ne pas t'approcher de lui.

— Mes fréquentations ne te regardent pas, Dolph.

— Elles me regardent si elles affectent tes performances professionnelles.

— Le fait de connaître les monstres personnellement me rend meilleure dans mon boulot.

Comme j'en avais assez qu'il me surplombe ainsi, je luttai pour me redresser contre mes oreillers. Mon ventre était encore contracté, mais il ne me faisait plus mal.

— Ça t'arrange bien que j'en sache autant sur les vampires. Tous les flics qui viennent me demander mon aide comptent là-dessus. Mais, à votre avis, comment se fait-il que je sois aussi bien renseignée ? Parce que je hais les monstres et que je me tiens aussi éloignée d'eux que possible ? Ils n'aiment pas parler aux gens qui les traitent comme de la merde. Ils ne rencardent pas ceux qui les détestent et les méprisent. Pour obtenir des informations de quelqu'un, il faut le respecter et faire un pas vers lui.

— Vers combien de monstres as-tu fait un pas, Anita ?

C'était une question innocente en apparence, mais que Dolph réussissait à rendre insultante.

— Assez pour pouvoir t'aider chaque fois que tu m'as appelée.

Alors il ferma les yeux et serra le poing sur son calepin, si fort que j'entendis quelque chose se déchirer.

— Si je n'étais pas allé te chercher du temps où tu te contentais de relever les morts, Jean-Claude ne t'aurait jamais rencontrée. La première fois que tu as mis les pieds dans son club, c'était pour aider la police. Pour m'aider, moi.

Dolph rouvrit les yeux. Ils étaient pleins d'une telle douleur ! Je voulus lui toucher le bras, mais il recula hors de ma portée.

— Nous n'avons fait que notre travail, Dolph. Tous les deux.

— Quand tu te regardes dans un miroir, cela te suffit-il ? À la fin de la journée, te dire que nous n'avons fait que notre travail justifie-t-il tout ?

— Parfois oui, et parfois non.

— Es-tu une lycanthrope ?

— Non.

— Tes analyses sanguines disent le contraire.

— Mes analyses sanguines perturbent les techniciens du labo, et elles perturberont tous les techniciens de tous les autres labos auxquels tu les enverras.

— Tu sais que tu portes le virus de la lycanthropie ?

— Oui, je porte même quatre souches différentes.

— Donc, tu étais au courant.

— Je l'ai découvert quand je me suis retrouvée à l'hôpital de Philadelphie, après l'affaire du zombie sur laquelle j'ai bossé avec le FBI.

— Tu n'en as parlé à personne ici.

— Tu détestais déjà le fait que je sorte avec des métamorphes. Si je t'avais dit que j'étais porteuse du virus… (J'écartai les mains.) Je ne savais pas comment tu réagirais.

Il hocha la tête.

— Tu avais raison. Tu as bien fait de ne rien me dire, mais tu aurais pu en parler à Zerbrowski ou à quelqu'un d'autre.

— Ça n'affecte pas mon travail, Dolph. J'ai contracté une maladie qui reste essentiellement asymptomatique chez moi. Du coup, ça ne regarde personne.

Mais, par-devers moi, je me demandais ce qui se passerait si je perdais le contrôle de mes quasi-bêtes pendant une enquête. Ça pourrait être une catastrophe. Je maîtrisais enfin l'ardeur, et voilà

que quelque chose d'autre risquait de m'empêcher de faire mon boulot.

— Anita, tu as entendu ce que j'ai dit ?

— Euh… non, désolée.

— J'ai dit : comment sais-tu que ça n'affecte pas ton travail ? Comment sais-tu que tes liens avec les monstres n'influencent pas tes décisions ?

— Je suis fatiguée, Dolph. Je suis fatiguée, et j'ai besoin de me reposer.

Pourquoi n'y avais-je pas pensé avant ? J'étais dans un hôpital ; j'avais bien le droit de jouer la carte « maladie ». Misère, j'étais drôlement lente à la détente ce soir !

Dolph défroissa son calepin et le lissa du mieux qu'il put. Il tenta de le ranger dans sa poche, mais il l'avait tellement abîmé qu'il n'y parvint pas. Finalement, il le garda à la main.

— Je reviendrai te parler quand tu iras mieux. Il arrive toujours un stade où tu caches tellement de choses à tes amis qu'ils commencent à mettre ta loyauté en question, Anita.

— Va-t'en, Dolph. Va-t'en.

— Mais lui, il a le droit de rester ? demanda-t-il en désignant Edward.

— Il ne m'a pas insultée, lui.

— Je suppose que je l'ai cherché.

Dolph parut sur le point d'ajouter quelque chose, mais il se ravisa et tendit la main. Edward hésita avant de lui rendre son flingue. Dolph sortit et referma doucement la porte derrière lui. Nous attendîmes quelques secondes en silence avant de nous regarder.

— Tu ne pourras plus esquiver ses questions très longtemps, Anita.

— Je sais.

— Et tu n'es pas la seule que ça va mettre dans le pétrin.

Je hochai la tête.

— Richard…

— Le divisionnaire Storr se doute de quelque chose.

— Mais il n'a aucune certitude, sinon il aurait déjà agi.

— Il n'est pas stupide.

— Je n'ai jamais cru qu'il l'était.

— Sa haine le rend con par certains côtés, mais elle le rend aussi très déterminé. S'il retourne cette détermination contre toi et tes amis…

— Je sais, Edward, je sais.

— Que vas-tu faire ?

— Il n'existe pas de loi qui interdise à un agent fédéral de sortir avec des monstres. Ce serait comme nous interdire de sortir avec quelqu'un qui n'est pas blanc ; ça provoquerait le même genre de tollé.

— La loi ne dit rien non plus au sujet des serviteurs humains.

— Tu as vérifié ?

— Je me suis renseigné avant d'accepter cet insigne, oui. Il n'est marqué nulle part que tu ne peux pas cumuler les fonctions de marshal fédéral et de servante humaine de Jean-Claude.

— Parce que le Sénat n'a pas encore légiféré là-dessus. Mais je pense que ça viendra.

— Peu importe, Anita. Pour le moment, ça signifie que même si Dolph découvre la vérité tu es couverte.

— Je suis couverte légalement, mais si les flics veulent se débarrasser d'un des leurs, ils disposent d'un tas d'autres moyens.

— Ne pas l'inviter à jouer avec eux, par exemple.

— Dolph a déjà cessé de m'appeler pour participer à ses enquêtes.

— Franchement, ils ont l'air de penser que le fait que tu couches avec l'ennemi est aussi grave, ou pire, que tous les pouvoirs métaphysiques dont tu pourrais disposer.

Je réfléchis.

— Possible. Ils n'y connaissent rien en métaphysique, mais la baise, ça…

— Le divisionnaire semble presque aussi préoccupé par le nombre de tes amants que par leur identité.

— La plupart des flics sont très conservateurs.

— À mon avis, Storr serait aussi déçu par ton comportement si tu couchais juste avec des tas d'humains.

— Je crois qu'il se considère un peu comme mon père de substitution.

— Et toi, comment le considères-tu ?

— Comme mon chef, plus ou moins. Autrefois, je pensais qu'il était aussi mon ami.

— Tu es assise – ça ne te fait pas mal ?

Je me concentrai sur mes sensations, en quête d'une quelconque douleur. Je pris une grande inspiration et la laissai gonfler mon ventre.

— Pas vraiment. Ça tire juste un peu, comme quand tu ne prends pas la peine d'assouplir le tissu cicatriciel pendant la guérison, tu vois ce que je veux dire ?

— Je vois très bien.

— Tu n'as pas de cicatrices aussi grosses que les miennes, si ?

Edward sourit.

— Seule Donna le sait.

— Et Peter, où en est-il ?

— Il supporte courageusement la douleur.

— Merde, Edward, tu sais très bien ce que je veux dire ! Va-t-il se faire vacciner ou pas ?

— Il n'a pas encore décidé.

— Tu dois en parler à Donna.

— Elle voudrait qu'il le fasse.

— Légalement, c'est à elle de trancher.

— C'est justement pour ça que nous avons protégé l'identité secrète de Peter, pour qu'il puisse décider lui-même. J'ai discuté avec tes copains poilus. La souche tigre est l'une des moins contagieuses. C'est aussi l'une des rares formes de lycanthropie qui peut se transmettre génétiquement.

— Première nouvelle.

— Il semble que les tigres soient très jaloux de leurs secrets. J'ai parlé à la seule autre tigresse-garou de St. Louis.

— Christine.

Edward acquiesça.

— Tu savais qu'elle était venue s'installer dans une ville sans tigres pour éviter qu'on la force à épouser un membre d'un autre clan ?

— Non, je l'ignorais. Attends un peu… Claudia a dit que Soledad s'était sans doute réfugiée à St. Louis pour échapper à un mariage arrangé. Elle a mentionné que les tigres en faisaient une affaire de famille.

— C'était la couverture de Soledad, en effet.

— Une bonne couverture ?

— Une couverture qui tenait la route. J'ai vu ses papiers ; ils avaient l'air authentiques. C'était de très bonnes contrefaçons, et je sais de quoi je parle.

— Je n'en doute pas.

Il me dévisagea. Le véritable Edward commençait à transparaître derrière le masque de Ted Forrester. Ce sont toujours ses yeux qui redeviennent normaux les premiers, un peu comme ce sont toujours les yeux des métamorphes qui redeviennent humains les premiers – intéressant, non ?

— Merci d'avoir envoyé Graham nous prévenir. La dose qu'avaient les docteurs contenait de la souche tigre. C'est ce qu'ils utilisent d'habitude, justement parce que c'est une forme de lycanthropie très rare. Ils font venir une autre dose de composition différente.

— Peter va accepter l'injection ?

— Que ferais-tu à sa place ?

— Ce n'est pas à moi qu'il faut poser la question. J'ai été attaquée plusieurs fois par des métamorphes ; j'ai couru le risque, et jusqu'ici je m'en suis toujours bien sortie.

— Mais le vaccin n'existait pas la dernière fois. Dans le cas contraire, l'aurais-tu demandé ?

— Je refuse de prendre la décision pour toi ou pour Peter. Ce n'est pas mon gamin.

— À écouter les autres métamorphes, le tigre est le dernier animal en lequel tu voudrais te transformer.

— Pourquoi ?

— Comme je le disais tout à l'heure, ton clan essaie de te marier de force à un autre tigre pour ne pas que tes gènes se dispersent. Ils viendraient voir Peter et ils lui proposeraient des filles pour l'appâter. S'il ne se laissait pas tenter, ils l'enlèveraient.

— C'est illégal, protestai-je.

— La plupart d'entre eux font l'école à domicile pour ne pas exposer leurs enfants à une influence extérieure.

— C'est très isolationniste.

— Peter n'a aucune envie de devenir un tigre-garou. Il déteste qu'on lui donne des ordres.

— Il a seize ans. Aucun ado n'aime qu'on lui donne des ordres.

— Dans son cas, ça m'étonnerait que ça lui passe.

— Il t'obéit, et il obéit à Claudia.

— Il obéit aux gens qu'il respecte, mais il faut mériter son respect. Jamais je ne laisserai un clan de tigres-garous l'emmener, Anita.

— Ils ne peuvent pas te l'enlever de force. Christine vit à St. Louis depuis des années et, à ma connaissance, personne n'est jamais venu l'embêter.

— Apparemment, il n'existe que quatre clans dans tout le pays, et ils vivent très repliés sur eux-mêmes. Leurs membres se divisent en deux catégories : les sang-pur, ceux qui ont reçu le virus en héritage, et ceux qui l'ont contracté à la suite d'une attaque. Ils considèrent qu'infecter quelqu'un c'est le récompenser ou lui faire une immense faveur. Ils pensent que c'est un péché de transmettre le virus à quelqu'un dont ils ne se soucient pas.

— Un peu comme les vampires, acquiesçai-je. Ils ont le même point de vue sur leurs serviteurs humains et leurs animaux à appeler. Mais j'en ai quand même vu qui s'étaient fait enrôler de force, et qui n'avaient pas aimé ça.

— Et toi, tu étais consentante ?

Edward était entièrement redevenu lui-même, à présent.

Je soupirai.

— Si je réponds par la négative, tu vas faire un truc stupide ?

— Non. Tu l'aimes, je le vois. Je ne comprends pas, mais je le vois.

— Je ne comprends pas non plus ce qui t'attache à Donna.

— Je sais.

— Au début, je ne voulais pas, mais… c'est arrivé quand même. Et personne ne m'a imposé ce qu'il y a entre nous aujourd'hui.

— La rumeur dit que tu es le pouvoir derrière le trône, celle qui tire les ficelles de Jean-Claude.

— Ne va pas croire tout ce qu'on raconte.

— Si je croyais tout ce qu'on raconte, j'aurais trop peur pour rester seul avec toi.

Je le dévisageai, tentant de déchiffrer son expression – mais en vain.

— Ai-je envie de savoir ce que les gens disent de moi dans mon dos ?

— Non, tu n'en as pas envie.

Je hochai la tête.

— Soit. Va chercher un docteur. Je veux savoir si je peux me lever et marcher.

— Ça fait à peine dix heures, Anita. Tu ne peux pas être déjà guérie.

— C'est ce qu'on va voir.

— Si tu sors d'ici aussi vite, ça confirmera certaines de ces rumeurs.

— Les flics t'ont demandé quelque chose sur moi ?

— Tout le monde ne sait pas que nous sommes amis.

— Très bien. Quelles rumeurs ?

— Tu serais une métamorphe.

— Certains de mes meilleurs amis le sont.

— Ce qui signifie ?

— Ce qui signifie : va me chercher un docteur. Je ne vais pas rester couchée pour empêcher les gens de penser ce dont ils sont déjà persuadés. Pour être honnête, même les métamorphes – du moins, certains d'entre eux – croient que je suis des leurs, à cause de la nature de mon énergie.

— Ça te ferait mal de rester couchée ?

— Qu'est-ce que ça peut te faire si les gens me prennent pour une métamorphe ?

— Ça me fait que, si Peter apprend que tu es debout, il se sentira faible. Il voudra jouer les machos, lui aussi.

— Si le docteur me dit que je ne suis pas en état de me lever, je resterai au lit. Je ne joue pas les machos.

— Non, mais Peter a le même genre de blessures que toi, et il sait comment il se sent.

— Ses blessures ne guérissent pas plus vite que la normale ?

— Je n'ai pas l'impression. Pourquoi ?

— Ce n'est pas une règle scientifique mais, en général, quand une victime est infectée par la lycanthropie, ses blessures guérissent plus vite que celles d'un humain ordinaire.

— Toujours ?

— Non, mais souvent. Les blessures qui auraient pu être fatales à la victime guérissent, et les blessures mineures se referment rapidement.

— Alors, qu'est-ce que je dis à Peter au sujet de ce vaccin ?

Je secouai la tête.

— Ce n'est pas à moi de décider. Je refuse de le faire.

J'étudiai son visage qui n'avait ni la bonhomie de celui de Ted, ni la froideur de celui d'Edward. Sur ses traits, je lisais une véritable angoisse – et un peu de culpabilité, peut-être. Comme je trouvais que c'était idiot de sa part d'avoir emmené Peter, je ne pouvais pas l'aider sur ce point. Le gamin n'était pas prêt à affronter ce genre de

situation. Le plus dommage, c'est qu'il l'aurait sans doute été d'ici à quelques années.

— Tu penses que j'ai eu tort de l'amener, qu'il n'était pas prêt.

— Je te l'ai dit dès que je l'ai vu. Tu n'es pas obligé de jouer aux devinettes avec moi, Edward. Généralement, je te donne mon avis sans même que tu me le demandes.

— Cette fois, je te le demande. Qu'en penses-tu ?

— Et merde ! (Je soupirai.) D'accord, d'accord. Évidemment que tu as eu tort de l'amener. Cela dit, il m'a impressionnée. Il s'est bien comporté pendant la bagarre. Il s'est souvenu de ce qu'il avait appris, et il l'a mis en pratique. D'ici à quelques années, s'il veut suivre tes traces, pourquoi pas ? Mais il a encore besoin d'entraînement. Il a besoin d'acquérir un peu plus d'expérience avant que tu le jettes de nouveau en pâture aux loups.

Edward acquiesça.

— J'ai été faible. Je n'avais jamais été faible avant, Anita. Donna, Becca et Peter me rendent faible. Ils me font hésiter et reculer.

— Ils ne te font rien faire du tout, Edward. Les sentiments que tu as pour eux t'ont transformé, point.

— Je ne suis pas sûr d'apprécier le changement.

Je soupirai de nouveau.

— Moi non plus.

— Je t'ai déçu.

— Je n'ai pas dit ça.

Je me rallongeai sur le lit. La position assise ne me faisait pas mal, mais elle n'était pas non plus très confortable.

— Ce que je veux dire, c'est que le fait d'aimer des gens nous transforme. Ça m'a transformée, moi aussi. Je suis devenue plus douce pour certaines choses, et plus dure pour d'autres. Mais il est vrai que je ne me suis pas compromise autant que toi.

— Comment ça, « compromise » ?

— Je ne vis pas avec quelqu'un qui ignore ce que je suis et ce que je fais. Je n'emmène pas une gamine de huit ans à ses cours de danse classique.

— Mon emploi du temps est plus malléable que celui de Donna.

— Je sais. Elle tient une boutique dont elle est propriétaire. Je m'en souviens. Mais la question n'est pas là. Je n'essaie pas de mener une vie normale. Je ne fais même pas semblant.

— Si tu avais des enfants, tu serais bien obligée.

J'acquiesçai.

— La fausse alerte du mois dernier m'a obligée à y réfléchir. Je ne m'imagine pas tomber enceinte volontairement. Si un accident se produit, on avisera, mais ma vie ne pourrait plus fonctionner comme elle fonctionne aujourd'hui si j'avais un bébé.

— Tu trouves que la mienne ne fonctionne pas non plus.

La tristesse dans sa voix me surprit.

— Je n'ai pas dit ça. Franchement, je n'en sais rien. Ça ne pourrait pas marcher pour moi parce que je suis une fille. C'est moi qui devrais porter le gamin et l'allaiter ensuite Dieu m'en préserve ! De simples considérations biologiques m'empêcheraient de cumuler flingue et bébé.

— Je ne peux pas épouser Donna, c'est ça ?

La voix dans ma tête hurlait : *Non, tu ne peux pas !* Mais je me contentai de répondre :

— Là encore, ce n'est pas à moi d'en décider. J'ai déjà assez de mal à gérer ma propre vie ; ne me demande pas en plus de gérer la tienne.

Il me jeta un regard étrange, un regard qui était bien le sien mais qui n'avait rien de glacial – au contraire. Dans ses yeux, je vis émerger quelque chose de brûlant, la force de caractère qui lui permet de tuer. Mais que s'apprêtait-il à en faire ?

— Edward, dis-je doucement. Ne fais rien maintenant que tu regretteras plus tard.

— Nous allons tuer la vampire responsable de tout ça.

— Évidemment. Je voulais dire, ne prends pas de décision hâtive concernant Donna et les enfants. Je ne sais pas tout, mais je sais au moins une chose : si Peter vire poilu, ils auront besoin de toi plus que jamais.

— Si ça arrive, je pourrai le ramener ici pour qu'il discute avec tes amis ?

— Bien entendu.

Edward hocha la tête. Il me dévisagea, et son regard s'adoucit quelque peu.

— Je sais que tu crois que je devrais quitter Donna et les enfants. Tu as toujours pensé que cette histoire était une mauvaise idée.

— Peut-être, mais tu les aimes, et ils t'aiment. L'amour est difficile à trouver, Edward ; alors, même si c'est une mauvaise idée, il ne faut jamais lui tourner le dos.

Il éclata de rire.

— Ce que tu dis n'a aucun sens.

— Hé, je fais des efforts ! Bref. Vous vous aimez, c'est évident. Si tu peux juste faire en sorte que Peter reste à la maison le temps d'achever sa formation… D'ici à quelques années, s'il le désire toujours, je pense qu'il sera prêt à intégrer l'entreprise familiale. Mais, pour le moment, il n'est pas prêt. Explique-le-lui fermement, et débrouille-toi pour qu'il t'écoute.

— Tu crois qu'il est capable de faire ce que nous faisons ?

— Probablement, si cette petite mésaventure ne lui en a pas ôté l'envie.

Edward opina.

— Je vais chercher un docteur.

Et il sortit sans un regard en arrière.

Je restai allongée dans mon lit, écoutant le silence qui s'était brusquement installé dans la pièce. Je priai pour que Peter ne soit pas contaminé. Je priai pour que le Conseil n'autorise pas les Arlequin à nous déclarer la guerre. Je priai pour que nous survivions tous. Enfin… je suppose qu'il était trop tard pour Cisco.

Je ne le connaissais pas si bien que ça, mais il était mort en me défendant. Il était mort à dix-huit ans, en faisant son boulot. C'était une fin honorable, mais cela ne me réconfortait pas. Avait-il une famille ? Était-il le fils de quelqu'un, l'amoureux de quelqu'un ? Qui le pleurait en ce moment même ? À moins qu'il n'y ait personne pour le regretter. Étions-nous ses seuls proches – nous, ses collègues et amis ? Curieusement, cette pensée m'attrista encore plus que toutes les précédentes.

Chapitre 36

Quelqu'un toqua doucement à la porte. Edward n'aurait pas frappé et, si c'était un docteur, il serait entré sans attendre de réponse. Qui pouvait bien s'annoncer ainsi dans un hôpital ? Je demandai :

— Qui est-ce ?

— C'est Vérité, répondit une voix.

— Et Fatal, ajouta une autre.

Ces deux frères sont des vampires qui ont récemment rejoint le baiser de Jean-Claude. La première fois que je les ai rencontrés, Vérité a failli mourir en m'aidant à attraper un méchant. Fatal et lui étaient des guerriers et des mercenaires depuis plusieurs siècles ; à présent, ils nous appartiennent, à Jean-Claude et à moi.

Fatal entra le premier, vêtu d'un costume de couturier brun clair, taillé sur mesure pour accommoder ses larges épaules et ses membres musclés. Il est inscrit dans un club de sport, et il a encore gagné du volume depuis que je le connais. Sa chemise était boutonnée jusqu'en haut ; il la portait avec une cravate élégante et une épingle en or. Ses cheveux blonds étaient assez longs pour couvrir ses oreilles, mais pas assez pour atteindre ses épaules. Une profonde fossette creusait son menton rasé de près. Il était séduisant, viril et éminemment moderne depuis sa coupe de cheveux jusqu'à la pointe de ses chaussures cirées. Seule la poignée de l'épée qui dépassait derrière une de ses épaules gâchait l'effet produit.

Comme à son habitude, Vérité suivait son frère. Et, comme à son habitude, il arborait une barbe de trois jours – une barbe qui n'en est pas vraiment une, mais qui donne plutôt l'impression qu'il est mort sans avoir eu le temps de se raser et qu'il ne s'est pas soucié d'y remédier par la suite. Ses poils dissimulent ses traits virils et la fossette qu'il partage avec Fatal. Il faut les regarder côte à côte pour se rendre compte à quel point ils se ressemblent. Les cheveux brun foncé, presque noirs, de Vérité lui tombaient jusqu'aux épaules. Ils n'étaient pas vraiment ternes, mais ils n'avaient rien de commun avec le halo doré et brillant de son frère.

Ses vêtements étaient en cuir, mais pas en cuir façon gothique : on aurait dit un croisement entre une armure du XV^e^ siècle ayant

déjà traversé bien des batailles, et une tenue de motard moderne. Il portait des bottes qui lui arrivaient au genou et qui avaient l'air aussi vieilles que lui – mais confortables et faites exactement pour ses pieds. Vérité aime ces bottes comme certains hommes aiment leur fauteuil favori, celui dans lequel ils ont moulé l'empreinte de leur corps. Peu leur importe qu'il ne soit plus de la première fraîcheur : c'est le leur, un point c'est tout.

Vérité aussi portait une épée dans le dos. Je savais que son frère et lui dissimulaient également un flingue – l'un sous sa belle veste de costard, l'autre sous son blouson en cuir râpé. Ils sont toujours bien équipés.

— Requiem a dit qu'il n'était pas sûr de bien se comporter vis-à-vis de toi. Du coup, Jean-Claude nous a envoyés, expliqua Fatal avec un sourire et un regard calculateur.

— Tu peux nous expliquer pourquoi ? s'enquit Vérité avec les mêmes yeux bleus que son frère, mais un regard complètement différent.

Vérité est si sincère que c'en devient presque douloureux. Fatal semble toujours se rire secrètement de moi, ou de lui-même, ou du monde en général.

— Les Arlequin l'ont manipulé mentalement.

— Donc, il n'est pas certain de pouvoir te protéger ? en déduisit Vérité.

— Quelque chose comme ça.

Quelqu'un d'autre frappa à la porte. Sans attendre de réponse, Graham ouvrit et passa la tête à l'intérieur.

— Tu as de la visite.

Vérité et Fatal se mirent subitement en alerte. Les bons flics font pareil. Un moment, ils ont l'air ordinaires et détendus et, le moment d'après, ils sont prêts à l'action, comme si quelqu'un avait appuyé sur leur interrupteur.

— La visite de qui ?

— Du Rex des lions.

Je clignai des yeux.

— Tu veux parler de Joseph ?

Graham acquiesça.

— Qu'est-ce que ce connard fout ici ? demanda Fatal.

— Hé, c'est ma réplique, protestai-je.

Le vampire esquissa une courbette d'excuse.

— Désolé.

— Qu'est-ce qu'il veut ? demandai-je à Graham.

Celui-ci entra et referma la porte derrière lui en s'y adossant.

— Je crois qu'il veut implorer ton pardon, ou quelque chose comme ça.

— Je ne me sens pas d'humeur très magnanime, répliquai-je en lissant les draps de mon lit d'hôpital.

Et c'était un doux euphémisme.

— Je sais, acquiesça Graham. Mais il est venu seul. Les lions vous ont abandonnés, toi, Jean-Claude, ses vampires et votre Ulfric, alors que leur aide était une question de vie ou de mort. Vous ne leur devez rien.

— Alors, pourquoi prévenir Anita de sa visite ? s'enquit Fatal.

Graham s'humecta les lèvres.

— Parce que, si je ne lui dis rien et qu'elle apprend plus tard qu'il est venu la voir, elle m'arrachera la tête.

— Pourquoi ferais-je une chose pareille ?

— À cause de ce qui est sur le point d'arriver aux lions de Joseph, selon lui.

— Le sort de ses lions ne me concerne plus, répliquai-je.

Et c'était la pure vérité, issue de la partie la plus dure et la plus froide de mon cœur.

Graham opina.

— D'accord, mais plus tard ne viens pas dire que je ne t'ai pas prévenue, parce que je l'ai fait.

Il s'écarta de la porte pour pouvoir la rouvrir.

— Attends.

Il se retourna vers moi, une main sur la poignée.

— Qu'est-ce qui est sur le point d'arriver à ses lions ?

— Ce n'est plus ton problème ; tu viens de le dire, intervint Vérité.

Je regardai le grand vampire, secouai la tête et reportai mon attention sur Graham.

— J'ai l'impression d'avoir loupé un épisode. Juste au cas où ça m'intéresserait quand même un peu que quelqu'un m'explique ce que j'ai manqué.

— Asher a invité les lions de Chicago à revenir, répondit Graham.

— Quand ?

— Pendant que Jean-Claude et toi étiez mourants, dit Vérité.

— Et Richard aussi, ajouta Graham, les sourcils froncés. Notre Ulfric agonisait avec eux.

Vérité inclina la tête.

— Je ne voulais pas t'offenser, loup.

— C'est bon, grommela Graham à contrecœur.

— Les vampires n'auraient pas écouté ton Ulfric, fit remarquer Fatal.

Quelque chose dans sa posture et le ton de sa voix m'apprit qu'il cherchait la bagarre.

— Ne le provoque pas, s'il te plaît, dis-je sévèrement.

Il tourna la tête juste assez pour me jeter un regard en coin.

— Ce n'est pas de la provocation.

— Je ne me sens pas assez bien pour vous servir d'arbitre. J'ai besoin que vous vous comportiez tous comme des adultes, d'accord ?

Fatal me dévisagea d'un air pas franchement amical, mais il n'ajouta rien. Son silence maussade me convenait. Son frère et lui sont un atout pour nous qui avons toujours besoin de gardes du corps mais, d'une certaine façon, ils me mettent mal à l'aise. J'ai toujours l'impression qu'ils ne sont pas les bons petits vampires obéissants qu'ils devraient être.

Pendant des siècles, Vérité et Fatal ont été des proscrits au sein de la communauté vampirique. Leur crime n'était pas d'avoir tué le sourdre de sang de leur lignée quand celui-ci avait pété les plombs et envoyé ses descendants massacrer des humains : le Conseil vampirique avait décidé de l'exécuter, de toute façon. Non, leur crime était d'avoir survécu à la mort de leur maître.

Le sourdre de sang d'une lignée est censé entraîner ses descendants dans la mort. Selon Jean-Claude, ce n'est vrai que pour les vampires mineurs. Je pense que la rumeur a été lancée afin de décourager les révolutions de palais. Mais Vérité et Fatal sont la preuve vivante que cette rumeur ne concerne pas les vampires les plus puissants. Et, bien entendu, seuls les vampires les plus puissants tenteraient de renverser leur créateur.

J'ai donné aux jumeaux un abri et un nouveau maître. Vérité serait mort si je n'avais pas partagé le pouvoir de Jean-Claude avec lui. Et, comme ils sont inséparables, nous avons récupéré les services de Fatal du même coup.

— Parlez-moi des lions, réclamai-je.

— En tant que second de Jean-Claude, Asher gère les affaires de la ville quand Jean-Claude n'est pas en état de le faire, dit Vérité.

— Oui, et alors ?

— Asher n'est pas le deuxième vampire le plus puissant de St. Louis. Nous avons toujours pensé… (Et je savais que ce « nous » désignait uniquement les jumeaux.) que les sentiments de Jean-Claude à son égard obscurcissaient son jugement. Mais le pouvoir n'est pas la seule qualité d'un chef. En cette occasion, Asher s'est montré réactif et impitoyable.

— À propos de quoi ?

— Nous avions besoin de muscles supplémentaires, dit Graham.

— Tu l'as déjà mentionné.

Le loup-garou acquiesça mais n'ajouta rien.

— Allez, dis-moi, le pressai-je. Je te promets que je ne me fâcherai pas.

Fatal partit d'un grand rire hennissant, très éloigné du petit gloussement masculin distingué qu'il s'autorise d'habitude.

— Ne promets rien avant de savoir.

— Je ne saurai pas tant que vous ne m'aurez pas dit, répliquai-je avec une pointe de colère dans la voix.

Déjà ? Et merde !

— Asher a appelé Augustin à Chicago. Il lui a demandé de nous envoyer des soldats, révéla Fatal.

— Il a donné aux lions-garous d'Auggie la permission de revenir sur notre territoire.

Les deux vampires acquiescèrent.

— Comprends-tu ce que ça signifie pour le Rex de St. Louis et sa fierté ? ajouta Vérité.

Je me rallongeai dans mon lit en réfléchissant. Oui, je comprenais.

— En novembre, j'ai renvoyé les lions d'Auggie à Chicago pour qu'ils ne prennent pas le contrôle de la fierté de Joseph. Aucun des lions de St. Louis n'est assez puissant pour s'opposer aux brutes d'Auggie.

— Je ne suis pas certain qu'ils apprécieraient qu'on les traite de brutes, mais c'est exact.

Fatal eut un sourire presque déplaisant qui transforma son visage. Son expression soigneusement étudiée, presque factice, laissa la place à quelque chose de plus primitif et de plus réel. Les jumeaux ont un sens de l'honneur très développé, un sens de l'honneur sur lequel on peut compter. Sans ça, ils ne seraient pas fiables du tout, et nous les aurions jugés trop dangereux pour les garder auprès de nous.

— Ils ont attaqué la fierté de Joseph ?

— Pas encore, répondit Graham. Je crois qu'ils attendent de te parler d'abord.

— À moi ? Pas à Jean-Claude ?

— Ils ont déjà parlé à Jean-Claude. Il a retiré sa protection aux lions.

— Donc, c'est toi qui décides, chérie, résuma Fatal.

— C'est Micah le chef de la Coalition Poilue, leur rappelai-je.

— Micah les a jetés dehors. Mais tu peux encore le forcer à les réintégrer, dit Graham.

— Quand ton Nimir-Raj a découvert ce que les lions de St. Louis avaient fait, il les a accusés d'avoir rompu leur accord avec les loups et les léopards, précisa Vérité.

— Et, puisqu'ils ont rompu cet accord, poursuivit Fatal, les lions ne sont plus membres de la Coalition. Du coup, les autres ne leur doivent rien.

— Quand les lions d'Auggie attaqueront, personne ne viendra à leur aide, dis-je d'une voix douce.

— Exactement, acquiesça Fatal d'un air satisfait.

— Joseph est dans le couloir, seul. Il te prend pour le maillon faible, déclara Graham.

Surprise qu'il ait employé cette expression, je le dévisageai.

— Tu crois que je devrais laisser Joseph et ses gens brûler en enfer.

— Ils nous ont trahis, répondit-il.

Et, sur son visage, je vis une dureté que je n'avais jamais remarquée auparavant. Graham est un bon garde du corps quand il n'essaie de baiser personne, mais jamais il ne m'était apparu comme quelqu'un d'impitoyable… jusqu'ici.

Je me souvins de ce que j'avais dit à Edward. J'avais l'intention de me venger des lions-garous, et Edward allait m'aider. Mais je connaissais Joseph et ses gens. Ils étaient réels pour moi, et ils n'étaient pas tous des enfoirés. Travis et Noël m'avaient nourrie pendant des mois tandis que je cherchais un partenaire plus acceptable. Ils étaient trop faibles pour satisfaire ma lionne intérieure, mais c'était de braves gamins.

— Je le renvoie ? demanda Graham comme si c'était ce qu'il désirait faire plus que tout.

Je réfléchis. Ce serait facile de refuser de voir Joseph. Facile de me montrer intraitable et de ne pas regarder en face l'homme que je

condamnais à mort. Je pourrais peut-être empêcher les lions d'Auggie de massacrer le reste de la fierté, mais le Rex actuel devrait périr. Il n'y avait pas d'autre solution.

— Fais-le entrer, ordonnai-je.

— Tu crois vraiment que c'est une bonne idée ? demanda Fatal en réussissant à conserver un ton neutre.

— Ce serait plus facile de ne pas le recevoir.

— Alors, pourquoi le faire ?

— Parce que c'est plus difficile.

— Ça n'a pas de sens !

— Ça en a pour moi, répliqua Vérité.

Je levai les yeux vers l'autre vampire. Nous échangeâmes un long regard. Il comprenait pourquoi je devais refuser mon aide à Joseph en personne : si je ne parvenais pas à le faire, peut-être était-ce parce que je ne devais pas le faire – parce que c'était mal.

Je devais regarder Joseph en face pour savoir si je supporterais de laisser faire la nature. Je n'étais pas responsable des lions de St. Louis. Et ils nous avaient trahis, bordel ! Ils s'étaient montrés plus attachés à leur supériorité morale qu'à la vie de tous nos vampires. Je n'allais pas m'en prendre à eux, mais j'en avais fini d'intervenir pour les sauver. Du moins, ce fut ce que je me dis en ordonnant à Graham d'ouvrir la porte.

Chapitre 37

Je regardai Joseph s'approcher de moi. Il était grand, avec des cheveux blond foncé coupés court. Il portait un costard-cravate comme pour un rendez-vous d'affaires. J'aurais parié que c'était sa femme, Julia, qui lui avait dit comment s'habiller.

Il commença à défaire sa cravate avant même d'atteindre Vérité et Fatal, qui l'arrêtèrent à deux pas de mon lit. En temps normal, j'aurais peut-être jugé leur prudence excessive mais, cette fois, mon corps les approuvait. Seul un miracle métaphysique avait permis que je sois en cours de rétablissement. Et, un jour ou l'autre, vous finissez par épuiser votre réserve de miracles.

— Anita, comment vas-tu ?

Il avait tenté de prendre un ton normal et n'avait réussi qu'à paraître nerveux.

— Ted Forrester est parti chercher un docteur. Je sortirai peut-être aujourd'hui.

— C'est super, dit-il avec un soulagement évident. (Ses mains se crispaient et se détendaient machinalement le long de ses cuisses.) Julia était sûre que tu t'en remettrais et que tu trouverais quelqu'un d'autre pour te nourrir. Elle était sûre que tu t'en remettrais, et elle avait raison.

Il parlait un peu trop vite, comme s'il avait du mal à le croire.

— Qui essaies-tu de convaincre, Joseph : moi ou toi ?

Ma voix était atone et mon regard vide. Je l'avais invité à dîner chez moi. Je le prenais pour un brave type. Mais, au final, il nous aurait laissés mourir sans lever le petit doigt.

— Anita…

Il tenta de s'approcher du lit, mais les deux vampires l'en empêchèrent.

— Tu es assez près comme ça, déclara Fatal.

— Jamais je ne lui ferais de mal.

Je soulevai ma blouse d'hôpital pour lui montrer les plaies en train de cicatriser sur mon ventre et en travers de ma cage thoracique.

— La seule raison pour laquelle j'ai pu refermer mes blessures, c'est que Donovan Reece m'a laissée me nourrir de tous les panaches de ce pays. Il m'a donné le pouvoir dont j'avais besoin.

Joseph blêmit.

— Je suis marié, Anita. Julia et moi prenons nos engagements très au sérieux.

— Et, si tu étais un humain, je trouverais ça tout à fait louable. Mais tu es un lion-garou, un lion-garou qui avait fait le serment d'aider ses alliés. Nous avions besoin de toi, et tu nous as lâchés.

Il se laissa tomber à genoux.

— Tu veux que je te supplie ? Pas de problème.

Je secouai la tête.

— Ma lionne n'a jamais voulu de toi, Joseph. T'es-tu déjà demandé pourquoi ? Pourquoi elle rejetait le plus fort des lions qui se trouvaient à proximité ? Parce que c'est ce qu'elle est programmée pour faire.

Je sentis ma lionne s'agiter dans ce long couloir obscur à l'intérieur de ma tête, ou de mes entrailles. Je lui envoyai des pensées apaisantes, et elle se calma. Je fus presque surprise que ça ait fonctionné. Avec un remerciement muet mais sincère, je reportai mon attention sur le lion qui se tenait face à moi.

— Je croyais que tu me laissais tranquille par respect pour mon mariage.

Je le dévisageai. Physiquement, je n'avais rien à lui reprocher. Il était assez séduisant, bien qu'un peu trop viril à mon goût, mais sa beauté me laissait totalement froide.

— Ma lionne réagit à ta présence comme elle réagit à celle de tous les lions, mais tu ne l'as jamais attirée… contrairement à certains des lions de Chicago.

— Les lions de Chicago t'attirent parce que tu as couché avec eux et avec leur maître vampire.

— C'est ce que les gens racontent ?

Joseph parut perplexe.

— C'est la vérité.

— Non, ce n'est que la moitié de la vérité. J'ai bien couché avec Augustin, mais j'ai fait très attention avec ses lions. J'ai fait très attention parce que je ne voulais pas mettre ta fierté en danger. Je ne les ai pas touchés parce que je m'inquiétais pour toi et les tiens.

— Je savais que tu les avais renvoyés chez eux, mais je croyais… Je te suis très reconnaissant de l'avoir fait pour nous.

Par-devers moi, je devais admettre que je n'avais pas agi uniquement dans l'intérêt de Joseph et de ses gens. Le lion qui m'attirait le plus était un problème ambulant.

— Je l'ai fait parce que tu étais mon allié, et parce que je refusais que ta fierté soit attaquée par ma faute. Depuis, j'ai appris que vous figurez sur la liste des futures cibles d'Augustin depuis un moment déjà. Parce que vous êtes trop faibles pour vous défendre, et que tous les autres lions le savent.

— J'ai protégé les miens.

— Non, c'est moi qui les ai protégés. C'est Jean-Claude qui les a protégés. C'est Richard qui les a protégés. Des rats-garous sont morts pour assurer la sécurité de cette ville. Les léopards ont failli perdre leur reine. Les cygnes ont tout risqué. Où étaient les lions pendant que le reste de la Coalition saignait et mourait ?

— Si tu nous l'avais demandé, nous nous serions battus pour vous.

— Pourquoi voudrions-nous ce genre d'aide de votre part ? Vous êtes trop faibles. Vous ne vous formez ni aux arts martiaux ni au maniement des armes. Vous êtes des lions-garous, et alors ? Nous sommes tous des lycanthropes, mais nous avons tous quelque chose à offrir au-delà de nos griffes et de nos crocs. Et les lions, qu'ont-ils à offrir, Joseph ?

Une colère familière réveilla les bêtes en moi, m'obligeant à fermer les yeux, à compter dans ma tête et à respirer profondément. De nouveau, mes bêtes s'apaisèrent. Cela faisait deux fois que j'arrivais à les calmer. Peut-être étais-je (enfin !) en train d'apprendre à les contrôler.

— Nous sommes des lions, dit-il doucement.

— Vous êtes faibles, répliquai-je tout aussi doucement, parce que je ne pouvais pas me permettre de m'abandonner à la colère.

Joseph tendit ses mains vers moi entre les jambes de Vérité et de Fatal.

— Ne les laisse pas nous tuer.

— Suis-je votre Rex ? Suis-je votre Regina ?

— Non, convint-il en baissant les bras.

— Alors, pourquoi me demandes-tu de vous aider ?

— Parce que je ne peux le demander à personne d'autre.

— Et à qui la faute, Joseph ? À qui la faute si, après toutes ces années, ta fierté est si vulnérable que tu dois demander à d'autres animaux, à des vampires ou même à des humains d'assurer votre sécurité ?

Il reposa les mains sur ses cuisses.

— À moi.

— Non, pas seulement à toi. Je parie que ta femme y est pour beaucoup. Chaque fois que quelqu'un de plus fort que toi et ton frère se présentait, elle te disait de le renvoyer, n'est-ce pas ? Elle affirmait que vous n'aviez pas besoin de lui ?

— Oui.

— Si tu avais laissé des lions puissants intégrer ta fierté, tu serais devenu un meilleur roi.

— Peut-être. Ou peut-être qu'ils m'auraient tué pour s'emparer de la fierté et…

— … et de ta femme, achevai-je à sa place.

Il acquiesça.

— J'ai entendu dire que ça se passe parfois ainsi chez les lions-garous. J'imagine qu'elle n'a pas voulu courir le risque.

— Donc, tu comprends ?

Je secouai la tête.

— Je ne peux pas me permettre de comprendre, Joseph. Je ne peux pas vous laisser continuer à vous planquer dans mes jupes. Micah vous a expulsés de l'alliance.

Je regardai Graham, qui se tenait près de la porte, et lui demandai :

— Les autres animaux ont-ils voté comme les léopards ?

— Ils ont dit plus ou moins la même chose que toi, qu'ils ont tous subi des pertes et que les lions se contentent de mobiliser des ressources sans rien donner en retour.

— J'ai proposé à Anita de choisir parmi ceux de nos jeunes hommes qui ne sont pas en couple. Je les lui ai présentés comme pour une vente aux esclaves.

Jusque-là, je m'étais sentie très mal par rapport au verdict que je m'apprêtais à rendre.

— Une vente aux esclaves ? C'est comme ça que tu le vois ?

— Tu choisis tes futurs amants, et ils n'ont pas leur mot à dire.

— Je n'ai couché avec aucun de tes jeunes lions.

Joseph me dévisagea comme s'il ne me croyait pas.

— Tu ne leur as pas demandé ce qu'ils avaient fait avec moi ?

— Nous culpabilisions déjà assez de te les avoir livrés. Nous n'avions pas besoin d'entendre de détails.

— Espèce de connard vertueux ! Je n'ai pas couché avec eux parce qu'ils sont encore puceaux, ou pas loin. Ça ne m'intéresse pas de pervertir la jeunesse.

Quelqu'un frappa à la porte. Qui était-ce, cette fois ? Graham ouvrit, et sur le seuil de ma chambre apparut la raison pour laquelle Joseph avait si peur, l'autre raison pour laquelle j'avais renvoyé les lions d'Auggie à Chicago le mois précédent. Haven, alias Cookie Monster, entra d'un pas décidé.

Chapitre 38

Il était grand et un peu mince à mon goût, mais son trench-coat en cuir lui faisait les épaules plus larges qu'elles n'étaient réellement. Ses cheveux courts, hérissés avec du gel, avaient toujours le même bleu que le Cookie Monster ou qu'un ciel de printemps. Ses yeux étaient toujours bleus eux aussi, et rieurs. Il était toujours séduisant, toujours dangereux.

Joseph se leva. Vérité et Fatal posèrent une main sur chacun de ses bras. Il ne chercha pas à se dégager et, comme les deux vampires, se contenta de détailler le nouveau venu. Dans cette position, ils me le dissimulaient en grande partie, mais ça ne me dérangeait pas. Moins je le voyais, mieux je me portais.

— Vous ne devriez pas le maintenir. C'est contre les règles.

Haven s'était exprimé sur un ton affable, comme s'il parlait de la météo. Son expression allait probablement avec sa voix. Il pouvait avoir l'air parfaitement agréable jusqu'au moment où il vous faisait du mal sans sourciller. Haven est une brute professionnelle ; il l'a toujours été. Exécuteur de la mafia, et lion-garou pour couronner le tout. Dangereux, comme je le disais.

— Je t'ai vaincu la dernière fois, lança Joseph.

Ce qui était vrai.

— Tu as eu de la chance, répliqua Haven d'une voix déjà moins plaisante. Mais je ne savais même pas que tu étais ici. Je suis juste venu voir Anita.

Vérité et Fatal s'écartèrent, entraînant Joseph avec eux, et soudain je me retrouvai allongée face à Haven. J'eus un instant pour sonder ses yeux bleus, d'une couleur si innocente, avant que son regard glisse le long de mon corps. Ce n'était pas sexuel : j'avais oublié de baisser ma blouse, et mes blessures étaient visibles. Un éclair de colère traversa le ciel printanier de ses prunelles.

— C'est l'œuvre d'un tigre-garou, pas vrai ? demanda-t-il, l'air grave.

— Ouais.

Il tendit la main comme pour toucher mes cicatrices, et je rabattis la blouse sur mon ventre. Il me dévisagea avec une expression que je ne pus déchiffrer, mais dont le sérieux était évident.

Quelque chose s'agita en moi, quelque chose de fauve et de doré à l'extrémité obscure de mon tunnel. Soudain, je sentis un parfum d'herbe sèche, une chaleur si intense qu'elle avait une odeur. Je sentis le musc du lion.

— J'essaie de rester sage, dit Haven. Mais si tu ne tiens pas ta lionne, je ne peux rien te promettre.

— J'apprécie tes efforts, dis-je tout haut.

Mais mes mains brûlaient de le toucher. Il ravalait son pouvoir et je ravalais le mien, pourtant, l'attirance entre nous était toujours aussi forte. Selon Micah, mon pouvoir ne cherchait pas un nouvel animal à appeler, comme Nathaniel. Il cherchait l'équivalent en lion de ce que Micah était pour moi, un Rex pour ma Regina.

J'imagine que c'était pareil pour Chimère, qui devenait automatiquement le dominant de tous les groupes d'animaux rencontrés. Mais, parce que mes pouvoirs de polygarou se mêlaient à ceux de la lignée vampirique de Belle Morte, je ne cherchais pas à prendre le contrôle de tous les groupes d'animaux que je rencontrais : j'essayais de former un couple de dominants dans toutes les espèces.

— Prends sa main.

Je clignai des yeux.

— Prends sa main, répéta Vérité.

— Je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée.

Haven s'approcha de moi. J'aurais pu reculer, mais je fus un peu trop lente à réagir. Un acte manqué, peut-être. Un gigantesque acte manqué.

Sa main se referma sur la mienne et l'enveloppa entièrement sans me serrer le moins du monde. Il avait des mains aussi grandes que celles de Richard, mais avec des doigts plus longs, comme ceux de Jean-Claude. À son contact, je sentis quelque chose se détendre dans ma poitrine. Et merde ! J'avais déjà bien assez d'hommes dans ma vie. J'aurais dû lâcher sa main. Pourtant, je ne le fis pas.

Haven scrutait nos deux mains comme s'il ne comprenait pas de quoi il s'agissait.

— Ton Nimir-Raj a mis Joseph et ses lions à la porte de la Coalition, lâcha-t-il sur un ton distrait. J'ai vérifié auprès des rats, des hyènes et de ton Ulfric. Ils sont tous d'accord pour que je fasse ce qui doit être fait.

— C'est bien de ta part de leur avoir demandé leur avis, dit Vérité.

— Les autres groupes de métamorphes sont toujours unis au sein de la coalition que vous avez formée avec Jean-Claude. Je ne voulais pas me mettre tout le monde à dos le jour même de mon retour. (Tout en parlant, Haven frottait mes phalanges avec son pouce.) Il ne me manque plus que ton approbation pour me mettre au travail.

— Anita, je t'en prie, supplia Joseph, que les deux vampires tenaient toujours par les bras.

— Plus personne au sein de la coalition ne te fait confiance, Joseph, à commencer par moi.

— Donc, tu te moques de ce que je ferai à sa fierté ? interrogea Haven.

Jamais je ne l'avais vu aussi sérieux.

— Certains de ses lions sont faibles, mais précieux. Laisse-leur une chance de te prêter allégeance.

— Précieux en quoi ?

— Ils ont un travail. Ils gagnent de l'argent pour que le reste de la fierté puisse s'en dispenser.

— L'argent ne sera pas un problème. Auggie nous financera jusqu'à ce que nous soyons autonomes.

— Justement, non. Je ne compte pas me mêler de la façon dont tu géreras la fierté, mais je ne peux pas te laisser introduire la mafia à St. Louis.

— Tu sais que c'est l'une des raisons principales pour lesquelles Auggie souhaite que nous établissions une présence ici.

— Je m'en doutais un peu, mais il y a déjà assez de crimes dans cette ville. Pas besoin d'en rajouter. Je vous laisserai faire ce que font les lions, mais la mafia est humaine, et je suis un marshal fédéral. Ne me force pas à choisir.

— Il faut que j'en parle à Auggie.

Il tenait toujours ma main, mais avait baissé les yeux pour ne plus me regarder.

— Je peux m'en charger, si tu veux. Ou bien Jean-Claude le fera.

— Jean-Claude trouvera probablement un compromis acceptable pour Auggie.

— Tu te souviens des deux lions que tu as failli tuer lors de ton dernier séjour ?

— Les étudiants ? Ouais.

— Ils m'ont aidé à garder le contrôle de ma lionne. Beaucoup des gens de Joseph sont encore à la fac. Laisse-les obtenir leur diplôme et trouver un boulot légal.

Sa main serra fermement la mienne.

— Tu as couché avec eux ?

Je voulus lui demander pourquoi il me posait cette question, mais il avait l'air si grave que je n'osai pas le taquiner. Je me contentai de répondre la vérité.

— Non.

— Avec aucun d'entre eux ?

— Non, mais, si tu n'es pas partageur, il va falloir te trouver une autre copine.

— Je sais que tu as beaucoup d'autres amants, mais ce ne sont pas des lions.

— Et si j'avais couché avec un des lions de Joseph ?

Il me lança un regard qui n'avait rien de rassurant, ni même d'humain.

— Je ne partagerai pas avec un autre lion.

— J'ai besoin de plus d'un spécimen de chacune de mes bêtes. Tu ne peux pas être avec moi vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Il fronça les sourcils.

— Non, en effet.

— Micah est entré dans ma vie comme Nimir-Raj, et ensuite Nathaniel est devenu mon léopard à appeler. Ça fonctionne peut-être ainsi avec toutes mes bêtes.

— Tu n'as pas de loup à appeler : juste ton Ulfric, objecta Haven.

— Faux, intervint Graham. Elle couche parfois avec Jason.

— Jason est la pomme de sang de Jean-Claude, dis-je.

— C'est pour ça que tu le vois souvent. Ce n'est pas pour ça que tu baises avec lui.

— Merci de présenter les choses aussi délicatement.

Vous comprenez maintenant pourquoi je ne couche pas avec Graham ? C'est, entre autres, à cause de ce genre de remarques. Et il en fait souvent.

— Jason est aussi le meilleur ami de Nathaniel, ajouta Fatal.

— On pourrait changer de sujet, s'il vous plaît ? demandai-je.

— Mais Jason n'est pas son animal à appeler, contra Vérité sans tenir aucun compte de moi.

— Alors, pourquoi a-t-elle un léopard à appeler, mais pas de loup ? interrogea Graham.

— Nous n'en savons rien, avoua Fatal.

— Les garçons, ça suffit, m'impatientai-je.

— Elle a raison. (Haven reporta son attention sur Joseph.) Nous ne pouvons pas régler ça ici et maintenant. Va-t'en. Va dire à tes lions que tu as échoué. Va leur dire que nous ne nous attaquerons pas à eux ce soir.

— Et demain ? voulut savoir Joseph.

De nouveau, Haven eut son sourire déplaisant.

— Demain, nous découvrirons si ta chance tient toujours ou si elle t'a abandonné depuis la dernière fois.

Joseph me jeta un coup d'œil.

— Tu feras de lui ton Rex, le Rex de Jean-Claude. (Puis il dévisagea Haven.) Es-tu prêt à faire pour elle la même chose que son Nimir-Raj et son Ulfric ?

— C'est-à-dire ?

— Coucher avec son maître. Coucher avec Jean-Claude.

C'est drôle comme certaines rumeurs refusent de mourir, même quand vous passez votre temps à essayer de les tuer. Mais, avant que je puisse m'offusquer, Haven répliqua :

— Tu crois vraiment tout ce qu'on raconte ?

— Quand c'est la vérité, oui.

— Tu pensais que je couchais avec tes jeunes lions, et tu te trompais, lui rappelai-je.

— Ça, c'est toi qui le dis.

— Sortez-le d'ici, réclama Haven.

Les deux vampires me regardèrent. J'acquiesçai. Ils escortèrent Joseph vers la porte.

— Tu me condamnes à mort, Anita, lança le lion-garou par-dessus son épaule.

Ne sachant que répondre, je gardai le silence. Je ne pouvais pas sauver tout le monde, et nous ne pouvions pas nous permettre de garder des alliés non fiables. Le problème, ce n'était pas juste le sexe. La fierté de Joseph ne comptait pas un seul lion assez fort pour devenir un garde du corps. Pas un seul. Impossible de survivre quand on est faible à ce point.

Fatal dit quelque chose à Joseph d'une voix basse et pressante, en lui serrant le bras si fort que je le vis de loin. Je n'entendis pas ses paroles, mais Joseph cessa de protester et sortit.

— Qu'est-ce que tu lui as dit ? demandai-je.

— Que Haven lui avait laissé un répit jusqu'à demain, mais que, s'il continuait à dire du mal de nos maîtres, je me le ferais ce soir.

— C'est à moi de me battre contre lui, protesta Haven.

— J'ai dit que je me le ferais, pas que je le tuerais. D'après les valeurs qu'il défend, j'ai pensé qu'une menace de viol suffirait à le mettre en fuite.

— Tu n'aimes pas les hommes, fis-je remarquer.

— Ça, tu n'en sais rien. Tu t'es donné beaucoup de mal pour ne pas découvrir ce que j'aime ou non. Ma fierté est blessée, mais je m'en remettrai. Par contre, Joseph est persuadé que les gens de Jean-Claude sont prêts à tout.

— Donc, il existe vraiment une rumeur selon laquelle nul ne rejoint le baiser de Jean-Claude sans coucher avec lui.

— Ou avec toi, précisa Vérité.

— D'ailleurs, je suis vraiment déçu que ce dernier point soit faux, dit Fatal avec un large sourire.

— Et moi donc, renchérit Graham.

Je leur jetai à tous les deux le regard qu'ils méritaient.

— Moi, je n'ai aucune envie de coucher avec elle, dit Vérité.

Les autres le dévisagèrent, surpris.

— Pourquoi ? demanda Graham.

— Parce que je lui suis déjà beaucoup trop lié. Si elle me prenait pour amant, je deviendrais bel et bien son esclave, pour reprendre le terme employé par Joseph.

— Croyez-moi, les gars, vous surestimez mes charmes.

— Je n'en suis pas si sûr. (Haven posa ma main ouverte dans sa paume et en effleura le dos avec son autre main.) Tu as des mains si petites.

— Délicates et dangereuses, approuva Fatal.

— Je ne suis pas quelqu'un de compliqué, dit Haven comme s'il se parlait à lui-même. Je le sais. Je ne suis pas idiot, mais je ne suis pas un génie non plus. Ça aussi, je le sais. J'aime être un homme. J'aime avoir des muscles. J'aime faire du mal aux gens, et ça ne me dérange pas de les tuer. J'aime mon boulot. J'aimais boire avec des potes, jouer au poker, aller dans des clubs de striptease, baiser. C'était la belle vie.

— À t'entendre, c'est terminé pour toi.

— Je suis retourné à Chicago, mais ça ne me convenait plus. J'aimais toujours faire du mal aux gens, mais j'ai commencé à me demander si tu me détesterais à cause de ça. Je n'arrêtais pas de penser à la façon dont tu réagirais si tu me voyais, et ça nuisait à mon boulot. Auggie s'en est aperçu.

— Je t'ai renvoyé chez toi, Haven. Je ne t'ai pas forcé à penser à moi.

Je voulus retirer ma main, mais il l'enveloppa de ses longs doigts, et je me laissai faire.

— Bien sûr que si. Tu ne l'as peut-être pas fait exprès, mais le résultat était le même. Ça a commencé par me gêner dans mon travail, puis ça a gâché ma façon de m'amuser. Tout à coup, j'ai regardé mes potes en me disant : « Elle serait déçue. Elle me trouverait inintéressant. » (Il secoua la tête.) Jamais je n'avais laissé une femme me prendre la tête à ce point, bordel !

— Haven, je…

— Laisse-moi finir, coupa-t-il.

Je n'étais pas certaine de vouloir qu'il finisse, mais je me tus quand même.

— Les femmes, ça sert juste à baiser, ou à avoir des gamins quand on en veut. Les femmes, ça ne compte pas dans mon monde et dans celui d'Auggie. Mais toi, tu comptes, pour lui et pour moi. Surtout pour moi, en fait. Chaque fois que je couchais avec une nana, n'importe quelle nana, je me sentais mal une fois que c'était fini, même si on s'était éclatés au pieu. Parce que ce n'était jamais assez. Je me suis mis à penser aux relations de couple, à vouloir quelqu'un avec qui je pourrais parler, ce genre de conneries auxquelles j'ai renoncé avant même d'avoir quinze ans. Et voilà que ça revenait. Franchement, je t'ai maudite. Comme un gamin, je me suis remis à penser que la vie ne pouvait pas se résumer à être l'exécuteur d'Auggie, qu'il devait y avoir autre chose. Mais il n'y a rien d'autre, Anita. Plus maintenant.

Sa voix s'était changée en un grondement sourd.

Je ne savais pas quoi répondre. « Désolée » me paraissait un peu court. « Ce n'est pas ma faute » me semblait pire. « Je n'avais pas l'intention de foutre ta vie en l'air » était déjà mieux. Finalement, j'optai pour :

— Je ne t'ai pas forcé à remettre ta vie en question, Haven.

— Si. Auggie dit que si. Il dit que, sans le faire exprès, tu m'as roulé comme Belle Morte est capable de le faire. Je suis ton lion, Anita. Je t'appartiens comme je n'ai jamais appartenu à personne. Tu me donnes envie de devenir meilleur, et je trouve ça gerbant.

Vérité intervint d'une voix douce.

— Une dame donne toujours envie à un homme de devenir meilleur. Ce qui n'est pas le cas de Belle Morte. Belle Morte te rend

accro à elle ; elle te pousse à la suivre comme un petit chien, mais pas à penser : « Chuterai-je d'un cran dans son estime si je fais cette chose affreuse ? » Du temps où nous vivions auprès d'elle, elle commettait des crimes bien pires que tout ce que nous étions prêts à faire. Même Fatal la trouvait immorale.

— Auggie a dit que les pouvoirs d'Anita étaient les mêmes que ceux de Belle Morte.

— L'attirance que tu éprouves pour elle est peut-être due à un pouvoir vampirique, mais la réaction qu'elle t'inspire au-delà de ça ? Non, dit Fatal avec une pointe de tristesse.

— Qu'est-ce que ça signifie ? lança Haven, irrité.

— Ça signifie, mon brave homme, que tu es amoureux d'elle.

— Sûrement pas !

— Seul l'amour d'une femme peut pousser un homme à douter de ses choix et de ses actions. Seuls l'amour et la peur que sa dame le trouve cruel peuvent retenir le bras d'un guerrier. Seul l'amour peut rendre un homme meilleur et plus faible que jamais – parfois simultanément.

Je ne savais pas quoi dire. Il me semblait que j'aurais dû dire quelque chose. Peut-être que je n'étais pas amoureuse de Haven. Ou que j'éprouvais seulement du désir. Ou… mais d'abord, une précision importante.

— J'apprécie ta franchise, Haven. Sincèrement. Mais je dois m'assurer que tu comprends bien la situation.

Il me jeta un regard coléreux et hésitant à la fois.

— Quelle situation ?

— Tu as bien fait d'interroger les chefs des autres groupes d'animaux. C'était super de ta part. Mais je n'ai jamais promis de te prendre pour amant.

Il me pressa la main et fit courir ses doigts le long de mon poignet. Je dus lutter pour ne pas frissonner sous cette minuscule caresse. Je connaissais cette réaction ; elle était très proche de la manière dont Micah m'affectait – trop proche. Mais, quand Micah était entré dans ma vie, je venais juste de développer l'ardeur et d'hériter de mes propres bêtes. Dieu merci, j'avais acquis un peu de contrôle depuis lors !

— Ton pouls vient de s'accélérer alors que je t'ai à peine touchée. Comment peux-tu nier que tu me désires ?

— Je n'ai pas dit que je ne te désirais pas. Mais ma vie fonctionne bien telle qu'elle est en ce moment. J'aime vivre avec Micah et

Nathaniel. J'aime m'inviter au *Cirque* de temps en temps pour dormir avec Jean-Claude et Asher. Je n'ai pas besoin d'un homme supplémentaire dans ma vie, surtout s'il n'est pas partageur. Au contraire, j'essaie de diminuer le nombre de mes amants. Je n'ai aucune envie d'en prendre un nouveau.

— Où veux-tu en venir ?

— À ceci : ne t'imagine pas que c'est du tout cuit entre nous, qu'il te suffit de débarquer pour que je te fasse une place dans ma vie.

Alors il lâcha ma main et me dévisagea froidement.

— Je te parle comme je n'avais encore jamais parlé à une femme, et voilà ce que j'obtiens en retour ?

— Oui, parce que ma vie fonctionne bien pour le moment. La Coalition fonctionne bien ; la structure de pouvoir locale fonctionne bien. Je ne les mettrai pas en danger pour du désir, ni même par amour.

— Demande-lui ce qu'elle pense de toi, lança Vérité.

Haven secoua la tête.

— Dis-lui ce que tu penses de lui, Anita.

Je ne voulais pas le faire, mais Vérité avait raison. Un, Haven avait été franc avec moi. Deux, l'ego masculin est une chose fragile ; les hommes les plus coriaces sont parfois ceux que l'on blesse le plus facilement, et ceux qui ont le plus de mal à s'en remettre. J'ignorais ce qui se passerait entre Haven et moi, mais il méritait que je lui dise la vérité.

— J'ai pensé à toi pendant que tu étais à Chicago, mais pas autant que tu as pensé à moi. Je t'ai renvoyé parce que j'avais envie de te toucher, de m'allonger nue contre toi et de faire tout ce qu'un homme et une femme peuvent faire ensemble une fois débarrassés de leurs vêtements.

— Tu parles au passé, comme si ce n'était plus le cas.

— Oh ! Tu m'attires toujours, ne t'en fais pas. Mais le désir initial est systématiquement le plus fort. C'était pareil avec Micah. Si j'arrive à mettre un peu de distance entre moi et mon partenaire potentiel, je me contrôle mieux.

— Je m'interroge. Parviendrais-tu encore à te contrôler si je ne retenais pas ma bête ? Tu es blessée. Tu as besoin de temps pour récupérer mais, lorsque tu seras rétablie, j'aimerais voir si tu peux te retenir face à ma bête.

— Ne me menace pas, Haven. Je déteste ça.

— Ce n'est pas une menace. Je suis très sage en ce moment ; tu n'as pas idée à quel point.

— J'apprécie.

— Mais je ne suis pas sage de nature. Je suis méchant. Je réfléchis comme un mauvais garçon. Si tu continues à me repousser, toutes mes bonnes résolutions s'envoleront par la fenêtre.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Ça signifie qu'après avoir tué Joseph et pris le contrôle de sa fierté, je deviendrai un membre permanent de votre Coalition. Je serai le Rex local, et je ne pourrai plus retourner à Chicago.

La partie humaine de moi, celle qui avait deux sous de bon sens, me disait : *Renvoie-le chez lui immédiatement*. Mais la partie froidement pragmatique répliquait : *Et qui va diriger la fierté locale ?* Il n'y avait pas d'autre candidat. La lionne en moi voulait savoir si Haven était à la hauteur de ses vantardises – pas seulement en matière de sexe, mais aussi en matière de pouvoir. Plus que toutes mes autres bêtes, elle voulait un partenaire capable de la suivre et de la protéger. Aucune de mes autres bêtes n'avait autant qu'elle le sens de la compétition.

Au loin, comme dans un rêve, j'aperçus un bout de pelage rayé. Ma tigresse voulait qu'on lui fiche la paix, ce qui me convenait très bien.

— J'ai peur de toi, Haven. Peur que ta présence ici foute ma vie en l'air. Je sais que tu es méchant, et que tu l'as toujours été depuis ton adolescence. Ça fait un paquet de mauvaises habitudes à perdre.

— J'ignore comment faire pour être sage.

— Je sais.

— Alors, je reste, oui ou non ? Décide-toi maintenant, Anita, parce qu'une fois que j'aurai pris le contrôle de la fierté locale tu n'auras plus le choix.

Je réfléchis. Ça ne me posait pas de problème qu'il devienne le nouveau Rex, mais mon nouvel amant… Ça sentait la catastrophe à plein nez. J'ouvris la bouche pour dire : « Va-t'en », mais ma lionne me donna un coup de griffe comme si elle jouait avec mon foie. Je me tordis sur mon lit, et pas de plaisir.

— Anita, ça va ? demandèrent plusieurs personnes en même temps.

Je hochai la tête. Je contrôlais mieux mes bêtes, vraiment. Mais, de toute évidence, je ne les contrôlais pas encore complètement. Ma

lionne me laisserait-elle renvoyer Haven à Chicago, ou me déchiquetterait-elle de l'intérieur ?

J'ignore ce que j'aurais répondu à Haven, parce que je n'en eus pas le loisir. La porte s'ouvrit et Dolph apparut sur le seuil de ma chambre, suivi par d'autres flics.

— Tous les gens armés qui n'ont pas d'insigne : dehors, ordonna-t-il.

Il se trouve que Graham excepté, tous mes visiteurs correspondaient à cette description. Dolph parut irrité qu'ils aient réussi à passer le barrage de la police. J'imaginai que des têtes allaient voler – au sens figuré, du moins.

Edward revint pendant que Dolph attribuait une escorte à chacun de mes gardes du corps et ordonnait qu'on les raccompagne dehors. Il avait décidé que Ted Forrester et son copain allemand qui se trouvait dans le couloir suffiraient à me protéger, et que, du coup, Graham pouvait s'en aller aussi.

— Dolph, il n'est même pas armé, protestai-je.

— Tu as Forrester et Jeffries pour veiller sur toi. C'est bien assez, à moins qu'il se passe dans cette ville quelque chose qui justifie le déploiement d'un tel arsenal, répliqua-t-il en me scrutant avec ses yeux de flic qui semblent toujours voir au travers des gens.

Je secouai la tête. Je dis à Vérité, à Fatal, à Haven et à Graham de suivre les gentils policiers. Ils s'en furent. Parce que Dolph avait raison au sujet d'Edward et d'Olaf : avec eux, j'étais en sécurité – ou, en tout cas, protégée contre nos ennemis. J'avais déjà vu Olaf se servir d'un flingue. Je savais qu'il était un allié précieux en cas d'affrontement mais, curieusement, je ne me sentais jamais en sécurité quand il était dans les parages. Étrange, hein ?

Chapitre 39

Le docteur me dit que je pouvais m'en aller. Que si je faisais bien mes étirements et ne laissais pas le tissu cicatriciel durcir, tout irait bien. Évidemment, il supposait que j'étais une métamorphe, un nouveau genre de métamorphe capable de se changer en différents animaux. Il utilisa même le terme « polygarou ». C'était la première fois que je l'entendais dans la bouche d'un humain. Il n'en avait jamais vu en vrai avant moi. Je lui dis qu'il n'en avait toujours pas vu en vrai, mais il refusa de me croire, et je finis par renoncer. Je ne voulais pas mentir ; du coup, je ne voyais pas d'autre solution. Chimère était un vrai polygarou, lui, et l'une des créatures les plus effrayantes que j'aie jamais rencontrées. Je me demandais ce que le docteur aurait pensé de lui.

Précédée par Edward et suivie par Olaf, je longeai le couloir jusqu'à la chambre de Peter. Je n'aimais pas avoir Olaf dans le dos, mais il ne faisait rien de mal. Franchement, il était si sage que ça m'impressionnait. Oui, je sentais le poids de son regard telle une main appuyant entre mes omoplates, mais je pouvais difficilement me plaindre de ça, pas vrai ? Je lui aurais dit quoi : « Arrête de me regarder » ? Même si j'en mourais d'envie, c'était un peu trop infantile pour moi.

Le fait que nous soyons habillés plus ou moins pareil n'arrangeait rien. Edward portait une chemise blanche, un jean et des bottes de cow-boy. Ted Forrester vise toujours le confort. Mais Olaf vise l'intimidation – ou alors, il aime le look « assassin gothique », allez savoir. Quant à moi, je n'avais pas choisi mes vêtements : c'est Nathaniel qui s'en était chargé. Un jean noir assez serré pour que mon holster de cuisse me meurtrisse un peu, mais qui rentrait sans problème dans mes bottes lacées. Un tee-shirt noir à encolure plongeante, et un soutien-gorge push-up grâce auquel il y avait amplement de quoi plonger dedans. Du coup, ma croix reposait sur mes seins au lieu de pendre entre eux.

Comment savais-je que c'était Nathaniel plutôt que Micah qui avait rempli le sac ? D'abord, parce que la culotte et le soutien-gorge étaient assortis, et que la culotte était parfaite pour porter sous un jean taille basse. Ensuite, à cause des bottes. Mes Nike étaient sans doute couvertes de sang, et les bottes avaient un talon assez bas

pour être confortables, mais Nathaniel a vingt ans, et il est stripteaseur. Son boulot modifie le regard qu'il porte sur les fringues. Micah, lui, se fiche que les choses soient assorties ou pas ; il aurait juste pris un tee-shirt unisexe dans le tiroir que nous partageons, et j'aurais eu l'air beaucoup moins apprêtée. Il faudrait que j'explique à Nathaniel que ce n'est pas une bonne idée que je fasse étalage de ma poitrine quand je bosse avec la police.

Je portais mon holster d'épaule de rechange au lieu de celui que j'ai fait fabriquer sur mesure, ce qui signifiait sans doute que le personnel de l'hôpital l'avait bousillé. C'était déjà le deuxième ou le troisième qui se faisait découper en morceaux dans une salle des urgences.

Je sentis de la chaleur, ou un déplacement d'air, ou… quelque chose. Je me retournai, et je fus assez rapide pour surprendre Olaf au milieu de son geste, alors qu'il retirait sa main. Il avait failli me toucher.

Je le foudroyai du regard, et il ne chercha pas à se dérober. Ses yeux sombres, profondément enfoncés dans leurs orbites, détaillèrent mon visage puis glissèrent le long de mon corps d'une façon très masculine, la façon qui vous fait savoir qu'un homme vous imagine nue, ou pire. Dans le cas d'Olaf, c'était probablement pire.

— Cesse de me regarder ainsi, réclamai-je.

Edward nous observait tous les deux.

— Tous les hommes qui te croiseront ce soir te regarderont de la même manière, répliqua Olaf avec un geste vague en direction de ma poitrine. Comment pourraient-ils faire autrement ?

Je sentis la chaleur me monter aux joues et, les dents serrées, grinçai :

— C'est Nathaniel qui a choisi ces fringues, pas moi.

— C'est lui qui a acheté le tee-shirt et le soutien-gorge ?

— Non, c'est moi.

Olaf haussa les épaules.

— Alors, ne rejette pas la faute sur lui.

— D'accord, mais ce sont des fringues pour sortir, et ça m'étonnerait que j'aie le temps d'aller à un rencard ce soir.

— On va chasser la vampire qui nous a échappé ?

J'acquiesçai.

— Oui, si on arrive à déterminer où elle est partie avec son serviteur humain.

Olaf sourit, ce que notre conversation ne me semblait pas justifier.

— Quoi ? demandai-je.

— Si tout se passe comme je l'espère, il se peut que j'aie une dette envers ce gamin.

Je secouai la tête.

— Je ne comprends pas.

Edward me toucha le bras, et je sursautai.

— Crois-moi, tu ne veux pas comprendre.

Et il m'entraîna dans le couloir tandis qu'Olaf restait planté au milieu de celui-ci, nous regardant nous éloigner sans se départir de son étrange demi-sourire.

— Quoi ? répétai-je, les sourcils froncés.

Edward se pencha vers moi.

— Pendant que tu étais inconsciente, Olaf est entré dans ta chambre, dit-il très vite à voix basse. Tu étais couverte de sang, et les infirmiers avaient découpé le plus gros de tes fringues. Il t'a touchée, Anita. Les docteurs et les gardes du corps l'ont forcé à reculer, et je l'ai fait sortir, mais…

Je tentai de m'arrêter et, comme Edward continuait à tirer sur mon bras, je trébuchai.

— Il m'a touchée ? Où ça ?

— Au ventre.

Un instant, je demeurai perplexe. Puis la lumière se fit dans mon esprit.

— Mes plaies. Il a touché mes plaies.

— Oui, confirma Edward en s'immobilisant devant une porte.

Je déglutis avec difficulté tandis que mon cœur me remontait dans la gorge et que la nausée menaçait de me submerger. Je tournai la tête vers Olaf, qui n'avait pas bougé. Je savais que ma peur se lisait sur mon visage ; je ne pouvais pas l'en empêcher.

Olaf se mordit la lèvre inférieure, sans doute inconsciemment – le genre de chose que vous faites quand vous êtes si ému que vous vous fichez de la tête que vous avez. Puis il se dirigea vers nous tel un monstre de film d'horreur, le type de monstre qui a l'air humain mais dans l'âme duquel ne demeure pas la moindre parcelle d'humanité.

Edward ouvrit la porte et me tira à l'intérieur. Apparemment, il n'avait pas l'intention d'attendre Olaf. Ce qui me convenait très bien.

Je franchis le seuil en titubant. La main d'Edward me retint et m'aida à reprendre mon équilibre. La porte se referma sur la vision d'Olaf qui approchait de son pas glissant. Il se mouvait comme si tous ses muscles avaient conscience de ce qu'ils faisaient – de la même façon que les métamorphes. Il fallait vraiment le buter, et sans trop tarder.

Je dus blêmir, parce que Micah traversa la chambre et vint me prendre dans ses bras.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? chuchota-t-il contre ma joue. Tu trembles.

Il me serra un peu plus fort. Je l'enlaçai et me plaquai contre lui aussi étroitement que possible, comme si j'essayais de me fondre en lui. Et ça n'avait rien de sexuel. C'était le genre d'étreinte que vous donnez quand tout est sens dessus dessous et que vous avez désespérément besoin de vous raccrocher à quelque chose. Je m'accrochai à Micah comme s'il était le dernier être humain au monde. J'enfouis mon visage au creux de son cou et me remplis les poumons de l'odeur de sa peau. Il ne me redemanda pas ce qui n'allait pas ; il se contenta de me serrer contre lui sans rien dire.

D'autres bras m'enlacèrent par-derrière, et un second corps se pressa contre moi. Je n'eus pas besoin d'ouvrir les yeux pour savoir que c'était Nathaniel. Je n'eus même pas besoin de humer son parfum de vanille. Je reconnaissais la sensation de son corps contre le mien. Je reconnaissais la sensation d'être prise en sandwich entre Micah et lui.

Quelqu'un d'autre s'approcha sur le côté. Cette fois, je tournai la tête pour voir. C'était Cherry. Elle prit les deux hommes par les épaules, et je fus surprise de constater que Nathaniel était aussi grand qu'elle à présent.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle, les yeux assombris par l'inquiétude.

Que pouvais-je répondre ? Qu'Olaf me faisait peur ? Que l'idée qu'il ait touché mes plaies me filait la chair de poule ? Que je me demandais s'il avait caressé le bout d'intestin qui sortait de mon ventre comme d'autres hommes auraient caressé un sein ? Que je voulais savoir, et que je ne voulais surtout pas savoir ?

La porte s'ouvrit derrière nous. Edward m'adressa un signe de tête comme pour dire : « Je m'en occupe. » Il se dirigea vers la porte et prononça quelques mots à voix basse, puis sortit dans le couloir pour parler à Olaf en privé – ou tout simplement pour le tenir à

l'écart de moi. Quelle qu'en soit la raison, je lui en fus très reconnaissante. Même si, du coup, je devrais me débrouiller sans lui avec l'autre moitié de ses renforts.

Par-dessus l'épaule de Micah et le bras de Cherry, je regardai l'adolescent allongé dans son lit d'hôpital. La douleur creusait son visage, faisant ressortir le gamin qu'il était encore lorsque je l'avais rencontré pour la première fois. Relié à tout un tas de tubes et de machines, il semblait très pâle et terriblement jeune. Quand je m'étais réveillée, aucun moniteur ne surveillait mes fonctions vitales. Donc, Peter devait être beaucoup plus mal en point que moi.

— Je ne crois pas que je puisse l'expliquer, chuchotai-je.

Cherry plissa les yeux.

— Mais j'essaierai plus tard, je te promets.

Elle fronça les sourcils mais recula comme si elle savait ce que je voulais faire. Ce qui était peut-être le cas. J'avais dû me tendre vers le lit ou pivoter légèrement comme pour m'arracher à cette étreinte de groupe. La plupart des gens ne l'auraient pas remarqué, mais la plupart des métamorphes, si.

J'étreignis Micah une nouvelle fois, un peu moins désespérément, et il m'embrassa. Ce fut un baiser très doux et très long. Il aurait duré encore davantage si Peter n'avait pas été là. Mais il était là, il nous regardait, et Edward était dans le couloir, occupé avec le grand méchant loup. Ce qui me laissait seule pour affronter un loup beaucoup plus petit, mais effrayant lui aussi d'une tout autre façon.

Je me laissai aller en arrière et regardai Nathaniel par-dessus mon épaule. Posant une main sur un côté de mon visage pour le rapprocher de lui, il m'embrassa sur la joue. Je pivotai pour lui donner un vrai baiser, mais il se contenta d'effleurer délicatement mes lèvres, comme un vrai gentleman. Ça ne lui ressemblait pas.

Je m'écartai de lui et le dévisageai, interloquée. Son regard lavande glissa brièvement vers le lit, et je compris le message qu'il tentait de me faire passer – mais en partie seulement. Il se comportait de manière aussi réservée à cause de Peter. Pour quelle raison exactement ? Je n'en avais pas la moindre idée. C'était juste un baiser, pas une séance de pelotage en règle. Je repoussai cette pensée dans le coin de ma tête où se bousculait déjà le reste de mes questions sans réponse. Elles étaient si nombreuses qu'il m'aurait fallu une cage pour les contenir, histoire d'éviter qu'elles finissent par me submerger.

À présent, je pouvais voir les vêtements de Nathaniel, et je constatais qu'il était habillé presque comme moi, à ceci près qu'il portait un tee-shirt pour homme et qu'il n'avait pas d'armes sur lui. Nous ressemblions à un couple qui s'apprête à sortir en boîte. Je ne pouvais pas me plaindre des fringues qu'il avait choisies pour moi, étant donné qu'il portait les mêmes. Et puis c'était un problème mineur comparé à ce qui m'attendait.

Prenant une grande inspiration, je m'arrachai au cercle des mains réconfortantes qui me tenaient, m'arrachai à ce cocon de chaleur pour affronter la question sans réponse qui me perturbait. Celle-ci me détaillait avec des yeux bruns qui ressemblaient à deux îles dans la pâleur de son visage. Contrairement à moi ou à Edward, Peter n'est pas naturellement pâle, mais là… Entre le sang qu'il avait perdu et la douleur qu'il éprouvait sans doute, il était carrément blême.

Je m'approchai du lit. À cet instant, j'aurais préféré affronter Olaf plutôt que Peter. Étais-je lâche, ou était-ce Edward le lâche ? Sans doute aurait-il préféré affronter un millier d'Olaf plutôt que son presque beau-fils.

Comme je me dirigeais vers lui, l'expression de Peter changea. Il avait toujours mal mais, malgré lui, son regard semblait attiré par un point situé plus bas que mon Visage. Le temps que j'arrive à son chevet, il n'était plus aussi pâle. Il avait trouvé assez de sang en lui pour que le rouge lui monte aux joues.

Chapitre 40

— Salut, Peter, lançai-je.

Il tourna la tête vers le plafond. Apparemment, il se sentait incapable de ne pas loucher sur mon décolleté, et il ne savait pas comment j'allais réagir. En toute honnêteté, moi non plus.

— Je croyais que tu étais blessée, dit-il.

— Je l'étais.

Il me regarda de nouveau, les sourcils froncés.

— Mais tu es debout. Je serais incapable de me lever.

Je hochai la tête.

— Franchement, je suis la première surprise.

Son regard dériva de nouveau vers le bas. Olaf était fou et dangereux, mais il avait raison sur un point. Dans cette tenue, il était inévitable que les mecs me matent. Certains le feraient à dessein, parce que c'était des connards mal élevés, mais pas tous. Certains réagiraient comme si ma poitrine était un aimant et qu'ils avaient de la limaille de fer dans les yeux. Peter faisait partie de la seconde catégorie. Il fallait vraiment que j'aie une petite conversation avec Nathaniel au sujet des vêtements qu'il devrait m'apporter à l'hôpital la prochaine fois que je finirais aux urgences. Oui, je supposais qu'il y aurait une prochaine fois. À moins que je change de boulot.

Cette pensée me surprit. Envisageais-je vraiment de renoncer à la chasse aux vampires ? Peut-être… peut-être bien que oui. Secouant la tête, je repoussai cette perspective dans la cage aux questions sans réponse, qui commençait à devenir sacrément encombrée.

— Anita ?

— Désolée, Peter. Je réfléchissais.

— À quoi ?

Il réussit à me regarder en face, et je fus tentée de lui tapoter la tête ou de lui donner un biscuit en le félicitant : « Brave garçon. » J'étais vraiment d'une drôle d'humeur ce soir.

— Si tu tiens à le savoir, je me demandais si j'avais vraiment envie de continuer à chasser les vampires.

Il écarquilla les yeux.

— Tu plaisantes ? C'est ton boulot !

— Non. Mon boulot, c'est de relever les zombies. La chasse aux vampires, c'est juste une activité annexe. Il arrive que je sois blessée en relevant des zombies mais, généralement, ce sont des vampires et des lycanthropes renégats qui m'envoient à l'hosto. J'en ai un peu marre de me réveiller chaque fois avec de nouvelles cicatrices.

— C'est déjà bien de se réveiller, répliqua Peter d'une voix fragile.

Il ne matait plus mes seins à présent. Son regard était perdu dans le vague, et son expression me disait qu'il revoyait une scène déplaisante – qu'il la revivait presque.

— Tu pensais que tu ne te réveillerais pas, dis-je gentiment.

Il me regarda, l'air effrayé et perdu.

— Oui, j'ai bien cru que c'était fini pour moi. J'ai bien cru…

Sans achever sa phrase, il détourna les yeux.

— Tu as bien cru que tu allais mourir, finis-je à sa place.

Il acquiesça, et frémit comme si le mouvement était douloureux.

— Moi, je savais que je ne mourrais pas, et toi non plus. Les blessures au ventre font un mal de chien, et elles peuvent mettre du temps à guérir. Mais grâce aux antibiotiques modernes, si on les soigne très vite, elles sont rarement fatales.

Il me dévisagea, incrédule.

— C'est vraiment ce que tu pensais quand ils t'ont endormie ?

Je réfléchis un instant.

— Pas tout à fait. Mais j'ai souvent été blessée, Peter. J'ai perdu le compte du nombre de fois où je me suis évanouie et où j'ai repris connaissance à l'hôpital… quand ce n'était pas dans des endroits bien pires.

Je crus qu'il louchait de nouveau sur ma poitrine, mais il demanda :

— La cicatrice sur ta clavicule… Tu l'as récoltée comment ?

Le fait est que mon décolleté ne laissait pas grand-chose à l'imagination, et pas seulement sur le plan de la pudeur, même si c'était la seule chose qui m'avait préoccupée jusque-là.

— C'est un vampire qui me l'a faite.

— Je pensais que c'était une morsure de lycanthrope.

— Non, de vampire. (Je montrai les cicatrices de mes bras à Peter.) Comme la plupart des autres. (Je touchai des traces de griffes sur mon bras gauche.) Celle-ci, en revanche, je la dois à une sorcière métamorphe – une femme qui se transformait grâce à un sort et non sous l'effet d'un virus.

— J'ignorais qu'il y avait une différence.

— Le sort n'est pas contagieux, et il ne se déclenche pas sous l'effet de la pleine lune ou d'émotions fortes, seulement quand tu portes un objet enchanté sur toi – une ceinture de fourrure, par exemple.

— Tu as d'autres cicatrices que t'ont faites de véritables métamorphes ?

— Oui.

— Je peux les voir ?

En vérité, les plus anciennes de ces cicatrices sont les traces de griffes sur mes fesses, des traces presque délicates. Gabriel me les a faites à titre de préliminaires avant de tenter de me violer devant une caméra. Il est la première personne que j'aie jamais tuée avec le grand couteau que je porte dans un fourreau entre mes omoplates. D'ailleurs, en parlant de ça, j'allais devoir trouver un autre moyen de porter ce couteau jusqu'à ce que je puisse me faire fabriquer un nouveau holster d'épaule. Mais j'avais des cicatrices toutes fraîches que j'étais prête à montrer à Peter.

Je dus me tortiller un peu pour sortir mon tee-shirt de mon jean mais, franchement, je n'avais pas envie de déboutonner ou de baisser ce dernier. Lorsque je soulevais le tee-shirt pour révéler mon ventre, Peter poussa une exclamation surprise.

— C'est impossible, chuchota-t-il.

Il tendit la main comme pour toucher et vérifier que ses yeux ne lui mentaient pas, puis la retira très vite, sans doute par peur de ma réaction.

Je me rapprochai du lit. Peter prit ça pour l'invitation que c'était. Il fit courir le bout de ses doigts le long des balafres rosâtres.

— Elles disparaîtront peut-être complètement, ou pas. Je ne le saurais pas avant quelques jours ou quelques semaines, dis-je.

Peter posa sa main aux doigts écartés sur la plus grosse de mes plaies, à l'endroit où Soledad avait tenté de m'arracher un gros morceau de chair. Sa paume était assez grande pour recouvrir les traces de griffes.

— Tu n'as pas pu guérir ainsi en moins de… quoi, douze heures ? Es-tu l'une d'entre eux ?

— Tu veux dire, une métamorphe ?

— Oui, souffla-t-il comme s'il s'agissait d'un secret.

Il fit glisser sa main le long de mon ventre en suivant le tracé des griffures.

— Non.

Il atteignit le bout des cicatrices, qui dépassaient juste mon nombril.

— Une infirmière vient de changer mes pansements. Dessous, je suis encore à vif. Mais toi… tu es guérie.

Il posa sa main sur ma hanche indemne. Elle faisait presque la moitié du tour de ma taille. Son geste me prit au dépourvu. Le seul des hommes de ma vie qui avait les mains assez grandes pour faire la même chose, c'était Richard.

Cette pensée me fit reculer et lâcher mon tee-shirt, qui retomba en dissimulant mon ventre. Peter en fut embarrassé, ce qui n'était pas mon intention. Soudain, je me rendis compte que je n'aurais pas dû le laisser me toucher ainsi mais, jusque-là, ça ne m'avait pas paru déplacé ou gênant.

Il retira son bras et, de nouveau, gaspilla à rougir le surplus de sang qu'il n'avait pas.

— Désolé, marmonna-t-il en détournant les yeux.

— C'est bon, Peter. Pas de souci.

Il me jeta un regard bref.

— Si tu n'es pas une métamorphe, comment se fait-il que tu aies guéri aussi vite ?

Probablement parce que j'étais la servante humaine de Jean-Claude. Mais, puisque Dolph aurait bien aimé le savoir, je préférais ne pas en informer les gens qui n'étaient pas au courant.

— Je suis porteuse de quatre souches différentes du virus de la lycanthropie. Je ne me suis jamais transformée jusqu'ici, mais je suis porteuse.

— D'après les docteurs, on ne peut pas contracter plusieurs formes de lycanthropie. C'est pour ça qu'ils me proposent un vaccin : pour que les deux souches se neutralisent mutuellement.

Peter se tut et prit une grande inspiration. Je lui tapotai l'épaule.

— Évite de parler si ça te fait mal.

— Tout me fait mal, grogna-t-il.

Il chercha une position confortable et, très vite, cessa de s'agiter comme si cela aussi lui était douloureux. Il leva les yeux vers moi avec la même expression coléreuse que deux ans plus tôt. Le gamin que j'avais rencontré au Nouveau-Mexique était toujours quelque part là-dedans ; il avait juste grandi.

Cette pensée me serra le cœur. Verrais-je jamais Peter dans des circonstances où il ne morflait pas ? J'imagine que j'aurais pu

rendre visite à Edward de temps en temps, mais je trouvais ça trop bizarre. Nous n'étions pas ce genre d'amis.

— Je sais que ça fait mal, Peter. Je n'ai pas toujours guéri aussi vite.

— Micah et Nathaniel m'ont parlé des tigres-garous et du risque de devenir un lycanthrope.

J'acquiesçai.

— Ils sont bien placés pour ça.

— Tous les métamorphes guérissent-ils aussi vite que toi ?

— Certains, moins vite ; d'autres, plus vite.

— Encore plus vite que ça, vraiment ?

— Oui.

Quelque chose d'indéchiffrable passa dans les yeux de l'adolescent.

— Cisco n'a pas guéri, lui. Ah !

— Non, en effet.

— S'il ne s'était pas jeté entre moi et… la tigresse-garou, je serais mort.

— Tu n'aurais pas survécu à de tels dommages, c'est vrai.

— Tu ne vas pas tenter de me persuader que ça n'était pas ma faute ?

— Ça ne l'était pas.

— Mais Cisco a fait ça pour me sauver.

— Il l'a fait pour que mes deux gardes tiennent le coup jusqu'à ce que d'autres gardes puissent nous rejoindre et nous aider. Il l'a fait parce que c'était son boulot.

— Mais…

— J'étais là, Peter. Cisco a fait son boulot. Il ne s'est pas sacrifié pour te sauver.

Je n'étais pas complètement sûre que ce soit vrai, mais je continuai quand même :

— En fait, il ne pensait probablement pas qu'il en mourrait. Les métamorphes sont plus difficiles à tuer, d'habitude.

— Plus difficiles ? Il a eu la gorge arrachée !

— J'ai déjà vu des vampires et des métamorphes se rétablir après avoir reçu des blessures semblables.

Peter me dévisagea, incrédule. Je fis le signe de la croix sur mon cœur et enchaînai avec le salut des boy-scouts. Cela le fit sourire.

— Tu n'as jamais été boy-scout.

— Je n'ai même pas été girl-scout, mais je dis la vérité.

Je souris pour l'encourager à continuer de son côté.

— Pouvoir guérir comme ça… ce serait bien pratique.

Je hochai la tête.

— C'est vrai. Mais être un métamorphe n'a pas que des avantages.

— Micah m'a parlé aussi des inconvénients. Nathaniel et lui ont répondu à beaucoup de mes questions.

— Ils sont doués pour ça.

Le regard de Peter dériva par-dessus mon épaule. Je jetai un coup d'œil dans la même direction. Micah et Nathaniel nous avaient laissé autant d'intimité que possible sans quitter la pièce. Ils parlaient à voix basse près de la porte. Cherry, elle, était sortie. Je ne l'avais pas entendue.

— Les docteurs voudraient que j'accepte le vaccin, dit Peter.

Je reportai mon attention sur lui.

— Je n'en doute pas.

— Que ferais-tu à ma place ?

Je secouai la tête.

— Si tu es assez vieux pour m'avoir sauvé la vie, tu es assez vieux pour prendre tes propres décisions.

Il se décomposa, non pas comme s'il allait se mettre à pleurer, mais comme si l'enfant en lui refaisait surface. Tous les ados se comportaient-ils ainsi ? Presque adultes un instant et, tout à coup, de nouveau fragiles comme des gamins ?

— Je te demande juste ton avis.

— Je te dirais bien d'appeler ta mère, mais Edward ne veut pas. Il pense que Donna voterait pour que tu te fasses vacciner.

— Il a raison, acquiesça Peter, l'air maussade et plein de ressentiment.

Il était du genre hostile à quatorze ans et, de toute évidence, ça n'avait pas totalement changé. Je me demandai comment Donna gérait ce fils plus âgé.

— Je vais te répondre la même chose qu'à Edward : je me garderai bien d'émettre le moindre avis personnel sur la question.

— Micah dit que je ne développerai pas forcément la lycanthropie tigre même si je refuse le vaccin.

— Il a raison.

— D'après lui, cinquante-cinq pour cent des gens qui se font vacciner ne contractent pas le virus, mais les quarante-cinq pour cent restants deviennent des métamorphes du type contenu dans le

vaccin. Si j'accepte le vaccin et que je deviens un métamorphe quand même, ça voudra dire que je serais resté humain si j'avais refusé.

— Je ne connaissais pas les statistiques exactes, mais tu peux faire confiance à Micah.

— Il dit que c'est son boulot de savoir ce genre de chose.

J'acquiesçai.

— Il prend son travail à la Coalition autant au sérieux qu'Edward et moi prenons le nôtre.

— Nathaniel dit qu'il est danseur exotique. C'est vrai ?

— Oui.

Peter baissa la voix.

— Stripteaseur, donc ?

— Oui, répétai-je en réprimant un sourire.

Après tout ce qu'il venait de traverser, Peter était gêné que mon petit ami gagne sa vie en se déshabillant. Mais peut-être ne savait-il pas que je sortais avec Nathaniel ? Si, il m'avait vue l'embrasser quand j'étais entrée. D'un autre côté, Cherry aussi était venue m'étreindre. Bref ! Le moment était mal choisi pour lui expliquer ma vie amoureuse.

— Micah m'a parlé des autres boulots que font certains lycanthropes. Ils peuvent devenir docteurs ou infirmiers, mais seulement si personne ne découvre ce qu'ils sont. Je ne pourrais peut-être pas m'engager dans l'armée.

— Les militaires considèrent la lycanthropie comme une maladie contagieuse, donc… non, probablement pas.

Je me souvins d'une conversation que j'avais eue avec Micah au sujet d'une rumeur selon laquelle l'armée recruterait délibérément des métamorphes. Mais ce n'était qu'une rumeur. Micah n'avait réussi à trouver aucun métamorphe qui ait été contacté par les autorités. Les histoires mentionnaient toujours « L'ami de l'ami d'un cousin ».

— Tu as accepté le vaccin, toi ?

— On ne me l'a pas proposé. Il est trop tard pour moi, Peter. Je suis déjà porteuse du virus.

— Mais tu n'es pas une métamorphe ?

— Je ne vire pas poilue à la pleine lune, ni le reste du mois d'ailleurs. Donc, non.

— Pourtant, tu portes quatre souches différentes. Alors que le concept du vaccin se fonde justement sur l'idée que plusieurs souches ne peuvent pas cohabiter dans le sang d'un même individu.

J'opinai et haussai les épaules.

— Que veux-tu que je te dise ? Je suis un miracle médical.

— Si je pouvais guérir comme toi sans virer poilu, ce serait génial.

— Tu ne pourrais toujours pas prétendre à certains boulots, parce que tes analyses sanguines te désigneraient comme métamorphe.

Il fronça les sourcils.

— Je suppose que tu as raison. (Puis son expression redevint celle d'un jeune garçon effrayé.) Pourquoi ne veux-tu pas m'aider à prendre ma décision ?

Je me penchai vers lui.

— Parce que c'est ça, être adulte, Peter. Parce que c'est là toute la difficulté. Tu veux faire semblant d'avoir dix-huit ans ? D'accord, mais tu décides tout seul. En revanche, si tu veux avouer ton âge réel, tout le monde te traitera comme un gamin, et quelqu'un choisira à ta place.

— Je ne suis plus un gamin, maugréa-t-il.

— Je le sais, maintenant.

Son air maussade céda la place à de l'étonnement.

— Que veux-tu dire ?

— Tu n'as pas flanché aujourd'hui. Tu n'as pas paniqué. J'ai vu des hommes adultes perdre les pédales en présence de lycanthropes, dans des situations moins violentes que celle-là. La plupart des gens ont peur des métamorphes.

— Oh ! Mais j'avais peur, dit-il doucement. J'ai peur d'eux depuis très longtemps.

Évidemment. Je me serais giflée.

— Depuis la mort de ton père.

Comment avais-je pu oublier que ce n'était pas la première attaque de lycanthrope à laquelle Peter survivait ?

Il eut un léger hochement de tête.

— Tu avais quoi, huit ans ?

— Oui.

De nouveau, il avait le regard dans le vague.

Je cherchai vainement quelque chose à ajouter. Je maudis Edward de ne pas être là. À cet instant, j'aurais peut-être échangé

un tête-à-tête avec Olaf contre cette conversation avec Peter. Je pourrais toujours buter Olaf, mais aucune arme ne viendrait à bout de la douleur de Peter.

— Anita, appela-t-il.

Je le regardai en face. Ses yeux me rappelaient ceux de Nathaniel à l'époque où je l'ai rencontré. Ils étaient plus vieux qu'ils n'auraient dû l'être, parce qu'ils avaient vu des choses que la plupart des hommes adultes ne verraient jamais.

— Je suis là, Peter, dis-je, faute de savoir quoi dire d'autre.

Je soutins son regard en luttant pour ne pas lui montrer combien ça me tordait le cœur. Ses yeux étaient peut-être déjà comme ça depuis la mort de son père, mais il avait fallu que je sorte avec Nathaniel pour découvrir ce que signifiait un regard pareil dans un visage qui n'avait pas encore vingt ans.

— Je pensais que, si je m'entraînais avec Edward, je n'aurais plus peur… Mais j'ai eu peur quand même. J'ai eu aussi peur que la dernière fois. C'était comme si j'avais de nouveau huit ans et que je regardais mourir mon père.

Je voulais lui toucher l'épaule ou lui prendre la main, mais je n'étais pas sûre que ce soit ce dont il avait besoin ; aussi ne fis-je pas le moindre geste. Au lieu de ça, je dis :

— Quand j'avais huit ans, j'ai perdu ma mère dans un accident de voiture.

Une lueur de curiosité étonnée passa dans ses yeux. C'était toujours mieux que cette horrible douleur.

— Tu étais là ? Tu as tout vu ?

Je secouai la tête.

— Non. Un jour, elle est partie de la maison, et elle n'est jamais revenue.

— Moi, j'ai vu mourir mon père. J'en ai fait des cauchemars pendant longtemps.

— Moi aussi.

— Mais tu n'étais pas là. Que voyais-tu dans tes cauchemars ?

— Une parente bien intentionnée m'a emmenée voir l'épave de la voiture. Pendant longtemps, j'ai rêvé que je touchais les taches de sang sur les housses de siège.

Je me rendis compte que c'était la première fois que je racontais ça à quelqu'un.

— Quoi ? s'étonna Peter en voyant ma tête. Qu'est-ce qui ne va pas ?

J'aurais pu répondre beaucoup de choses, et la plupart d'entre elles auraient été sarcastiques. « Je te parle de la mort de ma mère, voyons ! Pourquoi ça n'irait pas ? » Mais j'optai pour la vérité, celle qui franchit vos lèvres comme des tessons de verre qui devraient vous déchiqueter au passage.

— Je viens juste de me rendre compte que je n'avais jamais parlé de ces rêves à personne.

— Pas même à Micah ou à Nathaniel ?

Il savait donc que je sortais avec eux.

— Non, pas même à eux.

— Ma mère m'a forcé à suivre une thérapie après coup. J'ai dû en parler pendant des mois.

— Elle a bien fait.

— Pourquoi ton père ne t'a pas envoyée voir un psy, toi aussi ?

Je haussai les épaules.

— Je crois que l'idée ne lui a même pas traversé l'esprit.

— Je pensais que si j'affrontais l'objet de ma peur elle disparaîtrait. Mais ça n'a pas été le cas. (Peter détourna les yeux.) J'ai eu une trouille horrible, chuchota-t-il.

— Moi aussi.

Il sursauta et me regarda de nouveau.

— Tu n'en avais pas l'air.

— Toi non plus.

Quelques secondes s'écoulèrent avant qu'il sourie et finisse par baisser les yeux avec cet air satisfait que certains jeunes hommes prennent parfois. Ça finit par leur passer en vieillissant, mais je trouve ça mignon.

— Tu le penses vraiment ?

— Peter, en nous sautant dessus dans le couloir, tu m'as sauvée. Soledad m'aurait tuée dès que nous aurions été hors de votre vue.

— Edward m'a dit que si un méchant cherche à t'emmener et qu'il te menace déjà, ou qu'il est armé, la plupart du temps il a l'intention de te tuer de toute façon. Si tu te laisses faire, tu ne réussis qu'à avoir une mort plus lente et plus douloureuse.

J'acquiesçai.

— Il me semblait bien que c'était ce que tu voulais dire quand tu as récité la règle à voix haute.

— Tu as compris.

— Je t'ai même encouragé, tu te souviens ?

Il scruta mon visage comme s'il cherchait à y lire quelque chose.

— Donc, je n'ai pas rêvé.
— Edward et moi avons beaucoup de règles en commun.
— Il dit que tu penses comme lui.
— Parfois.
— Mais pas toujours.
— Non, pas toujours.
— Je vais refuser le vaccin, déclara Peter d'une voix ferme.
— Pourquoi ?
— Tu crois que je devrais l'accepter ?
— Je n'ai pas dit ça ; je veux juste connaître tes raisons.
— Si je refuse et que je ne deviens pas un tigre-garou, tant mieux. Si je refuse et que je deviens un tigre-garou, au moins, ce sera en t'ayant sauvée. Mais si j'accepte et que je n'avais pas été infecté par le virus, je serai contaminé par la souche contenue dans la seringue, et je deviendrai un métamorphe parce que j'aurais eu peur d'en devenir un. Ça semble idiot.
— Mais, si tu as été infecté par la souche tigre, le vaccin pourrait t'empêcher de devenir un métamorphe.
— Tu trouves que je devrais accepter.
Je soupirai.
— Tu veux vraiment savoir ce que je pense ?
— Je n'arrête pas de te le demander.
— Je n'ai pas aimé la façon dont tu as dit que, si tu te changeais en tigre-garou, ça ne serait pas grave parce que tu aurais été contaminé en me sauvant. Je ne veux pas que tu tiennes compte de moi. Je veux que tu te comportes comme un salopard égoïste, Peter. Je veux que tu penses à toi, et seulement à toi. Que veux-tu faire ? Vers quel choix te pousse ton instinct ?
— Franchement ?
— Oui, franchement.
— Chaque fois que je crois avoir pris une décision, je change d'avis dans la minute qui suit. S'ils étaient là avec leur seringue, j'accepterais le vaccin et on n'en parlerait plus, mais ils ne me l'apporteront pas avant que je l'aie demandé. (Il ferma les yeux.) Une partie de moi veut appeler ma mère et la laisser décider à ma place. Une partie de moi veut pouvoir s'en prendre à quelqu'un si les choses tournent mal, mais ce n'est pas ainsi que réagit un homme adulte. Un homme adulte assume ses responsabilités.
— Dans ce genre de situation, oui. Mais ne t'imprègne pas trop de cette mentalité de flingueur solitaire.

— Pourquoi ?

Je souris.

— Je sais d'expérience que c'est difficile de former un couple quand on est aussi foutrement indépendant. J'ai dû apprendre à partager mes décisions. Il faut trouver un équilibre.

— Je ne sais plus où j'en suis, d'accord ?

Il avait les yeux brillants.

— Peter, je…

— Va-t'en, s'il te plaît, demanda-t-il d'une voix enrouée. Laisse-moi.

Je faillis tendre la main pour lui toucher l'épaule. Je voulais le réconforter. Ou mieux encore : revenir en arrière et le mettre de force dans un avion pour le Nouveau-Mexique dès qu'il aurait atterri à St. Louis. Je regrettais de ne pas l'avoir humilié et renvoyé chez lui. Un ego blessé valait sûrement mieux que ça.

Des mains me prirent par les épaules et m'écartèrent doucement du lit de Peter. Micah et Nathaniel m'entraînèrent vers la porte pour que l'adolescent puisse pleurer sans que je le voie. J'avais la gorge si serrée que j'avais du mal à respirer. Merde, merde, merde !

Ils avaient réussi à me faire sortir de la chambre quand la première larme brûlante coula sur ma joue.

— Misère !

Micah voulut me prendre dans ses bras, mais je le repoussai.

— Ne fais pas ça, sinon je vais me mettre à pleurer.

— Laisse-toi aller, Anita.

Je secouai la tête.

— Non, pas question. Il faut la tuer d'abord. Je pleurerai une fois que Mercia sera morte.

— Tu la tiens responsable de ce qui est arrivé à Peter.

— Non, c'est moi que je tiens responsable de ce qui est arrivé à Peter. Et Edward. Mais, comme je ne peux pas nous tuer, je me contenterai d'elle.

— Est-ce bien raisonnable de parler de tuer des gens en présence d'un policier ?

Zerbrowski se dirigea vers nous avec son sourire familier. Comme d'habitude, il semblait avoir dormi tout habillé, même si je savais que ça n'était pas le cas. Ses cheveux bruns bouclés grisonnaient de plus en plus, mais ils étaient toujours aussi décoiffés. Sa femme, Katie, ne l'avait pas obligé à aller chez le coiffeur depuis un bail. Zerbrowski est joyeusement négligé, tandis

que Katie est l'une des personnes les plus soigneuses que je connaisse. On dit bien que les opposés s'attirent…

Je fus prise d'une horrible envie de me pendre à son cou. Il avait l'air tellement normal ! Du coup, je me tournai vers Micah et Nathaniel. Pour envisager de tomber dans les bras de Zerbrowski, je devais avoir sérieusement besoin d'un câlin. Et ils m'avaient déjà tous vue pleurer – oui, même Zerbrowski.

Je passai un bras autour de Micah et tendis l'autre à Nathaniel. Je les laissai m'enlacer, mais je ne pleurai pas. Mes joues me brûlaient, mais elles restaient sèches. Je m'accrochai aux deux métamorphes et les laissai me réconforter. J'avais affreusement envie de m'écrouler dans leurs bras, mais je ne pouvais pas. Je ne pouvais pas m'y autoriser.

— Je vais vous laisser un peu d'intimité, dit Zerbrowski.

Je secouai la tête et me dégageai.

— Non, il faut attraper cette salope.

— Personne ne l'a vue, Anita. Ni elle, ni l'homme que nous supposons être son serviteur humain.

— Il doit forcément l'être, étant donné qu'il partage ses pouvoirs mentaux, arguai-je.

Je voulus m'écarter de Micah et de Nathaniel, mais celui-ci passa un bras autour de mes épaules et tenta de m'attirer de nouveau vers eux. Je lui tapotai la main.

— Je vais bien maintenant.

Debout derrière moi, il chuchota :

— Menteuse ! Mais c'est peut-être moi qui ai besoin de te toucher. (Il me serra très fort contre lui en glissant son autre bras autour de ma taille.) Il faut que tu arrêtes de passer à un cheveu de la mort, Anita. C'est mauvais pour mon cœur.

Je savais qu'il ne craignait pas de faire un infarctus. Il existe des tas d'autres façons d'avoir le cœur brisé. Alors je le laissai me serrer contre lui, et je fis glisser mes mains le long de ses bras.

Zerbrowski secoua la tête en souriant.

— Katie est toujours aussi soulagée chaque fois que je sors de l'hôpital, mais elle est trop réservée pour le montrer en public.

Je lui jetai un regard pas franchement amical. Il leva les mains.

— Ce n'était pas une critique. C'est juste que… je trouve ça intéressant d'observer des gens aussi démonstratifs. C'est un truc culturel des métamorphes ?

Je réfléchis quelques secondes.

— Je suppose que oui.

— Lorsque nous n'avons pas à faire semblant d'être humains, nous sommes très tactiles, expliqua Micah, et nous ne cherchons pas à cacher nos émotions.

Zerbrowski se fendit d'un large sourire.

— Ça a dû te faire un sacré choc au début, Anita.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Ça signifie que, comme la plupart des flics que je connais, tu as tendance à réprimer tes émotions. Ou, en tout cas, tu avais tendance jusqu'ici. Du coup, puis-je espérer que tu te suspendras à mon cou si jamais on se trouve ensemble sur une scène de crime particulièrement atroce et que tes petits amis ne sont pas là ?

Je ne pus m'empêcher de sourire.

— Dans tes rêves !

Je tapotai le bras de Nathaniel et fis un pas en avant. Il me laissa m'écarter de lui mais ne lâcha pas ma main. Je comprenais son besoin de toucher et d'être touché – un besoin qui n'était pas seulement dû à sa nature de lycanthrope. J'avais envie de serrer Peter dans mes bras comme un petit garçon et de lui dire que tout allait s'arranger, mais c'eût été un mensonge. En vérité, je ne pouvais rien lui promettre.

— Tu es bien sérieuse pour une fille qui vient juste de se faire câliner par son chéri.

— Je pense à Peter.

— Je sais, tu t'es fait amocher en essayant de le sauver.

Je luttai pour conserver une expression neutre. Edward aurait dû me prévenir qu'il avait décidé de raconter des craques aux flics. Le fait qu'il ne m'ait pas donné la version « officielle » des événements et que je n'aie même pas pensé à la lui demander indiquait bien à quel point nous étions distraits tous les deux. Ça n'allait pas du tout.

— Tu lui as sauvé la vie, Anita. Tu ne pouvais pas faire mieux, dit gentiment Zerbrowski.

Je hochai la tête et me jetai dans les bras de Micah, moitié pour me faire réconforter, moitié pour dissimuler mon visage. Je culpabilisais parce que, au contraire, Peter avait été blessé en essayant de me sauver. Et la police n'allait même pas l'en féliciter comme il le méritait. Quelque part, c'était ajouter l'insulte à la douleur.

Micah m'embrassa la joue et me chuchota :

— Edward ne t'a pas informée de la version officielle ?

— Non.

Me serrant contre lui, il dit tout haut :

— Je crois aussi qu'Anita culpabilise parce qu'elle était déjà sur la piste de ces vampires. Elle pense que ses proies n'auraient pas réagi aussi violemment si elles n'avaient pas su qu'un marshal fédéral les pourchassait.

Je pivotai à demi dans ses bras.

— Quand quelqu'un se sait poursuivi par une personne qui a la permission de le tuer à vue, il n'a pas tellement le choix, non ?

— Veux-tu dire que tu désapprouves les ordres d'exécution ? s'étonna Zerbrowski.

— Non, pas dans ce cas. Mais, certains soirs, je regrette de ne pas avoir d'autre option que de tuer. J'adorerais que quelqu'un fasse une étude pour déterminer si les vampires ne font pas plus de dégâts en tentant d'échapper à leur exécuteur que lors du crime pour lequel ils ont été condamnés à la base.

— Tu as déjà constaté une chose pareille ?

— Non. Je suppose que non. La plupart des vampires que j'ai tués auraient continué à faire des victimes si je ne les avais pas arrêtés. Mais quand même. Celle que nous pourchassons actuellement a essayé de faire accuser une vampire de l'Église de la Vie Éternelle à sa place, et elle a participé à en piéger une autre. Si j'avais suivi la piste qu'elle a tracée pour nous sans me poser de questions, j'aurais assassiné deux innocentes.

— Ce n'est pas la deuxième fois que des méchants vampires tentent de faire accuser de gentils vampires et de t'utiliser comme arme du crime ?

— Si. Et je ne dois pas être la seule exécutrice à qui c'est arrivé. Mais mes collègues, eux, n'ont peut-être pas regardé au-delà de l'évidence.

— Tu veux dire que, parce qu'ils ne fréquentent pas les vampires à titre personnel, ils partent du principe qu'un bon vampire est un vampire mort ?

— Quelque chose comme ça, oui.

Zerbrowski fronça les sourcils.

— Dolph n'est pas le seul à penser que le fait que tu vives avec… (Il eut un geste vague en direction de Micah et de Nathaniel.)… compromette ton efficacité professionnelle. Mais moi je ne suis pas de cet avis, bien au contraire. Je pense que, grâce à tes fréquentations, tu considères les vampires et les métamorphes de la

façon dont la loi nous dit que nous devons les considérer désormais. Ils sont censés être des citoyens à part entière, des gens, et c'est ainsi que tu les vois. C'est pour ça que tu as de plus en plus de mal à les tuer, mais c'est aussi ce qui fait de toi un meilleur flic. Tu cherches la vérité, tu attrapes le vrai coupable et tu le punis. Les autres exécuteurs tuent les gens qu'on leur désigne. Ce qui fait d'eux de bons assassins, mais probablement pas de bons flics.

C'était un très long discours pour Zerbrowski.

— On dirait que tu y as beaucoup réfléchi, fis-je remarquer.

Il parut embarrassé.

— Je suppose que oui. Je passe beaucoup de temps à défendre ton honneur auprès des collègues.

— Je peux me défendre toute seule, me rebiffai-je.

Il secoua la tête.

— Non, tu ne peux pas. Tu ne peux pas expliquer que tu considères les monstres comme des gens sans avoir l'air d'impliquer que ce n'est pas le cas du conservateur borné à qui tu t'adresses. Mais, venant de moi, ça passe. Je suis Zerbrowski. Je peux raconter des tas de conneries sans que mes interlocuteurs s'en offensent, parce que je vise les zygomatiques. Alors que toi tu vises la jugulaire, ce qui tend à les énerver.

— Il te connaît vraiment bien, commenta Micah.

Je m'écartai suffisamment pour le dévisager.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

Il eut un large sourire, et je vis du coin de l'œil que Nathaniel luttait pour réprimer le sien. Apparemment, tout le monde me trouvait très amusante.

— Quoi ?

Mon portable sonna, et je me rendis compte que je ne l'avais pas sur moi. Mais je reconnus la sonnerie que Nathaniel avait choisie à ma place quand je lui avais dit que je m'en fichais. C'était *Wild Boys*, des Duran Duran. La prochaine fois qu'il me poserait ce genre de question, je tâcherai d'avoir une opinion.

Micah sortit le téléphone de sa poche et me le tendit. Je n'eus pas le temps de lui demander où et quand il l'avait récupéré ; je me contentai de prendre la communication.

— Allô ?

— Je n'ai pas beaucoup de temps, dit une voix masculine – une voix étrangement monotone, à la fois familière et inconnue. Les Arlequin sont dans mon église.

Je m'éloignai dans le couloir. Je ne voulais pas que Zerbrowski entende la suite, pas tant que je ne saurais pas si je voulais informer la police de ce qui allait se dire.

— Malcolm, c'est vous ?

Comme si je n'avais rien demandé, la voix continua :

— Colombine dit qu'elle liera toute ma congrégation par le sang ou qu'elle m'affrontera à l'aide de sa magie, car il n'est pas illégal qu'un vampire fasse usage de ses pouvoirs sur un autre. Elle affirme n'avoir enfreint aucune des lois de notre pays, et rejette la faute de tous les crimes commis sur sa partenaire morte. Je ne peux pas gagner contre elle, Anita, mais je peux remettre ma congrégation entre les mains de Jean-Claude. Liez mes fidèles de la façon que vous voudrez, mais préservez-les de la folie que je sens chez ces deux-là – Colombine et Giovanni. Donnez-moi la permission de leur dire que c'est Jean-Claude, et pas moi, qu'ils doivent affronter s'ils veulent prendre le contrôle des membres de l'Église de la Vie Éternelle.

— Malcolm, c'est vous ?

La voix changea, se teintant de peur.

— Que se passe-t-il ? Qui est à l'appareil ?

— Avery ? Avery Seabrook ?

J'avais dit son nom sur un ton interrogateur, mais j'aurais mis ma main à couper que c'était lui. Je pensai à ses doux yeux bruns, à ses cheveux courts, à son visage juvénile et comme inachevé. Il devait avoir vingt-cinq ans, mais il était encore très innocent.

— Anita, c'est toi ?

— C'est moi. Que s'est-il passé ? Que se passe-t-il en ce moment ?

— Malcolm m'a touché, et ensuite je ne me souviens pas. Je suis revenu à moi au fond de l'église, avec mon téléphone à l'oreille. (Il baissa la voix.) Il y a des vampires masqués ici. Je ne les connais pas. On dirait que Malcolm a peur d'eux.

— Tu es lié par le sang à Jean-Claude. Ils ne peuvent pas s'emparer de toi.

— Que se passe-t-il, Anita ?

Que pouvais-je bien lui répondre ? « Tu es tellement faible que Malcolm a pu rouler ton esprit comme si tu étais un humain » ? Il avait déjà suffisamment la trouille ; inutile que je l'humilie par-dessus le marché.

— Malcolm vient de me transmettre un message.

— Quoi ?

J'entendis du bruit à l'autre bout de la ligne, puis la voix d'Avery se fit distante comme s'il avait écarté le portable de sa bouche pour parler à quelqu'un d'autre.

— Avery ?

La voix qui me répondit ne fut ni celle d'Avery, ni celle de Malcolm.

— Qui est à l'appareil, je vous prie ?

C'était une voix d'homme que je ne connaissais pas.

— Ce n'est pas à moi de répondre à vos questions, mais à vous de répondre aux miennes.

— Vous faites partie de la police ?

— Oui.

Ce qui était la vérité.

— Nous n'avons enfreint aucune de vos lois.

— Vous tentez de prendre par la force le contrôle de l'Église de la Vie Éternelle. C'est illégal.

— Nous n'avons exercé de violence sur personne. Ce sera un affrontement de volontés et de magies. Dans votre pays, il n'est pas interdit qu'un vampire utilise ses pouvoirs sur un autre. Et je vous donne ma parole que nous n'utiliserons les nôtres sur aucun des humains ici présents.

— Et les vampires ? Eux aussi sont des citoyens américains.

— Nous ne les contraindrons pas physiquement et n'emploierons aucune arme contre eux. Mais vos lois ne protègent que les humains contre les pouvoirs vampiriques. On peut même les interpréter de façon à exclure toutes les créatures surnaturelles de la protection qu'elles confèrent contre la manipulation télépathique.

— Nos lois considèrent les lycanthropes comme des humains.

— Si vous le dites.

— Oui, je le dis. Votre nom, réclamai-je.

— On m'appelle Giovanni. Et, moi aussi, j'aimerais bien savoir à qui je m'adresse.

Franchement, je ne savais pas s'il me traiterait comme un flic ou comme la servante humaine de Jean-Claude. Je ne savais même pas lequel des deux rôles me servirait le mieux dans les circonstances présentes.

— Je suis le marshal fédéral Anita Blake.

— Ah ! La servante humaine du Maître de la Ville.

— Accessoirement, oui.

— Nous n'avons rien fait, ma maîtresse et moi, pour susciter votre courroux dans l'une ou l'autre de vos fonctions.

Ce qui était assez proche de ce que je pensais. Avait-il lu dans mon esprit sans que je m'en aperçoive ? Merde alors !

— Si Colombine est votre maîtresse, ouais, elle a réussi à me foutre en rogne.

— Nous avons lu vos lois, marshal. Colombine a usé de ses pouvoirs sur vous, sur votre maître et sur son loup. Elle n'en a usé sur aucun humain.

— Elle et son amie Nivia ont tué deux humaines et mis leur meurtre sur le dos de deux vampires innocentes.

— Nivia a agi seule. Ma maîtresse a été très contrariée en découvrant ce qu'elle avait fait, dit Giovanni sans même se donner la peine de prendre un ton convaincant.

Il savait que je ne pouvais pas prouver avec une certitude absolue que les crimes étaient l'œuvre de Nivia et de Nivia seule puisque cette dernière était morte… ce qui les arrangeait bien, lui et sa maîtresse. D'autre part, c'était la tigresse-garou de Nivia qui avait tenté de tuer Peter – un humain –, et elle aussi était morte. Tout cela était fort commode.

— Fils de pute, dis-je doucement.

— Excusez-moi, marshal ?

— J'ai un mandat d'exécution qui conviendra tout à fait pour vous et votre maîtresse.

— Mais, si vous l'utilisez en sachant que nous ne sommes pas coupables de ces crimes, vous devenez une meurtrière. Peut-être ne serez-vous jamais jugée comme telle, mais vous saurez que vous avez abusé de vos pouvoirs et tué juste pour protéger votre maître, comme une bonne servante humaine… et pas comme un bon marshal fédéral.

— Je vois que vous avez bien appris votre leçon.

Micah m'avait rejointe. Je levai une main pour qu'il n'essaie pas de me parler. Jetant un coup d'œil en arrière, je vis que Nathaniel discutait avec Zerbrowski, et qu'il avait réussi à mobiliser toute son attention.

— Nous savons que vous êtes une personne honorable, et votre maître aussi. Nous ne ferons pas de mal à Malcolm et aux siens. Nous le défierons simplement pour prendre le contrôle de sa congrégation, et nous utiliserons uniquement des moyens légaux pour remporter notre duel.

— Avery Seabrook est déjà lié par le sang à Jean-Claude. Vous ne pouvez pas toucher à lui.

— Très bien, mais les autres n'appartiennent à personne.

— Malcolm les a donnés à Jean-Claude. Nous ne les avons pas encore liés, mais ils sont à nous.

— Le mensonge ne vous sied guère, marshal Blake.

— Vous entendez le mensonge dans la voix des gens ?

— J'ai cette capacité.

— D'accord. Alors, écoutez-moi bien, Giovanni. Malcolm nous a donné toute sa congrégation, à Jean-Claude et à moi. Ses vampires appartiennent désormais au Maître de la Ville de St. Louis. Vous pouvez défier Malcolm en duel et le vaincre grâce à vos pouvoirs, mais vous n'y gagnerez rien. Selon la loi vampirique, vous devez vaincre le véritable maître de ses fidèles pour pouvoir les lier à vous par le sang.

Giovanni garda le silence quelques instants. Je l'entendais respirer à l'autre bout de la ligne, ce qui signifiait que ce n'était pas un vampire – mais plutôt le serviteur humain de Colombine, comme je le supposais. Il était plus puissant que la moyenne des serviteurs humains mais, d'un autre côté, moi aussi.

— J'entends la vérité de vos paroles. Mais j'ai aussi entendu la vérité dans la réponse que Malcolm a faite à ma maîtresse voici quelques minutes. Elle lui a demandé si Jean-Claude était réellement le maître de sa congrégation, et il a dit que non.

— Vous sous-estimez les pouvoirs de Malcolm, Giovanni. Il a réussi à nous transmettre un message, et l'église dans laquelle vous vous trouvez est pleine de citoyens américains qui ont des droits civils. Elle est pleine de vampires qui appartiennent au Maître de la Ville de St. Louis, et qui ont donc également des droits selon les lois du Conseil. Vous avez fait très attention à ne pas invoquer mon statut de marshal fédéral, mais je suis aussi pointilleuse sur le respect de la loi vampirique que de la loi humaine. Si vous enfreignez l'une ou l'autre, vous devrez en répondre devant moi.

— Mais, vous aussi, vous êtes soumise à ces lois, Anita Blake.

— Tu m'en diras tant, Jonathan.

— Je m'appelle Giovanni.

— Désolée, c'est juste une expression. Ça signifie que je comprends ce que vous dites, et que je ne suis pas impressionnée.

— Malcolm a utilisé ce jeune vampire pour vous transmettre son message, n'est-ce pas ?

— Aucune loi ne m'oblige à vous répondre.

— C'est exact. Mais si ma maîtresse lie ces vampires par le sang, elle aura le pouvoir nécessaire pour vaincre Jean-Claude.

— Vous êtes les Arlequin. Vous ne pouvez pas tuer quelqu'un sans lui envoyer d'abord un masque noir.

— Nous n'agissons pas en tant qu'Arlequin. Ma maîtresse s'est lassée d'être l'instrument du Conseil. Elle souhaite acquérir son propre territoire dans ce pays encore si jeune. Mais Jean-Claude s'est révélé plus difficile à détruire qu'elle ne l'avait anticipé.

— Vous êtes censés lancer un défi en bonne et due forme avant d'attaquer un Maître de la Ville pour vous emparer de son territoire.

— Jean-Claude a-t-il lancé un défi en bonne et due forme à Nikolaos avant que vous la tuiez pour lui ?

Je pris une inspiration et n'essayai même pas de répondre. Pour être franche, je ne m'étais pas rendu compte que tuer Nikolaos ferait de Jean-Claude le nouveau Maître de la Ville. Sur le coup, je cherchais juste à rester en vie et à l'empêcher de massacrer d'autres gens. Mais sa mort avait ouvert la voie à Jean-Claude. Révéler qu'il s'agissait d'un accident nous aurait fait paraître faibles ; aussi gardai-je le silence tandis que je réfléchissais.

Micah avait sorti son propre téléphone et composé un numéro. Je l'entendis dire : « Jean-Claude ? » Avait-il capté une assez grande partie de ma conversation avec Giovanni pour l'informer de ce qui se passait ?

— J'en déduis que non, lâcha Giovanni au bout d'un moment.

— Je croyais que les Arlequin étaient censés rester neutres, et que, par conséquent, ils ne pouvaient pas avoir de territoire à eux.

— Nous sommes las de cette vie d'errance. Nous souhaitons nous établir quelque part.

— Vous pourriez demander à rejoindre le baiser de Jean-Claude.

— Ma maîtresse désire régner et non servir.

Je me dirigeai vers la sortie. Je ne savais pas encore ce que nous allions faire, mais nous devions nous rendre à l'église. Nous devions arrêter Colombine et Giovanni avant qu'ils mettent leurs plans à exécution. Parce que j'aurais été très étonnée qu'après avoir vaincu Malcolm ils s'arrêtent en si bon chemin.

— Le Conseil a interdit tout affrontement entre maîtres vampires sur le sol américain, jusqu'à nouvel ordre.

— Il suffit que celui-ci ne s'ébruite pas. Ma maîtresse est certaine de pouvoir régler cette affaire dans la nuit et en secret.

— Un excès de confiance, c'est un excellent moyen de se faire tuer.

Nathaniel se tenait seul au bout du couloir. Je ne savais pas où était passé Zerbrowski, mais c'était aussi bien qu'il ne soit plus là. Je devais faire une drôle de tête, et je ne voulais pas avoir à lui mentir. Cette petite sauterie était réservée aux monstres. Pas question d'y inviter des flics.

— Nous userons de nos pouvoirs sur chacun des vampires ici présents. Ceux qui ne parviendront pas à résister seront liés par le sang à Colombine.

— Vous ne pouvez pas lier par le sang des vampires qui appartiennent à un autre maître. Ça va à l'encontre de toutes les règles.

— Considérez ça comme le début du duel entre votre maître et le mien.

Et Giovanni raccrocha.

— Merde ! jurai-je.

Micah me tendit son portable.

— C'est Jean-Claude. Je lui ai dit que c'était les Arlequin, et qu'ils se trouvaient à l'Église de la Vie Éternelle.

Je pris le téléphone et entrepris de rapporter ma conversation avec Giovanni. Jean-Claude écouta calmement, en m'interrompant de temps à autre pour poser une question. Peut-être percevait-il ma fébrilité, ou peut-être avait-il déjà passé trop de siècles à gérer ce genre de bordel.

— Vas-tu amener des policiers humains ?

— J'amènerai Edward et Olaf. Pour le reste, je ne sais pas. Je ne peux pas prouver que Colombine et Giovanni ont enfreint une quelconque loi humaine.

— Je te laisse décider s'il serait opportun de mentir ou pas dans ces circonstances.

— Vous voulez dire, utiliser mon mandat même si je ne suis pas certaine que Colombine soit coupable de ces deux meurtres ?

— C'est ton honneur qui est en jeu, pas le mien, ma petite. Je vais appeler les métamorphes et mes vampires. Sois prudente.

— Vous aussi.

Il raccrocha.

Je cessai de marcher. J'avais le cœur dans la gorge, et une voix paniquée hurlait dans ma tête. J'étais certaine que j'allais faire tuer tout le monde. Si j'emmenais les flics, ils mourraient. Si je ne les

emmenais pas, mes autres amis mourraient. Je n'arrivais pas à me décider.

Je regardai Micah.

— Ça pourrait virer à la prise d'otages, et je ne suis pas formée pour gérer ça. Il doit y avoir une centaine de personnes à l'église. Et si je fais le mauvais choix ? Et s'ils sont tous massacrés par ma faute ?

Micah me dévisagea.

— D'abord, il faut que tu renforces ton bouclier, parce que ce n'est pas ton genre de douter de toi à ce point. Ensuite, Colombine ne veut pas la mort de ces vampires. Elle veut les lier à elle par le sang et, pour ça, ils doivent rester en vie.

Je hochai la tête.

— Tu as raison. Tu as raison.

Pourtant, mes entrailles étaient toujours nouées. J'avais déjà été manipulée mentalement de toutes sortes de façons, mais le pouvoir de Mercia était presque le pire, parce qu'il intensifiait vos propres émotions jusqu'à ce qu'elles deviennent insoutenables. Je crois que j'aurais préféré une bonne vieille tentative de contrôle télépathique plutôt que ce viol affectif.

— Pourquoi n'es-tu pas affecté ? demandai-je à Micah.

— Je ne crois pas qu'elle m'ait repéré pour le moment.

— Elle a repéré Graham. Comment a-t-elle su qu'il faisait partie de mon entourage ?

— Soledad a dû le lui dire.

— Exact, acquiesçai-je. Exact.

Nathaniel nous rejoignit, seul.

— Où est passé Zerbrowski ? lui demandai-je.

— Je l'ai fait parler du barbecue qu'il organisait. Je lui ai demandé ce qu'on devait apporter. Il doit être plus nerveux à notre sujet qu'il ne le laisse paraître, parce que ça a complètement détourné son attention de ton coup de fil top secret. Alors, que se passe-t-il ?

Je le lui expliquai.

— Si j'amène des flics, je crains que Colombine les manipule. Son pouvoir est tellement subtil ! Il se contente d'amplifier ce que les gens ressentent déjà. Et, apparemment, il ne déclenche pas les objets saints.

— Parce qu'il n'ajoute rien.

— Quoi ?

Micah et moi dévisageâmes Nathaniel.

— Colombine ne te force pas à faire quoi que ce soit ; elle se contente d'alimenter tes propres émotions. C'est peut-être pour ça que les objets saints ne détectent pas son pouvoir.

Je souris.

— Depuis quand es-tu si malin ?

Nathaniel eut un haussement d'épaules désinvolte, mais je vis bien qu'il était flatté.

— Que se passera-t-il si nous appelons les gars de la Réserve mobile et que Colombine les manipule ? Je ne peux pas garantir qu'elle ne les retournera pas les uns contre les autres ou, pire, contre les fidèles de Malcolm. Et, une fois que je les aurai contactés, ils prendront la direction des opérations. Je n'aurai plus aucun contrôle sur la suite.

— Je ne suis pas sûr que tu aies le moindre contrôle en ce moment, fit remarquer Micah.

— Merci beaucoup.

Il me toucha doucement l'épaule.

— Anita, ce que tu essaies de décider, c'est s'il vaut mieux emmener la police en renfort, ou s'il vaut mieux faire appel aux métamorphes et aux vampires de Jean-Claude.

Je hochai la tête.

— C'est ça. C'est exactement ça.

— Zerbrowski et ses collègues ne risquent pas de se douter de quelque chose si tu pars d'ici en courant ? interrogea Nathaniel.

— J'ai presque toute liberté quant à la façon dont je choisis d'exécuter mes mandats. Je ne suis pas obligée d'emmener d'autres flics avec moi. Mais les Arlequin se sont débrouillés pour que les mandats en ma possession ne s'appliquent pas vraiment.

— C'est bien dommage que tu ne puisses pas nommer de simples citoyens marshals adjoints, comme dans les vieux films.

J'eus le bon goût de paraître embarrassée.

— Figure-toi que j'y ai pensé, et que je le regrette aussi. Ce serait quand même vachement pratique.

— Quoi que tu décides de faire, tu dois le décider maintenant, dit Micah.

Je me sentais paralysée, incapable de faire un choix – ce qui ne me ressemblait pas, surtout en situation d'urgence. M'écartant des deux métamorphes pour rompre tout contact physique avec eux, je pris une grande inspiration, puis une autre. La seule chose à

laquelle je pouvais penser, c'est que Peter avait failli se faire tuer à cause de moi. Et qu'il risquait de devenir un lycanthrope à l'âge de seize ans. Malcolm allait-il mourir par ma faute ? Je ne voulais pas prendre de risque avec la vie de quiconque. Je ne supportais pas l'idée de devoir annoncer à Katie que Zerbrowski s'était fait tailler en pièces par des vampires. Je ne pouvais pas…

Des mains m'empoignèrent. Je levai les yeux vers le visage de Nathaniel.

— Elle est en train d'alimenter tes doutes, dit-il sur un ton pressant. Je le sens.

Ses doigts crispés me meurtrissaient les bras. Et, soudain, une certitude inébranlable me remplit, une certitude fondée sur sa foi en moi. Nathaniel avait une confiance absolue en ma capacité à sauver la situation. Cela aurait dû m'effrayer, mais la lame de fond de sa foi balayait toutes mes craintes et toutes mes hésitations. Il savait que je ferais le bon choix. Il savait que je sauverais Malcolm. Il savait que je sauverais les gentils et que je punirais les méchants. Il croyait en moi, tout simplement. C'était l'une des choses les plus réconfortantes que j'aie jamais éprouvées.

Dans le fond de ma tête, une petite voix cria : *Tu n'es pas Dieu, tu n'es que toi !* De nouveau, je tentai de m'effrayer et, de nouveau, je n'y parvins pas. Sa conviction était si forte qu'elle ne laissait de place à rien d'autre.

Je souris à Nathaniel.

— Merci.

Il me rendit le sourire qui aurait dû être le sien depuis toujours s'il avait eu la vie plus facile, le sourire qu'il n'avait découvert que quelques mois auparavant – avec mon aide et celle de Micah.

Micah s'approcha mais ne chercha pas à nous toucher.

— Je sens des ondes de pouvoir émaner de vous deux, comme ça arrive parfois quand tu touches Damian, me dit-il.

Je hochai la tête et reportai mon attention sur Nathaniel. Jamais je ne m'étais demandé ce que j'avais gagné en faisant de lui mon animal à appeler. En tant que serviteur vampire, Damian me prête le contrôle de lui-même qu'il a développé en passant plusieurs siècles à la merci d'une des vampires les plus sadiques dont j'aie entendu parler – ce qui n'est pas peu dire.

Je n'ai jamais pensé à demander à Jean-Claude ce que lui apporte Richard. De moi, il tire un certain pragmatisme froid qui vient renforcer le sien. Quand toute cette histoire serait terminée, je

lui demanderai ce qu'il tirait de Richard. Mais, pour l'heure, je me contentai d'embrasser l'homme qui me tenait dans ses bras. Je l'embrassai, non parce qu'il m'attirait sexuellement (même si mon désir pour lui était toujours présent sous la surface), mais parce que personne d'autre n'aurait pu me faire croire ainsi en moi.

Chapitre 41

Je pensais que j'aurais du mal à me défaire de la police mais, apparemment, personne n'avait envie de jouer avec moi. Les flics faisaient semblant de ne pas me voir, quand ils ne me jetaient pas des regards nerveux, voire franchement hostiles. Aucun d'eux ne demanda où j'allais avec Micah et Nathaniel. D'accord, c'était tous des agents avec lesquels je n'avais jamais bossé, mais je trouvais quand même ça perturbant. Pour l'heure, ça m'arrangeait, mais ça n'augurait rien de bon concernant mes futures collaborations avec la police.

— Ils croient que tu es une métamorphe, chuchota Micah.

— Et c'est un problème ?

— On dirait bien que oui.

Nathaniel me serra contre lui d'un bras tandis que nous passions devant les flics qui étaient venus à l'hôpital parce qu'une des leurs était blessée, et qu'ils devaient la protéger. Leur expression disait clairement qu'ils ne me considéraient plus comme une des leurs. En fus-je blessée ? Bien sûr que oui. Mais je me préoccuperais de ma réputation plus tard. Pour le moment, j'avais une bagarre à terminer.

Je me rendis compte que j'étais sur le point de partir sans les seuls renforts policiers que j'avais décidé d'emmener : Edward et, curieusement, Olaf. Je ne voulais pas me retrouver dans une voiture avec ce dernier. C'était un espace trop confiné pour que je le partage avec lui.

Comme si je l'avais invoqué en pensant à lui, Olaf poussa la double porte battante de la sortie. Edward le suivait mais, l'espace d'un instant, Olaf me dévisagea. L'espace d'un instant, il me regarda sans chercher à dissimuler quoi que ce soit. Ce que je vis dans ses yeux et sur ses traits étrangla mon souffle dans ma gorge. J'avais des tas de raisons d'avoir peur ce soir, mais aucune qui m'effrayait autant qu'Olaf.

Micah voulut se placer devant moi pour me protéger. S'il s'était agi de n'importe qui d'autre, je l'aurais laissé faire. Mais pas avec Olaf. Je fis un pas sur le côté, puis passai devant Micah afin que rien ne s'interpose entre le regard d'Olaf et moi. C'était moi qui lui plaisais, pas mes petits amis. Ils se dressaient juste en travers de son

chemin. Et mon petit doigt me disait que les gens qu'Olaf considérait comme des obstacles ne faisaient pas de vieux os.

Ce regard terrifiant bascula vers autre chose – de l'admiration, presque. Quelque part, si bizarre que ça puisse paraître, je comprenais Olaf, et Edward le comprenait aussi. Ce qui aurait dû nous inquiéter, et pas qu'un peu.

Edward allongea le pas pour dépasser Olaf. Avant même de nous atteindre, il me lança :

— Il vaudrait mieux que tu ailles tirer ton ami des griffes du divisionnaire.

— Quel ami ?

— Graham, répondit-il.

Et je vis la colère faire frémir la peau autour de ses yeux. Il était furieux à cause de ce qui était arrivé à Peter, furieux à cause de ce qu'Olaf m'avait fait pendant que j'étais inconsciente, et quoi d'autre encore ? Je ne pouvais pas le lui demander et, quand j'en aurais l'occasion, il mentirait sans doute, de toute façon.

Edward me saisit le bras, une chose qu'il n'avait encore jamais faite si mes souvenirs étaient exacts. Il me prit par le coude comme si j'étais une fille qui avait besoin qu'on la guide. J'aurais peut-être protesté si je n'avais pas aperçu l'expression d'Olaf. Celui-ci nous observait attentivement. Bien entendu, il n'avait jamais vu Edward me toucher comme si j'étais une fille, parce que nous n'avons pas ce genre de rapports. Je suis beaucoup de choses pour Edward, mais il ne me considère pas comme une fille. Il m'entraîna à l'écart de la présence massive d'Olaf, et Micah et Nathaniel nous emboîtèrent le pas. Olaf nous suivit du regard avec une mine pensive.

J'avais déjà franchi la double porte battante et traversé la moitié du parking glacial quand je compris qu'Edward venait de faire ce que je n'avais pas laissé Micah faire : il m'avait protégée en s'interposant entre moi et Olaf. Son geste n'avait pas été aussi ostentatoire que celui de Micah mais, même après avoir pigé de quoi il retournait, je ne me dégageai pas. De tous les hommes que je connaissais, Edward était le plus capable de se débrouiller seul, y compris face à un tueur en série bâti comme une montagne.

Graham était un type costaud. Il le savait, et il aimait ça. Mais, à côté de Dolph, il avait presque l'air d'un freluquet. Du coup, je me dis que je devais paraître minuscule. Comme nous arrivions près d'eux, Edward me lâcha le coude. Ils n'étaient pas encore en train de s'engueuler mais, au ton de leur voix, je sentis que ça pouvait venir.

Or nous n'avions pas de temps à perdre avec ce genre de conneries. Jean-Claude et ses vampires étaient en route pour l'Église de la Vie Éternelle. Nous devions les rejoindre au plus vite.

— Depuis quand un marshal fédéral a-t-elle besoin d'un garde du corps ? demanda Dolph sur un ton coléreux.

Il avait déjà les poings serrés.

L'énergie de la bête de Graham papillonnait dans l'air telle une nuée de petites mains inquisitrices. Des étincelles de pouvoir me picotèrent la peau. Nathaniel frissonna près de moi. Micah se contrôlait mieux, mais il devait le sentir aussi. Le fait qu'il s'agisse d'un simple picotement plutôt que d'une brûlure indiquait que Graham tentait de se contrôler. Je n'étais pas sûre qu'on puisse en dire autant de Dolph.

Edward me laissa prendre un peu d'avance sur tout le monde. Je m'arrêtai hors de portée de Dolph et de Graham, mais suffisamment près pour qu'ils m'entendent bien.

— Hé ! Dolph, je vais te débarrasser de Graham.

Dolph ne me jeta qu'un bref coup d'œil. Apparemment, il ne voulait pas détourner son attention du métamorphe qui se tenait devant lui. Je l'avais déjà vu chercher des noises à Jason. Ça n'avait pas marché, parce que Jason n'est pas susceptible. Graham, en revanche…

L'inspecteur Smith s'approcha de moi en se frottant les bras. Nous étions en décembre, mais il ne faisait pas si froid. Smith a un don psychique – pas un pouvoir particulier à ma connaissance, mais la capacité de percevoir les créatures surnaturelles. Ça n'avait pas dû être très agréable pour lui de faire la conversation à Graham, mais Smith est un bon petit soldat.

— Divisionnaire, je crois que le marshal Blake veut s'en aller. Elle va emmener son garde avec elle, comme ça, vous n'aurez pas à vous soucier de ce qu'il fait ici, lança-t-il sur un ton léger, aussi affable que possible.

Smith est très doué pour avoir l'air inoffensif. Il est blond, ne me dépasse que de quelques centimètres et fait plus jeune que son âge. C'est la dernière recrue en date de la brigade. Que foutait donc Zerbrowski ? C'était lui le plus doué pour gérer les sautes d'humeur de Dolph.

— Je veux savoir pourquoi un marshal fédéral a besoin d'un garde du corps, insista Dolph, les dents serrées.

Graham me jeta un regard qui signifiait : « Qu'est-ce que je réponds ? » Et, à moins d'avouer que j'étais la servante humaine de Jean-Claude ou la lupa de Richard, je ne voyais pas comment justifier sa présence à mon côté. Or je ne suis pas douée pour mentir, surtout quand je dois improviser.

Dans le silence tendu qui suivit, Micah s'avança et dit :

— C'est ma faute, divisionnaire. Je l'aime, et elle a failli mourir. Je suis désolé si le fait que j'aie engagé Graham vous perturbe, mais vous êtes marié. Vous devez comprendre la frayeur que j'ai ressentie en la voyant allongée dans ce lit d'hôpital.

Parfois, j'oublie à quel point Micah est bon comédien. Évidemment, le seul mensonge dans son petit discours, c'est qu'il avait engagé Graham lui-même. Le reste était sans doute vrai.

— Vous n'êtes pas marié avec Anita.

— Il vit avec moi depuis plus de six mois.

— On en reparlera quand vous aurez franchi le cap des un an.

— Tu me tannais toujours pour que je me trouve un petit ami avec un pouls. J'en ai trouvé un ; alors c'est quoi ton problème maintenant ?

— Depuis quand les humains ne sont-ils plus assez bien pour toi ?

Je secouai la tête et fis le geste de repousser quelque chose.

— Je refuse d'avoir cette discussion ce soir. Viens, Graham. On y va.

Nous partîmes. Dolph n'avait aucune raison de nous retenir, excepté sa haine des monstres. Mais inspirer de la haine n'est pas un crime. C'est toujours bon à savoir.

Chapitre 42

Edward mit son clignotant et pénétra dans le parking de l'Église de la Vie Éternelle. Olaf était assis à côté de lui. J'avais choisi de m'installer sur la banquette du milieu avec Micah et Nathaniel. Graham était tout seul à l'arrière. Edward ne m'avait même pas demandé pourquoi je laissais le siège passager à Olaf. À mon avis, lui non plus ne voulait pas voir Olaf m'observer. Il en faut beaucoup pour foutre les jetons à Edward, mais ce qu'Olaf m'avait fait pendant que j'étais inconsciente y était parvenu.

Le parking était si plein que nous dûmes nous garer en stationnement interdit, près de l'espace vert au milieu duquel se dressaient des bancs et de jeunes arbres. En décembre, c'était un endroit assez sinistre – mais mon sentiment était peut-être dû au fait que, la dernière fois que j'avais mis les pieds ici, j'avais dû abattre un vampire avec une arme de poing. C'est toujours plus long comme ça, sans compter que vos victimes tendent à hurler et à se tordre par terre pendant que vous les criblez de balles. Bref, ce n'est pas l'un de mes meilleurs souvenirs.

Je frissonnais dans le court blouson de cuir que Nathaniel m'avait apporté. J'aurais eu plus chaud si j'avais remonté la fermeture Éclair, mais je voulais pouvoir dégainer rapidement bien plus que je ne désirais avoir chaud.

En fait, il suffisait de regarder quels manteaux volaient dans le vent hivernal pour savoir lesquels d'entre nous étaient armés. Nathaniel était bien emmitouflé, mais il portait un blouson semblable au mien, si bien que nous avions toujours l'air parés pour aller dans une boîte gothique. Mais, le plus perturbant, c'est qu'Olaf était assorti à nous avec sa tenue entièrement noire. En revanche, son blouson à lui était ouvert. Micah avait ceinturé son trench-coat doublé de fourrure, et Graham avait remonté la fermeture de son blouson jusqu'à son menton.

L'église se dressait devant nous, blanche et nue. À cause de son absence de décoration, elle m'a toujours paru inachevée. Mais, évidemment, pas question d'afficher des objets saints quand votre congrégation se compose essentiellement de vampires.

Nous gravîmes les larges marches blanches qui conduisaient à la porte à double battant. Graham insista pour ouvrir cette dernière.

Je ne protestai pas parce que je n'avais pas la patience et, à mon avis, Edward ne protesta pas parce qu'il est capable de reconnaître de la chair à canon quand il en voit. Certes, Graham était de la chair à canon coriace, mais il n'était pas armé, et je n'étais pas amoureuse de lui. Cela changeait la façon dont Edward le considérait – et, très franchement, la mienne aussi. Je voulais que tout le monde ressorte de là vivant mais, si je devais choisir, les gens que j'aimais passaient en premier. Quand on n'est pas capable d'admettre une chose pareille même par-devers soi, on évite de participer à des fusillades et on reste chez soi avec sa famille. Soyez honnêtes : qui sauveriez-vous ? Qui sacrifieriez-vous ?

Nous laissâmes Graham pousser les deux battants. Il ne tenta même pas de se protéger. Un instant, il resta planté sur le seuil, une aura de lumière nimbant sa silhouette sombre. Puis il se tourna vers moi avec un grand sourire, comme s'il venait d'accomplir un exploit. Je priai pour qu'il ne se fasse pas tuer ce soir-là. Certes, nous étions censés nous battre avec nos pouvoirs métaphysiques plutôt qu'avec des armes, mais on peut tuer avec des pouvoirs métaphysiques. J'ai déjà vu des gens le faire, et je l'ai fait moi-même une fois ou deux. Oui, si la victime est un humain, c'est illégal. Motus et bouche cousue, d'accord ?

Nathaniel me prit la main gauche. Il dégageait plus de chaleur qu'il ne l'aurait dû, comme s'il était fiévreux, mais sa paume ne transpirait pas. Donc, ce n'était pas de la nervosité mais du pouvoir. Je le sentis remonter le long de mon bras et me traverser le corps en hérissant tous mes poils. Je trébuchai sur les marches.

Micah me saisit le bras. Il voulait juste m'aider, mais le pouvoir sauta de moi à lui – alors qu'il ne lui était pas destiné. C'est Damian qui aurait dû se trouver de l'autre côté pour le recevoir. Il aurait dû rafraîchir ce feu, mais l'énergie de Micah a toujours eu l'effet contraire sur moi.

Le pouvoir de Nathaniel trouva la seule chose qu'il pouvait reconnaître en Micah : sa bête. Je vis le roi-léopard jaillir telle une flamme noire veloutée et rugissante. Micah était capable de le contrôler, mais ce brusque réveil provoqua également celui de la panthère en moi. J'étais prise entre deux léopards-garous. Il n'y avait pas d'autre animal pour la distraire.

Je faillis hurler.

— Pas maintenant !

— Qu'y a-t-il ? gronda Olaf.

Je n'eus pas le temps de regarder derrière moi pour voir si quelque chose d'autre me menaçait. Si c'était le cas, Edward s'en occuperait, j'en étais sûre.

Micah parvint à s'arracher à mon bras. Il tomba à genoux sur les marches, comme s'il avait plus de mal que d'habitude à contrôler sa propre bête. Pourtant, la pleine lune n'était pas si proche. Ça n'aurait pas dû être aussi difficile.

Graham avait tourné les talons et revenait vers nous si vite que la vitesse brouillait les contours de sa silhouette. Mais la panthère en moi était plus rapide encore. Elle remontait vers la surface en se frayant un chemin à coups de griffe. Je devais apaiser cette chaleur.

Un instant, je faillis appeler Jean-Claude. En tant que vampire, il portait en lui le froid de la tombe, même s'il ne m'affectait jamais comme tel. Il ne suscitait que passion en moi. Il fallait que je réfléchisse. Alors je me projetai vers mon autre vampire. Je me projetai vers Damian. Je me projetai désespérément vers lui et hurlai : *Sauve-moi, sauve-nous, fais retomber cette chaleur*.

Je le sentis vaciller sous l'impact de mon appel mental. Quelqu'un le prit par le bras pour l'empêcher de tomber. Mais mon pouvoir le frappa de plein fouet, et il me donna ce que je lui demandais. Il me donna cette froideur qu'il portait en lui, ce contrôle de lui-même développé pendant des siècles de servitude auprès de sa créatrice. Il me donna la maîtrise qui lui avait permis de survivre sans jamais se trahir d'une pensée, d'un mot, d'un geste ou d'un regard. Il me la donna sous la forme d'une vague de volonté pareille à de l'acier.

Dans ma tête, je vis un mur de métal jaillir soudain sur le chemin de ma panthère. Celle-ci grogna et réagit comme tout félin digne de ce nom brusquement confronté à un obstacle : elle s'enfuit. Tournant les talons, elle rebroussa chemin vers cet endroit sombre où toutes mes bêtes se tapissent, un endroit semblable au vide de l'espace mais situé à l'intérieur de moi. Je ne peux pas vous l'expliquer mieux que ça. La plupart du temps, je ne suis moi-même qu'une spectatrice de ce phénomène.

Une voix de femme chantante – belle, pure et étonnamment joyeuse – s'éleva à l'intérieur de l'église.

— Notre duel peut enfin commencer, Jean-Claude. Ta servante a porté le premier coup.

Je hurlai :

— C'était un accident !

Mais il était trop tard. J'avais usé d'un pouvoir métaphysique. Ou bien Colombine ne se rendait pas compte à quel point je maîtrisais peu certains de mes pouvoirs, ou bien elle cherchait une excuse pour déclencher la bagarre. Dans les deux cas : et merde !

Graham m'offrit sa main, et je la pris. Il nous traîna jusqu'en haut des marches, Nathaniel et moi. Sa main dégageait une chaleur purement physique. Il n'était peut-être pas armé, et pas non plus assez intelligent pour se mettre à couvert mais, à cet instant, aucun autre membre de notre groupe n'aurait pu m'aider à avancer sans compliquer davantage la situation.

Je levai les yeux. Edward retenait Olaf d'une main posée sur son sternum. Olaf voulait m'aider à me relever, et Edward l'en avait empêché. Il me jeta un regard qui me suffit pour comprendre. Olaf et lui ne pigeaient pas grand-chose à la métaphysique ; ils étaient incapables de faire la différence entre le jaillissement d'une bête et celui de l'ardeur – du moins, au début. Edward ne voulait pas être contaminé, et il voulait encore moins qu'Olaf le soit.

Je repoussai cette perspective effrayante dans la cage encombrée où se bousculaient toutes mes questions sans réponse et mes pensées perturbantes des derniers jours. J'y réfléchirais plus tard. Pour l'instant, nous montions les marches de l'église. Graham tenait ma main droite, mais nous n'étions pas censés dégainer nos flingues, pas vrai ?

Chapitre 43

Des visages se tournèrent vers nous comme nous franchissions le seuil en titubant. En l'absence de vestibule, nous entrâmes directement dans l'allée centrale de l'église. Nathaniel et moi haletions comme si nous venions de courir un kilomètre. Graham, en revanche, était calme. Edward et Olaf se déployèrent pour nous encadrer. Micah nous contourna en faisant un large écart. Luttait-il toujours pour ravaler sa bête ? J'avais confiance en lui pour gérer ça. Je devais avoir confiance en lui, parce que d'autres problèmes nécessitaient impérativement mon attention.

La partie surélevée sur laquelle se dressait la chaire avait été changée en scène. Trois des personnes qui occupaient cette dernière étaient masquées. Colombine et Giovanni – car ça ne pouvait être qu'eux – se tenaient sur la gauche. Elle portait une combinaison moulante à losanges rouges, bleus, blancs, noirs et dorés, une minijupe assortie comme pour ménager sa pudeur, et un tricorne doré orné de pompons multicolores. Son masque ne couvrait que la moitié de son visage, révélant un menton blanc et une bouche écarlate.

L'homme qui la flanquait était beaucoup plus grand qu'elle, et son visage disparaissait entièrement sous un masque identique à celui qu'ils nous avaient envoyé dans la première boîte. Une cape noire dissimulait tout le reste de sa personne à l'exception de ses pieds. Un tricorne noir complétait sa tenue. Sa maîtresse et lui formaient un contraste saisissant : lumière et obscurité, couleur et absence de couleur.

Le troisième personnage masqué se trouvait de l'autre côté de la scène, à gauche de Jean-Claude. Mais ce n'était pas un vampire, et il semblait vêtu pour une soirée en club SM plutôt que pour aller au carnaval. Une capuche en cuir recouvrait son visage et même l'arrière de sa tête. Ses larges épaules soulignées par un gilet en cuir, et la version un peu passée de son bronzage estival, m'apprirent que c'était Richard. Finalement, il avait décidé de soutenir Jean-Claude. Jake et certains des autres gardes du corps loups-garous l'avaient accompagné.

De l'autre côté de Jean-Claude se tenait Asher, ses cheveux dorés reflétant la lumière électrique ainsi que de l'or filé. Il avait amené

Rémus et quelques autres hyènes-garous. La plupart des vampires de Jean-Claude, parmi lesquels j'aperçus Damian, Vérité et Fatal, étaient éparpillés sur la scène. Je notai qu'Elinore et plusieurs autres maîtres manquaient à l'appel. Jean-Claude leur avait ordonné de ne pas venir. Si nous mourions ce soir en emportant les Arlequin avec nous, il faisait confiance à Elinore pour reconstruire son baiser.

Haven et ses lions-garous étaient là, ainsi que Rafael et ses rats-garous. Un véritable océan de métamorphes avait envahi notre côté de la scène. Les deux Arlequin paraissaient bien seuls face à nos forces. Une partie de moi regrettait que la situation ne se règle pas par un combat traditionnel, que nous aurions probablement remporté. Évidemment, les Arlequin qui se tenaient face à nous avaient fait des recherches préalables ; ils devaient connaître l'étendue de nos ressources. Peut-être avaient-ils plus d'une raison de nous proposer un combat métaphysique.

Mon pouls commençait à ralentir. Nous remontâmes l'allée centrale. Graham marchait devant nous, et je tenais toujours la main de Nathaniel. Micah gardait ses distances. J'aurais bien voulu le toucher, mais il avait raison : nous n'avions pas besoin que nos léopards se manifestent. Edward et Olaf fermaient la marche.

Je crus que nous atteindrions la scène, que je pourrais toucher Jean-Claude et Damian. Mais Colombine ne m'en laissa pas la possibilité. Son pouvoir se déversa sur la congrégation telle une fumée invisible, et mon souffle s'étrangla dans ma gorge. Je sentis plusieurs vampires se mettre à suffoquer eux aussi. Lâchant la main de Nathaniel, j'agrippai le dossier d'un banc. Quoi qu'il soit en train de se passer, je ne voulais pas que ça s'étende à Nathaniel.

— Anita, s'inquiéta-t-il, qu'est-ce qui ne va pas ? Je sens du pouvoir, mais…

Je secouai la tête. J'étais incapable d'articuler le moindre son. J'avais l'impression de m'étouffer avec quelque chose de très délicat, très léger et pourtant très meurtrier, comme des plumes. Des tas de vampires s'étaient levés de leur banc ou écroulés sur le sol. Luttant pour rester debout, je détaillai la femme vêtue d'un costume de clown multicolore – et pourtant si élégante.

Soudain, je me rendis compte que je ne m'étranglais pas. Ce n'était pas la mort que son pouvoir dispensait : c'était la fin de tout libre arbitre. Sa volonté était si écrasante, si exigeante que, si je lui cédais, je deviendrais son esclave. Je le sentais. Elle me contrôlerait

aussi sûrement que j'étais capable de contrôler un zombie relevé par mes soins. Son pouvoir ressemblait beaucoup au mien. Il agissait sur les vampires ; alors, pourquoi me faisait-il autant d'effet ? Tel un doigt délicat, il s'était insinué dans mon esprit et tentait de bloquer ma volonté.

— *Sois mienne*, chuchotait-il. *Sois mienne*.

Nathaniel me toucha. Son pouvoir frissonna sur ma peau, repoussant ce contact froid. Je pus de nouveau réfléchir et prendre une grande inspiration.

Mon propre pouvoir s'éveilla en rugissant – ma nécromancie, et quelque chose d'autre que je ne parvins pas tout à fait à définir. Je le projetai violemment vers le pouvoir délicat de Colombine ; tel un marteau, je l'abattis sur cette douceur trompeuse. Et, sous les plumes, je trouvai un clou d'acier. En réalité, il n'y avait rien de doux ni de bienveillant chez Colombine.

— *Soumets-toi*, soufflai son pouvoir. *Sois mienne, et je prendrai soin de toi ; je ferai disparaître tous tes problèmes*.

Je hurlai à la face de ces mensonges ; je noyai la voix de Colombine sous mon pouvoir brut, comme si je dynamitais un hôtel pour la seule raison que ma chambre ne me plaisait pas. Son pouvoir s'effondra, battit en retraite, et je me retrouvai debout dans l'allée centrale. Je ne m'étais même pas rendu compte que j'avais bougé.

Je tenais la main de Nathaniel dans la mienne. Je percevais une dizaine de pouls ; je sentais du sang couler paresseusement dans une dizaine de jugulaires. Leurs propriétaires avaient pivoté pour me regarder, parce qu'ils n'avaient pas le choix. J'avais fait voler le pouvoir de Colombine en éclats, et je l'avais remplacé par le mien. Ces vampires ne s'étaient pas encore nourris ce soir, d'où la lenteur de leur pouls. Nous avions besoin de nourriture.

La main de Nathaniel se crispa sur la mienne, m'arrachant à cette pensée. L'avait-il entendue ? Soudain, je sentis l'odeur de la peau des vampires, une demi-douzaine de parfums différents, shampoing, cigarettes, after-shave… Je les sentis comme si je venais de coller mon nez dans leur cou. Lors de ma dernière visite à l'Église de la Vie Éternelle, Jean-Claude m'avait empêchée de me noyer dans ce genre de sensations. Pourquoi ne m'aidait-il pas cette fois ?

Reportant mon attention sur la scène, je vis que ça n'était pas moi qu'il regardait, mais Colombine et Giovanni. Il se passait quelque chose. Étaient-ils en train de parler ? Si oui, je ne les

entendais pas. Mon odorat, mon toucher et ma vision fonctionnaient correctement, mais mon ouïe semblait être tombée en carafe.

Je sentis Colombine ravaler son pouvoir comme elle aurait inspiré avant de souffler une chandelle – à ceci près que la chandelle, c'était plusieurs centaines de vampires. Sa magie se répandit telle de l'eau contournant les rochers des fidèles que Nathaniel et moi percevions. Nous pouvions sauver ceux-là, mais les autres… les autres étaient perdus.

Damian hurla dans ma tête. Nathaniel et moi pivotâmes d'un même mouvement. Malcolm s'était jeté sur Damian pour lui mordre le cou. Il propulsait son pouvoir de force à l'intérieur d'un vampire moins puissant que lui mais, en buvant son sang, il se liait à lui – il le prenait pour maître. J'eus une seconde pour penser : *Ça n'a pas de sens*.

Puis le pouvoir nous percuta – *me* percuta.

Ce fut comme si une porte s'était ouverte à la volée dans ma tête. Nathaniel cria, et je lui fis écho. Mon pouvoir, notre pouvoir, souffla telle une bourrasque en direction des autres vampires. Malcolm était le créateur de la plupart d'entre eux. Il ne faisait confiance à personne d'autre pour transformer ses fidèles humains. À travers son geste, il se liait par le sang, non seulement à Damian, mais à moi. Il utilisait son pouvoir pour déployer le mien au-dessus de sa congrégation. Il me donnait ses vampires pour empêcher Colombine de les prendre.

Mais, à mon avis, il ne comprenait pas ce que ça signifiait de se lier à moi par le sang. Peut-être pensait-il que me choisir à la place de Jean-Claude lui assurerait une servitude moins grande, mais je n'avais jamais lié personne par le sang sans l'aide de Jean-Claude. Je ne connaissais qu'une façon de procéder, et c'était la totale.

Durant l'un de ces moments qui semblent durer une éternité et qui passent pourtant en un clin d'œil, je vis dans la tête de Malcolm. Il me prenait pour le moindre des deux maux. Il pensait qu'il pourrait me contrôler et garder en partie la maîtrise de ses fidèles. Cela ne m'apparut pas sous forme de mots, mais d'images, comme dans un rêve en accéléré – un rêve qui m'aurait giflée en défilant dans mon esprit.

Je m'étais toujours demandé si Malcolm était aussi vertueux qu'il en avait l'air. Je supposais que dans le fond, comme tous les autres vampires, il ne cherchait qu'à accumuler du pouvoir. Mais je

le vis tenir ses fidèles dans ses bras, les bercer pendant qu'ils pleuraient. Je le vis plonger ses crocs dans leur gorge pour leur donner la troisième morsure. Je le sentis traiter cet acte comme une cérémonie sainte, aussi pure que le mariage d'une nonne au Seigneur. C'était sa faute si notre union était aussi complète. Il déversait son pouvoir en moi sans comprendre que ma nécromancie était un énorme puits de gravité pour les vampires. Résultat : il fut aspiré, et je ne pus rien faire pour le retenir.

Mais j'appartiens à la lignée de Belle Morte, et tous ses descendants ont des dons à double tranchant. Le pouvoir de Malcolm plongea en moi aussi complètement que le mien plongea en lui, sans que je puisse l'en empêcher. Mon esprit ne fut pas le seul affecté. Les souvenirs de Nathaniel et de Damian affluèrent à la surface. Nathaniel petit garçon, tenaillé par la faim, tenant la main d'un homme qui le nourrissait avant de le…

Malcolm creva ce flot d'images avant de s'enfoncer davantage. Il comprenait que je ne pouvais pas nous guider dans ces eaux. Il ne pouvait pas interrompre ce qui était en train de se produire, mais les siècles passés à utiliser son pouvoir lui permirent de nous maintenir à la surface au lieu de nous laisser submerger.

Damian sur le pont d'un bateau baigné par le soleil. Le vent était si frais, la mer sentait si bon… Puis les ténèbres du donjon de sa créatrice. L'escalier obscur, les hurlements, la puanteur. Malcolm nous y arracha. Les obsèques de ma mère – cette fois, ce fut moi qui nous y arrachai. C'était comme cligner des yeux très vite, chaque battement de paupières effaçant une image pour en faire surgir une autre.

Malcolm pensa à ses fidèles et, brusquement, un flot d'informations vint s'ajouter aux odeurs et à l'explosion tactile dans nos têtes. Je sus que la fille qui sentait le shampoing allait à la fac, mais qu'elle avait du mal à trouver suffisamment de cours du soir pour décrocher son diplôme. Je sus que la famille de vampires cherchait une maison dans un quartier où les gens ne voulaient pas d'elle. Je sus que le petit garçon était en réalité le maître des deux adultes.

Malcolm nous montrait leurs problèmes et leurs espoirs. En retour, nous lui transmettions l'odeur de leur peau, la sensation de doigts effleurant un col, le parfum d'une dizaine d'after-shave différents et autant d'eaux de toilette féminines, sucrées et poudrées ou végétales et presque amères. Nous lui rapportions les soupirs

qu'ils poussaient au contact de notre pouvoir. Nous lui offrions leurs visages levés, leur corps parcouru d'un frisson plus sensuel que tout ce qu'il leur avait jamais fait éprouver. Ce n'était pas sexuel, pas exactement – c'était juste une farandole de perceptions. Être touché par quelqu'un de la lignée de Belle Morte, c'est comprendre comment un simple souffle sur votre bras peut vous donner la chair de poule.

Malcolm s'écarta de la gorge de Damian comme un noyé qui refait surface. Nous émergeâmes tous de la transe du lien. Nathaniel et moi nous effondrâmes en tas sur la moquette de l'allée centrale. Des mains rattrapèrent Damian ; sans quoi, il serait tombé.

— Tu ne les as pas sauvés, Malcolm. Quand je te les arracherai, tu viendras à moi toi aussi, comme un chien en laisse.

La voix était claire ; elle résonna tel un son de cloche aux quatre coins de l'église. Je n'eus pas l'impression que c'était dû à un quelconque pouvoir vampirique, juste au fait que sa propriétaire était née plusieurs siècles avant l'invention des micros.

Jean-Claude toucha l'épaule de Malcolm pour l'empêcher de répondre. Quand il prit la parole à sa place, sa voix parut presque ordinaire comparée à celle de Colombine. Elle était totalement dénuée d'inflexion, aussi neutre que possible – pourtant, elle remplit toute la pièce.

— Nous avons convenu que vous vous battriez en duel avec le premier d'entre nous qui utiliserait sa magie. Ma petite n'était pas au courant.

— Nous nous sommes également promis de ne pas utiliser nos serviteurs pour renforcer nos pouvoirs.

— Aussi n'ai-je pas été autorisé à contacter ma petite télépathiquement.

— Tu aurais pu comploter derrière mon dos.

— Mais vous n'avez pas attaqué ma petite ; vous avez attaqué la congrégation de Malcolm. Il me semble que vous avez été la première à enfreindre notre accord.

Sa voix s'était faite caressante sur la fin de la phrase, et tous les fidèles réagirent en frissonnant. Ils commencèrent à le dévisager, à contrecœur pour certains – mais, à présent, ils l'entendaient, ils le sentaient. Alors je sus que Malcolm avait eu raison sur un point. Les lier à moi équivalait à les lier à Jean-Claude. « Sang de mon sang » et tout le bazar.

— Ta servante a utilisé son léopard et son vampire. J'aurais pu faire appel à Giovanni en retour, mais j'ai respecté notre accord. Pourtant, si elle a eu le droit de s'approprier le pouvoir d'autrui, il serait juste que je puisse en faire autant.

— Vous pouvez vous nourrir du pouvoir combiné de tous les vampires, dit Jean-Claude.

Ce n'était pas une question.

— Oui, convint Colombine, l'air très satisfaite d'elle-même.

Edward et Olaf nous encadraient comme de bons gardes du corps. Ce fut Micah qui s'agenouilla près de nous et demanda :

— On peut vous toucher sans danger ?

Je savais ce qu'il voulait dire. Ce qui était en train de se passer risquait-il de se propager par simple contact ?

— Je crois que ça devrait aller.

Micah me prit par le coude et me releva sans effort. Graham tendit la main à Nathaniel. Nous nous retrouvâmes tous les deux debout, vacillants, mais capables de tenir sur nos jambes. Ouf !

Colombine voulait prendre le contrôle de la congrégation et l'utiliser comme batterie pour augmenter ses pouvoirs afin de remporter le duel contre Jean-Claude. Mais, à présent, les fidèles de Malcolm m'appartenaient – et, à travers moi, ils appartenaient à Jean-Claude.

— Vous arrivez trop tard, lança Malcolm. Je les ai déjà donnés à mon maître.

— Oh ! Quand ils sont encore tout neufs, ces liens ne sont pas si solides, dit Colombine sur un ton désinvolte.

— C'est une affirmation bien audacieuse de votre part, répliqua Jean-Claude d'une voix qui glissa le long de ma peau.

Je sentis plus de deux cents vampires réagir au son et à la caresse de cette voix. L'un d'eux cria :

— Malcolm, délivre-nous de ce pécheur et de sa catin !

Je pivotai vers celui qui venait de parler. Il tendait une main suppliante vers Malcolm. Je faillis me mettre en colère, puis je captai une de ses pensées et perçus sa peur. La voix de Jean-Claude avait fait réagir le corps de cet homme hétérosexuel. Juste sa voix, prononçant des mots anodins. Jean-Claude n'essayait pas d'exciter qui que ce soit – pas encore. Comment réagirais-je si j'étais une vampire ?

Cette question me fit penser à Belle Morte. Elle avait fait bien davantage qu'user du pouvoir de sa voix sur moi. Le souvenir de

notre étreinte me fit monter le rouge aux joues. La vision de son corps, la sensation de ses mains sur moi enflamma mon sang dans mes veines. De nouveau, je goûtai son rouge à lèvres et sa salive. Le contact de sa peau soyeuse s'attardait sur le bout de mes doigts ; je les frottai contre le cuir de mon blouson pour me débarrasser de cette sensation, mais en vain. Elle s'accrochait à ma peau ainsi qu'une toile d'araignée impalpable mais tenace.

Nathaniel voulut me prendre le bras, mais je m'écartai brusquement et secouai la tête. Tendant mes bras aux fidèles, je reculai en direction de la scène. J'avais besoin de Jean-Claude ou d'Asher, besoin de quelqu'un qui comprenait le pouvoir de Belle Morte mieux que moi. Peut-être n'était-ce qu'une réaction à ce qu'elle m'avait fait en rêve, mais je préférais ne pas compter là-dessus. Si elle devait tenter de prendre le contrôle sur moi, je voulais être à côté de quelqu'un qui pourrait m'aider à me défendre.

J'ignore si Colombine comprit ce qui se passait ou si elle crut que c'était un tour de l'ardeur, mais elle eut l'air de penser qu'il s'agissait d'une faiblesse, une ouverture. De nouveau, elle attaqua la congrégation, et je me rendis compte que sa tentative précédente n'était qu'une feinte. Elle avait juste fait semblant d'essayer. Cette fois, son pouvoir s'abattit sur les vampires telle une épée enflammée. Ils se mirent à hurler tandis que les liens qui les rattachaient à Jean-Claude et à moi se consumaient comme si Colombine pouvait littéralement les brûler ainsi que des cordes trop fines.

L'une des vampires qu'elle venait de libérer tituba dans l'allée centrale et tomba à quatre pattes devant moi en hurlant. Je ne sentais plus ce qu'elle sentait, mais ça devait faire drôlement mal. Un homme aux yeux gris écarquillés tendit une main et cria :

— Maître, aidez-moi !

Il ne s'adressait ni à Malcolm ni à Jean-Claude, mais à moi. Et moins d'une longueur de bras me séparait de lui. Sans réfléchir, je pris sa main. Elle était beaucoup plus grande que la mienne, de sorte que je ne pus l'envelopper de mes doigts mais, à l'instant où nous nous touchâmes, l'homme cessa de crier. Sortant de sa rangée, il vint se draper autour de moi, s'accrochant à mon cou comme si j'étais la dernière chose solide au monde. Je l'étreignis en retour, très fort, et la sensation de la peau soyeuse de Belle Morte s'effaça face à la réalité musclée de son corps.

La fille tombée par terre rampa jusqu'à moi pour me toucher le mollet. Elle aussi cessa de hurler. Elle passa ses bras autour de mes jambes et de celles du vampire inconnu. Je descendais de la lignée de Belle Morte. Je savais arrêter la douleur. Je savais les arracher à Colombine et les faire de nouveau miens.

Je levai la tête vers l'homme aux yeux gris. Il plia sa grande silhouette vers moi. Je pris son visage entre mes mains et me dressai sur la pointe des pieds. Sa bouche trouva la mienne, et nous nous embrassâmes. Il avait les lèvres sèches de nervosité. Alors je fis ce que je n'avais jamais réussi à faire auparavant : je libérai une seule petite goutte d'ardeur. Comme si la lumière s'était fait jour dans mon esprit, je comprenais tout à coup que je n'étais pas forcée de me laisser submerger par l'océan de l'ardeur, que je pouvais utiliser juste la quantité nécessaire pour humecter les lèvres de quelqu'un.

En l'homme aux yeux gris, je trouvai le minuscule morceau manquant que Colombine avait cassé, ce morceau dont elle s'était emparée par la force et dans la douleur. Elle avait donné un avertissement aux fidèles de Malcolm. Elle leur avait montré les tortures qu'elle leur infligerait, le feu avec lequel elle les brûlerait et les détruirait s'ils se refusaient à elle. Moi, je leur offrais un baiser. Je leur offrais de la douceur et de l'amour.

Si je n'avais pas goûté le pouvoir de Malcolm quelques instants plus tôt, je n'aurais peut-être pas pu le faire, mais ses intentions si pures, si dénuées d'égoïsme, avaient comme donné un nouveau parfum à l'ardeur. J'offris ce parfum à ses vampires. Je leur offris un choix. Je leur offris de l'eau fraîche et la sécurité. Colombine ne leur offrait que terreur et châtiment. Elle était menace ; j'étais promesse.

Je les reconquis d'un baiser, d'une caresse. Ils se déversèrent depuis les rangées de bancs, et je me déplaçai parmi eux. Damian et Nathaniel m'aidèrent en fendant la foule pour toucher les fidèles un par un. L'ardeur possédait une douceur que je n'avais jamais sentie en elle auparavant, une douceur qui éteignit le pouvoir de Colombine sous une vague de chastes baisers et d'innocentes caresses. *Nous allons vous sauver*, promettait cette vague. *Nous allons vous guérir*.

Colombine aurait dû se rappeler que les gens sont capables de donner tout ce qu'ils ont, tout ce qu'ils sont pour qu'on prenne soin d'eux et qu'on fasse disparaître leur douleur. C'est la raison de l'attirance qu'exercent les cultes, avec leur mirage de grande famille.

C'est ce que l'amour est censé apporter, selon certaines personnes. Mais elles se trompent. L'amour n'est pas l'absence de douleur. L'amour, c'est une main qui tient la vôtre pendant que vous souffrez.

Colombine hurla sa frustration et rompit le pacte. Elle tendit la main vers Giovanni. Je la sentis toucher son serviteur – pas physiquement, mais métaphysiquement. Le pouvoir que nous étions parvenus à repousser se dressa soudain au-dessus de nous telle une immense lame de fond. Je pivotai vers lui et levai les yeux comme s'il y avait quelque chose à voir mais, bien entendu, ce n'était pas le cas. Puis cette vague invisible frappa.

Ce fut comme si je me tenais au centre d'un tourbillon de feu. Chaque inspiration était une petite mort ; pourtant, il fallait bien que je respire. Le pouvoir de Colombine me brûlait atrocement la gorge au passage. Je voulus hurler, mais il ne me restait plus d'air. Il ne me restait que la douleur.

— *Je peux faire cesser tes souffrances*, susurra une voix dans ma tête. *Sois mienne, et la douleur s'arrêtera*.

En silence, je hurlai mon défi à la face de son pouvoir. Mais cette douleur était du genre irrésistible, je le savais. Tôt ou tard, je finirai par accepter n'importe quoi juste pour qu'elle s'interrompe.

Je sentis vaguement la moquette sous moi. Je devais être en train de me tordre par terre, mais la douleur dévorait toutes mes autres perceptions. Les images se décomposaient devant mes yeux. Des mains tentèrent de m'immobiliser, mais mon corps refusa de les laisser faire. Il avait trop mal pour ne pas se débattre.

— *Lâche prise*, insista la voix dans ma tête. *Tu verras comme ce sera bon. Lâche prise. Ce sont des étrangers pour toi. Laisse-les-moi, Anita. Laisse-les-moi.*

Je ne savais même pas de qui elle parlait. Il ne restait que la douleur, et cette petite partie de moi qui refusait de capituler. On aurait dit que mon sang, mes organes, mes muscles et mes os s'étaient changés en flammes et tentaient de consumer ma peau.

Des mains me tenaient, plusieurs paires de mains. Elles étaient solides et réelles, pareilles à une ancre au milieu de cet océan de douleur. J'arrivais à les sentir, ce qui signifiait… Une lumière, une lumière aveuglante m'enveloppa. C'était celle du soleil, et elle me consumait.

Je hurlai, et quelque chose se plaqua sur ma bouche. Des lèvres. Un baiser parfumé au musc douceâtre des léopards. Ma panthère

intérieure se réveilla. Le soleil était tiède et bienveillant. Il ne brûlait pas. Je m'élevai vers lui avec la bête de Micah, deux créatures couvertes de fourrure noire qui ondulaient et dansaient dans la lumière. La douleur s'estompa tandis que je me souvenais de notre poil, de nos crocs, de nos griffes et du goût de la viande. Je n'étais pas une vampire, pas vraiment. Je n'étais rien que Colombine puisse faire brûler. Son pouvoir ne fonctionnait que sur les morts. Et la bête de Micah me rappelait que j'étais ô combien vivante.

Clignant des yeux, je découvris le visage de mon Nimir-Raj à quelques centimètres du mien. Il s'était allongé sur moi et m'avait saisi la tête à deux mains. Du coup, je ne pouvais pas la tourner pour voir qui me tenait les bras et les jambes, mais je sentais plusieurs paires de mains – ainsi que des odeurs de loup, d'hyène et d'humains. Je humai l'air avant de tenter de regarder.

Micah me scruta de ses yeux de léopard.

— Anita ?

— Je suis là, chuchotai-je.

Il s'écarta de moi. Du coup, je vis qu'Edward me tenait le bras droit, Olaf, la jambe droite, Rémus, la jambe gauche et Graham, le bras gauche.

— Vous pouvez me lâcher maintenant.

— Pas encore, contra Edward.

Il s'était mis à quatre pattes pour peser de tout son poids sur mon seul bras droit. Lui et les autres avaient-ils eu tant de mal à m'immobiliser ?

— On aurait dit que tu étais sur le point de te transformer, dit Rémus sans cesser d'appuyer sur ma jambe gauche.

— S'il reste un autre animal, nous ne pouvons pas te lâcher, ajouta Olaf.

Bien qu'humain, il était presque aussi massif que Graham sous sa forme de loup. Pourtant, il semblait très sérieux – impressionné par la force que je venais de déployer en… en faisant quoi, au juste ?

Je voulus protester, mais ils me regardaient tous comme si je leur avais foutu la trouille. Ils avaient l'air choqués, et pas en bien. Rien de ce que je pourrais dire ne les convaincrait de me lâcher, mais je n'avais aucune envie de rester allongée par terre les membres en étoile au beau milieu d'une bagarre.

— Nos serviteurs se sont battus, Jean-Claude, et le mien est toujours debout.

— Mais c'est ma petite qui a gagné, Colombine. Elle a résisté au pouvoir… Malgré toute la douleur que vous lui avez infligée, elle ne vous a pas laissée l'utiliser pour prendre le contrôle des vampires ici présents. Ils m'appartiennent toujours. Vous ne pouvez pas vous nourrir de leur pouvoir comme prévu.

Tournant la tête vers la scène, je pus voir Jean-Claude debout sur un côté, mais pas Colombine que la foule des vampires me dissimulait. Je devais rejoindre Jean-Claude. Mon petit doigt me disait que ça n'allait pas tarder à dégénérer. Il y avait de l'électricité dans l'air.

— Quelqu'un a été trop bavard, lâcha Colombine.

— J'ai senti votre pouvoir les rassembler comme des branches pour alimenter un brasier. Personne n'a eu besoin de me raconter ce que vous aviez l'intention de faire. Vous êtes capable de vous approprier le pouvoir d'autres vampires et de le combiner au vôtre pour en faire une arme monstrueuse.

— En effet.

— Mais ma petite vous a empêchée de prendre le contrôle de ces vampires mineurs pour faire d'eux votre armée et votre combustible. Puisque vous ne pouvez plus augmenter votre pouvoir de cette façon, qu'allez-vous faire à présent ?

La voix de Jean-Claude souffla dans ma tête :

— *Il serait bon que je t'aie à mon côté, ma petite.*

— J'essaie de vous rejoindre, chuchotai-je. Lâchez-moi, les garçons.

Une bourrasque de pouvoir souffla à travers l'église, cherchant à alimenter nos doutes – non, à se nourrir d'eux. Seigneur ! J'avais déjà rencontré des vampires capables de se nourrir de désir ou de peur. De la même façon qu'eux, Colombine pouvait susciter le doute, le faire grandir et s'en repaître. Soudain, je fus submergée par la certitude que nous allions perdre, que tout le monde allait mourir, et que je ne pouvais rien faire pour empêcher ce massacre.

— Mon Dieu ! gémit Rémus, la tête dans les mains.

Edward et Olaf semblaient être les moins affectés. Micah me tendit les bras. Je le laissai m'attirer contre lui, me blottis dans la chaleur et la force de son étreinte, mais mes doutes ne s'envolèrent pas pour autant. Ils m'étouffaient. J'entendis des gens crier ou implorer que ça s'arrête.

— Tout ce que vous voudrez, sanglotait un homme. Tout ce que vous voudrez, mais faites que ça cesse.

Il existait plus d'une façon de remporter ce combat.

Nathaniel rampa jusqu'à nous. Tête baissée, il tendit une main vers moi. Je la touchai, et un brusque jaillissement de pouvoir repoussa les doutes qui m'assaillaient. Nathaniel leva la tête et me regarda bien en face avec ses yeux magnifiques. Son visage s'éclaira comme si le soleil venait de sortir de derrière les nuages.

— Je crois en toi, dit-il.

Je l'attirai dans l'étreinte de Micah.

— Tu me fais croire en moi.

Comme un peu plus tôt, le contact de Nathaniel dissipa mes doutes. Sa foi inébranlable nous mit tous les deux à l'abri du pouvoir de Colombine. Alors qu'elle se trouvait dans la même pièce, la vampire ne parvenait pas à franchir le mur de certitude que Nathaniel érigeait autour de moi.

Damian se traîna jusqu'à nous – un peu à cause de ses doutes, mais aussi parce qu'il était un vampire. Lui aussi avait eu l'illusion d'être consumé par le soleil. Je sentais sa douleur physique, et la souffrance additionnelle que lui infligeaient ses souvenirs. Il avait vu son meilleur ami brûler à la lumière du jour. Grâce à ses liens avec moi, il pouvait désormais endurer cette dernière, mais il avait beaucoup trop peur d'elle pour en profiter. À ses yeux, elle était synonyme de mort, et rien d'autre. Dans sa tête, il revoyait la peau de son meilleur ami fumer et noircir dans la chaleur d'un jour d'été.

Nathaniel lui saisit le poignet ; je lui pris la main, et nous l'attirâmes contre nous. Lorsque nous le touchâmes, il frissonna et leva vers nous un visage maculé de larmes.

— Son pouvoir est terrible. On ferait n'importe quoi pour qu'elle s'arrête.

Je hochai la tête. Les fidèles de Malcolm appelaient toujours à l'aide. C'était eux qui auraient déterminé le vainqueur de cet affrontement si les règles avaient été semblables à celles du dernier duel que Jean-Claude avait livré. Un membre du Conseil vampirique avait débarqué à St. Louis : le Trembleterre, capable de provoquer des séismes avec son pouvoir. Afin de sauver la ville et de limiter les dégâts matériels, Jean-Claude avait insisté pour qu'ils se battent en utilisant des méthodes moins destructrices. Une des épreuves consistait à déterminer lequel des deux maîtres vampires parviendrait à conquérir le public du *Cirque des Damnés*. Si la victoire devait revenir à qui tiendrait la congrégation de Malcolm sous son emprise, nous étions sur le point de perdre.

Je tentai de sentir Jean-Claude à travers ses propres marques, mais il s'était barricadé contre moi. Je pus juste l'entrevoir se noyer dans le doute – un doute qui n'était pas le sien, mais celui de Richard. Pauvre Richard ! Il était venu soutenir Jean-Claude, mais il était en proie à un tel tourment intérieur qu'il lui faisait du mal ; il leur faisait du mal à tous les deux. Jean-Claude avait dressé un bouclier entre nous pour que je ne le sente pas. Du coup, Richard et lui se retrouvaient tous deux prisonniers dans l'enfer version Richard.

Je me levai sans lâcher Nathaniel et Damian. Micah m'imita mais laissa retomber ses bras.

— Je t'aime, lui dis-je.

— Moi aussi. Maintenant, vas-y. Va rejoindre Jean-Claude.

Nous nous élançâmes vers la scène. Jean-Claude avait besoin de toucher quelqu'un qui ne nourrissait pas le moindre doute. Avec la main de Nathaniel dans la mienne, j'avais de la foi à revendre.

Chapitre 44

Nous nous précipitâmes sur scène, et je tombai dans les bras de Jean-Claude. Je lui tombai dans les bras avec ma main droite toujours dans celle de Nathaniel, et ma main gauche toujours dans celle de Damian. Il tituba sous notre poids et notre élan combinés. Asher le retint par-derrière. Richard était à quatre pattes, tête baissée. Il ne leva même pas les yeux vers nous.

Jean-Claude m'enveloppa de ses bras. Je sentis la force d'Asher dans son dos, qui nous aidait et nous stabilisait. Je scrutai le visage de Jean-Claude, plongeai mon regard dans ses yeux bleu marine tandis que Nathaniel nous étreignait tous les trois, Jean-Claude, Asher et moi. Il me sembla qu'Asher se serait écarté si nous avions eu le temps – mais nous ne l'avions pas.

Sans lâcher ma main, Damian s'agenouilla près de Richard et toucha l'épaule du loup-garou prostré. Nathaniel et moi partagions notre certitude avec Jean-Claude ; nous lui offrions un rocher pour servir de socle à son pouvoir. Damian partageait son contrôle glacial avec Richard. Je sentis les deux émotions s'engouffrer en moi, me traversant pour se déverser en Jean-Claude et en Asher derrière lui.

Richard poussa un cri. Il releva brusquement la tête et s'accrocha au bras de Damian comme un noyé. Je sentis la froideur du vampire submerger le flot de sa panique et le changer en mur de glace – un rempart derrière lequel s'abriter. Damian aida Richard à se mettre debout et ils restèrent là, se tenant par un avant-bras comme deux amis trop intimes pour se serrer la main mais trop virils pour se donner une accolade. Damian n'avait toujours pas lâché ma main, mais Richard et lui ne touchaient personne d'autre parmi nous.

Ils étaient soulagés de ne pas participer à notre étreinte. Je sentis la peur de Richard flamboyer. Il n'avait pas seulement peur de Colombine et de son serviteur humain : il avait peur de Jean-Claude, d'Asher et de moi. Parfois, lui et moi voyons des choses bien trop intimes dans l'esprit de l'autre. Ce fut l'un de ces moments. Damian y mit fin en bloquant la peur de Richard avec sa poigne de fer. Il avait eu plusieurs siècles pour apprendre à maîtriser cette émotion quand il était le jouet d'une maîtresse capable de s'en nourrir comme Colombine se nourrissait du doute.

— Nous devons conquérir le public, mes amis, déclara Jean-Claude.

— Comme quand le Trembleterre était là ? demandai-je.

Il acquiesça en resserrant son étreinte sur moi. Je savais pourquoi. Le Trembleterre avait remporté leur duel. S'il n'avait pas tenté de faire de moi sa servante humaine et de me pousser à tuer Jean-Claude, jamais je n'aurais pu l'éliminer.

Je pressai mon visage contre la dentelle rêche de la chemise de Jean-Claude. Je lui ai presque fait passer l'habitude de porter ces fringues démodées mais, ce soir-là, il était vêtu comme lorsque je l'avais rencontré, avec une chemise en dentelle à jabot et une veste en velours noir. Seul son pantalon de cuir noir montrait qu'il savait en quel siècle nous étions. Je glissai ma main libre sous sa veste, le long de son flanc. Moi aussi, j'avais peur.

— J'ignore qui est le Trembleterre, dit Nathaniel, mais dites-moi ce que vous voulez que je fasse, et j'obéirai.

— S'il y avait plus de soumis parmi nous, les choses iraient beaucoup plus vite, commenta Asher.

Cela me fit sourire, même si personne ne le vit étant donné ma position.

— Tu n'es pas l'un d'entre nous, répliqua Richard sur un ton hostile.

— Richard… si nous ne présentons pas un front uni, nous perdrons la bataille, dit Jean-Claude.

— Asher n'est ni votre serviteur humain, ni votre animal à appeler. Rien ne m'oblige à le tolérer.

Asher voulut s'écarter de nous, mais Nathaniel le retint.

— Ne pars pas.

— Lâche-moi, gamin. Le loup a raison, je ne suis l'amoureux de personne, dit-il avec une tristesse pareille au goût de la pluie sur la langue.

Une vie entière de chagrin résonnait dans sa voix.

— Notre certitude ne se propage pas à l'extérieur de nos triumvirats, constata Jean-Claude. Même notre loup est en train de se noyer. Comment parviendrons-nous à sauver tous les autres si nous ne sommes pas capables de nous sauver nous-mêmes ?

Sa voix était un écho de celle d'Asher, pleine d'une telle douleur que ma gorge se serra et que je crus m'étrangler avec mes sanglots contenus.

— Battez-vous, bordel !

Claudia s'approcha du bord de la scène. Son visage était strié de larmes, et ses émotions à vif semblaient la faire souffrir physiquement.

— Battez-vous pour nous ! Ne vous contentez pas de rouler sur le dos et d'offrir votre gorge à cette salope !

Malcolm vint se planter de l'autre côté de Richard.

— Battez-vous pour nous, Jean-Claude. Battez-vous pour nous, Anita.

Il regarda Richard, qui portait toujours sa capuche de cuir. Sa tenue ne lui donnait pas l'air cool ou sexy : elle lui donnait l'air de se cacher. Et c'était exactement ce qu'il faisait. Jean-Claude, moi et les autres nous montrions tels que nous étions. Seuls Richard et les méchants dissimulaient leur nature et leur identité.

Malcolm agrippa son épaule.

— Battez-vous pour nous, Ulfric. Ne laissez pas vos peurs et vos doutes nous détruire tous.

— De toutes les personnes présentes ici, je pensais que vous seriez le mieux placé pour comprendre pourquoi je ne veux pas les toucher quand ils invoqueront le seul pouvoir dont nous disposons pour combattre ces gens.

— J'ai senti ce qu'Anita et son triumvirat ont invoqué tout à l'heure. C'était de l'amitié, l'amour le plus pur que j'aie jamais éprouvé. Je commence à croire que l'ardeur est un joyau aux multiples facettes – mais qui a besoin de lumière pour briller.

— Qu'est-ce que ça signifie ? aboya Richard, frustré et en colère. (Repoussant la main de Malcolm, il se tourna vers Damian.) Tu me protèges contre le pire, n'est-ce pas ?

Le vampire le regarda sans répondre.

— Pour récolter les bénéfices de l'ardeur, je dois accepter ses inconvénients en même temps que ses avantages. Et je ne peux pas le faire. Je ne peux pas. (Richard reporta son attention sur moi.) Je suis désolé, mais je ne peux pas vous suivre là où vous allez.

— Que crois-tu que nous allons faire, Richard ?

— La même chose que d'habitude : baiser tout le monde.

— Ce n'est pas du sexe qu'elle a offert à mes fidèles – juste de l'amitié, objecta Malcolm.

— Mais ça n'en restera pas là, répliqua Richard en le dévisageant. Ça n'en reste jamais là. Vous me demandez de faire quelque chose que jamais vous ne feriez vous-même.

Malcolm hocha la tête.

— Vous avez raison. Vous avez absolument raison. Jusqu'ici, je suis resté confit dans mes certitudes morales. J'étais persuadé que j'avais raison, que Jean-Claude était non seulement dans le tort, mais maléfique. J'ai dit des choses haineuses à Anita ; je l'ai traitée de putain et de sorcière. J'ai insulté les gens de Jean-Claude devant mes fidèles, mais toute ma vertu n'a pas suffi à les protéger.

Richard opina.

— Je sais ce que c'est. Anita a sauvé ma mère et mon frère une fois. Elle leur a sauvé la vie, mais elle a dû faire des choses terribles pour les délivrer à temps – des choses que je considère comme immorales. Si j'avais été là, je l'aurais empêchée de torturer cet homme pour qu'il nous dise où se trouvaient Daniel et ma mère. Je ne l'aurais pas laissée faire une chose aussi inhumaine. Tout comme vous, je serais resté confit dans mes certitudes morales, et Daniel et ma mère seraient morts tous les deux. (Des larmes scintillèrent au bord des deux ouvertures dans son masque de cuir.) J'avais tant de certitudes, avant ! Même Raina n'a jamais réussi à ébranler ma foi ; au contraire, elle n'a fait que la consolider. Seuls Anita et Jean-Claude me font douter de tout.

Je m'écartai légèrement de Jean-Claude, mais sans rompre le contact : si nous étions à ce point affectés, même en nous touchant, je n'osais pas imaginer ce que ce serait si nous cessions de nous toucher. Nous en mourrions probablement.

— Ma croix fonctionne toujours pour moi, Richard. Elle brûle toujours d'une lumière sainte. Dieu ne m'a pas reniée.

— Mais il aurait dû. Ne le vois-tu pas ? Si ce que je crois est juste, si ce que tu prétends croire est juste, ta croix ne devrait pas brûler. Tu as enfreint tant de commandements ! Tu as tué, torturé, baisé, et pourtant ta croix fonctionne toujours. Je ne comprends pas.

— Tu veux dire que Dieu aurait dû me tourner le dos parce que je suis maléfique ?

Malgré le cuir qui lui recouvrait le visage, je vis l'émotion crisper ses traits, et ses larmes s'échappèrent enfin de ses yeux. Il acquiesça.

— Oui, c'est ce que je veux dire.

Je le regardai sans rien dire. Je savais qu'il était sous l'emprise du pouvoir de Colombine, et je savais aussi que ce dernier ne créait rien : il ne faisait qu'amplifier les émotions déjà présentes chez ses victimes. Une partie de Richard croyait ce qu'il disait.

— Ma petite…

— Non, coupai-je. Non, Jean-Claude, c'est bon.

Il me semblait qu'on avait découpé un morceau de ma poitrine, pas un morceau tiède et sanglant, mais un morceau inerte et glacé. Un morceau qui, même si je n'avais pas voulu le voir et le sentir, manquait à l'appel depuis bien longtemps.

— Et si Dieu n'était pas la police du sexe ? Parfois, j'ai l'impression que les chrétiens font un blocage là-dessus, parce que c'est plus facile que de se demander : *Suis-je vraiment une bonne personne ?* S'il suffit de ne pas coucher avec des tas de gens pour être vertueux, c'est facile. C'est facile de s'abstenir. Facile de se dire : *Je ne baise avec personne, donc je mérite d'aller au Paradis*. Facile d'en déduire que du coup on peut se montrer cruel avec les autres, du moment qu'on est irréprochable sur la question du sexe.

« C'est vraiment ce que tu penses de Dieu, Richard ? Est-Il uniquement la police du sexe à tes yeux – et à ceux de Malcolm ? Ou trouves-tu que c'est facile d'éviter de coucher avec n'importe qui, mais beaucoup plus difficile d'aimer ton prochain comme toi-même ? Certains jours, c'est si dur de m'occuper de tous les gens qui comptent pour moi ! J'ai l'impression que ça va me briser. Mais je fais de mon mieux. Je fais de mon mieux pour chacun d'eux, chaque jour. Peux-tu en dire autant, Richard ? Fais-tu de ton mieux pour chacun de tes proches, chaque putain de jour ?

— Tu penses que Jean-Claude et toi, vous figurez sur la liste des gens qui comptent pour moi ? demanda-t-il d'une voix très calme, si débordante d'émotion qu'elle en devenait curieusement atone.

— Pourquoi, ce n'est pas le cas ?

Je sentais les larmes me serrer la gorge et me brûler les yeux, mais je refusais de pleurer pour lui.

Il me dévisagea de ses yeux couleur de chocolat, ses yeux pleins de douleur, et finit par lâcher :

— Non.

Je hochai la tête un peu trop vite et un peu trop fort. Je luttai pour déglutir malgré la boule dans ma gorge, la boule qui menaçait de m'étouffer. Je dus m'éclaircir la voix deux fois, et cela me fit mal. Je voulais engueuler Richard, lui dire : « Alors, que faisais-tu dans mon lit la nuit dernière ? Pourquoi as-tu dormi avec Micah, Nathaniel et moi ? Pourquoi as-tu couché avec moi ce matin ? Si je ne compte pas pour toi, pourquoi… ? »

Je ravalai ces mots, parce que les prononcer n'aurait servi à rien. Richard aurait eu une bonne réponse à chacune de mes questions,

une réponse blessante pour moi, ou il n'en aurait pas eu et il aurait culpabilisé. Dans tous les cas, je ne voulais pas m'infliger ça. Je n'avais plus besoin de ses explications. Je ne voulais plus le regarder se débattre avec ses dilemmes moraux. J'en avais terminé avec lui.

— Je ne suis pas en colère, Richard. Je ne te déteste pas. Mais j'en ai assez. Tu crois que je suis maléfique, et Jean-Claude aussi. Tu penses que ce que nous faisons pour protéger les nôtres est mal. D'accord.

— Je ne voulais pas…

Je levai une main.

— Tais-toi. La main posée sur ton bras, celle qui empêche tes doutes de te dévorer vif, a été forgée par le sexe. Le calme qui te maintient la tête hors de l'eau découle de plusieurs siècles de douleur et de servitude. Jean-Claude, ce salopard maléfique, a versé une rançon pour tirer Damian de cet enfer. Ils ne s'appréciaient pas particulièrement ; pourtant, Jean-Claude a refusé d'abandonner quelqu'un entre les griffes de Moroven alors qu'il pouvait le sauver. Quel horrible monstre, hein ?

— Anita, intervint Damian d'un air… presque effrayé, comme s'il devinait ce qui allait suivre.

— Tu profites de notre immoralité, Richard. Tu comptes sur nous pour faire ton sale boulot. Je suis le Bolverk de ton clan – littéralement, ton exécuteur des basses œuvres. Je fais ce que l'Ulfric considère comme indigne de lui. Mais, ce soir, nous ne sommes pas au lupanar. Nous ne sommes pas lupa et Ulfric. Cette affaire concerne les vampires. Ce soir, je suis la servante humaine de Jean-Claude, et le maître de Nathaniel et de Damian. C'est derrière notre pouvoir que tu te caches en ce moment même. Tu penses que nous sommes maléfiques ? Très bien. (Je plantai mon regard dans celui de Damian, pour lui montrer que je pensais ce que je m'apprêtais à dire.) Lâche-le, Damian.

— Tu n'oserais pas, protesta Richard.

— Tu ne peux pas avoir le beurre et l'argent du beurre, Richard. Tu as raison : nous allons être obligés d'invoquer l'ardeur. Tu ne veux pas être en train de nous toucher quand elle s'emparera de nous, n'est-ce pas ?

Il me regarda sans répondre.

— Si tu penses ce que tu viens de dire et si tu crois vraiment que nous sommes immoraux et maléfiques, lâche le bras de Damian. Lâche-le, et appuie-toi sur tes seuls principes moraux. Si Jean-

Claude et moi ne comptons pas pour toi, reste de ton côté et débrouille-toi par tes propres moyens, pour une fois.

Il me dévisagea comme si je venais de dire quelque chose de terrible, et continua à s'accrocher au bras de Damian.

— Ne fais pas ça. Pas maintenant.

— Parce que le moment est mal choisi ? Au contraire, je le trouve parfait. Nous devons invoquer l'ardeur ; alors, lâche-nous.

— Jean-Claude, appela-t-il en reportant son attention sur le vampire.

— C'est une étrange nuit, mon Ulfric. Je devrais prendre ta défense. Je devrais me battre pour te garder auprès de nous, mais je n'en ai pas envie. Comme ma petite, j'en ai assez d'être jugé par quelqu'un qui compte pour moi. Ce soir, ça fait plus mal que d'habitude, et je sais que c'est la faute de Colombine. Elle se rit de nous. Elle a cessé d'attaquer la congrégation et reporté tout son pouvoir sur nous parce qu'elle a découvert notre faiblesse – la faiblesse qui a toujours été là depuis le début.

— Vous parlez de moi.

— Je parle de notre triumvirat. Il est défaillant, et j'ignore de quelle façon y remédier. Je sens le lien qu'Anita a forgé avec son serviteur et son animal. Toi et elle êtes plus puissants que Damian et Nathaniel. Donc, mon triumvirat devrait être le plus fort des deux… et ça n'est pas le cas.

— À cause de moi, insista Richard.

— Non, à cause de nous trois, mon ami. Mais, quelle qu'en soit la cause, cette querelle incessante me fatigue. (Jean-Claude se laissa aller contre Asher.) J'ai rejeté ceux que j'aime pour ménager ta sensibilité et celle d'Anita.

— Vous êtes tous amants. Ne me dites pas le contraire.

— Nous devons invoquer l'ardeur, Richard. Lâche la main de Damian, ou tu seras entraîné dans ce qui est sur le point de se produire. Si tu estimes que c'est immoral et maléfique, si tu ne veux pas y prendre parti, lâche Damian. Lâche-nous, Richard. Lâche-nous tous autant que nous sommes.

— C'est de la manipulation vampirique, intervint Malcolm. Ne laissez pas cette femme vous forcer à faire quelque chose que vous regretterez plus tard.

— C'est effectivement de la manipulation vampirique mais, de la même façon que Richard croit ce qu'il vient de dire, Anita et moi venons enfin d'ouvrir les yeux. Nous en avons assez de cette

situation. Nous en avons assez que tu nous fasses passer pour les méchants, Ulfric. Si tu nous considères comme tels, lâche-nous. Dans le cas contraire, accroche-toi à nous. Mais décide-toi vite. Tu sais ce que je dois faire sans plus attendre. Si tu ne veux pas y prendre parti, écarte-toi de nous.

— Lâche Damian, Richard, réclamai-je.

Jetant un dernier regard à Jean-Claude, Richard se tourna vers moi.

— C'est vraiment ce que tu veux ? me demanda-t-il.

— Et toi ?

— Je n'en sais rien.

— Alors lâche-nous, Richard. Lâche-moi.

Il lâcha.

Chapitre 45

Richard tomba à genoux. Il inclina la tête vers le sol et plaqua les mains sur ses tempes comme pour se protéger contre le doute qui assaillait son propre esprit. Il n'avait aucune chance de résister au pouvoir de Colombine. Il était seul – mais pas nous.

J'attirai Damian dans notre cercle de pouvoir. Toucher d'autres hommes lui répugnait autant qu'à Richard, voire davantage, mais il était plus pragmatique. Il se plaqua contre moi, et Jean-Claude dut déplacer son bras pour l'incorporer à notre étreinte. Et, parce qu'il me touchait si étroitement, je pus entendre les pensées de Damian. Ce n'était pas un sort pire que la mort. Quoi qui puisse arriver ce soir entre lui et Jean-Claude ou l'un des autres hommes de notre groupe, rien ne serait moitié aussi affreux que ce qu'il avait enduré aux mains de sa créatrice.

Avant que Jean-Claude prenne le contrôle de notre esprit à tous, je vis et sentis également que Damian nous considérait comme de bons maîtres, meilleurs que tous ceux qu'il avait connus par ailleurs. Nous valions la peine qu'il se batte pour nous, pensait-il. Puis Jean-Claude prit le volant de notre bus métaphysique, et un calme immense nous envahit tous.

Mon dos était pressé contre la poitrine de Jean-Claude. Quand j'avais attiré Damian vers nous, il m'avait fait pivoter d'un geste aussi fluide qu'une passe de danse de salon afin de pouvoir nous tenir tous les deux dans ses bras. Je n'avais eu qu'à glisser ma main autour de la taille de Damian afin de le serrer contre mon flanc. De son côté, le vampire roux avait posé un bras en travers de mes épaules et refermé sa main sur mon bras opposé. Jamais encore nous ne nous étions si bien emboîtés. Jean-Claude avait un bras autour des épaules de Damian et l'autre autour de Nathaniel qui se pelotonnait contre son flanc, un de ses propres bras coincé entre Jean-Claude et moi. Je ne savais pas trop où était l'autre ; je sentais juste qu'Asher se pressait toujours derrière Jean-Claude.

Colombine se tenait de l'autre côté de la chaire dans sa combinaison à losanges rouges, bleus, blancs et noirs bordés d'or. Son tricorne était doré, orné de quelques pompons dont les couleurs reprenaient celles de son costume. Derrière elle, son serviteur humain tout de noir vêtu ressemblait à une ombre.

— Vous êtes très douée, Colombine, la félicita Jean-Claude. Je ne vous ai même pas sentie rouler notre esprit. Votre magie est extrêmement subtile.

— Merci pour le compliment.

Elle se fendit d'une profonde révérence, tenant les côtés de sa minijupe comme s'il s'agissait d'une longue robe de bal.

J'aurais dû me sentir nerveuse à tout le moins mais, debout dans l'étreinte des hommes de ma vie, j'étais parfaitement détendue. J'avais l'impression de flotter, un peu comme quand on vous anesthésie avant une opération. Une partie de moi pensait : *C'est ce qu'on fait aux gens juste avant de les charcuter*. Mais cette idée partit à la dérive sur un océan calme et liquide.

— Vous n'avez attaqué la congrégation que pour faire diversion, dit Jean-Claude de cette voix caressante qui, pour une fois, ne me fit pas frissonner, comme si ce qu'il nous avait fait me protégeait contre son pouvoir.

Colombine se mit à rire mais, contrairement à celui de Jean-Claude ou d'Asher, son rire n'avait rien de palpable. Même à travers la brume anesthésiante que Jean-Claude avait créée autour de nous, il sonnait plat, presque humain. Ou peut-être sonnait-il ainsi justement à cause de cette brume. Impossible de dire si mes perceptions surpassaient le pouvoir de Jean-Claude ou si ce dernier me protégeait contre l'éventuelle magie du rire de Colombine.

Le rire de la vampire mourut brusquement sur ses lèvres écarlates, et elle nous regarda avec des yeux gris d'un sérieux mortel.

— Oh, non ! Jean-Claude, ce n'était pas une diversion, mais j'admets que je vous ai peut-être sous-estimés, toi et ta servante. Si j'avais pu lui arracher les fidèles de Malcolm, j'aurais eu assez de pouvoir pour vous vaincre facilement.

— Et maintenant ?

— Je crains de devoir procéder à un assaut plus direct sur ta personne.

— Un assaut trop direct vous condamnerait à une exécution pure et simple, lui rappela Jean-Claude sur un ton affable.

— Mon pouvoir peut être subtil, mais ne t'y trompe pas. Il peut également être aussi brutal que celui de ta servante aux cheveux aile de corbeau.

Elle leva une main fine, et l'homme qui se tenait derrière elle s'avança. Ôtant un de ses gants, il glissa sa main nue dans celle de Colombine.

— Tu n'es pas le seul maître dont le contact décuple la magie de son serviteur humain, Jean-Claude.

— Je n'ai jamais pensé être une exception.

Jean-Claude s'exprimait sur un ton tout aussi mesuré que celui de Colombine, mais son pouvoir, lui, n'avait rien de mesuré. Il nous passa en revue comme si nous étions un jeu de cartes qu'il battait dans ses mains. Lequel d'entre nous allait-il jouer ?

Il était déjà arrivé que Jean-Claude prenne le volant de notre bus métaphysique, mais jamais je n'avais éprouvé ça. Jamais je n'avais compris quelle conscience aiguë il avait de son pouvoir, du mien et de celui que nous lui offrions tous. En tant que vampire, il était une créature à sang froid, gouvernée uniquement par sa logique. Les morts ne se laissent plus troubler par leurs émotions. Jean-Claude nous passa en revue méthodiquement, comme Edward aurait passé en revue le contenu de l'armoire blindée où il range son arsenal. Quel flingue ferait le mieux l'affaire ? Lequel lui permettrait d'abattre son adversaire à coup sûr ?

Un instant, j'éprouvai un frémissement de peur, un frisson de doute réel. Mais, très vite, Jean-Claude l'étouffa pour ne pas nous contaminer – parce que je n'étais pas la seule à l'avoir perçu. Damian et Nathaniel savaient tout comme moi que Jean-Claude craignait de n'avoir pas d'arme assez puissante pour nous protéger contre le pouvoir de Colombine. Elle avait déjà failli nous détruire sans le soutien de son serviteur humain. Le froid que je sentais émaner de Jean-Claude n'était pas celui de sa nature vampirique, mais celui de la nécessité. Le doute était l'arme de Colombine. On ne donne pas d'arme à son ennemie.

Le pouvoir de Colombine nous percuta et nous fit tituber, comme si les émotions pouvaient se changer en un ouragan capable de faire voler notre monde en éclats. J'eus l'impression qu'elle nous déchirait l'esprit et le cœur, qu'elle les ouvrait brutalement pour nous obliger à contempler nos véritables sentiments. La plupart d'entre nous arrivent à vivre parce qu'ils n'examinent pas de trop près les ténèbres tapies tout au fond d'eux. Mais Jean-Claude, Damian, Nathaniel, Asher et moi nous tenions soudain au point zéro de la lumière la plus vive qui ait jamais existé.

Colombine était spécialisée dans le doute et la douleur. Giovanni, son serviteur humain, lui permettait de jouer sur une gamme bien plus étendue. Le chagrin du deuil, celui qui vous étouffe et vous donne l'impression que vous allez mourir avec la personne enterrée… D'une façon ou d'une autre, elle savait que nous avions tous subi des pertes, et elle nous forçait à les revivre. Elle forçait chacun de nous à revivre les pertes de tous.

J'entendis Julianna hurler tandis que les flammes la consumaient. Je l'entendis appeler Jean-Claude. Et, sur la scène de l'Église de la Vie Éternelle, Jean-Claude et Asher hurlèrent en retour. Debout face à une pile de cendres froides, nous savions que c'était tout ce qui restait de la femme que nous avions aimée.

Le frère de Damian brûlait une nouvelle fois. Ses cris nous hanteraient jusqu'à la fin de nos jours.

Nous étions redevenus enfants, et Nicholas agonisait. En heurtant sa tête, la batte de base-ball avait émis un craquement mouillé, écœurant. Il gisait sur le sol, une main tendue vers nous. Il y avait du sang partout, et l'homme nous surplombait tel un géant ténébreux.

— Cours, Natty, cours ! suppliait Nicholas.

Et, des années après, Nathaniel hurlait de nouveau :

— Non !

Enfant, il avait obéi. Mais il n'était plus un petit garçon effrayé. Levant la tête, il dit :

— Je ne fuirai pas.

Je scrutai ses yeux lavande. C'était bien le présent qu'ils voyaient ; pas ce souvenir de douleur et de mort. Des larmes maculaient son visage, mais il chuchota :

— Je ne fuirai pas.

J'avais huit ans, et mon père était sur le point de prononcer les mots qui chambouleraient ma vie. Ma mère était morte. Mais je ne m'étais pas enfuie. Et Nathaniel avait pris ses jambes à son cou uniquement parce que son frère le lui avait demandé. C'est mon père qui s'était effondré, pas moi. Je ne m'étais pas enfuie à l'époque, et je ne m'enfuirais pas maintenant.

Retrouvant l'usage de ma voix, je lançai :

— Nous ne fuirons pas.

— Non, confirma Nathaniel en secouant la tête, les joues encore ruisselantes.

Écrasés par le poids de leur chagrin, Jean-Claude et Asher avaient glissé à terre près de Damian. Il ne restait personne d'autre près de nous sur la scène. Richard et les gardes avaient battu en retraite, battu en retraite face à tant d'horreur, battu en retraite pour que celle-ci ne se communique pas à eux. Je ne pouvais probablement pas les en blâmer, mais je savais que plus tard je le ferais quand même. Pire encore, je savais que Richard s'en voudrait à mort.

J'aperçus un mouvement dans l'allée centrale. Micah se dirigeait vers nous. Il était le seul membre de notre entourage assez courageux ou assez stupide pour s'approcher de l'équivalent métaphysique d'une bombe nucléaire qui venait juste d'exploser. Puis je vis qu'il n'était pas seul. Edward le suivait et, plus étonnant, Olaf aussi.

Nathaniel me toucha le bras. Le visage toujours baigné de larmes, il me sourit. Cela me serra le cœur, mais d'une façon pas du tout négative, comme quand vous vous rendez compte à quel point vous aimez quelqu'un. De l'amour ; de l'amour pour chasser la douleur. Il se répandit sur ma peau tel un vent tiède, un vent porteur de vie – cette étincelle qui nous pousse à nous redresser après avoir reçu le plus terrible des coups. Il se déversa le long de la connexion métaphysique qui me reliait à Nathaniel et aux autres.

De l'amour pour leur faire lever la tête et regarder vers nous. De l'amour pour les remettre debout. De l'amour et nos mains pour les retenir, pour sécher les larmes sur leurs joues. Malgré nos jambes encore flageolantes, nous fîmes tous face à Colombine et à son Giovanni.

— L'amour vient à bout de tout, c'est ça ? lâcha la vampire d'une voix dégoulinante de mépris.

— Non, pas de tout. Seulement de vous, répliquai-je.

— Je ne suis pas vaincue. Pas encore.

La lumière parut baisser, comme aspirée par quelque créature monstrueuse et invisible. Une étrange pénombre se répandit depuis les deux Arlequin et emplit rapidement toute l'église.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Micah, désormais debout au pied de la scène.

— La Mère de Toutes Ténèbres, répondirent Jean-Claude, Asher et Damian d'une même voix.

Nathaniel et moi optâmes plutôt pour :

— Marmée Noire.

Deux des surnoms de la mère de tous les vampires – qui, quelle que soit la façon dont on l'appelle, était surtout foutrement dangereuse.

Chapitre 46

Cédant à la panique, les fidèles de Malcolm s'élancèrent vers les portes du fond. Si vertueux soient-ils, ils comprenaient à qui ils avaient affaire. Leurs exclamations consternées m'apprirent que les portes refusaient de s'ouvrir. Je n'aurais pas dû être surprise : la Mère de Toutes Ténèbres venait nous manger. Tenir deux battants fermés, ce n'était rien du tout pour une entité aussi puissante.

Micah bondit agilement sur scène, prouvant qu'il n'avait pas besoin d'être sous sa forme animale pour faire preuve d'une grâce inhumaine. Il me toucha le bras, et les émotions que nous avions invoquées pour nous protéger s'étendirent à lui. Il n'était le serviteur de personne, le maître de personne, mais notre amour l'enveloppa dans sa chaude étreinte.

Jean-Claude nous regarda, le visage toujours strié de traces rosâtres – les larmes qui avaient séché sur ses joues.

— Tu l'aimes.

Malgré toutes mes bonnes dispositions, je fronçai les sourcils.

— Oui. Ce n'est pas nouveau.

Jean-Claude secoua la tête.

— Je veux dire, ma petite, que ton amour pour lui…

Il agita une main et me laissa voir dans ses pensées – ce qui était beaucoup plus rapide que de m'expliquer avec des mots. Parce que j'aimais Micah, Jean-Claude pouvait se nourrir de l'énergie dégagée par cet amour. C'était comme si son ardeur avait trouvé un nouveau moyen de penser et d'agir. Belle Morte et ses descendants exacerbaient le désir d'autrui, et ce désir les alimentait en retour, mais aucun d'eux n'avait jamais réussi à utiliser l'amour comme combustible.

Il me sembla que mon intuition venait de me révéler une vérité ignorée jusque-là – comme lorsqu'un chercheur a un déclic qui lui permet, à partir d'un simple fait, de découvrir une vérité scientifique plus large. L'amour, l'amour était un pouvoir, et pas seulement au sens figuré.

— L'amour ne la vaincra pas, lança quelqu'un derrière nous.

C'était Richard, qui venait de remonter sur scène.

Je le regardai. Je n'étais pas sûre d'avoir envie qu'il me touche. L'amour s'étendrait-il également à lui, ou pas ? M'avait-il fait assez

mal pour finir par tuer tout ce qui me restait de sentiments pour lui ? Si oui, il ne nous serait d'aucune aide. Bien au contraire, il nuirait à cette nouvelle magie.

— Tu auras besoin d'un loup, comme la dernière fois, me pressa-t-il.

Il avait raison, mais…

Il me tendit la main.

La pénombre palpitait autour de nous comme si la pièce respirait. Voyant que je ne réagissais pas, Richard me prit la main. Sa paume chaude se plaqua contre la mienne. Il était toujours le même, toujours aussi grand et aussi séduisant ; pourtant, le pouvoir ne se propagea pas à lui. C'était la première fois qu'il me touchait et que ça ne me faisait strictement rien. Je sentais les autres hommes ainsi qu'une pression tendre contre mon dos, mais Richard… Mon cœur restait froid à son contact.

— Anita, chuchota-t-il.

Comment pouvais-je lui expliquer ?

— Tu as dit que nous ne comptions pas pour toi, et que tu ne voulais pas de l'ardeur.

— Ce n'est pas l'ardeur.

— Si. Tu n'as jamais compris que, pour moi, l'ardeur ne se résumait pas au sexe.

— Je la sens. C'est comme si l'amour avait une odeur, un parfum.

— C'est bien l'ardeur, Richard. C'est ce qu'elle est devenue, ce que nous en avons fait.

— Si j'étais resté près de vous, tu serais en train de m'inonder d'amour, moi aussi ?

— Je ne sais pas.

— Pourrions-nous remettre cette discussion à plus tard, ma petite ?

Toujours main dans la main, Richard et moi nous tournâmes vers Jean-Claude.

— Désolée.

Richard huma l'air et, un instant, je crus vraiment qu'il tentait de s'imprégner de l'odeur de l'amour. Puis il lâcha :

— Ça ne sent pas comme elle.

Je reniflai.

— Non, elle sent le jasmin, la pluie et la nuit. Là… je ne sens rien.

La pénombre ne virait pas aux ténèbres. Le crépuscule persistait, et un souffle de pouvoir emplissait la pièce, mais ce n'était pas tout à fait suffisant.

Je reportai mon attention sur Colombine et Giovanni.

— D'après Belle Morte, les Arlequin servent Marmée Noire. Mais êtes-vous littéralement sous ses ordres ?

— Chacun de nous porte en lui un morceau des ténèbres originelles, fillette. Éprouve le pouvoir incarné de la nuit, et tu connaîtras la véritable terreur.

Je secouai la tête.

— Ce n'est pas elle, dis-je à Richard.

Il se rapprocha de moi autant que les autres hommes l'y autorisaient. Une petite foule se formait de nouveau autour de moi.

— Si je n'avais pas rencontré la véritable Marmée Noire dans ton rêve, je trouverais ça effrayant.

J'acquiesçai.

— Mais nous avons été confrontés à elle. Nous savons faire la différence entre la réalité et une illusion.

— Ce n'est pas notre Mère ? demanda Asher, qui s'était relevé en essuyant les larmes sur son visage.

— Non, c'est à peine une ombre d'elle, et encore.

Nathaniel prit une grande inspiration.

— Je l'ai sentie une fois dans la voiture. Elle sentait le musc félin, le jasmin et un tas d'autres choses. Ça, ça n'a pas d'odeur. Ce n'est pas réel.

L'obscurité se mit à peser sur nous telle une main noire, mais ce n'était qu'une ombre. Les fidèles de Malcolm se recroquevillèrent sur eux-mêmes ou tambourinèrent aux portes en hurlant de plus belle. Les bancs s'étaient vidés ; il ne restait que nos gardes et nos vampires dans l'allée centrale.

— La Mère Ténébreuse vous consumera tous, à moins que vous ne déposiez vos armes pour vous soumettre.

L'obscurité tenta de nous écraser. Damian émit un petit bruit de gorge.

— N'aie pas peur, lui dis-je. Ce n'est qu'une ombre de son pouvoir. Elle ne peut pas nous faire de mal.

Colombine fit le geste de pulvériser quelque chose dans sa main. L'obscurité tenta d'en faire autant avec nous, mais je pensai : *Amour, chaleur, vie*, et elle se déchira en lambeaux. La lumière recommença à l'intensifier.

— Ce n'est pas l'obscurité qui a traqué mon maître en Angleterre, lança Requiem à quelque distance de nous. Tout ceci n'est que fumée et miroirs comparé au pouvoir qui est venu le chercher.

— Fumée et miroirs, répétai-je tout bas. Des leurres, comme pour détourner l'attention pendant le numéro d'un prestidigitateur. Comment pouvons-nous savoir que vous êtes la vraie Colombine, que vous appartenez vraiment aux Arlequin ? Tous les vampires connaissent les règles et le coup des masques. N'importe qui pourrait faire semblant.

— Espèce de petite garce insolente ! siffla-t-elle. Comment oses-tu ?

— Ça expliquerait qu'ils aient enfreint les règles, déclara Nathaniel. Qu'ils aient essayé de vous tuer sans vous avoir envoyé de masque noir au préalable.

— Tu nous demandes vraiment de prouver que nous sommes bien des Arlequin ? s'exclama Colombine.

— Oui, répondis-je.

— Parle-t-elle toujours à ta place, Jean-Claude ?

— Ça ne me dérange nullement qu'elle le fasse.

Ce qui n'était pas toujours vrai mais, ce soir, je me débrouillais bien.

— Je voulais vous posséder, pas vous détruire, affirma Colombine. Mais si vous insistez…

Un ruban de ténèbres situé sous le plafond commença à se déplier. Il devait être là depuis le début, mais aucun de nous ne l'avait remarqué. Il ressemblait à un énorme serpent noir dépourvu de forme tangible et capable de flotter dans les airs. D'accord, la ressemblance avec un serpent était assez lointaine, mais je ne voyais pas de quelle autre façon le décrire. C'était un ruban de ténèbres qui se déplaçait et, chaque fois qu'il touchait un plafonnier, celui-ci s'éteignait comme s'il en avait avalé toute la lumière.

— Ça sent l'air nocturne, gronda Micah.

— Oui, acquiescèrent Richard et Nathaniel en même temps.

Ils ne se regardèrent même pas. Tous trois semblaient concentrés sur quelque chose que je ne pouvais ni voir, ni entendre, ni humer. Puis je sentis un souffle d'air frais, et une odeur d'humidité – mais pas de pluie. Je pris une grande inspiration.

— Et le jasmin, où est-il ?

Le ruban de ténèbres vives avait déjà dévoré toute la lumière d'un côté de l'église. Les fidèles de Malcolm, vampires et humains

confondus, se pelotonnaient dans l'autre moitié de la pièce, aussi loin de lui que les portes fermées les y autorisaient.

Requiem avait rabattu un pan de sa cape devant son visage, mais il s'était rapproché de la scène.

— C'est l'obscurité qui a tué mon maître, annonça-t-il.

— Comment l'a-t-elle tué ? s'enquit Micah.

— Elle l'a recouvert, le dissimulant à notre vue. Il a poussé un cri terrible et, quand l'obscurité s'est dissipée, il était mort.

— De quoi exactement ? voulus-je savoir.

— Il avait la gorge arrachée comme par une bête monstrueuse.

Il restait deux plafonniers allumés entre nous et les ténèbres dévorantes.

— Je sens une odeur de loup, dit Micah.

Je secouai la tête.

— La Mère de Toutes Ténèbres n'a aucune affinité avec les loups. Son truc, ce sont les félins, tous les félins, pas les canidés.

Richard et Nathaniel reniflèrent eux aussi.

— C'est bien une odeur de loup, confirma le premier.

Et le second acquiesça.

— Tu crois que les balles peuvent blesser ce truc ? lança Edward.

Je fis un signe de dénégation.

— Quand tu auras trouvé un adversaire que je peux abattre, fais-moi signe.

— Nous aussi, nous sommes armés, ajouta Claudia.

Le ruban de ténèbres avait presque atteint la scène, mais il ne m'évoquait toujours pas Marmée Noire. Je ravalai les sensations tièdes et réconfortantes suscitées par la nouvelle version de l'ardeur pour invoquer mon propre pouvoir – ma nécromancie. Je la projetai, non pas vers l'obscurité qui s'approchait de nous, mais vers l'endroit du plafond dont elle provenait. Marmée Noire n'était pas du genre timide.

Si elle avait été là, elle nous l'aurait fait savoir. Alors, de quoi ou de qui s'agissait-il ? Quel vampire portait en lui ce fragment de ténèbres qu'il était capable de nous envoyer ?

Je sondai les poutres du haut plafond voûté. Je crus entendre une voix pareille à un chuchotement un peu trop fort :

— *Pas là. Pas là. Je ne suis pas là.*

Je détournai les yeux avant de prendre conscience de ce que je faisais. Bien sûr que si : il y avait quelque chose – ou quelqu'un – dans ce coin du plafond.

Le ruban de ténèbres ondula le long du bord de la scène et se mit à dévorer les spots qui entouraient cette dernière. Colombine partit d'un rire aigu, à la fois joyeux et cruel.

— L'obscurité va tous vous manger.

— Elle ne vient pas de vous, Colombine, lançai-je. Ni de Giovanni.

— Nous sommes les Arlequin.

— Dites à votre petit ami planqué sous le plafond de se montrer.

Elle se figea, en une immobilité plus éloquente que n'importe quelle expression faciale. Il y avait bien quelqu'un d'autre dans l'église, et elle avait cru que nous ne nous en apercevrions pas. Génial ! Mais en quoi cela nous aidait-il ?

Les ténèbres étaient presque sur nous. Elles sentaient l'humidité nocturne, la terre et le loup, et elles répandaient un goût âcre dans ma bouche. L'odeur de loup me parut inhabituelle, mais je n'eus pas le temps de l'analyser.

— Edward, tire dans ce coin ! criai-je en tendant un doigt vers l'endroit où l'autre vampire se cachait.

Sans hésitation, Edward et Olaf pointèrent leurs flingues et visèrent. Les ténèbres tourbillonnèrent vers nous, vers Jean-Claude. Je dégainai et me plaçai devant lui. Rémus m'imita.

— Tu es censée avoir des gardes du corps, tu te souviens ?

Avec une rapidité surhumaine, Haven vint se planter de l'autre côté de moi.

— Enfin quelqu'un à descendre, se réjouit-il.

— Pas encore, le détrompai-je. Il n'est pas encore là.

— Qui n'est pas encore là ? s'enquit Rémus, perplexe.

Edward et Olaf tirèrent. Alors, l'obscurité engloutit le monde telle une nuit sans lune.

— Merde ! souffla Haven.

Les deux métamorphes se rapprochèrent de moi. Je posai une main sur l'épaule de Rémus pour savoir où il était. Je voulus déplacer ma jambe opposée pour toucher celle de Haven, mais celui-ci avait déjà posé sa main libre dans mon dos. Au moins, nous ne risquerions pas de nous entre-tuer par accident. Nous nous tenions les uns contre les autres dans des ténèbres impénétrables, le flingue à la main mais sans cible à viser. Comment tirer quand on n'y voit rien ?

— Anita, tu m'entends ? appela Edward. Il y a du sang sur le mur, mais je ne vois pas ce qu'on a touché.

— Oui, je t'entends ! répondis-je d'une voix forte.

— On revient vers vous.

J'ignore si je lui aurais demandé de se dépêcher ou, au contraire, de rester où il était, parce qu'à cet instant Rémus lâcha :

— Un loup.

— Tout près, ajouta Haven.

Il y eut un bruit doux et humide, comme celui d'un couteau qu'on ressort de la chair humaine dans laquelle on vient de le planter. Si je n'avais pas tendu l'oreille, je ne l'aurais peut-être pas remarqué. Mais ça n'aurait pas eu d'importance, parce que Rémus et Haven avaient pivoté comme un seul homme, m'entraînant avec eux telle une partenaire sur une piste de danse. Ensemble, nous tirâmes vers la source du bruit, vers l'odeur âcre de loup. Nous tirâmes jusqu'à ce que notre cible riposte.

— Des griffes ! hurla tout à coup Haven.

Rémus se planta devant moi et m'enveloppa de ses bras. Je le sentis tressauter violemment. Je criai :

— Haven !

— Anita ! répondit le lion-garou.

Il était toujours sur ma droite. Passant mon bras autour du torse de Rémus, je tirai dans la créature qui se tenait de l'autre côté de lui. Je tirai jusqu'à ce que mon percuteur cliquette dans le vide. Mais, à présent, Haven aussi s'acharnait sur la chose qui avait agressé Rémus. Une secousse parcourut celui-ci et, l'espace d'un instant, je crus que Haven l'avait touché sans le vouloir.

Puis j'entendis un bruit horrible, un bruit humide de chair qui se déchire, suivi par un craquement d'os. Rémus hurla, et je sentis du liquide chaud couler sur ma peau. Je hurlai aussi.

Des griffes effleurèrent mon tee-shirt. Je sortis mon couteau, parce que c'était tout ce qui me restait. Les griffes m'entaillèrent un sein. À l'aveuglette, j'abattis le couteau sur elles. Les bras de Rémus s'étaient contractés autour de moi. Je ne voyais pas ce qui se passait, et ce que j'éprouvais n'avait aucun sens. D'où diable venaient ces griffes ?

Haven ne me touchait plus, mais j'entendais des bruits de lutte.

— Écarte-toi, Anita. Écarte-toi de lui, réclama le lion-garou.

— De qui ? demandai-je en continuant à frapper les griffes qui n'appartenaient pas à Rémus.

Je parvins à blesser leur propriétaire, mais pas avant qu'il m'ait blessée aussi. Je hurlai de frustration plus que de douleur.

— Je suis désolé, chuchota Rémus.

Ses bras glissèrent le long de mes flancs et ses genoux cédèrent sous lui, mais il ne s'écroula pas. Je l'empoignai pour tenter de le soutenir, et ce fut alors que je compris d'où venait la patte griffue. Non, je devais me tromper. Je hurlai :

— Rémus !

Il y eut du mouvement, des bruits. On se battait autour de moi. J'entendis des grognements d'effort. Que diable se passait-il ?

Soudain, Rémus bascula en avant. Je tentai de le rattraper, mais il pesait bien cinquante kilos de plus que moi. Je tombai par terre tandis qu'il s'affalait sur moi. Il ne bougeait plus.

Puis les ténèbres se dissipèrent, et je pus voir de nouveau.

Un bras tranché dépassait du dos de Rémus.

Je hurlai. Impossible de m'en empêcher. Des gardes se précipitèrent pour empoigner le métamorphe et l'écarter de moi. Ils ne purent le faire rouler sur le dos, parce que le bras lui traversait la poitrine. La main était redevenue humaine, mais les traces de griffes sur ma poitrine et sur celle de Rémus disaient qu'elle ne l'était pas quand elle nous avait attaqués. Le métamorphe avait les yeux clos, et il était immobile – terriblement immobile.

— Débarrassez-le de ce truc, ordonna Claudia.

Fredo apparut au côté de la rate-garou, brandissant un couteau de la taille d'une petite épée. Je détournai les yeux avant qu'il l'abatte sur le bras tranché.

Plus loin, j'aperçus Vérité et Fatal, leurs épées pointées sur la gorge et la poitrine d'un Arlequin tombé à terre, un homme que je voyais pour la première fois. Il était vêtu tout de noir, jusqu'à son masque, et il lui manquait un bras.

Edward, Olaf et d'autres gardes tenaient Colombine et Giovanni en joue. Jean-Claude, Asher, Requiem et la plupart de nos vampires se massaient autour d'eux. J'en déduisis qu'une fois le véritable maître à terre ils avaient réussi à submerger les deux autres. Tant mieux.

Haven était à genoux entre les deux groupes. Il saignait, mais il s'en remettrait. Je reportai mon attention sur Rémus. Pour lui… je n'en étais pas si sûre.

Fredo avait coupé le bras en deux et l'avait dégagé avec l'aide de Claudia, mais il restait dans la poitrine de Rémus un trou si gros que je pouvais voir au travers, comme quand un personnage de dessin animé vient de recevoir un boulet de canon.

— Merde ! dis-je doucement. Son cœur…

Claudia me regarda, le visage baigné de larmes silencieuses.

— Ce salopard portait des brassards en argent sur les avant-bras, des putains de brassards en argent avec les bords aiguisés comme des lames de rasoir.

— Il est en train de guérir, rapporta Fatal. Comment est-on censés l'en empêcher ?

— Rémus, articulai-je avec difficulté. Il est… ?

Je ne pus achever ma question.

— Mort ? suggéra Claudia d'une voix dure et froide qui ne collait pas avec ses pleurs.

— Oui.

Elle hocha simplement la tête.

— Il s'est fait tuer en me sauvant.

— Il s'est fait tuer en faisant son boulot, corrigea-t-elle.

Je scrutai son visage baigné de larmes en me demandant si Rémus était plus qu'un ami pour elle. J'espérais que non. En cet instant, j'espérai vraiment que non.

Je me mis debout et retombai aussi sec. Richard apparut près de moi pour me soutenir.

— Tu es blessée.

— Rémus est mort, dis-je en le repoussant.

— Anita, s'il te plaît.

Je secouai la tête.

— Aide-moi à rejoindre Vérité et Fatal, ou va voir ailleurs si j'y suis.

— Je peux au moins t'examiner avant, pour voir si c'est sérieux ?

— Non.

— Tu veux vraiment que Rémus soit mort pour rien ?

Micah s'approcha.

— Laisse-nous regarder, Anita. Ensuite, nous te conduirons à Vérité et à Fatal.

— S'il te plaît, Anita, ajouta Nathaniel, qui suivait mon Nimir-Raj de près.

Je capitulai et les laissai essuyer une partie du sang avec un chiffon que quelqu'un leur avait donné. Les entailles n'étaient pas très profondes. Si j'avais été un peu plus humaine, j'aurais eu besoin qu'on les recouse, et étant donné qu'elles me balafraient un sein, j'aurais dû m'inquiéter de garder des cicatrices à cet endroit mais, curieusement, je m'en foutais.

— Menez-moi à eux, exigeai-je.

Richard me prit un bras, et Nathaniel me prit l'autre. Ils me soulevèrent pour me remettre debout et m'aidèrent à traverser la scène. Micah nous suivit avec des bandages. Plus tard, je les laisserais peut-être me faire un pansement. Mais Rémus était mort, et je voulais savoir pourquoi – ou peut-être, comment. La créature jaillie des ténèbres était un vampire qui sentait le loup et qui avait les griffes d'un puissant métamorphe. Impossible, *a priori*. Pourtant, Rémus était mort. Il fallait donc bien que ce soit possible.

— Qui êtes-vous ? demandai-je.

— Un Arlequin.

— Le chef du groupe, ou seulement un de ses membres ? insistai-je d'une voix qui me parut étrangement lointaine.

— Je me nomme Pantalon, ou Pantalone. Je fus l'un des premiers enfants des ténèbres.

— Vous ne nous avez pas envoyé de masque noir, mais vous avez tenté de nous tuer. C'est contraire aux lois du Conseil. C'est même contraire aux lois de Marmée Noire.

— Tu ne sais rien de notre mère, humaine. Tu n'es ni une vampire ni une succube. Tu es une nécromancienne et, selon nos lois, tu peux être éliminée sans sommation.

Une odeur de jasmin me chatouilla les narines.

— Ça sent les fleurs, commenta Nathaniel.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Richard.

Je humai de la pluie, charriée par un vent qui n'avait pas soufflé depuis un million d'années. Le goût douceâtre et étouffant du jasmin envahit ma bouche et, cette fois, il ne m'effraya pas. Cette fois, je fus contente de le sentir. Parce que ça n'était pas contre moi que Marmée Noire était en rogne – même si l'expression me paraissait inappropriée la concernant. Être en rogne, c'est une émotion humaine, et la Mère de Toutes Ténèbres avait cessé d'être humaine depuis bien longtemps.

— Marmée Noire, répondit Nathaniel.

J'avais totalement oublié que Richard avait posé une question.

— Lutte contre elle, Anita, me pressa l'Ulfric. Ne te laisse pas faire.

— Si tu n'as pas l'intention de m'aider, écarte-toi, réclamai-je.

— De t'aider à quoi ? À te faire posséder par la mère de tous les vampires ?

— Écarte-toi, Richard ! m'époumonai-je. Tout de suite !

Une entaille s'ouvrit sur son bras ainsi qu'une bouche rouge. Ce n'était pas la faute de Marmée Noire ; j'avais déjà blessé des gens ainsi une ou deux fois sous le coup du stress. Ce n'était pas une capacité fiable, mais…

— Ce n'est pas elle qui t'a fait ça, c'est moi. Aide-moi ou écarte-toi.

Je luttai pour garder un ton égal, parce qu'apparemment mes émotions étaient dangereuses.

— Ne la laisse pas te posséder.

— Micah, prends mon bras.

— Ne la laisse pas faire ça, dit Richard à l'autre métamorphe.

— Nous ne sommes pas encore tirés d'affaire, lui rappela ce dernier. Ne comprends-tu pas ? Nous devons finir ce que nous avons commencé.

— Tu veux dire, tuer les Arlequin ?

— Oui, acquiesçai-je. Tuer les Arlequin. Les tuer tous.

Une autre entaille s'ouvrit sur le bras de Richard. Il me lâcha comme si je venais de le brûler. Micah m'entoura de ses bras couverts de fourrure. Nathaniel et lui m'aidèrent à avancer pour que je puisse faire ce qui devait être fait. Non : pour que je puisse faire ce que je voulais. C'était une question d'envie et non de besoin.

Pantalone avait tué Rémus. Un de mes gardes était mort parce que le vampire qui gisait à terre avait tenté de m'éliminer. Il s'était sacrifié pour me sauver la vie. J'allais lui rembourser ma dette immédiatement, avec le sang et la douleur de son assassin. Ça me paraissait une excellente idée.

L'odeur de jasmin était partout. Je sentais le goût de la pluie sur ma langue. Le vent était frais contre mon visage – et il venait de moi.

Chapitre 47

— Enlève ce masque, ordonnai-je d'une voix qui n'était pas tout à fait la mienne.

— Si je vous révèle mon visage, je serai forcé de tous vous tuer, objecta Pantalone.

Je me mis à rire. Le vent tourbillonna à l'intérieur de l'église, tapotant les cheveux et la peau des gens avec ses mains fraîches et humides.

— Tu vas mourir ce soir, Pantalone. Tu peux ôter ton masque maintenant, ou nous pouvons te l'enlever une fois que ton cadavre sera étendu immobile à mes pieds. Je préférerais maintenant mais, dans le fond, ça n'a aucune importance.

Le vent retomba. Je me noyais dans l'odeur de pluie et de jasmin.

Pantalone me frappa avec son pouvoir. Celui-ci était pareil à un loup métaphysique, une monstrueuse bête noire qui jaillit de lui et fondit sur moi, la gueule béante. Micah et Nathaniel me tirèrent en arrière. Pourtant, l'ombre me percuta et nous jeta tous les trois à terre.

Des gens accoururent vers nous. Ils auraient pu s'en abstenir. Marmée Noire était déjà dans la place. Le loup d'ombre se déversa en moi, et elle l'absorba comme un soleil aurait fait fondre de la neige.

Un souvenir accompagnait le contact du pouvoir de Pantalone. Une tempête de neige. Le vent hurlait, et Pantalone croyait entendre des voix dehors. Il avait réussi à trouver une caverne où s'abriter. Il se croyait en sécurité. Puis il avait entendu un grondement sourd, beaucoup trop proche. Quelque chose d'autre s'était déjà réfugié là.

Une femme s'était avancée dans la lumière de son feu. Elle avait des cheveux noirs, des yeux brillants, et une odeur de mort émanait d'elle. Pantalone avait tenté de se défendre. Je sentis son corps devenir brûlant, puis se reconfigurer pour adopter une forme de loup – mais un loup qui ne ressemblait nullement à ceux qu'on trouvait aujourd'hui.

La femme s'était changée en un énorme félin rayé, de la même couleur qu'un lion mais rayé comme un tigre, et beaucoup plus gros que ces deux animaux. Elle avait failli le tuer et, quand la douleur

l'avait fait redevenir humain, elle s'était nourrie de lui. Elle s'était nourrie de lui pendant trois jours jusqu'à ce que la tempête cesse et, quand la nuit était tombée le soir du quatrième, ils s'étaient mis en chasse ensemble.

Revenant à moi et au présent, je vis que Vérité et Fatal avaient transpercé le cœur et le cou de Pantalone avec leurs épées. Le vampire les maudissait et se tordait sur le sol, mais il n'était pas mort. Sans pouvoir expliquer comment, je savais que du métal ne suffirait pas à le tuer. Il était trop vieux, originaire d'une époque où un vampire et un métamorphe pouvaient ne faire qu'un parce que leur sang ne s'était pas encore affaibli. Nous devrions lui couper la tête et le cœur et les brûler séparément, mais avant ça… je voulais des réponses.

Je me rassis avec l'aide de Micah et de Nathaniel.

— Tout le groupe des Arlequin pourrait être démantelé à cause de ce que tu as fait. Ça ne te dérange pas ?

— Tue-moi si tu en es capable, mais tu n'obtiendras pas la moindre information de moi.

Les ténèbres qui m'habitaient n'étaient pas de cet avis.

— Fredo, appelai-je.

L'homme aux couteaux se tenait non loin de moi.

— Tu peux trouver assez de mains et de lames pour le clouer au sol ?

— Oui, mais nos lames ne suffiront pas à le retenir.

— Alors, appuyez dessus de tout votre poids. Débrouillez-vous. Il faut que je le touche.

— Pourquoi ?

— Ça a une importance ?

— Ce soir, oui.

Je scrutai les yeux noirs de Fredo, et j'y vis du chagrin. Alors je répondis :

— Les ténèbres le feront parler. Ensuite, je le tuerai.

Le métamorphe acquiesça.

— Bon plan.

Il s'éloigna pour rassembler des volontaires. Ceux-ci furent très nombreux. Pendant qu'ils luttaient pour immobiliser Pantalone, Jean-Claude me rejoignit.

— Je la sens tout autour de toi, ma petite.

— Ouais, acquiesçai-je en observant la lutte de Pantalone contre nos gardes.

— Regarde-moi.

Il me prit par le menton pour me faire tourner la tête vers lui. Je ne résistai pas mais, pour une fois, je me fichais bien de pouvoir contempler son beau visage ou pas.

— Une lumière que je ne connais pas brille dans tes yeux, constata-t-il.

Du coin de l'œil, je vis une silhouette noire se former à partir des ténèbres. Elle avait plus ou moins la même apparence que dans mon rêve, celle d'une femme petite et menue enveloppée dans une cape noire. Mais, cette fois, je ne dormais pas.

Les vampires hurlèrent. Ceux qui aidaient Asher à surveiller Colombine et Giovanni ne reculèrent pas, mais ils parurent tout de même effrayés. Quant à Pantalone, il poussa un cri aigu de fillette et se débattit de plus belle. Zut !

L'apparition prit la parole. L'odeur de pluie et de jasmin flottait dans sa voix, ou dans le vent. Ou peut-être le vent était-il sa voix ; je ne savais pas trop.

— Pensais-tu que mes lois étaient pures superstitions, Jean-Claude ? Tu aurais dû la tuer dès que tu as découvert ce qu'elle était. Maintenant, il est trop tard.

— Trop tard pour quoi ? demanda Jean-Claude en passant un bras autour de moi pour m'attirer contre lui, tandis que mon cauchemar se matérialisait presque devant nous.

— C'est une nécromancienne, Jean-Claude. Elle contrôle les morts, tous les morts. N'as-tu pas encore compris ? Certains des Arlequin pensent que je suis en train de me réveiller parce que je veux posséder son corps de la même façon que le Voyageur possède d'autres vampires pour se déplacer. Je détenais effectivement ce pouvoir jadis, mais ce n'est pas la raison de mon réveil.

— Alors, quelle est-elle ? chuchota Jean-Claude.

— Ta servante humaine attire les morts, tous les morts. C'est elle qui m'a tirée de mon sommeil. Son pouvoir a eu sur moi le même effet qu'un rayon de soleil survenant après une nuit d'un millénaire. Sa chaleur et sa vie ont dissipé ma mort. Même moi, je ne puis lui résister. Comprends-tu, à présent ?

— Vous n'êtes absolument pas en mon pouvoir, protestai-je.

Elle eut un petit gloussement sec.

— Les légendes disent que les nécromanciens peuvent contrôler les morts, et c'est exact. Mais ce que les légendes ne mentionnent pas, c'est que les morts ne laissent aucun répit aux nécromanciens.

Nous ne pouvons nous empêcher de les harceler parce qu'ils nous attirent comme une flamme attire les papillons – excepté que, dans ce cas, il est permis de se demander qui est le papillon et qui est la flamme. Prends garde, Jean-Claude, qu'elle ne te consume pas. Prends garde, nécromancienne, que les vampires ne t'entraînent pas dans la tombe.

— Selon vos lois, hurla Pantalone, elle doit être mise à mort !

La silhouette noire se tourna vers le tas de gens qui luttaient sur le sol.

— Ne t'avise pas de me jeter mes propres lois à la figure, Pantalone. C'est moi qui t'ai créé. Je t'ai donné un morceau de moi ; c'est ce qui a fait de toi un Arlequin. Depuis un moment déjà, j'écoute les vampires qui vivent plus près de ma forme physique. Vous assassinez des vampires sur l'ordre de membres du Conseil. Mais vous êtes censés rester neutres, ne pas prendre parti – tel est le principe qui régit l'existence des Arlequin. (Sa voix enfla jusqu'à ce que le vent qui tourbillonnait dans l'église ne contienne plus seulement une odeur de pluie, mais une promesse de tempête.) Je vais donc reprendre ce que je t'ai donné, ce dont tu t'es servi pour fabriquer ces pâles copies de ma Colombine et de son Giovanni. Ces deux-là ne sont pas mes Arlequin.

— Colombine est morte. J'ai dû la remplacer, et vous n'étiez pas là pour me guider.

— Dans ce cas, le masque et le nom qui y était associé auraient dû être retirés de la circulation. Telle est la volonté que j'ai exprimée autrefois, et qui avait toujours été respectée jusqu'ici.

Elle se mit à marcher vers eux. Je pouvais presque voir son pied délicat, chaussé d'une pantoufle ornée de perles blanches.

— Ne la regardez pas en face, lança Jean-Claude. Si vous tenez à votre santé mentale et à votre vie, évitez de croiser son regard, tous autant que vous êtes.

— Je ne suis pas le Voyageur, répliqua l'apparition. Je n'ai nul besoin de posséder des corps. J'en avais besoin autrefois mais, désormais, je suis l'obscurité incarnée. Je suis celle qui t'a fait, Pantalone, celle qui vous a tous créés ! Tuer la nécromancienne ne me replongera pas dans le sommeil. Il est trop tard pour me rendormir.

Ce fut Jake qui s'agenouilla près de moi et de Jean-Claude, Jake qui chuchota :

— Elle utilise votre énergie pour se manifester, Anita. Vous devez la renvoyer avant qu'elle se solidifie. Croyez-moi, vous ne voulez pas qu'elle arpente le sol américain en chair et en os.

Je le dévisageai, et je sus.

— Tu es l'un d'eux.

Jake acquiesça.

— Tu as sauvé ma petite alors que tu aurais pu la laisser mourir dans la salle de bains, au *Cirque des Damnés*, fit remarquer Jean-Claude.

— La Mère va se réveiller. Rien ne pourra l'en empêcher. Certains d'entre nous pensent qu'Anita constitue notre seul espoir de la contrôler. Prouvez que mon maître a raison en cessant de l'alimenter.

— Je ne sais pas trop…

— Elle se nourrit de votre colère, de votre rage.

— J'ignore comment l'arrêter.

— Si elle se nourrit de Pantalone, l'un des plus âgés d'entre nous, elle aura peut-être assez de pouvoir pour s'incarner de façon permanente.

La silhouette noire s'était immobilisée aux pieds de Pantalone. Les gardes me regardaient, attendant mes instructions. Je leur dis la seule chose qui me vint à l'esprit :

— Écartez-vous de lui.

Certains hésitèrent, mais la plupart d'entre eux jetèrent un bref coup d'œil à l'apparition avant de battre en retraite à une distance prudente.

— Anita, aidez-nous, implora Jake.

Je me tournai vers Jean-Claude.

— Aidez-moi à me concentrer sur autre chose que ma colère.

La silhouette noire semblait fondre pour se changer en un morceau de ciel nocturne, se déployer telle une magnifique et effrayante cape de ténèbres étoilées. Pantalone poussa un cri aigu, comme s'il distinguait quelque chose de terrible dans cette obscurité.

— Dépêchez-vous !

Jean-Claude invoqua l'ardeur dans un souffle, à travers le contact de sa bouche sur la mienne. Il invoqua l'ardeur, et un torrent de baisers et de caresses emporta mon chagrin. Je ne m'étais pas nourrie depuis plus de douze heures et, tout à coup, je mourais de faim.

Marmée Noire hurla :

— Non !

Sa rage me transperça, et une vive douleur me poignarda le dos. La seconde d'après, je sentis couler du sang. Un flot de peur et de souffrance balaya l'ardeur. Je pivotai. Jean-Claude me prit le visage et me força à garder les yeux rivés sur sa veste de velours.

— Elle s'estompe, ma petite.

— Je sais qui est ton maître, loup, lança une rafale de vent et de pluie. Tu m'as trahie. Je ne l'oublierai pas.

Lorsque je ne sentis plus ni l'odeur du jasmin, ni le souffle du vent ou la fraîcheur de la pluie sur ma peau, je demandai à Jake :

— Comment puis-je l'empêcher de se manifester pour venir me voir ?

— Il existe un charme pour ça.

Je fronçai les sourcils.

— Autrefois, les gens pensaient que notre Mère était un démon. Il y a très longtemps, une sorcière humaine a fabriqué un charme. J'ignore pourquoi, mais il fonctionne.

— C'est un symbole religieux ?

Jake sourit.

— Non, c'est une question de magie, pas de foi.

— Toute magie n'est-elle pas une forme de foi ?

— Non. Parfois, c'est juste de la magie.

C'était un concept trop difficile à saisir pour moi.

— Tu as un de ces charmes sur toi ?

— Toujours, mais je vais vous en procurer un. Je pense que nous n'avons plus rien à craindre ce soir.

— Pourvu que ceci ne devienne pas une dernière phrase célèbre !

— Que fait-on d'eux, Anita ? interrogea Vérité.

Je regardai Jake.

— Il a enfreint vos lois bien davantage que les miennes.

— Tuez-le en application de vos lois, et nous n'y trouverons rien à redire. Nous soupçonnions que l'un d'eux jouait les mercenaires, mais nous ignorions qui. Puis Pantalone s'est porté volontaire pour venir enquêter sur l'Église de Malcolm. Il devait se contenter d'une inspection de routine et d'un rapport au Conseil. D'habitude, il n'accepte que les missions de nettoyage ; du coup, ça nous a mis la puce à l'oreille. Si Colombine avait conquis le territoire de Jean-Claude, c'est Pantalone qui aurait régné ici. Nous sommes autorisés à quitter le service de la Mère en ce moment parce qu'elle dort mais,

une fois qu'elle sera réveillée, nous nous retrouverons tous coincés là-bas.

— Donc, tu es venu nous espionner.

— Et vous protéger.

— Merci. (Je jetai un coup d'œil au corps de Rémus.) Je voudrais juste que personne ne soit mort pour moi.

— Je suis désolé. Rémus était un brave type.

Je reportai mon attention sur Vérité et Fatal.

— C'est vous qui vous êtes approchés dans le noir et qui lui avez coupé la main sans rien y voir ?

— Oui, répondit Fatal.

— Évidemment, ajouta Vérité.

— Alors, décapitez-le.

Malgré son bras manquant et son corps criblé de balles et de coups de couteau, Pantalone se leva si vite que je vis juste bouger une tache noire. Vérité réagit de même, abattant son épée à la vitesse de l'éclair. Il le frappa de nouveau au cœur – mais, cette fois, il l'embrocha comme Pantalone avait embroché Rémus. La lame de Fatal traça un arc scintillant, et la tête de Pantalone vola dans les airs. Ce ne fut pas seulement impressionnant : ce fut très beau dans le genre macabre.

— Que quelqu'un fourre sa tête dans un sac. Nous la brûlerons plus tard, séparément du reste de son corps.

— Il faudrait aussi lui enlever le cœur, intervint Olaf.

J'acquiesçai.

— Tu as raison. On le fera après s'être occupés des deux autres.

— Tu as tué notre maître, lâcha Colombine.

— Je devrais vous demander si vous avez peur, mais je l'entends dans votre voix. Je le sens, et j'adore ça. Je vais vous poser quelques questions. Si vous me répondez la vérité, vous mourrez vite et sans trop souffrir. Si vous essayez de me manipuler, de me mentir ou de garder le silence, je ferai de votre mort une horreur épique. Je vous donnerai à Olaf – le grand type, là-bas.

Sans cesser de tenir les deux vampires en joue, Olaf me jeta un coup d'œil.

— Tu es sérieuse ?

— Absolument. Elle est petite, brune et menue. Elle colle parfaitement au profil de tes victimes. Si elle refuse de coopérer, tu ne pourras pas dire que je ne t'ai pas fait un superbe cadeau.

— Non, protesta Colombine. Pitié !

— Vous avez essayé de nous tuer, moi et les gens que j'aime. Votre maître a tué mon ami. Toutes vos supplications ne parviendront pas à m'émouvoir.

— S'il te plaît, intervint Richard. Ne fais pas ça.

Je secouai la tête.

— Rentre chez toi, Richard.

— N'y a-t-il aucun de tes autres amants qui soit d'accord avec moi ? Qui pense que certaines choses ne se font pas, sous aucun prétexte ?

Jean-Claude se leva et s'approcha de lui pour tenter de le calmer. Cela me rappela ce jeu où il faut envoyer le paladin de l'autre côté de la colline pour pouvoir détrousser les cadavres.

Nathaniel et Micah me rejoignirent.

— Tu veux qu'on te conduise à elle ? demanda Micah.

J'acquiesçai.

— Tu ne me trouves pas monstrueuse de la livrer à Olaf ?

— Ils ont essayé de te tuer trois fois, Anita. Tu es ma Nimir-Ra. Si tu me le demandes, je lui arracherai le cœur et je te le servirai sur un plateau d'argent.

Comme il était sous sa forme intermédiaire, la menace n'en avait que plus de poids.

— Je suis ton soumis. Je ne discute pas, dit Nathaniel.

— Sauf quand ça t'arrange, ces derniers temps, le taquinai-je.

Il me sourit.

— Je ne la découperai pas en morceaux, mais je regarderai peut-être Olaf le faire pour toi. Elle a failli vous tuer, Jean-Claude, Richard et toi.

Je hochai la tête.

— Et Peter.

— Et elle a tué Cisco, ajouta Nathaniel.

Je voulus me retourner pour regarder Rémus, mais Micah m'entraîna.

— Allons interroger Colombine.

Je le suivis. Lorsque nous les rejoignîmes, Olaf était en train de chuchoter à la vampire ce qu'il avait envie de lui faire.

— J'espère que tu refuseras de répondre. Les vampires mettent tellement plus de temps à mourir que les humains !

Devinez quoi ? Nous n'eûmes pas besoin de répéter nos questions. Colombine avoua que Nivia et elle avaient tué les deux humaines, puis tenté de faire accuser des fidèles de l'Église de la Vie

Éternelle pour faire pression sur Malcolm et obtenir qu'il leur remette sa congrégation. Mais j'avais tout gâché en tuant Nivia. Je me gardai bien de révéler que je ne savais pas vraiment pourquoi Nivia était morte, ni ce que j'avais fait pour la tuer. Jean-Claude pourrait peut-être m'aider à comprendre plus tard.

Colombine devait être l'homme (ou la femme) de paille de Pantalone. S'il avait réussi à prendre le contrôle de St. Louis, personne – pas même la Mère de Toutes Ténèbres – n'aurait pu le forcer à abandonner son territoire. Pantalone, Colombine, Nivia, Soledad et Giovanni avaient tous accepté des missions de nettoyage. Une seule question fit brièvement hésiter Colombine :

— Pour quels membres du Conseil travaillez-vous ?

— Ils me tueront.

— Vous n'avez plus à avoir peur d'eux.

— Vous allez me protéger ?

— D'une certaine façon. Vous n'avez pas à craindre que vos commanditaires vous tuent plus tard, parce que nous allons vous tuer ce soir – vous avez déjà oublié ? La seule chose qui reste à déterminer, c'est si vous mourrez vite et sans douleur, ou lentement et dans d'atroces souffrances. À vous de choisir.

Elle secoua la tête.

— Olaf ?

— Oui.

— Il faudra lui enlever le cœur de toute façon. Tu veux commencer par là ?

Il me dévisagea comme s'il se demandait si je plaisantais. Mais j'avais senti Rémus contre moi, j'avais senti une secousse parcourir son corps lorsque Pantalone l'avait transpercé avec ses griffes, déchiquetant son cœur. Je l'entendais encore chuchoter : « Je suis désolé ». Pas « Aide-moi » ou « Dieu que ça fait mal », mais « Je suis désolé ».

— Vas-y, ordonnai-je.

Les gardes immobilisèrent Giovanni et Colombine. Olaf déchira le costume à losanges de cette dernière, dénudant ses seins. Puis, lentement, il entreprit de lui découper le cœur. Il venait à peine de commencer quand elle nous donna les noms de ses commanditaires : le Maître des Bêtes et Mort d'Amour.

Après qu'elle eut parlé, Olaf ne s'arrêta pas pour autant. Il était dans sa bulle, et il ne nous entendait pas davantage qu'un enfant autiste.

— J'ai répondu à vos questions ! hurla Colombine. Au nom des ténèbres, tuez-moi !

Je dis à Fatal de la décapiter. Il obéit, d'un coup d'épée très net qui entailla le bois de la scène. Jamais je n'ai réussi à faire sauter une tête en une seule fois. Comme le sang de Colombine jaillissait en un torrent écarlate, Olaf leva les yeux.

— Je n'avais pas terminé.

— Elle avait parlé. Je lui avais promis une mort rapide si elle répondait à nos questions.

Il me jeta un regard qui n'avait rien d'amical.

— Tu peux quand même lui découper le cœur.

— Ce n'est pas pareil, dit-il avec une expression que je ne compris pas – et que je n'avais aucune envie de comprendre.

Je faillis m'excuser de ne pas l'avoir laissé prélever le cœur de Colombine avant de la tuer, mais je me ressaisis. Le choc commençait à s'estomper, et je me demandais ce qui m'avait pris, bordel ! Je n'avais rien fait d'illégal : mes mandats d'exécution couvraient une multitude de péchés. Mais quand même.

Olaf finit de découper le cœur de Colombine tandis que j'ordonnais à Fatal de décapiter Giovanni. Il faudrait que je leur demande, à son frère et à lui, s'ils pouvaient m'apprendre à faire sauter la tête d'un vampire du premier coup. Je n'y étais encore jamais arrivée, même avec une épée aussi grande que les leurs. Peut-être y avait-il un effet de levier ?

Je prélevai moi-même le cœur de Giovanni à l'aide d'un couteau emprunté à Fredo – un couteau bien plus approprié que les miens pour découper un sternum. J'étais crevée, et ça me rendait maladroite. J'avais les bras enfoncés presque jusqu'aux coudes dans la poitrine de Giovanni, et je n'arrivais pas à sectionner les ligaments qui maintenaient en place le sac péricardique crevé. Il me semblait que j'avais réussi à les emmêler. J'étais à moitié abrutie par la fatigue et le choc – et ce n'était pas encore assez à mon goût.

— Je peux t'aider ? demanda Olaf en s'agenouillant près du corps.

Il avait les mains couvertes de sang, lui aussi, mais une seule des deux donnait l'impression qu'il portait un gant rouge.

— Oui, merci. C'est coincé, expliquai-je avec une grimace d'épuisement.

Olaf introduisit sa main dans le trou que j'avais ouvert, et je sentis son bras glisser le long du mien pour remonter sous les côtes.

Lorsque ses doigts pressèrent les miens autour du cœur encore chaud de Giovanni, je levai les yeux vers lui. Nous étions tous deux penchés au-dessus du corps ; quelques centimètres à peine séparaient mon visage du sien, et il me regardait comme si nous partagions un dîner aux chandelles.

Je ne hurlerai pas, pensai-je très distinctement. Je resterai calme, même si c'était dur. Et puis ça lui ferait trop plaisir que je crie. D'une voix à peine tendue, j'articulai :

— Tu arrives à atteindre le ligament au bout de mes doigts ? Je n'arrive pas à le détacher.

Olaf fit remonter sa main un peu plus haut, caressant la mienne au passage. Lorsqu'il eut atteint le ligament concerné, je voulus retirer mon bras, mais il posa le cœur de Colombine sur le bas-ventre de Giovanni et m'empoigna pour me retenir. Il me força à garder ma main à l'intérieur de la cage thoracique du vampire afin que nous continuions à toucher son cœur ensemble. Je savais que, si je tentais de me dégager, ça l'exciterait. J'aurais pu appeler à l'aide, mais il avait presque réussi à dégager le cœur. Dans quelques instants, ce serait fini. J'hésitai.

Olaf sectionna le dernier ligament, et le cœur s'affaissa dans nos mains. Il continua à me tenir le bras pour contrôler la vitesse à laquelle nous le sortîmes de la poitrine de Giovanni. Il fit durer le plaisir le plus longtemps possible, sans jamais me quitter des yeux. Je suis assez blindée ; en temps normal, ça ne me pose pas de problème de farfouiller à l'intérieur d'un corps. Mais la sensation de nos deux mains autour de ce cœur, de nos deux bras pressés l'un contre l'autre dans la poitrine de Giovanni me paraissait beaucoup trop intime.

Lorsqu'il ne resta plus que nos mains à l'intérieur, Olaf reporta son attention sur la plaie béante. Il regarda nos doigts ensanglantés émerger de la cavité sous le sternum du vampire. Au lieu de me lâcher le bras, il me força à le plier pour tenir le cœur dégoulinant entre nous, et il me dévisagea.

Je me sentis blêmir. Je fus incapable de m'en empêcher. Je savais qu'Olaf savourerait ma peur, et je ne pus m'en empêcher quand même. Alors il se pencha vers moi par-dessus le corps mutilé de Giovanni et son cœur dans nos mains.

— Ne fais pas ça, soufflai-je.

— Tu ne veux pas que je t'embrasse, chuchota-t-il.

— Je ne veux pas que tu me touches, rectifiai-je.

Il sourit.

— Parfait.

Et il m'embrassa.

Je venais de brandir le couteau de Fredo pour frapper quand Olaf s'écarta de moi, se mettant hors de ma portée. Il partit d'un rire grave et joyeux, un rire qui ne collait pas du tout avec la tâche macabre que nous venions d'accomplir. Il me laissa à genoux, le cœur du vampire dans une main et le couteau de Fredo dans l'autre. Si j'avais pu, j'aurais dégainé mon flingue et tiré, quitte à plaider la folie temporaire par la suite.

Olaf essuya ses mains ensanglantées sur ses vêtements – et pas juste sur son tee-shirt. Il les fit courir tout le long de son corps, depuis sa poitrine musclée jusqu'à son entrejambe, qu'il entreprit de masser sans me quitter des yeux.

Ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. Posant par terre le cœur et le couteau, je voulus m'élancer vers les toilettes. Je ne réussis pas à les atteindre. Je vomis devant la porte de la salle de réception, vomis jusqu'à ce qu'il ne me reste rien dans le ventre, vomis jusqu'à ce qu'il ne sorte plus que de la bile et qu'une horrible migraine me comprime la tête comme un étau. Micah posa une main redevenue humaine sur mon front. Sa peau était fraîche. Nathaniel me tint les cheveux en arrière, parce que mes propres mains étaient toujours couvertes de sang.

Après ça, Olaf quitta la ville, et je pus ajouter un nouveau cauchemar récurrent à la liste de ceux qui hantaient mes nuits. Dans ce cauchemar, je nous revois découper le cœur de Giovanni, mais il y a encore plus de sang, et le vampire hurle, et je rends son baiser à Olaf. La vraie folie temporaire, c'était peut-être de ne pas le tuer.

Peter refusa le vaccin, et il ne devint pas un métamorphe pour autant. Là, il est rentré chez lui et il récupère lentement, parce qu'il n'est qu'un simple humain. Mais il a seize ans, et il est en bonne forme. Il guérira. Simplement, il gardera des cicatrices assez impressionnantes. Je n'ai pas la moindre idée de ce qu'Edward a raconté à Donna. Franchement, je préfère ne pas le savoir.

Le docteur Lillian a recousu les entailles sur mon sein. « À moins que tu te fiches d'avoir des cicatrices ? » m'a-t-elle demandé. Je suppose que je ne m'en fichais pas. J'ai voulu savoir pourquoi je risquais d'avoir des cicatrices à cet endroit alors que mon ventre et mon flanc ne portaient plus la moindre trace des griffes de Soledad, qui m'avait pourtant blessée bien plus grièvement. Selon Lillian et

ses collègues médecins, en me nourrissant des cygnes, j'aurais eu assez d'énergie, non seulement pour sauver tous nos vampires, mais aussi pour me guérir de façon plus rapide et plus complète qu'un lycanthrope normal. J'ignore ce qu'est au juste un lycanthrope « normal », mais Lillian m'a conseillé de faire plus attention à l'avenir. « Tu ne trouveras pas toute une race d'animaux pour te nourrir chaque nuit. » Elle a raison.

Jean-Claude avait renvoyé Sampson chez lui, à Cape Cod, avant la bagarre. Il ne voulait pas courir le risque de faire tuer le fils de son ami. Du coup, Sampson est parti sans avoir couché avec moi. Les plans de sa mère ont été mis en échec par l'arrivée des Arlequin.

Grâce à Marmée Noire et à Soledad, il y a désormais une tigresse en moi. Nous cherchons des tigres qui accepteraient de venir à St. Louis – même si curieusement, depuis cette histoire, je contrôle mieux l'ensemble de mes bêtes. Enfin, disons qu'elles n'ont pas tenté de me déchiqueter récemment. Il suffit que j'en libère une pour que les autres se calment. Personne ne peut me dire pourquoi et, dans le fond, je m'en fiche du moment que ça reste comme ça.

Haven s'est installé en ville avec ses nouveaux lions. Joseph, sa femme et son frère ont disparu tous les trois. Les autres membres de la fierté ont été invités à rejoindre la fierté de Haven. Certains ont accepté. Il semble que Haven et ses copains exécuteurs tentent de se conformer à mes règles. Pour le moment, j'ai réussi à ne pas coucher avec lui, et ça n'a pas l'air de déranger ma lionne. D'un côté, j'aimerais bien savoir pourquoi mes bêtes se montrent aussi raisonnables tout à coup. D'un autre côté, je ne voudrais pas chipoter et risquer de rompre cet équilibre miraculeux. Je me réjouis juste que les choses soient devenues plus faciles au lieu de se compliquer davantage. Ça me change un peu.

Richard avait quitté l'église avant que je me mette à vomir. Il ne m'a jamais vue faire ma crise de conscience ou paniquer – peu importe comment vous voulez appeler ça. Du coup, nous ne sortons plus ensemble. Cette fois, c'est peut-être pour de bon, et je ne peux pas dire que cette idée me bouleverse… Raison pour laquelle ça risque de durer.

Jake a quitté la ville. Curieusement, certaines personnes se souviennent que c'était un Arlequin, et d'autres non. Lui et son maître craignent que Marmée Noire revienne et tente à nouveau de m'utiliser. Il m'a donné un pendentif en métal si mou que je peux le plier sur les bords. Des symboles que je ne connais pas sont gravés

dessus. Je le montrerai à ma thérapeute métaphysique, Marianne, quand je la verrai la semaine prochaine. Jake m'a fait promettre de le porter en permanence. Après avoir vu les petites pantoufles ornées de perles qui avaient l'air si réelles, je n'ai pas l'intention de lui désobéir. C'est un bien faible prix à payer pour éviter la visite de Marmée Chérie.

J'ai trouvé un prêtre qui a accepté d'entendre Malcolm en confession. Je crois que ça a duré trois jours en comptant les pauses-repas, mais Malcolm avait plusieurs siècles de péchés en réserve.

Rémus et Cisco sont toujours morts. Rien n'a pu y changer quoi que ce soit. Je pourrais les relever en tant que zombies, mais ça ne les ramènerait absolument pas. Les derniers mots de Rémus continuent à me hanter. « Je suis désolé. » Désolé de quoi ? Désolé de n'avoir pas réussi à me protéger ? Désolé de mourir ? Désolé en général ? C'est moi qui suis désolée : il s'est fait tuer pour moi.

Peter m'appelle parfois, et on partage notre culpabilité de survivants. Ce n'est pas la première fois que certains de mes proches meurent, mais c'est la plus récente. Peter veut toujours devenir comme son presque beau-père quand il sera grand. Si la mort de Cisco et les blessures qu'il a subies n'ont pas réussi à lui faire passer l'envie de devenir mercenaire, ça m'étonnerait que je puisse l'en dissuader avec de belles paroles.

Et en parlant de gens que je ne vais pas réussir à dissuader… Je dois faire un effort pour satisfaire les besoins de Nathaniel, tous ses besoins. J'ai dit à Jean-Claude que Byron avait offert de m'apprendre à le dominer. Mais Jean-Claude a suggéré un autre professeur – quelqu'un qui est, sans l'ombre d'un doute, lui aussi un dominant.

Si je voulais vraiment apprendre, Asher serait plus que ravi de faire mon éducation en matière de bondage. Pour être honnête, je ne suis pas sûre de vouloir vraiment apprendre mais, dans l'intérêt de Nathaniel, je dois au moins essayer, pas vrai ? Si je n'y arrive pas, j'aurai fait mon possible. Si je n'essaie même pas et que nous rompons, ce sera ma faute. Et je n'ai plus envie de culpabiliser pour aucune de mes ruptures à venir.

Il fut une époque, au début de ma relation avec Richard, où je n'acceptais aucun compromis. S'il avait couché avec moi dès que je le lui ai demandé, peut-être n'y aurait-il jamais eu de place pour personne d'autre dans ma vie. Peut-être. Mais je ne veux pas, un

jour, regarder Nathaniel en me disant : *Peut-être que…* ou *Si seulement…* J'accepterai ce compromis. Je plierai, même si je ne suis pas très douée pour ça. Parfois, quand je plie, j'ai l'impression que je vais me rompre. Cela me brisera-t-il de laisser Asher m'apprendre à faire le bonheur de Nathaniel ? J'espère que non.

Fin du tome 15